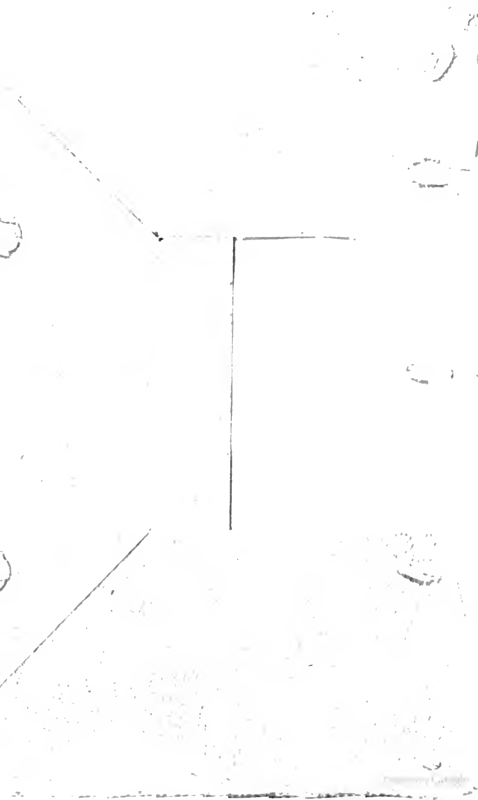


vuidez. Et ainsi le renvoya, et se moqua bien après de luy, le haïssant plus que la peste mesme.

Ce Gentil-homme fust esté bien-heureux, s'il eust esté de la complexion du grand protonotaire Barraud, et aumosnier du Roy François, que, quand il couchoit avec les dames de la cour, du moins il alloit à la douziesme, et au matin il disoit encore : *excusez-moi, si je n'ay mieux fait ; car je pris hier médecine*. Je l'ay veu du depuis, et l'appelloit-on le capitaine Barreau, gascon, et avoit laissé la robbe, et m'en a bien conté, à mon advis, nom par nom.

Sur ses vieux ans, cette virile et vénérique vigueur luy défaillit, et estoit pauvre, encore qu'il eust tiré de bons biens, que sa piece lui avoit valu ; mais avoit tout brouillé, et se mit à distiller des essences : *mais*, disoit-il, *si je pouvois aussi bien que de mon jeune age distiller des essences spermatiques, je ferois bien mieux.*

Durant cette guerre de la ligue, un honneste Gentil-homme, brave certes et vaillant, estant sorty de sa place, dont il estoit gouverneur, pour aller à la guerre, au retour, ne pouvant arriver d'heure en sa garnison, il passa chez une belle et fort honneste et grande Dame, qui le convia à demeurer à coucher céans ; ce qu'il ne refusa, car il estoit las.

Après l'avoir bien fait soupper, elle luy donna sa chambre et son lit, d'autant que toutes ses autres chambres estoient dégarnies pour l'amour de la guerre, et ses meubles serrez, car elle en avoit de beaux. Elle se retire dans son cabinet, où elle avoit un lit d'ordinaire pour le jour.

Le Gentil-homme, après plusieurs refus de cette chambre et ce lit, fut contraint par les prieres de cette dame, de le prendre : et s'y estant couché, et bien endormy d'un très-profond sommeil, voicy la Dame qui vient tout bellement se coucher auprès de luy,

bien que le lendemain, on trouva ces deux belles créatures et moitiés, exposées estenduës sur le pavé devant la porte de la maison, toutes mortes et froides, à la veue de tous les passants, qui les larmoyoient, et plaignoient de leur misérable estat.

Il y eut des parents de ladite Dame morte qui en furent-très dolents et très estomaqués, jusques à s'en vouloir ressentir par la mort et le meurtre, ainsi que la loy du pays le porte; mais d'autant qu'elle avoit esté tuée par des marauts de vallets et esclaves, qui ne méritoient d'avoir les mains teintes d'un si beau et si noble sang : et sur ce seul subject, s'en vouloient ressentir et rechercher le mary, fust par justice ou autrement, et non s'il eust fait le coup luy-mesme de sa propre main; car n'en fust esté autre chose, ny recherche.

Voilà une sotte et bizarre opinion et formalisation, dont je m'en rapporte à nos grands discoureurs et bons jurisconsultes, pour sçavoir quel acte est plus énorme, de tuer sa femme de sa main propre, qu'il a tant aimée, ou de celle d'un maraut esclave.

Il y a force raisons à déduire là-dessus, dont je me passeray de les alléguer, craignant qu'elles ne soyent foibles au prix de celles de ces Grands.

J'ay ouy conter que le Vice-Roy, en sçachant la conjuration, en advertit l'amant, voire l'amante; mais telle estoit la destinée, qui se devoit ainsi passer par si belles amours.

Cette dame estoit fille de Dom Carolo d'Avalos, second frere du Marquis de Pescaire, auquel si on eust fait un pareil tour en aucune de ses amours, que je sçay, il y a long-tems qu'il fust esté mort.

J'ay connu un mary, lequel, venant de dehors, et ayant esté long-tems qu'il n'avoit couché avec sa femme; vint résolu et bien joyeux pour le faire avec

dité ; et alors librement je vous employeray pour la grande bataille, et non pour si petite rencontre.

Il y a force Dames qui n'eussent point désisté en cette considération ; mais, enyvrées du plaisir, puis qu'elles tenoient déjà dans le champ leur ennemy, elles l'eussent fait combattre jusques au clair jour.

Cette honneste Dame, que j'ay dit d'auparavant celle-cy, estoit de telle humeur, que, quand le caprice la tenoit, jamais elle n'avoit peur ny appréhension de son mary, encore qu'il eust bonne espée, et fust courageux et ombrageux ; et néantmoins, elle y a esté si heureuse, que ny elle, ny ses amants, n'ont peu courir gueres de fortune de vie, pour n'avoir esté surpris, pour avoir bien posé leurs gardes et sentinelles, et vigilants : en quoy pourtant ne se doivent fier les dames ; car il n'y faut qu'une heure malheureuse, ainsi qu'il arriva à un Gentil-homme brave et vaillant, qui fut massacré, allant voir sa maistresse, par la trahison et menée d'elle-mesme, que le mary luy avoit fait faire (*). Que s'il n'eust eu si bonne présomption de sa valeur, comme il avoit, certes il eust bien pris garde à soy, et ne fust pas mort, dont ce fut grand dommage : grand exemple certes, pour ne se fier pas tant aux femmes amoureuses ; lesquelles, pour s'eschapper de la cruelle main de leurs marys, joüent tel jeu qu'elles veulent ; comme fist celle-cy, qui eut la vie sauve, et l'amy mourut.

Il y a autres marys qui tuent la femme et le serviteur tout ensemble, ainsi que j'ay ouy dire d'une très-grande dame, de laquelle son mary estant jaloux,

(*) Le fameux *Bussi d'Amboise*, *Louis de Clermont*, massacré le 19 aoust 1579, à un rendez-vous que lui avoit donné la comtesse de *Montsoreau*, par le commandement de son mary. Voyez M. *de Thou*, Liv. LXVIII.

non pour aucun effet qu'il y eust certes, mais par jalousie et vaine apparence d'amour, il fist mourir sa femme de poison et de langueur, dont fust un très-grand dommage; ayant auparavant fait mourir le serviteur, qui estoit un honneste homme : disant que le sacrifice en estoit plus beau et plaisant de tuer le veau devant, et la vache après.

Ce Prince fust plus cruel à l'endroit de sa femme, qu'il ne fut après à l'endroit d'une de ses filles, qu'il avoit mariée avec un grand Prince, mais non si grand que luy, qui estoit quasi un Monarque.

Il eschappa à cette folle femme de se faire engrossir à un autre qu'à son mary, qui estoit empesché à quelque guerre; et puis, ayant enfanté d'un bel enfant ne sceut à quel sainct se voüer, si-non à son pere, à qui elle décéla le tout, par un gentil-homme en qui elle se fioit, qu'elle luy envoya : duquel aussi-tost la croyance ouye, il manda à son mary, que sur sa vie il se donnast bien de garde de n'attenter sur celle de sa fille, autrement il attenteroit sur la sienne, et le rendroit le plus pauvre Prince de la chrestienté, comme il estoit en son pouvoir; et envoya à sa fille une galere avec une escorte querir l'enfant et la nourrice, et luy ayant fourny d'une maison et bon entretien, il le fist très-bien nourrir et eslever : mais au bout de quelque temps, que le pere mourut, par conséquent le mary la fit mourir.

J'ay ouy-dire d'un autre, qui fit mourir le serviteur de sa femme devant elle, et le fist fort languir, afin qu'elle mourust martyre, de voir mourir en langueur celuy qu'elle avoit tant aimé et tenu entre ses bras.

Un autre de par le monde tua sa femme en pleine cour (*), lui ayant donné l'espace de quinze ans tou-

(*) *René de Villequier*, qui tua *Françoise de la Marck* sa premiere femme.

tes les libertez du monde, et qu'il estoit assez informé de sa vie, jusques à lui remonstrer et l'admonester : toutesfois, veruë (*) luy prit. On dit que ce fut par la persuasion d'un Grand son maistre : et par un matin, la vint trouver dans son lit, ainsi qu'elle vouloit se lever ; et ayant couché avec elle, gaussé et ry bien ensemble, luy donna quatre ou cinq coups de dague, puis la fit achever à un sien serviteur, et après la fit mettre en litiere, et devant tout le monde fut emportée en sa maison pour enterrer. Après s'en retourna, et se présenta à la cour, comme s'il eust fait la plus belle chose du monde, et en triompha. Il eust bien fait de mesme à ses amoureux : mais il eust eu trop d'affaires ; car elle en avoit tant eu et fait, qu'elle en eust fait une petite armée.

J'ay ouy parler d'un brave et vaillant Capitaine pourtant, qui, ayant eu quelque soupçon de sa femme qu'il avoit prise en très-bon lieu, la vint trouver sans compagnie, et l'estrangla luy-mesme de sa main, de son escharpe blanche ; puis la fit enterrer le plus honorablement qu'il put, et assista aux obseques habillé en deuil fort triste, et le porta fort long-temps ; et voilà la pauvre femme bien satisfaite. Et pour la bien résusciter par belles cérémonies, il en fit de mesme à une damoiselle de sa dite femme, qui luy tenoit la main à ses amours. Il ne mourut sans lignée de cette femme ; car il eut un brave fils, des vaillants et des premiers de sa patrie, et qui, par ses valeurs et mérites, vint à de grands grades, pour avoir bien servy ses Rois et maistres.

J'ay ouy parler aussi d'un Grand en Italie, qui tua aussi sa femme, n'ayant pu attraper son galand, pour s'estre sauvé en France : mais on disoit qu'il ne la tua

(*) Verve.

Une grande, belle et jeune Dame, du regne de François I, mariée avec un grand seigneur de France, et d'aussi grande maison qui y soit point, se sauva bien autrement, et mieux que la premiere précédente : car fust ou qu'elle eust donné quelque subject d'amour, ou qu'il fust surpris d'un ombrage, ou d'une rage soudaine, et fust venu à elle l'espée nuë à la main pour la tuer, desespérant de tout secours humain, pour s'en sauver, s'advisa soudain de se vouër à la glorieuse Vierge Marie ; et en aller accomplir son vœu à la chapelle de Lorette, si elle la sauvoit, dans S. Jean des Mauverets au pays d'Anjou : et si tost qu'elle eut fait ce vœu mentalement, le dit Seigneur tomba par terre, et luy faillit son espée du poing, puis tantost se releva, et comme venant d'un songe, demanda à sa femme à quel saint elle s'estoit recommandée, pour éviter ce péril. Elle lui dit que c'estoit à la Vierge Marie, en sa chapelle susdite, et avoit promis d'en visiter le S. lieu. Lors il luy dit : *allez-y donc, et accomplissez vostre vœu ;* que ce qu'elle fit, et y appendit un tableau contenant l'histoire, ensemble plusieurs beaux et grands vœux de lire (*), à ce jadis accoustumez, qui s'y sont veus long temps après. Voilà un beau vœu, et bonne eschappade inopinée. Voyez la *chronique d'Anjou.*

J'ay ouy parler que le Roy François une fois voulut aller coucher avec une grande Dame de sa cour, qu'il aymoit. Il trouva son mary l'espée à la main, qui l'alloit tuer : mais le Roy lui porta la sienne à la gorge, et lui commanda sur la vie de ne lui faire nul mal ; et que, s'il luy faisoit la moindre chose, qu'il le tueroit, ou qu'il luy feroit trancher la teste : et pour cette nuit, l'envoya dehors, et prist sa place.

(*) Cire.

Cette Dame étoit bien-heureuse d'avoir trouvé un si bon champion et protecteur de son corps; car oncques depuis le mary ne luy osa rien dire, ains luy laissa du tout faire à sa guise.

J'ay ouy dire que, non-seulement cette Dame, mais plusieurs autres, obtindrent pareille sauve-garde du Roy : comme plusieurs font en guerre, pour sauver leurs terres, et y mettant les armoiries du Roy, comme font ces femmes celles de ces grands Roys au-devant de leurs cas; si bien que leurs marys ne leur osoient dire mot, qui, sans cela, les eussent passées au fil de l'épée.

J'en ay connu d'autres Dames, favorisées ainsi des Roys et des Grands, qui portoient ainsi leurs passeports par-tout : toutesfois si en avoit-il aucunes qui passoient le pas, ausquelles leurs marys n'osant y apporter le couteau, s'aydoient des poisons, et morts cachées et secrettes; faisant accroire que c'estoient cathares, apoplexies, et morts subites : et tels marys sont détestables, de voir coucher leurs belles femmes à leurs costez, et tirer à la mort, et languir de jour en jour; et méritent mieux la mort que leurs femmes : ou bien les font mourir entre deux murailles, en chartre perpétuelle; comme nous en avons aucunes chroniques anciennes de France, et comme j'en ay sceu un Grand de France qui fit mourir ainsi sa femme, qui estoit une fort belle et honneste Dame, et ce par arrest de la Cour, prenant son petit plaisir par cette voye de se faire déclarer cocu.

De ces forcenez et furieux marys de cocus, sont volontiers les vieillards, lesquels, se deffiant de leurs forces et chaleurs, et s'assurant de celles de leurs femmes : mesme, quand ils ont esté si sots de les espouser jeunes et belles, ils en sont si jaloux et si ombrageux, tant par leur naturel que par leurs vieilles pratiques,

qu'ilsont traictées eux-mesmes autrefois, ou veu traicter à d'autres, qui menent si misérablement ces pauvres créatures, que leur purgatoire leur seroit plus doux, que non pas leur autorité. L'Espagnol dit : *El diabolo sabe mucho , porque es viejo ;* c'est-à-dire , *que le diable sait beaucoup , par ce qu'il est vieux* : de mesme ces vieillards, par leur age et anciennes coustumes et routines, savent force choses. Si sont-ils grandement à blasmer de ce point, que, puisqu'ils ne peuvent contenter les femmes, pourquoy les vont-ils espouser ? Et les femmes aussi belles et jeunes ont grand tort de les aller espouser, sous l'ombre des biens, en pensant joüir après leur mort qu'elles attendent d'heure à autre ; et cependant se donnent du bon temps avec des amys jeunes qu'elles font, dont aucunes d'elles en patissent griefvement.

J'ay ouy parler d'une, laquelle estant surprise sur le fait, son mary vieillard lui donna un poison, duquel elle languit plus d'un an, et veint seiche comme du bois : et le mary l'alloit voir souvent, et se plaisoit en cette langueur, et en rioit, et disoit qu'elle n'avoit que ce qu'il luy falloit.

Un autre, son mari l'enferma dans une chambre, et la mit au pain et à l'eau, et bien souvent la faisoit despouiller toute nue, et la foüettoit son saoul, n'ayant compassion de cette belle charneure nue, ni non plus d'émotion. Voilà le pis d'eux ; car estant dégarnis de chaleur, et despourveus de tentation, comme une statue de marbre, n'ont pitié de nulle beauté, et passent leurs ages (*) par de cruels martyres, au-lieu qu'estant jeunes la passeroient possible sur leur beau corps nud, comme celuy que j'ay dit cy-devant.

Voilà pourquoy il ne fait pas bon espouser de tels

(*) Leurs rages, *peut-être.*

vieillards bizarres ; car, encore que la veue leur vienne à baisser et manque par l'age, si en ont-ils encore tousjours assez pour espier et voir les frasques que leurs jeunes femmes leur peuvent faire.

Aussi j'ay ouy-dire d'une grande Dame, qui disoit que nul samedi sans soleil, nulle belle femme sans amours, et nul vieillard sans estre jaloux; et tout procéde pour la debilité de ses forces.

C'est pourquoy un grand Prince, que je sçai, disoit, qu'il voudroit ressembler le lion, qui pour vieillir, ne blanchit jamais ; ou le singe, qui tant plus il le fait, tant plus il le veut faire ; et le chien, tant plus se vieillist, tant plus son cas se grossit; et le cerf, tant plus il est vieux, tant mieux et plus il le fait, et les biches vont plustost à luy qu'aux jeunes.

Or, pour en parler franchement, ainsi que j'ay ouy dire à un grand personnage, quelle raison y a-t-il, et quelle puissance a le mary si grande, qu'il doive et puisse tuer sa femme, veu qu'il ne l'a point de Dieu, ni de sa loy, ni de son saint évangile, si non la répudier seulement? Il ne s'y parle point de meurtre, de sang, de morts, de tourments, de prisons, ni de cruautez. Ha ! que nostre Seigneur Jesus-Christ nous a bien remonstré qu'il y avoit de grands abus en ces façons de faire, et en ces meurtres, et qu'il ne les approuvoit gueres, lorsqu'on luy amena cette pauvre femme, accusée d'adultere, pour jetter la sentence de punition ! Il leur dit, en escrivant en terre de son doigt : *Celui de vous autres qui sera le plus net et le plus simple, qu'il prenne la premiere pierre, et commence à la lapider*; ce que nul n'osa faire, se sentant atteint par telle sage et douce repréhension.

Nostre créateur nous apprenoit à tous de n'estre si faciles ny légers à condamner, et faire mourir les personnes, mesme sur ce subject, connoissant les fragilitez de

de nostre nature, et l'abus que plusieurs y commettent : car tel fait mourir sa femme, qui est plus adultere qu'elle; et tels les font mourir souvent innocentes, se faschant d'elles pour en prendre d'autres nouvelles; et combien y en ait (1) ? Saint Augustin dit que l'homme adultere est aussi punissable que la femme.

J'ay ouy-dire et parler d'un très-grand Prince de par le monde, qui soupçonnant sa femme faire l'amour avec un galand Cavallier; il le fist assassiner sortant le soir de son palais, et puis la Dame; laquelle, un peu avant, à un tournois qui se fit à la cour, et elle fixement regardant son serviteur, qui manioit bien son cheval, se mit à dire : *Mon Dieu! qu'un tel pique bien son cheval! Ouy, mais il pique trop haut*, luy dit-on; ce qui l'estonna : puis fut empoisonnée par quelques parfums, ou autrement par la bouche.

J'ay connu un Seigneur de bonne maison, qui fit mourir sa femme, qui estoit très belle et de bonne part et de bon lieu, et (2) l'empoisonnant par sa nature, sans s'en ressentir, tant subtil et bien fait avoit esté iceluy poison, pour espouser une grande Dame, qui avoit espousé un Prince; donc (3) en fut en peine, en prison, et en danger sans amis : et le malheur voulut qu'il ne l'espousa pas, et en fut trompé et fort scandalisé, et mal veu des hommes et des femmes (4).

J'ay veu à de grands personnages blasmer nos Roys anciens, comme Loüis Hutin, et Charles-le-Bel, pour avoir fait mourir leurs femmes; l'une Marguerite, fille de Robert, duc de Bourgogne; et

(1) Y en a-t-il? (2) En (3) Dont.
(4) *Voyez aussi cela, tome II.*

l'autre, Blanche, fille d'Oblin (1) comte de Bourgogne; leur mettant à sus leurs adulteres, et les firent mourir cruellement entre quatre murailles au château Gaillard; et le comte de Foix en fit de mesme à Jeanne d'Arroys. Surquoy il n'y avoit point tant de forfaits et de crimes, comme ils les faisoient à croire: mais Messieurs se faschoient de leurs femmes, et leur menoient à sus ces belles besognes, et en espouserent d'autres comme de fraisches.

Le roy Henry VIII d'Angleterre fist mourir sa femme Anne de Boulein, et la descapiter pour en espouser une autre; ainsi qu'il estoit fort subject au change, et au sang des nouvelles femmes. Ne vaudroit il pas mieux qu'ils les répudiassent, se'on la parole de Dieu, que les faire ainsi mourir? Mais il leur faut de la viande fraische: et les Messieurs qui veulent tenir table à part sans y convier personne, ou avoir nouvelles et secondes femmes qui leur apportent des biens, après qu'ils ont mangé ceux de leurs premieres, ou n'en ont assez pour les rassasier, ainsi que fit Baudoüin second, roi de Hierusalem, qui, faisant croire à sa premiere femme, qu'elle avoit paillardé, la répudia, pour prendre une fille du Duc de Malicorne (2), parce qu'elle avoit un dot d'une grande somme d argent, dont il estoit fort nécessiteux. Cela se void et se trouve en l'histoire de la Terre Saincte.

Il leur sied bien de corriger la loy de Dieu, et en faire une nouvelle, pour faire mourir ces pauvres femmes.

(1) Othin.

(2) Lisez *Melitene.* C'est comme les anciens appelloient cette ville, dont le nom moderne, dans *Moreri*, est *Meleten*, en Latin, *Malatia*, dans l'Arménie sur l'Euphrate.

Le roy Loüis le Jeune n'en fit pas de mesme à l'endroit d'Eleonore, duchesse d'Aquitaine, qui, soupçonnée d'adultere, possible à faux, en son voyage de Syrie, fut répudiée de lui seulement, sans vouloir user de la loy des autres, inventée et pratiquée plus par autorité que de droit et raison : dont sur ce il en acquit plus grande réputation que les autres Roys, et titre de bon, et les autres de mauvais, cruels et tyrans ; ainsi que dans son ame il avoit quelque remords de conscience. Et d'ailleurs, c'est vivre en chrestien en cela ; voir (*) que les chrestiens, jadis payens, Romains la pluspart, s'en sont acquittez de mesme plus chrestiennement que payennement ; et principalement aucuns Empereurs, desquels la plus grande part ont esté subjects d'estre cocus, et leurs femmes lubriques et putains ; et tels cruels qu'ils ont esté, je vous en diray force, qui se sont défaits de leurs femmes, plus par répudiation, que par tueries, comme nous autres chrestiens.

Jules-César ne fit mal à sa femme Pompeïa, sinon la répudier, laquelle avoit esté adultere de Publius Claudius, beau jeune gentil-homme Romain, de laquelle estant éperduement amoureux, et elle de luy, épia l'occasion qu'un jour elle faisoit un sacrifice en sa maison, où il n'y entroit que des dames. Il s'habilla en garce, luy, qui n'avoit point encore de barbe au menton ; qui se meslant de chanter et joüer des instruments, et par ainsi passant en cette monstre, eut loisir de faire avec sa maistresse ce qu'il voulut : mais estant reconnu, fut chassé et accusé, et par moyens d'argent et de faveur, il fut absous, et n'en fut autre chose.

(*) Plus.

Cicéron y perdit son latin, par une belle oraison qu'il fit contre luy. Il est vray que César, voulant faire à croire au monde, qui luy persuadoit sa femme innocente, il respondit qu'il ne vouloit pas que seulement son lit fust taché de crime, mais mesme exempt de toute suspicion. Cela estoit bon pour en abreuver ainsi le monde; mais en son ame, il sçavoit bien que vouloit dire cela.

La femme avoit été trouvée ainsi avec son amant, si que possible luy avoit-elle donné cette assignation et cette commodité : car en cela, quand la femme veut et desire, il ne faut point que l'amant se soucie d'excogiter des commoditez : car elle en trouvera plus en une heure, que tous nous autres ne sçaurions trouver en cent ans. Ainsi que dit une Dame de par le monde, que je sçay, qui dit à son amant : *Trouvez moyen seulement de m'en faire venir l'envie ; car d'ailleurs, j'en trouverai prou pour en venir-là* (1).

César, aussi, sçachant bien combien vaut l'aune de ces choses-là, car il estoit un fort grand Ruffien, et l'appelloit-on le coq à toutes poulles, et en fit force cocus en sa ville, tesmoin le sobriquet que luy donnoient les soldats à son triomphe : *Romani, servate uxores, mœchum adducimus calvum.* C'est-à-dire, » Romains, serrez bien vos femmes ; car nous » vous amenons ce grand paillard et adultere de » César le Chauve, qui vous les repassera toutes.

Voilà dont (2) comme César, par cette sage response qu'il fit ainsi de sa femme, il s'exempta de porter le nom de cocu, qu'il faisoit porter aux autres ; mais dans son ame, il se sentoit bien touché.

Octavius César répudia aussi Scribonia, pour

(1) *Voyez ce même trait, tome II.*
(2) Donc.

l'amour de sa paillardise, sans autre chose, et ne luy fit autre mal, bien qu'elle eust raison de le faire cocu, à cause d'une infinité de dames qu'il entretenoit: et devant leurs marys publiquement les prenoit à table aux festins qu'il leur faisoit, et les emmenoit en sa chambre; et après en avoir fait, les renvoyoit, les cheveux défaits un peu et détortillez, avec les oreilles rouges: grand signe qu'elles en venoient, lequel je n'avois ouy dire propre pour découvrir que l'on en vient; ouy bien le visage, mais non les oreilles. Aussi lui donna-on la réputation d'estre fort paillard; mesme Marc-Antoine le luy reprocha: mais il s'excusoit, qu'il n'entretenoit point tant les dames pour la paillardise, que pour descouvrir plus facilement les secrets de leurs marys, desquels il se méfioit.

J'ay connu plusieurs Grands et autres, qui en ont fait de mesme, et ont recherché des dames pour ce mesme subject, dont s'en sont bien trouvez. J'en nommerois bien aucuns: ce qui est une bonne finesse, car il en sort double plaisir.

La conjuration de Catilina fut ainsi descouverte par une Dame de joye.

Ce même Octavius, au sujet de sa fille Julia, femme d'Agrippa, pour avoir esté une trés-grande putain, et qui lui faisoit une très-grande honte, (car quelquefois les filles font à leur pere plus de deshonneur, que les femmes à leurs marys,) fut une fois en délibération de la faire mourir; mais il ne la fit que bannir, luy oster le vin et usage des beaux habillements, et user des pauvres, pour très grande punition, et la fréquentation des hommes: grande punition pourtant, pour les femmes de cette condition, de les priver de ces deux derniers points.

César Caligula, qui estoit un fort cruel tyran,

ayant eu opinion que sa femme Lucia Hostilia luy avoit dérobé quelques coups, et donné à son premier mary C. Piso, duquel il l'avoit ostée par force, et à lui encore vivant luy faisoit quelque plaisir et gracieuseté de son gentil corps, cependant qu'il estoit absent en quelque voyage, n'usa point en son endroit de sa cruauté accoustumée, ains la bannit de soy seulement au bout de deux ans qu'il l'eust ostée à son mary Piso, et espousée.

Il en fit de mesme à Julia Paulina, qu'il avoit ostée à son mary C. Memmius : il ne la fit que chasser, mais avec deffenses expresses de n'user nullement de ce mestier doux, non pas mesme seulement à son mary; rigueur cruelle pourtant, de n'en donner pas à son mary.

J'ay ouy parler d'un grand Prince chrestien, qui fit cette deffense à une Dame qu'il entretenoit, et à son mary de n'y toucher, tant il estoit jaloux.

Claudius, fils de Drusus Germanicus, respudia tant seulement sa femme Plantia Herculina, pour avoir esté une signalée putain, et qui pis est, pour avoir entendu qu'elle avoit attenté à sa vie; et tout cruel qu'il estoit, encore que ces deux raisons fussent assez bastantes pour la faire mourir, il se contenta du divorce.

Davantage combien supporta-il les fredantes (*) et salles bordelleries de Valeria Messalina, son autre femme, laquelle ne se contentoit pas de le faire avec l'un et l'autre dissolument et indiscrétement; mais faisoit profession d'aller aux bourdeaux, comme la plus grande bagasse de la ville, s'en faire donner : jusques-là, comme dit Juvenal, qu'ainsi que son mary estoit couché avec elle, elle se desroboit tout douce-

(*) Fredaines.

ment d'auprès de luy, le voyant bien endormy, et se déguisoit le mieux qu'elle pouvoit, et s'en alloit en plein bourdeau; et là s'en faisoit donner tant, et jusques à ce qu'elle en partoit plustost lasse que saoulle et rassasiée; et faisoit encore pis: pour mieux se rassasier, et avoir cette réputation et contentement en soy d'estre une grande putain et bagasse, se faisoit payer, et taxoit ses coups et ses chevauchées, comme un commissaire qui va par pays, jusques à la derniere maille.

J'ay ouy parler d'une Dame de parmy le monde, d'assez chere estoffe, qui quelque temps fit cette vie, et alla ainsi aux bourdeaux déguisée, pour en essayer la vie, et s'en faire donner; si que le guet de la ville, en faisant sa ronde, la surprit une nuit. Il y en a d'autres qui font ces coups, que l'on sait bien.

Boccace, en son livre *des Illustres Malheureux*, parle de cette Messaline gentiment, et la fait alléguant ses excuses, d'autant qu'elle estoit du tout née en cela; si que le jour qu'elle nasquit, ce fut en certains signes du ciel, qui l'embraserent et elle et d'autres. Son mary le sçavoit bien, et l'endura longtemps, jusques à ce qu'il sçeût qu'elle s'estoit mariée soubs bourre avec un Caïus Silvius, l'un des beaux gentils-hommes de Rome. Voyant que c'estoit une assignation sur sa vie, la fit mourir sur ce subject, mais nullement pour sa paillardise; car il s'y estoit tout accoustumé à la voir, le sçavoir, et endurer.

Qui a veu la statue de ladite Messaline, trouvée ces jours passez en la ville de Bourdeaux, advouera qu'elle avoit bien la mine de faire une telle vie. C'est une médaille ancienne, trouvée parmy aucunes ruines, qui est très-belle, et digne de la garder pour la voir et bien contempler. C'estoit une très grande femme, de fort belle et haute taille: les beaux traits

de son visage, et sa coëffure tant gentille à l'antique Romaine, et sa taille très-haute, démonstrent bien qu'elle estoit ce qu'on a dit; car à ce que je tiens de plusieurs philosophes, médecins et physionomistes, les grandes femmes sont à cela volontairement enclines, d'autant qu'elles sont hommasses : et estant ainsi, participent des chaleurs de l'homme et de la femme; et jointes ensemble en un seul corps et subject, sont plus violentes, et ont plus de force qu'une seule; ainsi qu'à un grand navire, dit-on, il faut une grande eau pour le soustenir. Davantage, à ce que disent les grands docteurs en l'art de Vénus, une grande femme y est plus propre et plus gente qu'une petite.

Sur-quoy je me souviens d'un très-grand Prince, que j'ay connu, qui, voulant loüer une femme de laquelle il avoit eu joüissance, dit ces mots : *C'est une belle putain, grande comme madame ma mere.* Dont ayant esté surpris sur la promptitude de sa parole, il dit qu'il ne vouloit pas dire qu'elle fust une grande putain comme madame sa mere, mais qu'elle fust de la taille, et grande comme madame sa mere.

Quelquefois on dit des choses qu'on ne pense pas dire, quelquefois on dit la vérité. Voylà donc pourquoy il fait meilleur avec les grandes et hautes femmes, quand ce ne seroit que pour la belle grace et la majesté qui est en elles. Car en ces choses, elle y est aussi requise, et autant aymable, qu'en d'autres actions et exercices, ny plus, ny moins que le manége d'un bon et beau coursier est bien cent fois plus agréable et plaisant que d'un petit bidet, et donne bien plus de plaisir à son escuyer; mais aussi il faut bien que cet escuyer soit bon, et s'y tienne bien, et monstre bien plus de force et d'adresse : de mesme se faut-il porter à l'endroit des hautes et grandes

femmes, car de cette taille, elles sont subjectes d'aller d'un air plus haut que les autres, et bien souvent font perdre l'estrieu, voire l'arçon, si l'on n'a bonne tenuë, comme j'ay ouy conter à aucuns cavalcadours, qui les ont montées, et lesquelles font gloire et grande mocquerie, quand elles les font sauter et tomber tout à plat. Ainsy que j'en ay ouy parler d'une de cette ville, laquelle, la premiere fois que son serviteur coucha avec elle, luy dit franchement : *Embrassez-moy bien, et me liez à vous de bras et de jambes, le mieux que vous pourrez, et tenez-vous bien hardiment ; car je vay haut, et gardez bien de tomber. Aussi, de vostre costé, ne m'espargnez pas, car je suis assez forte et agile, pour soustenir vos coups, tant rudes soient-ils. Et si vous m'espargnez, je ne vous espargneray point.* C'est pourquoy, à beau jeu beau retour : mais la femme le gagna.

Voilà comme il faut bien adviser à se gouverner avec telles femmes hardies et joyeuses, renforcées, charnues, et proportionnées ; et bien que la chaleur en elles surabondante donne beaucoup de contentement, quelquefois aussi sont-elles trop pressantes pour estre si chaleureuses. Toutesfois, comme l'on dit, de toutes tailles bons lévriers. Aussi y a-il de petites femmes nabottes, qui ont le geste, la grace, la façon, en ces choses, un peu approchantes des autres, ou les veulent imiter, et si sont aussi chaudes et aspres à la course, voire plus : je m'en rapporte aux maistres en ces arts. Ainsi qu'un petit cheval se remue aussi prestement qu'un grand, et, comme disoit un honneste homme, que la femme ressembloit à plusieurs animaux, et principalement à un singe, quand dans le lit elle ne fait que se remuer et se mouvoir.

J'ay fait cette digression, et m'en ressouvenant; il faut retourner à nostre premier texte.

Et ce cruel Néron ne fit autre chose que répudier sa femme Octavie, fille de Claudius et Messalina, pour adultere; et sa cruauté s'abstint jusques-là.

Domitian fit encore mieux, lequel répudia sa femme Domitia Longina, parce qu'elle estoit si amoureuse d'un certain comédien et basteleur nommé Paris, et ne faisoit tous les jours que paillarder avec luy, sans tenir compagnie à son mary; mais au bout de quelque tems, il la reprit encore, pensant que ce basteleur luy auroit appris des tours de souplesse et de maniement, dont il croyoit qu'il se trouveroit bien.

Pertinax en fit de mesme à sa femme Flavia Sulpitiana, non qu'il l'a respudiast, et la reprist; mais la sachant faire l'amour à un chantre et à un joueur d'instruments, et s'adonner du tout à luy, n'en fit autre compte, sinon de laisser faire: et luy, faire l'amour de son costé d'une Carnificia, estant sa cousine germaine; suivant en cela l'opinion de Heliogabale, qui disoit qu'il n'y avoit rien au monde plus beau que la conversation de ses parens et parentes. Il y en a force qui ont fait tels eschanges, que je sçay, se fondant sur ces opinions.

Aussi l'empereur Severus non plus se soucia de l'honneur de sa femme, laquelle estoit putain publique, sans qu'il s'en souciast jamais de l'en corriger, disant qu'elle se nommoit Julia, et pour ce, qu'il la falloit excuser, d'autant que toutes celles qui portoient ce nom, de toute ancienneté, estoient sujettes d'estre très grandes putains, et faire leurs marys cocus: ainsi que je connois beaucoup de Dames, portant certains noms de nostre christianisme, que je ne veux

dire, pour la révérence que je dois à nostre sainte religion, qui sont coustumiérement sujettes à estre putes, er à hausser le devant plus que d'autres portants autres noms; et n'en a-t-on veu gueres qui s'en soient eschappées.

Or, je n'aurois jamais fait si je voulois alléguer une infinité d'autres grandes Dames et Emperieres Romaines de jadis, à l'endroit desquelles leurs marys cocus et très-cruels, n'ont usez de leurs cruautez, autoritez, et privileges, encore qu'elles fussent très-débordées; et croy qu'il y en a eu peu de prudes de ce vieux temps, comme la description de leur vie le manifeste : mesme que l'on regarde bien leurs effigies et médailles antiques, on y verra tout à plein, dans leur beau visage, la mesme lubricité toute gravée et peinte; et pourtant leurs marys cruels le leur pardonnoient, et ne les faisoient mourir, au moins aucuns: et qu'il faille qu'eux payens, qui ne reconnoissoient point Dieu, ayent esté si doux et benins à l'endroit de leurs femmes et du genre humain; la pluspart de nos Roys, Princes, Seigneurs, et autres chrestiens, soient si cruels envers elles pour un tel forfait!

Encore faut-il loüer ce beau Philippes Auguste, nostre roy de France, lequel ayant respudié sa femme Angelberge, sœur d'un Roy de Dannemarck, qui estoit sa seconde femme, sous prétexte qu'elle estoit sa cousine en troisiesme dégré du costé de sa premiere femme Isabel, autres disent qu'il la soupçonnoit de faire l'amour : néantmoins, ce roy, forcé par censures ecclésiastiques, quoy qu'il fust remarié d'ailleurs, la reprit, et l'emmena derriere luy à cheval, sans le sceu de l'assemblée de Soissons, faite pour cet effet, et trop séjournant pour en décider.

Aujourd'huy, aucuns de nos grands n'en font de-

mesme : mais la moindre punition qu'ils font à leurs femmes, c'est de les mettre en chartre perpetuelle, au pain et à l'eau, et les faire mourir, ou les empoisonnent, ou les tuent, soit de leurs mains, ou de la justice : et s'ils ont tant d'envie d'en espouser d'autres, et de s'en défaire, comme cela advient souvent, que ne les répudient-ils, ou s'en séparent honnestement, sans autre mal, et demandent puissance au Pape d'en espouser une autre, encore que ce qui est conjoint, l'homme ne le peut séparer ?

Toutesfois, nous en avons eu des exemples de frais, et du roy Charles huitiesme, et Louis douze, nos Roys : sur quoy j'ay ouy discourir un grand théologien, et c'estoit sur le feu roy Philippes d'Espagne, qui avoit espousé sa niepce, mere du Roy d'aujourd'huy, et ce par dispense qu'il disoit ; ou du tout il faut advoüer le Pape pour lieutenant-général de dieu en terre, et absolu, ou non : s'il l'est, comme nous autres catholiques le devons croire, il faut du tout confesser sa puissance bien absolue et infinie en terre, et sans bornes, et qu'il peut noüer ou desnoüer quand il lui plaist ; mais si nous le tenons tel, je le quitte pour ceux qui sont en telle erreur, non pour les bons catholiques : et pour ainsi, nostre saint Pere peut remédier à ces dissolutions de mariages, et à de grands inconvénients, qui arrivent pour cela entre le mary et la femme, quand ils font tels mauvais ménages.

Certainement les femmes sont fort blasmables de traiter ainsi mal leurs marys, et violer ainsi leur foy, que dieu leur a tant recommandée ; mais pourtant, de l'autre costé, il a bien deffendu le meurtre, et luy est grandement odieux, de quelque costé que ce soit, et jamais guéres en ay-je veu sanguinaires et meurtriers, mesme de leurs femmes, qui n'en

ayent payé la debte ; et peu de gens, aymant le sang, ont bien finy : car plusieurs femmes pécheresses ont obtenu et gagné la miséricorde de dieu, comme la Magdelaine.

Enfin, ces pauvres femmes sont créatures plus ressemblantes à la divinité, que nous autres, à cause de leurs beautez, car ce qui est tout beau, est plus approchant de dieu, qui est tout beau, que le laid, qui appartient au diable.

Ce grand Alphonse, roy de Naples, disoit que la beauté estoit une vraye signifiance de bonnes et douces mœurs, ainsi comme est la belle fleur d'un bon et beau fruit : comme de vray j'ay vu en ma vie force belles femmes toutes bonnes, et bien qu'elles fissent l'amour, ne faisoient point de mal, ny autre chose qu à songer à ce plaisir, et y mettoient tout leur soucy, sans s'appliquer ailleurs.

D'autres aussi en ay-je veu, très-mauvaises, pernicieuses, dangereuses, cruelles, et fort malicieuses ; qui, non obstant cela, ne laissoient à songer à l'amour et au mal tout ensemble.

Sera - il donc dit qu'estant ainsi sujettes à l'humeur volage et ombrageuse de leurs marys, qui méritent plus de punition cent fois envers dieu, soient ainsi punies ? Or de tels gens la complexion est autant fascheuse, comme est la peine d'en escrire.

J'en parle maintenant d'un, qui estoit un Seigneur de Da[illegible]ne, lequel ayant tué le paillard de sa femme, la contraignit de coucher ordinairement avec son tronc, mort, charogneux et puant, de telle sorte que la pauvre femme fut suffoquée de la mauvaise senteur qu'elle endura par plusieurs jours.

Vous avez dans les *Cent nouvelles de la reyne de Navarre*, la plus belle et triste histoire que l'on sçauroit voir pour ce sujet, de cette belle dame

d'Allemagne, que son mary contraignit à boire ordinairement dans le test de la teste de son amy, qu'il avoit tué, dont le Seigneur de Bernage, lors ambassadeur en ce pays pour le roy Charles huitiesme, en vid le pitoyable spectacle et en fit l'accord.

La premiere fois que je fus jamais en Italie, passant par Venise, il me fut dit un conte pour vray d'un certain Chevalier Albanois, lequel ayant surpris sa femme en adultere, tua l'amoureux de dépit qu'il eust que sa femme ne s'estoit contentée de luy, car il estoit un galand cavallier, et des propres pour Vénus, jusques à entrer en jouxte dix ou douze fois pour une nuit. Pour punition, il fut curieux de rechercher par-tout une douzaine de bons compagnons, et fort ribauts, qui avoient la réputation d'estre bien et grandement proportionnez de leurs membres, et fort adroits et chauds à l'exécution. Il les prit, les gagea et loüa pour argent, et les serra dans la chambre de sa femme, qui estoit très-belle, et la leur abandonna, les priant tous de faire bien leur devoir, avec double payement, s'ils s'en acquittoient bien : et se mirent tous après elle, les uns après les autres, et la menerent de telle façon, qu'ils la rendirent morte, avec un très-grand contentement du mary, à laquelle il reprocha, tendant à la mort, que, puisqu'elle avoit tant aymée cette douce liqueur, qu'elle s'en saoulast à sa mode : ce que dit Semiramis (*) à Cyrus, luy mettant sa teste dans un vase plein de sang. Voilà un terrible genre de mort !

Cette pauvre dame ne fust ainsi morte, si elle eust esté de la robuste complexion d'une garce, qui fut au camp de César en la Gaule, sur laquelle on

(*) *Ou plutôt*, Thomiris.

dit que deux légions passerent par-dessus en peu de temps ; et au partir de-là, fit la gambade, ne s'en trouvant point mal.

J'ay ouy parler d'une Dame Françoise, de ville, et Damoiselle, et belle, en nos guerres civiles. Ayant esté forcée dans une ville prise d'assaut par une infinité de soldats, et en estant eschappée, elle demanda à un beau pere, si elle avoit péché, après luy avoir conté son histoire. Il luy dit que non, puis qu'elle avoit esté prise par force, et violée sans sa sa volonté, mais y répugnant du tout. Elle respondit : *Dieu donc soit loüé, puisque je m'en suis une fois saoulée sans pécher ni offenser dieu !*

Une Dame de bonne part, au massacre de la saint Barthélemy, ayant esté ainsi forcée, et son mary mort, elle demanda à un homme de sçavoir et de conscience si elle avoit offensé Dieu, et si elle n'en seroit point punie de sa rigueur, et si elle n'avoit point fait tort aux manes de son mary, qui ne venoit que d'être frais tué ? Il lui respondit, que si, quand elle estoit en cette besogne, elle y avoit pris plaisir, certainement elle avoit péché; mais si elle y avoit eu du dégoust, c'estoit tout un. Voilà une belle sentence !

J'ay bien connu une Dame, qui estoit différente de cette opinion, qui disoit qu'il n'y avoit si grand plaisir à cette affaire, que quand elle estoit à demy-forcée et abattue, et mesme d'un grand ; d'autant que, tant plus on fait de la rébelle, et de la refusante, d'autant plus on prend d'ardeur, et s'efforce-t-on. Car un soldat, ayant une fois faussé sa breche, joüit de sa victoire plus furieusement et rudement ; ainsi d'autant plus on donne l'appétit à sa dame, qui contrefait pour tel plaisir la demy-morte et pasmée, comme il semble ; mais c'est de l'extresme plaisir

qu'elle y prend : mesme, se disoit cette Dame, que bien souvent elle donnoit de ces venues et alteres à son mary et faisoit de la farouche, de la bizarre, et desdaigneuse, le mettant plus en rut; et quand ils en venoient là luy et elle, s'en trouvoient mieux cent fois : car comme plusieurs ont escrit, une Dame plaist plus qui fait un peu de la difficile, que quand elle se laisse si-tost porter par terre. Aussi en guerre, une victoire obtenue de force, est plus signalée, plus ardente et plaisante, que par la gravité, et si en triomphe-t-on mieux. Mais aussi, il ne faut pas en cela, que la dame fasse tant la revesche ny la terrible; car on la tiendroit plustost pour une putain rusée, qui voudroit faire de la prude, dont bien souvent elle seroit scandalisée; ainsy que j'ay ouy dire à des plus sçavantes et habilles en ce fait, ausquelles je m'en rapporte, ne voulant estre si présomptueux de vouloir leur en donner des préceptes, qu'elles sçavent mieux que moy.

Or, j'ay veu plusieurs blasmer grandement aucuns de ces marys jaloux et meurtriers, d'une chose; que si leurs femmes sont putains, eux-mesmes en sont cause. Car, comme dit saint Augustin, c'est une grande folie à un mary de requerir chasteté à sa femme, luy estant plongé au bourbier de paillardise; et en tel estat doit estre le mary, qu'il veut trouver sa femme. Mesme nous trouvons en nostre sainte escriture, qu'il n'est pas besoin que le mary et sa femme s'entr'ayment si fort; cela veut entendre, par des amours lascifs et paillards : d'autant que, mettant et occupant du tout leur cœur en ces plaisirs lubriques, y songent si fort, et s'y adonnent tant, qu'ils en laissent l'amour qu'ils doivent à dieu, ainsi que moy-mesme j'ay veu beaucoup de femmes, qui aymoient si fort leurs marys, et eux elles, et en brusloient de telle ardeur,

que

que eux et elles en oublioient du tout le service de Dieu, si-bien que le temps qu'il y falloit mettre, le mettoient et consumoient après leurs paillardises.

De plus, ces marys, qui pis est, apprennent à leurs femmes, dans leurs lits propres, mille lubricitez, mille paillardises, mille tours, contours, façons nouvelles, et leur pratiquent ces figures énormes de l'Aretin; de telle sorte que, pour un tison de feu qu'elles ont dans le corps, elles y en engendrent cent, et les rendent ainsi paillardes. Si bien qu'estant de telle façon dressées, elles ne se peuven garder, qu'elles ne quittent leurs marys, et aillent trouver autres chevaliers; et sur ce, leurs marys en désesperent, et punissent leurs pauvres femmes, en quoy ils ont grand tort: car puisqu'elles sentent leur cœur pour n'estre (*) si bien dressées, elles veulent monstrer à d'autres ce qu'elles sçavent faire; et leurs marys voudroient qu'elles cachassent leur sçavoir: en quoy il n'y a apparence, ny raison, non plus que si un bon escuyer avoit un cheval bien dressé, allant de tous ayrs, et qu'il ne voulust permettre qu'on le vist aller, ny qu'on montast dessus, mais qu'on le creust à sa simple parole, et qu'on l'acheptast ainsi.

J'ay ouy conter à un honneste Gentil-homme de par le monde, lequel estant devenu fort amoureux d'une belle Dame, elle luy fit dire par un sien amy, qu'il y perdroit son temps, car elle aymoit trop son mary. Il se va adviser une fois de faire un trou, qui regardoit droit dans leur lit, si bien qu'estant couchez ensemble, il ne faillit de les espier par ce trou, d'où il vit les plus grandes lubricitez, paillardises, postures sales, monstrueuses, et énormes, autant de la femme, voire plus que du mary, et avec des ar-

(*) Estre.

deurs très extresmes ; si-bien que le lendemain il vint à trouver son compagnon, et lui raconter sa belle vision qu'il avoit eue, et lui dit: *Cette femme est à moy, aussi-tost que son mary sera party pour tel voyage ; car elle ne se pourra tenir longuement en sa chaleur, que la nature et l'art luy ont donné : et il faut qu'elle la passe ; et par ainsi , par ma persévérance, je l'auray.*

Je connois un autre honneste Gentil-homme, qui, estant bien amoureux d'une belle et honneste Dame, sçachant qu'elle avoit un Aretin en figures dans son cabinet, que son mary sçavoit, et l'avoit veu et permis, augura si-tost par-là, qu'il l'attrapperoit: et sans perdre espérance, il la servit si bien et continua, qu'enfin il l'emporta , et connut en elle qu'elle y avoit appris de bonnes leçons, et pratiquées, fust de son mary, ou d'autres, n'y ayant pourtant que les uns ni les autres n'en avoient point esté les premiers maistres, mais la dame nature, qui en estoit meilleure maistresse que tous les arts. Si est-ce que le livre et la pratique luy avoient beaucoup servy en cela, comme elle lui confessa puis après.

Il se lit d'une grande courtisanne, et maquerelle insigne, du temps de l'ancienne Rome, qui s'appelloit Elephantina, , qui fit et composa de telles figures de l'Aretin, encore pires, auxquelles les dames et grandes princesses, faisant estat de puranisme, estudioient, comme un très beau livre. Et cette bonne dame putain Cyrénienne, laquelle estoit surnommée aux douze inventions , parce qu'elle avoit trouvé douze manieres, pour rendre le plaisir plus voluptueux et lubrique.

Héliogabale gageoit et entretenoit, par grand argent et dons, ceux et celles qui lui inventoient et produisoient nouvelles inventions, pour lui mieux

éveiller sa paillardise. J'en ay ouy parler d'autres de par le monde pareils.

Un de ces ans, le pape Sixte (1) fit pendre à Rome un Sécretaire, qui avoit esté au cardinal d'Est, et s'appelloit Capillas, pour beaucoup de forfaits; mais entre autres, qu'il avoit composé un livre de ces belles figures, lesquelles estoient représentées par un Grand, que je ne nommeray pour l'amour de de sa robbe, et par une Grande, l'une des belles dames de Rome, et toutes représentées au vif, et peintes au naturel (2).

J'ay connu un Prince de par le monde, qui fit bien mieux, car il achepta d'un orfevre une fort belle couppe d'argent doré, comme pour un chef-d'œuvre et grande spéciauté, la mieux élabourée, gravée, et ciselée qu'il estoit possible de voir, où estoient taillées bien gentiment et subtilement au burin plusieurs figures de l'Aretin de l'homme et de la femme, et ce au bas estage de la couppe; et au dessus et au haut, plusieurs aussi en diverses manieres de cohabitations de bestes : là où j'appris la premiere fois, car j'ay veu souvent ladite couppe, et beu dedans, non sans rire, celle du lyon et de la lyonne, qui est toute contraire à celle des autres animaux, que je n'avois jamais sceu, dont je m'en rapporte à ceux qui le sçavent sans que je le die. Cette couppe estoit

(1) Sixte V.

(2) Le cardinal de Lorraine, du Perron, et autres, avoient estés représentés de mesme avec Catherine de Médicis, Marie Stuart et la duchesse de Guise, dans deux tableaux dont il est parlé dans la *légende du Cardinal de Lorraine*, fol. 24, et dans le *reveille-matin des François*, pages 11 et 123. Voyez ci-après à la fin du septieme discours, la description d'un pareil livre de figures, et les mauvais effets qu'il produisit.

l'honneur du buffet de ce Prince; car, comme j'ay dit, elle estoit très-belle et riche d'art, et agérable à voir au-dedans et au-dehors.

Quand ce Prince festinoit les dames et filles de la cour, comme souvent il les convioit, les sommelliers ne failloient jamais, par son commandement, de leur bailler à boire dedans. Celles qui ne l'avoient jamais veue, ou en beuvant, ou après, les unes demeuroient estonnées, et ne sçavoient que dire là-dessus: aucunes demeuroient honteuses, et la couleur leur sautoit au visage; aucunes s'entredisoient entr'elles: *Qu'est-ce que cela qui est gravé là-dedans? Je crois que ce sont des salauderies. Je n'y boy plus. J'aurois bien grand soif, avant que j'y retournasse boire.* Mais il falloit qu'elles beussent-là, ou bien qu'elles esclatassent de soif; et pour ce, aucunes fermoient les yeux en beuvant: les autres, moins vergogneuses, qui en avoient ouy parler du mestier, tant dames que filles, se mettoient à rire soubs bourre; les autres en rioient tout à trac.

Les unes disoient, quand on leur demandoit ce qu'elles avoient à rire, et ce qu'elles avoient veu, qu'elles n'avoient rien veu que des peintures, et que pour cela elles ne lairoient d'y boire une autre fois. Les autres disoient: *quant à moy, je n'y songe point à mal; ny la veue et ny la peinture, ne soullent point l'ame.* Les unes disoient: *le bon vin est aussi bon là-dedans, qu'ailleurs.* Les autres affirmoient, qu'il y falloit aussi-bien boire qu'en autres couppes; et que la soif s'y passoit aussi-bien. Aux unes on faisoit la guerre pourquoy elles ne fermoient les yeux en beuvant? Elles respondoient qu'elles vouloient voir ce qu'elles beuvoient, craignant que ce ne fust du vin, mais quelque médecine ou poison. Aux autres on demandoit, à quoy elles prenoient plus

de plaisir, ou à voir, ou à boire? Elles respondoient: *à tout.* Les unes disoient: *voilà de belles grotesques*; les autres: *voilà de plaisantes mommeries.* Les unes disoient: *voilà de belles images:* les autres: *voilà de beaux miroirs.* Les unes disoient: *l'orfevre estoit bien à loisir, de s'amuser à faire de ces fadaises*: les autres disoient: *et vous, Monsieur, encore plus, d'avoir acheрté ce beau hanap.* Aux unes on demandoit, si elles sentoient rien qui les picquast au mitan du corps pour cela? Elles respondoient que nulles de ces drolleries n'avoient eu pouvoir pour les picquer. Aux autres on demandoit, si elles avoient point senti le vin chaud, et qu'il les eust eschauffées, encore que ce fust en hyver? Elles respondoient, qu'elles n'avoient garde, car elles avoient beu bien froid, qui les avoit bien rafraischies. Aux unes, on demandoit, quelles images de toutes celles elles voudroient tenir en leur lit? Elles respondoient qu'elles ne les pouvoient oster de-là, pour les y transporter.

Bref, cent mille brocards et sornettes sur ce subject s'entredonnoient les gentilshommes et dames, ainsi à table; comme j'ay veu que c'estoit une plaisante gausserie, et chose à voir et ouyr: mais, surtout à mon gré, le plus beau et le meilleur estoit à contempler ces filles innocentes, ou qui feignoient l'estre, et autres dames, nouvellement venues, à tenir leur mine froide, riantes du bout du nez ou des levres, ou à se contraindre à faire des hypocrites, comme plusieurs dames en faisoient de mesme. Et notez que quand elles eussent deu mourir de soif, les sommelliers n'eussent osé leur donner à boire en autre couppe, ny verre: et qui plus est, aucunes juroient, pour faire bon minois, qu'elles ne retourneroient jamais à ces festins; mais elles ne laissoient pour cela à y retourner souvent, car ce Prince estoit

très-splendide et friand. D'autres disoient, quand on les convioit, j'iray ; mais en protestation qu'on ne nous baillera point à boire dans la couppe : et quand elles y estoient, elles y beuvoient plus que jamais. Enfin, elles s'y accoustumerent si bien, qu'elles ne firent plus de scrupule d'y boire, et sy firent bien mieux aucunes, qu'elles se servirent de telle vision en temps et lieu; et qui plus est, aucunes s'en desbaucherent pour en faire l'essay : car toute personne d'esprit veut essayer tout.

Voilà les effects de cette belle couppe si bien historiée : à quoy se faut imaginer les autres discours, les songes, les mines, et les paroles, que telles dames disoient et faisoient entr'elles à part ou en compagnie.

Je pense que telle couppe estoit bien différente à celle dont parle monsieur Ronsard, en l'une de ses premieres odes, dédiée au feu Roy Henry, qui se commence ainsi :

> Comme un qui prend une couppe,
> Seul honneur de son trésor,
> Et de rang verse à la trouppe
> Du vin qui rit dedans l'or.

Mais au-dedans de cette couppe, le vin ne rioit pas aux personnes, ains les personnes au vin : car les unes beuvoient en riant ; les autres rioient en beuvant ; le unes se ravissoient en beuvant, les autres beuvoient en se ravissant : les unes se compissoient en beuvant, et les autres beuvoient en se compissant : je dis d'autre chose que du pissat.

Bref, cette couppe faisoit de terribles effects, tant y estoient pénétrantes ces visions, images et perspectives : dont je me souviens qu'une fois, en une gallerie du logis du comte de Chasteauvillain, dit le

seigneur Adjacet, une trouppe de dames, avec leurs serviteurs, estant allez voir cette belle maison, leur veue s'adressa sur de beaux et rares tableaux qui estoient en la gallerie. A elles se présenta un tableau fort beau, où estoient représentées force belles dames nues, qui estoient aux bains, qui s'entretouchoient, se palpoient, se manioient et frottoient, s'entremesloient, se tastonnoient; et, qui plus est, se faisoient le poil tant gentiment et si proprement, en monstrant tout, qu'une froide recluse ou hermite s'en fust eschauffé et esmeu: et c'est pourquoy une grande Dame, dont j'ay ouy parler et connue, se perdant en son tableau, dit à son serviteur, en se tournant vers luy, comme enragée de ce mal d'amour: *C'est trop demeuré icy. Montons en carrosse, et allons en mon logis, car je ne puis plus contenir cette ardeur. Il la faut aller esteindre, c'est trop brusler.* Et ainsi partit, et alla avec son serviteur prendre de cette bonne eau, qui est si douce sans sucre, que son serviteur lui donna de sa petite burelle.

Telles peintures et tableaux portent plus de nuisance à une ame fragile, qu'on ne pense; comme en estoient un, là-mesme, d'une Vénus toute nue, couchée et regardée de son fils Cupidon; l'autre d'un Mars, couché avec sa Vénus; l'autre, d'une Léda, couchée avec son Cygne. Tant d'autres y a-il, et là, et ailleurs, qui sont un peu plus modestement peints et voilez, mieux que les figures de l'Aretin. Mais quasi tout vient à un, et approchant de nostre couppe, dont je viens de parler, laquelle avoit une sympathie quasi par antinomie, de la couppe que trouva Renault de Montauban en ce chasteau dont parle l'Arioste, laquelle à plein descouvroit les pauvres cocus; et cette-cy les faisoit: mais l'une portoit

un peu trop de scandale aux cocus, et à leurs femmes infidelles; et cette-cy, point.

Aujourd'huy il n'en est besoin de ces livres, ny de ces peintures car leurs marys leur en apprennent prou : et voilà que servent telles escoles de marys.

J'ay connu un bon imprimeur Vénitien à Paris, qui s'appelloit monsieur Bernardo, parent de ce grand Aldus Manutius de Venise (*), qui tenoit sa boutique dans la rue saint Jacques, qui me dit et jura, qu'en moins d'un an, il avoit vendu plus de cinquante paires de livres de l'Aretin à force gens mariez et non mariez, à des femmes, dont il m'en nomma trois de par le monde, grandes, que je ne nomme point, et les leur bailla à elles-mesmes, et très-bien reliés, soubs serment presté qu'il n'en sonneroit mot; mais pourtant il me le dit : et dit davantage, qu'une autre Dame lui ayant demandé au bout de quelque temps, s'il n'en avoit point un pareil comme un qu'elle avoit veu entre les mains d'une de ces trois, il luy respondit : *Signora*, *si;* c'est-à-dire, *ouy*, *Madame*; et soudain argent en campagne, les acheptant tous au poids de l'or. Voylà une folle curiosité, pour envoyer son mary faire un voyage à Cornetto, près de Civita-Vecchia.

Toutes ces formes et postures sont odieuses à Dieu; si-bien que saint Hierosme dit : *Qui se monstre plutost débordé amoureux de sa femme, que mary, est adultere, et péche.* Et parce qu'aucuns Docteurs ecclésiastiques en ont parlé, je diray ce mot brievement, en trois mots Latins, d'autant qu'eux-mesmes ne l'ont voulu dire en François. *Excessus*, disent ils,

(*) Bernardin Turisan, qui avoit pour enseigne la devise des Manuces, ses parens.

conjugum sunt, si quando uxor cognoscitur ante, retrò stando, sedendo in latere, et mulier super virum. Comme un petit collibet que j'ay leu autrefois, qui dit :

In prato viridi monialem ludere vidi
Cum monacho, leviter, ille sub, illa super.

D'autres disent, quand ils s'accommodent ensemble autrement, que la femme ne puisse concevoir. Toutesfois, il y a aucunes femmes qui disent qu'elles conçoivent mieux par les postures monstrueuses, et sur-naturelles, et étranges que naturelles et communes, d'autant qu'elles y prennent plaisir davantage : et, comme dit le Poëte, quand elles s'accommodent *more canino*, ce qui est odieux : toutesfois les femmes grosses, au moins aucunes, en usent ainsi, de peur de se gaster par le devant.

D'autres docteurs disent, que quelque forme que ce soit, est bonne; mais que *semen ejaculetur in matricem mulieris : et quomodocunque uxor cognoscatur, si vir ejaculetur semen in matricem, non est peccatum mortale.*

Vous trouverez ces disputes dans *Summa Benedicti*, qui est un cordelier docteur, qui a très-bien escrit de tous les péchés, et monstre qu'il a beaucoup veu et leu (*). Qui voudra lire ce passage, y trouvera

(*) Ce livre, intitulé : *La Somme des péchés, et le Remede d'iceux*, imprimé à *Lyon*, chez *Charles Pesnot*, dès 1584, in-4°, et diverses autres fois depuis, est de la composition de *Jean Benedicti*, Cordelier de Bretagne, qui ne l'a pas moins rempli d'ordures et de saletés, que le jésuite Sanchès en a rempli son traité *de Matrimonio* : et ce qu'il y a de fort singulier, c'est qu'un ouvrage si impur n'en est pas moins dédié à la sainte Vierge. Comme on voit,

beaucoup d'abus que commettent les marys à l'endroit de leurs femmes. Aussi, dit-il, que, *quando mulier est ità pinguis ut non possit aliter coïre*, que par telles postures, *non est peccatum mortale, modò vir ejaculetur semen suum in vas naturale.* Dont disent aucuns, qu'il vaudroit mieux que leurs marys s'abstinssent de leurs femmes quand elles sont grosses, comme font les animaux, que de souiller les mariages par telles vilainies.

J'ay connu une Femme, courtisanne à Rome, dite la Grecque, qu'un grand Seigneur François avoit là entretenue. Au bout de quelque temps, il lui prist envie de venir voir la France, par le moyen d'un seigneur, nommé Bonnisy (*), banquier de Lyon, Lucquois, très-riche, qui estoit amoureux d'elle, où estant, elle s'enquist fort de ce Seigneur et de sa femme, et entr'autres choses si elle ne le faisoit point cocu? *D'autant*, disoit-elle, *que j'ay dressé son mary de si bel air, et lui ay appris de si bonnes leçons, que les lui ayant monstrées et pratiquées avec sa femme, il n'est pas possible qu'elle ne les aye voulu monstrer à d'autres, car nostre mestier est si chaud, quand il est bien appris, qu'on prend cent fois plus de plaisir de le monstrer et pratiquer avec plusieurs qu'avec un.* Et disoit bien plus, que cette dame luy devoit faire un beau présent, et condigne, et de sa peine, et de son salaire: par ce, quand son mary vint à son escole, premierement, il n'y sçavoit rien, et estoit en cela le plus sot, neuf, et apprentif, qu'elle vid jamais; mais qu'elle l'avoit si bien dressé et façonné, que sa femme s'en

Brantome, et ses semblables, sçavoient très-bien en faire leur profit et y découvrir de nouveaux ragoûts de lubricité.

(*) *Ou* Bonvisi.

devoit trouver cent fois mieux. Et de fait cette dame la voulant voir, alla chez elle en habit dissimulé, dont la courtisanne s'en douta, et luy tint ce propos que je viens de dire, et pire encore, et plus débordé. Et voylà comme les marys se forgent des couteaux pour se couper la gorge; cela s'entend des cornes: et par ainsi, abusant du saint mariage, Dieu les punit. Et puis veulent avoir leurs revanches sur leurs femmes; en quoy ils sont cent fois plus punissables. Aussi ne m'estonne-je pas, si ce saint docteur disoit que le mariage estoit quasi une vraye espece d'adultere: cela vouloit-il entendre, quand on en abusoit.

Aussi a-t-on deffendu le mariage à nos prestres; car venant de coucher avec leurs femmes, et s'estre bien souillés avec elles, il n'y a point de propos de venir à un sacré autel. Car, ma foy, comme j'ay ouy-dire, aucuns bourdellent plus avec leurs femmes, que non pas les Ruffiens avec les putains des bourdeaux, qui craignans prendre mal, ne s'acharnent avec elles, comme les marys avec leurs femmes; qui sont nettes, et non pas toutes; car j'en ay bien connu, qui leur en ont donné, aussi bien que leurs marys à elles.

Les marys, abusant ainsy de leurs femmes, sont fort punissables, comme j'ay ouy-dire à de grands docteurs: que les marys ne se gouvernans pas modestement dans leur lit comme ils doivent, paillardent avec elles comme concubines, n'estant le mariage introduit que pour la nécessité et procréation, et non pour le plaisir desordonné, et paillardise. Ce que nous sceut très-bien représenter l'empereur Commodus, dit autrement Anchus Verus (*), lorsqu'il dit à sa femme Domitia Calvilla, qui se plaignoit à luy

(*) Annius Verus. C'étoit le grand-pere de cet Empereur.

de quoy il portoit à des putains, courtisannes, et autres, ce qu'à elle appartient en son lit, et luy ostoit les menues et petites pratiques : *Supportez, ma femme*, luy dit-il, *qu'avec les autres je soulle mes desirs, d'autant que le nom de femme, et de consorte, est un nom de dignité et d'honneur, et non de plaisir et de paillardise.* Je n'ay point encore leu ny trouvé la response que luy fit Madame sa femme l'Impératrice; mais il ne faut douter, que, ne se contentant de cette sentence dorée, elle ne luy respondit de bon cœur, et par la voix de la pluspart, voire de toutes les mariées : *Fy de cet honneur, et vive le plaisir! Nous vivons mieux de l'un que de l'autre.*

Il ne faut non plus douter aussi que la pluspart de nos mariez aujourd'huy, et de tout temps, qui ont de belles femmes, ne disent pas ainsi; car ils ne se marient et lient, ny ne prennent leurs femmes, si-non pour bien passer leur temps, et bien paillarder en toutes façons, et leur enseigner des préceptes, et pour le mouvement de leurs corps, et pour les débordées et lascives paroles de leurs bouches, afin que leur dormante Vénus en soit mieux esveillée et excitée; et après les avoir ainsi instruites et desbauschées, si elles vont ailleurs, ils les punissent, les battent, les assomment, et les font mourir.

Il y a aussi peu de raison en cela, comme si quelqu'un avoit desbauché une pauvre fille d'entre les bras de sa mere, et lui eust fait perdre l'honneur de sa virginité, et puis après en avoir fait à sa volonté, la battre et la contraindre à vivre autrement, et en toute chasteté. Vrayment il en est bien temps, et bien à propos! Qui est celuy qui ne le condamne sans raison, et digne d'estre chastié? L'on en peut dire de mesme de plusieurs marys, lesquels, quand tout est dit, desbauchent plus leurs femmes, et leur enseignent

plus de préceptes pour tomber en paillardise, que ne font leurs propres amoureux : car ils en ont plus de temps et de loisir, que les amants; et venans à discontinuer leurs exercices, elles changent de main, et de maistre à la mode d'un bon cavalcadour, qui prend plus de plaisir cent fois de monter à cheval, qu'un qui n'y entend rien. *Et de malheur*, disoit cette courtisanne, *il n'y a nul mestier au monde, qui soit plus coquin, ny qui desire tant de continue, que celuy de Vénus.* En quoy ces marys doivent estre advertis de ne faire tels enseignements à leurs femmes, car ils leur sont par trop préjudicables : ou bien, s'ils voyent leurs femmes leur joüer un faux bond, qu'ils ne les punissent point, puisque ç'ont esté eux qui leur ont ouvert le chemin.

Si faut-il que je fasse cette digression d'une femme mariée, belle et honneste, et d'estoffe que je sçay, qui s'addonna à un honneste gentil-homme, aussi plus par jalousie qu'elle portoit à une autre dame que ce gentil-homme aymoit et entretenoit, que par amour. Parquoy, ainsi qu'il en jouissoit, la Dame luy dit : *A cette heure, à mon grand contentement, triomphe-je de vous et de l'amour que vous portez à une telle !* Le gentil-homme luy respondit: *Une personne abbattue, et subjuguée et foullée, ne scauroit bien triompher.* Elle prend pied à cette response, comme touchant à son honneur, et luy repliqua aussy-tost : *Vous avez raison.* Et tout-à-coup s'advisa de desarçonner son homme subtilement, et se desrober de dessoubs luy, et changeant de forme, prestement et habillement monte sur luy, et le met sous elle. Jamais jadis chevalièr ou gendarme Romain ne fut si prompt et adextre de monter et remonter de ses chevaux desultoires, comme fut à ce coup cette dame avec son homme, et le manie de mesme, en luy di-

sant : *A cette heure doncques puis je bien dire, qu'à bon escient je triompne de vous, puisque je vous tiens abattu soubs moy.* Voylà une dame d'une plaisante et paillarde ambition d'une façon estrange, comme elle le quitta.

J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste Dame de par le monde, subjecte fort a l'amour et à la lubricité, qui pourtant fut si arrogante, et si fiere, et si brave de cœur, que quand ce venoit là, ne vouloit jamais souffrir que son homme la montast et mist soubs soy, et l'abbattist : pensant faire un grand tort à la générosité de son cœur, et attribuant à une grande lascheté, d'estre ainsi subjuguée, et soumise, à la mode d'une triomphante conqueste ou esclavitude ; mais vouloit toujours garder le dessus et la prééminence. Et ce qui faisoit de bon pour elle en cela, est, que jamais ne voulut s'addonner à un plus grand que soy, de peur qu'usant de son autorité et puissance, luy peust donner la loy, et la peust tourner, virer et fouller, ainsy qu'il luy eust pleu : mais en cela choisissoit ses égaux et inférieurs, ausquels elle pouvoit ordonner leur rang, leur assiette, leur ordre, et forme de combat amoureux, ne plus ne moins qu'un sergent-major à ses gens le jour d'une bataille ; et leur commandoit de ne l'outrepasser, sur peine de perdre leurs pratiques, aux uns son amour, et aux autres la vie ; si que debout ou assis, ou couchés, jamais ne se purent prévaloir sur elle de la moindre humiliation, ny submission, ny inclination, qu'elle leur eust rendu et presté.

Je m'en rapporte au dire et au songer de ceux et celles qui ont traité telles amours, telles postures, assiettes et formes.

Cette Dame pouvoit ordonner ainsi, sans qu'il y allast rien de son honneur prétendu, ny de son

cœur généreux offensé ; car ce que j'ay ouy dire à aucuns pratiqs, il y avoit assez de moyens pour faire telles ordonnances et pratiques.

Voylà une terrible et plaisante humeur de femme, et bisarre scrupule de conscience généreuse. Si avoit-elle raison pourtant, car c'est une fascheuse souffrance, que d'estre subjuguée, ployée et foullée : et même quand l'on pense quelquefois à par soy, et qu'on dit : *Un tel m'a mis soubs luy et foullée, par maniere de dire, si non aux pieds, mais autrement:* cela vaut autant à dire.

Cette Dame aussi ne voulut jamais permettre que ses inférieurs la baisassent à la bouche ; d'autant, disoit-elle, que le toucher et le tact de bouche à bouche est le plus sensible et précieux de tous les baisers et autres touchers, fust de la main et autres membres: et pour ce, ne vouloit estre halleinée, ny touchée, ny sentir à la sienne une bouche salle, orde, et non pas pareille à la sienne.

Or, sur cecy, c'est une question que j'ay veu traiter à aucuns, quel advantage de gloire a plus grand sur son compagnon, ou l'homme ou la femme, quand ils sont en ces escarmouches et victoires vénériennes?

L'homme allégue pour soi la raison précédente, que la victoire est bien plus grande, quand on tient sa douce ennemie abbattue soubs soy, et qu'il la subjugue, la suppédite, et la dompte à son aise, et comme il luy plaist; car il n'y a si grande Princesse et Dame, que, quand elle est-là, fust-ce avec son inégal ou inférieur, qu'elle n'en souffre la loy et domination qu'en a ordonné Vénus parmy ses statuts; et pour ce, la gloire et l'honneur en demeure très-grande à l'homme.

La femme dit aussi : *Ouy, je confesse que vous*

vous devez tenir glorieux quand vous me tenez soubs vous, et me suppeditez ; mais aussi quand il me plaist, s'il ne tient qu'à tenir le dessus, je le tiens par gayeté, et une gentille volonté qui m'en prend, et non par contrainte. « Davantage, quand ce dessus » me desplaist, je me fais servir à vous comme d'un » esclave ou forçat de galere, ou, pour mieux dire, » vous fais tirer au collier comme un vrai cheval de » charrette, en vous travaillant, peinant, suant, » halletant, efforçant, et faire les corvées et efforts » que je veux tirer de vous. Cependant, moy, je » suis couchée à mon aise, je vois venir vos coups : » quelquefois j'en ris, et en tire mon plaisir à vous » voir en telles alteres ; quelquefois aussi je vous » plains de vous voir en telles alteres, selon ce qu'il » me plaist, ou que j'en ay volonté ou pitié : ou » après en avoir en cela très-bien passé ma fantaisie, « je laisse-là mon galand, las, fatigué, débilité, » énervé, qu'il n'en peut plus, et n'a besoin que » d'un repos, et de quelque bon repas, d'un restaurant, ou de quelque bon bouillon confortatif. » Mais pour telles corvées et tels efforts, je ne m'en » sens nullement, si-non que très-bien servie à vos » dépens, monsieur le galand, et n'ay autre mal, » si-non de souhaiter quelque autre qui m'en donnast » autant, à peine de le faire rendre comme vous : » et par ainsi, ne me rendant jamais, mais faisant » rendre mon doux ennemy, je remporte la vraye » gloire, d'autant qu'en un duël, celuy qui se rend » est deshonoré, et non pas celuy qui combat jus- » ques au dernier point de la mort ».

J'ay ouy conter d'une belle et honneste Femme, qui, une fois, son mary l'ayant éveillée d'un profond sommeil et repos qu'elle prenoit, pour faire cela, après qu'il eust fait, elle luy dit : *Vous avez fait,*

fait et moi non: et parce qu'elle estoit dessus luy, elle le lia si bien de mains, de pieds, et de ses jambes entrelassées, qu'elle luy dit : *Je vous apprendray à ne m'esveiller une autre fois*; et le demenant, secoüant, remuant à toute outrance, son mary, qui estoit dessoubs, qui ne s'en pouvoit deffaire, et qui suoit, et hannoit, et se lassoit, et crioit mercy, elle lui fit faire une autre fois en dépit de luy, et le rendit si las, si attenué et flasque, qu'il en devint hors d'haleine, et luy jura d'un bon coup, qu'une autrefois il la prendroit à son heure, humeur et appétit. Le conte est meilleur à se l'imaginer et représenter, qu'à escrire.

Voilà donc les raisons de la Dame, avec plusieurs autres, qu'elle peut alléguer.

Encore l'homme repliqua là-dessus : *Je n'ay point aucun vaisseau, ny bachot, comme vous avez le vostre, dans lequel je jette un gasouil de pollution et d'ordure*, (si ordure se doit appeller la semence humaine jettée par mariage, *) et paillardise, qui vous salisse, et vous y pisse comme dans un pot.*

» Ouy, dit la dame ; mais aussi-tost ce beau sper-
» me, que vous autres dites estre le sang le plus pur
» et net que vous avez, vous nous le voyez pisser in-
» continent, et jetter, ou dans un pot, ou bassin,
» ou en un retrait : et le mesler avec autres ordures
» puantes, salles, vilaines ; car de cinq cents coups
» que l'on nous touchera, de mille, deux mille,
» trois mille, voire d'une infinité, nous n'engrossons
» que d'un coup, et la matrice ne retient qu'une fois,
» car si le sperme y entre bien, et y est bien retenu,
» celui-là y est bien logé, mais les autres bien sallau-
» dement ; nous le logeons comme je viens de dire.
» Voilà pourquoy il ne faut se vanter de nous ga-
» souiller de vos ordures de spermes ; car outre celuy
» là que nous concevons, nous le jettons, et le ren-

» dons pour n'en faire plus de cas aussi-tost que
» l'avons receu, et qu'il ne nous en donne plus de
» plaisir, et en sommes quittes, en disant : *Mon-*
» *sieur le potagier, voilà vostre broüet que je vous*
» *rends, et vous le clacque-là ; il a perdu le bon*
» *goust que m'en avez donné premiérement* Et notez
» que la moindre Bagasse en peut dire autant à un
» Roy ou Prince, s'il l'a repassée ; qui est un grand
» mespris, d'autant que l'on tient le sang royal pour
» le plus précieux qui soit. Vrayment il est bien logé
» et gardé plus précieusement que d'un autre ! »

Voilà le dire des femmes, qui est un grand cas pourtant, qu'un sang si précieux se pollue et se contamine ainsi si sallaudement et vilainement : ce qui estoit défendu en la Loy de Moyse, de ne se nullement prostituer en terre ; mais on fait bien pis, quand on le mesle avec de l'ordure très-orde et sale.

Encore si elles faisoient comme un grand Seigneur, dont j'ay ouy parler, qui, en songeant la nuit, s'estoit corrompu parmi les linceuls, les fit enterrer, tant il estoit scrupuleux : disant que c'estoit un petit enfant, provenu de-là, qui estoit mort ; et que c'estoit dommage et une très-grande perte, que ce sang n'eust esté mis dans la matrice de sa femme, dont possible l'enfant eust esté en vie.

Il se pouvoit bien tromper par-là ; d'autant que de milles habitations que le mary fait avec sa femme l'année, possible, comme j'ay dit, n'en devient elle grosse, non pas une fois en sa vie, voire jamais pour aucunes femmes, qui sont bréhaignes, stériles et ne conçoivent jamais : dont est venu l'erreur d'aucuns mescréants, que le mariage n'avoit esté tant institué pour la procréation, que pour le plaisir ; ce qui est mal creu, et mal parlé : car encore qu'une

femme n'engrosse toutes les fois qu'on l'entreprend, c'est pour quelque volonté de Dieu à nous occultée, et qu'il en veut punir, et mary, et femme; d'autant que la plus grande bénédiction que Dieu nous puisse envoyer en mariage, c'est une bonne lignée, et non par concubinage, dont il y a plusieurs femmes qui prennent un grand plaisir d'en avoir de leurs amants, et d'autres non, lesquelles ne veulent permettre qu'on leur lasche rien dedans, tant pour ne supposer des enfants à leur marys qui ne soient à eux, que pour ne leur sembler faire tort, et les faire Cocus, si la rosée leur seroit entrée dedans, ny plus ny moins qu'un estomach débile et mauvais ne peut estre offensé pour prendre de mauvais et indigestifs morceaux, pour les mettre dans la bouche, les mascher, et puis les cracher en terre.

Aussi par le mot de Cocus, porté par les oiseaux d'Avril, qui sont ainsi appellés pour aller pondre au nid des autres, les hommes s'appellent Cocus par antonomie (*), quand les autres viennent pondre dans leur nid, qui est le cas de leurs femmes, qui est autant à dire, leur jetter leur semence, et leur faire des enfans.

Voilà comme plusieurs femmes ne pensent faire faute à leurs marys, pour mettre dedans, et s'ébaudir leur saoul, mais qu'elles ne reçoivent point de leur semence: ainsi sont-elles consciencieuses de bonne façon; comme une Grande, dont j'ay ouy parler, qui disoit à son serviteur: *Esbattez-vous, et donnez moy du plaisir; mais, sur vostre vie, donnez-vous garde de ne m'arrouser rien là dedans, non d'une seule goutte: autrement, il vous y va de la vie.* Si bien, il

(*) Antonomasie.

falloit bien que l'autre fust sage, et qu'il espiast le temps de Mascaret, (*) quand il devoit venir.

J'ay ouy faire un pareil conte au Chevalier de Sanzay de Bretagne, un très-honneste et brave Gentilhomme, lequel, si la mort n'eust entrepris sur son jeune age, fût esté un grand homme de mer, comme il avoit un très bon-commencement; aussi en portoit-il les marques et enseignes: car il avoit eu un bras emporté d'un coup de canon, en un combat qu'il fit sur mer. Le malheur fut pour luy, qu'il fust pris des corsaires, et mené en Alger. Son maistre qui le tenoit esclave, estoit le Grand Prestre de la Mosquée, qui avoit une très-belle femme, qui vint à s'amourascher si fort dudit Sanzay, qu'elle lui commanda de venir en amoureux plaisir avec elle, et qu'elle lui feroit très-bon traitement, meilleur qu'à aucun de ses autres esclaves; mais sur-tout, elle luy commanda très-expressément, et sur la vie, et une prison très-rigoureuse, de ne lancer en son corps une seule goutte de sa semence; *d'autant*, disoit-elle, *qu'elle ne vouloit être polluée ny contaminée du sang Chrestien*, dont elle penseroit offenser grandement, et la loy, et son grand prophete Mahomet: et de plus luy commanda, qu'encore qu'elle fust en ses plus chauds plaisirs, quand bien elle luy commanderoit cent fois de hasarder le paquet tout à trac, qu'il n'en fist rien; d'autant que ce seroit le grand plaisir, duquel elle estoit ravie, qui le luy feroit dire, et non pas la volonté de l'ame.

Ledit Sanzay, pour avoir bon traitement, et plus grande liberté, encore qu'il fust chrestien, ferma les yeux pour ce coup à sa loy; car un pauvre esclave, rudement traité et misérablement enchaisné, peut

(*) Voyez *Ménage*, *Dict. Etym.* au mot *Mascaret.*

s'oublier bien quelquefois. Il obéit à la Dame, et fut si sage et si astreint à son commandement, qu'il commanda fort bien à son plaisir ; et moulloit au moulin de sa dame tousjours très-bien, sans y faire couler de l'eau : car quand l'escluse de l'eau vouloit se rompre, et se deborder, aussi-tost il la retiroit, la resserroit, et faisoit escouler où il pouvoit ; dont cette Dame l'en ayma davantage, pour être si astreint à son estroit commandement, encore qu'elle criast : *Laschez, je vous en donne permission* : mais il ne voulut oncques ; car il craignoit d'estre battu à la Turque, comme il voyoit ses autres compagnons devant soy.

Voilà une terrible humeur de femme, et pour ce, il semble qu'elle faisoit beaucoup, et pour son ame qui estoit Turque, et pour l'autre qui estoit Chrestien, puis qu'il ne se deschargeoit nullement avec elle; si me jura-t-il qu'en sa vie il ne fut en telle peine.

Il me fit un autre conte, le plus plaisant qu'il est possible, d'un trait qu'elle luy fit ; mais d'autant qu'il est par trop sallaud, je m'en tairay, de peur d'offenser les oreilles chastes.

Du depuis, ledit Sanzay fut racheté par ses siens, qui sont gens d'honneur et de bonne maison en Bretagne, et qui appartient à beaucoup de Grands, comme à monsieur le Connestable, qui aymoit fort son frere aisné, et qui luy ayda beaucoup à cette délivrance, laquelle ayant eue, il vint à la Cour, et nous en conta fort à monsieur de Strozze, et à moy, de plusieurs choses, et entr'autres il nous fit ces contes.

Que dirons-nous maintenant d'aucuns marys, qui ne se contentent de se donner du contentement et plaisir paillard de leurs femmes, mais en donnent de l'appétit, soit à leurs compagnons et amys, soit à

d'autres, ainsi que j'en ay connu plusieurs, qui leur louent leurs femmes, leur disent leurs beautez, leur figurent leurs beaux membres et parties du corps, leur représentent leurs plaisirs qu'ils ont avec elles, et les folastreries dont elles usent envers eux, les leur font baiser, et taster, voire voir nues.

Que méritent-ils, ceux-là, si-non qu'on les fasse cocus bien à point, ainsi que fit Gigès, par le moyen de sa bague, au Roy de Candalles, ou au Roy des Lydiens ; tel quel soit qu'il estoit : luy ayant loüé la rare beauté de sa femme, comme si le silence luy faisoit tort et dommage, et puis la luy ayant monstrée toute nue, en devint si amoureux, qu'il en jouit à son gré, et le fit mourir, et s'impatronisa de son royaume. On dit que la femme en fust si désespérée, pour avoir esté représentée toute nue, qu'elle força Gigès à ce méchant tour, en luy disant : *Ou celuy qui t'a pressé et conseillé de telle chose, faut qu'il meure de ta main ; ou toy qui m'as regardée toute nue, tu meures de la main d'un autre.* Certes, ce Roy estoit bien de loisir, de donner ainsi appétit d'une viande nouvelle, si bonne et belle, et qu'il devoit tenir si chere.

Louis, Duc d'Orléans, tué à la porte Baudelfe (*) à Paris, fit bien au contraire, grand débaucheur des Dames de la Cour, et tousjours des plus grandes. Car ayant avec luy couché une fort belle et grande Dame, ainsi que son mary vint en sa chambre pour luy donner le bon jour, il alla couvrir la teste de sa Dame, femme de l'autre, d'un linceul, et luy descouvrit tout le corps, luy faisant voir tout nud et toucher à son bel aise, avec deffense expresse de la vie de n'oster le linge du visage, ny de la descouvrir

(*) Baudet, ou Barbette, comme dit Mezeray.

aucunement, à quoy il n'osa contrevenir ; luy demandant, par plusieurs fois, ce qu'il luy sembloit de ce beau corps tout nud ? L'autre en demeura tout perdu, et grandement satisfait.

Le Duc luy bailla congé de sortir de la chambre ; ce qu'il fist, sans jamais avoir peu connoistre que ce fust sa femme.

S'il l'eust bien veue et connue toute nue, comme plusieurs que j'ay veu, il l'eust connue à plusieurs choses possibles, dont il fait bon les visiter par le corps.

Elle, après son mary party, fut interrogée par monsieur d'Orléans si elle avoit eu l'allarme ? Et je vous laisse à penser ce qu'elle en dit, et la peine et l'altere en laquelle elle fut l'espace d'un quart-d'heure; car il ne falloit qu'une petite indiscrétion, ou la moindre désobéissance que son mary eust commise. Il est vray, ce dit monsieur d'Orléans, mais qu'il l'eust tué aussi-tost, pour l'empescher du mal qu'il eust fait à sa femme.

Et le bon fut de ce mary, qu'estant la nuit d'après couché avec sa femme, il luy dit que monsieur d'Orléans luy avoit fait voir la plus belle femme nue qu'il vit jamais ; mais quant au visage, qu'il n'en sçavoit que dire, d'autant qu'il luy avoit interdit.

Je vous laisse à penser ce qu'en pouvoit dire sa femme dans sa pensée. Et de cette Dame tant grande, et de monsieur d'Orléans, on dit qu'il en sortit ce brave et vaillant bastard d'Orléans, le soustien de la France, et le fléau de l'Angleterre, et duquel est sortie cette noble et généreuse race des Dunois.

Or, pour retourner encore à nos marys, prodigues de la veue de leurs femmes nues, j'en sçay un. Par un matin, un sien compagnon l'estant allé voir dans sa chambre ainsi qu'il s'habilloit, luy monstra

sa femme toute nue, et estendüe de tout son long toute endormie, et s'estant elle mesme ostée ses linceuls de dessus elle, d'autant qu'il faisoit grand chaud, luy tira les rideaux à demy, si bien que le soleil levant donnant dessus elle, il eut loisir de la contempler à son aise, où il ne vit rien que tout beau en perfection, et y peut paistre ses yeux, non tant qu'il eust voulu, mais tant qu'il peut; et puis le mary et luy s'en allerent chez le Roy.

Le lendemain, le Gentil-homme, qui estoit fort serviteur de cette Dame honneste, luy raconta cette vision, et mesme luy figura beaucoup de choses qu'il avoit remarquées en ses beaux membres, jusques aux plus cachées; et si le mary le luy figura et confirma, et que c'estoit luy mesme qui avoit tiré le rideau.

La Dame, par le dépit qu'elle conceut contre son mary, se laissa aller, et s'octroya à son amy, par ce seul subject; ce que tout son service n'avoit sceu gagner.

J'ay connu un très grand Seigneur, qui, un matin, voulant aller à la chasse, et ses gentils-hommes l'estant venu trouver à son lever, ainsi qu'on le chaussoit, et avoit sa femme couchée près de luy, et qui lui tenoit son cas en pleine main : il leva si promptement la couverture, qu'elle n'eut loisir de lever la main où elle estoit posée, que l'on y vit à l'aise, et la moitié de son corps; et en se riant, il dit à ces Messieurs qui estoient présents: *Hé bien, Messieurs, ne vous ay-je pas fait voir choses et autres de ma femme?* Laquelle fut si despitée de ce trait, qu'elle luy en voulut un mal extresme, et mesme pour la surprise de cette main; et possible depuis elle le luy rendit bien.

J'en sçay un autre d'un grand Seigneur, lequel connoissant qu'un sien amy et peu parent, estoit

amoureux de sa femme, fust ou pour luy en faire venir l'envie davantage, ou du despit et désespoir qu'il pouvoit concevoir de quoy il avoit une si belle femme, et luy n'en tastoit point, la luy monstra un matin, l'estant allé voir, dans le lit, tous deux couchés ensemble, à demy-nue. Et si fit bien pis : car il lui fit cela devant luy-mesme, et la mit en besogne, comme s'il eust esté à part; encore prioit-il cet amy de bien voir le tout, et qu'il faisoit tout cela à sa bonne grace.

Je vous laisse à penser, si la Dame, par une telle privauté de son mary, n'avoit pas occasion de faire l'autre à son mary toute entiere, et à bon escient, et s'il n'estoit pas bien employé, qu'il en portast les cornes.

J'ay ouy parler d'un autre grand Seigneur, qui le faisoit ainsi à sa femme devant un grand Prince son maistre; mais c'estoit par sa priere et commandement, qui se délectoit à tel plaisir.

Ne sont-ils pas donc ceux-là coupables; puisqu'ayant esté leurs propres maqueteaux, ils en veulent estre les bourreaux?

Il ne faut jamais monstrer sa femme nue, ny ses terres, pays, ny places, comme je tiens d'un grand Capitaine, à propos de monsieur de Savoye, qui desconseilla et dissuada nostre roy Henry troisiesme, quand à son retour de Pologne il passa par la Lombardie, de n'aller ny entrer dans la ville de Milan; luy alléguant que le roy d'Espagne en pourroit prendre quelque ombrage : mais ce n'estoit pas cela; il craignoit que le Roi y estant, et la visitant bien à point, et contemplant sa beauté, richesse et grandeur, qu'il ne fust tenté d'une extresme envie de la ravoir, et reconquérir par bon et juste droit, comme avoient fait ses prédécesseurs. Et voilà la vraye cause,

comme dit un grand Prince qui le tenoit du feu Roy, qui connoissoit cette enclouëure : mais pour complaire à monsieur de Savoye et ne rien altérer à l'endroit du roy d'Espagne, il prit son chemin à costé, bien qu'il eut toutes les envies du monde d'y aller, à ce qu'il me fit cet honneur, quand il fut de retour à Lyon, de me le dire ; en quoy ne faut douter, que monsieur de Savoye ne fust plus Espagnol que François.

J'estime les marys aussi condamnables, lesquels, après avoir receu la vie par la faveur de leurs femmes, en demeurent tellement ingrats, que, pour le soupçon qu'ils ont de leurs amours avec d'autres, les traitent très-rudement, et jusqu'à attenter sur leurs vies.

J'ay ouy parler d'un Seigneur, sur la vie duquel aucuns conjurateurs ayant conjuré et conspiré, sa femme, par supplications, les destourna, et le garantit d'estre massacré, dont depuis elle en a esté très-mal reconnue, et traitée très-rigoureusement.

J'ay veu aussi un Gentil-homme, lequel ayant esté accusé et mis en justice pour avoir fait très-mal son devoir à secourir son général en une bataille, si bien qu'il le laissa tuer sans aucune assistance ny secours ; estant prest d'estre sentencié et condamné d'avoir la teste tranchée, nonobstant vingt mille escus qu'il présenta pour avoir la vie sauve ; sa femme, ayant parlé à un grand Seigneur de par le monde, et couché avec luy par la permission et supplication dudit mary ; ce que l'argent n'avoit sceu faire, sa beauté et son corps l'exécuta, et luy sauva la vie et la liberté : depuis il la traita si mal que rien plus. Certes tels marys cruels et enragés sont très-misérables.

D'autres en ay-je connu, qui n'ont pas fait de mesme ; car ils ont bien sçeu reconnoistre le bien

d'où il venoit, et honoroient ce bon trou toute leur vie, qui les avoit sauvez de la mort.

Il y en avoit encore une autre sorte de cocus, qui ne se sont contentez d'avoir esté ombrageux en leur vie; mais allant mourir, et sur le point du trespas, le sont encore : comme j'en ay connu un, qui avoit une fort belle et honneste femme, mais pourtant qui ne s'estoit point tousjours estudiée à luy seul. Ainsi qu'il vouloit mourir, il luy disoit : *Ha ! m'amie, je m'en vais mourir ; et pleust à Dieu que vous me tinssiez compagnie, et que vous et moy allassions ensemble en l'autre monde. ! Ma mort ne m'en seroit pas si odieuse, et je la prendrois plus en gré.* Mais la femme, qui estoit jeune et très-belle, agée de trente-sept ans, ne le voulut point suivre, ny croire pour ce coup-là; et ne voulut faire la sotte, comme nous lisons de Euadne, fille de Mars et de Thebe, femme de Capanée, laquelle l'ayma si ardemment, que luy estant mort, aussi-tost que son corps fut jetté dans le feu, elle se jetta après toute vive, et se brusla et se consomma avec luy, par une grande constance et force, et ainsi l'accompagna à sa mort.

Alceste fit bien mieux; car ayant sceu par l'oracle, que son mary Admete, roy de Thessalie, devoit mourir bien-tost, si sa vie n'estoit rachептée par la mort de quelques autres de ses amys, elle soudain se precipita à la mort, et sauva son mary.

Il n'y a plus meshuy de ces femmes si charitables, qui veulent aller de leur gré dans la fosse avant leurs marys, ny les suivre. Non, il ne s'en trouve plus: les meres en sont mortes, comme disent les macquignons des chevaux de Paris, quand on n'en trouve plus de bons.

Et voilà pourquoy j'estimois ce mary, que je viens de dire et d'alléguer, malhabile de tenir ces propos

à sa femme si fascheux, pour la convier à la mort; comme si c'eust esté quelque beau festin pour l'y convier. C'estoit une belle jalousie, qui luy faisoit parler ainsi, qu'il concevoit en soy du desplaisir qu'il pouvoit avoir aux enfers là-bas, quand il verroit sa femme, qu'il avoit si bien dressée, entre les bras d'un sien amoureux, ou de quelque autre mary nouveau.

Quelle forme de jalousie voilà, qu'il fallut que son mary en fust saisi alors, et qu'à tous les coups il luy disoit, que, s'il en rechappoit, il n'endureroit plus d'elle ce qu'il en avoit enduré: et, tant qu'il a vescu, il n'en avoit point esté atteint, et luy la laissoit faire à son bon gré et plaisir.

Ce brave Tancrede n'en fit pas de mesme, luy, qui autrefois se fit jadis tant signaler en la guerre sainte: estant sur le point de la mort, et sa femme près de luy dolente, avec le Comte de Tripoly, il les pria tous deux après sa mort de s'espouser l'un l'autre, et le commanda à sa femme; ce qu'ils firent.

Pensez qu'il en avoit veu quelques approches d'amour en son vivant; car elle pouvoit estre aussi bonne vesse, que sa mere la Comtesse d'Anjou; laquelle, après que le Comte de Bretagne l'eut entretenuë longuement, elle vint trouver le Roy de France Philippes, qui la mena de mesme, et luy fit cette fille bastarde, qui s'appelloit Cicile, et puis la donna en mariage à ce valeureux Tancrede, qui certes, par ses beaux exploits, ne méritoit pas d'estre Cocu.

Un Albanois, ayant esté condamné de-là les monts, d'estre pendu pour quelque forfait, estant au service du Roy de France, ainsi qu'on le menoit au supplice, il demanda à voir sa femme, et luy dire adieu, qui

estoit une très-belle femme et agréable. Ainsi donc (1) il luy disoit adieu, en la baisant, il luy tronçonna tout le nez avec belles dents, et le luy arracha de son beau visage. En quoy la Justice l'ayant interrogé, pourquoy il avoit fait cette vilainie à sa femme, il respondit, qu'il avoit fait de belles jalousies (2), d'autant, ce disoit-il, qu'elle est très-belle, et pour ce, après ma mort, je sçay qu'elle sera aussi-tost recherchée et aussitost abandonnée à un autre de mes compagnons; car je la connois fort paillarde, et qu'elle m'oublieroit incontinent. *Je veux donc, qu'après ma mort, elle aye de moy souvenance; qu'elle pleure, et qu'elle soit affligée; si elle ne l'est par ma mort, au moins qu'elle le soit pour estre deffigurée; et qu'aucun de mes compagnons n'en aye le plaisir que j'ay eu avec elle.* Voilà un terrible jaloux !

J'en ay ouy parler d'autres, qui, se sentans vieux, caducs, blessez, atténuez et proche de la mort, de beau dépit de jalousie, secretement ont advancé les jours à leurs moitiés, mesme quand elles ont esté belles.

Or, sur ces bisarres humeurs de ces marys cruels et tyrans, qui font mourir ainsi leurs femmes, j'ay ouy faire une dispute : sçavoir, s'il est permis aux femmes, quand elles s'apperçoivent ou se doutent de la cruauté et massacre que leurs marys veulent exercer envers elles, de gagner le devant, et joüer à la prime; et pour se sauver, les faire joüer les premiers, et les envoyer devant faire les logis en l'autre monde ?

J'ay ouy maintenir que ouy, et qu'elles le peuvent faire; non selon Dieu, car tout meurtre est deffendu,

(1) Qu'

(2) Qu'il l'avoit fait de belle jalousie.

ainsi que j'ay dit; mais selon le monde, prou: et se fondent sur ce mot, qu'il vaut mieux prévenir, que d'estre prévenu. Car enfin, chacun doit estre curieux de sa vie: et puisque Dieu nous l'a donnée, il la faut garder jusques à ce qu'il nous appelle par nostre mort. Autrement, sçachant bien leur mort, et s'y aller précipiter, et ne la fuir, quand elles peuvent, c'est se tuer soy-mesme; chose que Dieu abhorre fort: parquoy c'est le meilleur de les envoyer en ambassade devant, et en parer le coup: ainsi que fit Blanche d'Overbruck à son mary le Sieur de Flavy, Capitaine de Champagne et Gouverneur, qui trahit et qui fut cause de la mort de la Pucelle d'Orléans. Et cette Dame Blanche, ayant sceu que son mary la vouloit faire noyer, le prévint; et avec l'ayde de son barbier, l'estouffa et l'estrangla, dont le Roy Charles Septiesme luy en donna aussi-tost la grace, à quoy aussi ayda bien la trahison du mary, pour l'obtenir plus facilement, possible, que toute autre chose. Cela se trouve aux Annales de France, et principalement en celles de Guyenne.

De mesme en fit une Dame de la Borne, du regne du Roy François Premier, qui accusa et déféra son mary à la Justice, de quelques folies faites et crimes possibles énormes qu'il avoit fait avec elle, et autres, le fit constituer prisonnier, et sollicita contre luy, et luy fit trancher la teste. J'ay ouy faire ce conte à ma grand'mere, qui la disoit de bonne maison et belle femme. Celle-là gagna bien le devant.

La Reyne Jeanne de Naples, Premiere, en fit de mesme à l'endroit de l'Infant de Majorque, son tiers mary, à qui elle fist trancher la teste, pour la raison que j'ay dite en son Discours (*); mais il

(*) Ci-dessus, *Tome II.*

pouvoit bien estre qu'elle se craignoit de luy, et le vouloit despescher : le premier à quoy elle avoit raison, et toutes ses semblables, d'en faire de mesme, quand elles se doutent de leurs galands.

J'ay ouy parler de beaucoup de Dames, qui se sont acquittées de ce bon office, et se sont eschappées par cette façon : et mesme j'en ay connu une, laquelle, ayant esté trouvée avec son amy par son mary, il n'en dit rien, ny à l'un ny à l'autre, mais s'en alla courroucé, et la laissa là-dedans avec son amy, fort pantoise et désolée, et en grande altération. Mais la Dame fut résolue jusques à là, de dire : *Il ne m'a rien dit, ny fait, pour ce coup. Je crains qu'il ne me la garde bonne, et sous mine ; mais si je le croyois, et estois asseurée qu'il me deust faire mourir, j'adviserois à luy faire sentir la mort le premier.* La fortune pour elle fut si bonne, qu'au bout de quelque temps il mourut de soy-mesme : dont bien luy en prit ; car oncques puis il ne luy avoit fait bonne chere, quelque recherche qu'elle luy fist.

Il y a encore une autre dispute et question sur ces fols et enragés marys et dangereux cocus ; à sçavoir sur lesquels des deux ils se doivent prendre et venger, ou sur leurs femmes, ou sur leurs amants ?

Il y en a qui ont dit, seulement sur la femme, se fondant sur ce proverbe Italien, que *morta la bestia, morta la rabbia o veneno* (*) : pensant ce leur semble estre bien allégés de leur mal, quand ils ont tué celle qui fait la douleur ; ny plus ny moins que font ceux qui sont picqués de l'escorpion ; le plus souverain remede qu'ils ont, c'est de le tuer ou l'escarbouller, et l'appliquer sur la morsure et playe

(*) C'est-à-dire : *Morte la beste, morte la rage ou le venin.*

qu'il a faite : et disent volontiers et coustumiérement ; que ce sont les femmes qui sont plus punissables. J'entends les grandes Dames, et de haute guise, et non des petites, communes et de basse marche : car ce sont elles, par leurs beaux attraits, privautés, commandements, et pareilles, qui attaquent les escarmouches, que les hommes ne les font que soustenir ; et que plus sont puuissables ceux qui demandent et levent guerre, que ceux qui la deffendent : et bien souvent les hommes ne se jettent en tels lieux périlleux et hauts, sans l'appel des dames, qui leur signifient en plusieurs façons leurs amours ; et ainsi qu'on voit, qu'en une bonne, grande et forte ville de frontiere, il est mal-aisé d'y faire entreprise ny surprise, s'il n'y a quelque sourde intelligence parmy aucuns de ceux dedans, ou qui ne vous y poussent, attirent, et ne leur tiennent la main.

Or, puisque les femmes sont un peu plus fragiles que les hommes, il leur faut pardonner, et croire, que quand elles se sont mises une fois à aymer, et mettre l'amour dans l'ame, qu'elles l'exécutent à quelque prix que ce soit, ne se contentant, non pas toutes, de le couver la dedans, et se consumer peu-à peu, et en devenir seiches et allanguies, et pour ce en effacer leur beauté, qui est cause qu'elles desirent en guérir, et en tirer du plaisir, et ne mourir du mal de la Furette ; (*) comme on dit.

Certes, j'ay connu plusieurs belles Dames de ce naturel, lesquelles, les premieres, ont plustot recherché leurs androgynes que les hommes, et sur divers subjects ; les unes pour les voir beaux, braves, vaillants et agréables ; les autres pour en escroquer

(*) Dans ce proverbe la *Furette* est prise pour l'*Hermine*, qui, dit-on, aime mieux se laisser prendre, que de se salir.

quelques

quelques sommes de deniers; d'autres pour en tirer des perles, des pierreries, des robbes de toille d'or et d'argent, ainsy que j'ay veu qu'elles en faisoient autant de difficulté d'en tirer, comme un marchand de sa denrée: aussi dit-on que femme qui prend, femme se vend. D'autres, pour avoir de la faveur de la Cour: autres, de gens de justice, comme plusieurs que j'ay connues, lesquelles n'avoient pas bon droit, le faisoient bien venir par leurs cas, et par leurs beautez, et d'autres, pour en tirer la suave substance de leurs corps.

J'ay veu plusieurs Femmes si amoureuses de leurs amants, que quasi elles les suivoient ou couroient à force, et dont le monde en portoit la honte pour elles.

J'ay connu une fort belle Dame, si amoureuse d'un Seigneur de par le monde, qu'au lieu que les serviteurs portent ordinairement les couleurs de leurs Dames, cette-cy au contraire les portoit de son serviteur. J'en nommerois bien les couleurs; mais elles seroient une trop grande descouverte.

J'en ay connu une autre, de laquelle le mary ayant fait un affront à son serviteur en un tournoy qui fut fait en la Cour, cependant qu'il estoit en la salle du bal, et en faisoit son triomphe; elle s'habilla de despit en homme, et alla trouver son amant, et luy porter pour un moment son cas, tant elle en estoit amoureuse, qu'elle en mouroit.

J'ay connu un honneste Gentil homme, et des moins deschirez de la Cour, lequel, ayant envie un jour de servir une des belles et honnestes Dames, s'il en fut oncques, parce qu'elle luy en donnoit beaucoup de subjects de son costé, et de l'autre, il faisoit du retenu pour beaucoup de raisons et de respects; cette Dame pourtant, y ayant mis son amour, et

à quelque hasard quece fust, elle en avoit jetté le dé, ce disoit-elle : elle ne cessa jamais de l'attirer à soy par les plus belles paroles de l'amour qu'elle peut dire, dont entr'autres estoient celles-cy : *Permettez au moins que je vous ayme, si vous ne me voulez aymer, et ne regardez à mes mérites, à mes affections et passions*: encore certes qu'elle emportast le Gentil-homme au poids en perfections. Là-dessus, qu'eust peu faire le Gentil-Homme, si-non l'aymer, puis qu'elle l'aymoit, et la servir, pour demander le salaire et récompense de son service, qui est, comme la raison veut, que quiconque sert, il faut qu'on le paye.

J'alléguerois une infinité d'autres Dames, plustost recherchantes que recherchées. Voylà donc pourquoy elles ont plus de coulpes que leurs amants. Car si elles ont une fois entrepris leurs hommes, elles ne cessent jamais, qu'elles n'en viennent à bout, et ne les attirent par leurs regards attirants, par leurs beautez, par leurs gentilles graces, et qu'elles s'estudient à façonner en cent mille façons, par leur fard subtilement appliqué sur leurs visages, si elles ne l'ont beau, par leurs beaux affiquets, leurs riches et gentilles coëffures, et tant bien accommodées, et leurs pompeuses et superbes robbes, et sur-tout par leurs paroles friandes et à demy-lascives, et puis par leurs gentils et folastres gestes et privautez, et par présents et dons; et voilà comme ils sont pris; et estant ainsi pris, il faut qu'ils les prennent : et par ainsi, dit-on, que leurs marys se doivent venger sur elles.

D'autres disent, qu'il se faut prendre qui peut sur les hommes, ny plus ny moins que ceux qui assiégent une ville; car ce sont ceux qui premiers font faire les chamades, les somment, qui premiers re-

connoissent, premiers font les approches, premiers dressent gabionnades et cavalliers et font les tranchées, premiers font les batteries, ou premiers vont à l'assaut, et premiers parlementent : ainsi dit-on des amants.

Car comme les plus hardis, vaillants et résolus assaillent le fort de pudicité des dames, lesquelles, après toutes les formes d'assaillement, observées par grande importunité, sont contraintes de faire le signal, et recevoir leurs doux ennemys dans leurs forteresses : en quoy me semble qu'elles ne sont si coupables qu'on diroit bien ; car se deffaire d'un importun, est bien mal aisé, sans y laisser du sien : ainsi que j'en ay veu plusieurs, qui par longs services et grandes persévérances, ont jouy de leurs maistresses, qui dès le commencement, ne leur eussent donné, par maniere de dire, leurs fesses à baiser : les contraignants jusques-là quasi, au moins aucunes, que la larme à l'œil, leur donnoient de cela, ny plus ny moins que l'on donne à Paris bien souvent l'aumosne aux gueux de l'Hostiere, plus par importunité, que de dévotion, ny pour l'amour de Dieu : ainsi font plusieurs femmes, plustost pour estre trop importunées, que pour estre amoureuses, et mesme à l'endroit d'aucuns Grands, lesquels elles craignent, et n'osent leur refuser, à cause de leur autorité, de peur de leur desplaire, et en recevoir puis après du scandale, et un affront signalé, au plus grand détriment de leur honneur, comme j'en ay veu arriver de grands inconvénients sur ce sujet.

Voilà pourquoy les mauvais marys, qui se plaisent tant au sang et au meurtre, et au mauvais traitement de leurs femmes, ny doivent estre si prompts; mais premiérement faire une enqueste sourde de toutes choses, encore que telles connoissances leur soient

fascheuses et fort subjectes à s'en gratter la teste ; qui leur en demange, et mesme qu'aucuns, misérables qu'ils sont, leur en donnent toutes les occasions du monde.

Ainsi que j'ay connu un grand Prince estranger, qui avoit espousé une fort belle et honneste femme. Il en quitta l'entretien, pour se mettre à une autre femme, qu'on tenoit pour courtisanne de réputation. D'austres que c'estoit une Dame d'honneur qu'il avoit desbauchée : et ne se contentant de cela, quand il la faisoit coucher avec luy, c'estoit en une chambre basse par-dessoubs celle de sa femme, et dessoubs son lit ; et lorsqu'il vouloit monter sur sa maistresse, ne se contentant du tort qu'il luy faisoit, mais par une risée et mocquerie, avec une demy-pique, il frappoit deux ou trois coups contre le plancher, et s'escrioit à sa femme, en luy disant : *Brinde, ma femme.* Ce desdin et mespris dura quelques jours, et fascha fort à sa femme, qui, de désespoir et vengeance, s'acosta d'un fort honneste Gentil-Homme, à qui elle dit un jour privement : *Un tel, je veux que vous joüissiez de moy ; autrement je sçay un moyen pour vous ruiner.* L'autre, bien content d'une si belle adventure, ne la refusa pas. Parquoy, ainsy que son mary avoit son amie entre ses bras, et elle aussi son amy : ainsy qu'il luy crioit *Brinde*, elle luy respondoit aussi, *et moy à vous* ; ou bien : *Je m'en vais vous plaiger.* Ces *Brindes*, ces paroles et ces responses, de telle façon et mode qu'ils s'accommodoient en leurs montures, durerent assez long-temps ; jusqu'à ce que ce Prince fin et douteux, se douta de quelque chose ; et y faisant faire le guet, trouva que sa femme le faisoit gentiment cocu, et faisoir *Brinde* aussi-bien que luy, par revanche et vengeance. Ce qu'ayant bien au

vray connu, tourna et changea sa comédie en tragédie; et l'ayant pour la derniere fois conviée à son *Brinde*, et elle luy ayant rendu sa response et son change, monta soudain en-haut, et ouvrant et faussant la porte, entre dedans, et luy remonstre son tort. Elle, de son costé, luy dit: *Je sçay bien que je suis morte; tuë-moy hardiment. Je ne crains point la mort, et la prends en gré, puisque je me suis vengée de toy, et que je t'ay fait cocu et bec cornu: toy m'en ayant donné occasion, sans laquelle je ne me fusse jamais forfaite; car je t'avois voüé toute fidélité, et je ne l'eusse jamais violée pour tous les beaux subjects du monde. Tu n'estois pas digne d'avoir une si honneste femme que moy. Or, tuë moy donc à cette heure: et si tu as quelque pitié en ta main, pardonne, je te prie, à ce pauvre Gentil-Homme, qui de soy n'en peut mez; car je l'ay appellé, voire pressé à mon ayde, pour ma vengeance.* Le Prince, par trop cruel, sans aucun respect, les tue tous deux. Qu'eust fait là dessus cette pauvre Princesse sur ces indignitez et mespris du mary, si-non à la désespérade pour le monde, faire ce qu'elle fit. D'aucuns l'excuseront, d'autres l'accuseront; et il y a beaucoup de raisons là-dessus, et pieces à rapporter.

Dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, il y a celle et très-belle de la Reyne de Naples, quasy pareille à celle-cy, qui de mesme se vengea du Roy son mary; mais la fin n'en fut si tragique.

Or, laissons là ces Diables et enragés Cocus, et n'en parlons plus; car ils sont odieux et mal plaisants, d'autant que je n'aurois jamais fait, si je les voulois tous descrire, aussi que le subject n'en est beau ny plaisant.

Parlons un peu des gentils cocus, et qui sont bons compagnons, de douce humeur, et d'agréable

E 3

fréquentation, et de saincte patience, desbonnaires, traitables, fermans les yeux, et bons hommes.

Or, de ce Cocus, il y en a qui le sont en herbe, il y en a qui le sçavent avant se marier, c'est-à-dire que leurs Dames veufves ou Damoiselles ont fait le saut; et d'autres n'en sçavent rien, mais les espousent sur leur foy, et de leurs peres et meres, parents et amys.

J'en ai connu plusieurs qui ont espousé beaucoup de femmes et de filles, qu'ils sçavoient bien avoir esté repassées en la monstre d'aucuns Roys, Princes, Seigneurs, Gentils-Hommes, et plusieurs autres; et pourtant, ravys de leurs amours, de leurs biens, de leurs joyaux, de leur argent qu'elles avoient gagné au mestier amoureux, n'ont fait aucun scrupule de les espouser. Je ne parleray point à cette heure que des filles.

J'ay ouy parler d'une fille d'un très grand et souverain Seigneur, laquelle estant amoureuse d'un Gentil-Homme, se laissant aller à luy, de telle façon qu'ayant recueilly les premiers fruits de leurs amours, en fut si friande, qu'elle le tint un mois entier dans son cabinet, le nourrissant de restaurants, de bouillons friands, de viandes délicates et rescaldatives, pour l'allambiquer mieux, et en tirer sa substance: et ayant fait soubs luy son premier apprentissage, continua ses leçons soubs luy tant qu'il vesquit, et soubs d'autre; et puis elle se maria en l'age de quarante-cinq ans à un Seigneur, (*) qui n'y trouva rien

(*) Je ne voudrois pas répondre que ce ne soit ici *Marguerite de France*, sœur de *Henri II*, qui avoit cet âge-là, lorsqu'elle épousa le duc de Savoye, à ce que dit Brantome lui-même, *Dames illustres*, disc. VI, art. VIII.

à redire, encore bien-ayse pour le beau mariage qu'elle luy porta.

Boccace dit un proverbe, qui couroit de son temps, que *Bouche baisée*, d'autres disent: *Filles qui ont passé le temps, ne perdent jamais leurs fortunes, mais bien la renouvellent, ainsi que fait la lune*: et ce proverbe allegue-t-il sur un conte qu'il fait de cette fille si belle du Sultan d'Egypte, laquelle passa et repassa par les piques de neuf divers amoureux, les uns après les autres, pour le moins plus de trois mille fois. Enfin, elle fust rendue au Roy Galbe toute vierge, cela s'entend prétendue, aussi-bien que quand elle lui fut du commencement compromise; et n'y trouva rien à dire; encore bien-aise: le conte en est très beau.

J'ay ouy dire à un Grand, qu'entre aucuns Grands, non pas tous volontiers, on ne regarde à ces filles-là, bien que trois ou quatre les ayant (1) passées par les mains et par les piques avant leur estre marys: et (2) disoit sur un propos d'un Seigneur, qui estoit grandement amoureux d'une grande Dame, et un peu plus qualifiée que luy, et elle l'aimoit aussi; mais il survint empeschement qu'ils ne s'espouserent comme ils pensoient l'un et l'autre: surquoy ce Gentilhomme grand, que je viens de dire, demanda aussi-tost: *A-t-il monté au moins sur la petite beste?* Et ainsi qu'il luy fut respondu que non: *Tant pis*, repliqua-t-il; *car au moins, et l'un et l'autre eussent eu ce contentement, et n'en fust esté autre chose.* Car parmy les Grands, on ne regarde à ces regles et scrupules de pucellages; d'autant que, pour avoir ces grandes alliances, il faut que toutes passent: encore

(1) Ayent.
(2) Ce.

trop heureux sont-ils, les bons marys et gentils cocus en herbe.

Lors que le Roy Charles fit le tour de son Royaume, il fut laissé en une bonne ville, que je nommerois bien, une Fille de très bonne maison, qui fut donnée en garde à une pauvre Femme de ville, pour la nourrir et avoir soin d'elle, et luy fut advancé deux cents escus pour sa nourriture. La pauvre femme la nourrit et la gouverna si bien, que dans quinze ans elle devint très-belle, et s'abandonna; car sa mere oncques puis n'en fit cas, qui, dans quatre mois, se maria avec un très-Grand. Ha! que j'en ay connu de de tels et de telles, où l'on n'y a advisé en rien!

J'ouys une fois, estant en Espagne, conter qu'un grand Seigneur d'Andalousie, ayant marié une sienne sœur avec un autre très-grand Seigneur aussi; au bout de trois jours que le mariage fut consommé, il luy dit: *Segnor Hermano, agora que soys cazado con my hermana, y aveis bien godida solo, ha de saber que siendo hia, tal y tal gozaron d'ella. De lo passado no tenga cuydado, que poca cosa es. Del futuro guardete que te mas y mucho à vos toca.* (*) Comme voulant dire: ce qui est fait est fait, il n'en faut plus parler; mais qu'il se faut garder à l'advenir, car il touche plus l'honneur que le passé.

Il y en a qui sont de cette humeur, ne pensant estre si bien cocus par herbe comme par la gerbe, en quoy il y a de l'apparence.

J'ay ouy parler aussy d'un grand Seigneur estran-

(*) C'est-à-dire, « Monsieur mon frere, présentement » que vous êtes marié avec ma sœur, et que vous en » jouïssez seul, il faut que vous sachiés, qu'estant fille, » tel et tel en ont jouï. Ne vous inquiétez point du passé, » parce que c'est peu de chose: mais gardez-vous de l'a- » venir, parce qu'il vous touche de bien plus près «.

ger, lequel, ayant une fille des plus belles du monde, et estant recherchée en mariage d'un autre grand Seigneur qui la méritoit bien, luy fut accordée par le pere : mais avant qu'elle sortit jamais de la maison, il en voulut taster ; disant qu'il ne vouloit laisser si aisément une si belle monture, qu'il avoit si curieusement eslevée, que premiérement, il n'eust monté dessus, et sceu ce qu'elle auroit sceu faire à l'advenir. Je ne sçay s'il est vray; mais je l'ay ouy dire ; et que non seulement il en fit la preuve, mais bien un autre beau et brave Gentil-Homme : et pourtant le mary, par après, n'y trouva rien amer, si-non que tout sucre. Il eust esté bien dégousté, s'il eust fait autrement ; car elle estoit des belles du monde.

J'ay ouy parler de mesme de force autres peres ; et sur-tout d'un très-grand, à l'endroit de leurs filles, n'en faisant non plus de conscience, que le cocq de la fable d'Esope, qui ayant esté rencontré par le renard, et menacé qu'il le vouloit faire mourir ; dont sur ce le cocq rapportant tous les biens qu'il faisoit au monde, et sur-tout de la bonne et belle poulaille qui sortoit de luy : *Ha ! dit le renard, c'est-là où je vous veux, monsieur le galand ; car vous êtes si paillard, que vous ne faites difficulté de monter sur vos filles, comme sur d'autres poulles :* et pour ce, le fit mourir. Voilà un grand justicier et politique.

Je vous laisse donc à penser que peuvent faire aucunes filles avec leurs amants : car il n'y eut jamais fille sans avoir ou desirer un amy ; et qu'il y en a que les peres, freres, cousins et parents, ont fait de mesme.

De nos temps, Ferdinand, Roy de Naples, connut ainsi par mariage sa tante, fille du Roy de

Castille, à l'age de treize ou quatorze ans; mais ce fut par dispense du Pape. On faisoit lors difficulté, si elle se pouvoit et devoit donner. Cela ressent pourtant son Empereur Caligula, qui desbaucha et repassa toutes ses sœurs, les unes après les autres, par-dessus lesquelles et sur toutes il ayma extresmement la plus jeune, nommée Drusilie, laquelle, estant petit garçon, il avoit dépucellée; et puis estant mariée avec un Lucius Cassius Longius, homme consulaire, il la luy enleva, et entretint publiquement, comme si ce fust esté sa femme légitime; tellement qu'estant une fois tombé malade, il la fist héritiere de tous ses biens, voire de l'Empire. Elle vint à mourir, qu'il regretta tant, qu'il en fit crier les vacations de la justice, et cessation de tous les autres œuvres, pour induire le peuple d'en faire avec luy un deuil public, et en porta longs cheveux et longue barbe; et quand il haranguoit le sénat, le peuple et ses gens de guerre, ne juroient jamais que par le nom de Drusille.

Pour quant à ses autres sœurs, après qu'il en fust saoul, il les prostitua et abandonna à de grands Pages, qu'il avoit nourrys et connus fort vilainement. Encore s'il ne leur eust fait autre mal; passe: puisqu'elles l'avoient accoustumé, et que c'estoit un mal plaisant, ainsi que je l'ay veu appeller tel à aucunes filles, estant dévirginées, et à aucunes femmes prises à force : mais il leur fist mille indignitez, et les envoya en exil; il leur osta toutes leurs bagues et joyaux pour en faire de l'argent, ayant brouillé et despensé fort mal-à-propos tout l'argent que Tibere luy avoit laissé: encore les pauvrettes, estant après sa mort retournées d'exil, voyant le corps de leur frere mal et fort pauvrement enterré soubs quelques mottes, elles le firent desenterrer, le brusler

et enterrer le plus honorablement qu'elles peurent. Bonté certes grande de sœurs à un frere si ingrat et dénaturé !

L'Italien, pour excuser les amours illicites de ses proches, dit que : *Quando messer Bernardo il Bucicco stà in colera, in sua rabia non riceve legge, et non pardonna a nissuna Dama.*

Nous avons force exemple des Anciens, qui en ont fait de mesme. Mais pour revenir à nostre discours, j'ay ouy conter d'un, qui, ayant marié une belle et honneste Damoiselle à un Gentil-homme, sien amy, et se vantant qu'il luy avoit donné une belle et honneste monture, saine, nette, sans sur-os ny malandre, comme il dit, et d'autant plus luy estoit obligé; il luy fut respondu par un de la compagnie, qui dit à part à un de ses compagnons : *Tout cela est bon et vray, si elle ne fust esté bridée, montée et chevauchée si jeune et trop tost, dont pour cela elle est un peu foullée sur le devant.*

Mais aussi, je voudrois bien sçavoir à ces Messieurs de marys, que si telles montures bien souvent n'avoient un Si, ou à dire quelque chose en elles, ou quelque deffectuosité, ou deffaut, ou tare, s'ils en auroient si bon marché, et si elles ne leur cousteroient davantage ? Ou bien, si ce n'estoit pour eux, on en accommoderoit bien d'autres, qui le méritent mieux qu'eux, comme ces macquignons de chevaux tarez ainsi qu'ils peuvent; mais ceux qui en sçavent les cas et les défauts, ne s'en pouvant deffaire autrement, les donnent à ces messieurs qui n'en sçavent rien, d'autant que j'ay ouy dire à plusieurs peres, que c'est une fort belle défaicte, que d'une fille tarée, ou qui commence à l'estre, ou a envie et apparence de l'estre.

Que je connois de Filles de par le monde, qui n'ont pas porté leur pucellage au premier lict hymeneau; mais pourtant qui sont bien instruites de leurs meres, ou autres de leurs parentes ou amies, très sçavantes macquerelles, de faire bonne mine à ce dernier assaut, et s'aident de divers moyens et inventions avec des subtilitez, pour le faire trouver bon à leurs marys, et leur monstrer que jamais il n'y avoit esté fait bresche.

La plus-part s'aident à faire une grande résistance et deffence à cette pointe d'assaut, et à faire des opiniastres jusques à l'extremité : dont il y a aucuns marys, qui en sont trés-contents, et croyent fermement, qu'ils en ont eu tout l'honneur et fait la premiere pointe, comme braves et déterminez soldats, et en font leur conte le lendemain matin, qu'ils sont crestez comme petits cocqs ou jolets, qui ont mangé force millet le soir, à leurs compagnons et amys, et mesme possible à ceux qui ont les premiers entré dans la forteresse sans leur sceu, qui en rient à part leur saoul, et avec les femmes leurs maistresses, qui se vantent d'avoir bien joué leur jeu, et leur avoir donné belle.

Il y a pourtant aucuns marys ombrageux, qui prennent mauvaise augure de ces résistances, et ne se contentent point de les voir si rebelles; comme un que je sçay, qui, demandant à sa femme pourquoy elle faisoit ainsi de la farouche et de la difficultueuse, et si elle le desdaignoit jusques-là : elle, luy pensant faire son excuse, et ne donner la faute à aucun desdain, luy dit qu'elle avoit peur qu'il luy fist mal. Il luy dit : *Donc, vous l'avez esprouvé ; car nul mal ne se peut connoistre, sans l'avoir enduré.* Mais elle, subtile, le niant, dit qu'elle l'avoit ainsi

ouy dire à aucunes de ses compagnes, qui avoient esté mariées, et l'en avoient ainsi advisée. *Voilà de beaux advis et entretiens*, dit-il.

Il y a un autre remede dont ces femmes s'advisent, qui est de monstrer le lendemain de leurs nopces leurs linges teints de gouttes de sang qu'espandent ces pauvres filles à la charge dure de leur dépucellement, ainsi que l'on fait en Espagne, qui en monstrent publiquement le dit linge par la fenestre, en criant tout haut : *Virgen la tenemos* : c'est-à-dire : *Nous la tenons pour vierge.*

Certes, encore ay-je ouy dire dans Viterbe cette coustume si observée tout de mesme : et d'autant que celles qui ont passé premiérement par les picques, ne peuvent faire cette monstre par leur propre sang, elles se sont advisées, ainsi que j'ay ouy dire, et que plusieurs jeunes Courtisannes à Rome me l'ont assuré elles-mesmes, pour mieux vendre leur virginité, de teindre ledit linge de gouttes de sang de pigeon, qui est le plus propre de tous : et le lendemain le mary le voit, qui en reçoit un extresme contentement, et croit fortement que ce soit du sang virginal de sa femme ; et le luy semble tel, bien que c'est un galland : mais il est bien trompé.

Sur quoy je feray ce plaisant conte d'un Gentilhomme, lequel, ayant eu l'esguillette noüée la premiere nuit de ses nopces, et la mariée qui n'estoit pas de ces pucelles très-belles et de bonne part, se doutant bien qu'il deust faire rage, ne faillit, par l'advis de ses bonnes compagnes, matrones, parentes et bonnes amies, d'avoir le linge teint : mais le malheur fut pour elle, que le mary fut tellement noüé, qu'il ne peut rien faire, encore qu'il ne tint pas à elle à luy en faire la monstre la plus belle, et se parer au montoir le mieux qu'elle pouvoit,

et à coucher beau jeu, sans faire de la farouche; ny nullement de la diablesse, ainsi que les spectateurs, cachés à la mode accoustumée, rapportoient, afin de cacher mieux son pucelage desrobé d'ailleurs; mais il n'y eut rien d'exécuté.

Le soir, à la mode ancienne et accoustumée, le reveillon ayant esté porté, il y eut un Quidam qui s'advisa, en faisant la guerre aux nopces, comme on fait communément, de desrober le linge, qu'on trouva jolíment teint de sang, lequel fut monstré soudain, et crié haut en l'assistance, qu'elle n'estoit plus vierge, et que c'estoit à ce coup que sa membrane virginale avoit esté forcée et rompue. Le mary, qui estoit assuré qu'il n'avoit rien fait, mais pourtant qu'il faisoit du galland et vaillant champion, demeura fort estonné, et ne sceut ce que vouloit dire ce linge teint, si-non, qu'après avoir songé assez, se douta de quelque fourbe et astuces putanesques, mais pourtant n'en sonna jamais mot.

La mariée et ses confidentes furent aussi bien faschées, et estonnées, de quoy le mary avoit fait faux-feu, et que leur affaire ne s'en portoit pas mieux. De rien pourtant n'en fut fait aucun semblant, jusques au bout de huit jours, que le mary vint à avoir l'esguillette desnoüée, et fit rage et feu, dont d'aise, ne se souvenant de rien, alla publier à toute la compagnie, que c'estoit à bon escient qu'il avoit fait preuve de sa vaillance, et fait sa femme vraye femme et bien damée; et confessa que, jusques alors, il avoit esté saisi de toute impuissance: de quoy l'assistance sur ce subject en fit divers discours, et jetta diverses sentences sur la mariée, qu'on pensoit estre femme, et par son linge teinturé, et se scandalisa ainsi d'elle-mesme: non qu'elle en fust bien cause proprement; mais son

mary, qui, par sa débolesse, flasquesse et molitude, se gasta luy-mesme.

Il y a aucuns marys, qui connoissent à leur premiere nuit le pucelage de leurs femmes, s'ils l'ont conquis ou non, par la trace qu'ils y trouvent: comme un que je connois, lequel ayant espousé une femme en seconde nopce, et luy ayant fait à croire que son premier mary n'y avoit jamais touché par son impuissance, et qu'elle estoit vierge et pucelle aussi bien qu'auparavant estre mariée; néanmoins il la trouva si vaste et si copieuse en amplitude, qu'il se mit à dire : *Hé ! comment ! Estes vous cette pucelle de Marole, si serrée et si étroite qu'on me disoit ? Hé ! vous en avez un grand arpent, et le chemin est tellement grand et battu, que je n'ay garde de m'esgarer.* Si fallut-il qu'il passast par-là, et le beust doux comme laict: car si son mary n'y avoit point touché, comme il estoit vray, il y en avoit bien eu d'autres.

Que dirons nous d'aucunes meres, qui, voyant l'impuissance de leurs gendres, ou qui ont l'éguillette nouée ou autres defectuositez, font les macquerelles douaires, s'en font donner de leurs filles, et que (1), pour gagner leurs à d'autres, et bien souvent engrosser, afin d'avoirdes enfants héritiers après la mort du pere ?

J'en connois une qui conseilla bien cela à sa fille, et de fait n'y espargna rien; mais le malheur pour elle fut, que jamais n'en peut avoir.

J'en connois aussi (2), qui, ne pouvant rien faire à sa femme, attira un grand laquais qu'il avoit, beau fils, pour coucher et dépuceller sa femme en dormant, et sauver son honneur par-

(1) Leurs filles, qui.

(2) Un

là ; mais elle s'en apperceut, et le laquais n'y fit rien, qui fut cause qu'ils plaiderent long-temps : finalement, ils se desmarierent.

Le Roy Henry de Castille en fit de mesme ; lequel, ainsi que raconte Baptista Sulquossus (*), voyant qu'il ne pouvoit faire d'enfants à sa femme, il s'aida d'un beau et jeune Gentil-homme de sa Cour, pour luy en faire ; ce qu'il fit ; dont, pour sa peine, il luy fit de grands biens, et l'advança en des grandeurs et dignitez : il ne faut douter si la femme ne l'en ayma, et s'en trouva bien. Voilà un bon cocu.

Pour ces esguillettes noüées, il en fut derniérement un procès au Parlement de Paris, entre le sieur de Bray, trésorier, et sa femme, à qui il ne pouvoit rien faire, ayant eu l'esguillette nöüée, ou autre deffaut, dont sa femme bien marrie, l'en appella en jugement. Il fut ordonné par la Cour, qu'ils seroient visitez eux deux par grands Médecins experts. Le mary choisit les siens, et la femme les siens, dont en fut fait un fort joli Sonnet en la Cour, qu'une grande Dame me leut elle-mesme, et me le donna ainsi que je disnois avec elle. On disoit qu'une Dame l'avoit fait, d'autres un homme. Le Sonnet est tel.

SONNET.

ENTRE les Médecins, renommez à Paris,
En savoir, en espreuve, en science, en doctrine,
Pour juger le parfait de la coulpe Androgyne,
Par de Bray et sa femme, ont esté sept choisis.

(*) Baptista Fulgosius, dont les *Factorum et Dictorum*

De

De Bray a eu pour luy les trois de moindre prix ;
La Cour (*), l'Endormy, Pietre : et sa femme plus fine,
Les quatre plus experts en l'art de Médecine,
Le Grand, le Gros, Duret, et Vigoureux, a pris.

On peut par-là juger qui des deux gagnera ;
Et si le Grand du Court victorieux sera ;
Vigoureux, l'Endormy, le Gros, Duret, de Pietre.

Et de Bray n'ayant point ces deux de son costé,
Estant tant imparfait, que mary ne peut estre,
A faute de bon droit, en sera débouté.

J'ay ouy parler d'un autre mary, lequel, la premiere nuit, tenant embrassée sa nouvelle espousée, elle se ravit en telle joye et plaisir, que s'oubliant en elle-mesme, ne se peut garder de faire un petit mobile tordion de remuement non accoustumé de faire aux nouvelles mariées, et ne dit autre chose : *Ha ! j'en ay !* et continua sa route. Et voilà nos cocus en herbe, dont j'en sçay une milliasse de contes ; mais je n'aurois jamais fait : et le pis que je vois en eux, c'est quand ils espousent la vache et le veau, comme on dit, et qu'ils les prennent toutes grosses.

Comme un que je sçay, qui, s'estant marié avec une jeune, fort belle et honneste Damoiselle, par la faveur et volonté de leur Prince et Seigneur, qui aimoit fort ce Gentil-homme, et la lui fit es-

memorabilium, *Libri IX*, ont été imprimés diverses fois. Ce fait particulier se trouve dans le Chapitre III du IX[e] Livre.

(*) Le Court.

pouser : au bout de huit jours, elle vint à estre connue grosse; aussi elle le publia, pour mieux couvrir son jeu. Le Prince, qui s'estoit toujours bien douté de quelques amours entre elle et un autre, luy dit : *Une telle, j'ay bien mis dans mes tablettes le jour et l'heure de vos nopces. Quand on les confrontera à celuy et celle de vostre accouchement, vous aurez de la honte.* Mais elle, pour ce dire, n'en fit que rougir un peu; et n'en fut autre chose, si-non qu'elle tenoit toujours mine de dame de bien.

Or, il y a d'aucunes filles, qui craignent si fort leurs peres et meres, qu'on leur arracheroit plustost la vie du corps, que le boucon puceau, les craignant cent fois plus que leurs marys.

J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste Damoiselle, laquelle estant fort pourchassée du plaisir d'amour de son serviteur, elle luy dit : *Attendez un peu que je sois mariée, et vous verrez comme soubs cette courtine de mariage, qui cache tout, et ventre enflé à discouvert* (*), *nous y serons à bon escient.*

Une autre estant fort recherchée d'un Grand; elle luy dit : *Sollicitez un peu nostre Prince, qu'il me marie bien-tost avec celuy qui me pourchasse, et me fasse vistement payer mon mariage qu'il m'a promis; le lendemain de mes nopces, si nous ne nous rencontrons, marché nul.*

Je sçay une Dame, qui, n'ayant esté recherchée d'amour que peu de jours avant ses nopces, par un Gentil-homme, parent de son mary, dans six après, il en jouyt, pour le moins il s'en vanta : et estoit aisé de le croire; car ils se monstroient

(*) Descouvert.

telle privauté, qu'on eust dit que toute leur vie ils avoient esté nourris ensemble: mesme, il en dit des signes et marques qu'elle portoit sur son corps; et aussi ils continuerent leur jeu long-temps après. Le Gentil-homme disoit, que la privauté qui leur donna occasion de venir-là, ce fut que pour porter une masquarade, s'entrechangerent leurs habillements; car il prit celuy de sa maistresse, et elle celuy de son amy, dont le mary n'en fit que rire, et aucuns prindrent subject d'y redire et penser mal.

Il fut fait une chanson à la Cour, d'un mary, qui marié le mardy, et fut cocu le jeudy. C'est bien advancer le temps.

Que dirons-nous d'une fille, ayant estée sollicitée longuement d'un Gentil-homme de bonne maison et riche, mais pourtant nigaud et non digne d'elle, et par l'advis de ses parents pressée de l'espouser? Elle fit response qu'elle aymoit mieux mourir que de l'espouser, et qu'il se desportast de son amour, qu'on ne luy en parlast plus, ny à ses parents; car s'ils la forçoient de l'espouser, elle le feroit cocu: mais pourtant fallut qu'elle passast par-là; car la sentence luy fut donnée par ceux et celles des plus grands, qui avoient sur elle puissance, et mesme de ses parents.

La veille des nopces, ainsi que son mary, la voyant triste et pensive, luy demanda ce qu'elle avoit. Elle luy respondit toute en colere: *Vous ne m'avez jamais voulu croire à vous oster de me poursuivre. Vous sçavez ce que je vous ai toujours dit, que si je venois par malheur à estre vostre femme, que je vous ferois cocu: et je vous jure que je le feray, et vous tiendray parole.*

Elle n'en faisoit point la petite bouche devant

aucunes de ses compagnes, et aucuns de ses serviteurs. Assurez-vous que, depuis, elle n'y a pas failly: et luy monstra qu'elle estoit bien gentille femme, car elle tint sa parole.

Je vous laisse à penser si elle en devoit avoir blasme, puis qu'un adverty en vaut deux, et qu'elle l'advisoit de l'inconvénient où il tomberoit. Et pourquoy ne s'en donnoit-il garde? Mais pour cela, il ne s'en soucia pas beaucoup.

Ces filles qui s'abandonnent ainsi si-tost après estre mariées, sont, comme dit l'Italien : *Che la vacca, che hà stata molto tempo ligata, corre più che qu'ella che hà havuto sempre piena libertà* (*).

Ainsi que fit la premiere femme de Baudoüin, Roy de Hierusalem, que j'ay dit cy-devant, laquelle ayant esté mise en religion de force par son mary, après avoir rompu le cloistre, et en est sortie, tirant vers Constantinople, mena telle paillardise, qu'elle en donnoit à tous passants, allants et venants, tant gens d'armes, que pellerins vers Hierusalem, sans esgard de sa royale condition : mais le grand jeune qu'elle en avoit fait durant sa prison, en estoit cause.

J'en nommerois bien d'autres. Or, voilà donc de bonnes gens de cocus ceux-là : comme sont aussi ceux qui permettent à leurs femmes, quand elles sont belles et recherchées de leur beauté, et les abandonnent, pour s'en ressentir, et en tirer de la faveur, du bien, et des moyens.

Il s'en voit fort de ceux-là aux Cours des grands Roys et Princes, lesquels s'en trouvent très-bien; car de pauvres qu'ils auront esté, ou pour enga-

(*) C'est-à-dire : *que la vache qui a long-temps été attachée, court plus que celle qui a toujours eu pleine liberté.*

gement de leurs biens, ou pour procès, ou bien pour voyage, ou pour la guerre, sont au tapis, les voilà remontez et aggrandis en grandes charges par le trou de leurs femmes, où ils n'y trouvent nulle diminution, mais plustost augmentation: fors en une belle Dame, que j'ay ouy dire, dont elle en avoit perdu la moitié par accident, qu'on disoit que son mary luy avoit donné la vérole, ou quelques chancres, qui la luy avoient mangée.

Certes, les faveurs et bienfaits des grands esbranlent fort un cœur chaste, et engendrent bien des cocus.

J'ay ouy dire d'un Prince estranger (*), lequel ayant esté fait général de son Prince souverain et maistre, en une grande expédition d'un voyage de guerre, qu'il luy avoit commandé, et ayant laissé en la Cour de son maistre sa femme, l'une des plus belles de la Chrestienté, se mit à luy faire si bien l'amour, qu'il l'esbranla, la terrassa, et l'abbattit si bien et si beau, qu'il l'engrossa.

Le mary, tournant au bout de treize ou quatorze mois, la trouva en tel estat, bien marry et fasché contre elle. Ne faut point demander comment ce fut à elle, qui estoit fort habile, à faire ses excuses, et à un sien beau-frere.

Enfin, elles furent telles, qu'elle luy dit: » Monsieur, l'événement de votre voyage en a » esté cause, qui a esté si mal reçeu de vostre » maistre; « (car il n'y fit pas bien certes ses

(*) *François de Lorraine, Duc de Guise*, tué par *Poltrot*. Voyez Rem. sur le mot *Adulterium*. page 547. du *Cath. d'Esp.* édit. de 1699.

affaires,) « et en vostre absence, l'on vous a
» tant presté de charitez, pour n'y avoir point
» fait ses besognes, que, sans que ce vostre
» Seigneur se mist à m'aymer, vous estiez perdu;
» et pour ne vous laisser perdre, je me suis
» perduë: y va autant et plus de mon honneur,
» que du vostre; pour vostre advancement, je
» ne me suis espargnée la plus précieuse chose
» de moy; jugez donc si j'ay tant failly comme
» vous diriez bien; car, autrement, vostre vie,
» vostre honneur et faveur, y fust esté en bransle.
» Vous estes mieux que jamais: la chose n'est
» si divulguée, que la tache vous en demeure
» trop apparente. Sur cela, excusez-moy, et me
» pardonnez «.

Le beau-frere, qui sçavoit dire des mieux, et qui possible avoit part à la grossesse, y en ajousta autres belles et pregnantes paroles, si bien que tout servit; et par ainsi l'accord fut fait, et furent ensemble mieux que devant, vivants en toute franchise et bonne amitié: dont pourtant le Prince leur maistre, qui avoit fait la débauche et le débat, ne l'estima jamais plus, (ainsi que j'ay ouy dire,) comme il en avoit fait, pour en avoir tenu si peu de conte (*) à l'endroit de sa femme, et pour l'avoir beu si doux; tellement qu'il ne l'estima depuis de si grand cœur comme il l'avoit tenu auparavant, encore que, dans son ame, il estoit bien-aise que la pauvre Dame ne pastist point pour luy avoir fait plaisir. J'ay veu aucuns et aucunes excuser cette Dame, et trouver qu'elle avoit bien fait de se perdre, pour sauver son mary, et le remettre en faveur.

(*) Compte.

Oh ! qu'il y a de pareils exemples à celuy-cy, et encore à un d'une grande Dame, qui sauva la vie à son mary, qui avoit esté jugé à mort en pleine Cour, ayant esté convaincu de grandes concussions et malversations en son gouvernement et en sa charge ; dont le mary l'en ayma après toute sa vie !

J'ay ouy parler d'un grand Seigneur aussi, qui, ayant esté jugé d'avoir la teste tranchée, si qu'estant sur l'eschaffaut, sa grace survint, que sa fille, qui estoit des plus belles, avoit obtenue ; et descendant de l'eschaffaut, il ne dit autre chose, si-non : *Sauve le bon cas de ma fille, qui m'a si bien sauvé !*

Saint Augustin est en doute, si un citoyen Chrestien d'Antioche pécha, quand, pour se délivrer d'une grosse somme d'argent, pour laquelle il estoit estroitement prisonnier, permit à sa femme de coucher avec un Gentil-homme fort riche, qui luy promit de l'acquitter de sa debte.

Si Saint Augustin est de cette opinion, que peut-il donc permettre à plusieurs femmes, veufves et filles, qui pour racheter leurs peres, parents et amis, voire mesme abandonner leur gentil corps sur force inconvénients qui leur surviennent, comme de prison, d'esclavage, de la vie, des assauts et prises de villes, bref, une infinité d'autres, jusques à gagner quelques fois des capitaines et soldats, pour les bien faire combattre, et tenir leurs partis, ou pour soustenir un long siege, ou reprendre une place ? J'en conterois cent subjetcs, pour ne craindre pour eux, et prostituer leurs chastetez : et quel mal en peut-il arriver, ou scandale, pour cela ? mais un grand bien.

Qui dira donc le contraire, qu'il ne fasse bon estre quelques fois cocus, puisque l'on en tire telle

commoditez du salut de vies, et de rembarquement de faveurs, grandeurs et dignitez ? Et bien que j'en connois beaucoup, et en ay ouy parler de plusieurs, qui se sont bien advancés par la beauté et par le devant de leurs femmes.

Je ne veux offenser personne (1); mais j'oserois bien dire, que je tiens d'aucuns et d'aucunes, que les dames leur ont bien servy; et que certes les valeurs d'aucuns ne les ont tant fait valoir qu'elles.

Je connois une grande et habile Dame, qui fit bailler l'ordre à son mary, et l'eust luy seul avec les deux plus grands Princes de la Chrestienté. Elle luy disoit souvent et devant tout le monde, (car elle estoit de plaisante compagnie, et rencontroit très-bien :) *Ha ! mon amy, que tu eusses couru long temps fauvette* (2), *avant que tu eusses eu ce diable que tu portes au col !*

J'en ay ouy parler d'un grand du temps du Roy François, lequel, ayant reçu l'ordre, et s'en voulant prévaloir un jour devant feu Monsieur de la Chastaigneraye, mon oncle, il luy dit : *Ha ! que vous voudriez bien avoir cet ordre pendu au col, aussi bien comme moy !* Mon oncle, qui estoit prompt, haut à la main, et scalabreur (3), s'il en fust oncques, luy respondit : *J'aymerois mieux estre mort que de l'avoir par le moyen du trou que vous l'avez eu.* L'autre ne luy dit rien; car il sçavoit bien à qui il avoit à faire.

(1) Leurs femmes, je ne veux, &c.

(2) S'entend de la *fauvette rousse*, laquelle étant toute d'une couleur, n'a point *de collier*, comme en ont plusieurs autres oiseaux. Voyez *Belon*, *Ornith.* L. VII. C. IV.

(3) *Scalabreux.* Les Courtisans avoient peut-être inventé ce mot-là, que *H. Estienne* n'a pourtant pas fait entrer dans ses *Dialogues du nouveau langage François Italianisé.*

J'ay ouy conter d'un grand Seigneur, à qui sa femme ayant sollicité et porté en sa maison la patente d'une des grandes charges du pays où il estoit, que son Prince luy avoit octroyée par la faveur de sa femme; il ne la voulut accepter nullement, d'autant qu'il avoit sceu que sa femme avoit demeuré trois mois avec le Prince, et non sans soupçon. Il monstra bien par-là sa générosité, qu'il avoit toute sa vie manifestée : toutes fois, il l'accepta, après avoir fait chose que je ne veux dire.

Et voilà comme les Dames ont bien fait autant et plus de Chevaliers, que les batailles, que je nommerois, les connoissant aussi bien qu'un autre, n'estoit que je ne veux mesdire, ny faire scandale. Et si elles leur ont donné des honneurs, elles leur donnent bien des richesses.

J'en connois un qui estoit pauvre here, lorsqu'il amena sa femme à la Cour, qui estoit très-belle; et en moins de deux ans, ils se remirent, et devinrent très-riches.

Encore faut-il estimer ces Dames, qui eslevent ainsi leurs marys en biens, et ne les rendent coquins et cocus tout ensemble : ainsi que l'on dit de Margueritte de Namur, laquelle fut si sotte de s'engager et de donner tout ce qu'elle pouvoit à Loüis, duc d'Orléans, luy qui estoit si grand et si puissant seigneur et frere du Roy, et tirer de son mary tout ce qu'elle pouvoit; si bien qu'il en devint si pauvre, qu'il fut contraint de vendre sa Comté de Bloys audit Monsieur d'Orléans, lequel, pensez qu'il la luy paya de l'argent et de la substance mesme que sa sotte femme luy avoit donnée. Sotte bien estoit-elle, puisqu'elle donnoit à plus grand que soy : et pensez qu'après il se mocqua de l'un et de l'autre; car il estoit bien

homme pour le faire, tant il estoit volage, et peu constant en amour.

Je connois une grande Dame, laquelle estant venue fort amoureuse d'un Gentil-homme de la Cour, et luy par conséquent jouissant d'elle, ne luy pouvoit donner d'argent, d'autant que son mary luy tenoit son trésor caché comme un prestre, luy donna la plus grande partie de ses pierreries, qui montoit à plus de trente mille livres; si bien qu'à la Cour l'on disoit qu'il pouvoit bien bastir, puisqu'il avoit force pierres amassées et accumulées: et puis après, estant venue et escheue à elle une grande succession, et ayant mis la main sur quelques vingt mille escus, elle ne les garda gueres que son galland n'en eust sa bonne part. Et disoit-on, que si cette succession ne luy fust escheue, ne sçachant que luy pouvoir plus donner, elle luy eust donné jusques à sa robbe et chemise: en quoy tels escroqueurs et escornifleurs sont grandement à blasmer, d'aller ainsi allambiquer et tirer toute la substance de ces pauvres diablesses martelées et encapriées; car la bourse, estant si longtemps revisitée, ne peut demeurer toujours en son enfleure (*), ny en son estre, comme la bourse de devant, qui est tousjours en son mesme estat, et prest à y pescher qui veut, sans y trouver à dire les prisonniers, qui y sont entrez et sortis. Le Gentil-homme, que je dis si bien empierré, vint quelque temps après à mourir; et toutes ses hardes à la mode de Paris, vinrent à estre criées et vendues à l'ancan, qui furent appréciées à cela, et reconnues pour les avoir veues à la Dame, par plusieurs personnes, non sans grande honte de la Dame.

(*) Enflure.

Il y eut un grand Prince, qui aymant une fort honneste Dame, fit acheter une douzaine de boutons de diamants très-brillants, et proprement mis en œuvre avec leurs lettres Egyptiennes et hiéroglifiques, qui contenoient leur sens caché; dont il en fit un présent à sa dite maistresse, qui, après les avoir regardez fixement, luy dit qu'il n'en estoit meshuy besoin à elle de lettres hiéroglifiques, puisque les escritures estoient des-ja accomplies entre eux deux, ainsi qu'elles avoient esté entre cette Dame et le Gentil-homme ci-dessus.

J'ay connu une Dame, qui disoit à son mary, qu'elle le rendroit plustost coquin que cocu; mais ces deux mots tirant de l'équivoque, un peu l'un de l'autre, assemblerent en elle et à son mary ces deux belles qualitez.

J'ay bien connu pourtant beaucoup et une infinité de Dames, qui n'ont pas ainsi fait; car elles ont plus tenu serré la bourse de leurs escus, que de leur gentil corps: car encore qu'elles fussent grandes Dames, elles ne vouloient donner que quelques bagues, faveurs, et quelques autres petites gentillesses, manchons, ou escharpes, pour porter pour l'amour d'elles, et les faire valoir.

J'en ay connu une Grande, qui a esté fort copieuse et libérale en cela; car la moindre de ses escharpes et faveurs, qu'elle donnoit à ses serviteurs, estoit de cinq cents escus, de mille et trois mille, où il y avoit plus de broderies, plus de perles, plus d'enrichissements, plus de chiffres, de lettres hiéroglifiques, et belles inventions, que rien au monde n'estoit plus beau. Elle avoit raison, afin que ses présents, après les avoir faits, ne fussent cachés dans un coffre, ny

dans des bourses, comme ceux de plusieurs autres Dames; mais qu'ils parussent devant tout le monde, et que son amy le (*) fist valoir, en les contemplant sur sa belle commémoration; et que tels présents en argent sentoient plustost les femmes communes, qui donnent à leurs Ruffiens, que non pas leurs grandes et honnestes Dames. Quelquefois aussi, elle donnoit bien quelques belles bagues, de riches pierreries; car ces faveurs et escharpes ne se portent pas communément, si-non en un beau et bon jour de feste; au lieu que la bague au doigt, tient bien mieux et ordinairement compagnie à celuy qui la porte.

Certes, un gentil cavalier doit estre de cette généreuse complexion, de plustost bien servir sa dame pour les beautez qui la font reluire, que pour tout l'or et l'argent qui vient d'elle.

Quant à moy, je me puis vanter d'avoir servy en ma vie d'honnestes Dames, et non des moindres; mais si j'eusse voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont présenté, en arracher ce que j'eusse peu, je serois riche aujourd'huy, ou bien en argent ou en meubles, de plus de trente mille escus que je ne suis : mais je me suis toujours contenté de faire paroistre mes affections, plus par ma générosité que par mon avarice.

Certainement, il est bien raison, que, puisque l'homme donne du sien dans la bourse de devant de la femme, que la femme de mesme donne du sien dans celle de l'homme; mais il faut en cela peser tout : car tout ainsi que l'homme ne peut tant jetter et donner du sien dans la bourse de la femme comme elle voudroit, il faut aussi que l'homme

(*) Les.

ne soit si indiscret de tirer de la bourse de la femme tant qu'il voudroit : et faut que la loy en soit esgale et mesurée en cela.

J'ay bien veu beaucoup de Gentils hommes perdre l'amour de leurs maistresses, par l'importunité de leurs demandes et avarices, et les voyant si grands demandeurs et si importuns d'en vouloir avoir, s'en défaisoient gentillement, et les plantoient-là, ainsi qu'il estoit bien employé.

Voilà pourquoy tout noble amoureux doit plustost estre tenté de convoitise charnelle, que pécuniaire; car quand la Dame seroit par trop libérale de son bien, le mary, le trouvant se diminuer, en est plus marry cent fois, que de dix mille libéralitez qu'elle feroit de son corps.

Or, il y a des cocus qui se font par vengeance: cela s'entend, que plusieurs qui haissent quelques Seigneurs et Gentils-hommes, ou autres, desquels en ont receu quelque desplaisir ou affront, se vengent d'eux, en faisant l'amour à leurs femmes, et les corrompent, en les rendant gallands cocus.

J'ay connu un grand Prince, lequel, ayant receu quelques traits de rebellion par un sien sujet grand Seigneur, et ne se pouvant venger de luy, d'autant qu'il fuyoit tant qu'il pouvoit, de sorte qu'il ne pouvoit nullement l'attrapper : sa femme estant un jour venue à sa Cour, pour solliciter l'accord et les affaires de son mary, le Prince luy en donna une assignation, pour en conférer un jour dans un jardin, et une chambre là auprès ; mais ce fut pour luy parler d'amour. Il en joüit fort facilement sur l'heure, sans grande résistance; car elle estoit de *bonne composition*: et ne se contenta de la repasser, mais à d'autres l'a prostitua, jusques aux valets-de-*chambre* : et par ainsi, disoit le Prince, qu'il se

sentoit bien vengé de son Sujet, pour luy avoir ainsi récompensé sa femme, et couronné sa teste d'une belle couronne de cornes, puisqu'il vouloit faire du petit Roy et du Souverain : au-lieu qu'il vouloit porter une couronne de fleurs de lys (1), il luy en falloit bailler une belle de cornes.

Ce mesme Prince en fit de mesme, par la suasion de sa mere, qu'il joüit d'une fille et Princesse. Sçachant qu'elle devoit espouser un Prince, qui luy avoit fait desplaisir, et troublé l'estat de son frere bien fort, la despucela, et en joüit bravement, et puis dans deux mois fut livrée audit Prince pour pucelle prétendue, et pour femme ; dont la vengeance en fut fort douce, attendant une autre plus rude qui vint puis après (2).

J'ay connu un fort honneste Gentil-homme, qui, servant une belle Dame et de bon lieu, luy demandant la récompense de ses services et amours, elle luy respondit franchement, qu'elle ne luy en donneroit pas pour un double, d'autant qu'elle estoit très-assurée qu'il ne l'aymoit tant pour cela, et ne luy portoit point tant d'affection pour sa beauté, comme il disoit ; si-non, qu'en joüissant d'elle, il se vouloit venger de son mary, qui luy avoit fait quelque desplaisir, et pour ce il en vouloit avoir ce contentement dans son ame, et s'en prévaloir puis après. Mais le Gentil-homme luy assurant du contraire, continua à la servir plus de deux ans si fidellement, et de si ardant amour, qu'elle en prit connoissance ample et si certaine, qu'elle luy octroya

(1) Cela pourroit bien regarder Henri de Lorraine, Duc de Guise, tué à Blois.

(2) Ceci pourroit encore mieux regarder Marguerite de Valois, le Roi de Navarre, le Duc d'Anjou, et la Saint Barthelemy.

ce qu'elle luy avoit tousjours refusé : l'asseurant que si, du commencement de leurs amours, elle n'eust eu opinion de bien quelque vengeance projettée en luy par ce moyen, elle l'eust rendu aussi bien content comme elle fit à la fin ; car son naturel estoit de l'aymer et favoriser. Voyez comme cette Dame se sceut bien commander, comme l'amour ne la transporta point à faire ce qu'elle desiroit le plus, sans qu'elle vouloit qu'on l'aymast pour ses mérites, et non pour le sujet de la vindicte.

Feu Monsieur de Gua, l'un des parfaits et gallands gentils-hommes du monde et de la Cour, me convia un jour d'aller disner chez luy. Il avoit assemblé une douzaine des plus Sçavants de la Cour, entr'autres Monsieur l'Evesque de Dole, de la maison d'Espinay ; Messieurs de Ronsard, de Baïf, des Portes, d'Aubigny, ces deux sont encore en vie, qui m'en pourroient démentir, et d'autres, desquels il ne me souvient, et n'y avoit homme d'espée que Monsieur du Gua et moy : en devisant, durant le disner, de l'amour et des commoditez et incommoditez, plaisirs et desplaisirs, du bien et du mal, qu'il apportoit en sa joüissance ; après que chacun eut dit son opinion, et de l'un et de l'autre, il conclud que le souverain bien de cette joüissance gisoit en cette vengeance, et pria un chacun de ces grands personnages d'en faire un quatrain *inpromptu* ; ce qu'ils firent. Je les voudrois avoir, pour les insérer icy : sur lesquels Monsieur de Dole, qui disoit et escrivoit d'or, emporta le prix.

Et certes, Monsieur de Gua avoit occasion de tenir cette opinion et proposition contre deux grands Seigneurs que je sçay, leur faisant porter les cornes, par la hayne qu'ils luy portoient ; car leurs femmes estoient très-belles : mais en cela, il en tiroit double

plaisir, la vengeance et le contentement. J'ay connu force gens, qui se sont revanchés et délectez en cela, et qui ont eu cette opinion.

J'ay connu de belles et honnestes Dames, disant et affirmant, que, quand leurs marys les avoient maltraitées et rudoyées ou battues, ou fait autre mauvais tour et oustrages, leur plus grande délectation estoit de les faire Cornards, et en les faisant, songer à eux, les brocarder, se mocquer et rire d'eux, avec leurs amis; jusques-là de dire, qu'elles en estoient davantage en appétit et certain ravissement de plaisir, qui ne se pouvoit dire.

J'ay ouy dire d'une belle et honneste femme, à laquelle estant demandé une fois, si elle avoit jamais fait son mary Cocu, elle respondit: *Et pourquoy l'aurois-je fait, puisqu'il ne m'a jamais battue, ny menacée?* Comme voulant dire, que s'il eust fait l'un des deux, son champion de devant eust tost fait la vengeance.

Et quant à la mocquerie, j'ay connu une fort belle et honneste Dame, laquelle, estant en ces doux bains de délices et d'aise avec son amy, il luy advint, qu'ayant un pendant d'oreille d'une corne d'abondance qui n'estoit que de verre noir, comme on les portoit alors, il vint, par force de se remuer et entrelasser et folastrer, à se rompre. Elle dit à son amy soudain: *Voyez comme nature est très-bien prévoyante; car pour une corne que j'ay rompue, j'en fais icy une douzaine d'autres à mon pauvre Cornard de mary, pour s'emparer (*) un jour d'une bonne feste, s'il veut.*

Une autre, ayant laissé son mary couché et endormy dans le lict, vint voir son amy avant se

(*) S'en parer.

coucher;

coucher; et ainsi qu'il luy eut demandé où estoit son mary, Elle luy respondit: *Il garde le lict et le nid du cocu? de peur qu'un autre n'y vienne pondre; mais ce n'est pas à son lict, ny à ses linceuls, ny à son nid, que vous en voulez : c'est à moy qui vous suis venu voir, et l'ay laissé-la en sentinelle, encore qu'il soit bien endormy.*

A-propos de sentinelle, j'ay ouy faire un conte d'un Gentil-homme de valeur, que j'ay connu, lequel un jour venant en question avec une fort honneste Dame, que j'ay aussi connue; il luy demanda par maniere d'injure, si elle avoit jamais fait le chemin à Saint Mathurin (*)? *Ouy*, dit elle : *mais je n'ay peu jamais entrer dans l'église; car elle estoit si pleine et si bien gardée de cocus, qui ne m'y laisserent jamais entrer : vous qui estiez un des principaux, vous estiez au clocher pour faire la sentinelle, et advertir les autres.*

J'en conterois mille autres risées; mais je n'aurois fait : si esperay-je d'en dire ailleurs en quelque coin de ce Livre.

Il y a des cocus qui sont desbonnaires, qui d'eux-mesmes se convient à cette feste de cocuage; comme j'en ay connu aucuns qui disoient à leurs femmes : *Un tel est amoureux de vous, je le connois bien : il nous vient souvent visiter; mais c'est pour l'amour de vous, m'amie : faites-luy bonne chere; il nous peut faire beaucoup de plaisir : son accointance nous peut beaucoup servir.*

D'autres disent à aucuns : *Ma femme est amoureuse de vous, elle vous ayme, venez la voir,*

(*) C'est-à-dire, fait folie de son corps, comme on parle; parce qu'on va en pelerinage à l'église de ce Saint, pour être guéri de la folie.

vous lui ferez plaisir , vous causerez et deviserez ensemble et passerez le temps : ainsi convient-ils les personnes à leurs despens.

Comme fit un jour l'Empereur Adrian, lequel estant en Angleterre; (ce dit sa vie) menant la guerre, eut plusieurs advis comme sa femme, l'Impératrice Sabine, faisoit l'amour à toutes restes à Rome, avec force galands Gentils-Hommes Romains. De cas de fortune, elle ayant escrit une lettre de Rome à un jeune Gentil-Homme Romain, qui estoit avec l'Empereur en Angleterre, se complaignant qu'il l'avoit oubliée, et qu'il ne faisoit plus conte (1) d'elle, et qu'il n'estoit pas possible qu'il n'eust quelques amours par de-là, et que quelque mignonne affectée (2) ne l'eust espris dans les lacs de sa beauté; cette Lettre d'avanture tomba entre les mains d'Adrian: et comme ce Gentil-Homme, quelques jours après, demanda congé à l'Empereur, sous couleur de vouloir aller promptement à Rome pour les affaires de sa maison, Adrian luy dit en se joüant : *eh bien, jeune homme ; allez-y hardiment ; car l'Impératrice ma femme vous y attend en bonne dévotion.* Quoy voyant le Romain, et que l'Empereur avoit descouvert le secret, et lui en pourroit faire mauvais tour, sans dire adieu, ny autre chose, partit la nuit d'après, et s'enfuyt en Yrlande.

Il ne devoit pas avoir grand peur pour cela, comme l'Empereur luy-mesme disoit souvent, estant abreuvé à toute heure des amours débordées de sa femme : *certainement, si je n'estois Empereur, je me serois bien-tost defait de ma femme ; mais je ne veux montrer mauvais exemple.* Comme voulant

(1) Compte.
(2) *Ou* affetée.

dire, qu'importe aux Grands qu'ils soient-là logés, aussi qu'ils ne se divulguent. Quelle sentence pourtant pour les Grands, laquelle aucuns d'eux ont pratiquée, mais non pour ces raisons! Voilà comme ce bon Empereur assistoit joliment à se faire cocu.

Le bon Marc-Aurele, ayant sa femme Faustine, une bonne vesse, et luy estant conseillé de la chasser, il respondit: *si nous la quittons, il faut aussi quitter son douaire, qui est l'Empire : et qui ne voudroit estre Cocu de mesme, pour un tel morceau, voire moindre ?*

Son fils, Antonius Varus (*), dit Commodus, encore qu'il devinst fort cruel, en dit de mesme à ceux qui luy conseilloient de faire mourir ladite Faustine sa mere, qui fut tant amoureuse et chaude après un gladiateur, qu'on ne la peut jamais guérir de ce chaud mal, jusqu'à ce qu'on s'advisast de faire mourir ce maraud gladiateur, et luy faire boire son sang.

Force marys ont fait et font de mesme que ce bon Marc-Aurele, qui craignent de faire mourir leurs femmes putains, de peur d'en perdre les grands biens qui en procedent; aymans mieux estre riches Cocus à si bon marché, qu'estre cocquins.

Helas! que j'ay connu plusieurs Cocus, qui ne cessoient jamais de convier leurs parents, leurs amys, leurs compagnons, de venir voir leurs femmes, jusques à leur faire festins, pour les mieux y attirer; et y estant, les laisser seuls avec elles dans leurs chambres, leurs cabinets, et puis s'en aller et leur dire : *je vous laisse ma femme en garde.*

J'en ay connu un de par le monde, que vous eussiés dit que toute sa félicité et contentement gisoit à

(*) Verus.

estre cocu, et s'estudioit d'en trouver les occasions; et sur-tout n'oublioit ce premier mot : *ma femme est amoureuse de vous. L'aymez-vous autant qu'elle vous ayme?* Et quand il voyoit sa femme avec son serviteur, bien souvent il emmenoit la compagnie hors de la chambre, pour s'aller promener, les laissant tous deux ensemble, leur donnant beau loisir de traiter leurs amours : et si par cas il avoit à faire à tourner prestement à la chambre, dès le bas du degré il crioit ou il toussoit, afin qu'il ne trouvast les amants sur le fait; car volontiers, encore qu'on les sçache, et qu'on s'en doute, ces veues et surprises ne sont gueres agréables, ny aux uns, ny aux autres.

Aussi ce Seigneur, faisant un jour bastir un beau logis, le maistre masson luy demanda, s'il ne le vouloit pas illustrer de corniches? Il respondit : *je ne sçay que c'est de corniches. Demandez le à ma femme, qui le sçait, et qui sçait l'art de géométrie : et ce qu'elle dira, faites-le.*

Bien fit pis un que je sçay, qui, vendant un jour une de ses terres à un autre, pour cinquante mille escus, il en prit quarante-cinq mille en or et argent, et pour les cinq restant, il prit une corne de licorne : grande risée pour ceux qui le sceurent. *Comme*, disoient-ils, *s'il n'avoit assez de cornes chez soy, sans adjouster celle-là.*

J'ay connu un très-grand Seigneur, brave et vaillant, lequel vint à dire à un honneste Gentil-Homme, qui estoit fort son serviteur, en riant pourtant : *monsieur un tel, je ne sçay ce que vous avez fait à ma femme; mais elle est si amoureuse de vous, que jour et nuit elle ne me fait que parler de vous, et sans cesse me dit vos louanges. Pour toute réponse, je luy dis que je vous connois plustost qu'elle, et que je sçay vos valeurs et mérites qui sont grands.* Qui fut estonné,

ce fut ce Gentil-Homme; car il ne venoit que de mener cette Dame sous les bras à vespres, où la Reyne alloit. Toutesfois, le Gentil-homme s'asseura tout d'un coup et luy dit: *monsieur, je suis très-humble serviteur de madame vostre femme, et fort redevable de la bonne opinion qu'elle a de moy, et l'honore beaucoup: mais je ne luy fais pas l'amour en bouffonnant, ains beaucoup je luy fais bien la cour par vostre bon advis, que vous me donnastes derniérement; d'autant qu'elle peut beaucoup à l'endroit de ma maistresse, que je puis espouser par son moyen, et ainsi jespere qu'elle me sera aidante.*

Ce Prince n'en fit plus autre semblant, si-non que rire, et admonester le Gentil-Homme de courtiser sa femme plus que jamais; ce qu'il fit: estant bien-aise sous ce prétexte de servir une si belle Dame et Princesse, laquelle luy faisoit bien oublier son autre maistresse qu'il vouloit espouser, et ne s'en soucioit gueres, si-non que ce masque bouchoit et desguisoit tout.

Si ne peut-il faire tant, qu'il n'entrast un jour en jalousie, que voyant ce Gentil-Homme dans la chambre de la Reyne porter au bras un ruban incarnadin d'Espagne, qu'on avoit apporté par belle nouveauté à la Cour, et l'ayant tasté et manié, en causant avec luy, alla trouver sa femme, qui estoit près du lict de la Reyne, qui en avoit un tout pareil, et de la mesme piece que l'autre: si n'en sonna-il pourtant jamais mot, et n'en fut autre chose: et de telles amours, il en faut si bien couvrir les feux par telles cendres de discrétion et de bons advis, qu'elles ne se puissent descouvrir; car bien souvent le scandale ainsi descouvert despite plus les marys contre leurs femmes, que quand tout se fait en cachette, pratiquant en cela le proverbe: *si non castè, tamen cautè* (*).

(*). C'est-à-dire. *Si-non chastement, du moins finement.*

Que j'ay veu en mon temps de grands scandales et de grands inconvénients, pour les indiscrétions, et des Dames et de leurs serviteurs! Que leurs marys s'en soucient aussi peu que rien; mais qu'ils fissent bien leurs faits, *sotto coperte* (1), comme on dit, et ne fust point divulgué.

J'en ay connu une, qui tout à trac faisoit connoistre ses amours et ses faveurs qu'elle despartoit, comme si elle n'eust eu de mary ny fust esté sous aucune puissance; n'en voulant rien croire de l'advis de ses serviteurs et amis, qui luy en monstroient les inconvénients : aussi bien mal luy en prit.

Cette Dame n'a jamais fait ce que plusieurs autres Dames ont fait; car elles ont gentiment traité l'amour, et se sont données du bon temps, sans en avoir donné de connoissance au monde, si non quelques soupçons légers, qui n'eussent jamais peu montrer la vérité aux plus clair-voyants; car elles accostoient leurs serviteurs devant le monde si dextrement, et les entretenoient si escortement (2), que ny leurs marys, ny leurs espions, n'y eussent sceu mordre. Et quand ils alloient en quelque voyage, ou qu'ils vinssent à mourir, elles couvroient et cachoient leurs douleurs si sagement, qu'on n'y connoissoit rien.

J'ay connu une Dame belle et honneste, laquelle, un jour, qu'un grand Seigneur son serviteur mourut, elle parut en la chambre de la Reyne avec un visage aussi guay et riant, que le jour auparavant. D'aucuns l'en estimoient de cette discrétion, et qu'elle le faisoit, de peur de desplaire et irriter le Roy, qui n'aymoit pas le trespassé. D'aucuns la blasmoient, attribuant ce geste plustost à manquement d'amitié; comme l'on disoit

(1) C'est-à dire *sous les couvertes*, ou en cachette.
(2) Accortement.

qu'elle n'en estoit gueres bien garnie, ainsi que sont toutes celles qui se meslent de cette vie.

J'ay connu deux belles et honnestes Dames, lesquelles, ayant perdu leurs serviteurs en unefort une de guerre, firent de tels regrets et lamentations, et montrerent leurs deuils par leurs habits bruns, plus d'eau-benistiers, plus de testes de morts, et de toutes sortes de trophées de la mort en leurs affiquets, joyaux et bracelets qu'elles portoient, qui les scandaliserent fort: et cela leur nuisit grandement; mais leurs marys ne s'en soucioient autrement.

Voilà pourquoy ces Dames se transportent en la publication de leurs amours, lesquelles pourtant on doit louer et priser en leurs constances, mais non en leurs indiscrétions; car pour cela, il leur en fait très-mal: et si telles Dames sont blasmables en cela, il y a beaucoup de leurs serviteurs qui en méritent bien la réprimande aussi-bien qu'elles; car ils contrefont des transis, comme une chevre qui est en gesine, et des langoureux; ils jettent les yeux sur elles, et les envoyent en ambassade; ils font des gestes passionnés, des soupirs devant tout le monde; ils se parent des couleurs de leurs Dames trop apparemment; bref, ils se laissent aller à tant de sottes indiscrétions, que les aveugles s'en appercevroient: les uns aussi bien pour le faux que pour le vray; afin de donner à entendre à toute une Coûr, qu'ils sont amoureux en bon lieu, et qu'ils ont bonne fortune: et Dieu sçait, possible, on ne leur en donneroit pas l'aumone pour un liard, quand bien on en devroit perdre les œuvres de charité.

Je connois un Gentil-Homme et Seigneur, lequel, voulant abreuver le monde, qu'il estoit devenu amoureux d'une belle et honneste Dame que je sçay, fit

un jour tenir son petit mulet avec deux de ses pages et laquais au-devant sa porte. Par cas fortuit, monsieur de Strozzi et moy passasmes par là, et vismes ce mystere de ce mulet, ces pages et laquais. Il leur demanda soudain où estoit leur maistre? Ils firent response, qu'il estoit dans le logis de cette Dame : à quoy monsieur de Strozzi se mit à rire et me dire, que sur sa vie, il gageroit qu'il n'y estoit point, et soudain posa son page en sentinelle, pour voir si ce faux amant en sortiroit ; et de-là nous allasmes soudain en la chambre de la Reyne, où nous le trouvasmes, et non sans rire luy et moy : et sur le soir, nous le vinsmes accoster; et en feignant de luy faire la guerre, nous luy demandasmes où il estoit à telle heure après midy, et qu'il ne s'en sçauroit laver ; car nous y avions veu le mulet et ses pages à la porte de cette Dame. Luy faisant la mine d'estre fasché que nous avions veu cela, et de quoy nous luy en faisions la guerre de faire l'amour en ce bon lieu, il nous confessa vrayment qu'il y estoit : mais il nous pria de n'en sonner mot, autrement que nous le metterions en peine, et cette pauvre Dame, qui en seroit scandalisée et mal venue auprès de son mary ; ce que nous luy promismes (riants toujours à pleine gorge, et nous mocquants de luy, encore qu'il fust assez grand Seigneur et qualifié,) de n'en parler jamais, et que cela ne sortiroit de nostre bouche. Si est ce qu'au bout de quelques jours qu'il continuoit ses coups faux avec son mulet trop souvent, nous luy descouvrismes la fraude, et luy en fismes la guerre à bon escient, et en bonne compagnie, dont de honte s'en desista. Car la Dame le sceut par nostre moyen, qui fit guetter un jour le mulet et les pages, les faisant chasser de devant sa porte, comme gueux de l'hostiere ; et si fismes mieux : car nous le

dismes à son mary, et luy en fismes le conte si plaisamment, qu'il le trouva si bon, qu'il en rit luymesme à son aise, et dit, qu'il n'avoit pas peur que cet homme-là le fit jamais Cocu; et que s'il ne trouvoit le dit mulet et ses pages bien logés à sa porte, qu'il la leur feroit ouvrir et entrer dedans, pour les mettre mieux à couvert et à leur aise, et se garder du chaud, ou du froid, ou de la pluye. D'autres pourtant le faisoient bien Cocu. Et voilà comme ce bon Seigneur, aux despens de cette honneste Dame, de laquelle en estant devenu amoureux, se vouloit prévaloir, sans avoir respect d'aucun scandale.

J'ay connu un Gentil Homme, qui scandalisa par ses façons de faire une fort belle et honneste Dame, de laquelle en estant devenu amoureux quelque temps, et la pressant d'en obtenir ce bon petit morceau gardé pour la bouche du mary, elle luy refusa tout à plat; et après plusieurs refus, il luy dit, comme désespéré : *he bien, vous ne le voulez pas, et je vous jure que je vous ruineray d'honneur.* Et pour ce faire s'advisa de faire tant d'allées et venues à cachettes, mais non si secrettes, qu'il ne se monstra à plusieurs yeux exprès, et donna moyen de s'en appercevoir la nuit et le jour, à la maison où elle se tenoit; braver et se vanter sous main de ses bonnes et fausses fortunes; et devant le monde rechercher la Dame avec plus de privauté qu'il n'avoit occasion de le faire; et parmy ses compagnons faire du galland, plus pour le faux que pour le vray : si bien qu'estant venu un soir fort tard en la chambre de cette Dame, tout bouché de son manteau, et se cachant de ceux de la maison, après avoir joué de ces tours, fut soupçonné par le maistre-d'hostel de la maison, qui fit faire le guet : et ne l'ayant peu trouver, le mary pourtant battit sa femme, et luy

donna quelques soufflets ; mais poussé après du maistre d'hostel, qui luy dit que ce n'estoit assez, la tua et dagua, et en eut du Roy fort aisément sa grace. Ce fut grand dommage de cette Dame, car elle estoit très-belle. Depuis ce Gentil-Homme, qui en avoit esté cause, ne le porta gueres loin, et fut tué en une rencontre de guerre, par permission de Dieu, pour avoir si injustement osté l'honneur et la vie à cette honneste Dame.

Pour dire la vérité sur cet exemple, et une infinité d'autres que j'ay veus, il y a aucunes grandes Dames, qui ont grand tort d'elles-mesmes, et qui sont les vrayes causes de leur scandale et de leur déshonneur : car elles mesmes vont attaquer les escarmouches, et attirent les galands à elles, et du commencement leur font les plus belles caresses du monde, des privautez, des familiaritez, leur donnent par leurs doux attraits et belles paroles, des espérances ; mais quand il faut venir à ce point, elles les desnient tout à plat. De sorte que les honnestes hommes, qui s'estoient proposez force choses plaisantes de leur corps, se désesperent, et despitent en prenant un congé rude d'elles, les vont deshonorant, et les publient pour les plus grandes vesses du monde, et en content cent fois plus qu'il n'y en a.

Donc, voilà pourquoy il ne faut jamais qu'une honneste Dame se mesle d'attirer à soy un galland Gentil-Homme, et se laisse servir à luy, si elle ne le contente à la fin, selon ses mérites et ses services.

Il faut qu'elle se propose cela, si elle ne veut estre perdue, mesme si elle a affaire à un honneste et galland Gentil-Homme : autrement, dès le commencement, s'il la vient accoster, et qu'elle voye que ce soit pour ce point tant desiré à qui il adresse ses vœux, et qu'elle n'aye point d'envie de luy en

donner, il faut qu'elle luy donne son congé dès l'entrée du logis; car pour en parler franchement, toutes Dames qui se laissent aymer et servir, s'obligent tellement, qu'elles ne se peuvent dédire du combat : il faut qu'elles y viennent tost ou tard, quoy qu'il tarde.

Mais il y a des Dames qui se plaisent à se faire servir pour rien, si-non pour leurs beaux yeux, et disent qu'elles desirent estre servies, que c'est leur félicité, mais non d'en venir-là; et disent qu'elles prennent plaisir à desirer, et non à exécuter. J'en ay veu aucunes, qui me l'ont dit: toutesfois, il ne faut pourtant qu'elles le prennent-là : car si une fois elles se meslent à desirer, sans doute il faut qu'elles en viennent-là a l'exécution : car ainsi la loy d'amour le veut, et que toute Dame le desire, ou souhaite, ou songe de vouloir desirer à soy un homme. Cela est fait, si l'homme le connoist, et qu'il poursuive vivement ce qu'il attaque, il en aura, ou pied, ou aisle, ou plume, ou poil, comme l'on dit.

Voilà donc comme les pauvres marys se font Cocus par telles opinions des Dames, qui veulent desirer et non pas exécuter; mais sans y penser, elles s'y vont brusler à la chandelle, ou bien au feu qu'elles ont basty d'elles-mesmes : ainsi que font les pauvres simplettes Bergeres, lesquelles, pour se chauffer parmy les champs, en gardant leurs moutons et brebis, allument un petit feu, sans songer à aucun mal ou inconvénient; mais elles ne se donnent de garde, que ce petit feu en vient quelquesfois à allumer un si grand, qu'il brusle tout un pays de landes et taillis.

Il faudroit que telles Dames prinssent l'exemple, pour se faire sages, de la Comtesse d'Escaldasor, demeurant à Pavie, à laquelle Monsieur de Lescu,

qui depuis fut appellé le Maréchal de Foix, estudiant à Pavie, et pour lors le nommoit-on le Protonotaire de Foix, d'autant qu'il estoit dédié à l'Eglise, mais depuis il quitta la robbe, pour prendre les armes, faisant l'amour à cette belle Dame (*): et d'autant que pour lors elle emportoit le prix de la beauté sur les belles de Lombardie, et s'en voyant pressée, et ne le voulant rudement mescontenter, ny donner son congé; car il estoit proche parent de ce grand Gaston de Foix, Monsieur de Nemours, sous le grand renom duquel alors toute l'Italie trembloit: et un jour d'une grande magnificence et feste, qui se faisoit à Pavie, où toutes les grandes Dames, et mesme les plus belles de la ville et d'alentour, se trouverent ensemble, les honnestes Gentils-Hommes ne manquerent pas aussi de s'y trouver.

Cette Comtesse parut belle entre toutes les autres, pompeusement habillée d'une robbe de satin bleu celeste, toute couverte et semée autant pleine que vuide de flambeaux et papillons voletants à l'entour et s'y bruslants le tout en broderie d'or et d'argent, ainsi que de tout temps les brodeurs de Milan ont sceu bien faire par-dessus tous les autres; si bien qu'elle emporta l'estime d'estre le mieux en point de toute la compagnie.

Monsieur le Protonotaire de Foix, la menant danser, fut curieux de luy demander la signification des devises de sa robbe, se doutant bien qu'il y avoit là-dessus quelque sens caché, qui ne luy plaisoit pas. Elle respondit : *Monsieur, j'ay fait faire ma robbe de la façon que les gens d'armes et Cavaliers font à leurs chevaux riotteux et vicieux, et qui ruent et tirent du*

(*) *Voyez son Eloge, le XXVIe. Discours des* Capitaines François.

pied : ils leur mettent sur leur crouppe une grosse sonnette d'argent, afin que, par ce signal, leurs compagnons, quand il sont en campagne et en foule, soient advertis de se donner de garde de ce meschant cheval qui ruë, de peur qu'il ne les frappe. Pareillement, par les papillons voletants et se bruslants dans ces flambeaux, j'advertis les honnestes Gentils-Hommes, qui me font ce bien de m'aymer, et admirer ma beauté, de n'en approcher trop près, ny en desirer autres choses davantage que la veuë; car ils n'y gagneront rien, non plus que les papillons, si-non desirer et brusler, et n'en avoir rien plus. Cette histoire est escrite dans les *devises de Paul Jove.* Par ainsi, cette Dame advertissoit son serviteur de prendre garde à soy de bonne-heure. Je ne sçay s'il s'en approcha de plus près, ou comme il en fit; mais pourtant, luy, ayant esté blessé à mort à la bataille de Pavie, et puis prisonnier, il pria d'estre porté chés cette Comtesse à son logis dans Pavie, où il fut très bien receu et traité d'elle. Au bout de trois jours, il y mourut, avec le grand regret de la Dame, ainsi que j'ay ouy conter à Monsieur de Montluc, une fois que nous estions dans la tranchée de la Rochelle de nuit, qu'il estoit en ces (*) causeries, et que je luy fis le conte de cette devise, qui m'asseura avoir veu cette Comtesse très-belle, et qui aymoit fort ledit Mareschal, et fut bien honorablement traité d'elle. Du reste il n'en sçavoit rien si d'autres fois ils avoient passé plus outre. Cet exemple devroit suffire pour plusieurs et aucunes Dames que j'ay alléguées.

Or, y a-il des Cocus, qui sont si bons, qu'ils font prescher et admonester leurs femmes, par gens-

(*) ses.

de-bien et religieux, pour leur conversion et correction; lesquelles, par larmes feintes, et paroles dissimulées, font de grands vœux, promettant monts et merveilles de repentance, et de n'y retourner jamais plus : mais de tels serments ne durent gueres; car les vœux et larmes de telles Dames valent autant que jurements et reniments d'amoureux. Comme j'en ay veu et connu une Dame, à laquelle un grand Prince, son Souverain, fit cette escorne d'introduire et apposter un Cordelier d'aller trouver son mary, qui estoit en une province pour son service, comme de soy-mesme, et venant de sa cour, l'advertit des amours folles de sa femme, et du mauvais bruit qui couroit du tort qu'elle luy faisoit; et pour son devoir de son estat et vacation, l'en advertissoit de bonne-heure, afin qu'il mist ordre à cette ame pécheresse. Le mary fut bien esbahy d'une telle ambassade, et doux office de charité. Il n'en fit autre semblant pourtant, si-non de le remercier, et luy donner espérance d'y pourvoir : mais il n'en traitta point sa femme plus mal à son retour; car qu'eut-il gagné? Quand une fois une femme s'est mise à ce train, elle ne s'en destraque, non plus qu'un cheval de poste, qui a accoustumé si fort le gallop, qu'il ne le sçauroit changer en autre train d'aller.

Hé! combien s'est-il veu d'honnestes Dames, qui, ayant esté surprises sur ce fait, tancées, battues, persuadées et remonstrées, tant par force que par douceur, de n'y retourner jamais! Plus elles promettent, jurent, et protestent de se faire chastes, plus puis après elles pratiquent ce proverbe *passato il pericolo, gabbato il Santo* (*); et retournent

(*) C'est-à-dire. *Le péril passé, l'on se mocque du Saint.*

encore plus que jamais en l'amoureuse guerre. Voire qu'il s'en est veu plusieurs d'elles, se sentant dans l'ame quelque ver rongeant, qui d'elles-mesmes faisoient des vœux bien saints et solemnels, mais ne les gardoient gueres, et se repentoient d'estre repenties, ainsi que dit Monsieur du Bellay des Courtisannes repenties (*a*) : et telles femmes affirment, qu'il est bien mal-aisé de se deffaire pour tout jamais d'une si douce habitude et coustume, puisqu'elles sont si peu en leurs courtes demeures qu'elles font en ce monde.

Je m'en rapporterois volontiers à aucunes belles filles, jeunes, repenties, qui se sont voilées et recluses, si on leur demandoit, et en foy et en conscience, ce qu'elles en respondroient, et comme elles desireroient bien souvent leurs hautes murailles abbatues, pour en sortir aussi-tost.

Voilà pourquoy il ne faut point que les marys pensent autrement réduire leurs femmes, après qu'elles ont fait la premiere fausse pointe de leur honneur, si-non de leur lascher la bride, et leur recommander seulement la discrétion, et tout guariment de scandale; car on a beau porter tous les remedes d'amour qu'Ovide a jamais appris, et une infinité qui se sont encore inventez, ny mesme les authentiques du Maistre François Rabelais, qu'il apprit au vénérable Panurge, n'y serviront jamais rien, ou bien, pour le meilleur, pratiquer un refrain

(*a*) *Joachim du Bellay*, dans sa *Contre-Repentie*, f. 444, a. de ses Œuvres 1576.

Mere d'amour, suivant mes premiers vœux,
Dessous tes loix remettre je me veux,
Dont je voudrois n'être jamais sortie,
Et me respens de m'estre repentie.

d'une vieille chanson, qui fut faite du temps du Roy François I, qui dit, *qui voudroit garder qu'une femme n'aille du tout à l'abandon, il la faudroit fermer dans une pippe, et en joüir par le bondon.*

Du temps du Roy Henry, il y eut un certain quinqualier, qui apporta une douzaine de certains engins à la Foire S. Germain, pour brider le cas des femmes (*a*), qui estoient faits de fer, et ceinturoient comme une ceinture, et venoient à se prendre par le bas, et se fermer en clef: si subtillement faits, qu'il n'estoit pas possible que la femme, en estant bridée une fois, s'en peust jamais prévaloir pour ce doux plaisir, n'ayant que quelques petits trous menus, pour servir à pisser.

On dit qu'il y eut quelques cinq ou six marys jaloux et fascheux, qui en achepterent, et briderent leurs femmes de telle façon, qu'elles purent bien dire: adieu bon temps. Si en eut-il une, qui s'advisa de s'accoster d'un serrurier fort subtil en son art, à qui ayant monstré ledit engin, et le sien et tout, son mary estant allé dehors aux champs, il y appliqua si bien son esprit, qu'il luy forgea une fausse clef, que la Dame le fermoit et ouvroit à toute heure, et quand elle vouloit. Le mary n'y trouva jamais rien à redire: et se donna son saoul de ce doux plaisir, en dépit du fat jaloux de mary, pensant de vivre toujours en franchise de Cocuage. Mais ce meschant serrurier, qui fit la fausse clef, gasta tout: et si fit mieux, à ce qu'on dit; car ce fut le premier qui en tasta, et le fit Cornard: aussi n'y avoit il danger; car Vénus, qui fut la plus belle femme et putain du monde, avoit Vulcan, serrurier et forgeron,

(*a*) Ces sortes de cadenats étoient en usage à Venise, dès devant l'année 1522.

pour

pour mary, lequel estoit un fort vilain, sale, et boiteux, et très-laid.

On dit plus; qu'il y eut beaucoup de galands et honnestes Gentils-hommes de la Cour, qui menacerent de telle façon le quinquallier, que, s'il se mesloit jamais de porter telles ravauderies, qu'on le tueroit, et qu'il n'y retournast plus, et jettast tous les autres qui estoient restez, dans le retrait; ce qu'il fit: et depuis oncques n'en fut parlé dont il fut bien sage; car c'estoit assez pour faire perdre la moitié du monde, à faute de ne le peupler, par tels bridements, serrures et fermoirs de nature, abominables et détestables ennemis de la multiplication humaine.

Il y a (*) qui baillent leurs femmes à garder à des eunuques, que l'Empereur Alexandre Severus rejetta fort, avec rude commandement de ne pratiquer jamais les Dames Romaines; mais ils y sont esté attrappez: non qu'ils engendrassent, et les femmes conceussent d'eux; mais en recevoient quelques sentiments et superficies de plaisirs légers, quasi approchant du grand parfait: dont aucuns ne s'en soucient point, disant que leur principal marisson de l'adultere de leurs femmes, ne procédoit pas de ce qu'elles s'en faisoient donner, mais qu'il leur faschoit grandement de nourrir et élever et tenir pour enfants ceux qu'ils n'avoient pas faits: car sans cela, ce fust esté le moindre de leurs soucis, ainsi que j'en ay connu aucuns et plusieurs, lesquels, quand ils trouvoient bons et faciles ceux qui les avoient faits à leurs femmes, à donner un bon revenu, à les entretenir, ne s'en donnoient autrement soucy, ainsi qu'ils conseillent à leurs femmes de leur demander, et les

(*) Il y en a.

prier de donner pension pour nourrir et entretenir le petit qu'elles ont eu d'eux. Comme j'ay ouy conter d'une grande Dame, laquelle eut Villecouvin, enfant du Roy François I : elle le pria de luy donner ou assigner quelque peu de bien, avant qu'il mourust, pour l'enfant qu'il luy avoit fait; ce qu'il fit, et luy assigna deux cent mille escus en banque, qui luy profiterent et coururent toujours d'intérests, et de change en change : en sorte qu'estant venu grand, il despensoit si magnifiquement et paroissoit en si belle despense et en jeux à la Cour, qu'un chacun s'en estonnoit, et présumoit-on qu'il jouissoit de quelque Dame, qu'on n'eusse point pensé : et ne croyoit-on sa mere nullement; mais d'autant qu'il ne bougeoit d'avec elle, un chacun jugeoit que la grande despense qu'il faisoit, procédoit de la jouissance d'elle : et pourtant c'estoit le contraire; car elle estoit sa mere, et peu de gens le sçavoient, encore qu'on ne sceust bien sa lignée et procréation : si ce n'est qu'il vint à mourir à Constantinople; et son aubaine, comme bastard, fut donné au Mareschal de Retz, qui estoit fin et subtil à descouvrir tel pot aux roses, mesme pour son profit qu'il eust pris sur la glace, et vérifia la bastardise, qui avoit esté si long-temps cachée, et emporta le don d'aubaine par-dessus Monsieur de Teligny, qui avoit esté constitué héritier dudit Villecouvin.

D'autres disoient pourtant, que cette Dame avoit eu cet enfant d'autres que du Roy, et qu'elle l'avoit ainsi enrichy du sien propre; mais Monsieur de Retz esplucha et chercha tant parmy les banquiers, qu'il y trouva l'argent et les obligations du Roy François I. Les uns disoient pourtant d'autre Prince, non si grand que le Roy, ou d'un autre moindre; mais pour couvrir et cacher tout, et nourrir l'enfant, il

n'estoit pas mauvais de supposer tout à Sa Majesté, comme cela se voit en d'autres.

Je croy qu'il y a plusieurs femmes parmy le monde, et mesme en France, que si elles pensoient produire des enfants à tels prix, que les Roys et les grands monteroient aisément sur leurs ventres : mais bien souvent ils y montent, et n'en ont de grandes lipées, dont en ce elles sont bien trompées ; car à tel Grand volontiers ne s'addonnent-elles, si-non pour avoir le galardon (*a*), comme dit l'Espagnol.

Il y a une fort belle question sur ces enfants putatifs et incertains, à sçavoir, s'ils doivent succéder aux biens paternels et maternels, et que c'est un grand péché aux femmes de les faire succéder ; dont aucuns docteurs ont dit, que la femme le doit révéler au mary, et en dire la vérité. Ainsi le réfere le docteur subtil : mais cette opinion n'est pas bonne, disent d'autres, parce que la femme se diffameroit elle-mesme en le révélant, et pour autant elle n'y est tenue, car la bonne renommée est un plus grand bien que les biens temporels, dit Salomon.

Il vaut donc mieux que les biens soient occupez par l'enfant, que la bonne renommée se perde ; car comme dit un ancien proverbe : *mieux vaut bonne renommée, que ceinture dorée.*

De-là les théologiens tirent une maxime qui dit, que quand deux préceptes et commandements nous obligent, le moindre doit céder au plus grand. Or, est-il que le commandement de garder sa bonne renommée est plus grand que celuy qui concede le bien d'autruy. Il faut donc qu'il soit préféré à celuy-là.

De plus, si la femme révele cela à son mary,

(*a*) *Guerdon*, *Galardon*, *qui dardonne*, *premio ricompensa*, dit le *Franciosini.*

elle se met en danger d'estre tuée de luy-mesme; ce qui est fort deffendu, de se pourchasser la mort: non pas mesme n'est permis à une femme de se tuer, de peur d'estre violée, ou après l'avoir esté; car elle pécheroit mortellement : si-bien qu'il vaut mieux permettre d'estre violée, (si on n'y peut, en criant, ou fuyant, remédier) que se tuer soy-mesme; car le violement du corps n'est point péché, si-non du consentement de l'esprit. C'est la response que fit Sainte-Lucie au Tyran qui la menaçoit de la faire mener au Bordeau. *Si vous me faites*, dit-elle, *forcer ma chasteté, je recevray double couronne.*

Pour cette raison, Lucrece est taxée d'aucuns. Il est vrai que Sainte Sabine et Sainte Sofronie, avec d'autres pucelles chrestiennes, lesquelles se sont privées de vie, afin de ne tomber entre les mains des barbares, sont excusées de nos peres et docteurs; disant qu'elles ont fait cela par certain mouvement du S. Esprit.

Par lequel S. Esprit, après la prise de Cypre, une Damoiselle Cypriotte, nouvellement chrestienne, se voyant emmener esclave avec plusieurs autres pareilles dames, pour estre la proye des Turcs, mit le feu secretement dans les poudres de la galere, si-bien qu'en un moment tout fut embrasée et consommé avec elle, disant: *à Dieu ne plaise, que nos corps soyent pollus et connus par ces vilains Turcs et Sarrasins.* Et Dieu sait, possible, qu'il avoit esté desja pollu, et en voulut ainsi faire la pénitence; si ce n'est que son maistre ne l'avoit voulu toucher, afin d'en tirer plus d'argent, la vendant vierge, comme l'on est friant de taster en ce pays, voire tous autres, un morceau intacté.

Or, pour retourner encore à la garde noble de ces pauvres femmes, comme j'ay dit, les eunuques

ne laissent à commettre adultere avec elles, et faire leurs marys cocus, réservé la procréation à part.

J'ay connu deux femmes en France, qui se mirent à aymer deux chastrez Gentils-hommes, afin de n'engrosser point; et pourtant en avoient plaisir, et si ne se scandalisoient. Mais il y a eu des marys si jaloux en Turquie et en Barbarie, lesquels s'estant apperceus de cette fraude, ils se sont advisez de faire chastrer tout à trac leurs pauvres esclaves, et leur couper tout net: dont, à ce que disent et escrivent ceux qui ont pratiqué la Turquie, il n'en réchappe deux de douze, ausquels ils exercent cette cruauté, qu'ils ne meurent; et ceux qui en réchappent, ils les ayment et adorent comme vrays, seurs et chastes gardiens de la chasteté de leurs femmes, et garantisseurs de leur honneur.

Nous autres Chrestiens n'usons point de ces vilaines rigueurs, et par trop horribles; mais au-lieu de ces chastrez, nous leur donnons des vieillards sexagénaires, comme l'on fait en Espagne, et mesme à la Cour des Reynes de-là, lesquels j'ay veu gardiens des filles de leur Cour et de leur suite: et Dieu sait, il y a des vieillards cent fois plus dangereux à perdre filles et femmes, que les jeunes, et cent fois plus inventifs, plus chaleureux et industrieux à les gagner et corrompre.

Je croy que telles gardes, pour estre chenues, et à la teste et au menton, ne sont pas plus seures que les jeunes: et les vieilles femmes non plus, ainsi qu'une vieille gouvernante Espagnole, conduisant ses filles, et passant par une grande salle, et voyant des membres naturels peints à l'advantage, et fort gros, et demesurez, contre la muraille, se prit à dire: *mira que tan bravos nos los pintam estos hombres; como quien ne los cognossiesse*: et ses filles se tournerent

vers elle, et y prirent envie, fors une que j'ay connue, qui, contrefaisant de la simple, demanda à une de ses compagnes, quels oiseaux estoient ceux-là ? Car il y avoit aucuns peints avec des aisles. Elle lui respondit, que c'estoient oiseaux de Barbarie, plus beaux en leur naturel, qu'en peinture : et Dieu sçait si elle n'en avoit point jamais veu ; mais il falloir qu'elle en fist la mine.

Beaucoup de marys se trompent bien souvent en ces gardes ; car il leur semble que pourveu que leurs femmes soient entre les mains des vieilles, que les unes et les autres appellent leur mere pour titre d'honneur, qu'elles sont très-bien gardées sur le devant : et de celles il n'y en a point de plus aisées à suborner et gagner qu'elles ; car de leur naturel, estant avaricieuses comme elles sont, elles en prennent de toutes mains, pour vendre leurs prisonnieres.

D'autres ne peuvent veiller toujours ces belles jeunes femmes, qui sont toujours en bonne cervelle, et mesme quand elles font l'amour, que la pluspart du temps elles dorment en un coin de cheminée, qu'en leur présence les Cocus se forgent sans qu'elles s'en prennent garde, ny n'en sçachent rien.

J'ay connu une Dame qui le fit une fois devant sa gouvernante si subtilement, qu'elle ne s'en apperceut jamais.

Une autre en fit de mesme devant son mary quasi visiblement, comme il joüoit à la prime.

D'autres vieilles ont mauvaises jambes, qui ne peuvent pas suivre au trot leurs Dames, qu'avant qu'elles arrivent au bout d'une allée, ou d'un bois, ou d'un cabinet, leurs Dames ont desrobé leur coup en robbe, sans qu'elles s'en soient apperceues, n'y ayant rien veu, pour estre débiles de jambes, et basses de la veuë.

D'autres vieilles gouvernantes y a-t-il, qui ayant pratiqué le mestier, ont pitié de voir jeusner les jeunes, et leur sont si débonnaires, que d'elles-mesmes leur en ouvrent le chemin, et les en persuadent de l'en suivre, et leur assistent de leur pouvoir.

Aussi l'Aretin disoit, que le plus grand plaisir qu'une Dame qui a passé par-là, peut avoir, et tout son plus grand contentement, c'est d'y faire passer une autre de mesme.

Voilà pourquoy, quand on se veut bien aider d'un bon ministre pour l'amour, on prend et s'adresse-t-on plustost à une vieille maquerelle, qu'à une jeune femme. Aussi tiens-je d'un fort galand homme, qu'il ne prenoit nul plaisir, et le deffendoit expressément à sa femme, de ne hanter jamais compagnie de vieilles, pour estre trop dangereuses, mais avec des jeunes tant qu'elle voudroit; et en alléguoit beaucoup de bonnes raisons, que je laisse aux mieux discourants à discourir.

Et c'est pourquoy un Seigneur de par le monde, que je sçay, confia sa femme (de laquelle il estoit jaloux) à une sienne cousine, fille pourtant, pour luy servir de surveillante; ce qu'elle fit très-bien, encore que de son costé elle retinst moitié du naturel du chien de l'hortolan (*a*), d'autant qu'il ne mange jamais des choux du jardin de son maistre, et n'en laissoit manger aux autres; mais celle-cy en mangeoit, et n'en vouloit point faire manger à sa cousine: si est-ce pourtant, que l'austre luy desroboit tousjours quelque coup en cotte, dont elle ne s'en appercevoit, quelque fine qu'elle fust, ou feignoit ne s'en appercevoir.

(*a*) Du jardinier. De l'Italien *Hortolano*, qui vient du Latin *Hortulanus*, de *Hortus*.

J'alléguerois une infinité de remedes, dont s'aydent les pauvres cocus, dont usent les pauvres jaloux cocus, pour brider, serrer, gesner, et tenir de court leurs femmes, qu'elles ne fassent le saut : mais ils ont beau pratiquer tous ces vieux moyens qu'ils ont ouy dire, et d'en excogiter de nouveaux ; car ils y perdent leurs escrimes : car quand une fois leurs femmes ont mis ce vert-cocquin dans leurs testes, les envoyent à toute heure chez Guillot le songeur (1), ainsi que j'espere en descouvrir (2) en un chapitre que j'ay à demy-fait, des ruses et astuces des femmes sur ce point, que je confere avec les stratagémes des astuces militaires des hommes de guerre (3). Et le plus beau remede, seure et douce garde, que le mary jaloux peut donner à sa femme, c'est de la laisser aller en son plein pouvoir, ainsi que j'ay ouy dire à un galand homme marié ; estant le naturel de la femme, que, tant plus on luy deffend une chose, tant plus elle desire la faire, et sur tout en amours, où l'appetit s'eschauffe plus en le deffendant qu'au laisser courre.

Voilà une autre sorte de Cocus dont pourtant il y a question, à sçavoir, si l'on a joüi d'une femme à plein plaisir durant la vie de son mary Cocu, et que le mary vienne à décéder, et que le serviteur vienne après à espouser cette femme veufve, si l'ayant espousée en secondes nopces, il doit porter le nom et titre de Cocu, ainsi que j'ay connu et ouy parler de plusieurs Grands.

Il y en a qui disent qu'il ne peut estre Cocu, puis-

(1) On a appellé *Guillot le Songeur* tout homme songeard, du Chevalier *Guillan le Pensif*, l'un des personnages de l'*Amadis*.

(2) Discourir.

(3) On n'a point ce discours ou chapitre.

que c'est luy-mesme qui en a fait la faction, et qu'il n'y aye aucun qui l'aye fait cocu que luy-mesme, et que ses cornes sont faites de soy-mesme. Toutesfois il y a bien des armuriers qui font des espées, desquelles ils sont tuez, où s'entretuent eux mesmes.

Il y en a d'autres qui disent l'estre réellement Cocu, et de fait, en herbe : pourtant ils en alleguent force raisons ; mais d'autant que le procès en est indécis, je le laisse à vuider à la premiere audience qu'on voudra donner pour cette cause.

Si diray-je encore cettui-cy d'une bien grande Dame, mariée encore, laquelle s'est compromise en mariage à celuy qui l'entretient encore, il y a quatorze ans, et depuis ce temps a tousjours attendu et souhaité que son mary mourust. Au diable s'il a peu mourir encore à son souhait, si-non qu'elle pouvoit bien dire : *maudit soit le mary et le compagnon qui a plus vescu que je ne voulois !* De maladies et indisposition de son corps, il en a eu prou, mais de mort point.

Si-bien que le Roy Henry III, ayant donné la survivance de l'Estat beau et grand, qu'avoit ledit mary Cocu, à un fort honneste et brave Gentil-homme, me disoit souvent : *Y a-t-il deux personnes en ma Cour, ausquelles moult tarde qu'un tel ne meure bientost ; à l'une, pour avoir son estat ; à l'autre, pour espouser son amoureuse ; mais l'un et l'autre ont esté jusques icy trompez.*

Voilà comment Dieu est sage et providént, de n'envoyer point ce que l'on souhaite de mauvais : toutes-fois, l'on m'a dit que depuis peu ils font mauvais mesnage, et ont rompu leur promesse de mariage de futur, et bruslé le contract, par grand despit de la femme, et joye du marié prétendu, d'autant qu'il se vouloit pourvoir ailleurs, et ne vou-

loit plus tant attendre la mort de l'autre mary, qui, se mocquant des gens, donnoit assez souvent des allarmes qu'il s'en alloit mourir; mais enfin, il a survescu le mary prétendu.

Punition de Dieu, certes! car il ne s'ouyt jamais gueres parler d'un mariage ainsi fait; qui est un grand cas et énorme, de faire et accorder un second mariage, estant le premier en son entier.

J'aymerois autant d'une, qui est grande, mais non tant que l'autre, que je viens de dire, laquelle, estant pourchassée d'un Gentil-Homme par mariage, elle espousa, non pour l'amour qu'elle luy porta, mais pour ce qu'elle le voyoit maladif, attenué, allanguy, et mal disposé ordinairement; et que les Médecins luy disoient qu'il ne vivroit pas un an, et mesme après avoir couru cette belle femme par plusieurs fois dedans son lit: et pour ce, elle en espéroit bien-tost la mort, et s'accommoderoit tost après sa mort de ses biens et moyens, beaux meubles, et grands advantages qu'il luy donnoit par mariage; car il estoit très-riche et bien-aisé Gentil-Homme. Elle fut bien trompée; car il vit encore, gaillard, et mieux disposé cent fois qu'avant qu'il l'espousast: depuis elle est morte. On dit que le dit Gentil-Homme contrefaisoit ainsi du maladif et marmiteux, afin que, connoissant cette femme très-avare, elle fust émue à l'espouser sous espérance d'avoir tels grands biens; mais Dieu là-dessus disposa tout autrement, et fit brouter la chevre là où elle avoit esté attachée, en despit d'elle.

Que dirons nous d'aucuns, qui espousent des putains et des courtisannes, qui ont esté très-fameuses, comme l'on fait assez coustumiérement en France, mais sur-tout en Espagne et en Italie; lesquels se persuadent de gagner les œuvres de miséricorde: *Por*

librar una anima Christiana del Infierno (*) comme ils disent, en la sainte voye.

Certainement, j'ay veu aucuns tenir cette opinion et maxime, que s'ils les espousoient pour ce saint et bon sujet, ils ne doivent tenir rang de Cocus; car ce qui se fait pour l'amour de Dieu, ne doit pas estre converty en opprobre : moyennant aussi que leurs femmes, estant remises en la bonne voye, ne s'en ostent et retournent à l'autre; comme j'en ay veu aucunes en ces deux pays, qui ne se rendoient plus pécheresses après estre mariées, d'autres qui ne s'en pouvoient corriger, mais retournoient broncher dans la premiere fosse.

La premiere fois que je fus en Italie, je devins amoureux d'une fort belle Courtisanne à Rome, qui s'appelloit Faustine; et d'autant que je n'avois pas grand argent, et qu'elle estoit en trop haut prix de dix ou douze escus pour nuit, fallut que je me contentasse de la parole et du regard. Au bout de quelque temps, j'y retournay pour la deuxiesme fois garny d'argent. Je l'allay voir dans son logis par le moyen d'une seconde, et la trouvay mariée avec un homme de justice, en son mesme logis, qui me recueillit de bonne amour, et me contant la bonne fortune de son mariage, et me rejettant bien loin ses folies du temps passé, auxquelles elle avoit dit adieu pour jamais. Je luy monstray de beaux escus François, mourant pour l'amour d'elle plus que jamais. Elle en fut tentée, et m'accorda ce que je voulus : me disant qu'en mariage faisant, elle avoit arresté et concerté avec son mary sa liberté entiére, mais sans scandale pourtant ny déguisement, moyennant une

(*) Cest-à-dire. *Pour délivrer une ame chrétienne de l'Enfer.*

grande somme, afin que tous deux se peussent entretenir en grandeur; et qu'elle estoit pour les grandes sommes, et s'y laissoit aller volontiers, mais non point pour les petites. Celuy-là estoit bien Cocu en herbe et en gerbe.

J'ay ouy parler d'une Dame de parmy le monde, qui, mariage faisant, voulut et arresta, que son mary la laissast à la Cour, pour faire l'amour; se réservant l'usage de sa forest de mort bois, ou bois-mort, comme luy plairoit. Aussi, en récompense, elle luy donnoit tous les mois mille francs pour ses menus plaisirs, et ne se soucia d'autre chose que de se donner du bon temps.

Par ainsi, telles femmes, qui ont esté libres, volontiers ne se peuvent garder qu'elles ne rompent les serrures estroites de leurs portes, quelque contrainte qu'il y ait mesme, où l'or sonne et reluit: tesmoin cette belle fille du Roy Acrise, qui, toute reserrée et renfermée dans sa grosse tour, se laissa un jour aller à ces belles goutes d'or de Jupiter.

Ha! que mal-aisément se peut garder, disoit un galant homme, une femme qui est belle, ambitiense, avare, convoiteuse d'estre brave, bien habillée, bien diaprée, et bien en point, qu'elle ne donne non du nez, mais du cul, en terre; quoy qu'elle porte son cas armé, comme l'on dit, et que son mary soit brave, vaillant, et qui porte bonne espée pour le defendre.

J'en ay tant connu de ces braves et vaillants, qui ont passé par-là, dont certes c'estoit grand dommage, de voir ces honnestes et vaillants hommes en venir-là; et qu'après tant de belles victoires gagnées par eux, tant de remarquables conquestes sur leurs ennemis, et beaux combats démeslez par leur valeur, qu'il faille que parmy les belles feuilles et

fleurs de leurs chapeaux triomphants, qu'ils portent sur la teste, l'on y trouve des cornes entremeslées, qui les deshonorent du tout: lesquels néantmoins s'amusent plus à leurs belles ambitions par leurs beaux combats, honorables charges, vaillances et exploits, qu'à surveiller leurs femmes, et esclairer leur antre obscur; et par ainsi, arrivent, sans y penser, à la cité et conqueste de Cornuaille, dont c'est grand dommage.

Pourtant, comme j'en ay bien connu un brave et vaillant, qui portoit le titre d'un fort Grand, duquel, un jour se plaisant à raconter ses vaillances et conquestes, il y eut un fort honneste Gentil-homme et grand, son allié et familier, qui dit à un autre: *Il nous raconte icy ses conquestes, dont je m'en estonne; car le cas de sa femme est plus grand que toutes celles qu'il a jamais faites, ny ne fera oncques.*

J'en ay bien connu plusieurs autres, lesquels, quelque belle grace, majesté et apparence de leurs valeurs et mérites qu'il peussent monstrer, si avoient-ils pourtant cette encloueure de Cocu, qui les effaçoit du tout; car telles encoulures et encloueures ne ne se peuvent cacher et feindre: quelque bonne mine et bon geste qu'on veuille faire, elle se connoist et s'apperçoit à clair; et quant à moy, je n'en ay jamais veu à ma vie aucun de ceux-là, qui n'en eust ses marques, gestes, postures, encolures et encloueures, fors un seulement que j'ay connu, que le plus clair--voyant n'y eust sceu rien voir ny mordre, sans connoistre sa femme, tant il avoit bonne grace, bonne façon, et apparence honorable et grave.

Je prierois volontiers les Dames qui ont de ces marys si parfaits, qu'elles ne leur fissent de tels tours et affronts; mais elles me pourront dire aussi: *Et où sont-ils ces parfaits, comme vous dites qu'estoit celuy-là que vous nous venez d'alléguer?*

Certes, mesdames, vous avez raison : car tous ne peuvent estre des Scipions et des Césars ; car il ne s'en trouve plus. Je suis d'avis donc que vous suiviés en cela vos fantaisies ; car puisque nous parlons des Césars, les plus galands y ont bien passé, et les plus vertueux et parfaits, comme j'ay dit : et comme nous lisons de cet accomply Empereur Trajan, les perfections duquel ne peurent engarder sa femme Plotine, qu'elle ne s'abandonnast de tout à son bon amy Adrian, de laquelle il tira de grandes commoditez, profits et grandeurs, tellement qu'elle fut cause de son advancement. Aussi n'en fut-il ingrat, estant parvenu à sa grandeur : car il l'ayma et honora tousjours si bien, qu'elle estant morte, il en demena si grand deuil, et en conceut une telle tristesse, qu'il en perdit en peu de temps le boire et le manger, et fut contraint de séjourner en la Gaule Narbonnoise, où il sceut ces tristes nouvelles, trois ou quatre mois après, pendant lesquels il escrivit au Sénat de colloquer Plotine au nombre des Déesses, et commanda qu'en ses obseques on luy offrist des sacrifices très-riches et très-somptueux : et cependant il employa le temps à faire bastir et édifier à son honneur et mémoire un très-beau temple près Nemause, dite maintenant Nismes, orné de très-beaux et riches marbres et porfirs, avec autres ioyaux.

Voilà donc comment en matiere d'amour, et de ces contentemens, il ne faut adviser à rien : aussi Cupidon leur Dieu est aveugle, comme il paroist en aucunes, lesquelles ont des marys des plus beaux, des plus honnestes, et des plus accomplis qu'on sçauroit voir, et néantmoins se mettent à en aymer d'autres, si laids, et si sales, qu'il n'est impossible (*) de plus.

(*) Qu'il est impossible, *ou bien* qu'il n'est possible.

J'en ay veu force, desquelles on faisoit une question : qui est la Dame la plus putain, ou celle qui a un mary fort beau et honneste, et fait un amy laid, maussade, et fort dissemblable à son mary ; ou celle qui a un laid et fascheux mary, et fait un bel amy, bien advenant, et ne laisse pourtant à bien aymer et caresser son mary, comme si c'estoit la beauté des hommes, ainsi que j'ay veu faire à beaucoup de femmes ?

Certainement, la commune voix veut que celle qui a un beau mary, et le laisse pour aymer un amy laid, est bien une grande putain ; ny plus ny moins qu'une personne est bien gourmande, qui laisse une bonne viande, pour en manger une bien meschante : aussi cette femme, quittant une beauté pour aymer une laideur, il y à bien de l'apparence qu'elle le fait pour la seule paillardise ; d'autant qu'il n'y a rien de plus paillard et plus propre à satisfaire à la paillardise, qu'un homme laid, sentant mieux son bouc puant, ord et lascif, que son homme ; et volontiers les beaux et honnestes hommes sont un peu plus délicats, et moins habiles à rassasier une luxure excessive et effrénée, qu'un grand et gros ribaut, barbu, ruraud, et satyre.

D'autres disent que la femme qui ayme un bel amy et un laid mary, et les caresse tous deux, est bien autant putain ; parce qu'elle ne veut rien perdre de son ordinaire et pension.

Telles femmes ressemblent à ceux qui vont par pays, et mesme en France, qui, estant arrivés le soir à la souppée du logis, n'oublient jamais à demander à l'hoste la mesure du maillier ; et faut qu'il l'aye, quand il seroit saoul à plein jusques à la gorge.

Ces femmes de mesme veulent tousjours avoir à

leur couche, quoy qu'il soit, la mesure du maillier; comme j'en ay connu une, qui avoit un mary très-bon embourreur de bas : encore la veulent-elles croistre et redoubler en quelque façon que ce soit ; voulant que l'amy soit pour le jour qui esclaire sa beauté, et d'autant plus en fait venir l'envie à sa Dame, et s'en donne plus de plaisir et contentement par l'ayde de la belle lueur du jour : et Monsieur le mary laid est pour la nuict; car comme on dit, que tous chats sont gris de nuict; et pourveu que cette Dame rassasie ses appetits, elle ne songe point si son homme de mary est laid ou beau.

Car comme je tiens de plusieurs, quand on est en ces extases de plaisirs, l'homme ny la femme ne songent point à autre sujet ny imagination, si-non à celuy qu'ils traitent pour l'heure présente : encore que je tienne de bons lieux, que plusieurs Dames ont fait accroire à leurs amys, que, quand elles estoient-là avec leurs marys, elles adoroient leurs amys, et ne songeoient à leurs marys, pour prendre plus de plaisir; et à des marys, ay-je ouy dire ainsi, qu'estant avec leurs femmes, songeoient à leurs maistresses, pour cette mesme raison : mais ce sont abus.

Les philosophes naturels m'ont dit, qu'il n'y a que le seul sujet present qui les domine alors, et nullement l'absent; et en alléguoient force raisons : mais je ne suis assez bon philosophe, ny sçavant, pour les déduire, et aussi qu'il y à aucunes qui sont sales. Je veux observer la vérecondie, comme l'on dit. Mais pour parler de ces élections d'amours laides, j'en ay veu force en ma vie, dont je m'en suis estonné cent fois.

Retournant une fois d'un voyage de quelque province estrangere, que je ne nommeray point, de peur

peur qu'on connoisse le sujet duquel je veux parler, et discourant avec une grande Dame de par le monde, parlant d'une autre grande Dame et Princesse, que j'avois veue-là, elle me demanda comme elle faisoit l'amour ? Je luy nommay le personnage, lequel elle tenoit pour son favory, qui n'estoit ny beau, ny de bonne grace, et de fort basse qualité. Elle me fit response : *Vrayment, elle se fait grand tort, et à l'amour un très-mauvais tour, puis qu'elle est si belle et honneste, comme on la tient.*

Cette Dame avoit raison de me tenir ce propos, puis qu'elle n'y contrarioit point, et ne le dissimuloit par effect ; car elle avoit un fort honneste amy de favory d'elle. Et quand tout est bien dit, une Dame ne se fera jamais de reproche, quand elle voudra aymer et faire élection d'un bel object, ny de tort au mary non plus, quand ce ne seroit autre raison que pour l'amour de leur lignée ; d'autant qu'il y a des marys qui sont si laids, si fats, si sots, si badaux, de si mauvaise grace, si poltrons, si coyons, et de si peu de valeur, que leurs femmes venant à avoir des enfants d'eux et les ressemblant, autant vaudroit-il n'en avoir point du tout : ainsi que j'ay connu plusieurs Dames, lesquelles ayant eu des enfants de tels marys, ils ont esté tous tels que leurs peres ; mais en ayant eu aucuns de leurs amys, ont surpassé leurs peres, freres et sœurs en toutes choses.

Aucuns aussi des philosophes, qui ont traité de ce sujet, ont tenu tousjours que les enfants, ainsi empruntez, ou desrobez, ou faits à cachette, ou à l'improviste, sont bien plus galands, et tiennent bien de la façon gentille, dont on use à les faire prestement et habilement, que non pas ceux qui se font dans un lit lourdement, pesamment, et à loisir, et

quasi à demy-endormis, ne songeant qu'à ce plaisir en forme brutale.

Aussi ay-je ouy dire à ceux qui ont charge des harras des Roys et grands Seigneurs, qu'ils ont veu souvent sortir de meilleurs chevaux desrobez par leur mere, que d'autres faits par la curiosité du maistre du harras, et estalons donnez et apostez : ainsi est-il des personnes.

Combien en ay je veu de Dames avoir produit des plus beaux et honnestes et braves enfants ? Que si leurs peres putatifs les eussent faits, ils fussent esté vrays veaux et vrayes bestes.

Voilà pourquoy les femmes sont bien advisées de s'ayder et accommoder de beaux et bons estalons, pour faire de bonnes races. Mais aussi en ay-je bien veu qui avoient de beaux marys, qui s'aydoient de quelques amys laids et vilains estalons, qui procréoyent de hideuses et mauvaises lignées.

Voilà une des signalées commoditez et incommoditez du Cocuage.

J'ay connu une Dame de par le monde, qui avoit un mary fort laid et impertinent : mais de quatre filles et deux garçons qu'elle eut, il n'y eut que deux qui valussent, estant venus et faits de son amy ; et les autres venus de son nonchalant de mary, (je dirois volontiers chahuant, car il en avoit la mine), furent fort maussades et brutaux.

Les Dames en cela y doivent estre bien advisées et habiles ; car ordinairement les enfants ressemblent à leur pere, et touchent fort à leur honneur, quand ils ne les ressemblent pas. Ainsi que j'ay veu par expérience plusieurs Dames avoir cette curiosité de faire dire et accroire à tout le monde, que leurs enfants ressemblent du tout à leurs peres, et non à elles, encore qu'ils n'en tiennent rien : car c'est le

plus grand plaisir qu'on leur sçauroit faire ; d'autant qu'il y a apparence qu'elles ne l'ont emprunté d'autruy, encore qu'il soit le contraire.

Je me suis trouvé une fois en une grande compagnie de Cour, où l'on advisoit le portrait de deux filles d'une très-grande Reyne (1). Chacun se mit à dire son advis, à qui elles ressembloient ; de sorte que tous et toutes dirent qu'elles tenoient du tout de la mere ; mais moy, qui estois très-humble serviteur de leur mere, je pris l'affirmative, et dis qu'elles tenoient du tout du pere ; et que si l'on eust connu et veu le pere, comme moy, l'on me condescendroit. Surquoy la sœur de cette mere me remercia, et m'en sceut très-bon gré, et bien fort, d'autant qu'il y avoit aucunes personnes qui le disoient à dessein, pour ce qu'on la soupçonnoit de faire l'amour, et qu'il y avoit quelque poussiere dans sa fluste, comme l'on dit : et par ainsi, mon opinion sur cette ressemblance du pere rabilla tout. Donc sur ce point, qui aymera quelque dame, et en verra enfants de son sang et de ses os, qu'il dise toujours qu'ils tiennent du pere du tout, bien que non.

Il est bien vray qu'en disant qu'ils ont de la mere un peu, il n'y aura pas tant de mal, ainsi que dit un Gentil-Homme de la Cour, mon grand amy, parlant en compagnie de deux Gentils-Hommes freres, assez favoris du Roi, (2) à qui ils ressembloient, au pere ou à la mere ? Il respondit que

(1) *Isabelle* de France troisieme femme de *Philippe II*, avoit deux filles, et deux sœurs, dont l'une *Marguerite*, Reine de Navarre, étoit la bonne amie de *Brantome*, et *Brantome* avoit vu en Espagne cette Reine, son époux, et leurs enfants.

(2) A qui on demandoit.

celuy qui estoit froid, ressembloit au pere, et l'autre, qui estoit chaud, ressembloit à la mere; par ce brocard le donnant bon à la mere, qui estoit chaudasse; et de fait, ces deux enfants participoient de ces deux humeurs froide et chaude.

Il y a une autre sorte de Cocus, qui se forment par le desdain qu'ils portent à leurs femmes, ainsi que j'en ay connu plusieurs, qui, ayant de très-belles et honnestes femmes, n'en faisoient cas, les mesprisoient, et desdaignoient; si (1) elles, qui estoient habiles et remplies de courage, et de bonne maison, se sentant ainsi desdaignées, se revengeoient à leur en faire de mesme : et soudain après, bel amour, et de-là à l'effect; car comme dit le reffrain Italien et Napolitain, *Amor non si vince con altro che con sdegno* (2).

Car ainsi une femme belle et honneste, et qui se sent telle, et se plaist, voyant que son mary la desdaigne, quand elle luy porteroit le plus grand amour marital du monde, mesme quand on luy prescheroit et proposeroit les commandements de la loy pour l'aymer, si elle a le moindre cœur, elle le plante-là tout à plat, et fait un amy ailleurs, pour la secourir en ses petites nécessitez, et élit son contentement.

J'ay connu deux Dames de la Cour, toutes deux belles-sœurs : l'une avoit espousé un mary, favory, courtisan, et fort habile, et qui pourtant ne faisoit cas de sa femme, comme il devoit, veu le lieu dont elle estoit, et parloit à elle devant le monde comme à une sauvage, et la rudoyoit fort. Elle, patiente, l'endura pour quelque temps, jusques à ce que son mary vint un peu à estre défavorisé : elle espiant et

(1) Qu'
(2) C'est-à-dire. *L'amour ne se surmonte que par le dédain.*

prenant l'occasion au poil et à propos, la luy ayant gardée bonne, luy rendit aussi-tost le desdain passé, qu'il luy avoit donné, en le faisant gentil Cocu, comme fit aussi sa belle-sœur, prenant exemple à elle, qui ayant esté mariée fort jeune et en tendre age, son mary n'en faisant cas que comme d'une petite fillaude, ne l'aymoit comme il devoit : mais elle se venant advancer sur l'age, et à sentir son cœur, en reconnoissant sa beauté, le paya de mesme monnoye, et luy fit un présent de belles cornes, pour l'intérest du passé.

D'autres-fois ay-je connu un grand Seigneur, qui ayant pris deux courtisannes, dont il y en avoit une mere, pour ses plus grandes délices et amitiés, ne faisoit cas de sa femme, encore qu'elle le recherchast avec tous les honneurs, amitiez et révérences conjugales, qu'elle pouvoit : mais il ne la pouvoit jamais voir de bon œil, ny embrasser de bon cœur; et de cent nuicts, il ne luy en départoit pas deux. Qu'eust-elle fait, la pauvrette là-dessus, après tant d'indignitez, si non de faire ce qu'elle fit, de choisir un autre lit vacquant, et s'accoupler avec une autre moitié, et prendre ce qu'elle en vouloit ?

Au moins si ce mary eut fait comme un autre que je sçay, qui estoit de telle humeur, qui, pressé de sa femme, qui estoit très-belle, et prenant plaisir ailleurs, luy dit franchement : *Prenez vos contentements ailleurs; je vous en donne congé. Faites de votre costé ce que vous voudrez faire avec un autre : je vous laisse en vostre liberté; et ne vous donnez peine de mes amours, et me laissez faire ce qu'il me plaira. Je n'empescheray point vos aises et plaisirs; aussi n'empeschez les miens.* Ainsi chacun quitte de-là, tous deux mirent la plume au vent : l'un alla à la droite, l'autre à la senestre, sans se souvenir l'un de l'autre; et voilà bonne vie.

J'aymerois autant quelque vieillard maladif, impotent, gouteux, que j'ay connu, qui avoit une femme, qui estoit très-belle; et ne la pouvant contenter, (comme elle desiroit) disoit un jour: *Je sçay bien, m'amie, que mon impuissance n'est bastante pour vostre gaillard age. Pour ce, je vous puis estre beaucoup odieux, et qu'il n'est possible que vous ne* (*) *puissiez estre affectionnée femme, comme si je vous faisois les offices ordinaires d'un bon mary, fort et robuste. Mais j'ay advisé de vous permettre, et vous donner totale liberté, de faire l'amour, et d'emprunter quelqu'autre, qui vous puisse mieux contenter que moy. Mais sur-tout, que vous en élisiés un qui soit discret, modeste, et qui ne vous scandalise point, ny moy aussi; et qu'il vous puisse faire un couple de beaux enfants, lesquels j'aymeray et tiendray comme les miens propres: tellement que tout le monde pourra croire qu'ils sont nos vrays et légitimes enfants, veu que encore j'ay en moy quelques forces vigoureuses, et les apparences de mon corps, pour faire apparoir qu'ils sont miens.*

Je vous laisse à penser si cette belle jeune femme fut aise d'avoir cette agréable, jolie et petite remonstrance, et licence de joüir de cette plaisante liberté, qu'elle pratiqua si bien, qu'en un rien elle peupla la maison de deux ou trois petits enfants; où le mary, par ce qu'il y touchoit quelques fois et couchoit avec elle, y pensoit avoir part, et le croyoit, et le monde et tout; et par ainsi, le mary et la femme très-contents, et eurent belle famille.

Voicy une autre sorte de Cocus, qui se fait par une plaisante opinion, quand aucunes femmes, c'est à sçavoir, qu'il n'y a rien plus beau, ny plus licite,

(*) *Me.*

ny plus recommandable, que la charité, disent qu'elle ne s'estend pas seulement aux pauvres qui ont besoin d'estre secourus et assistez des biens et moyens des riches, mais aussi d'ayder à esteindre le feu des pauvres amants langoureux, que l'on voit brusler d'un feu d'amour ardent : car, disent-elles, une chose peut-elle estre plus charitable, que de rendre la vie à un que l'on void se mourir, et raffraischir du tour celuy que l'on void se brusler ? Ainsi comme dit ce brave Paladin, le Seigneur de Montauban, soustenant la belle Genievre dans l'Arioste, que celle justement doit mourir, qui oste la vie à son serviteur, et non celle qui la luy donne.

S'il disoit cela d'une fille, à plus forte raison telles charitez sont plus recommandées à l'endroit des femmes que des filles, d'autant qu'elles n'ont point leurs bourses desliées ny ouvertes encore, comme les femmes, qui les ont, au moins aucunes, très-amples, et propres pour en eslargir leurs charitez.

Sur quoy je me souviens d'un conte d'une fort belle Dame de la Cour. Pour un jour de chandeleur, s'estant habillée d'une robbe de damas blanc, et avec toute la suite de blanc, son serviteur ayant gagné une sienne compagne, qui estoit belle Dame aussi, mais un peu plus agée et mieux parlante, et propre à intercéder pour luy ; ainsi que tous trois regardoient un tableau, où estoit peinte une charité toute en candeur et voile blanc, icelle dit à sa compagne : » Vous portez aujourd'huy le mesme habit de cette » charité ; mais puisque vous la représentez en cela, » il faut aussi la représenter en effect à l'endroit de » vostre serviteur, n'estant rien si recommandable » qu'une miséricorde et une charité, en quelque » façon qu'elle se fasse, pourveu que ce soit en » bonne intention pour secourir son prochain. Usez

» en donc : et si vous avez la crainte de vostre mary
» et du mariage devant les yeux, c'est une vaine
» superstition, que nous autres ne devons avoir,
» puisque nature nous a donné des biens en plusieurs
» sortes, non pour s'en servir en espargne, comme
» une salle avare de son trésor, mais pour les dis-
» tribuer honnestement aux pauvres souffreteux et
» nécessiteux. Bien est-il vray, que nostre chasteté
» est semblable à un trésor, lequel on doit espargner
» en choses basses ; mais pour choses hautes et gran-
» des, il le faut despenser en largesse, et sans espar-
» gne. Tout de mesme faut-il faire de nostre chas-
» teté, laquelle on doit eslargir aux personnes de
» mérite, vertu et souffrance, et la desnier à ceux
» qui sont vils, de nulle valeur, et de peu de besoin.
» Quant à nos marys, ce sont vrayment de belles
» idoles, pour ne donner qu'à eux seuls nos vœux
» et nos chandelles, et n'en despartir point aux au-
» tres belles images, car c'est à Dieu seul à qui on
» doit un vœu unique, et non à d'autres «.

Ce discours ne desplut point à la Dame, et ne nuisit non plus au serviteur, qui, par un peu de persévérance, s'en ressentit. Tels presches de charité sont dangereux pourtant pour les pauvres marys.

J'ay ouy conter, je ne sçay s'il est vray, aussi ne le veux-je affirmer, qu'au commencement que les huguenots planterent leur religion, faisoient leurs presches la nuict et en cachette, de peur d'estre surpris, recherchés, et mis en peine, ainsi qu'ils fureut un jour en la rue Saint-Jacques à Paris, du temps du Roy Henry II, où de grandes Dames, que je sçay, y allant pour recevoir cette charité, y cuiderent estre surprises. Après que le Ministre avoit fait son presche, sur la fin, il leur recommandoit la charité ; et incontinent après on tuoit les chandelles, et là

un chacun et chacune l'exerçoit envers son frere et sa sœur chrestienne, se la départant l'un à l'autre selon leur volonté et pouvoir : ce que je n'oserois bonnement asseurer, encore qu'on m'asseurast qu'il estoit vray ; mais possible, que cela est pure mensonge et imposture.

Toutesfois, je sçay bien, qu'à Poictiers, pour lors il y avoit la femme d'un Advocat, qu'on nommoit la belle Gotterelle (*) que j'ay veue, qui estoit des plus belles femmes, ayant la plus belle grace et façon, et des plus désirables, qui fussent dans la ville pour lors, et pour ce chacun luy jettoit les yeux et le cœur. Elle fut repassée au sortir du presche par les mains de douze escoliers l'un après l'autre, tant au lieu du consistoire, que sous un auvent. Encore ay-je ouy dire, que c'estoit sous une potence du marché vieux, sans qu'elle en fist aucun bruit, ny autre refus ; mais demandant seulement le mot du presche, les recevoit les uns après les autres courtoisement, comme des vrays freres. Elle continua envers eux cette aumosne long-temps, et jamais elle n'en voulut prester pour un double à un Papiste, qui empruntant de leurs compagnons huguenots le mot et le jargon de leur assemblée, en joüirent. D'autres alloient au presche exprès, et contrefaisoient les réformez, pour l'apprendre, afin de joüir de cette belle femme. J'estois lors à Poictiers jeune garçon estudiant, où plusieurs bons compagnons, qui en avoient eu leur part, me le dirent et me le jurerent : mesme le bruit estoit tel dans la ville. Voilà une plaisante charité, et une conscientieuse femme, de faire ainsi choix de son semblable en la religion !

(*) Cette femme ressemble assez à cette *Godarde* de Blois, Huguenote, pendue pour adultere en 1563.

Il y a une autre forme de charité, qui se pratique, et s'est pratiquée souvent, à l'endroit des pauvres prisonniers qui sont ès prisons, et privez des plaisirs des Dames, desquels les géoliers et les femmes qui en ont la garde, ou les castellaines, qui ont dans leurs chasteaux des prisonniers de guerre, en ayant pitié, leur donnent de cela par charité et miséricorde; ainsi que fit une fois une courtisanne Romaine à sa fille, de laquelle un Grand estoit extresmement amoureux, et ne luy en vouloit pas donner pour un double. Elle luy dit : *E da gli elemosina per misericordia* (*).

Ainsi ces géolieres, castellaines, et autres, traitent leurs prisonniers, lesquels, bien qu'ils soient captifs et misérables, ne laissent à sentir les piqueures de la chair, comme au meilleur temps qu'ils pourroient voir. Aussi dit-on en vieil proverbe : l'envie en vient de pauvreté, et aussi bien sur la paille; et sur la dure mesme, Priape hausse la teste, comme dans le meilleur lit et le plus doux du monde.

Voilà pourquoy les gueux et les prisonniers, parmy les hospitaux et prisons, sont aussi paillards que les Roys, les Princes et les Grands, dans leurs grands palais et lits royaux et délicats.

Pour en confirmer mon dire, j'allégueray un conte que me fit un jour le Capitaine Beaulieu, Capitaine de galeres, duquel j'ay parlé quelquefois, il estoit à feu Monsieur le Grand-Prieur de France, de la Maison de Lorraine, et estant fort aymé de luy, l'allant un jour trouver à Malthe dans une frégatte, il fut pris des galeres de Sicile, et mené prisonnier au Castel à Mare de Palerme, où il fut resserré en une prison fort estroite, obscure, et misérable, et

(*) C'est-à-dire. *Eh! fais-lui charité, par pitié.*

très-mal traité, l'espace de trois mois. Par cas, le Castelain, qui estoit Espagnol, avoit deux fort belles filles, qui, l'oyant plaindre et s'attrister, demanderent un jour congé au pere, pour le visiter pour l'honneur de Dieu, qui leur permit librement. Et d'autant que le Capitaine Beaulieu estoit fort galand homme, certes, et disoit des mieux, il les sceut si bien gagner d'abord de cette premiere visite, qu'elles obtinrent du pere qu'il sortist de cette meschante prison, et fust mis en une chambre très-honneste, et receust meilleur traitement. Ce ne fut pas tout; car elles obtindrent de l'aller voir tous les jours une fois librement, et causer avec luy.

Tout cela se demena si bien, que toutes deux en furent amoureuses, bien qu'il ne fust pas beau, et elles très-belles, que sans respect aucun, ny de prison plus rigoureuse, ny d'hazard de mort, mais tenté de privautez, il se mit à jouir de toutes deux bien et beau à son aise : et dura ce plaisir sans scandale, et fut si heureux en cette conqueste l'espace de huit mois, qu'il n'en arriva aucun scandale, mal, inconvénient, ny de ventre enflé, ny d'aucune surprise, ny descouverte; car ces deux sœurs s'entendoient et s'entredonnoient si bien la main, et se relevoient si gentiment de sentinelle, qu'il n'en fut jamais autre chose : et me jura, car il estoit fort mon amy, qu'en sa plus grande liberté, il n'eut jamais si bon temps, ny plus grande ardeur, ny appetit à cela, qu'en cette prison, qui luy estoit très-belle, bien qu'on die, n'y en avoir jamais veu (*) aucunes belles. Et luy dura tout ledit bon temps l'espace de dix-huit mois, que la trefve fut faite entre l'Empereur et le Roy Henry II, que tous les prisonniers

(*) Eu.

sortirent et furent relaschés : et me jura, que jamais il ne se fascha tant, que de sortir de cette si bonne prison; mais bien fasché de laisser ces belles filles, tant favorisé d'elles, qui au départir en firent tous les regrets du monde.

Je luy ay demandé, s'il appréhenda jamais que cet inconvénient fust esté bien descouvert? Il me dit bien qu'ouy, mais non qu'il le craignist : car au pis aller, on l'eust fait mourir; et il eust autant aymé mourir, que rentrer en sa premiere prison.

De plus, il craignoit que s'il n'eust contenté ces honnestes filles, puisqu'elles le recherchoient tant, qu'elles en eussent conceu un tel dédain et despit, qu'il n'en eust eu quelque pire traitement encore; et pour ce, bandant les yeux à tout, il se hazarda à cette belle fortune.

Certes, on ne sçauroit jamais loüer assez ces bonnes filles Espagnolles, si charitables. Ce ne sont pas les premieres, ny les dernieres.

On a dit d'autres fois en nostre France, que le Duc d'Arschot, prisonnier au Bois de Vincennes, se sauva de prison par le moyen d'une honneste Dame, qui toutesfois s'en cuida trouver mal; car il y alloit du service du Roy (*) : et telles charitez sont reprouvables, qui touchent le party du général; mais fort bonnes et loüables, quand il n'y va que du particulier, et que le seul joly corps s'y expose, peu de mal pour cela.

J'alléguerois force braves exemples à ce sujet, si j'en voulois faire un discours à part, qui n'en seroit trop mal plaisant. Je ne diray que cettuy-cy, et puis nul autre, pour estre gentil et antique.

(*) On accusa la Comtesse *de Senizon* de l'avoir fait évader, et on lui en fit une affaire.

Nous trouvons dans Tite-Live, que les Romains, après qu'ils eurent mis la ville de Capoüe à totale destruction, aucuns des habitants vindrent à Rome, pour représenter au Sénat leurs miseres, les prierent d'avoir pitié d'eux. La chose fut mise en délibération au conseil. Entr'autres qui opinetent, fut Monsieur Attilius Regulus, qui tint qu'il ne leur falloit faire aucune grace : *car il ne se sçauroit trouver aucun Capoüan*, dit-il, *depuis la révolte de leur ville, qu'on peut dire avoir porté le moindre bien d'amitié et d'affection à la Republique Romaine, que deux honnestes femmes ; l'une Vesta Oppia, Attellane, de la ville d'Attelle, demeurant à Capoüe pour lors ; l'autre, Flancula Cluvia :* qui, toutes deux, avoient esté autrefois filles de joye et courtisannes, en faisant le mestier publiquement. L'une n'avoit laissé passer aucun jour, sans faire priere et sacrifices pour le salut et vicroires du peuple Romain ; et l'autre pour avoir secouru à cachette les pauvres prisonniers de guerre, mourants de faim et de pauvreté.

Certes, voilà des charitez et piétez très-belles : dont, sur ce, un honneste cavalier, une honneste Dame et moy, lisant un jour ce passage, nous nous entendismes soudain, que puisque ces honnestes Dames s'estoient desja advancées estudiées à de si bons et pieux offices, qu'elles avoient bien passé à d'autres, et à leur départir les charitez de leurs corps ; car elles en avoient disttibué d'autrefois à d'autres, estant courtisannes, ou possible qu'elles l'estoient encore : mais le livre ne le dit pas, et a laissé le doute-là ; car il se peut présumer. Mais quand bien elles eussent discontinué le mesme mestier pour quelque temps, elles le peurent reprendre ce coup-là, n'estant rien si aisé ny si facile à faire : et peut-estre aussi qu'elles y reconnurent et receurent encore

quelques-uns de leurs bons amoureux de leurs vieilles connoissances, qui leur avoient autres fois sauté sur le corps, et leur en voulurent encore donner sur quelques vieilles erres; ou du tout aussi, que, parmy les prisonniers, elles en peurent voir aucuns inconnus qu'elles n'avoient jamais veu que cette fois, qu'elles trouvoient beaux, braves, vaillants, et de belle façon, qui méritoient bien la charité toute entiere, et pour ce ne leur espargnerent la belle joüissance de leur corps : il ne se peut faire autrement, ainsi en quelque façon que ce fust. Ces honnestes Dames (*) méritoient bien la courtoisie que la République Romaine leur fit, et reconnust fort bien leur affection : car elle les fit rentrer en tous leurs biens, et en joüir aussi paisiblement que jamais; encore plus leur fit sçavoir, qu'elles demandassent ce qu'elles voudroient, elles l'auroient : et pour en parler au vray, si Tite-Live ne fust esté si astraint (comme il ne le devoit) à la vérécondie et modestie, il devoit franchir le mot tout à trac d'elles, et dire qu'elles ne leur avoient espargné leur gentil corps; et ainsi ce passage de l'histoire eust esté plus beau et plus plaisant à lire, sans l'aller abréger, et laisser au bout de la plume le plus beau trait de l'histoire. Voilà ce que nous en discourusmes pour lors.

Le Roy Jean, prisonnier en Angleterre, receut de prime abord plusieurs honnestes faveurs de la Comtesse de Salisbury; et si bonnes, que, ne la pouvant oublier, et les bons morceaux qu'elle luy avoit donnez, il s'en retourna la revoir, ainsi qu'elle luy fit jurer et promettre.

(*) *Peut-être faudroit-il* : Il ne se peut faire autrement. Ainsi, en quelque façon que ce fût, ces honnestes Dames, &c.

D'autres Dames y a-t-il, qui sont plaisantes en cela, pour certain point de consciencieuse charité; comme une qui ne vouloit permettre à son amant, tant qu'il couchoit avec elle, qu'il baisast le moins du monde à la bouche : alléguant, par ses raisons, que sa bouche avoit fait le serment de foy et de fidélité à son mary, et ne la vouloit point souiller par la bouche, qui l'avoit fait et presté; mais quand à celle du ventre, qui n'en avoit point parlé, ny moins promis, luy laissoit faire à son bon plaisir, et ne faisoit point de scrupule de la prester, n'estant en puissance de la bouche du haut de s'obliger pour celle du bas, ny celle du bas pour celle du haut non plus; puisque la coustume du droit ordonnoit de ne s'obliger pour autruy, sans consentement et parole et de l'un et de l'autre, ny un seul pour le tout en cela.

Une autre conscencieuse et scrupuleuse, donnant à son amy joüissance de son corps, elle vouloit tousjours faire le dessus, et sousmettre à soy son homme, sans passer d'un seul ïota cette regle; et l'observant estroitement et ordinairement, elle disoit que si son mary ou autre luy demandoit, si un tel luy avoit fait cela, qu'elle peut jurer et renier, et seurement protester, sans offenser Dieu, que jamais il ne luy avoit fait, ny monté sur elle.

Ce serment sceut-elle si bien pratiquer, qu'elle contenta son mary et autres par ses jurements serrez en leurs demandes, et la creurent, veu ce qu'elle disoit : *mais n'eurent jamais l'advis de demander*, ce disoit-elle, *si jamais elle avoit fait le dessus, surquoy m'eussent bien mespris et donné à songer.*

Je pense en avoir encore parlé cy dessus : mais on ne peut pas se souvenir tousjours de tout; et aussi il y a en cettuy-cy plus qu'en l'autre, s'il me semble.

Coustumiérement, les Dames de ce mestier sont

grandement menteuses, et ne disent mot de vérité; car elles ont tant appris et accoustumé à mentir, (ou si elles font autrement, ce sont des sottes, et mal en prend à leurs marys et amants, sur ces sujets et changements d'amour), et à jurer qu'elles ne s'addonnent à d'autres qu'à eux, que quand elles viennent à tomber sur autres sujets de conséquence, ou d'affaire, ou de discours, jamais ne font que mentir, et ne leur peut-on croire.

D'autres femmes ay-je connues et ouy parler, qui ne donnoient à leurs amants leur joüissance, si-non quand elles estoient grosses, afin de n'engrosser de leurs semences; en quoy elles faisoient grande conscience de supposer aux marys un fruit qui n'estoit pas à eux, et les nourrir, alimenter, et eslever comme le leur propre. J'en ay encore parlé cy-dessus. Mais estant grosses une fois, elles ne pensoient point offenser le mary, ny le faire Cocu, en se prostituant.

Possible aucunes le faisoient, pour les raisons que faisoit Julia, fille d'Auguste, et femme d'Agrippa, qui fut en son temps une insigne putain, dont son pere entrageoit plus que le mary.

Luy estant demandé une fois, si elle n'avoit point de crainte d'engrosser de ses amys, et que son mary s'en apperceust, et ne l'affolast? Elle respondit: *J'y mets ordre; car je ne reçois jamais personne ny passager dans mon navire, si-non quand il est chargé et plein.*

Voicy encore une autre sorte de Cocus, mais ceux-là sont vrays martyrs, qui ont des femmes laides comme diables d'enfer, qui se veulent mesler de ce doux plaisir, aussi-bien que les belles, ausquelles le seul privilege est deu, comme dit le proverbe: *Les beaux hommes au gibet, et les belles femmes aux bordeaux*

bordeaux (1) : et toutesfois, ces laides charbonnieres font la folie aussi-bien que les autres, lesquelles il faut excuser ; car elles sont femmes comme les autres, et ont pareille nature, mais non si belle. Toutesfois, j'ay veu des laides, au moins en leur jeunesse, qui s'apprécient autant pourtant comme les autres, ayant opinion que la femme ne vaut autant, si non ce qu'elle veut se faire valoir et se vendre : aussi qu'en un bon marché toutes denrées et se vendent et se dépositent (2) les unes plus, les autres moins, selon ce qu'on a à faire, et selon l'heure tardifve que l'on vient au marché après les autres, et selon le bon prix que l'on y trouve ; car comme on dit, l'on court tousjours au meilleur marché, encore que l'estoffe ne soit la meilleure, mais selon la faculté du marchand et de la marchandise.

Ainsi, est-il des femmes laides, dont j'en ay veu aucunes qui estoient si chaudes et lubriques, et duites à l'amour aussi-bien que les plus belles, et se mettoient en place marchande, et vouloient s'advancer et se faire valoir tout de mesme.

Mais le pis que je vois en elles, c'est, qu'au-lieu que les marchands prient les plus belles, celles-cy laides prient les marchands de prendre et achepter de leurs denrées, qu'elles leur laissent pour rien et à vil prix : mesme font-elles mieux ; car le plus souvent leur donnent de l'argent pour s'accoster de leurs marchandises, et se faire fourbir à eux, dont voilà la pitié ; car pour telle fourbisseur, il n'y faut petite somme d'argent ; si-bien que la fourbisseure

(1) Proverbe qui marque le peu de liaison qu'il y a entre les dons de la nature et les qualitez de l'ame.

(2 De l'Italien *dispo tare*, c'est-à-dire, qu'on *dispose* et trouve à se défaire des pierreries, comme des meilleures denrées.

couste plus que ne vaut la personne, et la lexive que l'on y met pour la bien fourbir : et cependant, Monsieur le mary demeure Cocu et cocquin d'une laide, dont le morceau est bien plus dur à digérer que d'une belle ; outre que c'est une misere extresme, d'avoir autour de ses costez un diable d'enfer couché, au-lieu d'un ange.

Sur quoy j'ay ouy souhaiter à plusieurs galands hommes une femme belle et un peu putain, plusrost qu'une femme laide et la plus chaste du monde ; car en une laideur, il n'y loge que toute misere et desplaisir, et nul brin de félicité. En une belle, tout plaisir et félicité y abonde, et bien peu de misere, selon aucuns. Je me rapporte à ceux qui ont battu cette sente et chemin.

A aucuns j'ay ouy dire, que, quelques fois, pour les marys, il n'est si besoin aussi qu'ils ayent leurs femmes si chastes ; car elles en sont si glorieuses, je dis celles qui ont ce don très-rare, que quasi vous diriés qu'elles veulent dominer, non leurs marys seulement, mais le Ciel, les astres : voire qu'il leur semble, par telle orgueilleuse chasteté, que Dieu leur doive du retour.

Mais elles sont bien trompées, car j'ay ouy dire à de grands docteurs, que Dieu ayme plus une grande pécheresse humiliante et contrite, (comme il fit la Magdelaine), que non pas une orgueilleuse et superbe, qui pense avoir gagné le Paradis, sans autrement vouloir miséricorde ny sentence de Dieu.

J'ay ouy parler d'une Dame si glorieuse pour sa chasteté, qu'elle vint tellement à mespriser son mary, que, quand on luy demandoit si elle avoit couché avec son mary : *Non* disoit elle ; *mais il a bien couché avec moy.* Quelle gloire ! Je vous laisse donc à penser, comme ces glorieuses sottes, et ces

femmes chastes, gourmandent leurs pauvres marys: d'ailleurs, qu'ils ne leur sçauroient rien reprocher; et comme font aussi celles qui sont chastes et riches, d'autant que cette-cy chaste et riche du sien, fait de l'impérieuse, de l'altiere, de la superbe, et de l'audacieuse, à l'endroit de son mary : tellement que, pour la trop grande présomption qu'elle a de sa chasteté, et de son devant tant bien gardé, il ne la peut retenir qu'elle ne fasse de la femme emperiere, qu'elle ne brave, et qu'elle ne gourmande son mary sur la moindre faute qu'il fera, comme j'en ay veu aucunes, et sur-tout son mauvais mesnage. S'il joüe, s'il dépend, ou s'il dissipe, elle crie fort, elle tempeste, et fait que sa maison paroist plus un enfer qu'une noble famille ; et s'il faut vendre de son bien, pour subvenir à un voyage de Cour, ou de guerre, ou à ses propres nécessitez, ou à ses petites folies et despenses frivoles, il n'en faut point parler ; car la femme a pris telle impériosité sur luy, s'appuyant et se fortifiant sur sa pudicité, qu'il faut que le mary passe par sa sentence, ainsi que dit Juvenal en ses satyres.

Animus uxoris si deditus uni,
Nil unquam invitâ donabis conjuge, vendes
Hoc obstante nihil hac si nolet emetur (*)

(*) Tout cela est renversé et estropié. Il faut :

Si tibi simplicitas uxoria, deditus uni,
Est animus . . . .
. . . .
Nil unquam in vitâ donabis conjuge : Vendes
Hoc obstante nihil; nihil, hac si nolet, emetur.

Juvenal. Sat. VI, IX, 205 et 6, 211 et 12.

C'est-à-dire : » Si vous vous attachez uniquement à votre » femme.... vous ne pourrez rien donner, ni vendre, ni » acheter, à moins qu'elle n'y consente «.

K 2

Je note bien par ces vers, que telles humeurs des anciennes Romaines correspondoient à aucunes de nostre temps, quant à ce point : mais quand une femme est un peu putain, elle se rend bien plus aisée, plus subjecte, plus docile, craintive, et de plus douce et agréable humeur, plus humble, et plus prompte à faire tout ce que le mary veut, et luy condescend en tout; comme j'en ay veu plusieurs telles, qui n'oseut gronder, ny crier, ny faire des accariastres, de peur que le mary ne les menace de leurs fautes, et ne leur mettent au-devant leurs adulteres, et les leur fasse sentir aux despens de leur vie; et si le galand veut vendre quelque bien du leur, les voilà plustost signées au contract, que le mary ne l'a dit. J'en ay veu, de celles-là, force : bref, elles font ce que leurs marys veulent.

Sont-ils bien gastez ceux-là donc, d'estre Cocus de si belles femmes, et d'en tirer de si belles denrées et commoditez, que celles-là ? outre le beau et délicieux plaisir qu'ils ont de paillarder avec si belles femmes, et nager avec elles comme dans un beau et clair courant d'eau, et non dans un sale et laid bourbier. Et puisqu'il faut mourir, (disoit un grand Capitaine que je sçay) ne vaut-il pas mieux que ce soit par une belle jeune espée, claire, nette, luisante, et bien tranchante, que par une lame vieille, rouillée, et mal fourbie, là où il faut plus d'émery, que tous les fourbisseurs de la ville de Paris ne sçauroient fournir ?

Et ce que je dis des jeunes laides, j'en dis autant d'aucunes vieilles femmes qui veulent estre fourbies, et se veulent tenir nettes et claires comme les plus belles du monde (; j'en fais ailleurs un discours à part de cela (*) :) et voilà le mal; car quand leurs

(*) Le Ve. Discours suivant.

marys n'y peuvent vacquer, les maraudes appellent des supplémens, et comme estant aussi portées à l'amour, et plus que les jeunes : comme j'en ay veu, qui ne sont pas sur le commencement et mitant prestes d'enrager, mais sur la fin. Et volontiers l'on dit, que la fin en ces mestiers est plus enragée que les deux autres, le commencement et le mitan, pour le vouloir : car la force et la disposition leur manquent, dont la douleur leur est très-griefve, d'autant que le vieil proverbe dit, que c'est une très-grande douleur et dommage, quand un cul a très-bonne volonté, et que la force luy deffaut.

Si en a-il tousjours quelques-unes de ces pauvres vieilles heres, qui passent par Bardot (1), et departent leurs largesses aux despens de leurs bourses; mais celle de l'argent fait trouver de bonne et estroite l'autre de leur corps. Aussi dit-on que la libéralité en toutes choses est plus à estimer que l'avarice et la chicheté, fors aux femmes, lesquelles, tant plus libérales sont-elles de leurs cas, tant moins sont estimées, et les avares et les chiches tant plus.

Cela disoit une fois un grand Seigneur de deux grandes Dames sœurs, que je sçay : car l'une estoit chiche de son honneur, et libérale de sa bourse et despense; et l'autre fort escarte (2) de sa bourse et despense, et très-libérale de son devant.

Or, voicy une autre race de Cocus encore, qui

(1) *Bardot*, synonime d'*âne*. De-là dans le *Dictionnaire Fr. Italien d'Oudin*, *passer pour Bardot*, c'est être franc de l'écot, comme un âne dont l'écot ne mérite pas d'entrer en compte avec l'écot de plusieurs chevaux. Ici, *passer par Bardot*, se dit des vieilles, qui sont réduites à laisser passer pour *Bardot* l'amant qui les caresse.

(2) Escharse.

est certes par trop abominable et exécrable devant Dieu et les hommes, qui, amoutaschés de quelque bel Adonis, leur abandonnent leurs femmes, pour joüir d'eux.

La premiere fois que je fus jamais en Italie, j'en ouy un exemple à Ferrare, par un conte qui m'y fut fait d'un, qui, espris d'un jeune homme beau, persuada à sa femme d'octroyer sa joüissance audit jeune homme, qui estoit amoureux d'elle, et qu'elle luy assignast jour, et qu'elle fist ce qu'il luy commanderoit. La Dame le voulut très-bien; car elle ne desiroit manger autre venaison que de celle-là.

Enfin, le jour fut assigné, et l'heure estant venue, sur le point que le jeune homme et la femme estoient en ces doux affaires et alteres, le mary, qui s'estoit caché, selon le concert fait d'entre luy et sa femme, voici qu'il entra, en les prenant sur le fait, approche la dague à la gorge du jeune homme, le jugeant digne de mort sur tel forfait, selon les loix d'Italie, qui sont un peu plus rigoureuses qu'en France.

Il fut contraint d'accorder au mary ce qu'il voulut, et firent eschange l'un de l'autre: le jeune homme se prostitua au mary, et le mary abandonna sa femme au jeune homme; et par ainsi, voilà un mary Cocu d'une vilaine femme.

J'ay ouy conter qu'en quelque endroit du monde, (je ne le veux pas nommer), il y eut un mary, et de qualité grande, qui, estant vilainement espris d'un jeune homme qui aymoit fort sa femme, et elle aussi luy, soit ou que le mary eust gagné sa femme, ou que ce fust une surprise à l'improviste, les prenant tous deux couchés et accouplés ensemble, menaçant le jeune homme s'il ne luy complaisoit, l'investit tout couché, et joint, et collé sur sa fem-

me, et en joüir ; dont sortit le probléme, comme trois amants furent joüissants et contents tous trois en un mesme coup ensemble.

J'ay oüy conter d'une Dame, laquelle estant esperdument amoureuse d'un fort honneste Gentil-Homme qu'elle avoit pris pour amy ; luy craignant que le mary luy feroit et à elle quelque mauvais tour, elle le consola luy disant : *N'ayez pas peur ; car il n'oseroit rien faire, craignant que je l'accuse de m'avoir voulu user de l'arriere-Venus, dont il en pourroit mourir, si j'en disois le moindre mot, et le déférois à la justice. Mais je le tiens ainsi en eschet et en allarme ; si-bien que, craignant mon accusation, il ne m'ose rien dire.*

Certes, telle accusation n'eust pas porté moins de préjudice à ce pauvre mary, que de la vie ; car les Légistes disent, que la Sodomie se punit pour la volonté : mais possible la Dame ne voulut pas franchir le mot tout à trac, et qu'il n'eust passé plus avant, sans s'arrester à la volonté.

Je me suis laissé conter qu'un de ces ans, un jeune Gentil-Homme François, l'un des beaux qui fut esté veu à la Cour long-temps, estant allé à Rome, pour y apprendre ses exercices, comme autres ses pareils, fut regardé d'un bon œil, et par si grande admiration de sa beauté, tant des hommes que des femmes, que quasi on l'eust couru à force : et là où ils le sçavoient aller à la Messe, ou autre lieu public de congrégation, ne failloient, ny les uns, ny les autres, de s'y trouver pour le voir ; si bien que plusieurs marys permirent à leurs femmes de luy donner assignation d'amours en leurs maisons, afin qu'estant venu et surpris fissent eschange, l'un de sa femme, et l'autre de luy : dont luy en fut donné advis de ne se laisser aller aux amours et

volontez de ces Dames, d'autant que le tout avoit esté fait et aposté pour l'attrapper; en quoy il se fit sage, et préfera son honneur et sa conscience à tous les plaisirs détestables, dont il en acquit une loüange très-digne.

Enfin, pourtant, son escuyer le tua. On en parle diversement pourquoy: dont ce fut un très-grand dommage; car c'estoit un fort honneste jeune homme, de bon lieu, et qui promettoit beaucoup de luy, autant de sa physionomie, pour ses actions nobles, que pour ce beau et noble trait: car ainsi que j'ay ouy dire à un fort galand homme de mon temps, et qu'il est aussi vray, nul jamais Bougre, ny Bardache, ne fut brave, vaillant et généreux, que le grand Jule Cesar; aussi que par la grande permission divine, telles gens abominables sont rédigés et mis à sens reprouvez: en quoy je m'estonne, que plusieurs, que l'on a veu tachés de ce meschant vice, ont esté continuez du ciel en grande prospérité; mais Dieu les attend, et à la fin on en void ce qui doit estre d'eux.

Certes, de telles abominations, j'en ay ouy parler que plusieurs marys en ont esté atteints bien au vif: car malheureux qu'ils sont et abominables, ils se sont accommodez de leurs femmes plus contre nature qu'autrement, et ne se sont servis du devant, que pour avoir des enfants; et traitent ainsi leurs belles femmes, qui ont toutes leurs chaleurs en leurs belles parties de la devantiere. Sont-elles pas excusables, si elles font leurs marys cocus, qui ayment leurs ordres et sales parties de derriere?

Combien y a il de femmes au monde, que, si elles estoient visitées par des sages-femmes, médecins et chirugiens experts, ne se trouveroient non plus pucelles par le derriere que par le devant, et

qui feroient faire le procès de leurs marys à l'instant; lesquelles le dissimulent, et ne l'osent descouvrir, de peur de scandaliser, et elles, et leurs marys? Ou possible qu'elles y prennent quelque plaisir plus grand que nous ne pouvons penser; ou bien, pour le dessein que je viens de dire, pour tenir leurs marys en telle subjection, que si elles font l'amour d'ailleurs, mesme qu'aucuns marys leur permettent: mais pourtant, tout cela ne vaut rien.

Summa Benedicti (*) dit, que si le mary veut connoistre sa partie ainsi contre l'ordre de nature, qu'il peche mortellement; et s'il veut maintenir, qu'il peut disposer de sa femme, comme il luy plaist, il tombe en détestable et vilaine hérésie d'aucuns Juifs et mauvais Rabins; dont on dit, que *duabus mulieribus apud Synagogam conquestis se fuisse à viris suis coïtu Sodomitico cognitas, responsum est ab illis Rabinis, virum esse uxoris Dominum, proinde posse uti eis utcumque libuerit, non aliter quàm is qui piscem emit: ille enim, tam anterioribus, quàm posterioribus partibus, ad arbitrium vesci potest.*

J'ay mis cela en latin, sans le traduire en françois; car il sonne très-mal à des oreilles bien honnestes et chastes. Abominables qu'ils sont! Laisser une belle, pure et concédée partie, pour en prendre une vilaine, sale, orde, et deffendue en sens reprouvé!

Et si l'homme veut ainsi perdre la femme, il est permis à elle de se séparer de luy, s'il n'y a autre moyen de le corriger: pourtant, dit-il encore, celles qui craignent Dieu n'y doivent jamais consentir, ains plustost doivent crier à la force, nonobstant le scandale qui en pourroit arriver en cela, et le des-

(*) Voyez ci-dessus, pag. 41.

honneur, ny la crainte de mort; car il vaut mieux mourir, dit la loy, que de consentir au mal. Et dit encore le dit livre une chose que je trouve fort estrange, qu'en quelque mode que le mary connoisse sa femme, mais qu'elle en puisse concevoir, ce n'est point péché mortel, combien qu'il puisse estre véniel : si a-il pourtant des méthodes pour cela fort sales et vilaines, selon que l'Aretin les représente en ses figures, et ne ressentent rien la chasteté maritale ; bien que, comme j'ay dit, il soit permis à l'endroit des femmes grosses, et aussi de celles qui ont l'haleine forte et puante, tant de la bouche que du nez : comme j'en ay connu et ouy parler de plusieurs femmes, lesquelles baiser et haleiner, autant vaudroit qu'un trou de retrait ; ou bien, comme j'ay ouy parler d'une très-grande Dame, mais je dis très-grande, qu'une de ses Dames luy dit un jour, que son haleine sentoit plus qu'un pot-à-pisser d'airain ; ainsi en usa-elle de ces mots : un de ses amis et fort privez, et qui s'approchoit près d'elle, me le confirma aussi ; si est-il vray qu'elle estoit un peu sur l'age.

Là-dessus, que peut faire un mary ou un amant, s'il n'a recours à quelque forme extravagante, mais sur-tout qu'elle n'aille point à l'arriere-Venus.

J'en dirois davantage ; mais j'ay horreur d'en parler ; encore m'a-il fasché d'en avoir tant dit ; mais si faut-il quelquefois corriger les vices du monde, pour s'en corriger.

Or, il faut que je die une mauvaise opinion que plusieurs ont eu, et ont encore, de la Cour des Roys, qu'ils ont cru et croyent encore, que les filles et femmes y bronchent fort, voire coustumiérement : encore bien souvent sont-ils trompez ; car il y en a de très-chastes, honnestes et vertueuses,

voire plus qu'ailleurs : et la vertu y habite aussibien, voire plus qu'ailleurs, et en tous autres lieux, que l'on doit fort priser pour estre bien à l'espreuve.

Je n'allégueray que ce seul exemple de Madame la Grande-Duchesse de Florence d'aujourd'huy, de la Maison de Lorraine : laquelle estant arrivée à Florence, le soir que le Grand-Duc l'espousa, et qu'il voulut aller coucher avec elle pour la dépuceler, il la fit avant pisser dans un beau urinal de cristal, le plus beau et le plus clair qu'il peut ; et en ayant veu l'urine, il la consulta avec son médecin, qui estoit un très-grand, très-sçavant, et très-expert personnage, pour sçavoir de luy par cette inspection si elle estoit pucelle ou non. Le médecin l'ayant bien fixement et doctement inspicée, il trouva qu'elle estoit telle comme quand elle sortit du ventre de sa mere : et qu'il y allast bien hardiment, et qu'il n'y trouveroit point de chemin, nullement ouvert, frayé, ny battu ; ce qu'il fit, et en trouva la vérité telle. Et puis le lendemain dit en admiration : *Voilà un grand miracle, que cette fille soit ainsi sortie pucelle de cette Cour de France !* Quelle curiosité et quelle opinion ? Je ne sçay s'il est vray ; mais on me l'a ainsi conté et asseuré pour véritable.

Voilà une belle opinion de nos Cours ; mais ce n'est aujourd'huy, ains de long-temps, qu'on tenoit, que toutes les Dames de Paris et de la Cour n'estoient si sages de leurs corps, comme celles du plat-pays, qui ne bougeoient de leurs maisons. Il y a eu des hommes si consciencieux, que de n'espouser des filles et femmes qui eussent fort paysé, et veu le monde tant soit peu. Si bien qu'en nostre Guyenne, du temps de mon age, j'ay ouy dire à plusieurs galands hommes, et ouy jurer, qu'ils n'es-

pouseroient jamais fille ou femme qui auroit passé le port de ville, pour tirer de longue vers la France. Pauvres fats qu'ils estoient en cela, encore qu'ils fussent fort habiles et galands en autre chose, de croire que le cocuage ne se logeast dans leurs maisons, dans leurs foyers, dans leurs chambres et cabinets, aussi-bien, et possible mieux, selon la commodité, qu'aux palais royaux et grandes villes royales! Car on leur alloit suborner, gagner, abattre, et rechercher leurs femmes, ou quand ils alloient eux-mesmes à la Cour, à la guerre, à la chasse, à leurs procès, ou à leurs promenoirs, si-bien qu'ils ne s'en appercevoient; et estoient si simples de penser, qu'on ne leur osoit entamer aucun propos d'amours, si-non que de mesnageries, de leurs jardinages, de leurs chasses et oiseaux: et sous cette opinion et légére croyance, se faisoient mieux Cocus qu'ailleurs; car par-tout, toute femme belle et habile, et aussi tout homme honneste et galand, sçait faire l'amour, et se sçait accommoder. Pauvres fats et idiots qu'ils estoient! Et ne pouvoient-ils pas penser (*) Vénus n'a nulle demeure fixe, comme jadis en Cypre, en Pafos, et Amatonte, et qu'elle habite par-tout, jusques dans les cabanes des pasteurs et girons des bergeres, voire des plus simplettes?

Depuis quelques temps en ça, ils ont commencé à perdre ces sottes opinions; car s'estant apperceus que par-tout y avoit du danger pour ce triste cocuage, ils ont pris femmes par-tout où il leur a pleu, et ont peu: et si ont mieux fait; ils les ont ammenées et envoyées à la Cour, pour les faire valoir ou paroistre en leurs beautez, pour en faire venir l'envie aux uns ou aux autres, afin de se deffendre des cornes.

(*) Que.

D'autres les ont envoyées, et menées plaider et solliciter leurs procès, dont aucuns n'en avoient nullement, mais faisoient à croire qu'ils en avoient; ou bien, s'ils en avoient, les allongeoient le plus qu'ils pouvoient, pour allonger mieux leurs amours : voire, quelquefois les marys laissoient leurs femmes à la garde du palais, et à la gallerie et salle, puis s'en alloient en leurs maisons, ayant opinion qu'elles feroient mieux leurs besognes, et en gagneroient mieux leurs causes; comme de vray j'en sçay plusieurs qui les ont gagnées mieux par la dextérité et beauté de leur devant, que par leur bon droit, dont bien souvent en devenoient enceintes; et pour n'estre scandalisées, si les drogues avoient failly de leur vertu, pour les en garder, s'encouroient vitement en leurs maisons à leurs marys, feignant qu'elles alloient querir des titres et pieces qui leur faisoient besoin, ou alloient faire quelque enqueste, et que c'estoit pour attendre la Saint Martin, et que durant les vacations, n'y pouvant rien servir, alloient au bouc, et voir leur mesnages et leurs marys. Elles y alloient de vray; mais elles estoient bien enceintes.

Je m'en rapporte à plusieurs conseillers, rapporteurs et présidents, pour les bons morceaux qu'ils en ont tastez des femmes des Gentils-Hommes.

Il n'y a pas long temps qu'une très-belle, honneste et grande Dame, que j'ay connue, allant ainsi solliciter son procès à Paris, il y eut quelqu'un qui dit : *Que va t-elle faire? Elle le perdra, elle n'a pas grand droit.* L'autre respondit : *Et ne porte-elle pas son droit sur la beauté de son devant, comme Cesar portoit le sien sur le pommeau et sur la pointe de son espée?*

Ainsi se font les Gentils-hommes cocus au palais,

en récompense de ceux que Messieurs les Gentils-Hommes font sur Mesdames les présidentes et conseilleres : dont aussi aucunes de celles-là ay-je veu, qui ont bien vallu sur la monstre autant que plusieurs Dames, Damoiselles et femmes de Seigneurs, Chevaliers, et grands Gentils-Hommes de la Cour, et autres.

J'ay connu une grande Dame, qui avoit esté très-belle, mais la vieillesse l'avoit effacée. Ayant un procès à Paris, et voyant que sa beauté n'estoit plus pour ayder et solliciter et gagner sa cause, elle mena avec elle une sienne voisine, jeune et belle Dame, et pour ce l'appointa d'une belle somme d'argent, jusques à dix mille escus : et ce qu'elle ne peut, ou eust bien voulu faire elle-mesme, elle se servit de cette Dame, dont elle s'en trouva fort bien ; et la jeune aussi ; et tout en deux bonnes façons.

Il n'y a pas long-temps que j'ay veu une Dame mere y mener une des ses filles, bien qu'elle fust mariée, pour luy ayder à solliciter son procès, n'y ayant autre affaire ; et de fait, elle est très-belle, et vaut bien la sollicitation.

Il est temps que je m'arreste dans ce grand discours de cocuage ; car enfin, mes longues paroles, tournoyées dans ces profondes eaux et ces grands torrents espouvantables, seroient noyées ; et n'aurois jamais fait, ny je n'en pourrois jamais sortir, non plus que d'un grand labyrinthe qui fut autrefois, encore que j'eusse le plus long et le plus fort filet du monde pour guide et sage conduite.

Pour fin, je concluray que si nous faisons des maux, si nous donnons des tourments, des martyres, et des mauvais tours, à ces pauvres Cocus, nous en portons bien la folle enchere, comme l'on dit, et en payons

les triples intérests : car la pluspart de leurs persécuteurs et faiseurs d'amour, et de ces Damerets, endurent bien autant de maux ; car ils sont plus subjects à la jalousie, mesme ils en ont des marys aussi-bien que de leurs cortivals : ils portent des martels de caprices, se mettent au hazard en danger de mort, d'estropiments, de playes, d'affronts, d'offenses et querelles, de craintes, peines de mort ; endurent friodures, pluyes, vents et chaleurs. Je ne compte pas la vérole, les chancres et poullains, les maux et maladies qu'ils y gagnent, aussi bien avec les grandes que les petites ; que bien souvent ils acheptent bien cher ce que l'on leur donne : et le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Tels y en avons nous veu misérablement mourir, qu'ils estoient bastants pour conquérir tout un Royaume, tesmoin Monsieur de Bussy, le non-pair de son temps, et force autres.

J'en alléguerois une infinité d'autres, que je laisse en arriere, pour finir, dire, et admonester ces amoureux, qu'ils pratiquent le proverbe de l'Italien qui dit : *Che molto guadagna, chi Putana perde* (1).

Le Comte Amédée second de Savoye disoit souvent : *En jeu d'armes et d'amours, pour une joye cent douleurs* (2) ; usant ainsi de ce mot antique, pour faire mieux sa rime. Disoit-il encore, que la colere et l'amour avoient cela en soy de fort dissemblable, que la colere passe tost, et se deffait fort aisément de sa personne, quand elle y est entrée, mais mal-aisément l'amour.

(1) C'est-à-dire. *Que qui perd une putain, gagne beaucoup.*

(2) *Douleurs*, selon la vieille rime.

Voilà comment il se faut garder de cet amour; car elle nous couste bien autant qu'elle nous vaut, et bien souvent en arrive beaucoup de malheurs. Et pour parler au vray, la pluspart des Cocus patients ont cent fois meilleurs temps, s'ils le sçavoient connoistre, et s'entendre avec leurs femmes, que les agents : et plusieurs en ay je veu, qu'encore qu'il y allast de leurs cornes, se rioient et se mocquoient de toutes les humeurs et façons de faire de nous autres, qui traitons l'amour avec leurs femmes; et mesme, quand nous avions (*) à faire à des femmes rusées, qui s'entendent avec leurs marys, et nous vendent : comme j'ay connu un fort brave et honneste Gentil-Homme, qui, ayant longuement aymé une belle et honneste Dame, et eut d'elle la jouissance qu'il desiroit, il y avoit long temps, s'estant un jour apperceu que le mary et elle se mocquoient de luy sur quelque trait, il en prit un si grand despit, qu'il la quitta, et fit bien; et faisant un voyage lointain, pour en divertir sa fantaisie, ne l'accosta jamais plus, ainsi qu'il me dit : et de telles femmes rusées, fines, et changeantes, il s'en faut donner de garde, comme d'une beste sauvage; car pour contenter et appaiser leurs marys, quittent leurs anciens serviteurs, et en prennent puis après d'autres, car elles ne s'en peuvent passer.

Si ay-je connu une fort honneste et grande dame, qui a eu cela en elle de malheur, que, de cinq ou six serviteurs que je luy ay veus de mon temps avoir, sont morts tous, les uns après les autres; non sans un grand regret qu'elle en portoit; de sorte qu'on eust dit d'elle, que c'estoit le cheval de Sejan, d'autant que tous ceux qui montoient dessus, ils mou-

(*) Avons.

roient,

toient; et ne vivoient gueres : mais elle avoit cela de bon en soy et cette vertu, que, quoy qui ait esté, n'a jamais changé ny abandonné aucun de ses amis vivants, pour en prendre d'autres; mais eux venants à mourir, elle s'est voulu tousjours remonter de nouveau, pour n'aller à pied : et aussi, comme disent les Légistes, qu'il est permis de faire valoir les lieux et sa terre par quiconque ce soit, quand elle est déguerpie de son premier maistre : telle constance a esté fort en cette dame recommandable; mais si celle-là a esté jusques-là ferme, il y en a eu une infinité qui ont bien branslé.

Aussi, pour en parler franchement, il ne se faut jamais envieillir dans un seul trou, et jamais homme de cœur ne le fit : il faut estre aussi-bien adventurier deçà que delà, en amours comme en guerre, et en autres choses; car si l'on ne s'asseure que d'un seul ancre, venant à se décrocher aisément, on le perd, et mesme quand on est en pleine mer, et en une tempeste, qui est plus subjecte aux orages et vagues tempestueuses, que non en un calme et en un port.

Et dans quelle plus grande et haute mer se sçauroit-on mieux mettre et naviger, que de faire l'amour à une seule dame? Que si de soy elle n'a esté rusée du commencement, nous autres la dressons, et l'affinons par tant de pratiques, que nous menons avec elle, dont bien souvent il nous en prend mal, en la rendant telle pour nous faire la guerre, l'ayant façonnée et aguerrie. Tant y a, comme disoit quelque galand homme, qu'il vaut mieux se marier avec quelque belle femme et honneste, encore que l'on soit en danger d'estre un peu touché de la corne, et de ce mal de cocuage, commun à plusieurs, que d'endurer tant de traverses à faire les autres Cocus.

Contre l'opinion de Monsieur du Gua pourtant ; auquel moy ayant tenu propos un jour de la part d'une grande dame, qui m'en avoit prié pour le marier, me fit cette response seulement ; qu'il me pensoit de ses plus grands amys, et que je luy en faisois perdre la créance par tels propos, pour luy pourchasser la chose qu'il haïssoit le plus, que le marier, et le faire cocu, au-lieu qu'il faisoit les autres, et qu'il espousoit assez de femmes l'année, appellant le mariage un putanisme secret, de réputation et de liberté, ordonné par une belle loy : et que le pis en cela aussi que je voy et ay noté, c'est que la pluspart, voire toute, de ceux qui se sont ainsi delectez à faire les autres cocus, quand ils viennent à se marier, infailliblement ils tombent en cocuage ; et n'en ay jamais veu arriver autrement, selon le proverbe qui dit : *Ce que tu feras à autruy, il te sera fait.*

Avant que finir, je diray encore ce mot, que j'ay veu faire une dispute, qui est encore indécise, en quelles provinces et régions de nostre chrestienté et de nostre Europe, il y a plus de cocus et de putains.

L'on dit qu'en Italie, les Dames sont fort chaudes, et par ce, fort putains, ainsi que dit Monsieur de Beze en une épigramme, d'autant que le soleil, qui est chaud, et donne le plus, y eschauffe davantage les femmes, en usant de ce vers :

Credibile est ignes multiplicare suos (*).

L'Espagne est de mesme, encore qu'elle soit sur l'Occident ; mais le soleil y eschauffe bien les Dames autant qu'en Orient.

(*) C'est-à-dire. *Il est à croire qu'il multiplie leurs feux*

Les Flamandes, les Suisses, les Allemandes, Angloises et Escossoises ; encore qu'elles tirent sur le midy et septentrion, et soient régions froides, ne participent pas moins de cette chaleur naturelle, comme je les ay connues aussi chaudes que toutes les autres nations.

Les Grecques ont raison de l'estre ; car elles sont sur le Levant. Aussi souhaite-t-on en Italie *Greca in Letto* : comme de vray elles ont beaucoup de choses et vertus attrayantes en elles, que non sans cause le temps passé elles ont esté les délices du monde, et en ont beaucoup appris aux Dames Italiennes et Espagnolles, depuis le vieux temps jusques à ce nouveau ; si bien qu'elles en surpassent quasi leurs anciennes et modernes maistresses : aussi la Reyne et Impériere des putains, qui estoit Vénus, estoit Grecque.

Quant à nos belles Françoises, on les a veues le temps passé fort grossieres, et qui se contentoient de le faire à la grosse mode : mais depuis cinquante ans en ça, elles ont emprunté et appris des autres nations tant de gentillesses, de mignardises, d'attraits et de vertus, d'habits, de belles graces, lascivetez ; ou d'elles-mesmes s'y sont si bien estudiées à se façonner, que maintenant il faut dire, qu'elles surpassent toutes les aûtres en toutes façons : et ainsi que j'ay ouy dire, mesme aux estrangers, elles valent beaucoup plus que les autres ; outre que les mots de paillardise François en la bouche sont plus paillards, mieux sonnants, et esmouvants que les autres.

De plus, cette belle liberté Françoise, qui est plus à estimer que tout, rend bien nos Dames plus desirables, accostables, aimables et plus passables que toutes les autres : et aussi que tous les adulteres

n'y sont si communément punis, comme aux autres grandes provinces, par la providence de nos grands sénateurs et législateurs François, qui voyant les abus provenir par telles punitions, les ont un peu bridés, et un peu corrigé les loix rigoureuses du temps passé des hommes, qui s'estoient donnez en cela toute liberté de s'esbattre, et l'ont ostée aux femmes; si-bien qu'il n'estoit permis à la femme innocente d'accuser son mary d'adultere, par aucunes loix Impériales et canons, ce dit Cajetan. Mais les hommes fins firent cette loy pour les raisons que dit cette stance Italienne, qui est telle:

Perche di quel che natura concede
Nel vieti tutan dura legge d'honore.
Ella a noi liberal largo ne diede
Com' agli altri animai legge d'amore:
Ma l'huomo fraudulento, e senza fede,
Che fu legislator di quest' errore,
Vedendo nostre forze e buona schicna,
Copri la sua debolezza, con la pena (*).

Pour fin, en France il fait bon faire l'amour. Je m'en rapporte à nos authentiques docteurs d'amours, et mesme à nos courtisans, qui sçauront mieux sophistiquer là-dessus que moy: et pour en parler bien au vray, putains par-tout, et cocus par-tout, ainsi que je le puis bien tester, pour avoir veu toutes

(*) C'est-à-dire. *O! trop dure loi de l'honneur, pourquoi nous interdis-tu ce à quoi nous excite la nature? Elle nous accorde aussi abondamment que libéralement, ainsi qu'à tous les animaux, l'usage de l'amour. Mais l'homme trompeur et perfide, ne connoissant que trop bien la vigueur de nos reins, a établi cette loi pleine d'erreur, pour cacher ainsi la foiblesse des siens.*

ces régions que j'ay nommées, et autres; et la chasteté n'habite pas en une région plus qu'en l'autre.

Si feray-je encore cette question, et puis plus, qui possible n'a point esté recherchée de tout le monde, ny possible songée; à savoir si deux Dames amoureuses l'une de l'autre, comme il s'est veu et se void souvent, couchées ensemble, et faisant ce qu'on dit, *Donna con Donna*, en imitant la docte Sappho Lesbienne, peuvent commettre adultere, et entre elles faire leurs marys cocus?

Certainement, si l'on veut croire Martial en son premier livre des Epigrammes, Epigramme cxix, elles commetrent adultere, où il introduit et parle à une femme nommée Bassa, Tribade, luy faisant fort la guerre de ce qu'on ne voyoit jamais entrer d'hommes chez elle, de sorte qu'on la tenoit pour une seconde Lucrece: mais elle vint à estre descouverte, en ce que l'on y voyoit aborder ordinairemont forces belles femmes et filles; et fut trouvé, qu'elle-mesme leur servoit et contrefaisoit d'homme et d'adultere, et se conjoignoit avec elles, et use de ces mots, *geminos committere cunnos*. Et, s'escriant, il dit et donne à songer et deviner cet énigme par ce vers latin:

Hic ubi vir non est, ut sit adulterium (*).

Voilà un grand cas, dit-il, que là où il n'y a point d'homme, il y aye de l'adultere.

J'ay connu une courtisanne à Rome, vieille rusée s'il en fut oncques, qui s'appelloit Isabelle de Lune, Espagnolle laquelle prit en telle amitié une jeune cour-

(*) C'est-à-dire. *Là où il n'y a point d'homme, on commet pourtant l'adultere.*

tisanne qui s'appelloit la Pandore, l'une des belles pour lors de toute Rome, laquelle vint à estre mariée avec un sommelier de Monsieur le Cardinal d'Armagnac, sans pourtant se distraire de son premier mestier : mais cette Isabelle l'entretenoit et couchoit ordinairement avec elle ; et comme desbordée et désordonnée en paroles qu'elle estoit, je luy ay souvent ouy dire, qu'elle la rendoit plus putain, et luy faisoit faire des cornes à son mary, plus que tous les Ruffiens que jamais elle avoit eu.

Je ne sçay comment elle entendoit cela, si ce n'est qu'elle se fondast sur cette épigramme de Martial.

On dit que Sappho de Lesbos a esté une fort bonne maistresse en ce mestier ; voire dit-on, qu'elle l'a inventé, et que depuis, les Dames Lesbiennes l'ont imitée en cela, et continué jusques aujourd'huy : ainsi que dit Lucian, que telles femmes sont les femmes de Lesbos, qui ne veulent pas souffrir les hommes, mais s'approchent des autres femmes, ainsi que les hommes mesmes ; et telles femmes, qui ayment cet exercice, ne veulent souffrir les hommes, mais s'adonnent à d'autres femmes, ainsi que les hommes mesmes. Elles s'appellent Tribades, mot grec, derivé, ainsi que j'ay appris des Grecs, de τρίβω, τρίβειν, qui est autant à dire, *fruare*, frayer, ou fr quer, ou s'entrefrotter ; et Tribades se disent *Fricatrices*, en François Fruatries (1) ou qui font la Fricquarelle (2), mestier de *Donne con Donne*, comme l'on la trouve ainsi aujourd'huy.

Juvenal parle aussi de ces femmes, quand il dit : *Frictum Gr ssantis adorat*, parlant d'une pareille

(1) *Ou fricatrices.*

(2) *Ou fricarelle, comme ci-dessous.*

Tribade, qui adoroit et aimoit la Fricquarelle d'une Grissante.

Le bon compagnon Lucian en fait un chapitre, et dit ainsi, que les femmes viennent naturellement à conjoindre comme les hommes, conjoignants des instruments lascifs, obscurs, monstrueux, faits d'une forme stérile ; et ce nom, qui rarement s'entend dire de ces Fricarelles, vacque librement par-tout, et qu'il faille que le sexe féminin soit filenes, qui faisoit faction de certaines amours hommasses, toutesfois il adjouste, qu'il est bien meilleur qu'une femme soit adonnée à une libidineuse affection de faire le masle, que n'est à l'homme de s'efféminer ; tant il se monstre peu courageux et noble. La femme donc, selon cela, qui contrefait aussi l'homme, peut avoir réputation d'estre plus valeureuse et courageuse qu'une autre, ainsi que j'en ay connu aucunes, tant pour leurs corps que pour l'ame.

En un autre endroit, Lucian introduit deux Dames, devisantes de cet amour, et une demande à l'autre si une telle avoit esté amoureuse d'elle, et si elle avoit couché avec elle, et ce qu'elle luy avoit fait? L'autre luy respondit librement : » Premièrement, elle me baisa ainsi que font les hommes, » non pas seulement en joignant les levres, mais en » ouvrant aussi la bouche ; cela s'entend en pigeonne, » la langue en bouche ; et encore qu'elle n'eust » point le membre viril, et qu'elle fust semblable » à nous autres, si est-ce qu'elle disoit avoir le » cœur, l'affection, et tout le reste viril : et puis je » l'embrassay comme un homme, et elle me le » faisoit, me baisoit, et allentoit (*) je n'entends

(*) C'est-à-dire me baisoit, et me faisoit pâmer de plaisir. *Allentir*, dans *Nicot*, se dit de la douleur, ou des forces, qui diminuent ou se rallentissent.

» point bien ce mot, et me sembloit qu'elle y prit » plaisir outre mesure, et cohabita d'une certaine » façon plus agréable que d'un homme «. Voilà ce qu'en dit Lucian.

Or, à ce que j'ay ouy dire, il y en a en plusieurs endroits et régions forces telles Dames Lesbiennes, en France, en Italie, et en Espagne, Turquie, Grece, et autres lieux, et où les femmes sont recluses, et n'ont entiere liberté. Cet exercice s'y continue fort; car telles Dames bruslantes dans le corps; il faut bien, disent-elles, qu'elles s'aydent de ce remede, pour se rafraischir un peu, ou du tout qu'elles bruslent.

Les Turques vont aux bains, plus pour cette paillardise, que pour autre chose, et s'y adonnent fort: mesme les courtisannes, qui ont les hommes à commandement et à toute heure, encore usent-elles de ces fricarelles, s'entre-cherchent et s'entr'aiment les unes les autres; comme je l'ay ouy dire en Italie et en Espagne. En nostre France, telles femmes sont assez communes: et si dit-on pourtant, qu'il n'y a pas long-temps qu'elles s'en sont meslées; mesme que la façon en a este portée d'Italie par une Dame de qualité, que je ne nommeray point.

J'ay ouy conter à Monsieur de Clermont-Tallard le jeune, qui mourut à la Rochelle, qu'estant petit garçon, et ayant l'honneur d'accompagner Monsieur d'Anjou, depuis nostre Roy Henry III, en ses estudes, et estudier avec luy ordinairement, duquel Monsieur de Gournay estoit précepteur, un jour estant à Thoulouse, estudiant avec son dit maistre dans son cabinet, estant assis dans un coin à part, il vid, par une petite fente, (d'autant que les cabinets et chambres estoient de bois, et avoient esté faits à l'improviste et à la haste, par la curiosité

de Monsieur le Cardinal d'Armagnac, Archevesque de là, pour mieux recevoir et accommoder le Roy, la Reyne, et toute la Cour) dans un autre cabinet, deux fort grandes Dames, toutes retroussées, et leurs calleçons bas, se coucher l'une sur l'autre, s'entre-baiser en forme de colombe, se frotter, s'entre-frotter, s'entre-friquer, bref se remuer fort, paillarder, et imiter les hommes : et dura leur abatement (*) près d'une bonne heure ; s'estant si fort eschauffées et lassées, qu'elles en demeurerent si rouges, et si en eau, bien qu'il fist grand froid, qu'elles n'en peurent plus, et furent contraintes de se reposer autant : et disoit qu'il vid joüer ce jeu quelque autre jour, tant que la Cour fut-là, de mesme façon; oncques n'eut plus telle commodité de voir cet abattement, d'autant que ce lieu le favorisoit en cela, et aux autres il ne peut.

Il m'en contoit encore plus que je n'ose escrire, et me nommoit les Dames. Je ne sçay s'il est vray; mais il me l'a juré et affirmé cent fois par bon serment : et de fait, cela est fort vray-semblable ; car telles deux Dames ont bien eu tousjours cette réputation de faire et continuer l'amour de cette façon, et de passer ainsi leur temps.

J'en ay connu plusieurs autres, qui ont traité de mesmes amours, entre lesquelles j'en ay ouy conter d'une de par le monde, qui a esté fort superlative en cela, et qui aimoit aucunes Dames, les honoroit, et les servoit plus que les hommes, et leur faisoit l'amour comme un homme à sa maistresse, et les prenoit avec elle, les entretenoit à pot et à feu, et leur donnoit ce qu'elles vouloient. Son mary en estoit très-aise, et fort content ; ainsi que beaucoup d'autres

(*) Ebattement, *peut-être, comme ci-dessous.*

marys que j'ay veus, qui estoient fort aises que leurs femmes menassent ces amours, plustost que celles des hommes, (n'en pensant leurs femmes moins folles ny putains). Mais je croy qu'ils sont bien trompez : car ce petit exercice, à ce que j'ay ouy dire, n'est qu'un apprentissage pour venir à celuy grand des hommes ; car après qu'elles se sont eschauffées, et mises bien au rut les unes les autres, leur chaleur ne se diminuant pour cela, il faut qu'elles se baignent par une eau vive et courante, qui raffraischist bien mieux qu'une eau dormante, ainsi que je tiens de bons chirurgiens : et veu que qui veut bien panser et guérir une playe, il ne faut pas qu'il s'amuse à la médicamenter, et la nettoyer alentour ou sur le bord, mais il la faut sonder jusques au fond, et y mettre une sonde et une tente bien avant.

Que j'en ay veu de ces Lesbiennes, qui, pour toutes leurs fricarelles et entre-frottements, n'en laissent d'aller aux hommes ! Mesme Sappho, qui en a esté la maistresse, ne se mit-elle pas à aymer son grand amy Faon après lequel elle mouroit ? Car enfin, comme j'ay ouy raconter à plusieurs Dames, il n'y a que les hommes ; et que de tout ce qu'elles prennent avec les autres femmes, ne sont que des tiroüers, pour s'aller paistre de gorges-chaudes avec les hommes : et ces fricarelles ne leur servent qu'à faute des hommes : que si elles les trouvent à propos, et sans scandales, lairroient bien leurs compagnes, pour aller à eux, et leur sauter au collet.

J'y connu de mon temps deux belles et honnestes damoiselles de bonne maison, toutes deux cousines, lesquelles ayant couché ensemble dans un mesme lit, l'espace de trois ans, s'accoustumerent si fort

à cette fricarelle, qu'après s'estre imaginées que le plaisir estoit assez maigre et imparfair, au prix de celuy des hommes, se mirent à le taster avec eux, et en devinrent deux bonnes putains, et confesserent après à leurs amoureux, que rien ne les avoit tant esbranslées ny eschauffées que cette fricarelle, la détestant, pour en avoir esté la seule cause de leur desbauche; et nonobstant, quand elles se rencontroient, ou avec d'autres, elles prenoient tousjours quelque repas de cette fricarelle, pour y prendre tousjours plus grand apperit de l'autre avec les hommes. Et c'est ce que dit une fois une honneste damoiselle que j'ay connue, à laquelle son serviteur demandoit un jour, si elle ne faisoit point cette fricarelle avec sa compagne, avec qui elle couchoit ordinairement? *Ah! non*, dit-elle en riant; *j'aime trop les hommes :* mais pourtant elle faisoit l'un et l'autre.

Je sçay un honneste Gentil-Homme, lequel, desirant un jour à la Cour pourchasser en mariage une fort honneste damoiselle, en demanda l'advis à une sienne parente.

Elle luy dit franchement, qu'il y perdroit son temps; *d'autant*, luy dit-elle, qu'une telle dame, qu'elle luy nomma, et de qui je sçavois des nouvelles, *ne permettra jamais qu'elle se marie.* J'en connus soudain l'encloüeure, par ce que je sçavois bien qu'elle tenoit cette damoiselle en ses délices à pot et à feu, et la gardoit précieusement pour sa bouche. Le Gentil-Homme en remercia sa dite cousine de ce bon advis, non sans luy faire la guerre en riant, qu'elle parloit ainsi en cela pour elle, comme pour l'autre; car elle en tiroit quelques petits coups en robbe quelquesfois : ce qu'elle nia pourtant.

Ce trajet (1) me fit ressouvenir d'aucuns, qui ont ainsi des putains à eux-mesmes, qu'ils ayment tant qu'ils n'en feroient part pour tous les biens du monde, fust à un Prince, à un Grand, fust à leur compagnon, ou à leurs amys, tant ils en sont jaloux, comme un ladre de son barillet; encore le présente il à boire à qui en veut.

Mais cette dame vouloit garder cette damoiselle toute pour soy, sans en départir à d'autres : pourtant si la faisoit-elle cocue à la dérobade avec aucunes de ses compagnes.

On dit que les belettes sont touchées de cet amour, et se plaisent de femelle à femelle à s'entre-joindre et habiter ensemble; si que, par lettres hiéroglyfiques, les femmes, s'entr'aimantes de cet amour, estoient jadis représentées par des belettes.

J'ay ouy parler d'une dame, qui en nourissoit tousjours, et qui se mesloit, de cet amour, et prenoit plaisir de voir ainsi ses petites bestioles s'entre'habiter.

Voicy un autre point; c'est que ces amours feminines se traitent en deux façons, les unes par fricarelles, et par, comme dit ce Poëte, *geminos committere cunnos*.

Cette façon n'apporte point de dommage, ce disent aucunes, comme on s'aide d'instrument façonné, mais qu'on a voulu appeller des *godemichys* (2).

J'ay ouy conter qu'un grand Prince, se doutant de deux Dames de la Cour, qui s'en aydoient, leur fit faire le guet, si bien qu'il les surprit tellement, que l'une se trouva saisie et accommodée

(1) Trait.
(2) Par corruption, pour *gaude mihi*.

d'un gros entre les jambes, gentiment attaché avec de petites bandelettes à l'entour du corps, qu'il sembloit un membre naturel. Elle en fut si surprise, qu'elle n'eut loisir de le retirer; tellement que ce Prince la contraignit de luy monstrer comment elles deux se le faisoient.

On dit que plusieurs femmes en sont mortes, pour engendrer en leurs matrices des apostumes faites par mouvements et frottements point naturels.

J'en sçay bien quelques-unes de ce nombre, dont c'est grand dommage; car c'estoient de très-belles et honnestes Dames et Damoiselles, qu'il eust bien mieux valu qu'elles eussent eu compagnie de quelques honnestes Gentils-Hommes, qui pour celà ne les font mourir, mais vivre et résusciter, ainsi que j'espere le dire ailleurs : et mesmes que pour la guérison de tel mal, comme j'ay ouy conter à plusieurs chirurgiens, qu'il n'y a rien plus propre que de les faire bien nettoyer là-dedans par ces membres naturels des hommes, qui sont meilleurs que des pesseres qu'usent les médecins et chirurgiens, avec des eaux à ce composées; et toutesfois, il y a plusieurs femmes, nonobstant les inconvénients qu'elles en voyent arriver souvent, si faut-il qu'elles en ayent de ces engins contrefaits.

J'ay ouy parler et faire un conte, moy estant lors à la Cour, que la Reyne-Mere, ayant fait commandement de visiter un jour les chambres et coffres de tous ceux qui estoient logés dans le Louvre, sans espargner Dames et Filles, pour sçavoir s'il y avoit point d'armes cachées, et mesme des pistolets, durant nos troubles, il y en eut une qui fut trouvée saisie dans son coffre par le Capitaine des Gardes, non point de pistolets, mais de quatre gros gode-

michys gentiment faconnez, qui donnerent bien de la risée au monde, et à elle bien de l'estonnement.

Je connois la damoiselle : je croy qu'elle vit encore; mais elle n'eut jamais bon visage. Tels instruments enfin sont très-dangereux. Je feray encore ce conte de deux Dames de la Cour, qui s'entr'aimoient si fort et estoient si chaudes à leur mestier, qu'en quelque endroit qu'elles fussent, ne s'en pouvoient garder ny abstenir, que pour le moins ne fissent quelques signes d'amourette ou de baiser; ce qui les scandalisoit fort, et donnoit à penser beaucoup aux hommes. Il y en avoit une veufve, et l'autre mariée; et comme la mariée, un jour d'une grande feste et magnificence, se fut fort bien parée et habillée d'une robbe de toile d'argent, ainsi que leur maistresse estoit allée à vespres, elles entrerent dans son cabinet, et sur sa chaise percée se mirent à faire leur fricarelle si rudement et si impétueusement, qu'elle en rompit sous elles; et la dame mariée, qui faisoit le dessous, tomba avec sa belle robbe de toille d'argent à la renverse tout à plat sur l'ordure du bassin; si bien qu'elle se gasta et souilla si fort, qu'elle ne sceut que faire que s'essuyer le mieux qu'elle peut, se trousser, et s'en aller à grande haste changer de robbe dans sa chambre, non sans pourtant avoir esté apperceue et bien sentie à la trace, tant elle puoit : dont il en fut ry assez par aucuns, qui en seurent le conte; mesme leur maistresse le sceut, qui s'en aydoit comme elles, et en rit son saoul. Aussi il falloit bien que cette ardeur les mastrisast fort, que de n'attendre un lieu et un temps à propos, sans se scandaliser. Encore excuse-t-on les filles et femmes veufves, pour aymer ces plaisirs frivoles et vains,

aymant mieux s'y adonner et en passer leurs chaleurs, que d'aller aux hommes et se faire engrosser et se deshonnorer, ou de faire perdre leur fruit, comme plusieurs ont fait et font; et ont opinion, qu'elles n'en offensent pas tant Dieu, et n'en sont pas tant putains, comme avec les hommes: aussi y a-t-il bien de la différence de jetter de l'eau dans un vase, ou de l'arrouser seulement alentour et au bord. Je m'en rapporte à elles. Je ne suis pas leur censeur, ny leur mary, s'ils le trouvent mauvais: encore que je n'en aye point veu qui ne fussent très-aises que leurs femmes s'amourachassent de leurs compagnes, et qu'ils voudroient qu'elles ne fussent jamais plus adulteres qu'en cette façon; comme de vray, telle cohabitation est bien différente de celle d'avec les hommes: et quoy que die Martial, ils n'en sont pas cocus pour cela. Ce n'est pas texte d'Evangile, que celuy d'un poëte fol. Donc, comme dit Lucian, il est bien plus beau, qu'une femme soit virile ou vraye Amazone, ou soit ainsi lubrique, que non pas un homme féminin, comme un Sardanapale et Héliogobale, ou autres leurs pareils; car d'autant plus elle tient de l'homme, et d'autant plus elle est courageuse: et de tout cecy je m'en rapporte à la décision du procès.

Monsieur du Gua et moy lisions une fois un petit livre en Italien, qui s'intitule, *de la beauté*, fait en dialogue par le Seigneur Angelo Fiorenzolle, Florentin, et tombasmes sur un passage, où il dit, qu'aucunes femelles, qui furent faites par Jupiter au commencement, furent créées de cette nature, qu'aucunes se mirent à aymer les hommes; et les autres la beauté de l'une et de l'autre; mais aucunes purement et saintement, comme de ce genre s'est

trouvée de nostre temps, comme dit l'auteur, la très-belle et illustre Marguerite d'Austriche (*), qui ayma la belle Laodamie, forte en guerre; les autres lascivement et paillardement, comme Sappho Lesbienne, et de nostre temps à Rome la grande courtisanne Cecile, Vénétienne: et icelles de nature haïssent à se marier, et fuyent la conversation des hommes tant qu'elles peuvent.

Là dessus Monsieur du Gua reprit l'auteur; disant que cela estoit faux; que cette belle Marguerite aymast cette belle Dame de pur et saint amour: car puis qu'elle l'avoit mise plustost sur elle que sur d'autres, qui pouvoient estre aussi belles et vertueuses qu'elle, il estoit à présumer, que c'estoit pour s'en servir en ses délices, ny plus ny moins comme d'autres; et pour en couvrir sa lasciveté, elle disoit et publioit, qu'elle l'aymoit saintement, ainsi que nous voyons plusieurs ses semblables, qui ombragent leurs amours par pareils mots.

Voilà ce qu'en dit Monsieur du Gua, et qui voudra outre plus en discourir là-dessus, faire le peut.

Cette belle Marguerite fut la plus belle Princesse qui fut de son temps en la chrestienté. Ainsi beautez et beautez s'entr'ayment de quelque amour que ce soit, mais du lascif plus que de l'autre.

Elle fut mariée trois fois, ayant en premieres nopces espousé le Roy Charles VIII, et en secondes, Jean, fils du Roy d'Arragon, et en troisiesmes, le Duc de Savoye, qu'on appelloit le Beau; si-bien que, de son temps on les disoit le plus beau pair et le plus beau couple du monde: mais la Princesse ne jouit gueres de cette copulation; car il mourut fort

(*) Née le 10 Janvier 1480, morte le 1 Décembre 1531.

jeune,

jeune, et en sa plus grande beauté, dont elle en porta des regrets très-extrêmes, et pour ce, ne se remaria jamais.

Elle fit faire bastir cette belle Eglise qui est vers Bourg en Bresse, l'un des plus beaux et des plus superbes bastiments de la chrestienté : elle estoit tante de l'Empereur Charles-Quint, et assista bien son nepveu ; car elle vouloit tout appaiser, ainsi qu'elle et Madame la Régente, au traité de Cambray, firent, où toutes deux se virent et s'assemblerent-là, où j'ay ouy dire aux anciens et aux anciennes, qu'il faisoit beau voir ces deux grandes Princesses.

Corneille Agrippa a fait un traité *de la vertu des femmes*, et tout en loüange de cette Marguerite. Le livre en est très-beau, qui ne peut estre autre, pour le sujet, et pour l'auteur, qui est un très-grand personnage.

J'ay ouy parler d'une grande Dame Princesse ; laquelle, parmy ses filles de sa suite, aymoit une par-dessus toutes les autres, et plus que les autres : en quoy on s'estonnoit ; car il y en avoit d'autres qui la surpassoient en tout : mais enfin, il fut trouvé et descouvert qu'elle estoit hermafrodite, qui luy donnoit du passe-temps, sans aucun inconvénient ny scandale. C'estoit bien autre chose qu'à ces Tribades : le plaisir pénétroit un peu mieux.

J'ay ouy nommer une Grande, qui est ainsi hermafrodite, et qui a ainsi un membre viril, mais fort petit : tenant pourtant plus de la femme, car je l'ay veue très-belle. J'ay entendu d'aucuns médecins, qui ont veu assez de telles, et sur-tout très-lascives.

Voilà enfin ce que je diray du sujet de ce chapitre, lequel j'eusse peu allonger mille fois plus que

je n'ay fait, ayant matiere si ample et si longue, que si tous les Cocus, et leurs femmes qui les font, se tenoient tous par la main, et qu'il s'en peust trouver un cercle, je crois qu'il seroit assez bastant pour entourner et circuir la moitié de la terre.

Du temps du Roy François, on chantoit une vieille chanson, que j'ay ouy conter à une fort honneste et ancienne Dame, qui disoit :

Quand viendra la saison
Que les Cocus s'assembleront,
Le mien ira devant, qui portera la banniere ;
Les autres suivront après, le vostre sera au derriere.
La procession en sera grande,
L'on y verra une très-belle bande.

Je ne veux pourtant taxer beaucoup d'honnestes et sages Dames mariées, qui se sont comportées vertueusement et constamment en la foy conjugale promise saintement à leurs marys ; et espere faire un chapitre à part à leur louange, et faire mentir Maistre Jean de Muns (*), qui, en son *Roman de la Rose*, dit ces mots : *Toutes vous autres femmes estes ou fustes, de fait, ou de volonté, putes :* dont il encourut une telle inimitié des Dames de la Cour pour lors, qu'elles, par une conjuration et de l'avis de la Reyne, entreprirent un jour de le foüetter ; et le despouillerent tout nud ; et estant prestes à donner leurs coups, il les pria, qu'au moins celle qui estoit la plus grande Putain de toutes, commenceast la premiere : chacune, de honte, n'osa commencer et par ainsi il évita le foüet. J'en ai veu l'histoire représentée dans une vieille tapisserie des vieux meubles du Louvre.

(*) Mehun *ou* Meun.

J'aimerois autant un prescheur, qui, preschant un jour en une bonne compagnie, ainsi qu'il représentoit les mœurs d'aucunes femmes, et de leurs marys qui enduroient estre Cocus d'elles, il se mit à crier : *Oui, je les connois, et m'en vais jetter ces deux pierres à la teste des deux plus grands Cocus de la compagnie ;* et faisant semblant de les jetter, il n'y eut homme du Sermon qui n'y baissast la teste, ou mist son manteau, ou sa cappe, ou son bras au-devant, pour se garder du coup. Mais luy les retenant, leur dit : *Ne vous dis je pas? Je pensois qu'il n'y eust que deux ou trois Cocus en mon Sermon; mais à ce que je voys, il n'y en a pas un qui ne le soit.*

Or, quoy que disent ces fols, il y a fort sages, honnestes et vertueuses femmes, ausquelles s'il falloit livrer bataille à leurs dissemblables, elles l'emporteroient, non pour leur nombre, mais pour la vertu, qui combat et abbat son contraire aisément.

Et si ledit Maistre Jean de Muns (*), blasme celles qui sont de volonté Putes, je trouve qu'il les faut plustost loüer, et exalter jusqu'au ciel, d'autant que si elles bruslent si ardemment dans le corps, et dans l'ame, et ne venant point aux effets, font paroistre leur vertu, leur constance, et la générosité de leur cœur; aymant plustost brusler et se consumer dans leurs propres feux et flammes, comme un phénix rare, que de forfaire, de souiller leur honneur, et comme la blanche hermine, qui aime mieux mourir que se souiller, (devise d'une très-grande dame que j'ai connue, mais mal d'elle pratiquée pourtant); puisqu'estant en leur puissance

(*) Meun.

d'y pouvoir remédier, se commandent si généreusement, et puisqu'il n'y a plus belle vertu ny victoire, que de se commander, et vaincre soy-meme. Nous en avons une histoire très-belle dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, de cette honneste dame de Pampelune, qui, estant dans son ame et de volonté Pute, et bruslant de l'amour de monsieur d'Avanes, si beau Prince, elle aima mieux mourir dans son feu, que de chercher son remede, ainsi qu'elle luy sceut bien dire en ses derniers propos de sa mort.

Cette honneste et belle dame se donnoit bien la mort très-iniquement et injustement : et, comme j'ouys dire sur ce passage, à un honneste homme et honneste dame, cela ne fut point sans offenser Dieu, puisqu'elle se pouvoit délivrer de la mort, et se la pourchasser et advancer ainsi, cela s'appelle proprement se tuer soy-mesme; ainsi qu'il y a plusieurs de ses pareilles, qui, par ces grandes continences et abstinences de ce plaisir, se procurent la mort, et pour l'ame et pour le corps.

Je tiens d'un très-grand Médecin, (et pense qu'il en a donné telle leçon et instruction à plusieurs honnestes Dames,) que les corps humains ne se peuvent jamais bien porter, si tous les membres et parties, depuis les plus grandes jusques aux plus petites, ne font ensemblement leurs exercices et fonctions, que la sage nature leur a donné pour leur santé, et n'en fassent une commune accordance, comme d'un concert de musique; n'estant raison, qu'aucunes desdites parties et membres travaillent, et les autres chaument. Aussi qu'en une République, il faut que tous officiers, artisans, manouvriers, et autres, fassent leur besogne unanimement, sans se reposer n'y se remettre les uns sur les autres, si

l'on veut qu'elle aille bien, et que son corps demeure sain et entier : de mesme est le corps humain.

Telles belles Dames, Putes dans l'ame, et chastes dans le corps, méritent d'éternelles loüanges; mais non pas celles qui sont froides comme marbre, molles, lasches, et immobiles plus qu'un rocher, et ne tiennent de la chair, n'ayant aucuns sentiments, (il n'y en a gueres pourtant,) qui ne sont point ny belles ny recherchées : et comme dit le Poëte :

..... *Casta quam nemo rogavit ;*

C'est-à-dire,

Chaste, qui n'a jamais esté priée. Sur quoy je connois une grande Dame, qui disoit à aucunes de ses compagnes qui estoient belles : *Dieu m'a fait une grande grace, de quoy il ne m'a fait belle comme vous autres, Mesdames ; car aussi-bien que vous j'eusse fait l'amour, et fusse esté pute comme vous* : à cause de quoy peut-on loüer ces belles ainsi que chastes, puisqu'elles sont de telle nature ?

Bien souvent aussi sommes-nous trompez en telles Dames; car il y en a aucunes, qu'à les voir mesme mineuses, piteuses, marmiteuses, froides, discrettes, serrées et modestes en leurs paroles, et en leurs habits réformez, qu'on les prendroit pour des saintes et très prudes femmes, qui sont au-dedans et par volonté, et au-dehors par bons effects, bonnes putains.

D'autres en voyons-nous, qui, par leur gentillesse et leurs paroles folastres, leurs gestes gays, et leurs habits mondains ou affectés, on les prendroit pour fort desbauchées, et prestes pour s'abandonner aussi-

tost ; mais pourtant, pour leur corps, sont fort femmes-de-bien devant le monde. En cachette, il s'en faut rapporter à la vérité aussi cachée.

J'en alléguerois force exemples que j'ay veu et sceu ; mais je me contenteray d'amener cettuy-cy, que Tite-Live allegue, et Bocace encore mieux, d'une gentille Dame Romaine, nommée Claude Quintieme, laquelle, paroissant dans Rome par-dessus toutes les autres en habits pompeux et peu modestes, et en ses façons gayes et libres, mondaine plus qu'il ne falloit, acquit très-mauvais bruit touchant son honneur : mais le jour venu de la réception de la Déesse Cybille (*), l'esteignit du tout ; car elle eut l'honneur et la gloire par-dessus toutes les autres, de la recevoir hors du bateau, la toucher, et la transporter à la ville : dont tout le peuple en demeura estonné ; car il avoit esté dit, que le plus homme-de-bien, et la plus femme-de-bien, estoient dignes de cette charge.

Voilà comme le monde est fort trompé en plusieurs de nos Dames. L'on doit premiérement fort les connoistre et examiner, avant que les juger, tant d'une que de l'autre sorte.

Si faut-il avant que de fermer ce pas, que je die une autre belle vertu et propriété que porte le cocuage, que je tiens d'une fort honneste et belle Dame de bonne part, au cabinet de laquelle estant un jour entré, je la trouvay sur le point qu'elle venoit d'achever d'escrire un conte de sa propre main, qu'elle me monstra fort librement ; car j'estois de ses amys, et ne se cachoit point de moy : elle estoit fort spirituelle et bien disante, et fort bien duite à l'amour. Le commencement du conte estoit tel :

(*) Cybelle.

» Il me semble, dit-elle, qu'entr'autres belles » propriétez que le cocuage peut apporter, c'est ce » beau et bon sujet, par lequel on peut bien con- » noistre combien gentiment l'esprit s'exerce pour » le plaisir et contentement de la nature humaine, » d'autant que c'est luy qui veille, et qui invente » et façonne l'artifice nécessaire pour y pourvoir, » sans que la nature y fournisse que le desir et l'ap- » petit sensuel; comme l'on peut cacher par tant » de ruses et astuces qui se pratiquent au mestier de » l'amour, qui est celuy qui imprime les cornes: » car il faut tromper un mary jaloux, soupçonneux, » et colere; il faut tromper et voiler les yeux des » plus prompts à recevoir du mal, et pervertir les » plus curieux de la connoissance de la vérité; faire » croire de la fidelité là où il n'y a que toute décep- » tion; plus de franchise, là où il n'y a que dis- » simulation et crainte; et plus de crainte, là où il » y a plus de licence. Bref, par toutes ces difficultez, » et pour venir dessus ces discours, ce ne sont pas » actes à quoy la vertu naturelle puisse parvenir: » il en faut donner l'advantage à l'esprit, lequel » fournit le plaisir, et bastit plus de cornes, que le » corps qui les plante et cheville «.

Voilà les propres mots du discours de cette Dame, sans les changer aucunement, qu'elle fait au commencement de son conte, qui se faisoit d'elle-mesme; mais elle l'adombroit par d'autres noms: et puis, poursuivant les amours de la Dame et du Seigneur avec qui elle avoit à faire, et pour venir là et à la perfection, elle allégue, que l'apparence de l'amour n'est qu'une apparence de contentement. Il est du tout sans forme, jusqu'à son entiere joüissance et possession; et bien souvent l'on croit qu'elle est venue à cette extrémité, que l'on est bien loin

de son compte; et pour récompense, il ne reste rien que le temps perdu, duquel l'on porte un extrême regret, (il faut bien penser et noter ces dernieres paroles; car elles portent coup, et de quoy à blasonner). Pourtant, il n'y a que la joüissance en amour, pour l'homme et pour la femme, pour ne regretter rien du temps passé: et pour ce, cette honneste Dame, qui escrivoit un conte, donna un rendez-vous à son serviteur dans un bois, où souvent elle s'alloit promener à une fort belle allée, à l'entrée de laquelle elle laissa ses femmes, et alla trouver sous un beau et large chesne ombrageux; car c'estoit en esté: *Là où*, dit la Dame en son conte par ces propres mots, *il ne faut point douter la vie qu'ils demenerent pour un peu, et le bel autel qu'ils dresserent au pauvre mary au temple de Ceraton, bien qu'ils ne fussent en Delos, qui estoit fait tout de cornes: pensez que quelque bon compagnon l'avoit fondé.*

Voilà comment cette Dame se mocquoit de son mary, aussi-bien en ses escrits comme en ses delices et effects. Et qu'on note tous ces mots, ils portent de l'efficace, estant prononcés mesme et escrits d'une si habile et honneste femme.

Le conte en est très-beau, que j'eusse volontiers mis et inséré: mais il est trop long; car les pourparlers avant que venir-là, sont beaux et longs: aussi reprochant à son serviteur qui la loüoit extrémement, qu'il y avoit en luy plus d'œuvres de naturelle et nouvelle passion qu'aucun bien qui fust en elle, bien qu'elle fust des belles et honnestes; et pour vaincre cette opinion, il fallut au serviteur faire de grandes preuves de son amour, qui sont fort bien spécifiées en ce conte: et puis, estant d'accord, l'on y voit des ruses, des finesses, des tromperies

d'amour, en toutes sortes, et contre le mary, et contre le monde, qui sont certes très-belles et très-fines.

Je priay cette honneste Dame de me donner le double de ce conte; ce qu'elle fit très-volontiers: et ne voulut qu'autre le doublast qu'elle, de peur de surprise, que je garde fort précieusement.

Cette Dame avoit raison de donner cette vertu et propriété au cocuage: car avant que se mettre à l'amour, elle estoit fort peu habile: mais l'ayant traité, elle devint l'une des plus spirituelles et habiles femmes de France, tant pour ce sujet que pour d'autres. Et de fait, ce n'est pas la seule que jay veue qui s'est habilitée pour avoir traité l'amour: car j'en ay veu une infinité très-sottes et mal-habiles à leur commencement; mais elles n'avoient demeuré qu'un an à l'académie de Cupidon, et de Vénus Madame sa mere, qu'elles en sortoient très-habiles et très-honnestes femmes en tout: et quant à moy, je n'ay jamais veu putain qui ne fust très-habile, et qui ne levast la paille.

Si feray-je encore cette question, en quelle saison de l'année se fait le plus de Cocus, et laquelle est plus propre à l'amour, et à esbransler une fille, une femme, et une veufve? Certainement, la plus commune voix est, qu'il n'y a pour cela que le printemps, qui esveille les corps et les esprits endormis de l'hyver fascheux et mélancolique: et puisque tous les oiseaux et animaux s'en réjoüissent et entrent tous en amours, les personnes qui ont autre sens et sentiment, s'en ressentent bien davantage; et sur-tout les femmes, selon l'opinion de plusieurs philosophes et médecins, qui entrent lors en plus grande ardeur et amour, qu'en tout autre temps. Ainsi que j'ay ouy dire à aucunes honnestes et belles Dames, et mesme à une grande, qui ne failloit

jamais, le printemps venu, à en estre plus touchée et picquée qu'en autre saison : et disoit qu'elle sentoit la pointe de l'herbe, et hannissoit après, comme les juments et chevaux, et qu'il falloit qu'elle en tastast, autrement elle s'amaigriroit; ce qu'elle faisoit je vous asseure, et devenoit lors plus lubrique.

Aussi, trois ou quatre amours nouvelles, que je luy ay veu faire en sa vie, elle les a faites au printemps, et non sans cause : car de tous les mois de l'an, Avril et May sont les plus consacrez et dédiez à Vénus, où lors les belles Dames commencent, plus que devant, à s'accommoder, dorloter, et se parer gentiment, se coëffer folastrement, se vestir légérement ; qu'on diroit que tous ces nouveaux changements, et d'habits et de façons, tendent tous à la lubricité, et à peupler la terre de Cocus, marchant dessus, aussi-bien que le ciel et l'air en produisent de volants en Avril et en May.

De plus, ne pensez pas que les belles femmes, filles et veufves, quand elles voyent de toute part en leurs promenades de leurs bois, de leurs forests, garennes, parcs, prairies, jardins, boccages, et autres lieux recréatifs, les animaux et les oiseaux, s'entrefaire l'amour, lascivement paillarder, n'en ressentent d'estranges picqueures en leur chair, et n'y veulent soudain rapporter les remedes : et c'est l'une des persuasives remonstrances, qu'aucuns amants et aucunes amantes, s'entrefont, s'entrevoyants sans chaleur, ny flamme, ny amour; en leur remonstrant les animaux, tant des champs, que des maisons, comme les passereaux et pigeons domestiques et lascifs, et ne faire que paillarder, germer et engendrer, et foisonner, jusqu'aux arbres et plantes : et c'est ce que sceut dire un jour une gentille Dame Espagnolle à un Cavalier froid, et trop respectueux : *Il gentil*

Cavallero mira como los amores de todas suertes se tratan y triomfan en este verano, y V. S. queda flaco y abatido! C'est-à-dire : *Voicy* (*), *gentil Cavalier, comme toutes sortes d'amours se menent et triomphent en cette prime; et vous demeurez flasque et abbatu.*

Le printemps passé fait place à l'esté, qui vient après, et porte avec soy ses chaleurs : et ainsi qu'une chaleur amene l'autre, la Dame, par conséquent, double la sienne ; et nul rafraischissement ne la luy peut oster si bien, qu'un bain chaud et trouble de sperme vénéricq : ce n'est pas contraire par son contraire se guérir ; ains, semblable par son semblable. Car bien que tous les jours elle se baignast et plongeast dans la plus claire fontaine de tout un pays, cela n'y sert, ny quelques légers habillements qu'elle puisse porter pour s'en donner fraischeur, et qu'elle les retrousse tant qu'elle voudra, jusques à laisser les calleçons, et mettre le vertugadin dessus eux, sans les mettre sur le cotillon, comme plusieurs le font-là, c'est le pis : car en tel estat, elles s'en regardent, se ravissent, se contemplent à la belle clarté du soleil, qui, se voyant ainsi belles, blanches, caillées, poupines, et en bon point, entrent soudain en rut et tentation; et sur ce, faut aller au masle, ou du tout brusler toutes vives, dont on en a veu fort peu ; aussi seroient-elles bien sottes : et si elles sont couchées dans leurs beaux lits, ne pouvant endurer, ny couvertes, ny linceuls, se mettent en leurs chemises, retroussées à demy-nues ; et les matins, le soleil levant donnant sur elles, et venants à se regarder encore mieux à leur aise de tous costez, et de toutes parts, souhaitent leurs amys, et les attendent :

(*) *Voyez.*

que si par cas ils arrivent sur ce point, sont aussitost les bien-venus, pris, et embrassés; *car lors*, disent-elles, *c'est la meilleure embrassade que d'aucune heure du jour : d'autant*, disoit un jour une Grande, *que le cas est bien confit, à cause du doux chaud et feu de la nuict, qui l'a ainsi cuit et confit, et qu'il en est beaucoup meilleur et savoureux.*

L'on dit pourtant par un proverbe ancien, que Juin et Juillet, la bouche mouillée, et le viril sec; encore met-on le mois d'Aoust : cela s'entend pour les hommes, qui sont en danger quand ils s'eschauffent par trop en ces temps, de mesme quand la chaude canicule domine ; à quoy ils doivent adviser : mais s'ils se veulent brusler à leur chandelle, à leur dam.

Les femmes ne courent jamais cette fortune ; car tous mois, toutes saisons, tout temps, tout signe, leur sont bons.

Or, les bons fruits de l'esté surviennent, qui semblent devoir rafraischir ces honnestes et chaleureuses Dames. A aucunes j'en ay veu manger peu, et à d'autres prou. Mais pourtant, on n'y a gueres veu de changement de leurs chaleurs, ny aux unes, ny aux autres, pour s'en abstenir, ny pour en manger : car le pis est, que s'il y a aucuns fruits qui puissent rafraischir, il y a bien force autres qui reschauffent bien autant, ausquels les Dames courent le plus souvent ; comme à plusieurs simples, qui sont en leur vertu, et bons et plaisants à manger en leurs potages et sallades, et comme aux asperges, aux artichaux, aux truffles, aux morilles, aux mousserons et potirons ; et aux viandes nouvelles que leurs cuisiniers, par leurs ordonnances, sçavent trèsbien accoutrer et accommoder à la friandise et lubricité, et que les médecins aussi leur sçavent bien

ordonner. Que si quelqu'un bien expert et galand entreprend à déduire ce passage, il s'en acquitteroit bien mieux que moy.

Au partir de ces bons mangers, donnez-vous garde, pauvres amants et marys. Que si vous n'estes bien préparez, vous voilà deshonorez; et bien souvent l'on vous quitte pour aller au change.

Ce n'est pas tout; car il faut, avec ces fruits nouveaux, et fruits des jardins, des champs, y adjouster de bons grands pastez, que l'on a inventez depuis quelque temps, avec force pistaches, pignons, et autres drogues d'apoticaires scaldatives; mais surtout de crestes et couillons de cocq, que l'esté produit, et donne plus en abondance que l'hyver et autres saisons: et se fait aussi plus grand massacrè de ces poulets et petits cocqs, qu'en l'hyver des grands cocqs, n'estants si bons et propres que les petits, qui sont chauds, ardents, et plus paillards que les grands. Voilà un entr'autres des bons plaisirs et commoditez que l'été rapporte pour l'amour.

Et de ses pastez, ainsi composez de menuisailles de ces petits cocqs et culs d'artichaux et truffles, et autres friandises chaudes, usent souvent quelques Dames que j'ay ouy dire; lesquelles, quand elles en mangent et y peschent, mettant la main dedans, ou avec la fourchette, ou en rapportant en la bouche, ou l'artichaud, ou la truffle, ou la pistache, ou la creste de cocq, ou autres morceaux, elles disent, avec une tritesse morne, *Blanque*; et quand elles rencontrent les gentils couillons de cocq, et les mettent sous la dent, elles disent d'une allégresse, *Bénéfice*; ainsi qu'on fait à la blanque en Italie, comme si elles avoient rencontré et gagné quelque joyau très-précieux et riche.

Elles en ont cette obligation à messieurs les petits,

cocqs et poulets, que l'esté produit avec la moitié de l'automne pourtant, qui nous donne force autres fruits et petites volatilles qui sont cent fois plus chaudes que celles de l'hyver, et de l'autre moitié de l'automne prochaine et voisine de l'hyver, qui bien qu'on les puisse joindre ensemble, et qu'on les doive, si ny peut-on si bien recueillir tous ces bons simples en leur vigueur, ny autre chose comme en la saison chaude, encore que l'hyver s'efforce de produire ce qu'il peut, comme les bonnes cardes, qui engendrent bien de la chaleur et de la concupiscence, soit qu'elles soient cuittes, ou crues, jusques aux petits chardons chauds, dont les asnes vivent et en boudouïnent mieux, que l'esté rends durs, et l'hyver rend tendres et délicats, dont l'on en fait de fort bonnes salades nouvellement inventées. Et outre tout cela, on fait tant rechercher de drogues chés les apoticaires, drogueurs et parfumeurs, que rien n'y est oublié, soit pour les pastez, soit pour les bouillons : et n'y trouve-t-on à dire gueres de leur chaleur en hyver par ce moyen et entretenement, tant qu'elles peuvent ; *car*, disent-elles, *puisque nous sommes curieuses de tenir chaud l'extérieur de nostre corps par des habits pesants et bonnes fourrures, pourquoy n'en ferions-nous de mesme à l'intérieur ?* Les hommes disent aussi : » Et de quoy » leur sert-il d'adjouster chaleur sur chaleur, comme » soye sur soye, contre la pragmatique, et que d'elles-mesmes elles sont assez chaleureuses, et qu'à » toute heure qu'on les veut assaillir, elles sont » tousjours prestes de leur naturel, sans y apporter » aucun artifice ? Que feriez-vous ? Possible qu'elles » craignent que leur sang chaud et bouillant se perde » et se resserre dans les veines, et devienne froid et » glacé, si on ne l'entretient, ny plus ny moins que

» celuy d'un hermite, qui ne vit que de racines ».

Or, laissons-les faire : cela est bon pour les bons compagnons; car elles estants en si fréquente ardeur, le moindre assaut d'amour qu'on leur donne, les voilà prises, et Messieurs les pauvres marys cocus et cornus, comme satyres. Encore font-elles mieux, les honnestes Dames : elles font quelquefois part de leurs bons pastez, bouillons et potages à leurs amants, par miséricorde, afin d'estre plus braves, et n'estre attenuez par trop quand ce vient à la besogne, et s'en ressentir mieux et prévaloir plus abondamment; et leur donnent aussi des receptes pour en faire faire en leur cuisine à part : dont aucuns y sont bien trompez, ainsi que j'ay ouy parler d'un galand Gentil-Homme, qui, ayant ainsi pris son bouillon, et venant tout gaillard aborder sa maistresse, la menaça qu'il la meneroit beau, et qu'il avoit pris son bouillon, et mangé son pasté. Elle luy respondit : *Vous ne me ferez que la raison*; *encore ne sçay-je :* et s'estants embrassez et investis, ces friandises ne luy servirent que pour deux opérations de deux coups seulement. Sur-quoy elle luy dit, ou que son cuisinier l'avoit mal servy, ou y avoit espargné des drogues et compositions qu'il y falloit, ou qu'il n'avoit pas pris tous ses préparatifs pour la grande médecine, ou que son corps pour lors estoit mal disposé pour la prendre et la rendre : et ainsi elle se mocqua de luy.

Tous simples pourtant, toutes drogues, toutes viandes, et médecines, ne sont propres à tous; aux uns elles operent, aux autres blanque : encore ay-je veu des femmes, qui mangeant de ces viandes chaudes, et qu'on leur en faisoit la guerre, que par ce moyen il pourroit avoir du débordement ou de l'extraordinaire, ou avec le mary ou l'amant, ou

avec quelques pollutions nocturnes, elles disoient, juroient, et affirmoient, que pour tel manger, la tentation ne leur en survenoit en aucune maniere; et qui sçait s'il falloit qu'elles fissent ainsi des rusées.

Or, les Dames, qui tiennent le party de l'hyver, disent, que pour les bouillons et mangers chauds, elles en sçavent assez de receptes d'en faire d'aussi bons l'hyver qu'aux autres saisons : elles en font assez d'expériences; et pour faire l'amour, le disent ainsi très-propre : car tout ainsi que l'hyver est sombre, ténébreux, quiete, coy, retiré de compagnie et caché, ainsi faut que soit l'amour, et qu'il soit fait en cachette, en lieu retiré et obscur, soit en un cabinet à part, ou en un coin de cheminée près d'un bon feu, qui engendre bien, s'y tenant de près et long-temps, autant de chaleur vénérique, que le soleil d'esté.

Comme aussi fait-il bon en la ruelle d'un lit sombre, que des autres personnes, cependant qu'elles sont près du feu à se chauffer, pénetrent fort malaisément; ou assises sur des coffres et lits à l'escart, faisant aussi l'amour, ou les voyants se tenir près les unes des autres, et pensant que ce soit à cause du froid, et se tenir plus chaudement; cependant font de bonnes choses, les flambeaux à part bien loin reculez, ou sur la table, ou sur le buffet.

De plus, qui est le meilleur, quand l'on est dans le lit, c'est tous les plaisirs du monde aux amants et amantes de s'entr'embrasser, de s'entre-joindre, s'entre-serrer et se baiser, s'entre-trousser l'un sur l'autre de peur de froid, non pour un peu, mais pour un long-temps, et s'entr'eschauffer doucement, sans se ressentir nullement du chaud démesuré que produit l'esté, et d'une sueur extrême, qui incommode grandement le déduit de l'amour; car au-lieu de

de s'entretenir près, et se resserrer et se mettre à l'estroit, il se faut tenir au large, et fort à l'escart : et qui est le meilleur, disent les Dames, par l'advis des médecins, les hommes sont plus propres, ardents, et desduits à cela, l'hyver qu'en l'esté.

J'ay connu d'autres fois une très-grande Princesse, qui avoit un très-grand esprit, et parloit et escrivoit des mieux (*). Elle se mit un jour à faire des stances à la loüange et faveur de l'hyver, et sa propriété pour l'amour. Pensez qu'elle l'avoit trouvé pour elle très-favorable et traitable en celà. Elles estoient très-bien faites, et les ay tenues long-temps en mon cabinet, et voudrois avoir donné beaucoup et les tenir, pour les insérer icy. L'on y verroit et remarqueroit des grandes vertus de l'hyver, propriétez et singularitez pour l'amour.

J'ay connu une très-grande Dame, et dés belles du monde, laquelle veufve de frais, faisant semblant ne vouloir, pour son nouveau habit et estat, aller les après-soupées voir la Cour, ny le bal, n'y le coucher de la Reyne, et n'estre estimée trop mondaine, ne bougeoit de la chambre, laissoit aller, ou renvoyoit un chacun ou chacune à la danse, et son fils et tout; se retiroit dans une ruelle; et là son amant, d'autres fois bien traité, aymé, et favorisé d'elle estant en mariage, arrivoit, ou bien avant souppé avec elle, ne bougeoit, donnant le bon soir à un sien beau-frere, qui estoit de grand garde, et là traitoit et renouvelloit ses amours anciennes; et en pratiquoit de nouvelles pour secondes nopces, qui furent accomplies en l'esté d'après, ainsi que

(*) Apparemment *Marguerite de Valois*, premiere femme du Roi *Henri IV*. Elle se mêloit de poésie, et l'on voit des stances de sa façon.

j'ay considéré depuis toutes ces circonstances. Je croy que les autres saisons ne leur fussent esté si propres, que cet hyver, et comme je l'ay ouy dire à une de ces dariolettes.

Or, pour faire fin, je dis et afferme, que toutes saisons sont propres pour l'amour, quand elles sont prises à propos, et selon le caprice des hommes et des femmes qui les surprennent : car tout ainsi que la guerre de Mars se fait en toutes saisons et tout temps, et qu'il donne ses victoires, comme il luy plaist ; et comme aussi il trouve ses gens d'armes bien appareillés et encouragés de donner leur bataille : Vénus en fait de mesme, selon qu'elle trouve ses troupes d'amants et d'amantes bien disposées aux combats, et les saisons n'y font gueres rien ; ny leur acception, ny élection, n'y a pas grand lieu ; non plus ne servent gueres ces simples, ny leurs fruits, ny leurs drogues, ny drogueurs, ny quelque artifice que fassent ny les uns ny les autres, soit pour augmenter leur chaleur, soit pour la rafraischir.

Car, pour le dernier exemple, je connois une grande Dame, à qui sa mere, de son petit age, la voyant d'un sang chaud et bouillant, qui la menoit un jour tout droit au chemin du Bordeau, luy fit user par l'espace de trente ans (1) ordinairement en tous ses repas de jus de vignette, qu'on appelle en France, ozeille (2), fust en ses viandes, fust en

(1) Reine *Marguerite*, née en 1553, fut sous les aîles de sa mere, jusqu'en 1583, qu'elle fut envoyée à son mari en Gascogne.

(2) Ce que *Brantome* appelle ici *Vignette*, n'est l'*Ozeille*. C'est l'*Epine-Vinette*, *Crespina* en Italien, qu'on nomme aussi simplement *Vinette*. *Ménage*, *Or. Fr.*, dit bien, qu'en Anjou et en Touraine, l'*Ozeille* s'appelle *Vinette* ; mais en tout cas, c'est un mot de province, et non pas de toute la France, comme le dit Brantome.

ses potages, et avec ses bouillons, fust pour en boire de grandes escuelles à oreilles, sans autres choses entremeslées : bref, toutes ses sausses estoient jus de vignette. Elle eut beau faire tous ces mysteres réfrigératifs : qu'enfin ça esté une très-grandissime et illustrissime putain, et qui n'avoit point besoin de ces pastez que j'ay dit, pour luy donner de la chaleur ; car elle en a assez, et si pourtant elle est aussi goulue à les manger que toute autre.

Or, je fais fin, bien que j'en eusse dit davantage, et eusse rapporté davantage de raisons et exemples : mais il ne faut pas tant s'amuser à ronger un mesme os ; et aussi que je donne la plume à un autre discoureur qui sçaura soustenir le party des unes et des autres saisons : me rapportant à un souhait et desir, que faisoit une fois une honneste Dame Espagnolle, qui souhaitoit et desiroit de devenir hyver quand sa saison seroit, et son amy un feu, afin quand elle se viendroit chauffer à luy par le grand froid qu'elle auroit, qu'il eust ce plaisir de la chauffer, et elle de prendre sa chaleur, quand elle s'y chaufferoit ; et de plus se présenter et se faire voire à luy souvent et à son aise, en se chauffant retroussée, escarquillée, et eslargie de cuisses et de jambes, pour participer à la veue de ses beaux membres cachés sous son linge et habillements de devant ; aussi pour la reschauffer encore mieux, et luy entretenir son autre feu du dedans et sa chaleur paillarde.

Puis desiroit venir printemps, et son amy un jardin tout en fleurs, desquelles elle s'en ornast sa teste, sa belle gorge, son beau sein, voire s'y vautrast parmy elles son beau corps tout nud entre les draps.

De mesme après desiroit devenir esté, et par conséquent son amy une claire fontaine ou reluisant

ruisseau, pour la recevoir dans ses belles et fraisches eaux, quand elle iroit s'y baigner et esgayer, et bien à plein se faire voir à luy, toucher, retoucher, et manier tous ses membres beaux et lascifs.

Et puis, pour la fin, desiroit, pour son automne, retourner en sa premiere forme, et redevenir femme, et son amy homme, pour puis après tous deux avoir l'esprit, les sens et la raison, à contempler et remémorer tout le plaisir et contentement passé, et vivre en ces belles imaginations et contemplations passées, et pour sçavoir et discourir entr'eux quelle saison leur avoit esté plus propre et délicieuse.

Voilà comment cette honneste Dame départoit et compassoit les saisons; en quoy je me remets au jugement des mieux discourants, qu'elle des quatre en ses formes pouvoit estre à l'un et à l'autre plus douce et agréable.

Maintenant à bon escient je me départs de ce discours. Qui en voudra savoir davantage, et des diverses humeurs des Cocus, qu'il fasse une recherche d'une vieille chanson, qui fut faite à la Cour, il y a quinze ou seize ans, des Cocus, dont le refrain est :

Un Cocu mene l'autre, et tousjours sont en peine,
Un Cocu l'autre meine.

Je prie toutes les honnestes Dames, qui liront dans ce chapitre aucuns contes, si par cas elles y passent dessus, me pardonner, s'ils sont un peu gras en saupicquets, d'autant que je ne les eusse sçeu plus modestement déguiser, veu la saulce qui leur faut; et diray bien plus, que j'en eusse allégué d'autres encore bien plus saugreneux et meilleurs, n'estoit qu'en ne les

pouvant ombrager bien d'une belle modestie, j'eusse eu crainte d'offenser les honnestes Dames, qui prendront cette peine, et me feront cet honneur de lire mes livres; et si vous diray de plus, que ces contes que j'ay faits icy, ne sont point contes communs de villes ny villages, mais viennent de bons et hauts lieux, et si ne sont de viles et basses personnes; ne m'estant voulu mesler que de coucher les grands et hauts sujects, encore que j'aye le dire bas: et ne nommant rien, je ne pense pas scandaliser rien aussi.

Femmes, qui transformez vos marys en oiseaux,
Ne vous en lassez point: la forme en est très-belle;
Car si vous les laissez en leurs premieres peaux,
Ils voudront vous tenir tousjours en curatelle.
Comme hommes, ils voudront user de leurs puissances;
Au-lieu qu'estans oiseaux, ne vous feront d'offense.

AUTRE.

Ceux qui voudront blasmer les femmes aimables,
Qui font secretement leurs bons marys Cornards,
Les blasment à grand tort, et ne sont que bavards,
Car elles font l'aumosne, et sont fort charitables.
En gardant bien la loy à l'aumosne donner,
Ne faut en hypocrite la trompette sonner.

Vieille rime du jeu d'amour, que j'ay trouvée dans de vieux papiers:

Le jeu d'amour, où jeunesse s'esbat,
A un tablier se peut accomparer.
Sur un tablier les Dames on abat;
Puis il convient le trictrac préparer.
Et en celuy ne faut que se parer;

Plusieurs font Jean : n'est-ce pas jeu honneste,
Qui par nature un joueur admoneste,
Passer le temps de cœur joyeusement ?
Mais en défaut de trouver la raye nette,
Ils s'en ensuit un grand jeu de tourment.

Ce mot de *raye nette* s'entend en deux façons : l'une, pour le jeu de la *raye nette* du trictrac ; et l'autre, que pour ne trouver la *raye nette* de la Dame avec qui l'on s'esbat, on y gagne bonne vérolle, de bon mal, et du tourment.

Fin du premier Discours.

DISCOURS SECOND,

Sur le Sujet qui contente le plus en Amour, ou le Toucher, ou la Vue, ou la Parole.

INTRODUCTION.

VOICY une question en matiere d'amour, qui mériteroit bien un plus profond et meilleur discoureur que moy, sçavoir qui contente plus en la jouissance de l'amour, ou le tact, qui est l'attouchement, ou la parole, ou la veuë? Monsieur Pasquier, très-grand personnage certes, en sa Jurisprudence, qui est sa profession, comme en autres belles et humaines sciences en fait un discours par ses lettres (*), qu'il nous a laissé par escrit; mais il y a esté par trop bref: et pour estre si grand homme, il ne devoit là-dessus espargner sa belle parole, comme il a fait; car s'il eust voulu un peu eslargir, et en dire bien au vray et au naturel, ce qu'il eust sceu bien dire, sa lettre qu'il en a faite là-dessus en eust esté bien plus plaisante et agréable.

Il en fonde son discours principal sur quelques rimes anciennes du Comte Thibaut de Champagne, lesquelles je n'avois jamais veues, si-non ce petit fragment que ce monsieur Pasquier produit-là, et trouve que ce bon et brave ancien Chevalier dit très-bien, non en si bon terme que nos galants poëtes d'aujourd'huy, mais pourtant en très-bon sens

(*) Dans une lettre à M. de *Ronsard*. Voyez les *lettres de Pasquier*, pag. 87 du tom. I.

et bonne raison : aussi avoit-il un très-beau et digne suiet pourquoy il disoit si bien, qui estoit la Reyne Blanche de Castille, mere de S. Louis, de laquelle il fut aucunement espris, voire beaucoup, et l'avoit prise pour maistresse. Mais pour cela, quel mal et quel reproche pour cette Reyne ? Encore qu'elle fust très-sage et très-vertueuse, pouvoit-elle engarder le monde de l'aymer, et brusler au feu de sa beauté et de ses vertus ; puisque c'est le propre de la vertu et d'une perfection, que de se faire aymer ? Le tout est de ne se laisser aller à la volonté de celuy qui ayme.

Voilà comme il ne faut trouver estrange, ny blasmer cette Reyne, si elle fut tant aymée, et que durant son regne et son autorité, il y ait eu en France des divisions, séditions et querelles : car comme j'ay ouy dire à un très-grand personnage, les divisions s'esmeuvent autant pour l'amour que pour les brigues de l'estat ; et du temps de nos peres, il se disoit un proverbe ancien, que tout le monde en vouloit au cas de la Reyne folle.

Je ne sçay pour quelle Reyne ce proverbe se fit, comme possible fit ce Comte Thibaut, qui, possible, ou pour n'estre bien traité d'elle, comme il vouloit, ou qu'il en fust dédaigné, ou un autre mieux venu que luy, conçeut en soy ces dépits, qui le précipiterent, et le firent perdre en ces guerres et tumultes ; ainsi qu'il arrive souvent quand une belle ou grande Reyne, ou Dame, ou Princesse, se met à régir un Estat : un chacun desire la servir, honorer et respecter, autant pour avoir l'honneur d'estre bien venu d'elle, et estre en ses bonnes graces, comme de se vanter de régir et gouverner l'Estat avec elle, et en tirer du profit. J'en alléguerois quelque exemple ; mais je m'en passeray bien.

Tant y a que ce Comte Thibaut pris sur ce beau subjet, que je viens de dire, à bien escrire, possible à faire cette demande que nous représente monsieur Pasquier, auquel je renvoye le lecteur curieux, sans en toucher icy aucune rime; car ce ne seroit qu'une superfluïté. Maintenant, il me suffira d'en dire ce qu'il m'en semble, tant de moy, que de l'advis des plus galands que moy.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ATTOUCHEMENT EN AMOUR.

OR, quant à l'attouchement, certainement il est plaisant et très-délectable, d'autant que la perfection de l'amour, c'est de joüir; et ce joüir ne se peut faire sans l'attouchement; car tout ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et appaiser, si-non par le manger et le boire; aussi l'amour ne se passe, ny par l'ouye, ny par la veuë, mais par le toucher, l'embrasser et par l'usage de Vénus : à quoy le badin fat Diogene Cynique rencontra badinement, mais salaudement pourtant, quand il souhaitoit qu'il peut abattre sa faim en se frottant le ventre, tout ainsy qu'en se frottant sa verge, il passoit sa rage d'amour. J'eusse voulu mettre cecy en paroles plus nettes; mais il le faut passer fort légérement. Ou bien, comme fit cet amoureux de Lamia (*), qui, ayant esté par trop excessivement rançonné d'elle pour joüir de son amour, n'y peut ou n'y voulut entendre; et pour ce s'advisa, songeant en elle, à se corrompre, se

(*) L'auteur brouille ce conte. Voyez les *Apophtegmes de Lycosthene*, pag. 615. &c. Plutarque, dans la *vie de Démétrius*. Brantome a parlé après Guevare.

polluër, et passer son envie en son imagination : ce qu'elle ayant sceu, le fit convenir devant le Juge, qu'il eust à l'en satisfaire et la payer ; lequel ordonna, qu'au son et tintement de l'argent qu'il luy monstreroit, elle seroit payée, et en passeroit ainsi son envie, de mesme que l'autre, par songe et imagination en elle, avoit passé la sienne.

Il est bien vray que l'on m'alléguera forces especes de Vénus, que les anciens philosophes déguisent ; mais de ce, je m'en rapporte à eux, et aux plus subtils qui en voudront discourir. Tant y a, puisque le fruit de l'amour mondain n'est autre que la jouissance, il ne faut point la penser bien avoir, qu'en touchant et embrassant : si est-ce que plusieurs ont bien eu opinion que ce plaisir estoit fort maistre, sans la veuë et la parole ; et de ce nous en avons un bel exemple dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, de cet honneste Gentil-Homme, lequel, ayant joüi plusieurs fois de cette honneste Dame de nuict, bouchée avec son toret de nez, (car les masques n'estoient encore en usage,) en une gallerie sombre et obscure, encore qu'il conneust bien au toucher, qu'il n'y avoit rien que de bon, friand et exquis, ne se contenta point de telle faveur, mais voulut sçavoir à qui il avoit à faire : par-quoy, en l'embrassant et la tenant un jour, il la marqua d'une craye au derriere de sa robbe qui estoit de velours noir ; et puis le soir après souper, (car leurs assignations estoient à certaine heure assignée,) ainsi que les Dames entroient dans la salle du bal, il se mit derriere la porte : et les espiant attentivement passer, il vient à voir entrer la sienne marquée sur l'espaule, qu'il n'eut jamais pensé ; car en ses façons, contenances, et paroles, on l'eust prise pour la sa-

pience de Salomon, telle que la Reyne la descrit.

Qui fut esbahy, ce fut ce Gentil-homme, pour sa fortune assise sur une femme qui n'eust jamais creu moins d'elle, que de toutes les Dames de la Cour : vray est, qu'il voulut passer plus outte, et ne s'arrester-là, car il voulut le tout descouvrir, et sçavoir d'elle pourqnoy elle se cachoit ainsi de luy, et se faisoit ainsi servir à couvert et en cachette: mais elle très-bien rusée, nia et renia tout, jusques à sa part de Paradis, et la damnation de son ame, comme est la coustume des Dames, quand on leur va objecter des choses de leur cas, qu'elles ne veulent qu'on les sçache, encore qu'on en soit bien certain, et qu'elles soient très-vrayes.

Elle s'en dépita : par ainsi, le Gentil-homme perdit sa bonne fortune. Bonne, certes, elle estoit; car la Dame estoit grande, et valoit le faire, et qui plus est, parce qu'elle faisoit de la sucrée, de la chaste, de la prude, de la feinte en cela et pouvoit avoir doub'e plaisir; l'un pour cette jouissance si douce, si bonne et si délicate; et le second, à la contempler souvent devant le monde en sa mine froide et modeste, et sa parole toute chaste, rigoureuse, rechignarde, songeant en soy son geste lascif, folastre, maniment et paillardise, quand ils estoient ensemble.

Voilà pourquoy ce Gentil-homme eut grand tort de luy en avoir parlé, mais devoit tousjours continuer ses coups, et manger sa viande, aussi bien sans chandelle qu'avec tous les flambeaux de sa chambre.

Bien devoit-il sçavoir qui elle estoit, et en faut loüer sa curiosité; d'autant que, comme dit le conte, il avoit peur d'avoir à faire à quelque espece de

diable : car volontiers ces diables se transforment ; prennent la forme des femmes pour habiter avec les hommes, et les trompent ainsi ; ausquels pourtant, à ce que j'ay ouy dire à aucuns magiciens subtils, est plus aisé de s'accommoder de la forme et visage d'une femme, que non pas de la parole.

Voilà pourquoy ce Gentil-homme avoit raison de la vouloir voir et reconnoistre ; et à ce qu'il disoit luy-mesme, l'abstinence de la parole luy faisoit plus d'appréhension que la veuë, et le mettoit en resverie de monsieur le diable, dont en cela il monstra qu'il craignoit Dieu.

Mais après avoir le tout descouvert, il ne devoit rien dire. Mais quoy ! ce dira quelqu'un, l'amitié et l'amour n'est point bien parfaite ny accomplie, si on ne la déclare, et du cœur et de la bouche ; et pour ce, ce Gentil-homme la luy voulut bien faire entendre : mais il n'y gagna rien ; car il perdit tout aussi. Qui eust connu l'humeur de ce Gentil-homme, il sera tenu pour excusé ; car il n'estoit si froid ny disert pour joüer ce jeu, et se masquer d'une telle discrétion : à ce que j'ay ouy dire à ma mere, qui estoit à la Reyne de Navarre, et qui en sçavoit quelques secrets de ses nouvelles, et qu'elle en estoit l'une des devisantes, c'estoit feu mon oncle de la Chastegneraye, qui estoit brusq, prompt, et un peu volage.

Le conte est déguisé pourtant, pour le cacher mieux ; car mon dit oncle ne fut jamais au service de la grande Princesse, maisrtesse de cette Dame, ouy bien du Roy son frere : et si n'en fut autre chose ; car il estoit bien aimé et du Roy et de la Princesse.

La Dame, je ne la nommeray point ; mais elle

estoit veufve, et dame d'honneur d'une très-grande Princesse, et qui sçavoit faire la mine de prude plus que dame de la Cour.

J'ay ouy conter d'une Dame de la Cour de nos derniers Roys, que je connois, laquelle estant amoureuse d'un fort honneste Gentil-homme de la Cour, vouloit imiter la façon d'amour de cette Dame précédente : mais autant de fois qu'elle venoit de son assignation et de son rendez-vous, elle s'en alloit à sa chambre, se faisoit regarder de tous costez à une de ses filles ou femmes de chambre, si elle n'estoit point marquée; et par ce moyen, se garda d'estre méprise et reconnue.

Aussi ne fut elle jamais qu'à la neufviesme assignation que la marque fut aussi-tost descouverte et reconnue de ses femmes; et pour ce, de peur d'estre scandalisée, et tomber en opprobre, elle brisa-là, et oncques puis ne retourna à l'assignation.

Il eust mieux valu, ce dit quelqu'un, qu'elle luy eust laissé faire ses marques tant qu'il eust voulu, et autant de fois les deffaire et effacer; et pour ce, eust eu double plaisir, l'un de ce contentement amoureux, et l'autre de se moquer de son homme, qui travailloit tant à cette pierre philosophale, pour la descouvrir et connoistre, et n'y pouvoit jamais parvenir.

J'en ay ouy conter d'une autre du temps du Roy François premier, de ce beau escuyer Gruffy, qui estoit un escuyer de l'escuyer du dit Roy, et mourut à Naples au voyage de monsieur de Lautrec, et d'une très-grande Dame de la Cour, qui en devint très-amoureuse : aussi estoit-il très-beau, et ne l'apelloit-on ordinairement que le beau Gruffy, dont j'en ay veu le portrait, qui le monstre tel.

Elle a tira un jour un sien valet-de-chambre, en

qui elle se fioit, pourtant inconnu et non veu en sa chambre, qui luy vint dire un jour, luy bien habillé qui sentoit son Gentil-homme, qu'une très-belle et honneste Dame se recommandoit à luy, et qu'elle en estoit si amoureuse qu'elle en desiroit fort l'accointance plus que d'homme de la Cour; mais par tel si, qu'elle ne vouloit pour tout le bien du monde, qu'il la vist et la connust, mais qu'à l'heure du coucher, et qu'un chacun de la Cour seroit retiré, il le viendroit quérir et prendre en un certain lieu qu'il luy diroit, et de-là il le meneroit coucher avec cette Dame, mais par tel pact aussi, qu'il luy vouloit boucher les yeux avec un beau mouchoir blanc, comme un trompette qu'on mene en ville ennemie, afin qu'il ne peut voir ny reconnoistre le lieu ny la chambre là où il le meneroit, et le tiendroit tousjours par les mains, afin de ne deffaire ledit mouchoir; car ainsi luy avoit commandé sa maistresse de luy proposer ces conditions, pour ne vouloir estre connue de luy, jusques à quelque temps certain et préfix qu'il luy dit et promit: et pour ce, qu'il y pensast et advisast bien s'il y vouloit venir à cette condition, afin qu'il luy sceust dire le lendemain sa réponse; car il le viendroit quérir et prendre en un lieu qu'il luy diroit; et sur-tout, qu'il fut seul, et il le meneroit en une part si bonne, qu'il ne s'en repentiroit point d'y estre allé. Voilà une plaisante assignation, et composée d'une estrange condition.

J'aimerois autant celle-là d'une Dame Espagnolle, qui manda à quelqu'un une assignation, mais qu'il portast avec lui trois S. S. S. qui estoient à dire, *sobio*, *solo*, *segreto*, ou *sage*, *seul*, *secret*: l'autre luy manda qu'il iroit; mais qu'elle ne se garnist et fournist point de trois F. F. F. qui est, qu'elle ne

fust *fea*, *flaca*, ny *fria*, ou qu'elle ne fust, ny *laide*, ny *flasque*, ny *froide*.

Par-tant, le messager se départit avec Gruffy, qui fut en peine et en songe, luy ayant grand sujet de penser que ce fust quelque partie joüée de quelque ennemy de Cour, pour luy donner quelque venue, ou de mort, ou de charité envers le Roy. Songeoit aussi quelle Dame ce pouvoit estre, ou grande, ou moyenne, ou petite, ou belle, ou laide, qui plus luy faschoit, (encore que tous chats sont gris la nuict, ce dit-on, et tous cas sont cas sans clarté.) Par-quoy, après en avoir conféré à un de ses compagnons des plus privez, il résolut de tenter la risque, et que pour l'amour d'une grande, qu'il présumoit bien estre, il ne falloit rien craindre et appréhender : parquoy, le lendemain, que le Roy, les Reynes, les Dames, et tous et toutes celles de la Cour se furent retirez pour se coucher, ne faillit de se trouver au lieu que le messager l'avoit assigné, qui ne faillit aussi-tost à l'y venir trouver avec un second, pour luy aider à faire le guet, si l'autre n'estoit point suivi de page, ny laquais, ny valet, Gentil-homme. Aussi-tost qu'il le vid, lui dit seulement : *allons monsieur ; madame vous attend.* Soudain, il le banda, et le mena par lieux estroits, obscurs, travers, et inconnus ; de sorte que l'autre lui dit franchement qu'il ne sçavoit là où il le menoit : puis il entra dans la chambre de la Dame, qui estoit si sombre et si obscure, qu'il ne pouvoit rien voir ny connoistre, non plus que dans un four.

Bien la trouva-il sentant à bon, et très-bien parfumée, qui lui fit espérer quelque chose de bon : par-quoy, le fit deshabiller aussi-tost, et lui-mesme le deshabilla, et après le mena par la main, lui ayant osté le mouchoir, au lit de la Dame, qui l'attendoit

en bonne dévotion, et se mit auprès d'elle à la taster l'embrasser, la caresser, où il n'y trouva rien que très-bon et exquis, tant à sa peau qu'à son lit et son linge, qu'il tastonnoit avec les mains : et ainsi passa là nuit joyeusement avec cette belle Dame, que j'ay bien ouy nommer. Pour fin, tout le contenta en toutes façons, et connut qu'il estoit très-bien hébergé pour cette nuict ; mais rien ne luy faschoit, dit-il, sinon que jamais n'en sçeut tirer aucune parole.

Il n'avoit garde : car il parloit assez souvent à elle le jour, comme aux autres Dames ; et pour ce, l'eust connue aussi-tost. De folastreries, de mignardises, de caresses, d'attouchements, de toutes autres sortes de démonstrations d'amours et paillardise, elle n'y espargnoit aucune : tant y a qu'il se trouva bien.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le messager ne faillit de le venir esveiller, et le lever et habiller, le bander, et le retourner au lieu où il l'avoit pris, et de lui dire adieu jusques au retour, qui seroit bientost, et ne le fit sans luy demander, s'il lui avoit menty, et s'il se trouvoit bien de l'avoit creu, et ce qu'il lui en sembloit d'avoir servy de fourrier, et s'il l'avoit bien logé?

Le beau Gruffy, après l'avoir remercié cent fois, luy dit adieu, et qu'il seroit toujours prest de retourner pour si bon marché, et revoler quand il voudroit ; ce qu'il fit : et la feste en dura un bon mois, au bout duquel fallut à Gruffy partir pour son voyage de Naples, qui prit congé de sa Dame, et luy dit adieu à grand regret, sans en tirer d'elle un seul parler aucunement de bouche, si-non soupirs et larmes, qu'il luy sentoit couler des yeux. Tant y a qu'il partit d'avec, sans la connoistre nullement, ny s'en appercevoir.

Depuis

Depuis on dit que cette Dame pratiqua cet amour avec deux ou trois autres de cette façon, se donnant ainsi du bon temps : et disoit-on, qu'elle s'accommodoit de cette astuce, d'autant qu'elle estoit fort avare, et par ainsi elle espargnoit le sien, et n'estoit subjecte à faire présents à ses serviteurs, car enfin, toute grande Dame pour son honneur doit donner, soit peu ou prou, soit argent, bagues ou joyaux, ou soyent riches faveurs : par ainsi, la galante se donnoit joye à son cas, et espargnoit sa bourse, en ne se manifestant seulement qui elle estoit ; et pour ce ne pouvoit estre reprise de ses deux bourses, ne se faisant jamais connoistre. Voilà une terrible humeur de grande Dame !

Aucuns en trouveront la façon bonne, autres la blasmeront, autres la tiendront pour très-excorte, autres l'estimeront bonne mesnagere ; mais je m'en rapporte à ceux qui en discoureront mieux que moi : si est-ce que cette Dame ne peut encourir tel blasme, que cette Reyne, qui se tenoit à l'hostel de Nesles à Paris, laquelle, faisant le guet aux passants, et ceux qui luy revenoyent et agréoient le plus, de quelque sorte de gens que ce fussent, les faisoit appeller et venir à soy ; et après en avoir tiré ce qu'elle en vouloit, les faisoit précipiter du haut de la tour, qui paroist encore, en bas en l'eau, et les faisoit noyer (*).

Je ne peux dire que cela soit vray ; mais le vulgaire, au moins la pluspart de Paris, l'affirme ; et n'y a si commun, qu'en luy monstrant la tour seulement

(*) Voyez *Bayle*, *Dict. Crit.* au mot BURIDAN. *Villon* dans sa Ballade des Dames du temps jadis.

> *Semblablement où est la Reine,*
> *Qui commanda que Buridan*
> *Fust jetté en un sac en Seine?*

et en l'interrogeant, que de luy-mesme ne le die.

Laissons ces amours, qui sont plustost des avortons que des amours, lesquelles plusieurs de nos Dames d'aujourd'huy abhorrent, comme elles en ont raison, voulant communiquer avec leurs serviteurs, et non comme avec rochers et marbres : mais après les avoir bien choisis, se sçavent gentiment et bravement faire servir et aimer d'eux. Et puis, en ayant connu leurs fidélitez et loyalle persévérance, se prostituent à eux par un fervent amour, et se donnent du plaisir avec eux ; non en masques, ny en silence, ny muettes, ny parmy les nuicts et ténebres, mais en beau plein jour se font voir, taster, toucher, embrasser et les entretiennent de beaux et lascifs discours, de mots folastres, et paroles lubriques : quelquefois pourtant s'aident de masques ; car il y a plusieurs Dames, qui quelquesfois sont contraintes d'en prendre en le faisant, si c'est à la haste qu'elles le fassent, de peur de gaster leur teint ou ailleurs ; afin que si elles s'eschauffent par trop, et si sont surprises, qu'on ne connoisse leur rougeur, ny leur contenance estonnée, comme j'en ay veue : et le masque cache tout, et ainsi trompent le monde.

ARTICLE II.

DE LA PAROLE EN AMOUR.

J'AY ouy dire à plusieurs Dames et cavaliers, qui ont mené l'amour, que sans la veue et la parole, elles aimeroient autant ressembler les bestes brutes, lesquelles, par un appetit naturel et sensuel, n'ont autre soucy ny amitié, que de passer leur rage et chaleur.

Aussi ay-je ouy dire à plusieurs Seigneurs et galands Gentils-hommes, qui ont couché avec des grandes

Dames, et les ont trouvées cent fois plus lascives et débordées en leurs paroles, que les femmes communes, et autres.

Elles le peuvent faire à finesse, d'autant qu'il est impossible à l'homme, tant vigoureux soit il, de tirer au collier et labourer tousjours; mais quand il vient à poste et au relasche, il trouve si bon et si appetissant, quand sa Dame l'entretient de propos lascifs et mots folastrement prononcés, que quand Vénus seroit la plus endormie du monde, soudain elle est ressuscitée : mesme que plusieurs Dames, entretenant leurs amants devant le monde, tust aux chambres des Reynes et Princesses, et ailleurs, les pipoient; car elles leur disoient des paroles si lascives et si friandes, qu'elles et eux se corrompoient, comme dedans un lit : nous les regardants, pensions qu'elles tinssent d'autres propos.

C'est pourqnoy Marc-Antoine aima tant Cléopatre, et la préféra à sa femme Octavia, qui estoit cent fois plus aimable et belle que Cléopatre; mais cette Cléopatre avoit la parole si affectée (*), et le mot si à propos, avec ses façons et graces lascives, que Marc-Antoine oublia tout pour son amour.

Plutarque nous en fait foy, sur aucuns brocards et sobriquets, qu'elle disoit si gentiment, que Marc-Antoine, la voulant imiter, ne ressembloit à ses devis (encore qu'il voulut fort faire du galand) qu'un soldat et gros gendarme, au prix d'elle et sa belle phrase de parler.

Pline fait un conte d'elle, que je trouve fort beau, et par ce, je le répéteray icy un peu. C'est qu'un jour, ainsi qu'elle estoit en ses gaillardes humeurs, et qu'elle s'estoit habillée à l'advenant et à l'advan-

(*) Affetée, *peut-être.*

tage, et sur-tout de la teste, d'une guirlande de diverses fleurs convenante à toute paillardise : ainsi qu'ils estoient à table, et que Marc-Antoine voulut boire, elle l'amusa de quelque gentil discours ; et cependant qu'elle parloit, à mesure elle arrachoit de ses belles fleurs de sa guirlaude, qui neantmoins estoient toutes semées de poudre empoisonnée, et les jettoit peu-à-peu dans la couppe que tenoit Marc-Antoine pour boire ; et ayant achevé son discours, ainsi que Marc-Antoine voulut porter la couppe au bec pour boire, Cléopatre luy arreste tout court la main, où ayant aposté un esclave ou criminel qui estoit-là près, le fit venir à luy, et lui fit donner à boire ce que Marc-Antoine alloit avaller, dont soudain il en mourut, et puis se tournant vers Marc-Antoine, luy dit : *Si je ne vous aimois comme je fais, je me fusse maintenant défaite de vous, et eusse fait le coup volontiers, sans que je vois bien que ma vie ne peut estre sans la vostre.* Cette invention et cette parole pouvoient bien confirmer Marc-Antoine en son amitié, voire le faire croupir davantage aux costez de sa charnure.

Voilà comment servit l'éloquence et le beau dire à Cléopatre, que les histoires nous ont escrites très-bien-disante : aussi ne l'appelloit-il que simplement la Reyne, pour plus grand honneur, ainsi qu'il escrivit à Octave César avant qu'ils fussent déclarez ennemys : *Qui t'a changé*, dit-il, *pour ce que j'embrasse la Reyne ? Elle est ma femme. Ay-je commencé dès à cette heure ? Tu embrasse Drusile, Tortalle, Leontille, ou Ruffille, ou Salure Litiseme, ou toutes. Que t'en chaut-il sur quelle tu donnes, quand l'envie t'en prend ?*

Par-là, Marc-Antoine loüoit sa constance et la variété de l'autre, d'en aimer tant à coup, et luy

n'aimoit que sa Reyne, dont je m'estonne qu'Octave l'aima après la mort de Marc-Antoine.

Il se peut faire qu'il en joüit, quand il la vid, et la fit venir seule en sa chambre, et qu'elle harangua : possible qu'il n'y trouva pas ce qu'il pensoit, ou la mesprisa pour quelque autre raison, et en voulut faire son triomphe à Rome, et la monstrer en parade ; à quoy elle remédia par sa mort avancée.

Certes, pour retourner à nostre dire premier, quand une Dame se veut mettre sur l'amour, ou qu'elle y est une fois bien engagée, il n'y a orateur au monde qui die mieux qu'elle.

Voyez comme Sophonisbe nous a esté descrite de Tite-Live, d'Appian, et d'autres, si bien-disante à l'endroit de Massinisse, lors qu'elle vint à luy pour l'aimer, gagner, et reclamer, et après quand il lui fallut avaller le poison. Bref, toute Dame, pour estre bien aimée, doit bien parler ; et volontiers on en voit peu qui ne parlent bien, et n'ayent des mots pour esmouvoir le ciel et la terre, fut-elle gelée en plein hyver.

Celles, sur-tout, qui se mettent à l'amour, et si elles ne sçavent rien dire, elles sont si dessavourées, que le morceau qu'elles vous donnent, n'a ny goust, ny saveur : et quand Monsieur du Bellay, parlant de sa courtisanne, et déclarant ses mœurs, dit qu'elle estoit sage au parler, et folastre à la couche (*), cela s'entend en parlant devant le monde,

(*) La vieille courtisanne, *fol.* 449. b. des *Œuv. poét. de Joach. du Bellay.* Edit. de 1597.

De la vertu je savois deviser :
Et je savois tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche ;
Sage au parler et folastre à la couche.

et entretenant l'un et l'autre ; mais lors que l'on est à part avec son amy, toute galante Dame veut estre libre en sa parole, et dire ce qu'il lui plaist, afin de tant plus esmouvoir Vénus.

J'ay ouy faire des contes à plusieurs qui ont joüi de belles et grandes Dames, ou qui ont esté curieux de les escouter, parlant avec d'autres dans le lit, qu'elles estoient aussi libres et folles en leur parler, que courtisannes qu'on eust sceu connoistre : et qui est un cas admirable, c'est que, pour estre ainsi accoustumées à entretenir leurs marys, ou leurs amys, de mots, propos, ou discours sallauds et lascifs, mesme nommer tout librement ce qu'elles portent au fond du sac, sans farder ; et pourtant, quand elles sont en leurs discours, jamais ne s'extravaguent, ny aucuns de ces mots sallauds leur viennent à la bouche : il faut bien dire qu'elles se sçavent bien commander et dissimuler ; car il n'y a rien qui fretille tant que la langue d'une Dame et fille de joye.

Si ay-je connu une très belle et honneste Dame de par le monde, qui devisant avec un honneste Gentil-Homme de la cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit : *J'ay ouy dire que le Roy a fait rompre tous les cas de ce pays.* Elle vouloit dire *les ponts*. Pensez que, venant de coucher d'avec son mary, ou songer à son amant, elle avoit encore ce nom frais en la bouche ; et le Gentil-Homme s'en eschauffa en amour d'elle pour ce mot.

Une autre Dame que j'ay connu, entretenant une autre grande Dame plus qu'elle, et luy loüant et exaltant ses beautez, elle luy dit après : *Non, Madame, ce que je vous en dis, ce n'est point pour vous adultérer ;* voulant dire *adulater*, comme elle le rabilla ainsi ; pensez qu'elle songeoit à l'adultere et à

adultérer. Bref, la parole en jeu d'amour a une très-grande efficace ; et où elle manque, le plaisir en est imparfait : aussi, à la vérité, si un beau corps n'a une belle ame, il ressemble mieux son idole qu'un corps humain ; et s'il se veut bien faire aymer, tant beau soit-il, il faut qu'il se fasse seconder d'une belle ame : que s'il ne l'a de nature, il la faut façonner par art.

Les courtisannes de Rome se mocquent fort des gentilles femmes de Rome, lesquelles ne sont apprises à la parole comme elles ; et disent que *chiavano come cani, che sono quiete de la boca come sassi* (1).

Et voilà pourquoy j'ay connu beaucoup d'honnestes Gentils-Hommes, qui ont refusé l'accointance de plusieurs Dames, je vous dis très-belles, par ce qu'elles estoient idiotes, sans ame, sans esprit, et sans parole, et les ont quittées tout à plat ; et disoient qu'ils aymoient autant avoir à faire avec une belle statuë de quelque beau marbre blanc, comme celuy qui en ayma une à Athenes jusques à en joüir.

Et pour ce, les estrangers, qui vont par pays, ne se mettent gueres à aymer les femmes estrangeres, ny volontiers s'en capricient pour elles, d'autant qu'ils ne s'entendent point, ny leur parole ne leur touche aucunement au cœur ; j'entends ceux qui n'entendent leur langage : et s'ils s'accostent d'elles, ce n'est que pour contenter autant la nature, et esteindre autant le feu naturel bestiallement, et puis *andar in barca* (2) ; comme dit un Italien un jour,

(1) C'est-à-dire. *Elles s'abandonnent comme chiennes, et sont muettes de la bouche comme pierres.*

(2) C'est-à-dire. *Se retirer à la barque.*

desembarquant à Marseille, allant en Espagne, &c. demandant où il y avoit des femmes. On luy monstre un lieu où se faisoient le bal de quelques nopces. Ainsi qu'une Dame le vint accoster et à raisonner, il luy dit : *V. S. mi pardoni, non voglio parlare, voglio solamente chiavare, e poi me n'andar in barca* (*).

Le François ne prend un grand plaisir avec une Allemande, une Suisse, une Flamande, une Angloise, une Escossoise, une Esclavonne, ou autre estrangere, encore qu'elle babillast le mieux du monde, s'il ne l'entend; mais il se plaist grandement avec sa Dame Françoise, ou avec l'Italienne, ou Espagnolle: car coustumiérement, la pluspart des François aujourd'huy, au moins ceux qui ont un peu veu, sçavent parler ou entendre ce langage; et qui ne sçait s'il est affecté et propre pour l'amour ? Car quiconque aura à faire avec une Dame Françoise, Italienne, Espagnolle et Grecque, et qu'elle soit diserte, qu'il die hardiment qu'il est pris et vaincu.

D'autres-fois nos Dames Françoises n'ont esté si belles, ny si enrichies, comme elles sont aujourd'huy; mais il y a long-temps que l'Italienne, l'Espagnolle et la Grecque, le sont : et volontiers n'ay-je gueres veu femmes de cette langue, si elle a pratiqué tant soit peu le mestier de l'amour, qui ne sçache très-bien dire. Je m'en rapporte à ceux qui ont pratiqué celles-là.

Tant y a qu'une belle Dame, et remplie de belles paroles, contente doublement.

(*) Cest-à-dire. *Pardonnez-moi, Madame. Je ne veux point jaser, mais seulement agir, et puis me retirer à la barque.*

Article III.

De la Veue en Amour.

Parlons maintenant de la veuë. Certainement, puisque la veuë et les yeux sont les premiers qui attaquent au combat de l'amour, il faut advouer qu'ils donnent un très-grand contentement, quand ils nous font voir quelque chose de beau, et de rare en beauté.

Je dis quelle est la chose au monde que l'on puisse voir plus belle, qu'une belle femme, soit habillée, ou bien parée, soit nue entre deux draps? Pour l'habillée, vous n'en voyez que le visage à nud; mais aussi quand un beau corps, orné d'une riche et belle taille, d'un port et d'une grace, d'une apparence et superbe majesté, à nous se présente à plein, quelle plus belle monstre et agréable veuë peut-il estre au monde? Et puis, quand vous en venez à joüir tout ainsi couverte et habillée superbement, la convoitise et joüissance en redoublent, encore que l'on ne voye que le seul visage du reste des autres parties du corps: car mal-aisément peut-on joüir d'une grande Dame selon tes les commoditez que l'on desireroit bien, s n'estoir dans une chambre bien à loisir et lieu : is un lit bien à plaisir; car elle est ta .

Et c'est pourquoy une grande Dame, dont j'ay ouy parler, quand elle rencontroit son serviteur à propos, et hors de veuë et desce te, elle prenoit l'occasion tout aussi-tost . propos pour s'en contenter le plus promptement et briefvement qu'elle pouvoit, en luy disant un jour : *C'estoient des sottes le temps passé, qui par trop se voulan-*

delicater en leurs amours et plaisirs, se renfermoient ou en leurs cabinets, ou autres lieux secrets et couverts, et là faisoient tant durer leurs jeux et esbats, qu'aussi-tost elles estoient descouvertes et divulguees. Aujourd'huy il faut prendre le temps le plus bref que l'on pourra, et aussi-tost assailly, aussi-tost investy et achevé ; et par ainsi, nous ne pouvons estre scandalisées.

Je trouve que cette Dame avoit raison ; car ceux qui se sont meslez de cet estat d'amour, ils ont tousjours tenu cette maxime, qu'il n'y a que le coup en robbe.

Aussi quand l'on songe que l'on brave, foulle, presse, gourmande, abbat, et porte par terre, les draps d'or, les toilles d'argent, les clinquants, les estoffes de soye, avec les perles et pierreries, l'ardeur et le contentement s'en augmentent bien davantage, et certes plus qu'en une bergere ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle soit.

Et pourquoy jadis Vénus fut trouvée si belle et tant desirée, si-non qu'avec sa beauté elle estoit gentiment habillée, et ordinairement parfumée, qu'elle sentoit tousjours bon de cent pas loin ? Aussi dit-on que les parfums animent fort à l'amour.

Voilà pourquoy les Empérieres et grandes Dames de [illegible] accommodent bien fort ; comme font aussi nos grandes Dames de France, et sur-tout aussi celles d'Espagne et d'Italie, qui de tout temps en ont esté plus curieuses et exquises que les nostres, tant en parfums qu'en parures de superbes habits, desquelles nos Dames en ont pris depuis les patrons et belles inventions : aussi les autres les avoient apprises des médailles et statuës anciennes de ces Dames Romaines, que l'on void encore parmy plu-

sieurs antiquitez, qui sont encore en Espagne et en Italie ; lesquelles, qui les contemplera bien, trouvera leurs coëffures et leurs habits en perfection, et très-propres à se faire aymer. Mais aujourd'huy, nos Dames Françoises surpassent tout : mais à la Reyne de Navarre elles en doivent ce grand-mercy.

Voilà pourquoy il fait bon et beau d'avoir à faire à ces belles Dames si bien en point, si richement et pompeusement parées.

De-sorte que j'ay ouy dire à aucuns courtisans, mes compagnons, ainsi que nous devisions ensemble, qu'ils les aymoient mieux ainsi que desaccoustrées et couchées nues entre deux linceuls, et dans un lit le plus enrichy de broderie que l'on [illegible].

D'autres disoient, qu'il n'y avoit que le [illegible] naturel, sans aucun fard ny artifice ; comme un grand Prince que je sçay, lequel pourtant faisoit coucher ses courtisannes et Dames dans des draps de taffetas noir (*) bien tendus, toutes nues, afin que leur blancheur et délicatesse parust bien mieux parmy ce noir, et donnast plus d'[illegible]bat.

Il ne faut douter [illegible] que la veuë ne soit plus agréable que toute celle du monde, d'une belle femme toute parfaite en beauté ; [illegible] malaisément se trouve-elle.

Aussi on trouve par escrit, que [illegible], cet excellent peintre, ayant esté prié, par [illegible] honnestes Dames et filles de sa connoissance, de leur donner le pourtrait de la belle Helene, et la leur représenter si belle comme l'on disoit qu'elle avoit esté, il ne leur en voulut poin[illegible], mais avant

(*) Le *Divorce Satyrique* attribue cette invention à la Reine Marguerite, pour rendre le Roi de Navarre son mari plus amoureux d'elle, et plus lascif.

qu'en faire le pourtrait, il les contempla fixement toutes, et en prenant de l'une et de l'autre ce qu'il y put voir de plus beau, il en fit le tableau comme de belles pieces rapportées, et en représenta par icelles Helene si belle, qu'il n'y avoit rien à dire, et qui fut tant admirable à toutes: mais grand-mercy à celles qui y avoient bien tant aidé par leurs beautez et parcelles, comme Zeuxis avoit fait par son pinceau. Cela vouloit dire, que de trouver sur Helene toutes les perfections de beauté, il n'estoit pas possible, encore qu'elle l'ait esté en l'extrémité très-belle.

En cas qu'il ne soit vray, l'Espagnol dit, que, pour rendre une femme toute parfaite et absolue en beauté, il luy faut trente beaux Sis (*), qu'une Dame Espagnolle me dit une fois dans Toledo, là où il y en a de très-belles, bien gentilles, et bien apprises. Les trente sont donc telles:

Tres cosas blancas, el cuero, los dientes, y las manos.
Tres negras: los ojos, las cejas, y las pestannas.
Tres coloradas: los labios, las mexillas, y las unnas,
Tres larguas: el guerpo, los cabellos, y las manos.
Tres cortas: los dientes, las orejas, y los pies.
Tres anchas: los pechos, la frente, y el entrecejo.
Tres estrechas: la boca, l'una y otra, la cinta, y l'entrada del pié.
Tres gruessas: el braço, el muslo, y la pantorilla.
Tres desgaldas: los dedos, los gabellos y los labios.
Tres pequennas: latetas, las naris, y la cabeça.

Qui sont en François, afin qu'on l'entende:

(*) Ils sont pris d'un vieux livre François, intitulé: *De la louange et beauté des Dames.* François Corniger les a mis en dix-huit vers latins. Vincentio Calmeta les a mis aussi en vers Italiens, qui commencent par *Dolce Flaminia.*

» Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains.
» Trois noires : les yeux, les sourcils, et les paupieres.
» Trois rouges : les levres, les joues, et les ongles.
» Trois longues : le corps, les cheveux, et les mains.
» Trois courtes : les dents, les oreilles, et les pieds.
» Trois larges : la poitrine ou le sein, le front, et l'entre-
» sourcil.
» Trois estroites : la bouche, l'une et l'autre, la ceinture
» ou la taille, et l'entrée du pied.
» Trois grosses : le bras, la cuisse, et le gros de la jambe.
» Tois déliées : les doigts, les cheveux, et les levres.
» Trois petites : les tetins, le nez, et la teste «.

Sont trente en tout.

Il n'est pas inconvénient, et se peut que tous ces Sis en une Dame peuvent estre tous ensemble : mais il faut qu'elle soit faite au mousle de la perfection ; car de les voir tous assemblez sans qu'il y en ait quelqu'un à redire, et qui ne soit en défaut, il n'est pas possible.

Je m'en rapporte à ceux qui ont veu de belles femmes, ou en verront, et qui voudront estre soigneux de les contempler, et essayer ce qu'ils en sçauront dire. Mais pourtant encore qu'elles ne soient accomplies ny embellies de tous ces points, une belle femme sera tousjours belle, mais qu'elle en aye la moitié, et en aye les points principaux que je viens de dire : car j'en ay veu force qui en avoient à dire plus de la moitié, qui estoient très-belles et fort aimables, ny plus ny moins qu'un bocage est trouvé tousjours beau en printemps, encore qu'il ne soit remply de tant de petits arbrisseaux qu'on voudroit bien, mais que les beaux et grands arbres touffus paroissent. C'est assez de ces grands, qui

peuvent estouffer la deffectuosité des autres petits.

Monsieur de Ronsard me pardonne, s'il luy plaist. Jamais sa maistresse, qu'il a faite si belle, ne parvint à cette beauté, ny quelqu'autre Dame qu'il ait veu de son temps, ou en ait escrit : et fust sa belle Cassandre, que je sçay bien qu'elle a esté belle, mais il l'a déguisée du faux nom ; ou bien sa Marie, qui n'a jamais autre nom porté que celuy-là, quant à celle là ; mais il est permis aux poëtes et peintres de dire et faire ce qu'il leur plaist, ainsi que vous avez dans Roland le Furieux de très-belles beautez, descrites par l'Arioste, d'Alcine, et autres.

Tout cela est bon ; mais comme je tiens d'un grand personnage, jamais nature ne sçauroit faire à une femme si parfaite, comme une ame vive et subtile de quelque bien-disant, où le crayon et pinceau d'un divin peintre la nous pourroient représenter. Baste, les yeux humains se contentent tousjours de voir une belle femme de visage beau, blanc, bien fait ; et encore qu'il soit brunet, c'est tout un ; il vaut bien quelquefois le blanc, comme dit l'Espagnolle : *aunque io sia mormica, no soi da menos preciar* ; c'est-à-dire *encore que je sois brunette, je ne suis à mespriser.* Aussi la belle Marfise *era bruneta alquanto* (*) ; mais que le brun n'efface le blanc par trop. Un visage aussi beau, faut qu'il soit porté par un corps façonné et fait de mesme : je dis autant des grands que des petits ; mais les grandes tailles passent tout.

Or, d'aller chercher des points de beautez si exquis, comme je viens de dire, ou qu'on nous les dépeint, nous nous en passerons bien, et nous resjoüirons à voir nos beautez communes : non que je les veuille dire communes autrement ; car nous en

(*) C'est-à-dire *étoit un peu brunette.*

avons de si rares, que ma foy elles valent bien plus que toutes celles que nos poëtes fantasques, nos quinteux peintres, et nos Pindariseurs de beautez, sçauroient représenter.

Hélas! voicy le pis! Telles beautez belles, tels beaux visages, en voyons-nous aucuns, admirons, desirons leur beau corps, pour l'amour de leurs belles faces. Quand néantmoins elles viennent à estre descouvertes, et estre mises en blanc, nous en font perdre le goust: car ils sont si laids, tarez, tachés, marqués, et si hideux, qu'ils en démentent bien le visage; et voilà comme souvent nous y sommes trompez.

Nous en avons un bel exemple d'un Gentil-Homme de l'Isle de Majorque, qui s'appelloit Raymond Lulle, de fort bonne, riche et ancienne maison, qui, pour sa noblesse, valeur et vertu, fut appelle en ses plus belles années au gouvernement de cette Isle, estant en cette charge, comme souvent arrive aux gouverneurs des provinces et places, il devint amoureux d'une belle Dame de l'Isle, des plus habiles, belles et mieux disantes de-là. Il la servit longuement et fort bien; et luy demandant tousjours ce bon point de joüissance: elle, après l'avoir refusé tant qu'elle peut, luy donna un jour assignation, où il ne manqua, ny elle aussi, où elle comparut plus belle que jamais, et bien en point. Ainsi qu'il pensoit entrer en Paradis, elle luy vint à descouvrir son sein et sa poitrine, toute couverte d'une quinzaine d'emplastres: et les arrachant l'une après l'autre, et de dépit les jettant en terre, luy monstra un misérable cancre, et les larmes aux yeux, luy remonstra ses miséres et son mal; luy disant et demandant, s'il y avoit tant en elle qu'il en deut estre tant espris?

Et sur ce, luy en fit un si pitoyable discours, que lu tout vaincu de pitié du mal de cette belle Dame, la laissa ; et l'ayant recommandée à Dieu pour sa santé, se défit de sa charge, et se rendit Hermite. Et estant de retour de la guerre saincte, où il avoit fait vœu, s'en alla estudier à Paris sous Arnaldus de Villanova, sçavant philosophe : et ayant fait son cours, se retira en Angleterre, où le Roy pour lors le receut avec tous les bons accueils du monde pour son grand sçavoir, et qu'il transmua plusieurs barres et lingots d'or et d'argent en lingots et barres de fer, cuivre et d'estain ; méprisant cette commune et triviale façon de transmuer le plomb et le fer en or, par ce qu'il sçavoit que plusieurs de son temps sçavoit faire cette besogne aussi-bien que luy, qui sçavoit faire l'un et l'autre : mais il vouloit faire un par dessus les autres.

Je tiens ce conte d'un galand homme, qui m'a dit le tenir d'un Jurisconsulte Oldrade, qui parle de Raymond Lulle, du commentaire qu'il a fait sur le code *de falsâ Monetâ*. Aussi il le tenoit, ce disoit-il, de Carolus Bovillus (1), Picard de nation qui a composé un livre en latin, de la *vie de Raymond Lulle* (2).

Voilà comment il passa sa fantaisie de l'amour de

(1) En françois *Charles de Bovilles*. On a de lui plusieurs ouvrages.

(2) C'est un *in*-4°. imprimé à Paris chez *Ascensus*, le 3 des *Nones* de Décembre 1511. Le conte est au feuillet 34 b. du vol. qui commence par un commentaire sur la premiere partie de l'évangile selon *S. Jean*. Cette *vie* a pour titre : *Epistola in Vitam Ræmundi Lullii Eremitæ* : et *Charles Boville* la dédie *Ræmundo Boucherio Jurisperito*. Elle n'est que de sept feuillets, et est datée d'*Amiens* le 27 Juin 1511.

cette

cette belle Dame : si que possible d'autres n'eussent pas fait et n'eussent laissé à l'aymer, et fermer les yeux, mesme en tirer ce qu'ils vouloient ; puis que c'estoit le mesme : car la partie où il tendoit, n'estoit touché d'un tel mal.

J'ay connu un Gentil-Homme et une Dame veufve de par le monde, qui ne firent pas ces scrupules ; car la Dame estant touchée d'un gros vilain cancre au tetin, il ne laissa de l'espouser, et elle aussi le prendre, contre l'advis de sa mere : et toute malade et maléficiée qu'elle estoit, et elle et luy s'esmeurent et se remuerent tellement toute la nuict, qu'ils en rompirent et enfoncerent le fond du chalit.

J'ay connu aussi un fort honneste Gentil-Homme, mon grand amy, qui me dit, qu'un jour estant à Rome luy advint d'aymer une Dame Espagnolle, et des belles qui fust en la ville. Quand il l'accostoit, elle ne vouloit permettre qu'il la vist, ny qu'il la touchast par ses cuisses nues, si-non avec ses calleçons, si bien que quand il y vouloit toucher, elle luy disoit en Espagnol : *Az ne me toucays ; bazeis me cosquillas*, qui est à dire (*): *vous me chatouillez*. Un matin, passant devant sa maison, trouvant sa porte ouverte, il monta tout bellement, où estant entré sans rencontrer ny fantesque, ny page, ny personne, et entrant en sa chambre, la trouva qu'elle dormoit si profondément, qu'il eut loisir de la voir toute nue sur le lit, et la contempler à son aise, car il faisoit très-grand chaud. Il dit qu'il ne vid jamais rien de si beau que ce corps, fors qu'il vid une cuisse belle, blanche, polie, et refaite ; mais l'autre, elle l'avoit toute seche, exté-

(*) *Ah! ne me touchez pas.*

nuée, et estiomenée, qui ne paroissoit pas plus grosse que le bras d'un petit enfant. Qui fut estonné, ce fut le Gentil-Homme, qui la plaignit fort, et oncques plus ne la tourna visiter, ny avoir à faire à elle.

Il se voit force Dames, qui ne sont pas ainsi estiomenées de catharres; mais elles sont si maigres, dénuées, asséchées et descharnées, qu'elles n'en peuvent rien monstrer que le bastiment: comme j'ay connu une très-grande, que Monsieur de Cistron (*), qui disoit le mot mieux qu'homme de la Cour, en brocardant affermoit, qu'il valoit mieux de coucher avec une ratoire de fil d'archal, qu'avec elle; et comme dit aussi un honneste Gentil-Homme de la Cour, auquel nous faisions la guerre qu'il avoit à faire à une Dame assez grande: *Vous vous trompez*, dit-il; *car j'ayme trop la chair, et elle n'a que les os*: et pourtant, à voir ces deux Dames si belles par leurs beaux visages, on les eust jugées pour des morceaux très-charnus et bien friands.

Un très-grand Prince de par le monde vint une fois à estre amoureux de deux belles Dames tout-à-coup, ainsi que cela arrive souvent aux Grands, qui ayment les variétez. L'une estoit fort blanche, et l'autre brunette, mais toutes deux très-belles et fort aymables, ainsi qu'il venoit un jour de voir la brunette, la blanche jalouse luy dit: *Vous venez de voler pour corneille.* A quoy luy respondit le Prince, un peu irrité et fasché de ce mot: *Et quand je suis avec vous, pour qui vole-je?* La Dame respondit: *Pour un phénix.* Le Prince, qui disoit des

(*) Peut-être c'est l'Evêque de *Sisteron*, que Beze, sous l'année 1563, traite de *maquereau de Cour.*

mieux, repliqua : *Mais dites plustost pour l'oiseau de paradis, là où il y a plus de plume que de chair*; la taxant par-là, qu'elle estoit maigre aucunement : aussi estoit-elle fort jovanotte pour estre grasse, ne se logeant coustumiérement que sur celles qui entrent dans l'age, qu'elles commencent à se fortifier et renforcer de membres, et autres choses.

Un Gentil-Homme la donna bonne à un grand Seigneur, que je sçay. Tous deux avoient belles femmes. Ce grand Seigneur trouva celle du Gentil-Homme fort belle, et bien advenant. Il luy dit un jour : *Un tel, il faut que je couche avec vostre femme.* Le Gentil-Homme, sans songer, car il disoit très-bien le mot, luy respondit : *Je le veux, mais que je couche avec la vostre.* Le Seigneur luy repliqua : *Qu'en ferois-tu? Car la mienne est si maigre, que tu n'y prendrois nul goust.* Le Gentil-Homme luy respondit : *Je la larderay si menu, que je la rendray de bon goust.*

Ils s'en voyent tant d'autres, que leurs visages popins et gentils font desirer leurs corps; mais quand on y vient, on les trouve si décharnues, que le plaisir et la tentation en sont bien-tost passez. Entr'autres, l'on y trouve l'os barré, qu'on appelle, si sec et si décharné, qu'il foule et masche plus tout nud, que le bast d'un mulet s'il l'avoit sur luy. A quoy pour suppléer, telles Dames sont coustumieres de s'ayder de petits coussins bien mollets et délicats à soustenir le coup, et engarder de la mascheure; ainsi que j'ay ouy parler d'aucunes, qui s'en sont aidées souvent, voire des calleçons de satin gentiment rembourrez : de sorte que les ignorants, les venants à toucher, n'y trouvoient rien que tout bon, et croyoient fermement que c'estoit leur enbon-point naturel; car par-dessus ce

satin, il y avoit de petits calleçons de toille volante et blanche : si bien que l'amant, donnant le coup en robbe, s'en alloit de sa Dame si content et satisfait, qu'il la tenoit pour très-bonne robbe.

D'autres y a-il encore qui sont de la peau fort maléficiées et marquetées comme marbre, ou en œuvres à la mosayque, tavellées comme faons de biche, gratteleuses, et subjectes à des dartes farinées et farineuses ; bref, gastées tellement, que la veuë n'en est gueres plaisante.

J'ay ouy parler d'une grande Dame, et ay connue et connois encore, qui est pelue, velue sur la poitrine, sur l'estomach, sur les espaules, et le long de l'eschine, et à son bas, comme un sauvage.

Je vous laisse à penser ce que veut dire cela, si le proverbe est vray, que personne ainsi velue est, ou riche, ou lubrique. Celle-là a l'un et l'autre, je vous en asseure, et s'en fait fort bien donner, se voir, et desirer.

D'autres ont la chair d'oison ou d'estourneau plumée, harée, brodequinée, et plus noire qu'un beau diable.

D'autres sont opulentes en tetasses avallées, pendantes plus que d'une vache allaitant son veau.

Je m'asseure que ce ne sont pas les beaux tetins d'Helene, laquelle voulant un jour présenter au temple de Diane une coupe gentille par certain vœu, employant l'orfevre pour la luy faire, luy en fit prendre le modele sur un de ses beaux tetins, et en fit la coupe d'or blanc, qu'on ne sçauroit qu'admirer de plus, ou la coupe, ou la ressemblance du tetin sur quoy il avoit pris le patron, qui se monstroit si gentil et si poupin, que l'art en pouvoit faire desirer le naturel. Pline dit cecy par grande admiration et spéciauté, où il traite qu'il y a de l'or

blanc (*) ; ce qui est fort estrange, et que cette coupe fut faite d'or blanc.

Qui voudroit faire des coupes d'or sur ces grandes tetasses que je dis, et que je connois, il faudroit bien fournir de l'or à monsieur l'orfevre, et ne seroit après sans coup à grande risée, quand on diroit : *Voilà des coupes sur des tetins de telles et telles Dames.*

Ces coupes ressembleroient, non pas coupes, mais de vrayes auges, qu'on voit de bois toutes rondes, dont on donne à manger aux porceaux : et d'autres y a-il que le bout de leur tetin ressemble à une vraye guigne pourrie.

Dautres y a-il, pour descendre plus bas, qui ont le ventre si mal poly et ridé, qu'on les prendroit pour des vieilles gibecieres ridées de sergents ou hostelliers ; ce qui advient aux femmes, qui ont eu des enfants, et qui n'ont esté bien secourues et graissées de graisse de baleine de leurs sages-femmes. Mais d'autres y a-il qui les ont aussi beaux et polys que le sein, aussi follet comme si elles estoient encore filles.

D'autres il y en a, pour venir encore plus bas, qui ont leur nature hideuse et peu agréable. Les unes y ont nullement le poil frisé, mais si long et pendant, que vous diriez que ce sont des moustaches d'un Sarazin ; et pourtant n'en ostent jamais la toison, et se plaisent à la porter telle, d'autant qu'on dit : *Chemin jonchou, et cas velu, sont fort propres à marcher.* J'en ay ouy parler de quelque très-grande qui les porte ainsi.

J'ay ouy parler d'une autre belle et honneste

(*) *Brantome* a ici en veu le ch. IV du XXXIII[e]. livre de Pline ; mais on n'y lit pas cela à beaucoup près.

Dame, qui les avoit ainsi longues, qu'elle les entortilloit avec des cordons ou rubans de soye cramoysie, ou autre couleur, et se les frisonnoit ainsi comme des frisons de perruques, et puis se les attachoit à ses cuisses, et en tel estat quelquefois se les présentoit à son mary, ou à son amant; ou bien se les détortoit de son ruban et cordon, si bien qu'elles paroissoient frisonnées par après, et plus gentilles qu'elles n'eussent fait autrement.

Il y avoit bien là de la curiosité et de la paillardise et tout : car ne pouvant d'elle-mesme faire et suivre ses frisons, il falloit qu'une de ses femmes de ses plus favorites la servist en cela; en quoy ne peut estre autrement qu'il n'y aye de la lubricité en toutes façons qu'on la pourra imaginer.

Aucunes, au contraire, se plaisent à le porter et tenir raz, comme la barbe d'un prestre.

D'autres femmes y a il, qui n'y ont de poil du tout, ou peu, comme j'ay ouy parler d'une fort grande et belle Dame, que j'ay connue; ce qui n'est gueres beau, et donne un mauvais soupçon : ainsi qu'il y a des hommes qui n'ont que de petits bouquets de barbe au menton, et n'en sont pas plus estimez de bon sang, ainsi que sont les blanquets et blanquettes (*).

D'autres en ont l'entrée si grande, vague, large, qu'on les prendroit pour l'entrée de la Sibylle.

J'en ouy parler d'aucunes, et bien grandes, qui les ont telles qu'une jument ne les a si amples; encore qu'elles s'aydent d'artifice le plus qu'elles peuvent, pour estressir la porte; mais dans deux ou trois fréquentations, la mesme ouverture retourne : et qui plus est, j'ay ouy dire, que, quand bien

(*) Je crois qu'ici ce sont les *ladres*, les *ladresses*.

on les arregarde leur cas d'aucunes, il leur cloise comme celuy d'une jument quand elle est en chaleur. L'on m'a conté de trous, qui monstrent telles cloises, quand on y prend garde de les voir.

J'ay ouy parler d'une Dame grande et belle et de qualité, à qui un de nos Roys avoit imposé le nom de *pan de cas*; tant il estoit large et grand : et non sans raison ; car elle se l'est fait en son vivant souvent mesurer à plusieurs merciers et arpenteurs, et que tant plus elle s'estudioit le jour à l'estressir, la nuict en deux heures on le luy eslargissoit si bien, que ce qui se faisoit en une heure, on le defaisoit en l'autre, comme la toille de Penelope. Enfin, elle en quitta tous artifices, et en fut quitte pour faire eslection des plus gros mousles qu'elle pouvoit trouver.

Tel remede fut très-bon, ainsi que j'ay ouy dire d'une fort belle et honneste fille de la Cour, laquelle l'eut au contraire si petit et estroit, qu'on desespéroit à jamais le forcement de son pucelage : mais par l'advis de quelque médecin, ou de sage-femme, ou de ses amys ou amyes, elle en fit tenter le gué ou l'enforcement par des plus menus et petits mousles, puis vint aux moyens, puis aux grands, à la mode des talus, que l'on fait, ainsi que Rabelais ordonna les murailles de Paris imprenables ; et puis, par tels essays les uns après les autres, s'accoustuma si bien à tous, que les plus grands ne luy faisoient la peur que les petits auparavant faisoient si grande.

Une grande Princesse estrangere que j'ay connue, laquelle l'avoit si petit et estroit, qu'elle ayma mieux n'en taster jamais, que de se faire inciser, comme les médecins le conseilloient. Grande vertu certes de continence, et rare !

D'autres en ont les labies longues et pendantes

plus qu'une creste de cocq d'inde, quand il est en colere; comme j'ay ouy dire que plusieurs Dames ont, non-seulement elles, mais aussi les filles.

J'ay ouy faire ce conte à feu Monsieur de Randan, qu'une fois estants de bons compagnons à la Cour ensemble, comme Monsieur de Nemours, Monsieur le Vidame de Chartres, Monsieur le Comte de la Roche, Messieurs de Montpezat, Givry, Genlis, et autres, ne sçachant que faire, allerent voir pisser les filles un jour; cela s'entend cachés en bas, et elles en-haut. Il y en eut une qui pissa contre terre: je ne la nomme point: et d'autant que le plancher estoit de tables, elle avoit ses landilles si grandes, qu'elle passerent par la fente des tables si avant, qu'elle en monstra la longueur d'un doigt, si que Monsieur de Randan, par cas, ayant un baston qu'il avoit pris à un de ses laquais, où il y avoit un fichon, et perca si dextrement ses landilles, et les cousit si bien contre la table, que la fille, sentant la piqûre, tout-à-coup s'esleva si fort, qu'elle les asserta toutes, et de deux parts qu'elle en avoit, en fit quatre, et les dites landilles en demeurerent découpées en mode de barbe d'escrevisse; dont pourtant la fille s'en trouva très-mal, et la maistresse en fut fort en colere.

Monsieur de Randan et la compagnie en firent le conte au Roy Henry, qui estoit bon compagnon, qui en rit pour sa part son saoul, et en appaisa le tout envers la Reyne, sans rien en déguiser.

Ces grandes landilles sont cause qu'une fois j'en demanday la raison à un médecin excellent, qui me dit, que quand les filles et femmes estoient en ruth, elles les touchoient, manioient, viroyent, contournoient, allongeoient et tiroient si souvent, qu'estant ensemble s'entredonnoient mieux de plaisir.

Telles filles et femmes seroient bonnes en Perse, non en Turquie, d'autant qu'en Perse leur nature ressemble de je ne sçay quoy le membre viril, disoit-il : au contraire, en Turquie, les femmes ne le sont jamais ; et pour ce les Perses les appellent hérétiques, pour n'estre circoncises, d'autant que leurs cas, disent-ils, n'a nulle forme, et ne prennent plaisir de les regarder comme les Chrestiens. Voilà ce qu'en disent ceux qui ont voyagé en Levant.

Telles femmes et filles, disoit ce médecin, sont fort subjectes à faire la fricatelle, *Donna con Donna.*

J'ay ouy parler d'une très-belle Dame, et des plus qui ait esté en la Cour, qui ne les a si longues ; car elles luy sont accourcies par un mal que son mary luy donna, voire qu'elle n'a de levre que d'un costé, pour avoir esté tout mangé de chancres ; si bien qu'elle peut dire, son cas estropié et demy-demembré : et néantmoins cette Dame a esté fort recherchée de plusieurs ; mesme elle a esté la moitié d'un Grand quelquefois dans son lit.

Un Grand disoit à la Cour un jour, qu'il voudroit que sa femme ressemblast celle-là, et qu'elle n'eust qu'à demy, tant elle en avoit trop.

J'ay aussi bien ouy parler d'une autre bien plus grande qu'elle cent fois, qui avoit un boyau qui luy pendilloit long d'un grand doigt au-dehors de la nature, et disoit-on pour n'avoir esté bien servie en une de ses couches par sa sage femme ; ce qui arrive souvent aux filles et femmes qui ont fait des couches à la dérobade, ou par accident se sont gastées ou grévées : comme une des belles jeunes Dames de par le monde que j'ay connue, qui estant veufve, ne se voulut jamais remarier, pour estre descouverte d'un second mary, qui l'en eust peu prisée, et possible maltraitée.

Cette grande que je viens de dire, nonobstant son accident, enfantoit aussi aisément comme si elle eust pissé; car on disoit sa nature très-ample: et si pourtant elle a esté bien aymée et bien servie à couvert; mais mal aisément se laissoit-elle voir-là.

Aussi volontiers, quand une belle et honneste femme, qui se met à l'amour et à la privauté, si elle ne vous permet de voir ou taster cela, dites hardiment qu'elle a quelque tare, et que la veuë et le toucher n'approuvera guere; ainsi que je tiens d'un honneste femme: car s'il n'y en a point, et qu'il soit beau, (comme certes il y en a de plaisantes à voir et manier), elle est aussi curieuse et contente d'en faire le monstre, et en prester l'attouchement, que de quelqu'autre de ses beautez qu'elle ait: autant pour son honneur, et n'estre soupçonnée de quelque défaut et laideur en cet endroit, que pour le plaisir qu'elle y prend ellemesme à le contempler et mirer, et sur-tout aussi pour accroistre la passion et tentation davantage à son amant.

De plus, les mains et les yeux ne sont pas membres virils, pour rendre les femmes putains et leurs marys cocus; encore qu'après la bouche, ils aydent à faire des grandes approches pour gagner la place.

D'autres femmes y a-il, qui ont la bouche de-là si pasle, que l'on diroit qu'elles y ont la fievre: et telles ressemblent aucuns yvrognes, lesquels encore qu'ils boivent plus de vin qu'une truye de lait, ils sont pasles comme trespassez; aussi les appelle-on traistres au vin, non par ceux qui sont rubiconds: ainsi telles par ce costé-là, on les peut dire traistresses à Vénus, si ce n'est que l'on dit *pasle putain, et rouge paillard.* Tant y a que cette partie ainsi pasle et transie n'est point plaisante à voir,

et n'a garde de ressembler à celle d'une des plus belles Dames que l'on en voye, et qui tient grand rang, laquelle j'ay veu, qu'on disoit qu'elle portoit les trois belles couleurs ordinairement ensemble, qui estoient incarnat, blanc et noir : car cette bouche de-là estoit coulourée et vermeille comme corail ; le poil d'alentour, gentiment frisonné, et noir comme ébeine ; aussi le faut-il, c'est l'une des beautez : la peau estoit blanche comme albastre, qui estoit ombragée de ce poil noir. Cette veuë est belle de celle-là, et non des autres que je viens de dire.

D'autres y en a-il qui sont si bas ennaturées et fendues jusques au cul : mesme les petites femmes, que l'on devroit faire scrupule de les toucher, pour beaucoup d'ordes et salles raisons que je n'oserois dire ; car on diroit que les deux rivieres s'assemblant et touchant quasi ensemble, il est en danger de laisser l'une, et naviger à l'autre ; ce qui est par trop vilain.

J'ay ouy conter à Madame de Fontaine-Chanlandry, dite la belle Torcy, que la Reyne Eleonor, sa maistresse, estant habillée et vestue, paroissoit une très belle Princesse, comme il y a encore plusieurs qu'il l'ont veuë telle en nostre Cour, et de belle et riche taille ; mais estant deshabillée, elle paroissoit du corps une géante, tant elle l'avoit long et grand ; mais tirant en-bas, elle paroissoit une naine, tant elle avoit les cuisses et les jambes courtes avec le reste.

D'une autre grande Dame ay-je ouy parler, qui estoit bien au contraire ; car par le corps, elle se monstroit une naine, tant elle l'avoit court et petit, et du reste en bas une géante ou collosse, tant elle avoit les cuisses et jambes grandes, hautes et fendues,

et pourtant bien proportionnées et charnues, si qu'elle en couvroit son homme sous elle, mais qu'il fust petit, fort-aisément, comme une tirasse de chien couchant.

Il y a force marys et amys, parmy nos Chrestiens, qui voulant en tout différer des Turcs, ne prennent plaisir de regarder le cas des Dames; d'autant, disent-ils, comme je viens de dire, qu'ils n'ont nulle forme : nos Chrestiens, au contraire, qui en ont, disent-ils, de grands contentements à les contempler fort, et se délecter en telles visions; et non-seulement se plaisent à les voir; mais à les baiser, comme beaucoup de Dames l'ont dit et descouvert à leurs amants, ainsi que dit une Dame Espagnolle à son serviteur, qui la saluant un jour, luy dit : *Bezo las manos y los pies*, *Segnora* (1). Elle luy dit : *Segnor*, *en el medio esta la mejor station* (2). Comme voulant dire qu'il pouvoit baiser le mitan aussi-bien que les pieds et mains : et pour ce, disent aucunes Dames, que leurs marys et serviteurs y prennent quelque délicatesse et plaisir, et en ardent davantage : ainsi que j'ay ouy dire d'un très-grand Prince, fils d'un très-grand Roy de par le monde, qui avoit pour maistresse une très-grande Princesse. Jamais il ne la touchoit, qu'il ne luy vist cela, et ne le baisast plusieurs fois. Ce fut par la persuasion d'une très-grande Dame favorite du Roy, qu'il le fit; laquelle, tous trois un jour estant ensemble, ainsi que ce Prince muguetoit sa Dame, luy demanda, *s'il n'avoit jamais veu cette*

(1) C'est-à-dire. *Madame*, *je vous baise les mains et les pieds.*

(2) C'est-à-dire. *Monsieur*, *la station du milieu est bien meilleure.*

belle partie dont il jouissoit? Il respondit que non : elle luy dit : *Vous n'avez donc rien fait, et ne sçavez ce que vous aymez; vostre plaisir est imparfait, et il faut que vous le voyés.* Par-quoy, ainsi qu'il s'en voulut essayer, et qu'elle en faisoit de la revesche, l'autre vint par-derriere, la prit et renversa sur un lit, et la tint tousjours jusques à ce que le Prince l'eust contemplé à son aise, et baisé son saoul, tant il le trouvoit beau et gentil; et pour ce, continua tousjours.

D'autres y a-il qui ont leurs cuisses si mal proportionnées, advenantes, et mal faites en olive, qu'elles ne méritent d'estre regardées et considérées, comme de leurs jambes, qui en sont de mesme, dont aucunes sont si grosses, qu'on en diroit le gras estre le ventre d'une couille qui est pleine.

D'autres les ont si gresles et menues, et si heronnieres, qu'on les prendroit plustost pour des flustes que pour des cuisses et jambes : je vous laisse à penser que peut estre le reste.

Elles ne ressemblent pas une belle et honneste Dame, dont j'ay ouy parler, laquelle estant en bon point, et non trop en extrémité, (car en toutes choses il faut un *medium*,) après avoir donné à coucher à son amy, elle luy demanda le lendemain au matin comment il s'en trouvoit? Il luy respondit, que très-bien, et que sa bonne et grasse chair luy avoit fait grand bien. *Pour le moins*, dit-elle, *avez-vous couru la poste, sans emprunter de coussinet.*

D'autres Dames y a-il, qui ont tant d'autres vices cachés, ainsi que j'en ay ouy parler d'une, qui estoit Dame de réputation, qui faisoit ses affaires fécalles par le devant; et de ce j'en demanday la raison à un médecin suffisant, qui me dit, par ce qu'elle avoit esté percée trop jeune, et d'un

homme trop fourni et robuste : dont ce fut grand dommage ; car c'estoit une très-belle femme et veufve, qu'un honneste Gentil homme que je sçay, la vouloit espouser : mais en sçachant tel vice, la quitta soudain, et un autre après la prit aussi tost.

J'ay ouy parler d'un galand Gentil-homme, qui avoit une des belles femmes de la Cour, et n'en faisoit cas. Un autre, n'estant si scrupuleux que luy, habitant avec elle, trouva que son cas puoit si fort, qu'on ne pouvoit endurer cette senteur ; et par ainsi, connut l'enclouëure du mary.

J'ay ouy parler d'une autre, laquelle estant l'une des filles d'une grande princesse, qui petoit par son devant : des médecins m'ont dit que cela se pouvoit faire, à cause des vents et ventositez qui peuvent sortir par-là, et mesme quand elles font la fricarelle.

Cette fille estoit avec cette princesse, lors qu'elle vint à Moulins, la Cour y estant du temps du Roy Charles neufviesme, qui en fut abreuvé, dont on en rioit bien.

D'autres y en a-il, qui ne peuvent tenir leur urine, qu'il faut quelles ayent tousjours la petite esponge entre les jambes, comme j'en ay connu deux grandes, et plus que Dames, dont l'une, estant fille, fit l'évasion tout à trac dans la salle du bal du temps du Roy Charles neufviesme, dont elle fut fort scandalisée.

D'un autre grande Dame ay-je ouy parler, que, quand on luy faisoit cela, elle se compissoit à bon escient, ou sur le fait, ou après comme une jument quand elle a esté saillie : à telles falloit il jetter le seillaud d'eau, comme à la jument, pour la faire retenir.

Tant d'autres y a-il qui sont ordinairement en

sang et leurs mois, et d'autres qui sont viciées, malécifiées, tarottées, marquetées, et marquées, tant par accident de vérolle de marys ou amys, que par leurs mauvaises habitudes et humeurs ; comme celles qui ont les jambes louvetines, et autres fluxions et marques, que par les envies de leurs meres, estant enceintes d'elle, portent sur elles, comme j'en ay ouy parler d'une qui est toute rouge par une moitié du corps, et l'autre non, comme un eschevin de ville.

D'autres sont si subjectes à leurs flux menstruaux, que quasi ordinairement leur nature flue, comme un mouton à qui on a coupé la gorge de frais, dont leurs marys ou amants ne s'en contentent gueres, pour l'assidue fréquentation que Vénus ordonne et desire en ses jeux : car si elles en sont saines et nettes une sepmaine du mois, c'est tout, et leur font perdre le reste de l'année : si que de douze mois, ils en ont cinq ou six francs, voire moins, c'est beaucoup, à la mode de nos soldars de Bande, auxquels à monstre les commissaires et trésoriers font perdre de douze mois de l'an plus de quatre, en leur faisant monter les mois jusques à quarante et cinquante jours, si que les douze mois de l'an ne leur reviennent pas à huit. Ainsi s'en trouvent les marys et amants, qui telles femmes ont et servent ; si ce n'est que du tout pour assoupir leur paillardise, se veuillent souiller vilainement sans aucun respect d'immondicité : et leurs enfants qui en sortent, s'en trouvent mal, et s'en ressentent.

Si j'en voulois raconter d'autres, je n'aurois jamais fait, et aussi que lés discours en seroient trop salauds et desplaisants : et ce que j'en dis et dirois, ce ne seroit des femmes petites et communes, mais

des femmes moyennes et grandes Dames, qui de leurs visages beaux font mourir le monde, et point le couvert.

Si feray-je encore ce petit conte, qui est plaisant, d'un Gentil-Homme qu'il me fit, qui est, qu'en couchant avec une belle Dame, et d'étoffe, et en luy fesant sa besogne, il luy trouva en cette partie quelques poils si piquants et aigus, qu'avec toutes les incommoditez il la peut achever, tant cela le piquoit et le fiçonnoit. Enfin, ayant fait, il voulut taster avec sa main : il trouva, qu'alentour de sa motte, il y avoit une douzaine de certains fils garnis de ces poils, si aigus, longs, roides, et piquants, qu'ils en eussent servy aux cordonniers à faire des rivets, comme de ceux de porceaux : et les voulut voir, ce que la Dame luy permit avec grande difficulté, et trouva que tels fils entournoient la piece ny plus ny moins, que vous voyez une médaille entournée de rubis et diamants, pour servir et mettre en enseigne en un chapeau ou en un bonnet.

Il n'y a pas long-temps qu'en une certaine contrée de Guyenne, une Damoiselle mariée, de fort bon lieu et de bonne part, ainsi qu'elle advisoit estudier ses enfants, leur précepteur, par une certaine manie ou frénésie, ou possible pour rage d'amour qui luy vint soudain, il prit une espée qui estoit de son mary sur le lit, et luy en donna si bien, qu'il luy perça les deux cuisses, et les deux labies de sa nature de part en part ; dont depuis elle en cuida mourir, sans le secours du médecin et d'un bon chirurgien. Son cas pouvoit bien dire, qu'il avoit esté en deux diverses guerres, et attaqué fort diversement. Je croys que la veuë après n'en estoit gueres plaisante, pour estre ainsi balafré, et

ses

ses aisles ainsi brisées : je les dis aisles, par ce que les Grecs appellent ces labies, *Hymenea* ; les latins les nomment *Alas* ; et les François labies, levres, landrons, landilles, et autres mots : mais je trouve qu'à bon droit les latins les appellent aisles ; car il n'y a animal, ny oiseau, soit-il faucon, niais, ny sot comme celuy de nos fillaudes, soit-il de passage, ou à gard, ou bien dressé, de nos femmes mariées et veufves, qui aille mieux, ny ait l'aisle si vîte.

Je le puis aussi appeller animal, avec Rabelais, d'autant qu'il se meut de soy-mesme ; et soit à le toucher, ou à le voir, on le sent et voit se mouvoir de soy, et remuer de luy-mesme, quand il est en appetit.

D'autres, de peur de rumes et catarre, se coiffent dans le lit de couvre-chefs alentour de la teste plus que sorcieres : au partir de là, bien habillées, elles sont affetées comme poupines, et d'autres fardées et peintrées comme images belles au jour, et la nuit dépeintes et très-belles.

Il faudroit visiter telles Dames avant les aymer, espouser, et en joüir, ainsi que faisoit Octave César ; car avec ses amys, il faisoit despouiller aucunes grandes Dames et Mattones Romaines, voire des vierges meures d'age, et les visitoit d'un bout à autre, comme si ce fussent esclaves vendues, par un certain macquignon en faisant trafic, nommé Torane ; et selon qu'il les trouvoit à son gré et son point, ny tarées, il en joüissoit.

De mesme en font les Turcs en leur Bazestan en Constantinople, et autres grandes villes, quand ils achettent des esclaves de l'un et l'autre sexe.

Or, je n'en parleray plus ; encore je pense en avoir trop dit : et voilà comme nous sommes bien

trompez en beaucoup de veuës, que nous pensons et croyons très belles. Mais si nous y sommes en aucunes Dames deceus, nous y sommes autant édifiés et satisfaits en aucunes autres, lesquelles sont si belles, si nettes, si saines, propres, fraisches, caillées, si amiables, et en bon point, bref, si parfaites et accomplies en toutes parties du corps, qu'après elles toutes veuës mondaines sont chétives, et vaines; dont il y a des hommes qui, en telles contemplations, s'y perdent tellement, qu'ils ne songent qu'aux actions: aussi-bien souvent telles Dames se plaisent à se monstrer sans nulle difficulté, pour ne se sentir tachées d'aucunes macules, pour nous faire plus entrer en tentation et concupiscence.

Nous estants un jour au siege de la Rochelle, le pauvre feu Monsieur de Guise, qui me faisoit l'honneur de m'aymer, s'en vint me monstrer des tablettes qu'il venoit de prendre à Monsieur frere du Roy, notre Général, dans la poche de ses chausses, et me dit : *Monsieur me vint faire un desplaisir, et la guerre pour l'amour d'une Dame; mais je veux avoir ma revanche: voyez ce que j'ay mis dedans, et lisez*; me donnant les tablettes. Je vis escris de sa main ces quatre vers qu'il venoit de faire, mais le mot de f. y estoit tout à trac.

Si vous ne m'avez connue,
Il n'a pas tenu à moi;
Car vous m'avez bien veu nue,
Et vous ay monstré de quoy.

PUIS me nommant la Dame, ou pour mieux dire fille, de laquelle je me doutois, pourtant je luy dis que je m'estonnois fort, qu'il ne l'eust touchée et connu, d'autant que les approches en avoient esté

grandes, et que le bruit en estoit commun; mais il m'asseura que non, et que ce n'avoit esté que sa faute. Je luy repliquay : *Il falloit donc, Monsieur, ou qu'alors il fust si las et recreu d'ailleurs, qu'il n'y peust fournir*; *ou qu'il fust si ravy en contemplation de cette beauté nue, qu'il ne se souciast de l'act on. Possible*, me respondit ce Prince, *qu'il se pourroit faire*; *mais tant y a que ce coup il y faillit, et je luy en fais la guerre. Je luy vais remettre ses tablettes dans sa poche, qu'il visitera selon sa coustume, et il lira ce qu'il y faut*; *et après, me voilà vangé.* Ce qu'il fit, et ne fut après sans en rire tous deux à bon escient, et s'en faire la guerre plaisamment; car pour lors, c'estoit une amitié et privauté entr'eux deux, bien depuis estrangement changée.

Une Dame de par le monde, ou plustost fille, estant fort aymée et privée d'une très-grande Princesse, estoit dans le lit se rafraischissant, comme c'estoit sa coustume; il vint un Gentil-Homme la voir, qui pour elle brusloit d'amour, mais il n'en avoit autre chose. Cette Dame fille estant aimée et privée de sa maistresse, s'approchant d'elle tout bellement sans faire semblant de rien, tout-à-coup vint à tirer toute la couverture de dessus elle, si-bien que le Gentil Homme, point paresseux de ses yeux, aucunement les jetta aussi-tost dessus, qui vit, à ce que depuis il m'a fait le conte, la plus belle chose qu'il vit ny ne verra jamais, qui estoit ce beau corps nud, et ses belles parties, et cette blanche, polie et belle charnure, qu'il pensa voir les beautez du Paradis. Mais cela ne dura gueres; car tout aussi-tost, la couverture fut tournée prendre par la Dame, la fille en estant partie de-là, et de bonheur. Cette belle Dame, tant plus elle se remuoit à reprendre la couverture, tant plus elle se faisoit paroistre; ce qui

n'endommageoit nullement la veuë et le plaisir du Gentil-Homme, qui autrement ne s'empressoit à la recouvrir; bien sot fust-il esté: pourtant, tellement quellement elle recouvra sa couverture, et se remit, en courouçant assez doucement contre la fille, et luy disant qu'elle le payetoit. La Damoiselle luy dit, qui estoit un peu à l'escart: *Madame, vous m'en aviez fait une; pardonnez-moy si je vous l'ay rendue*: et passant la porte, s'en alla; mais l'accord fut fait aussi-tost.

Cependant le Gentil-Homme se trouva si bien de telle veuë, et en telle extase de plaisir et contentement, que je luy ay ouy dire cent fois, qu'il n'en vouloit d'autre en sa vie, que de vivre au songer ordinaire de cette contemplation; certes, il avoit raison: car selon la monstre de son beau visage, le nompareil, et sa belle gorge, dont elle a tant repeu le monde, pouvoit assez monstrer que dessous il y avoit de caché de plus exquis; et me disoit, qu'entre telles beautez, que c'estoit la Dame la mieux flanquée, et la plus haute qu'il eust jamais veuë: aussi le pouvoit-elle estre; car elle estoit de très-riche taille; mesme entre les beautez il faut qu'elle le soit, ny plus ny moins qu'une forteresse de frontiere.

Après que ce Gentil-Homme m'eut tout conté, je ne luy peu dire que: *Vivez donc, vivez donc, mon grand amy, avec cette contemplation divine, et cette beauté, que jamais ne puissiez mieux mourir; et moy au moins, avant mourir, puis-je avoir une telle veuë!*

Le Gentil-Homme en eut pour jamais cette obligation à la Damoiselle; et tousjours depuis l'honora, et l'ayma de tout son cœur. Aussi luy estoit-il serviteur fort; mais il ne l'espousa; car un autre, plus riche que luy, la luy embla, ainsi qu'est la coustume à toutes de courir aux biens.

Telles veuës sont belles et agréables ; mais il se faut donner garde qu'elles ne nuisent, comme celle de la belle Diane nue au pauvre Actéon, ou bien une que je vais vous dire.

Un Roy de par le monde ayma fort en son temps une bien belle et grande Dame veufve, si bien qu'on l'en tenoit charmé ; car peu il se souvenoit des autres, voire de sa femme, si-non que par intervalle ; car cette belle Dame emportoit tousjours les plus belles fleurs de son jardin, et qui faschoit fort la Reyne ; car elle se sentoit aussi agréable, que serviable, et digne d'avoir d'aussi friands morceaux, dont elle s'en esbahissoit fort ; de quoy en ayant fait sa complainte à une sienne grande Dame favorite, elle complota avec elle d'adviser, s'il y avoit tant de quoy, mesme espier par un trou le jeu que joüeroit son mary et sa Dame : par-quoy elle advisa de faire plusieurs trous au-dessus de la chambre de ladite Dame, pour voir le tour, et la vie qu'ils demenoyent tous deux ensemble : dont se mirent en tel spectacle ; mais elles n'y virent rien que très-beau ; car elles apperceurent une femme très-belle, blanche, délicate, et très-fraische, moitié en chemise, et moitié nue, faire des caresses à son amant, des mignarderies, des folastreries bien grandes, et son amant luy rendre la pareille ; de sorte qu'ils sortoient du lit tout en chemise, se couchoient, et s'esbatoient sur le tapis velu qui estoit auprès du lit, afin d'éviter la chaleur du lit, et pour mieux en prendre le frais ; car c'estoit aux grandes chaleurs.

Ainsi que j'ay connu aussi un très-grand Prince, qui prenoit de mesme son déduit avec sa femme, qui estoit la plus belle Dame du monde, afin d'éviter le chaud que produisoient les grandes chaleurs de l'esté, ainsi que luy-mesme disoit.

Cette Princesse donc, ayant veu le tout, de despit se mit à pleurer, gémir, soupirer et s'attrister, luy semblant et aussi le disant, que son mary ne luy rendoit le semblable, et ne faisoit les folies qu'elle luy avoit veu faire avec l'autre.

L'autre Dame qui l'accompagnoit, se mit à la consoler, et luy remonstrer pourquoy elle s'attristoit ainsi; ou bien, puisqu'elle avoit esté si curieuse de voir telles choses, qu'il n'en falloit pas espérer de moins.

La Princesse ne respondit autre chose, si-non: *Hélas, ouy! j'ay voulu voir des choses que je ne devois avoir voulu voir, puisque la veuë m'en fait mal.*

Toutesfois, après s'estre consolée et résolue, elle ne s'en soucia plus; et le plus qu'elle peut, continua ce passe-temps de veuë, et le convertit en risée, et possible en autre chose.

J'ay ouy parler d'une grande Dame, de par le monde, mais grandissime, qui, ne se contentant de lasciveté naturelle, car elle estoit grande putain, estant mariée et veufve, aussi estoit-elle très-belle: pour la provoquer et exciter davantage, faisoit despouiller ses Dames et filles, je dis les plus belles, et se délectoit fort à les voir, et puis elle les battoit du plat de la main sur les fesses, avec de grandes clacquades et blamuses assez rudes; et les filles, qui avoient delinqué en quelque chose, avec de bonnes verges: et alors son contentement estoit de les voir remüer, et faire les mouvements et tordions de leurs corps et fesses, lesquels, selon les coups qu'elles recevoient, en monstroient de bien estranges et plaisants.

Aucunes-fois, sans les despouiller, les faisoit trousser en robbe, (car pour lors elles ne portoient

point de calleçons), et les clacquetoit et foüettoit sur les fesses, selon le sujet qu'elles luy donnoient, ou pour les faire rire ou pleurer : et sur ces visions et contemplations, y aiguisoit si bien ses appetits, qu'après elle les alloit passer bien souvent à bon escient avec quelque bon galand homme, bien fort et robuste.

Quelle humeur de femme ! Si bien qu'on dit, qu'ayant une fois veu par la fenestre de son chasteau, qui visoit sur la ruë, un grand cordonnier, estrangement proportionné, pisser contre la muraille dudit chasteau, elle eut envie d'une si belle et grande proportion ; et de peur de gaster son fruit par son envie, elle luy manda par un page de la venir trouver en une allée secrette de son parc, où elle s'estoit retirée, et là se prostitua à luy, à condition qu'elle en engrossast. Voilà ce que servoit la veuë à cette Dame.

Et de plus, j'ay ouy dire qu'outre ses femmes et ses filles qui estoient à sa suite, les estrangeres qui la venoient voir, dans les deux ou trois jours, ou toutes les fois qu'elles y venoient, elle les apprivoisoit aussi-tost au jeu, faisant monstrer aux siennes premiérement le chemin, et aller devant elles, et les autres après ; si bien qu'elles estoient estonnées de ce jeu les unes et les autres. Vrayment, voilà un plaisant exercice !

J'ay ouy parler d'un Grand, qui prenoit ainsi plaisir à voir sa femme nue ou habillée, et la foüetter de clacquades, et la voir manier de son corps.

J'ay ouy dire à une grande Dame, qu'estant fille, sa mere la foüettoit tous les deux jours quatre fois, non pour avoir forfait, mais parce qu'elle pensoit qu'elle prenoit plaisir à la voir remüer ainsi les

fesses et le corps, pour autant en prendre d'appetit ailleurs : et tant plus elle alla sur l'age de quatorze ans, elle persista et s'y acharna de telle façon, qu'à mesure qu'elle l'accostoit; elle la contemploit encore plus.

J'ay ouy dire pis d'un très-grand Seigneur et Prince, il y a plus de quatre-vingt ans, qu'avant qu'aller habiter avec sa femme, se faisoit foüetter, ne pouvant se mouvoir, ny relever sa nature baissante, sans ce sot remede. Je desirerois volontiers qu'un médecin excellent m'en dit la raison.

Ce grand personnage Pie (1) de la Miranda (2), raconte avoir veu un certain galand en son temps, qui, d'autant plus qu'on l'estrilloit à grandes singlades d'estrivieres, c'estoit lors qu'il estoit le plus enragé pour les femmes; et n'estoit jamais si vaillant après elles, s'il n'estoit ainsi estrillé. Voilà de terribles humeurs de personnes!

Encore celle de la veuë des autres est plus agréable que la derniere.

Moy, estant à Milan un jour, on me fit un conte de bonne part, que monsieur le Marquis de Pescaire, dernier mort, Vice-Roy de Sicile, devint grandement amoureux d'une fort belle Deme; si-bien qu'un matin, pensant que son mary fust allé dehors, l'alla visiter, qui la trouva encore au lit, et en devisant avec elle, n'en obtint rien que la voir et la contempler à son aise, sous le linge, et la toucher avec la main.

Sur ces entrefaites, survint le mary, qui n'estoit du qualibre du Marquis en rien, et les surprit de telle sorte, que le Marquis n'eut loisir de retirer

(1) Pic.
(2) Livre III de son Traité *contre l'Astrologie Judiciaire*.

son gant, qui s'estoit perdu, je ne sçay comment, parmy les draps, comme il arrive souvent. Puis, luy ayant dit quelques mots, il sortit de la chambre, conduit pourtant du Gentil-Homme, qui, après estre retourné, par cas fortuit, retrouva le gant du Marquis perdu dans les draps, dont la Dame ne s'en estoit point apperceue. Il le prit et le serra : et puis faisant la mine froide à sa femme, demeura long-temps sans coucher avec elle, ny la toucher : par-quoy un jour elle seule dans sa chambre, mettant la main à la plume, se mit à faire ce quadrain :

Vigna era, vigna son,
Era podata, or più non son;
E non sò per qual ragion
Non mi poda il mio patron.

Et puis, elle laissa ce quadrain escrit sur la table. Le mary vint, qui vit ces vers sur la table, prend la plume et fait response :

Vigna eri, vigna sei,
Eri podata, or più non sei,
Per lo Graffio del leon,
Non ti poda il tuo patron.

Et puis, les laissa aussi sur la table. Le tout fut apporté au Marquis, qui fit response.

A la vigna, che voi dite,
Io fui, e qui restai,
Alzai il pampano, guardai la vite;
Mà (si dio m'ajuti) non toccai.

Cela fut rapporté au mary, qui, se contentant d'une si honorable response, et juste satisfaction, reprit sa vigne, et la cultiva aussi-bien que devant; et jamais mary et femme ne furent mieux.

Je m'en vais les traduire en François, afin que chacun l'entende.

Je suis esté une belle vigne, et le suis encore.
Je suis esté d'autrefois très-bien cultivée :
A cette heure, je ne le suis point; et si ne sçay
Pourquoi mon patron ne me cultive plus.

RESPONSE.

Ouy, vous avez esté vigne telle, et l'estes encor,
Et d'autrefois bien cultivée, à cette heure non plus;
Pour l'amour de la griffe du lion,
Votre mary ne vous cultive plus.

RESPONSE DU MARQUIS.

A la vigne, que vous autres dites,
Je suis esté certes, et y restay un peu:
J'en haussay le pampre, et en regarday le raisin;
Mais Dieu ne me puisse aider, si jamais j'y ai touché.

PAR cette griffe du lion il veut dire le gant qu'il avoit trouvé esgaré entre les linceuls.

Voilà encore un bon mary, qui ne s'ombragea pas trop, et se despouillant de soupçon, pardonna ainsi à sa femme : et certes il y a des Dames, lesquelles se plaisent tant en elles-mesmes, qu'elles se contemplent et se regardent toutes nues, de sorte qu'elles se ravissent, se voyant si belles, comme Narcissus. Que pouvons-nous donc faire, les voyans et arregardans ?

Mariane, femme d'Hérode, belle et honneste Dame, son mary voulant un jour coucher avec elle en plein midy, et voir à plein ce qu'elle portoit, luy refusa à plat, ce dit Josephe.

Il n'usa pas de puissance de mary, comme un grand Seigneur que j'ay connu, à l'endroit de sa femme, qui estoit des belles, qui l'assaillit ainsi en plein jour, et la mit toute nue, elle le desniant fort. Après, il luy renvoya ses femmes pour l'habiller, qui la trouverent toute honteuse et espleurée.

D'autres Dames y a-il, lesquelles, à dessein, ne font pas grand scrupule de faire à pleine veuë la monstre de leur beauté, et se descouvrir nues, afin de mieux encapricier et marteller leurs serviteurs, et les mieux attirer à elles; mais ne veulent permettre nullement la touche prétieuse, au moins aucunes, pour quelque temps : car ne se voulant arrester en si beau chemin, passent plus outre, comme j'en ay ouy parler de plusieurs, qui ont ainsi long-temps entretenu leurs serviteurs de si beaux aspects.

Bien-heureux sont ceux qui s'y arrestent aux patiences sans se perdre par trop en tentation : et faut que celuy soit bien enchanté de vertu, qui, en voyant une belle femme, ne se gaste point les yeux; ainsi que disoit Alexandre quelquesfois à ses amis, que les filles des Perses faisoient grand mal aux yeux de ceux qui les regardoient : et pour ce, tenant les filles du Roy Darius prisonnieres, jamais ne les saluoit qu'avec les yeux baissez, et encore le moins qu'il pouvoit, de peur qu'il avoit d'estre surpris de leur excellente beauté.

Ce n'est pas dès-lors seulement, mais d'aujourd'huy, qu'entre toutes les femmes d'Orient, les Persiennes ont le los et le prix d'estre les plus belles et accomplies en proportion de leurs corps et

beauté naturelle, gentilles, propres en leurs habits et chaussures, et mesmement sur toutes celles de l'ancienne et Royale ville de Seiras, lesquelles sont tellement louées en leurs beautez, blancheurs, et plaisantes civilitez et bonne grace, que les Mores, par un ancien et commun proverbe, disent, que leur prophete Mahomet ne voulut jamais aller à Seiras, de crainte que s'il y eust veu une fois ces belles femmes, jamais après sa mort son ame ne fust entrée en Paradis. Ceux qui y ont esté et en ont escrit, le disent ainsi; en quoy on notera l'hypocrite contenance de ce bon maraud et rompu prophete; comme s'il ne se trouvoit par escrit, ce dit Belon, en un livre Arabe, intitulé : *des bonnes coustumes de Mahomet*, le louant de ses forces corporelles, qui se vantoit de pratiquer et repasser ses onze femmes en une mesme heure l'une après l'autre. Au diable soit le maraud; n'en parlons plus : quand tout est dit, je suis bien à loisir d'en parler.

J'ay veu faire cette question, sur ce trait d'Alexandre, que je viens de dire, et de Scipion l'Afriquain, lequel des deux acquit plus grande loüange de continence?

Alexandre se deffiant des forces de sa chasteté, ne voulut point voir ces belles Dames Persiennes : Scipion, après la prise de Carthage la neufve, vid cette belle fille Espagnolle que ses soldats luy amenerent, et luy offrirent pour la part de son butin, laquelle estoit si excellente en beauté, et en si bel age de prise, que par-tout où elle passoit, elle animoit et attiroit les yeux de tous à la regarder, et Scipion mesme; lequel l'ayant regardée et saluée fort courtoisement, s'enquit de quelle ville d'Espagne elle estoit, et de ses parents. Il luy fut dit, entr'autres choses, qu'elle estoit accordée à un jeune

homme, nommé Allucius, Prince des Celtibériens, à qui il la rendit, et à ses pere et mere, sans la toucher, dont il obligea la Dame, les parents et le fiancé, si bien qu'ils se rendirent depuis très-affectionnez à la République de Rome. Mais que sçait-on si dans l'ame cette belle Dame n'eust point desiré avoir esté un peu percée et entamée premiérement de Scipion; de luy, dis-je, qui estoit beau jeune garçon, brave, vaillant, victorieux? Possible que si quelque privé ou privée des siennes et des siens luy eust demandé en foy et conscience, si elle ne l'eust pas voulu, je laisse à penser ce qu'elle eust respondu, ou fait quelque petite mine approchante de l'avoir desiré : et s'il vous plaist, si son climat d'Espagne, et son soleil couchant, ne la sçavent pas rendre, et plusieurs autres Dames d'aujourd'huy et de cette contrée, belles et pareilles à elle, chaudes, et aspres en cela, comme j'en ay veu quantité. Il ne faut donc point douter, si cette belle et honneste fille fust esté requise et sollicitée de ce beau jeune homme, Scipion, qu'elle ne l'eust pris au mot, voire sur l'autel de ses dieux prophanes.

En cela ce Scipion a esté certes loüé d'aucuns de ce grand don de continence : d'autres il en a esté blasmé : car en quoy peut monstrer un brave et valeureux Cavalier la générosité de son cœur, qu'envers une belle et honneste Dame, si-non luy faire paroistre par effet qu'il prise sa beauté, et l'ayme beaucoup, sans luy user de ces respects, froideurs, modesties et discrétions, que j'ay veu appeller souvent, à plusieurs Dames et Cavaliers, plustost sottises et faillement de cœur, que vertus? Non, ce n'est pas ce qu'une belle et honneste Dame ayme dans son cœur; mais une bonne joüissance, sage, discrete et secrete.

Enfin, comme me dit un jour une honneste Dame, lisant cette histoire, c'estoit un sot que Scipion, tout brave et généreux Capitaine qu'il fut, d'aller obliger des personnes à soy et au party Romain, par un si sot moyen, qu'il eust peu faire par un autre plus convenable; et mesme, puis que c'estoit un butin de guerre, duquel en cela on doit triompher, autant ou plus que de toute autre chose.

Le grand fondateur de sa ville ne fit pas ainsi, quand les belles Dames Sabines furent ravies, à l'endroit de celle qu'il eut pour sa part, et en fit à son bon plaisir, sans aucun respect, dont elle s'en trouva bien, et ne s'en soucia gueres, ny elle, ny ses compagnes, qui firent leur accord aussi-tost avec leurs marys et ravisseurs, et ne s'en formaliserent comme leurs peres et meres, qui en firent esmouvoir grosse guerre.

Il est vray qu'il y a gens et gens, femmes et femmes, qui ne veulent accointance de tout le monde en cette façon: et toutes ne sont point pareilles à la femme du Roy Ortiagon, l'un des Roys Gaulois d'Asie, qui fut belle en perfection; et ayant esté prise en sa deffaite par un centenier Romain, et sollicitée de son honneur, la trouvant ferme, elle, qui eut horreur de se prostituer à luy, estant une personne si vile et basse, il la prit par force et violence, que la fortune et advanture de guerre luy avoit donné par droit d'esclavitude, dont bien-tost il s'en repentit, et en eut la vengeance: car elle luy ayant promis une grande rançon pour sa liberté, et tous deux estant allez au lieu assigné pour en toucher l'argent, le fit tuer ainsi qu'il le comptoit, et puis l'emporta, et la teste à son mary, auquel confessa véritablement que cettuy-là luy avoit violé sa chasteté; mais qu'elle en avoit eu sa vengeance

en cette façon : ce que son mary approuva et l'honora grandement, et depuis ce temps-là dit l'histoire, conserva son honneur jusques au dernier soupir de sa vie avec toute sainteté et gravité ; enfin, elle en eut ce bon morceau, fut qu'il vint d'un homme de peu.

Lucrece n'en fit pas de mesme ; car elle n'en tasta point, bien qu'elle fust sollicitée d'un brave Roy : en quoy elle fit doublement de la sotte, de ne luy complaire sur le champ et pour un peu, et de se tuer.

Pour tourner à Scipion, il ne sçavoit point encore bien le train de la guerre, pour le butin et pour le pillage : car à ce que je tiens d'un grand Capitaine des nostres, il n'est telle viande au monde pour cela, qu'une femme prise en guerre, et se mocquoit de plusieurs autres ses compagnons, qui recommandoient sur toutes choses, aux assauts et surprises des villes, l'honneur des Dames, mesmes aux autres lieux et rencontres : car elles ayment les hommes de guerre tousjours plus que les autres, et leur violence leur en fait venir plus d'appetit ; et puis on n'y trouve rien à redire, le plaisir leur en demeure, l'honneur des marys n'en est nullement honny, et puis les voilà bien gastez ; et qui plus est, sauvent les biens et les vies de leurs marys : ainsi que fit la belle Eunoc, femme de Bogud ou Bocchus, Roy de Mauritanie, à laquelle Cesar fit de grands biens et à son mary ; non tant, faut-il croire, pour avoir suivy son party, comme Juba, Roy de Bithynie, celuy de Pompée ; mais par ce que c'estoit une belle femme, et que Cesar en eut l'accointance et douce joüissance.

Tant d'autres commoditez de ces amours y a-il que je passe ; et toutesfois, ce disoit ce grand ca-

pitaine, ses autres grands compagnons, pareils à luy, s'amusoient à de vieilles routines et ordonnances de guerre, veulent qu'on garde l'honneur des femmes, desquelles il faudroit auparavant sçavoir en secret et en conscience l'advis, et puis en décider : ou possible sont-ils du naturel de nostre Scipion, lequel ne se contentant tenir de celuy du chien de l'hortolan, lequel, comme j'ay dit cy-devant, ne voulant manger des choux du jardin de son maistre, empesche que les autres n'en mangent. Ainsi qu'il fit à l'endroit du pauvre Massinisse, lequel ayant tant de fois hazardé sa vie pour luy, et pour le peuple Romain, tant sué, peiné et travaillé, pour luy acquérir de gloire et de victoire, il luy refusa et osta la belle reyne Sophonisbe, qu'il avoit prise et choisie pour son principal et prétieux butin : il la luy enleva, pour l'envoyer à Rome à vivre le reste de ses jours en misérable esclave, si Massinisse n'y eust remédié. Sa gloire en fust esté plus belle et plus ample, si elle y eust entrée et comparue en glorieuse et superbe reyne femme de Massinisse, et qu'on eust dit, la voyant passer : *voilà l'une des belles vestiges des conquestes de Scipion ;* car la gloire certes gist bien plustost en l'apparence des choses grandes et hautes, que des basses.

Pour fin, Scipion en tout ce discours fit de grandes fautes, ou bien il estoit ennemy du tout du sexe féminin, ou du tout impuissant de le contenter : bien qu'on die, que sur ses vieux jours il se mit à faire l'amour à une des servantes de sa femme ; ce qu'elle supporta fort patiemment, pour des raisons qui se pourroient là-dessus alléguer.

Or, pour sortir de la digression que j'en viens de faire, et pour rentrer au plein chemin que j'avois laissé,

laissé, je dis pour fin à ce discours, que rien au monde n'est si beau à voir et regarder, qu'une belle femme pompeusement habillée, ou délicatement deshabillée et couchée; mais qu'elle soit saine, nette, sans tare et sur-os, ny malandre, comme j'ay dit.

Le Roy François disoit qu'un Gentil-homme, tant simple soit-il, ne sçauroit mieux recevoir un Seigneur, tant grand soit-il, en sa maison ou chasteau, mais qu'il y apposast une belle femme saine à sa veuë, et monstrast un beau cheval, et un beau levrier : car en jettant son œil tantost sur l'un, tantost sur l'autre, et sur le tiers, il ne se sçauroit jamais fascher en cette maison ; mettant ces trois choses belles et plaisantes à voir et admirer, et en faisant cet exercice très-agréable.

La Reyne Isabelle de Castille disoit, qu'elle prenoit un très-grand plaisir à voir quatre choses : *hombre d'armas en campo*, *Obisho puesto en Pontifical*, *linda Dama en la cama*, *y ladron en la horca*. C'est-à-dire : *un homme d'armes sur les champs*, *un Evesque en son Pontificat*, *une belle Dame dans un lit*, *et un larron au gibet*.

J'ay ouy raconter à feu monsieur le Cardinal de Lorraine le Grand, dernier décédé, que lors qu'il alla à Rome vers le Pape Paul IV, pour rompre la trefve faite avec l'Empereur, il passa à Venise, où il fut très-honorablement receu. Il n'en faut point douter, puis qu'il estoit un si grand favory d'un si grand Roy. Tout ce grand et magnifique Sénat alla au-devant de luy ; et passant par le grand canal, où toutes les fenestres des maisons estoient bordées de toutes les belles femmes de la ville, qui estoient là accourues, pour voir cette entrée, il y en eut un des plus grands qui l'entretenoit sur les affaires de

l'estat, et luy en parloit fort; mais ainsi qu'il jettoit fort les yeux fixement sur ces belles Dames, il luy dit en son patois et langage : *Monseigneur, je croy que vous ne m'entendez pas ; et vous avez raison ; car il y a bien plus de plaisir et différence de voir ces belles Dames à ces fenestres, et se ravir en elles, que d'ouyr parler un fascheux vieillard comme moy ; et parlast-il de quelque grande conqueste à votre advantage.* Monsieur le Cardinal, qui n'avoit faute d'esprit et de mémoire, luy respondit de mot à mot à tout ce qu'il luy avoit dit ; laissant ce bon vieillard fort satisfait de luy, et en admirable estime qu'il eut de luy, qui, pour s'amuser à la veuë de ces belles Dames, n'avoit rien oublié, ny obmís de ce qu'il luy avoit dit.

Qui aura veu la Cour de nos Roys François premier et Henry deuxiesme, et autres Roys ses enfants, advouera bien, quel qu'il soit, et eust-il veu tout le monde, n'avoir rien veu jamais de si beau que nos Dames qui ont esté en leur Cour, et de nos Reynes, leurs femmes, meres et sœurs : mais plus belle chose encore eust-il veu, ce dit quelqu'un, si le grand-pere de maistre Gonnin eust vescu, qui, pat ses inventions, illusions et sorcelleries et enchantements, les eust peu représenter devestues et nues, comme l'on dit qu'il fit une fois en quelque compagnie privée, que le roy François luy commanda ; car il estoit un homme fort expert et subtil en son art; et son petit-fils, que nous avons veu, n'y entendoit rien au prix de luy.

Je pense que cette veuë seroit aussi plaisante, comme fut jadis celle des Dames Egypriennes en Alexandrie, en l'accueil et réception de leur grand Dieu Apis, au-devant duquel elles alloient en très-grande cérémonie, et levant leurs robbes, cottes

et chemises, et les retroussant le plus haut qu'elles pouvoient, les jambes fort eslargies et esquarquillées, luy monstroient leur cas tout-à-fait; et puis ne le revoyant plus, pensez qu'elles cuidoient l'avoir bien payé de cela : qui en voudra voir le conte, qu'il lise Alexandre *ab Alexandra*, ou sixiesme livre des *Jours jovials*. Je pense que telle veuë en estoit bien plaisante; car pour lors les Dames d'Alexandrie estoient très-belles, comme encore sont aujourd'huy.

Si les vieilles et laides faisoient de mesme, passe; car la veuë ne se doit jamais estendre que sur le beau, et fuyr le laid tant que l'on peut.

En Suisse, les hommes et femmes sont peslemesle aux bains et estuves, sans faire aucun acte deshonneste, et en sont quittes en mettant un linge devant : s'il est bien délié, encore peut-on voir chose qui plaist ou deplaist, selon le beau ou le laid.

Avant que finir ce discours, je diray encore ce mot. En quelle contemplation, tentation et recréation de veuë pouvoient entrer aussi les jeunes Seigneurs, Chevaliers, et Gentils-hommes, Plébéans, et autres Romains, le temps passé, le jour que se célébroit la feste de Flora à Rome, laquelle on dit avoir esté la plus belle, la plus gentille, et la plus triomphante courtisanne qu'oncques exerça le putanisme dans Rome, voire ailleurs (*); et qui plus la recommandoit en cela, c'est qu'elle estoit de bonne maison et de grande lignée; et pour ce, telles grandes Dames de si grande estoffe volontiers plaisent plus, et la rencontre en est plus excellente que des autres.

(*) Faussetez ridicules que Brantome a puisées dans Ant. de Guevare. Voyez le liv. Ier. de ses *Epîtres Dorées*.

Aussi cette Dame Flora eut cela de bon et de meilleur que Lays, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagace, et Flora aux grands ; si-bien que sur le seuil de sa porte, elle avoit mis cet escriteau : *Roys, princes, dictateurs, consuls, censeurs, pontifes, questeurs, ambassadeurs, et autres grands seigneurs, entrez; et non d'autres.*

Lays se faisoit tousjours payer avant la main, et Flora point : disant qu'elle faisoit ainsi avec les grands, afin qu'ils fissent de mesme avec elle comme grands et illustres ; et aussi qu'une femme d'une grande beauté et haut lignage sera tousjours autant estimée qu'elle se prise : et si ne prenoit si-non ce qu'on luy donnoit ; disant que toute Dame gentille devoit faire plaisir à son amoureux pour amour, et non pour avarice, d'autant que toutes choses ont certain prix, fors l'amour.

Pour fin, en son temps elle fit l'amour fort gentiment, et se fit si bravement servir, que quand elle sortoit de son logis quelque fois pour se pourmener en ville, il y avoit assez à parler d'elle pour un mois, tant pour sa beauté, ses belles et riches parures, ses superbes façons, sa bonne grace, que pour la grande suite des courtisans et serviteurs, et grands Seigneurs, qui estoient avec elle, et qui la suivoient et accompagnoient comme vrays esclaves, ce qu'elle enduroit fort patiemment : et les ambassadeurs estrangers, quand ils s'en retournoient en leurs provinces, se plaisoient plus à faire des contes de la beauté et singularité de la belle Flora, que de la grandeur de la république de Rome, et sur-tout de sa grande libéralité, contre le naturel pourtant de telles Dames ; mais aussi estoit-elle outre le commun, puisqu'elle estoit noble.

Enfin, elle mourut si riche et si opulente, que

la valeur de son argent, meubles et joyaux, estoit suffisante pour refaire les murs de Rome, et encore pour desengager la république. Elle fit le peuple Romain son héritier principal; et pour ce, luy fut dressé dans Rome un temple très-somptueux, qui de Flora fut appellé Florian.

La premiere feste que l'Empereur Galba célébra jamais, fut celle de l'amoureuse Flora, en laquelle estoit permis aux Romains et Romaines de faire toutes les desbauches, deshonnestetez, sallauderie et débordement à l'envy, dont ils se pourroient adviser; en sorte que l'on estimoit la plus sainte et la plus galante, celle qui, ce jour-là, faisoit plus de la dissolue, et de la deshonneste, et débordée.

Pensez qu'il n'y avoit ny fiscaigne, (que les chambrieres et esclaves Mores dansent les dimanches à Malthe en pleine place devant le monde,) ny sarabande, qui en approchast; et qu'elles n'y oublioient, ny mouvements, ny remuements lascifs, ny gestes paillardes, ny tordions bizarres : et qui en pouvoient excogiter de plus dissolus et débordez, tant plus galante estoit la Dame; d'autant que telle opinion estoit parmi les Romains, que qui alloit au temple de cette déesse en habit, geste et façon plus lascive et paillarde, auroit mesmes graces et opulents biens, que Flora avoit eu.

Vrayment voilà des belles opinions et solemnisation de feste; aussi estoient-ils payens : là-dessus ne faut douter s'ils oublioient nul genre de lasciveté, et si long-temps avant ces bonnes Dames estudioient leurs leçons, ny plus ny moins que les nostres à apprendre un ballet; et si elles estoient affectionnées en cela : les jeunes hommes, voire les vieux, y estoient bien autant empressez à voir et contempler

telles lascives simagrées. Si telles se pouvoient bien représenter parmy nous, le monde en feroit bien son profit en toute sorte ; et pour estre à telle veuë, le monde se tueroit de la presse.

Il y a assez là à gloser qui voudra ; je le laisse aux galands : qu'on lise Suetone, Pausanias grec, et Manilius latin, aux livres qu'ils ont faits des Dames illustres, fameuses et amoureuses, on verra tout. Ce conte encore, et puis non plus.

Il se lit, que les Lacédémoniens allerent une fois pour mettre le siége devant Messine, à quoy les Messéniens les prévinrent : car ils sortirent d'abord sur eux les uns et les autres, tirerent et coururent à Lacédémone, pensant la surprendre et la piller, cependant qu'ils s'amuseroient devant leur ville ; mais ils furent valeureusement repoussés et chassés par les femmes qui estoient demeurées : ce que sçachant les Lacédémoniens rebroucherent chemin, et tournerent vers leur ville ; mais de loin ils descouvrirent toutes leurs femmes en armes, qui avoient donné la chasse, dont ils furent en allarme ; mais elles se firent aussi-tost à eux connoistre, et leur raconterent leur fortune, dont ils se mirent de joye à les baiser, et caresser de telle sorte, que, perdant toute honte, et sans avoir la patience d'oster les armes, ny eux, ny elles, leur firent cela bravement en mesme place qu'ils se rencontrerent, où l'on peut voir choses et autres, et ouyr un plaisant son et clicquets (*) d'armes et d'autre chose : en mémoire de quoy ils firent bastir un temple et simulacre à la déesse Venus, qu'ils appellerent *Vénus l'armée*, au contraire de tous les autres qui la peignent toute nue. Voilà une plaisante cohabitation, et un beau sujet de peindre Vénus armée, et l'appeller ainsi !

(*) Cliquetis.

Il se voit souvent parmy les guerres, mesme aux prises des villes par assauts, force soldats joüir des femmes, n'ayant le loisir et la patience de se desarmer, pour passer leur rage et appetir, tant ils sont tentez; mais de voir le soldat armé habiter avec la femme armée, il s'en voit peu.

Il faut là-dessus songer le plaisir qui s'en peut ensuivre, et quel plus grand pouvoit estre en ce beau mystere, ou pour l'action, ou pour la veuë, ou pour la sonnerie des armes. Cela gist en l'imagination qu'on en pourroit faire, tant pour les agents que pour les arregardants, qui estoient-là pour lors.

Or, c'est assez; faisons fin : j'eusse fait ce discours plus ample de plusieurs exemples ; mais je craignois que, pour estre trop lascif, j'en eusse encouru mauvaise réputation.

Si faut-il qu'après avoir tant loüé les belles femmes, que je fasse le conte d'un espagnol, qui, voulant mal à une femme, me la dépeignit un jour comme il falloit, et me dit : *Segnor, vicia, es como la lampada azeintunada d'iglesia, y de hechura del armario larga y desvayada, el color y gesto como mascara mal pintada, el tale como una campana ò mola de molino, la vita como idolo del tiempo antiquo, el andar y vision d'una antiqua fantasma de la noche, que tanto tuviesse encuentrar la de noche, como ver una mandagora. Jesus, Jesus, Dios me libre de su malencuentro, no se contenta de tener en su casa por huesped al provisor de Obispo, ny se contenta con la demasia da conversation del vicario ny del guardian, ni de la amistade antiqua del dean, sino que agora de nuevo atomado al que pide para las animas de purgatorio, par acabar su negra vida.* C'est-à-dire : « voyez-la : elle est comme une

» lampe vieille et toute graisseuse d'huile d'église : » de forme et façon, elle ressemble un armoire » grand et vague et mal basty ; et sa couleur et » la grace comme un masque mal peint, et la taille » comme une cloche de monastere ou meule de » moulin ; le visage comme d'une idole du temps » passé ; le regard et l'aller comme un fantosme » antique qui va de nuit, de sorte que je craindrois » autant de la rencontrer de nuit, comme de voir » une mandragore. Jesus, Jesus! Dieu m'engarde » de telle rencontre ! Et ne se contente pas d'avoir » pour hoste ordinaire chez soy le provisor de » l'Evesque, ny se contente de la demesurée con- » versation du vicaire, ny de la continue visite » du gardien, ny de l'ancienne amitié du doyen, » si-non qu'à cette heure de nouveau, elle a pris en » main celui qui demande pour les ames du purga- » toire, et ce, pour achever sa noire vie ».

Voilà comment l'Espagnol, qui a si bien dépeint les trente beautez d'une dame, comme j'ay dit cy-dessus en ce discours (*), quand il veut la sçait bien déprimer.

(*) Pag. 220, 221.

DISCOURS TROISIESME,

Sur la Beauté de la belle Jambe, et la Vertu qu'elle a.

ENTRE plusieurs beautez que j'ay veu loüer entre nous autres courtisans, et autant propres à attirer à l'amour, c'est qu'on estime fort une belle jambe à une belle dame, dont j'ay veu plusieurs Dames en avoir gloire et soin de les entretenir.

Entre autres j'ay ouy raconter d'une très-grande Princesse de par le monde, que j'ay connue, laquelle aimoit une de ses Dames par-dessus toutes les siennes, et la favorisoit plus que toutes les autres, seulement parce qu'elle luy tiroit ses chausses si bien tendues, et en accommodoit la greve, et mettoit si proprement ses jarretieres, et mieux que toute autre; de sorte qu'elle estoit fort advancée auprès-d'elle, mesme luy fit de grands biens : et par ainsi sur cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir ainsi sa jambe belle, (il faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon, ny sa robbe; mais pour en faire parade quelques fois avec de beaux calleçons de toile d'or ou d'argent, ou autres estoffes, très-proprement et mignonnement faits, qu'elle portoit d'ordinaire :) car on ne se plaist point tant en soy, qu'on ne veuille pour cela en faire part aux autres de la veuë et du reste.

Cette dame aussi ne se pouvoit pas excuser, en disant que c'estoit pour plaire à son mary, comme la pluspart d'elles le disent, et mesme les vieilles, quand elles se font pimpantes et gorgiases, encore qu'elles soyent vieilles; mais cette-cy estoit veufve:

il est vray que du temps de son mary, elle faisoit de mesme, et pour ce ne voulut discontinuer par après, l'ayant perdu.

J'ay connu force belles et honnestes filles, qui sont autant curieuses de tenir ainsi prétieuses leurs belles et gentilles jambes : mais elles ont raison ; car il y gist plus de lasciveté qu'on ne pense.

J'ay ouy parler d'une grande et très-belle dame, du temps du Roy François, laquelle s'estant rompue une jambe, et se l'estant fait rabiller, elle trouva qu'elle n'estoit pas bien, et estoit demeurée toute torte : elle fut si résolue, qu'elle se la fit rompre un autre fois au rabilleur, pour la mettre à son point, comme auparavant, et la rendre aussi belle et aussi droite (1) (2). Il en eut quelqu'une, qui s'en esbahit fort ; mais, à icelle une autre dame fit response : *à ce que je vois, vous ne sçavez pas quelle vertu amoureuse porte en soy une belle jambe.*

J'ay connu autrefois une belle et honneste fille, de par le monde, laquelle estant fort amoureuse d'un grand Seigneur, pour l'attirer à soy, et en escroquer quelque bonne pratique, et n'y pouvant parvenir, un jour, estant en une allée du parc, et le voyant venir, elle fit semblant que sa jarretiere tomboit ; et se mettant un peu à l'escart, haussa sa

(1) Un de nos premiers *Mercures Galants* parle d'un jeune homme si passionné pour la danse, qu'ayant la jambe un peu cagneuse, il se la fit rompre, pour pouvoir danser de meilleure grace.

(2) Ignace de Loyola avoit autrefois fait la même chose, afin de porter sa bottine de meilleure grace. Voyez le commentaire de sa vie en différents auteurs, et particuliérement dans l'*histoire de Dom Inigo de Guipuscoa, Chevalier de la vierge.*

jambe, et se mit à tirer sa chausse, et rabiller sa jarretiere.

Ce grand Seigneur l'advisa fort, et en trouva la jambe très-belle, et s'y perdit si bien, que cette jambe opéra en luy plus que n'avoit fait son beau visage; jugeant bien à soy, que ces deux belles colomnes soustenoient un beau bastiment : et du depuis l'advoüa-il à sa maitresse, qui en disposa après comme elle voulut. Notez cette invention et gentille façon d'amour.

J'ay ouy parler d'une belle et honneste dame, sur-tout fort spirituelle, plaisante, et de bonne humeur, laquelle se faisant un jour tirer sa chausse à son valet-de-chambre, elle luy demanda s'il n'entroit pour cela en rut, tentation, et concupiscence (*) : encore dit-elle et franchit le mot tout outre. Le valet-de-chambre, pensant bien dire, pour le respect qu'il luy portoit, respondit, que non. Elle soudain, haussant la main, luy donna un grand soufflet, *Allez*, dit-elle, *je vous donne vostre congé ; vous ne me servirez plus : vous estes un sot.*

Il y a force valets de filles aujourd'huy, qui ne sont si continents, en levant, en habillant, et chaussant leurs maistresses : il y a aussi des Gentils-Hommes qui n'eussent fait ce trait, voyant un si bel appas.

Ce n'est d'aujourd'huy seulement qu'on a estimé la beauté des belles jambes et des beaux pieds ; car ce n'est qu'une mesme chose : mais du temps des

(*) On en a dit autant de *Mademoiselle*, cousine germaine de *Louis XIV*, à cela près, qu'à ceux de ses pages, à qui ses charmes donnoient de la tentation, elle donnoit quelques louis pour pouvoir se satisfaire ailleurs.

Romains, nous lisons que Lucius Vitellius, pere de l'Empereur Vitellius, estant fort amoureux de Messaline, et desirant estre en grace avec son mary, par son moyen, la pria un jour de luy accorder un don. L'empériere luy demanda, *et quoy? C'est, madame*, dit-il, *qu'il vous plaise qu'un jour je vous deschausse vos escarpins.* Messaline, qui estoit toute courtoise pour ce subjet, ne luy voulut refuser cette grace; et l'ayant deschaussée, en garda un escarpin, et le porta tousjours sur soy entre la chemise et la peau, le baisant le plus souvent qu'il pouvoit, adorant ainsi le beau pied de la Dame par l'escarpin, puisqu'il ne pouvoit avoir à sa disposition le pied naturel, ny la belle jambe.

Vous avez le milord d'Angleterre des *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, qui porta de mesme le gand de sa maistresse, et si bien enrichy. J'ay connu force Gentils-Hommes, qui premier de porter leurs bas de soye, prioient premier leurs maistresses de les essayer, et porter devant eux quelques huit ou dix jours, de plus que du moins, et puis les portoient en une très-grande vénération et contentement d'esprit et de corps.

J'ay connu un seigneur de par le monde, qui, estant sur la mer avec une des plus belles et grandes Dames de tout le monde, qui voyageoit par son pays, et d'autant que ses femmes estoient malades de la marée, et pour ce très-mal disposées pour la servir, le bonheur fut pour luy, qu'il fallut qu'il la couchast et levast; mais en la couchant et levant, la chaussant et deschaussant, il en devint si amoureux, qu'il s'en cuida desespérer, encore qu'il luy fust proche. Certes, la tentation en est par trop extresme, et il n'y a nul si mortifié, qui ne s'en esmeust.

Nous lisons de Poppea Sabina, femme de Néron, qui estoit la plus favorite des siennes, laquelle fut la plus profuse en toutes sortes de superfluïtez, d'ornements, de parures, de pompes, et de ses coustumes d'habits ; elle portoit des escorpions et pianelles toutes d'or. Cette curiosité ne tendoit pas pour cacher sa jambe, ny son pied, à Néron son cocu de mary : luy seul n'en avoit pas tout le plaisir et la veuë ; il y en avoit bien d'autres. Elle pouvoit bien avoir cette curiosité en elle, puisqu'elle faisoit ferrer les pieds de ses jumens, qui traisnoient son coche, de fer (*), d'argent et d'or.

Monsieur Saint-Hyerosme reprend bien fort une fort belle Dame de son temps, qui estoit trop curieuse de la beauté de sa jambe, par ces propres mots : *Par la petite botine brunette, ou bien tirée, et luisante, elle sert d'appeau aux jeunes gens, et d'amorce par le son des bloquettes.* Pensez que c'estoit quelque façon de chaussure, qui couroit de ce temps-là, qui estoit par trop affectée, et peu séante aux prudes femmes. La chaussure de ces botines est encore aujourd'huy parmy les Dames de Turquie, et des plus grandes, et des plus chastes.

J'ay ouy dire et faire une question, quelle jambe estoit plus tentative ou attrayante, ou la nue, ou la couverte, ou la chaussée ? Plusieurs croyent qu'il n'y a que le naturel, mesme quand elle est bien faite au tour de la perfection, et selon la beauté, que dit l'Espagnol, que j'ay dit cy-devant, ce qu'elle est bien blanche et bien polie et monstrée à propos dans un beau lit ; car autrement, si une Dame la vouloit monstrer toute en marchant, ou

(*) Fers.

autrement, et des souliers aux pieds, quand elle seroit la plus pompeusement habillée du monde, elle ne seroit jamais trouvée bien décente, ny belle; comme une qui seroit bien chaussée d'une belle chaussure de soye de couleur, ou de filet blanc, comme l'on fait à Florence, pour porter l'esté, dont j'ay veu d'autres fois nos Dames en porter, avant le grand usage que nous avons eu depuis des chausses de soye; et après faudroit qu'elles fussent tirées, et tendues comme la peau d'un tambourin, et puis attachées avec une belle jarretiere, ou avec esguillettes, ou autrement, selon la volonté et humeur des Dames; et puis faut accompagner le pied d'un bel escarpin blanc, et d'une mule de velours noir ou d'autre couleur; ou bien d'un beau petit patin, tant bien fait que rien plus, comme j'en ay veu porter à une Dame de par le monde, des mieux faits, et plus mignonnement.

En quoy faut adviser aussi la beauté du pied : car s'il est trop grand, il n'est plus beau; s'il est trop petit, il donne mauvaise opinion et signifiance de sa Dame, d'autant qu'on dit, *à petit pied, grand cas;* ce qui est un peu odieux : mais il faut qu'il soit un peu médiocre.

J'en ay veu plusieurs qui ont porté grandes tentations, et mesme quand leurs Dames le faisoient sortir et paroistre à demy hors du cotillon, le faisoient remüer et frétiller par certains petits tours et remuements lascifs, estant couverts d'un beau petit patin peu liégé, ou d'un escarpin blanc pointu, et point quarré par le devant, et le blanc est le plus beau : mais ces petits escarpins sont pour les grandes et hautes Dames; car ils ne sont propres pour les courtaudes et nabottes, qui ont leurs grands chevaux et patins liégés de deux pieds : autant vaudroit re-

müet cela comme la masse d'un géant, ou la marotte d'un fou.

D'une autre chose aussi se doit bien garder la fille, de ne déguiser son sexe, et s'habiller en garçon, soit pour mascarade, ou autre chose ; car encore qu'elle eust la plus belle jambe du monde, elle s'en monstre difforme, d'autant qu'il faut que toutes choses ayent leur propriété et bienséance, tellement qu'en demettant leur sexe, elles defigurent du tout leur beauté et gentillesse naturelle.

Voilà pourquoy il n'est pas bien-séant qu'une femme se garçonne, pour se faire monstrer plus belle, si ce n'est, pour se gentiment adoniser d'un beau bonnet, avec la plume attachée à la guelfe, ou gibeline, ou bien au-devant du front, pour ne trancher ny de l'un ny de l'autre ; comme depuis peu de temps nos Dames d'aujourd'huy se sont mises en vogue : mais pourtant, à toutes il ne sied pas bien ; il faut avoir le visage poupin, et fait exprès, ainsi qu'on a veu à nostre Reyne de Navarre, qui s'en accommodoit si bien, qu'à voir le visage seulement adonisé, on n'eust sceu juger de quel sexe elle tranchoit, ou d'un jeune garçon, ou d'une belle Dame qu'elle estoit.

Dont il me souvient d'une de par le monde, qui, la voulant imiter sur l'age de vingt-cinq ans, et de par trop haute et grand taille, hommasse et nouvellement venue à la Cour, pensant faire de la galante, comparut un jour à la salle du bal ; mais ce ne fut pas sans estre regardée, et assez brocardée, jusques au Roy, qui en donna aussi-tost la sentence ; car il disoit des mieux de son royaume : et il dit qu'elle ressembloit à une bateleuse, ou pour dire plus proprement, de ces femmes en peinture que l'on porte de Flandres, et que l'on

met au-devant des cheminées des hostelleries et cabarets avec des flustes d'Allemands au bec; si-bien, qu'il luy fit dire, si elle comparoissoit plus en tel habit et contenance, qu'il luy feroit signifier de porter la fluste, pour donner l'aubade et récréation à la noble compagnie : telle guerre lui fit-il, autant pour ce que cette coëffure luy séoit mal, que par haine qu'il portoit à son mary.

Voilà pourquoy tels déguisements ne séent pas bien à toutes; car quand bien cette Reyne de Navarre, qui est la plus belle du monde, se fust autrement déguisée de son bonnet, elle n'eust jamais paru si belle comme elle estoit : et aussi n'auroit-elle sceu prendre forme plus belle que la sienne; car de plus belle n'en sçauroit-elle prendre, ny emprunter de tout le monde : et si elle eust voulu monstrer sa jambe, que j'ay ouy dire à aucunes de ses Dames, et la peindre pour la plus belle et mieux faite du monde, ou bien, n'estant pas chaussée proprement sous ses habits, on ne l'eust jamais trouvée si belle. Ainsi faut-il que les belles Dames comparoissent et fassent monstre de leurs beautez.

J'ay leu dans un livre Espagnol, intitulé *El viaje del principe* (1), qui fut celuy que le Roy d'Espagne fit en ses Pays-bas du temps de l'Empereur Charles, son pere; entr'autres accueils, qu'il receut parmy ses riches et opulentes villes, ce fut de la Reyne de Hongrie en sa ville de Bains, dont le proverbe fut, *mas brava que las festas de Bains* (2).

Entre autres magnificences fut, que, durant le siege d'un chasteau, qui fut battu en feinte, et

(1) C'est-à-dire. *Le voyage du prince.*
(2) C'est-à-dire. *Plus magnifique que les fêtes de Bains.*

assiégé

assiégé en forme de place de guerre, (je l'ay descrit ailleurs (1),) elle fit un festin, sur tous autres à l'Empereur son frere, à la Reyne Eléonor sa sœur, au Roy son nepveu, et à tous les Seigneurs et Dames de la Cour; et sur la fin du festin, comparut une Dame (2), accompagnée de six nymphes Orcades, vestues à l'antique, à la nymphale, et à la mode de la vierge chasseresse, toutes vestues d'une toile d'argent et verd, et un croissant au front, tout couvert de diamants, qui sembloient imiter la lueur de la lune, portant chacune son arc, ses fleches en sa main, et leur carquois fort riche au costé, leurs botines de mesme toile d'argent, tant bien tirées que rien plus. Et ainsi entrerent dans la salle, menans leurs chiens après elles, et présenterent à l'Empereur, et luy mirent sur sa table toute sorte de venaison, en pasté, qu'elles avoient prise en leur chasse.

Et après vint Palès, la Déesse des pasteurs, avec six Nymphes, vestues toutes de blanc de toille d'argent, avec les garnitures de mesme en la teste, toutes couvertes de perles, et avoient aussi des chausses de pareille toille avec escarpins blancs, qui porterent toutes sortes de laitages, et le poserent devant l'Empereur.

Puis pour la troisiesme bande, vint la Déesse Pomona, avec ses six Nymphes Naïades, qui porterent le dernier service du fruit. Cette Déesse estoit la fille de Donna Béatrix Pacheco, Comtesse d'Autremont, Dame d'honneur de la Reyne Eléonor, laquelle ne pouvoit avoir alors que neuf ans. C'est elle qui est aujourd'huy madame l'Admirale

(1) *Vers le milieu du discours* LIXe. *des* Capitaines François.

(4) Diane, *apparemment.*

de Chastillon, que monsieur l'Admiral espousa en secondes nopces; laquelle fille apporta, avec ses compagnes, toutes sortes de fruits qui se pouvoient alors trouver, car c'estoit en esté, des plus beaux et plus exquis, et les présenta à l'Empereur avec une harangue si éloquente, si belle et prononcée de si bonne grace, qu'elle s'en fit fort aimer et admirer de toute l'assemblée, veu son jeune age, que dès-lors on présagea ce qu'elle est aujourd'huy, une belle, sage, honneste, vertueuse, habile et spirituelle Dame.

Elle estoit pareillement habillée à la Nymphale, comme les autres, vestue de toille d'argent bleue, chaussée de mesme, et garnie à la teste de force pierreries; mais c'estoient toutes émeraudes, pour représenter en partie la couleur du fruit qu'elles apportoient: et outre le présent du fruit, elle en fit un à l'Empereur et au Roy d'Espagne, d'un rameau de victoire tout esmaillé de verd, ses branches toutes chargées de grosses perles et pierreries, et qui estoit fort beau à voir et inestimable; et à la Reyne Eléonor un évantail, avec un miroit dedans tous garnis de pierreries de grande valeur.

Certes, cette Princesse et Reyne de Hongrie monstroit bien qu'elle estoit une honneste Dame en tout, et qu'elle sçavoit son entregent aussi-bien que le mestier de la guerre; et à ce que j'ay ouy dire, l'Empereur avoit un grand contentement d'avoir une si honneste sœur, et digne de luy.

Or, l'on me pourroit objecter, pourquoy j'ay fait cette digression en forme de discours? C'est pour dire que ces filles, qui joüerent ainsi leur personnage, avoient esté prises et choisies de plus belles d'entre toutes celles des Reynes de France et de Hongrie, et madame de Lorraine, qui estoient

Françoises, Espagnolles, Italiennes, Flamandes, Allemandes, et Lorraines. Parmy lesquelles n'y avoit faute de beauté; et on sçait que la Reyne de Hongrie avoit esté curieuse d'en choisir des plus belles et de meilleure grace.

Madame de Fontaine-Chalandry, qui est encore en vie, qui estait lors fille de la Reyne Eléonor, en sçauroit bien que dire, et on appelloit lors la belle Torcy, qui me l'a conté. Tant y a que je tiens d'elle et d'ailleurs, que les Seigneurs et Gentils-Hommes de cette Cour s'amuserent à regarder et contempler les belles jambes, greves, et beaux petits pieds de ces Dames; car vestues ainsi à la Nymphale, elles estoient courtement habillées, et en pouvoit faire une très-belle monstre plus que de leurs beaux visages qu'ils voyoient tous les jours, mais non leurs belles jambes, dont aucuns en vindrent plus amoureux par la vue, et monstre d'icelles belles jambes, que non pas de celles de leurs beaux visages; d'autant qu'au-dessus des belles colomnes, coustumiérement il y a de belles corniches, des frizes, des beaux architraves, riches capiteaux, bien polis et entaillés.

Si faut il que je fasse encore cette digression, et que j'en passe ma fantaisie, puis que nous sommes sur les feintes et représentations: quasi en mesme temps que ces belles feintes se faisoient aux Pays-Bas, et sur-tout à Bains, sur la réception du Roy d'Espagne, se fit l'entrée du Roy Henry, tournant de visiter son pays Piedmont, et ses garnisons à Lyon, qui certes fut des belles et des plus triomphantes, ainsi que j'ay ouy dire à d'honnestes Gentils-Hommes et Dames de la Cour qui y estoient.

Or, si cette feinte et représentation de Diane et de sa chasse fut trouvée belle en ce festin royal de

la Reyne d'Hongrie, il s'en fit une à Lyon, qui fut bien autre et mieux imitée; car ainsi que le Roy marchoit, venant à rencontrer une grande obelisque à l'antique à costé de la main droite, il rencontra de mesme un préau ceint sur le grand chemin d'une muraille de quelque peu plus de six pieds de hauteur, et ledit préau aussi haut de terre, lequel avoit esté distinctement remply d'arbres de moyenne fustaye, entreplantez de taillis espais, et à force touffes, d'autres petits arbrisseaux avec aussi force arbres fruitiers. Et dans cette petite forest, s'esbattoient des petits cerfs tous en vie, biches, chevreux, toutefois privez, et lors Sa Majesté entr'ouyt aucuns cornets et trompes sonner, et tout aussi-tost apperçeut venir, au travers de ladite forest, Diane, chassant avec ses compagnes et vierges forestieres, elle tenant en la main un riche arc Turquois, avec sa trousse pendant au costé, accoutrée alentour de Nymphe, à la mode que l'antiquité nous la représente encore; son corps estoit avec un demy-bas à six grands lambeaux ronds de toille d'or noire, semée d'estoilles d'argent, les manches et demeurant de satin cramoisy, avec profilure d'or, troussée jusques à demy-jambe, decouvrant sa belle jambe et greve, et ses bottines à l'antique de satin cramoisy, couvertes en broderie de perles; ses cheveux estoient entrelassés de gros cordons de riches perles, avec quantité de pierreries et joyaux de grande valeur: et au-dessus du front un petit croissant d'argent, tout brillant de menus petits diamants; car d'or, ne fust esté si beau, ny si bien représentant le croissant naturel, qui est clair et argentif.

Ses compagnes estoient accoutrées de diverses façons d'habits de satin et de taffetas rayez d'or,

tant plein que vuide, le tout à l'antique, et de plusieurs autres couleurs à l'antique entremeslés, tant pour la bisarreté, que pour la gayeté; les chausses et bottines de satin; leurs testes adornées de mesme à la Nymphale, avec force pierres et perles.

Aucunes conduisoient des limiers et petits levriers, espagneux, et autres chiens, en laisse de gros cordons de soye blanche et noire, couleurs du Roy, pour l'amour d'une Dame du nom de Diane qu'il aymoit : les autres accompagnoient et faisoient courre les chiens, qui faisoient grand bruit.

Les autres portoient de petits dards de Bresil, le fer doré, avec de petites et gentilles houppes pendantes de soye noire et blanche, les cornets et trompes d'or, d'argent pendantes en escharpes et cordons de fil d'argent et soye noire.

Et ainsi qu'elles apperçeurent le Roy, un lion sortit du bois, qui estoit privé et fait de longuement à cela, qui se vint jetter aux pieds de ladite Déesse, luy faisant feste; laquelle, le voyant ainsi doux et privé, le prit avec un cordon d'or et d'argent et de soye noire, et sur l'heure le présenta au Roy, s'approchant avec le lion sur le bord du mur du préau joignant le chemin, et à un pas auprès de Sa Majesté, luy offrit ce lion par un dixain en rime, telle qu'il se faisoit de ce temps, mais pourtant très-mal rimée et sonnante; et par celle rime, qu'elle prononça de si bonne grace, sous ce lion doux et gratieux, luy offrit toute sa ville de Lyon, douce et gratieuse, et humiliée à ses loix et commandements.

Cela dit et fait d'une fort bonne grace, Diane et toutes ses compagnes luy firent une fort humble revérence, qui les ayant toutes regardées et saluées,

monstrant qu'il avoit très-agréable leur chasse, les remerciant de bon cœur, se partit d'elles, et suivit son chemin et son entrée.

Or, nottez que cette Diane, et toutes ses compagnes, estoient les plus apparentes et belles femmes mariées, veufves, et filles de Lyon, où il n'y a point de faute, qui joüerent leurs mysteres si bien, que la pluspart des Princes et Seigneurs, Gentils-Hommes et courtisans, en demeurerent fort ravis. Je vous laisse à penser s'ils en avoient raison.

Madame de Valentinois, dite Diane de Poictiers, que le Roy servoit, au nom de laquelle cette chasse et mystere se faisoit, n'en fut pas moins contente, et en ayma fort toute sa vie la ville de Lyon : aussi estoit-elle leur voisine, à cause de la Duché de Valentinois, qui en est fort proche.

Or, puis que nous sommes sur le plaisir qu'il y a de voir une belle jambe, il faut croire, comme j'ay ouy dire, que non le Roy seulement, mais tous ses galants de la Cour, prirent un beau et merveilleux plaisir à contempler et mirer celles des belles Nymphes si folastrement accoutrées et retroussées, qu'elles en donnoient autant et plus de tentation pour monter au second estage, que d'admiration et de sujet à loüer une si belle invention.

Pour laisser donc nostre digression, et retourner où je l'avois prise, je dis que nous avons veu faire en nos Cours, et représenter par nos Reynes, et principalement par la Reyne-Mere, de fort gentils Ballets ; mais d'ordinaire, entre nous autres courtisans, nous jettions les yeux sur les pieds et jambes des Dames qui les représentoient, et prenions plaisir par-dessus tout de leur voir porter leurs jambes si gentiment, et démener et fretiller leurs pieds si affectement que rien plus ; car leurs robbes

et cottes estoient bien plus courtes qu'à l'ordinaire, mais non pourtant à la Nymphale, ny si haute comme il falloit, et qu'on eust desiré : néantmoins, nos yeux s'y baissoient un peu, et mesme lors qu'on dansoit la volte, qui en faisant volter la robbe, monstroit tousjours quelque chose d'agréable à la veuë, dont j'en ay veu plusieurs s'y perdre, et s'en ravir entr'eux-mesmes.

Ces belles Dames de Siennes, au commencement de la révolte de leur ville, firent trois bandes des plus belles et des plus grandes qui fussent; chacune bande montoit à mille, qui estoient en tout trois mille, l'une vestue de taffetas violet, l'autre de blanc, et l'autre incarnat : toutes habillées à la Nymphale d'un fort court accoutrement ; si-bien qu'à plein elles monstroient la belle jambe et belle greve, et firent ainsi leur monstre par la ville devant Monsieur le Cardinal de Ferrare, et de Termes, Lieutenant-Général de nostre Roy Henry; toutes resolues, et promettant de mourir pour la République et pour la France, et toutes prestes de mettre la main à l'œuvre, pour la satisfaction de la ville, comme desjà elles avoient la fascine sur l'espaule, ce qui ravit en admiration tout le monde. Je mets ce conte ailleurs, où je parle des femmes généreuses : car il touche un des plus beaux traits qui fut jamais fait parmy les galantes Dames.

Pour ce coup, je me contenteray de dire, que j'ay ouy raconter à plusieurs Gentils-Hommes et soldats, tant François qu'estrangers, mesme à aucuns de la ville, que jamais chose au monde plus belle ne fut veuë; à cause qu'elles estoient toutes grandes Dames, et principales citadines de ladite ville, les unes plus belles que les autres, comme l'on sçait que la beauté n'y manque point parmy les Dames,

car elle y est commune ; et s'il faisoit beau voir leur visage, il faisoit autant beau voir et contempler leurs belles jambes et greves, par leurs gentilles chaussures, tant bien tirées et accommodées, comme elles sçavent très-bien faire, et aussi qu'elles s'estoient fait faire leurs robbes fort courtes à la Nymphale, afin de plus légérement marcher ; ce qui tentoit et eschauffoit les plus refroidis et mortifiés : et ce qui faisoit bien autant de plaisir aux regardans, estoit que leurs visages estoient bien veus tousjours, et se pouvoient voir, mais non pas leurs belles jambes et greves.

Ce ne fut pas sans raison qu'elles inventerent cette forme d'habiller à la Nymphale ; car elle produit beaucoup de bons aspects et de bonnes œillades ; car si l'habit en est court, il est fendu par les costez, ainsi que nous voyons par ces belles antiquitez de Rome, qui en augmente davantage la veuë lascive.

Mais aujourd'huy les belles Dames et filles de Cyr (*), et qui les rend aimables certes, ce sont bien leurs beautez et leurs gentillesses, mais aussi leurs gorgialles façons de s'habiller, et sur-tout leurs robbes fort courtes, qui monstrent à plein leurs belles jambes et belles greves, et leurs pieds affectez et bien chaussés.

Sur-quoy il me souvient, qu'une fois à la Cour, une Dame, fort belle et de riche taille, contemplant une belle et magnifique tapisserie de chasse, où Diane, et toute sa bande de vierges chasseresses estoient fort naifvement représentées, et toutes vestues, monstroient leurs beaux pieds et belles jambes, elle avoit une de ses compagnes auprès d'elle, qui

(*) *Cypre* peut-être, ou même Sienne, dont il est parlé à la p. 279.

estoit de fort basse et de petite taille, qui s'amusoit aussi à regarder cette tapisserie, elle luy dit : *Hà ! petite, si nous nous habillions toutes de cette façon, vous le perdriez comptant, et n'auriez grand advantage ; car vos gros patins vous decouvriroient, et n'auriez telle grace en vostre marcher, et à monstrer vostre jambe comme nous autres, qui avons la taille longue et haute : par-quoy, il vous faudroit cacher, et ne paroistre gueres : remerciez donc la saison, et les robbes longues que nous portons, qui vous favorisent beaucoup et qui vous couvrent vos jambes si dextrement, qu'elles ressemblent avec vos grands et hauts patins, d'un pied de hauteur, plustost une massue qu'une jambe : car qui n'auroit de quoy se battre, il ne faudroit que vous couper une jambe, et la prendre par le bout ; et du costé de votre pied, chaussé et enté dans vos grands patins, on feroit rage de bien battre.*

Cette Dame avoit beaucoup de sujet de dire telles paroles ; car la plus belle jambe du monde, si elle est ainsi enchassée dans ces gros patins, elle perd du tout sa beauté, d'autant que le gros pied bot luy rend une difformité par trop grande ; car si le pied n'accompagne bien la jambe en belle chaussure et gentille forme, tout n'en vaut rien.

Par-quoy, les Dames qui prennent ces grands et gros lourdauts de patins, pensent embellir et enrichir leurs tailles, et par elles s'en faire mieux aymer et paroistre ; mais de l'autre costé, elles appauvrissent leurs belles jambes et belles greves, qui vaut bien autant en son naturel, qu'une grande taille contrefaite.

Aussi, au temps passé, le beau pied portoit une telle lasciveté en soy, que plusieurs Dames Romaines prudes et chastes, au moins qui les vouloient

contrefaire, et encore aujourd'huy plusieurs Dames en Italie, à l'imitation du vieux temps, font autant scrupule de le monstrer au monde, comme leur visage, et le cachent sous leurs grandes robbes le plus qu'elles peuvent, afin qu'on ne le voye pas, et conduisent en leur marcher si sagement, discretement, et compassement, qu'il ne passe jamais devant la robbe.

Cela est bon pour celles qui sont confites en preudhommie ou semblance, et qui ne veulent point donner de tentation: nous leur devons cette obligation; mais je croy que, si elles avoient cette liberté, elles feroient monstre et du pied et de la jambe, et d'autres choses: aussi qu'elles veulent monstrer à leurs marys par une certaine hypocrisie, et ce petit scrupule, qu'elles sont femmes d'honneurs; d'ailleurs je m'en rapporte.

Je sçay un Gentil-Homme fort galant, qui pour avoir veu à Rheims, au sacre du Roy dernier, la belle jambe, chaussée d'un bas de soye blanc, d'une belle et grande Dame veufve, et de haute taille, par dessous les eschaffaux que l'on fait pour les Dames à voir le sacre, en devint si épris, que depuis il s'en cuida désespérer d'amour; et ce que n'avoit peu faire le beau visage, la belle jambe et le beau visage le firent: aussi cette Dame méritoit bien en toutes ses belles parties, de faire mourir un honneste Gentil-Homme. J'en ay tant connus d'autres pareils de cette humeur.

Tant y a pour fin, que j'ay veu tenir pour maxime à plusieurs courtisans, mes compagnons, la monstre d'une belle jambe et d'un beau pied, estre fort dangereuse, et ensorceler les yeux lascifs à l'amour; et je m'estonne que plusieurs bons escrivains, tant de nos poëtes qu'autres, n'en ont escrit des loüanges,

comme ils ont fait d'autres parties de leurs corps. De moy, j'en aurois dit davantage : mais j'aurois peur que pour trop loüer ces parties du corps, l'on m'objectast que je ne me souciasse gueres des autres; et aussi qu'il me faut escrire d'autres sujets, et qu'il ne m'est permis de m'arrester tant sur un.

Par-quoy, je fais fin en disant ce petit mot :
» Mes Dames, ne soyez si curieuses à vous faire
» paroistre grandes de taille, et vous monstrer
» autres, que vous n'advisiés à la beauté de vos
» jambes, lesquelles vous avez belles, au moins
» aucunes ; mais vous en gastez le lustre par ces
» patins si hauts, et grands chevaux. Certes il vous
» en faut bien; mais si démesurément, vous en
» dégoustez le monde plus que vous ne pensez ».

Sur ces discours loüera qui voudra les autres beautez des Dames, comme ont fait plusieurs poëtes; mais une belle Dame, une belle jambe, une belle greve bien façonnée, et un beau pied, ont une grande faveur et pouvoir en l'empire d'amour.

DISCOURS QUATRIESME,

Sur les Femmes mariées, les Veufves, et les Filles; sçavoir, desquelles les unes sont plus portées à l'amour que les autres.

Introduction.

Moy estant un jour à la Cour d'Espagne à Madrid, et discourant avec une forte honneste Dame, comme il arrive d'ordinaire, selon la coustume du pays, elle me vint faire cette demande : *qual era mayor fuego d'amor, el de la biuda, el de la cacada, ó de la hija moça;* c'est-à-dire : *quel estoit le plus grand feu, ou celui de la veufve, ou de la mariee, ou de la fille jeune?* Après lui avoir dit mon advis, elle me dit le sien en telles paroles: *lo que me parece desta cosa es, que aunque las moças con el hevor de la sangre se disponen a querer mucho, no deve ser tanto come lo que quieren las casadas y biudas, con la gran experiencia del negotio. Esta rason deve ser natural, como lo seria del que por haver nacido ciego, de la perfection de la luz, no puede judiciar de ella con tanto desseo come el que vido, y fue privado de la vista;* qui sonne en françois : » Ce qui me semble de cette » chose est, qu'encore que les filles, avec cette » grande ferveur de sang, soient disposées d'aimer » fort; toutefois, elles n'aiment point tant, comme » les femmes mariées et les veufves, par une grande » expérience de l'affaire : et la raison naturelle y » est en cela; d'autant qu'un aveugle né, et qui » dès sa naissance est privé de la veuë, il ne la » peut tant desirer, comme celuy qui en a joüi si » doucement, et après l'a perdue. » Puis adjousta:

que con menos pena se abstienne d'una cosa la personna que nunca supo, que aquella que vive enamorada del gusto passado; qui signifie : *d'autant qu'avec moins de peine, on s'abstient d'une chose que l'on n'a jamais tasté, que de celle que l'on a aimé et esprouvé.* Voilà les raisons qu'en alléguoit cette Dame sur ce subjet.

Or, le vénérable et docte Bocace, parmy ses questions de son *Philocoppe* (*), en la neufviesme, fait celle-là mesme : de laquelle de ces trois, de la mariée, de la veufve, et de la fille, l'on se doit plustost rendre amoureux, pour plus heureusement conduire son desir à effect? Bocace respond par la bouche de la Reyne qu'il introduit parlante, que, combien que ce soit très-mal fait, et contre Dieu et sa conscience, de desirer la femme mariée, qui n'est nullement à soy, mais subjecte à son mary, il est fort aisé d'en venir à bout, et non pas de la fille et veufve, quoy que telle amour soit périlleuse, d'autant que plus on souffle le feu, il s'allume davantage, autrement il s'esteint. Aussi toutes les choses faillent en les usant, fors la luxure, qui en augmente. Mais la veufve, qui a esté long-temps sans tel effect, ne le sent quasi point, et ne s'en soucie non plus, que si jamais elle n'eust esté mariée; et est plustost reschauffée de la mémoire, que de la concupiscence. Et la pucelle, qui ne sçait et ne connoist encore ce que c'est, si non par imagination, le

(*) *Il Filocolo*, ou *Filocopo*, *amore piacevole di Florio e Bianco-Fiore*, est un roman de Boccace, qui fut d'abord imprimé *à Venise*, *par Gabriel Petri*, *en* 1472, *in folio*, et quantité d'autres fois depuis dans les XVe. et le XVIe. siecles. Adrien Sevin le mit en François, et sa traduction fut imprimée *à Paris*, *chez Jean Loys*, *en* 1541, *in-folio*; et diverses autres fois depuis.

souhaite tiédement. Mais la mariée, eschauffée plus que les autres, desire souvent venir en ce point, dont quelquesfois elle en est outragée de paroles par son mary et bien battue; mais desirant s'en venger, (car il n'y a rien de si vindicatif que la femme, et mesme par cette chose,) le fait Cocu à bon escient, et en contente son esprit: et aussi que l'on s'ennuye à manger tousjours d'une mesme viande; mesme les grands Seigneurs et Dames bien souvent délaissent les bonnes et délicates viandes, pour en prendre d'autres. Davantage, quant aux filles, il y a trop de peine et consommation de temps, pour les réduire et convertir à la volonté des hommes: et si elles aiment, elles ne sçavent qu'elles aiment. Mais aux veufves, l'ancien feu aisément reprend sa force, leur faisant desirer aussi-tost ce que par longue discontinuation de temps elles avoient oublié; et leur tarde de retourner et parvenir à tel effect, regrettant le temps perdu, et les longues nuicts passées froidement dans leurs lits de viduïté peu eschauffées.

Sur ces raisons de cette Reyne parlante, un certain Gentil-Homme nommé Farament, respondant à la Reyne, et laissant les femmes mariées à part, comme estant aisées à esbransler sans user de grands discours, pour dire le contraire, reprend celuy des filles et des veufves, et maintient la fille estre plus ferme en amour, que non pas la veufve. Car la veufve, qui a ressenty par le passé les secrets d'amour, n'aime jamais fermement, ains en doute et lentement, desirant promptement l'un, puis l'autre, ne sçachant auquel elle se doive conjoindre, pour son plus grand profit et honneur: et, quelquesfois, ne veut aucun des deux, ains vacille en sa délibération, et la passion amoureuse n'y

peut prendre pied ny fermeté. Mais tout le contraire se rencontre en la pucelle, et toutes choses luy sont inconnues : laquelle ne tend seulement qu'à faire un amy, et y mettre toute sa pensée, après l'avoir bien choisi, et luy complaire en tout, croyant que ce luy est un très-grand honneur, d'estre ferme en son amour; et attend, avec une ardeur plus grande, les choses qui n'ont jamais esté ny veues d'elle, ny ouyes, ni esprouvées, et souhaite beaucoup plus que les autres femmes expérimentées, de voir, ouyr, et esprouver toutes choses. Aussi le desir qu'elle a de voir choses nouvelles, la maistrise fort : elle s'enquiert à celles qui sont expérimentées, lesquelles luy augmentent le feu davantage : et, par ainsi, elle desire la conjonction de celuy qu'elle a fait seigneur de sa pensée. Cette ardeur ne se rencontre pas en la veufve, d'autant qu'elle y a desjà passé.

Or, la Reyne de Bocace, reprenant la parole, et voulant mettre fin à cette question, conclud que la veufve est plus soigneuse du plaisir d'amour cent fois, que la pucelle; d'autant que la pucelle veut garder chérement sa virginité et son pucelage, veu que tout son honneur y consiste : joint que les pucelles sont naturellement craintives, et mesme en ce fait mal-habiles; et ne sont pas propres à trouver les inventions et commoditez aux occasions quil faut pour tels effects. Ce qui n'est pas ainsi en la veufve, qui est desja fort exercée, hardie, et rusée en cet art, ayant desja fort donné et aliené ce que la pucelle attend de donner; ce qui est occasion, qu'elle ne craint d'estre visitée ou accusée, par quelque signal de bresche : elle connoist mieux les secrettes voyes pour parvenir à son attente. Au reste la pucelle craint ce premier assaut de virginité; car il est à d'aucunes quelquefois plus ennuyeux et cui-

sant, que doux et plaisant; ce que les veufves ne craignent point, mais s'y laissent aller et couler très-doucement, quand bien l'assaillant seroit des plus rudes : et ce plaisir est contraire à plusieurs autres, duquel, dès le premier coup, on s'en rassasie le plus souvent, et se passe légérement : mais en cettuy-cy, l'affection du retour en croist tousjours. Par-quoy la veufve donnant le moins, et qui la donne souvent, est cent fois plus libérale que la pucelle, à qui il convient abandonner sa très chere chose, à quoy elle songe mille fois. C'est pourquoy, conclud la Reyne, il vaut mieux s'adresser à la veufve, qu'à la fille, estant plus aisée à gagner et corrompre.

Article I.

De l'Amour des Mariées.

Or, maintenant, pour prendre et déduire les raisons de Bocace, et les esplucher un peu, et discourir sur icelles, selon les discours que j'en ay veu faire aux honnestes Gentils-Hommes et Dames sur ce sujet, comme l'ayant bien expérimenté : je dis qu'il ne faut douter nullement, que, qui veut tost avoir joüissance d'un amour, il se faut adresser aux Dames mariées, sans que l'on s'en donne grande peine, et que l'on consomme beaucoup de temps ; d'autant que, comme dit Bocace, tant plus on attise un feu, et plus il se fait ardent. Ainsi est-il de la femme mariée laquelle s'eschauffe si fort avec son mary, que luy manquant de quoy esteindre le feu qu'il donne à sa femme, il faut bien qu'elle emprunte d'ailleurs, ou qu'elle brusle toute vive. J'ay connu une Dame assez grande, et de

de bonne sorte, qui disoit une fois à son amy, qui me l'a conté, que, de son naturel, elle n'estoit aspre à cette besogne, tant que l'on diroit bien, (mais qui sçait?) et que volontiers aisément bien souvent elle s'en passeroit, n'estoit que son mary la venant attiser, et n'estant assez suffisant et capable pour luy amortir sa chaleur, qu'il luy rendoit si grande et si chaude, qu'il falloit qu'elle courust au secours à son amy : encore ne se contentant de luy bien souvent, se retiroit seule, ou en son cabinet, ou en son lit, et là toute seule passoit sa rage tellement quellement, ou à la mode Lesbienne, ou autrement par quelque autre artifice; voire jusques-là (disoit-elle) que n'eust esté la honte, elle s'en fust fait donner par les premiers qu'elle eust trouvé, dans une salle du bal à l'escart, ou sur des degrez, tant elle estoit tourmentée de cette mauvaise ardeur. Semblable en cela aux juments qui sont sur les confins de l'Andalousie, lesquelles devenant si chaudes, et ne trouvant leurs estalons pour se faire saillir, se mettent leur nature contre le vent qui regne en ce temps-là, qui leur donne dedans, et par ce moyen passent leurs ardeurs, et s'emplissent de la sorte : d'où viennent ces chevaux si vistes, que nous voyons venir deçà, comme retenans la vistesse naturelle du vent leur pere. Je croy qu'il y a plusieurs marys qui desireroient fort que leurs femmes trouvassent un tel vent, qui les rafraischist, et leur fist passer leur chaleur, sans qu'elles allassent rechercher leurs amoureux, et leur faire des cornes fort vilaines.

Voilà un naturel de femme que je viens d'alléguer, qui est bien estrange, d'autant qu'il ne brusle si-non lors qu'on l'attise. Il ne s'en faut pas estonner; car, comme disoit une Dame Espagnolle : *Que*,

quanto me quiero sacao de la braza, tanto mas mi marido me abraza en el brazero; c'est-à-dire : *Que tant plus je me veux oster des braises, tant plus mon mary me brusle en mon brasier.* Et certes elles y peuvent brusler, et de cette façon, veu que par les paroles, par les seuls attouchements et embrassements, voire par attraits, elles se laissent aller fort aisément, quand elles trouvent les occasions, sans aucun respect du mary.

Car pour dire le vray, ce qui empesche plus toute fille ou femme d'en venir-là bien souvent, c'est la crainte qu'elles ont d'enfler par le ventre : ce que les mariées ne craignent nullement ; car si elles enflent, c'est le pauvre mary qui a tout fait, et porte toute la couverture. Et quant aux loix d'honneur qui leur défendent cela, qu'allegue Bocace, la pluspart des femmes s'en mocquent : disant pour leurs raisons valables, que les loix de nature vont devant, et que jamais elle ne fit rien en vain ; et qu'elle leur a donné des membres et des parties tant nobles, pour en user et mettre en besogne, et non pour les laisser chomer oisivement, ne leur défendant ny imposant plus qu'aux autres aucune vacation. Disent plus, (au moins aucunes de nos Dames) que cette loy d'honneur n'est que pour celles qui n'aiment point, et qui n'ont fait d'amys honnestes ausquels est très-mal-séant et blasmable de s'aller abandonner, et prostituer leur chasteté et leurs corps, comme si elles estoient quelques courtisannes : mais celles qui aiment, et qui ont fait des amys, cette loy ne leur défend nullement qu'elles ne les assistent en leurs feux qui les bruslent, et ne leur donnent de quoy pour les esteindre : et que c'est proprement donner la vie à un qui la demande, se monstrant en cela benignes, et nullement bar-

bares ny cruelles, comme disoit Regnaud sur le discours de la pauvre Geneviefve affligée. Sur quoy j'ay connu une fort honneste Dame et grande, laquelle un jour son amy l'ayant trouvée en son cabinet, qui traduisoit cette stance dudit Regnaud: *una dona deve donque morire*, en vers françois aussi beaux et bien faits que j'en vis jamais, (car je les vis depuis;) et ainsi qu'il luy demanda ce qu'elle avoit escrit : *Tenez, voilà une traduction que je viens de faire, qui sert d'autant de sentence par moy donnée, et arrest formé, pour vous contenter en ce que vous desirez, dont il n'en reste que l'exécution*; laquelle, après la lecture, se fit aussi-tost. Lequel arrest fut bien meilleur, que s'il eust esté rendu à la tournelle : car encore que l'Arioste ornast les paroles de Regnaud de très-belles raisons, je vous asseure qu'elle n'en oublia aucune à les très-bien traduire et représenter : bien que la traduction valoit bien autant pour esmouvoir que l'original; et donna bien à entendre à tel amy, qu'elle luy vouloit donner la vie, et ne lui estre nullement inexorable, ainsi que l'autre en sçeut bien prendre le temps.

Pourquoy donc une Dame, quand la nature la fait bonne et miséricordieuse, n'usera-elle librement des dons qu'elle luy a donnés sans en estre ingrate, ou sans répugner et contredire du tour contre elle? Comme ne fit pas une Dame, dont j'ay ouy parler, laquelle, voyant un jour dans une salle son mary marcher et se pourmener, elle ne se put empescher de dire à son amant : *Voyez* (dit-elle) *nostre homme marcher. N'a-t-il pas la vraye encloüeure* (*) *d'un Cocu? N'eusse-je pas donc offensé*

(*) *Ou* Encoleure.

grandement la nature, puisqu'elle l'avoit fait et destiné tel, si je l'eusse démentie et contrefaite? J'ay ouy parler d'une autre Dame, laquelle, se plaignant de son mary, qui ne la traittoit pas bien, l'espioit avec jalousie, et se doutoit qu'elle luy faisoit des cornes. *Mais il est bon*, (disoit-elle à son amy:) *il lui semble que son feu est pareil au mien; car je luy esteins le sien en un tournemain, et en quatre ou cinq gouttes d'eau: mais au mien, qui a un brasier bien plus grand, et une fournaise plus ardente, il y en faut davantage; car nous sommes du naturel des hydropiques, ou d'une fosse de sable, qui d'autant plus qu'elle avale d'eau, et plus elle en veut avaler.*

Une autre disoit bien mieux, qu'elles estoient semblables aux poules, qui ont la pépie faute d'eau, et qui en peuvent mourir si elles ne boivent. L'on peut dire le mesme de ces femmes, que la soif engendre la pépie, et qu'elles en meurent bien souvent, si l'on ne leur donne à boire souvent; mais il faut que ce soit d'autre eau que de fontaine. Une autre Dame disoit, qu'elle estoit du naturel du bon jardin, qui ne se contente pas de l'eau du ciel, mais en demande à son jardinier, pour en estre plus fructueux. Une autre Dame disoit, qu'elle vouloit ressembler aux bons œconomes et mesnagers, lesquels ne donnent tout leur bien à mesnager et faire valoir à un seul, mais le départent à plusieurs mains; car une seule n'y pourroit fournir, pour le bien esvaluer. Semblablement vouloit-elle ainsi mesnager son cas pour le méliorer, et elle s'en trouvoit mieux. J'ay ouy parler d'une honneste Dame, qui avoit un amy fort laid, et un fort beau mary, et de bonne grace; aussi la Dame estoit très-belle. Une sienne familiere luy remons-

trant pourquoy elle n'en choisissoit un plus beau? *Ne sçavons-nous pas* (dit-elle) *que, pour bien cultiver une terre, il y faut plus d'un laboureur, et volontiers les plus beaux et les plus délicats n'y sont pas les plus propres; mais les plus ruraux et les plus robustes.* Une autre Dame que j'ay connue, qui avoit un mary fort laid, et de fort mauvaise grace, choisit un amy aussi laid que luy; et comme une sienne compagne luy demanda pourquoi? *C'est* (dit-elle) *pour mieux m'accoustumer à la laideur de mon mary.*

Une autre Dame, discourant un jour de l'amour tant à son esgard que des autres de ses compagnes, dit ces paroles: *Si les femmes estoient tousjours chastes, elles ne sçauroient ce que c'est de leur contraire*; se fondant en cela sur l'opinion d'Héliogabale, qui disoit que la moitié de la vie devoit estre employée à cultiver les vertus, et l'autre moitié dans les vices; autrement, si l'on estoit tousjours d'une mesme façon, tout bon ou tout mauvais, il seroit impossible de juger de son contraire, qui sert souvent de tempérament. J'ay veu de grands personnages approuver cette maxime, et mesme pour les femmes. Aussi la femme de l'Empereur Sigismond, qui s'appelloit Barbe, disoit qu'estre tousjours en un mesme estat de chasteté, appartenoit aux sottes; et en reprenoit fort ses Dames et Damoiselles, qui persistoient en cette sotte opinion. Ainsi que de son costé elle la renvoya bien loin: car tout son plaisir fut en festes, danses, bals et amours; en se mocquant de celles qui ne faisoient pas de mesme, ou qui jeusnoient pour macérer leur chair, et qui faisoient des retraites. Je vous laisse à penser s'il faisoit bon à la Cour de cet Empereur et Impératrice; je dis pour ceux et celles qui se plaisoient à l'amour.

J'ay ouy parler d'une fort honneste Dame et de réputation, laquelle venant à estre malade du mal d'amour qu'elle portoit à son serviteur, sans vouloir hazarder ce petit honneur qu'elle portoit entre ses jambes, à cause de cette rigoureuse loy d'honneur, tant recommandée et preschée des marys, et d'autant que de jour en jour elle alloit bruslant et seichant, de sorte qu'en un instant elle se vid devenir seiche, maigre, allongie, tellement que comme auparavant elles s'estoit veu fraische, grasse, et en bon point, et puis toute changée par la connoissance qu'elle en eut dans son miroir : *Comment* (dit-elle alors) *seroit-il donc dit qu'à la fleur de mon age, et qu'à l'appetit d'un léger point d'honneur, et volage scrupule, pour retenir par trop mon feu, je vinsse ainsi peu à peu à me seicher, me consommer, et devenir vieille et laide avant le temps; ou que j'en perdisse le lustre de ma beauté, qui me faisoit estimer, priser et aimer; et qu'au lieu d'une Dame de belle chair, je devinsse une carcasse, ou plustost une anatomie, pour me faire chasser et bannir de toute bonne compagnie, et estre la risée d'un chacun? Non, je m'en garderay bien; mais je m'aideray des remedes que j'ay en ma puissance.* Et, par ainsi, elle exécuta tout ce qu'elle avoit dit : et se donnant de la satisfactiou et à son amy, reprit son embonpoint, et devint belle comme devant, sans que son mary sçeust le remede dont elle avoit usé; mais l'attribuant aux médecins qu'il remercioit et honoroit fort, pour l'avoir ainsi remise à son gré, pour en faire mieux son profit.

J'ay ouy parler d'une autre bien grande, de fort bonne humeur, et qui disoit bien le mot, laquelle estant maladive, son médecin luy dit un jour, qu'elle ne se trouveroit jamais bien, si elle ne le faisoit.

Elle soudain respondit : *et bien, faisons-le donc.* Le Médecin et elle s'en donnerent au cœur joye, et se contenterent admirablement bien. Un jour entr'autres, elle luy dit : *On dit par-tout que vous me le faites ; mais c'est tout un, puis que je me porte bien :* et franchissoit tousjours le mot galant qui commence par f. *Et tant que je pourray, je le feray, puis que ma santé en dépend.*

Ces deux Dames ne ressembloient pas à cette honneste Dame de Pampelone, que j'ay dit encore cy-devant, dans les *cent nouvelles de la Reyne de Navarre*, laquelle estant devenue esperduement amoureuse de Monsieur Davannes, ayma mieux cacher son feu, et le couver dans sa poitrine qui en brusloit, et mourir, que de faillir à son honneur. C'est de quoy j'ay ouy discourir cy-dessus à quelques honnestes Dames et Seigneurs. C'estoit une sotte, et peu soigneuse du salut de son ame, d'autant qu'elle-mesme se donnoit la mort, estant en sa puissance de l'en chasser, et pour peu de chose.

Car enfin, comme disoit un ancien proverbe François, *d'une herbe de pré tondue, et d'un C. f., le dommage en est bientost rendu.* Et qu'est-ce après que tout cela est fait ? La besogne, comme d'autres, après qu'elle est faite, paroist-elle devant le monde ? La Dame en va-elle plus mal droit ? Y connoist-on rien ? Cela s'entend quand on besogne à couvert, à huys clos, et que l'on n'en voit rien. Je voudrois bien sçavoir, si beaucoup de grandes Dames que je connois, (car c'est en elles que l'amour va plustost loger, comme dit cette Dame de Pampelone, c'est aux grands portaux que battent les grands vents), délaissent de marcher la teste haut eslevée, ou en cette Cour ou ailleurs, et de paroistre braves, comme une Bradamante, ou une Marfise.

Et qui seroit celuy tant présomptueux, qui osast leur demander si elles en viennent? Leurs marys mesmes (vous dis-je) ne leur oseroient dire quoy que ce soit, tant elles sçavent si bien contrefaire les prudes, et se tenir en leur marche altiere : et si quelqu'un de leurs marys pense leur en parler ou les menacer, ou outrager de paroles ou d'effect, les voilà perdus. Car encore qu'elles n'eussent songé aucun mal contre eux, elles se jettent aussi-tost à la vengeance, et la leur rendent bien; car il y a un proverbe ancien, qui dit, que quand et aussi-tost que le mary bat sa femme, son cas en rit : cela s'appelle, qu'il espere faire bonne chere, connoissant le naturel de sa maistresse, qui le porte, et qui, ne pouvant se venger d'autres armes, s'aide de luy pour son second et grand amy, pour donner la venue au galand de son mary, quelque bonne garde et veille qu'il fasse auprès d'elle.

Car pour parvenir à leur but, le plus souverain remede qu'elles ont, c'est d'en faire leurs plaintes entr'elles-mesmes, ou à leurs femmes et filles-de-chambre, et puis les gagner, ou à faire des amys nouveaux, si elles n'en ont point; ou si elles en ont, pour les faire venir aux lieux assignez: elles font la garde que le mary n'entre, et ne les surprennent. Or, ces Dames gagnent leurs filles et femmes, et les corrompent, par argent, par présents, par promesses : et bien souvent aucunes composent et contractent avec elles, à sçavoir, que leur Dame et maistresse, de trois venuës que l'amy leur donnera, la servante en aura la moitié, ou au moins le tiers. Mais le pis est, que bien souvent les maistresses trompent leurs servantes, en prenant tout pour elles, s'excusant que l'amy ne leur en a pas plus donné, ains si petite portion,

qu'elles-mesmes n'en ont pas eu assez pour elles ; et paissent ainsi de bayes ces pauvres filles, femmes et servantes, pendant qu'elles sont en sentinelle, et font bonne garde. En quoy il y a de l'injustice ; et je croy que si cette cause estoit plaidée, par des raisons alléguées d'un costé et d'autre, il y auroit bien à débattre et à rire. Car enfin, c'est un vray larcin, de leur desrober ainsi leur salaire et pension convenue. Il y a d'autres Dames qui tiennent fort bien leur pact et promesse, et ne leur en desrobent rien, et sont comme les bons facteurs de boutiques, qui font juste part de leur gain et profit du talent à leur maistre ou compagnon : et par ainsi, telles Dames méritent d'estre bien servies, pour estre si bien reconnoissantes des peines qu'on a pris à les si bien veiller et garder. Car enfin, elles se mettent en danger et hazard.

Ce qui est arrivé à une que je sçay, qui, faisant un jour le guet, pendant que sa maistresse estoit en sa chambre avec son amy, et faisoit grande chere, et ne chomoit point ; le maistre-d'hostel du mary la reprit, et la tança aigrement de ce qu'elle faisoit, et qu'il valoit mieux qu'elle fust avec sa maistresse, que d'estre ainsi maquerelle, et faire la garde au-dehors de sa chambre, et un si mauvais tour au mary de sa maistresse ; et adjousta qu'il l'en advertiroit. Mais la Dame le gagna, par le moyen d'une autre de ses filles-de-chambre, de laquelle il estoit amoureux ; luy promettant quelque chose par les prieres de la maistresse, et aussi qu'elle luy fit quelque présent, dont il fut appaisé. Toutesfois depuis elle ne l'ayma jamais, et luy garda bonne ; car espiant une occasion prise à la volée, le fit chasser par son mary.

Je sçay une belle et honneste Dame, laquelle

ayant une servante, en qui elle avoit mis son amitié, luy faisoit beaucoup de bien, mesme usoit envers elle de grandes privautez, et l'avoit très-bien dressée à telles menées; si-bien que quelquefois, quand elle voyoit le mary de cette Dame longuement absent de sa maison, empesché à la Cour, ou en autre voyage, bien souvent elle regardoit sa maistresse en l'habillant, qui estoit des plus belles et plus aimables, et puis disoit : *Hé! n'est-il pas bien malheureux, ce mary, d'avoir une si belle femme, et la laisser ainsi seule si long-temps, sans la venir voir? Ne mérite-il pas que vous le fassiés cocu tout à plat? Vous le devez; car si j'estois aussi belle que vous, j'en ferois autant à mon mary, s'il demeuroit autant absent.* Je vous laisse à penser, si la Dame et maistresse de cette servante trouvoit goust à cette noix; mesme si elle n'avoit pas trouvé chaussure à son pied, et ce qu'elle pouvoit faire par après, par le moyen d'un si bon instrument.

Or, il y a des Dames qui s'aident de leurs servantes pour couvrir leurs amours, sans que leurs marys s'en apperçoivent, et leur mettent en main leurs amants pour les entretenir, et les tenir pour serviteurs; afin que, sous cette couverture, les marys entrant dans la chambre de leurs femmes, croyent que ce sont les serviteurs de telles ou de telles Demoiselles; et, sous ce prétexte, la Dame a un beau moyen de joüer son jeu, et le mary n'en connoist rien.

J'ay connu un fort grand Prince, qui se mit à faire l'amour à une Dame d'atours d'une grande Princesse, seulement pour sçavoir les secrets des amours de sa maistresse, pour y mieux parvenir en après.

J'ay veu joüer en ma vie quantité de ces traits,

mais non pas de la façon que faisoit une honneste Dame de par le monde, que j'ay connue, laquelle fut si heureuse d'estre servie de trois braves et galants Gentils-Hommes l'un après l'autre, lesquels, la laissant, venoient à aymer et servir une très-grande Princesse, qui estoit sa Dame, si-bien qu'elle rencontra là-dessus gentiment, qu'elle estoit Reyne des Romains (*).

Ce qui luy estoit un honneur bien plus grand, qu'à une que je sçay, laquelle estant à la suite d'une grande Dame mariée, ainsi que cette grande Dame fut surprise dans sa chambre par son mary, lorsqu'elle ne venoit que de recevoir un petit poulet de papier de son amy, vint à estre si bien secondée par cette Dame qui estoit avec elle, qu'aussitost elle prit finement le poulet, et l'avala tout entier, sans en faire à deux fois, ny que le mary s'en apperceust; qui l'en eust sans doute très-mal traittée, s'il eust veu le dedans. Ce qui fut une très-grande obligation de service, que la grande Dame à tousjours reconnu.

Je sçay bien des Dames pourtant qui se sont trouvées mal, pour s'estre trop fiées à leurs servantes; et d'autres aussi qui ont couru le mesme hasard, pour ne s'y estre pas fiées. J'ay ouy parler d'une Dame belle et honneste, qui avoit pris et choisi un Gentil-Homme, des braves, vaillants et accomplis de la France, pour luy donner joüissance et plaisir de son gentil corps. Elle ne se voulut jamais fier à pas une de ses femmes; et le rendez-vous ayant esté donné en un logis autre que le sien, il fut dit et concerté qu'il n'y auroit qu'un

(*) Le titre de *Roi des Romains* n'est proprement qu'une station pour parvenir à la dignité d'*Empereur*.

lit en la chambre, et que ses femmes coucheroient à l'anti-chambre. Comme il fut arresté, ainsi fut-il joüé; et d'autant qu'il se trouva une chatonniere à la porte, sans y penser, et sans y avoir préveu que sur le coup, ils s'adviserent de la boucher avec un ais, afin que, si l'on la venoit à pousser, qu'elle fist bruit, qu'on l'entendist, et qu'ils fissent silence, et y pourveussent. Or, d'autant qu'il y avoit anguille sous roche, une de ses femmes, faschée et despitée de ce que sa maistresse se deffioit d'elle, qu'elle tenoit pour la plus confidente des siennes, ainsi qu'elle luy avoit souventesfois monstré, elle s'advisa, quand sa maistresse fut couchée, de faire le guet, et estre aux escoutes à la porte. Elle l'entendoit bien gazouiller tout bas; mais elle connut que ce n'estoit point la lecture, qu'elle avoit accoustumé de faire en son lit, quelques jours auparavant, avec sa bougie, pour mieux colorer son fait. Sur cette curiosité qu'elle avoit de sçavoir mieux le tout, se présenta une occasion fort bonne, et fort à propos; car, estant entré d'avanture un jeune chat dans la chambre, elle le prit avec ses compagnes, le fourra et le poussa par la chatonniere, en la chambre de sa maistresse, non sans abattre l'ais qui l'avoit fermée, ny sans faire bruit. Si-bien que l'amant et l'amante, en estant en cervelle, se mirent en sursaut sur le lit, et adviserent à la lueur de leur flambeau et bougie, que c'estoit un chat qui estoit entré, et avoit fait tomber la trape. Par-quoy, sans autrement se donner de la peine, se recoucherent, voyant qu'il estoit tard, et qu'un chacun pouvoit dormir, et ne refermerent pourtant ladite chatonniere, la laissant ouverte, pour donner passage au retour du chat, qu'ils ne vouloient laisser là-dedans renfermé

toute la nuit. Sur cette belle occasion, ladite Dame suivante, avec ses compagnes, eut moyen de voir choses et autres de sa maistresse; lesquelles depuis déclarerent le tout au mary, d'où s'ensuivit la mort de l'amant, et le scandale de la Dame. Voilà à quoy sert un despit et une mesfiance que l'on prend quelquefois des personnes, qui nuit le plus souvent autant que la trop grande confiance : ainsi que je sçay d'un très-grand personnage, qui eut une fois dessein de prendre toutes les filles-de-chambre de sa femme, qui estoit une très-grande et belle Dame, et les faire gesner, pour leur faire confesser tous les desportements de sa femme, et les services qu'elles luy faisoient en ses amours. Mais cette partie pour ce coup fut rompue, pour éviter plus grand scandale. Le premier conseil vint d'une Dame, que je ne nommeray pas, qui vouloit mal à cette grande Dame. Dieu l'en punit après.

Pour venir à la fin de nos femmes, je conclus qu'il n'y a que des femmes mariées dont on puisse tirer de bonnes denrées, et prestement; car elles sçavent si bien leur mestier, que les plus fins et les plus haut hupez de marys y sont trompez. J'en ay dit assez au chapitre des cocus (*), sans en parler davantage.

ARTICLE II.

DE L'AMOUR DES FILLES.

PARTANT, suivant l'ordre de Bocace, nostre guide en ce discours, je viens aux filles : lesquelles, certes il faut advoüer, que de leur nature, pour

(*) Discours I.

le commencement, elles sont très-craintives, et n'osent abandonner ce qu'elles tiennent si cher, à raison des continuelles persuasions et recommandations que leur font leurs peres et meres et maistresses, avec les menaces rigoureuses; si-bien que, quand elles en auroient toutes les envies du monde, elles s'en abstiennent le plus qu'elles peuvent. Et aussi elles ont peur, que ce meschant ventre les accuse aussi-tost, sans lequel elles mangeroient de bons morceaux : mais toutes n'ont pas ce respect; car fermant les yeux à toutes considérations, elles y vont hardiment, non la teste baissée, mais très-bien renversée. En quoy elles errent grandement, d'autant que le scandale d'une fille desbauchée est très-grand et d'importance, mille fois plus que d'une femme mariée, ny d'une veufve; car elle, ayant perdu ce beau trésor, en est scandalisée, vilipendée, monstrée au doigt de tout le monde, et perd de très-bons partis de mariage : quoy que j'en aye bien connu plusieurs, qui ont eu tousjours quelque malotru; qui, ou volontairement, ou à l'improviste, ou sciemment, ou dans l'ignorance, ou bien par contrainte, s'est allé jetter entre leurs bras, et les espouser telles qu'elles estoient, encore bien-aises.

J'en ai connu quantité des deux especes, qui ont passé par-là; entr'autres une servante qui se laissa fort scandaleusement engrosser et aller à un Prince de par le monde (*), et sans cacher ny mestre ordre à ses couches, et estant descouverte, elle ne respondoit autre chose, si-non : *Qu'y saurois-je*

(*) Je ne sais si on peut traiter de *servante* Mademoiselle de *Limeuil*. A cela près, tout convient ici aux amours de cette fille et du Prince de Condé.

faire? Il ne m'en faut pas blasmer, ny ma faute, ny la pointe de ma chair, mais mon peu de prévoyance : car si j'eusse esté bien fine et bien advisée, comme la pluspart de mes compagnes, qui ont fait autant que moy, voire pis, mais qui ont très-bien sçeu remédier à leurs grossesses et à leurs couches, je ne fusse pas maintenant mise en cette peine, et on n'y eust rien connu. Ses compagnes, pour ce mot, luy en voulurent très-grand mal : et elle fut renvoyée hors de la troupe par sa maistresse, qu'on disoit pourtant luy avoir commandé d'obéir aux volontez du Prince; car elle avoit affaire de luy, et desiroit le gagner. Au bout de quelque temps, elle ne laissa pour cela de trouver un bon party, et se marier richement; duquel mariage en estoit sorty une très-belle lignée. Voilà pourquoy si cette pauvre fille eust esté rusée, comme ses compagnes et autres, cela ne luy fust arrivé : car certes, j'ay veu en ma vie des filles aussi rusées et fines, que les plus anciennes femmes mariées; voire jusqu'à estre très-bonnes et rusées maquerelles, ne se contentant de leur bien, mais en pourchassoient à autruy.

Ce fut une fille en nostre Cour, qui inventa et fit joüer cette belle comédie, intitulée *le Paradis d'Amour*, dans la salle de Bourbon, à huys clos, où il n'y avoit que les comédiens qui servoient de joüeurs et de spectateurs, tout ensemble. Ceux qui en sçavent l'histoire . m'entendent bien. Elle fut jouée par six personnages, de trois hommes et trois femmes : l'un estoit Prince, qui avoit sa Dame; qui estoit grande, mais non pas trop aussi, toutesfois il l'aimait fort : l'autre estoit un Seigneur, et celuy-là joüoit avec la grande Dame, qui estoit de riche matiere : le troisiesme estoit Gentil-Homme, qui s'apparioit avec la fille; car la galante qu'elle estoit, elle vouloit joüer son

personnage aussi-bien que les autres. Aussi coustumiérement l'autheur d'une comédie joue son personnage, ou le prologue, comme fit celle-là, qui certes, toute fille qu'elle estoit, le joüa aussi-bien, ou possible mieux que les mariées. Aussi avoit-elle veu son monde ailleurs qu'en son pays : et comme dit l'Espagnol, *raffinada en Secobia*, c'est-à-dire, *raffinee en Ségovie*, qui est un proverbe en Espagne; d'autant que les bons draps se raffinent en Ségovie.

J'ay ouy parler et raconter de beaucoup de filles, qui, en servant leurs Dames et maistresses de dariolettes (*), vouloient aussi taster de leurs morceaux. Telles Dames aussi souvent sont esclaves de leurs damoiselles, craignants qu'elles ne les descouvrent, et publient leurs amours. Ce fut une fille, à qui j'ouys dire un jour, que c'estoit une grande sottise aux filles de mettre leur honneur à leur devant : et que si les unes sottes en faisoient scrupule, qu'elle n'en daignoit faire ; et qu'à tout cela il n'y a que le scandale : mais la mode de tenir son cas secret et caché, rabille tout ; et ce sont des sottes et indignes de vivre au monde, qui ne s'en sçavent aider et la pratiquer. Une Dame Espagnolle, pensant que sa fille appréhendast le forcement du premier lit nuptial, et y allant, se mit à l'exhorter et persuader que ce n'estoit rien, et qu'elle n'y auroit point de douleur, et que de bon cœur elle voudroit estre en sa place, pour luy faire mieux

(*) Confidentes. *Dariolette* est le nom d'une jeune fille confidente d'*Helisenne* dans *Amadis*, L. I. C. 2; et ce nom, qui vient de *disregulata*, représente cette jeune fille sous un habit *riolé*, ou de petite étoffe rayée. Par la même raison, on appelle *Darioles* de petits flancs, à cause des bandes de pâte dont ils sont couverts.

à

à connoistre ; la fille respondit : *bezos las manos, segnora madre, de tal merced, que bien la tomare, yo por my :* c'est-à-dire : *grand mercy, ma mere, d'un si bon office, que moy-mesme je me le feray bien.*

J'ay ouy raconter d'une fille de très haut lignage, laquelle s'en estant aidée à se donner du plaisir, on parla de la marier vers l'Espagne. Il y eut quelqu'un de ses plus secrets amys, qui lui dit un jour en joüant, qu'il *s'estonnoit fort d'elle, qui avoit tant aimé le Levant, de ce qu'elle alloit naviguer vers le Couchant et Occident ;* parce que l'Espagne est vers l'Occident. La Dame luy respondit : *ouy, j'ay ouy dire aux mariniers, qui ont beaucoup voyagé, que la navigation du Levant est très-plaisante et agréable ; ce que j'ay souvent pratiqué par la boussole que je porte ordinairement sur moy : mais je m'en aideray quand je seray en l'Occident, pour aller droit au Levant.* Les bons interpretes sçauront bien interpréter cette allégorie, et la deviner, sans que je la glose. Je vous laisse à penser par ces mots, si cette fille avoit toujours dit ses heures de Nostre-Dame.

Une autre que j'ay ouy nommer, laquelle ayant ouy raconter des merveilles de la ville de Venise, de ses singularitez, et de la liberté qui regnoit pour toutes personnes, et mesme pour les putains et courtisannes : *Hélas!* dit-elle à une de ses compagnes, *si nous eussions fait porter tout nostre vaillant en ce lieu-là par lettre de banque, et que nous y fussions pour faire cette vie courtisanesque, plaisante et heureuse, à laquelle tout autre ne sçauroit approcher, quand bien nous serions Emperieres de tout le monde !* Voilà un plaisant souhait, et bon ; et de fait, je croy que celles qui veulent faire cette vie, ne peuvent estre mieux que là.

J'aymerois autant un souhait que fit une Dame du temps passé, laquelle se faisant raconter à un pauvre esclave, eschappé de la main des Turcs, des tourments et maux qu'ils luy faisoient, et à tous les autres pauvres chrestiens, quand ils les tenoient: celuy qui avoit esté esclave, luy en raconta assez, et de toutes sortes de cruautez. Elle s'advisa de luy demander ce qu'ils faisoient aux femmes? *Hélas! madame*, (dit-il) *ils leur font tant cela, qu'ils les en font mourir! Pleust-il doncques au ciel* (respondit-elle) *que je mourusse pour la foy ainsi martyre!*

Trois grandes Dames estoient ensemble un jour, que je sçay, qui se mirent sur des souhaits. L'une dit: *je voudrois avoir un tel pommier qui produisist tous les ans autant de pommes d'or, comme il produit de fruit naturel.* L'autre disoit: *je voudrois qu'un tel pré me produisist autant de perles et pierreries, comme il fait de fleurs.* La troisiesme, qui estoit fille, dit: *je voudrois avoir une suye, dont les trous me valussent autant que celuy d'une telle Dame favorisée d'un tel Roy, que je ne nommeray point; mais je voudrois que mon trou fust visité de plus de pigeons que n'est le sien.*

Ces Dames ne ressembloient pas à une Dame Espagnolle, dont la vie est escrite dans l'*Histoire d'Espagne*, laquelle un jour que le grand Alphonse, Roy d'Arragon, faisoit son entrée dans Sarragosse, se vint jetter à genoux devant luy, et luy demander justice. Le Roy, ainsi qu'il la vouloit ouyr, elle demanda de lui parler à part, ce qu'il luy octroya: et s'estant plainte de son mary, qui couchoit avec elle trente-deux fois tant de jour que de nuict, qu'il ne luy donnoit patience, ny cesse, ny repos; le Roy, ayant envoyé querir le mary, et sçeu qu'il

estoit vray, ne pensant point faillir, puis qu'elle estoit sa femme : le Conseil de Sa Majesté arresté sur ce fait, le Roy ordonnà qu'il ne la toucheroit que six fois ; non sans s'esmerveiller grandement (dit-il) de la grande chaleur et puissance de cet homme, et de la grande froideur et continence de cette femme, contre tout le naturel des autres (dit l'histoire) qui vont à jointes mains requerir leurs marys et autres hommes, pour en avoir, et se douloir quand ils donnent à d'autres ce qui leur appartient.

Cette Dame ne ressembloit pas à une fille, damoiselle de maison, laquelle, le lendemain de ses nopces, racontant à aucunes de ses compagnes ses advantures de la nuict passée : *Comment!* dit-elle : *et n'est-ce que cela? Comme j'avois entendu dire à aucunes de vous autres, et à d'autres femmes, et à d'autres hommes, qui font tant des braves et galants, et qui promettent monts et merveilles. Ma foy, mes compagnes et amyes, cet homme* (parlant de son mary) *qui faisoit tant de l'eschauffé amoureux et du vaillant, et d'un si bon coureur de bague, pour toute course n'en a fait que quatre; ainsi que l'on court ordinairement trois pour la bague, et l'autre pour les Dames : encore entre les quatre, y a-il fait plus de poses, qu'il n'en fut fait hier au soir au grand bal.* Pensez que puis qu'elle se plaignoit de si peu, elle en vouloit avoir la douzaine : mais tout le monde ne ressemble pas au Gentil-Homme Espagnol. Et voilà comme elles se moquent de leurs marys.

Ainsi que fit une, laquelle, au commencement et premier soir de ces nopces, ainsi que son mary la vouloit charger, elle fit de la revesche et de l'opiniastre fort à la charge. Mais il s'advisa de luy

dire, que s'il prenoit son grand poignard, il y auroit bien un autre jeu, et qu'il y auroit bien à crier; de quoy elle, craignant ce grand dont il la menaçoit, se laissa aller aussi-tost : mais ce fut-elle qui le lendemain n'en eut plus peur, et ne s'estant contentée du petit, luy demanda du premier abord où estoit ce grand dont il l'avoit menacée le soir avant? A quoi le mary respondit, qu'il n'en avoit point, et qu'il se mocquoit; mais qu'il falloit qu'elle se contentast de si peu de provision qu'il avoit sur luy. Alors elle dit : *Est-ce bien fait cela, de se mocquer ainsi des pauvres et simples filles?* Je ne say si l'on doit appeller cette fille simple et niaise, ou bien fine et rusée, qui en avoit tasté auparavant. Je m'en rapporte aux deffiniteurs.

Bien plus estoit simple une autre fille, laquelle, s'estant plainte à la justice, qu'un galand l'avoit prise par force; et luy enquis sur ce fait, il respondit: *Messieurs, je m'en rapporte à elle, s'il est vray, et si elle-mesme n'a pris mon cas, et l'a mis de la main propre dans le sien. Ha! Messieurs,* (dit la fille) *il est bien vray, cela : mais qui ne l'eust fait? Car après qu'il m'eut couchée et troussée, il me mit son cas roide et pointu comme un baston contre le ventre, et m'en donnoit de si grands coups, que j'eus peur qu'il ne me le perçast, et n'y fist un trou. Dame, je le pris alors, et le mis dans le trou qui estoit tout fait.* Si cette fille estoit simplette, ou le contrefaisoit, je m'en rapporte.

Je vous feray deux comptes (*) de deux femmes mariées, simples comme celle-là, ou bien rusées, ainsi qu'on voudra. Ce fut d'une très-grande Dame que j'ay connue, laquelle estoit très-belle, et pour

(*) Contes.

cela fort desirée. Ainsi qu'un jour un très-grand Prince la requit d'amour, voire l'en sollicitoit fort, en luy promettant de très-belles et grandes conditions, tant de grandeurs que de richesses, pour elle et pour son mary; tellement qu'elle, ayant de telles douces tentations, y presta assez doucement l'oreille : toutefois, du premier coup, ne s'y voulut laisser aller; mais, comme simplette, nouvelle, et jeune mariée, n'ayant encore bien veu son monde, vint descouvrir le tout à son mary, et luy demander advis si elle le feroit? Le mary luy respondit soudain : *nenny, m'amie. Hélas! que penseriés-vous faire, et de quoy parlez-vous d'un infame trait à jamais irréparable, pour vous et pour moy? Ha! mais, monsieur,* (repliqua la Dame) *vous serez aussi grand, et moy si grande, qu'il n'y aura rien à redire.* Pour fin, le mary ne voulut dire *ouy* : mais la Dame, qui commença à prendre cœur par après, et se faire habile, ne voulut perdre ce party, et le prit avec ce Prince, et avec d'autres encore, en renonçant à sa sotte simplicité. J'ay ouy faire ce conte à un qui le tenoit de ce grand Prince, et l'avoit ouy de la Dame à laquelle il en fit la reprimande, et qu'en telles choses il ne falloit jamais s'en conseiller au mary, et qu'il y avoit autre conseil en sa Cour. Cette Dame estoit aussi simple, ou plus qu'une autre, que j'ay ouy dire, à laquelle un jour un honneste Gentil-Homme présentant son service amoureux, assez près de son mary, qui entretenoit pour lors de devis une autre Dame, il luy vint mettre son éprevier, ou, pour plus clairement parler, son instrument entre les mains. Elle le prit; et le serrant fort estroitement, et se tournant vers son mary, luy dit : *mon mary, voyez le beau présent que me fait ce Gentil-Homme; le recevray-je?*

dites-le-moy. Le pauvre Gentil Homme, estonné, retire à soy son éprevier de si grande rudesse, que, rencontrant une pointe de diamant qu'elle avoit au doigt, le luy esserta de telle façon d'un bout à l'autre, qu'elle le cuida perdre du tout, et non sans grandes douleurs, voire en danger de la vie, ayant sorty la porte assez hastivement, et arrousant la chambre du sang qui desgoutoit par-tout. Mais le mary ne courut après luy, pour luy faire aucun outrage pour ce subjet. Il s'en mit seulement fort à rire, tant pour la simplicité de sa pauvre femmelette, que pour le beau présent produit, joint qu'il en estoit assez puny. Voilà deux femmes fort simples, lesquelles, et quelques-unes de leurs semblables, (car il y en a assez) ne ressemblent pas à plusieurs, et à une infinité qui se rencontrent dans le monde, qui sont plus doubles et fines que celles-là, qui ne demandent conseil à leurs marys, ny qui leur monstrent tels presents qu'on leur fait.

J'ay ouy raconter en Espagne d'une fille, laquelle la premiere nuict de ses nopces, ainsi que son mary s'efforçoit et s'afanoit (*) de forcer sa forteresse, non sans se faire mal, elle se mit à rire, et luy dit : *Segnor, bien es razon que seays martyr, pues que io soy virgen ; mas, pues que io tomo la patientia, bien la podeys tomar* ; c'est-à-dire : *Seigneur, c'est bien raison que vous soyez martyr, puis que je suis vierge ; mais d'autant que je prends patience, vous la pouvez bien prendre.* Celle-là, en revanche de l'autre qui s'estoit mocqué de sa femme, se mocquoit bien de son mary. Comme certes plusieurs filles ont bien raison de se mocquer à telle nuict,

(*) *Ahanoit*, se fatiguoit. De l'Espagnol *afanar*, qui répond à notre *ahaner*.

mesme quand elles ont sçeu auparavant ce que c'est, ou l'ont appris d'autres, ou d'elles-mesmes s'en sont doutées, et imaginées ce grand point de plaisir, qu'elles estiment très-grand et perdurable. Une autre Dame Espagnolle, qui, le lendemain de ses nopces, racontant les vertus de son mary, en dit plusieurs : *Fors*, dit-elle, *que no era buen condator y arithmetico, porque no sapra multiplicar*; en François : *qu'il n'estoit point bon compteur et arithméticien, parce qu'il ne sçavoit pas multiplier.*

Une Dame de bon lieu et de bonne maison, que j'ay connue et ouy parler, le soir de ses nopces, que chacun estoit aux escoutes à l'accoustumée, comme son mary luy eut livré le premiet assaut, estant un peu sur son repos, non pas du dormir, luy demanda si elle en voudroit encore ; gentiment elle luy respondit : *ce qu'il vous plaira, monsieur.* Pensez qu'à telle response le galant mary devoit estre bien estonné.

Telles filles qui disent de telles sornettes si promptement après les nopces, pourroient bien donner de bons martels à leurs pauvres marys, et leur faire à croire qu'ils ne sont les premiers qui ont mouillé l'ancre dans leur fond, ny les derniers qui le mouilleront : car il ne faut point douter qne qui ne s'efforce, et ne se tue à saper sa femme, qu'elle ne s'advise à luy faire porter des cornes, ce disoit un ancien proverbe François : *et qui ne la contente pas, va ailleurs chercher son repas.* Toutefois quand une femme tire ce qu'elle peut de l'homme, elle l'assomme ; c'est-à-dire, qu'il en meurt : et c'est un dire ancien, qu'il ne faut tirer de son amy ce qu'on voudroit bien, et qu'il le faut espargner tant que l'on peut ; mais non pas le mary, duquel il en faut tirer ce qu'on peut. Voilà pourquoy, dit le

refrain Espagnol, *que el primero pensamiento de la muger, luego que es casada, es de enbiudarse*; c'est-à-dire : *Le premier pensement de la femme mariée, est de songer à se faire veufve.* Ce refrain n'est pas général, comme j'espere le dire ailleurs, mais il n'est que pour aucunes.

Il y a de certaines filles, qui, ne pouvant tenir longuement leurs chaleurs, ne s'addonnent aisément qu'aux Princes et aux Seigneurs, qui sont gens fort propres pour les esbranler, tant pour leurs faveurs, que pour leurs présents, et aussi pour l'amour de leurs gentillesses : car enfin, tout est beau et parfait en eux, encore qu'ils fussent des fats. Au contraire, j'en ay veu d'autres, qui ne les recherchent pas, mais les fuyent grandement, à cause qu'ils ont un peu la réputation d'estre scandaleux, grands vanteurs, causeurs, et peu secrets, aimant mieux des Gentils-Hommes sages et discrets, desquels pourtant le nombre est rare : et bien-heureuse pourtant est celle-là qui en trouve. Mais pour obvier à tout cela, elles choisissent (au moins aucunes) leurs valets, desquels aucuns sont beaux, d'autres non. Comme j'en ay connu qui l'ont fait; et si n'en faut prier longuement leurs dits valets; car les levant, couchant, deshabillant, chaussant, deschaussant, et leur baillant leurs chemises, comme j'ay veu beaucoup de filles à la Cour et ailleurs, qui n'en faisoient aucune difficulté ny scrupule; il n'est pas possible qu'eux voyant beaucoup de belles choses en elles, n'en eussent des tentations, et plusieurs d'elles, qu'elles ne le fissent exprès : si bien qu'après que les yeux avoient bien fait leur office, il falloit bien que d'autres membres du corps vinssent à faire le leur.

J'ay connu une fille de par le monde, belle s'il en

fut jamais, qui rendit son valet compagnon d'un grand Prince, qui l'entretenoit, et qui pensoit estre le seul heureux joüissant; mais le valet en céla alloit de pair avec luy; aussi l'avoit-elle bien sçeu choisir; car il estoit très-beau et de très-belle taille: si bien que dans le lit, ou bien à la besogne, on n'y eust connu aucune différence. Encore le valet en beaucoup de beautez emportoit le Prince, auquel telles amours et telles privautez furent inconnues, jusques à ce qu'il la quitta pour se marier; et pour cela, il n'en traita plus mal le valet, mais se plaisoit fort de le voir: et quand il le voyoit en passant, il disoit seulement: *est-il possible, que cet homme aye esté mon corrival? Ouy, je le voy; car ostée ma grandeur, il m'emporte d'ailleurs.* Il avoit aussi mesme nom que le Prince, et fut un très-bon tailleur, et des renommez de la Cour; si bien qu'il n'y avoit gueres de filles ou femmes qu'il n'habillast quand elles vouloient estre bien habillées. Je ne sçay s'il les habilloit de la mesme façon qu'il habilloit sa maistresse; mais elles n'estoient point mal.

J'ay connu une fille de bonne maison, qui ayant un laquais de l'age de quatorze ans, et en ayant fait son bouffon et plaisant, parmy ses bouffonneries et plaisanteries, elle faisoit autant de difficulté que rien, à se laisser baiser, toucher, et taster à luy, aussi privement que si c'eust esté une femme, et bien souvent devant le monde; excusant le tout, en disant qu'il estoit fol, et plaisant bouffon. Je ne sçay s'il passoit outre; mais je sçay bien que, depuis, estant mariée et veufve, et remariée, elle a esté une très-insigne putain. Pensez qu'elle alluma sa mesche en ce premier tison; si-bien qu'elle ne luy faillit jamais après en ses autres plus grandes

fougues et plus hauts feux. J'avois bien demeuré un an à voir cette fille ; mais quand je les vis en ces privautez devant sa mere, qui avoit la réputation d'estre l'une des plus prudes femmes de son temps, qui en rioit, et en estoit bien-aise, je présageay aussi-tost que de ce petit jeu, l'on viendroit au grand, et à bon escient, et que la Damoiselle seroit un jour quelque bonne fripe-saulce, comme elle fut.

J'ay connu deux sœurs d'une fort bonne maison de Poictou, filles, desquelles on parloit estrangement, et d'un grand laquais Basque, qui estoit à leur pere, lequel, sous ombre qu'il dansoit très-bien, non-seulement le bransle de son pays, mais tous autres, les menoit danser ordinairement, mesme les y apprenoit. Il les fit danser, et leur apprit la danse des putains à la fin, et en furent assez gentiment scandalisées; toutesfois elles ne laisserent à estre bien mariées; car elles estoient riches : et sur ce nom de richesses, on n'y advise rien, on prend tout, et fust-il encore plus chaud et plus ardent. J'ay connu ce Basque depuis, gentil soldar, et de brave façon, et qui monstroit bien avoir fait le coup. Il fut soldat des Gardes de la Coronelle de monsieur de Strozze.

J'ay connue (*) aussi une maison de par le monde, et grande, d'où la Dame faisoit profession de nourir en sa compagnie des honnestes filles, entr'autres, des parentes de son mary; et d'autant que la Dame estoit fort maladive, et subjette aux médecins et apoticaires, il y en abordoit ordinairement là-dedans; et par ce aussi que les filles sont subjettes à maladies, comme à pasles-couleurs, mal de la

(*) Connu.

furette, fievres, et autres. Il advint que deux entr'autres tomberent en fievre-quarte. Un apoticaire les eut en charge pour les panser. Certes, il les pansoit de ses drogues de la main et de médecines; mais la plus propre fut, qu'il coucha avec une, (maraud qu'il fut !) car il eut à faire avec une fort belle et honneste fille de la France, de laquelle un très-grand Roy s'en fust dignement contenté : et il fallut que ce monsieur l'apoticaire luy passast cette paille sur le ventre. J'ay connu la fille, qui certes méritoit d'autres assaillants : et après bien mariée ; et telle qu'on la donna pucelle, telle la trouva-on. En quoy pourtant je trouve qu'elle fut bien fine : car puisqu'elle ne pouvoit tenir son eau, elle s'adressa à celuy qui donnoit les antidotes, pour engarder d'engrosser ; car c'est ce que les filles craignent le plus : dont en cela il y en a de si experts, qui leur donnent des drogues, qui les engardent très-bien d'engrosser ; ou bien, si elles engrossent, leur font escouler leur grossesse si subtillement et si sagement, que jamais on ne s'en apperçoit, et n'en sent-on rien que le vent.

Ainsi que j'en ay ouy parler d'une fille, laquelle avoit esté autrefois nourrie fille de la feue Reyne de Navarre, Marguerite. Elle vint, par cas fortuit, ou à son escient, à engrosser, sans qu'elle y pensast pourtant. Elle rencontra un Sablin (*) apoticaire, qui, luy ayant donné un breuvage, luy fit évader son fruit, qui avoit desja six mois, piece par piece, morceau par morceau, si aisément, qu'estant en ses affaires, jamais elle n'en sentit ny mal, ny douleur : et puis après se maria galamment, sans que

(*) Lisez *Sublin*, c'est-à-dire; fin, rusé, non pas que *Sublin* fût le nom de cet homme.

le mary y connust aucune trace ; car on leur donne des remédes pour se faire paroistre vierges et pucelles comme auparavant, ainsi que j'en ay allégué un, au *discours des Cocus* (1). Et un que j'ay ouy dire à un Empirique ces jours passez, qu'il faut avoir des sangsuës, et les mettre à la nature, et faire par-là tirer et succer le sang : lesquelles sangsuës, en suçant, laissent et engendrent de petites ampoulles et fistules pleines de sang, si-bien que le galant mary qui vient le soir des nopces les assaillir, leur creve ces ampoulles, d'où le sang en sort, et luy et elle s'ensanglantent, qui est une grande joye à l'un et à l'autre ; et par ainsi, *l'honor della citella è salva* (2). Je trouve ce remède plus souverain que l'autre, s'il est vray : et s'ils ne sont pas bons tous deux, il y en a cent autres qui sont meilleurs, ainsi que le sçavent très-bien ordonner, inventer et appliquer ces messieurs les médecins sçavants, et experts apoticaires. Voilà pourquoy ces messieurs ont ordinairement de très-belles et bonnes fortunes ; car ils sçavent blesser et remédier, ainsi que fit la lance de Péléüs.

J'ay connu cet apoticaire, dont je viens de parler à cette heure, duquel faut que je die ce petit mot en passant, que je le vis à Geneve, la premiere fois que je fus en Italie, par ce que pour lors ce chemin par-là estoit commun pour les François, et par les Suisses et Grisons, à cause des guerres. Il me vint voir à mon logis. Soudain je luy demanday ce qu'il faisoit en cette ville, et s'il estoit-là pour médeciner les filles, comme il avoit fait en France ? Il me respondit, qu'il estoit-là pour en faire pénitence. *Comment!* dis-je, *est-ce que vous n'y mangez de si bons mor-*

(1) Le premier discours.

(2) C'est-à-dire, *l'honneur de la Citadelle est sauvé.*

ceaux comme là ? Ha ! Monsieur, me repliqua-il, *c'est parce que Dieu m'a appellé, et que je suis illuminé de son Saint-Esprit, et que j'ay maintenant la connoissance de sa sainte parole. Ouy*, luy dis-je : *et dès ce temps-là si estiés-vous de la Religion, et si vous vous mesliez de médeciner les corps et les ames, et preschiés et instruisiés les filles. Mais, monsieur, je reconnois à cette heure mieux mon Dieu* (repliqua-il encore) *qu'alors, et ne veux plus pécher.* Je tais plusieurs autres propos que nous eusmes sur ce subjet, tant sérieusement qu'en riant. Mais ce maraud joüit de ce boucon, qui estoit bien plus digne d'un galant homme que luy. Si est-ce que bien luy servit de vuider de cette maison de bonne heure ; car mal luy en eust pris. Or, laissons cela. Que maudit soit-il, pour la haine et l'envie que je luy porte ! ainsi que monsieur de Ronsard parloit à un médecin, qui venoit voir sa maistresse soir et matin, plus pour luy taster son teton, son sein, son ventre, son flanc, et son beau bras, que pour la médeciner de la fievre qu'elle avoit ; dont il en fit un très - gentil sonnet, qui est dans son second livre des amours, qui se commence :

Ha ! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin, qui vient soir et matin,
Sans nul propos, tastonner le tetin,
Le sein, le ventre, et les flancs de m'amie.

Je porte de mesme une grande jalousie à un médecin, qui faisoit traits pareils à une belle grande Dame, que j'aymois, et de qui je n'avois telle et pareille privauté, et je l'eusse desirée plus qu'un petit royaume. Telles gens certes sont extrémement bien-venus des Dames, et y acquierent de belles

adventures, quand ils les veulent rechercher. J'ay connu deux médecins à la Cour, qui s'appelloient, l'un monsieur Castelan (*), médecin de la Reyne-Mere, et l'autre le Seigneur Cabrian, médecin de monsieur de Nevers, et qui avoit esté à feu Ferdinand de Gonzague. Ils ont eu tous deux des rencontres d'amour, à ce qu'on disoit, que les plus Grands de la Cour se fussent donnez au diable, par maniere de parler, pour estre leurs corrivaux. Je devisois un jour, le feu Baron de Vitaux et moy, avec monsieur le Grand, un grand médecin de Paris, de bonne compagnie et de bon devis, luy estant venu voir le dit Baron, qui estoit malade des affaires d'amour; et tout deux l'interrogeant sur plusieurs propos et négociations des Dames, ma foy, il nous en conta bien, et nous en fit une douzaine de contes qui levoient la paille; et si enfonça si avant, que l'heure de neuf heures venant à sonner, il nous dit en se levant de la chaire où il estoit assis: *vrayment, je suis plus grand fol que vous autres, qui m'avez retenu icy deux bonnes heures a baguenauder avec vous autres; et cependant j'ay oublie six ou sept malades, qu'il faut que j'aille voir:* et nous disant adieu, part, et s'en va, non sans nous dire, après que nous luy eusmes dit: *vous avez, messieurs les médecins, vous en sçavez et en faites de bonnes; et mesme vous, monsieur, qui en venez parler comme maistre.* Il respondit (en baissant la teste): *semon, semon, ouy, ouy, nous en sçavons et faisons de bonnes; car nous sçavons des secrets que tout le monde ne sçait pas: mais à cette heure, que je suis vieux, j'ay dit adieu à Vénus et à son enfant; je laisse cela à vous autres qui estes jeunes.*

(*) *Honoré Castelan.* On a de lui une *harangue*, imprimée chez Vascosan.

Une autre espece de gens y a-il, qui a bien gasté des filles, quand on les met à apprendre des lettres, qui sont leurs précepteurs, et le font quand ils veulent estre meschants : car leur faisant leçons, et estants seuls dans une chambre, ou dans une estude, je vous laisse à penser quelles commoditez ils y ont, et quelles histoires, contes et fables, ils leur peuvent alléguer à propos, pour les mettre en chaleur ; et lors qu'ils les voyent en telles alteres et appetits, comme ils vous sçavent prendre l'occasion au poil.

J'ay connu une fille de fort bonne maison, et grande, vous dis-je, qui se perdit et se rendit putain, pour avoir ouy raconter à son maistre d'escole, l'histoire, ou plustost la fable de Tirésias ; lequel, pour avoir essayé l'un et l'autre sexe, fut éleu juge par Jupiter et Junon, sur une question meue entre eux deux, à sçavoir qui avoit et sentoit plus de plaisir au coït et acte vénérien, ou l'homme ou la femme ? Le juge député jugea contre Junon, que c'estoit la femme ; dont elle, de despit d'avoir esté jugée, rendit le pauvre juge aveugle, et luy osta la veuë. Il ne se faut esbahyr si cette fille fut tentée par un tel conte : car puis qu'elle oyoit souvent dire, ou à ses compagnes, ou à d'autres femmes, que les hommes estoient si ardents après cela, et y prenoient si grand plaisir, que les femmes, veuë la sentence de Tirésias, en devoient bien prendre davantage ; et par conséquent, il le faut esprouver. Vrayment, telles leçons se devoient bien faire à ces filles ! N'y en a-il pas d'autres ? Mais leurs maistres diront, qu'elles veulent tout sçavoir, et que puis qu'elles sont à l'estude, si les passages et histoires se rencontrent qui ont besoin d'estre expliquées, (ou que d'elles-mesmes s'expliquent), il faut bien leur expliquer ; et leur dire sans sauter ou tourner le

feuillet. Combien de filles estudiantes se sont perdues lisant cette histoire que je viens de dire, et celles de Biblis, de Camus (1), et force autres pareilles, escrites dans la *Métamorphose d'Ovide*, jusques au livre de l'*art d'aymer*, qu'il a fait; ensemble une infinité d'autres fables lascives et propos lubrics d'autres poëtes, que nous avons en lumiere, tant François, Latins, que Grecs, Italiens, Espagnols. Aussi dit le refrain Espagnol, *de una mula que haze hin, y de nua hija que habla latin, libera nos, Domine* (2). Et on sçait, quand leurs maistres veulent estre meschants, et qu'ils font de telles leçons à leurs disciples, comment ils les sçavent engraver et donner la saulce, que la plus pudique du monde s'y laisseroit aller. Saint Augustin mesme, en lisant le quatriesme livre de l'*Eneïde*, où sont contenus les amours et la mort de Didon, ne s'en esmeut-il pas de compassion, et ne s'en adolora? Je voudrois avoir autant de centaines d'escus, comme il y a eu des filles, tant du monde, que de religieuses, qui se sont esmeues, pollues et despucellées par la lecture d'*Amadis de Gaule*! Je vous laisse à penser que pouvoient faire les livres Grecs, Latins, et autres glosez, commentez et interprétez par leurs maistres, fins renards et corrompus meschants garnements, dans leurs chambres secrettes, et parmy leurs oisivetez.

Nous lisons en la vie de Saint Loüis, dans l'*Histoire de Paul Emile*, d'une Marguerite, Comtesse de Flandres, sœur de Jeanne, fille du premier Baudoüin, Empereur de Grece, et qui luy succéda, d'autant qu'elle n'eut point d'enfants, dit l'histoire.

(1) Caunus.

(2) C'est-à-dire. *D'une mule qui fait hin, et d'une fille qui parle latin, delivrez-nous, Seigneur.*

On

On luy bailla en sa premiere jeunesse un précepteur appellé Guillaume, homme de sainte vie, estimé; et qui avoit desja pris quelques ordres de prestrise, qui néantmoins ne l'empescha de faire deux enfants à sa disciple, qui furent appellez Jean et Baudoüin, si secretement, que peu de gens s'en appetçeurent, lesquels furent après pourtant approuvez légitimes du Pape. Quelle sentence et quel pédagogue! *Voyez* l'histoire.

J'ay connue (*) une grande Dame à la Cour, qui avoit la réputation de se faire entretenir à son liseur et faiseur de leçons; si bien que Chicot, bouffon du Roy, luy en fit un jour le reproche publiquement devant Sa Majesté, et force autres personnes de sa Cour, luy disant, si elle n'avoit pas de honte de se faire entretenir (disant le mot) à un si laid et vilain masle que celuy-là; et si elle n'avoit pas l'esprit d'en choisir un plus beau? La compagnie s'en mit fort à rire, et la Dame à pleurer, ayant opinion que le Roy avoit fait joüer ce jeu; car il estoit coustumier de faire joüer ces esteufs. Cette Dame, et les autres qui font telles élections de telles manieres de gens, ne sont nullement excusables, mais bien fort blasmables, d'autant qu'elles ont leur libéral arbitre, et toutes franches, sont pleines de leurs libertez et commoditez, pour faire tel choix, qu'il leur plaist. Mais les pauvres filles, qui sont sujettes esclaves de leurs peres et meres, parents, tuteurs, maistresses, et craintives, sont contraintes de prendre toutes pierres, quand elles les trouvent, pour mettre en œuvre, et n'aviser s'il est froid ou chaud, ou rosty ou bouilly; et par ce, selon que l'occasion se rencontre, tant qu'elles se servent le plus souvent de leurs valets, et de leur maistre d'escole et d'estude, des joüeurs de luth, des violons, des appreneurs de

(*) Connu.

danses, des peintres, bref de ceux qui leur [illegible] des exercices et sciences, voire d'a[illegible], comme en parle Bocace, et la R[illegible], en ses *Nouvelles*, comme font aussi des pages, comme j'en ay connus, et des laquais, enfin, de ceux qu'elles trouvent à propos. Et voilà pourquoy le mesme Bocace, et autres avec luy, trouvent que les filles simples sont plus constantes en amours, et plus fermes, que les femmes et veufves; d'autant qu'elles ressemblent les personnes qui sont sur l'eau dans un bateau qui vient à s'enfoncer : ceux qui ne sçavent nager nullement, se viennent à prendre aux premieres branches qu'ils peuvent attrapper, et les tiennent fermement et opiniastrement, jusqu'à ce que l'on les soit venu secourir; les autres, qui sçavent bien nager, se jettent dans l'eau et bravement nagent, jusques à ce qu'elles en ayent atteint la rive : tout de mesme les filles; aussi-tost qu'elles ont attrappé un serviteur, lequel elles ont premier choisi, le tiennent et le gardent fermement, tellement qu'elles ne veulent desemparer, et l'aiment constamment, de peur qu'elles ont de n'avoir la liberté et commodité d'en pouvoir recouvrer un autre, comme elles voudroient : au-lieu que les femmes mariées ou veufves, qui sçavent les ruses d'amour, et qui sont expertes, et en ont les libertez et commoditez de nager dans des eaux sans danger, prennent tel party qu'il leur plaist; et si elles se faschent d'un serviteur, ou le perdent, en sçavent aussi-tost prendre un nouveau, ou en recouvrent deux : car à elles, pour un perdu, deux recouverts. Davantage, les pauvres filles n'ont pas les moyens, ny les biens, ny les escus, pour faire les acquets tous les jours de nouveaux serviteurs; car c'est tout ce qu'elles peuvent donner à leurs amoureux, que quelques petites faveurs de leurs cheveux,

ou petites perles, ou grains, ou bracelets, quelques petites bagues ou escharpes, et autres petits menus présents, qui ne coustent gueres. Car quelque fille, comme j'en ay veu, grande, de bonne maison, et riche héritiere qu'elle soit, elle est tenue si courte en ses moyens, ou de ses pere et mere, freres, parents, et tuteurs, qu'elle n'a pas les moyens de les departir à son serviteur, ny deslier gueres largement sa bourse, si ce n'est celle du devant : et aussi que d'elles-mesmes elles sont avares, quand ce ne seroit que cette seule raison, qu'elles n'ont gueres de quoy pour eslargir ; car la libéralité consiste et dépend du tout des moyens. Au-lieu que les femmes et veufves peuvent disposer de leurs moyens fort librement, quand elles en ont : et mesme, quand elles ont envie d'un homme, et qu'elles s'en viennent en amouracher et encapricher, elles vendroient et donneroient jusqu'à leur chemise, plustost qu'elles n'en tastassent ; à la mode des friants, et de ceux qui sont sujets à leur bouche, quand ils ont envie d'un bon morceau, il faut qu'ils en tastent, quoy qu'il leur couste au marché. Ces pauvres filles ne sont de mesme, lesquelles, selon qu'elles le rencontrent, ou bon ou mauvais, il faut qu'elles s'y arrestent.

J'en alléguerois une infinité d'exemples de leurs amours, et de leurs divers appetits et bizarres joüissances ; mais je n'aurois jamais finy. Et aussi que les contes n'en vaudroient rien, si on les nommoit, et par nom et par surnom : ce que je ne veux faire pour tout le bien du monde ; car je ne les veux scandaliser : et j'ay protesté de fuyr en ce livre tout scandale ; car on ne me sçauroit reprocher d'aucune mesdisance. Et pour alléguer des contes, et oster les noms, il n'y a nul mal ; et j'en laisse à deviner au monde les personnes dont il est question,

et bien souvent en penseront une, qui en sera l'autre.

Or, tout ainsi que l'on voit des bois de telles et diverses natures, que les uns bruslent tous verts, comme est le fresne, le fayan, et aussi-tost d'autres qui auroient beau estre secs, vieux et taillez de long-temps, comme est l'hommeau, le vergue, et d'autres, ne bruslent qu'à toutes les longueurs du monde : force autres, comme est le général naturel de tous bois secs et vieux, bruslent en leurs seicheresses et vieillesse si soudainement, qu'il semble qu'il soit plustost consommé et mis en cendre que bruslé. De mesme sont les filles, les femmes, et les veufves : les unes, dès-lors qu'elles sont en la verdeur de leur age, bruslent aisément et si bien qu'on diroit que, dès le ventre de leur mere, elles en rapportent la chaleur amoureuse et le putanisme : et ainsi que fit la belle Laïs de la belle Timande, sa putain de mere très-insigne ; jusques-là, qu'elle n'attend pas seulement le temps de maturité, qui peut estre à douze ou treize ans, qu'elle monte en amour, mesme plustost : ainsi qu'il advint, il n'y a pas douze ans, à Paris, d'une fille d'un patissier, laquelle se trouva grosse en l'age de neuf ans (a), si-bien qu'estant fort malade de sa grossesse, son pere en ayant porté de l'urine au médecin, ledit médecin dit aussi-tost qu'elle n'avoit autre maladie, si-non qu'elle estoit grosse. *Comment !* respondit le pere, *monsieur, ma fille n'a que neuf ans.* Qui fut esbahy ? ce fut le médecin. *C'est tout un*, dit-il : *pour le seur, elle est grosse.* Et l'ayant visitée de plus près,

(a) *Alberic de Rosate*, au mot *Matrimonium* de son *Dictionnaire*, rapporte un exemple tout pareil. *Barbatias* dit même quelque chose de plus, qu'un garçon de sept ans engrossa sa nourrice.

il l'a trouva ainsi; et ayant confessé avec qui elle avoit eu à faire, son galand fut puny de mort par la justice, pour avoir eu à faire à elle à un age si tendre, et l'avoir fait porter si jeunement. Je suis bien mary qu'il m'ait fallu apporter cet exemple, et le mettre ici; d'autant qu'il est d'une personne privée et de basse condition, pour ce que j'ay délibéré de n'eschafourer mon papier de si petites personnes, mais de grandes et hautes.

Je me suis un peu extravagué de mon dessein; mais par ce que ce conte est rare et inusité, je seray excusé; et aussi que je ne sçache point tel miracle advenu à nos grandes Dames d'Estat, que j'aye bien sceu: ouy bien qu'en tel age de neuf, de dix, de douze, et de treize ans, elles ayent porté et enduré fort aisément le masle, soit en fornication, soit en mariage, comme j'en alléguerois plusieurs exemples de plusieurs desvirginées en telles enfances, sans qu'elles en soient mortes, non pas seulement pasmées du mal, si-non du plaisir.

Surquoy il me souvient d'un conte d'un galand et beau Seigneur s'il en fut oncques, lequel est mort; et se plaignant un jour de la capacité de la nature des filles et femmes avec lesquelles il avoit négocié, il disoit, qu'à la fin il seroit contraint de rechercher les filles enfantines, et quasi sortantes hors du berceau, pour n'y sentir tant de vagues en si pleine mer, comme il avoit fait avec les autres, et pour plus à plaisir nager à un destroit. S'il eust addressé ces paroles à une grande et honneste Dame que je connois, elle luy eust fait la mesme response qu'elle fit à un Gentil-Homme de par le monde, qui, luy faisant une mesme complainte, elle luy respondit: *Je ne sais qui se doit plustost plaindre, ou vous autres hommes de nos capacitez et amplitudes, ou nous autres*

femmes de vos petitesses ou menuises, ou plustost petites menuiseries : car il y a autant à se plaindre en vous autres, que vous en nous. Que si vous portiés vos mesures pareilles à nos qualibres, nous n'aurions rien à nous reprocher les uns aux autres.

Celle-là parloit par vraye raison; et c'est pourquoy une grande Dame, un jour à la Cour, regardant et contemplant ce grand Hercule de bronze qui est en la fontaine de Fontainebleau, elle estant tenue sous les bras par un Gentil-Homme qui la conduisoit, elle luy dit que cet Hercule, encore qu'il fust très-bien fait et représenté, n'estoit pas si bien proportionné de tous ses membres comme il falloit; d'autant plus que celuy du mitan estoit par trop petit et par trop inesgal, et peu correspondant à son grand colosse de corps. Le Gentil-Homme luy respondit qu'il n'y trouvoit rien à redire de ce qu'elle luy disoit, si-non qu'il falloit croire que de ce temps les Dames ne l'avoient si grand comme du temps d'aujourd'huy.

Une très-grande Dame et Princesse (*) ayant sceu que quelques uns avoient imposé son nom à une grosse et grande colouvrine, elle demanda pourquoy? Il y en eut un qui respondit : *C'est par ce, madame, qu'elle a le calibre plus grand et plus gros que les autres.*

Si est-ce pourtant qu'elles y ont trouvé assez de remede, et en trouvent tous les jours assez, pour rendre leurs portes plus estroites, quarrées, et plus mal-aisées d'entrée; dont aucunes en usent, et d'autres non : mais, nonobstant, quand le chemin y est

(*) La Reine-Mere, *Catherine de Médicis*. L'auteur la nomme dans l'histoire des *Dames illustres*, où il fait le même conte.

bien battu et frayé souvent, par continuelle habitation et fréquentation, ou passages d'enfants, les ouvertures de plusieurs en sont tousjours plus grandes et plus larges. Je me suis là un peu perdu et desvoyé; mais puis que ç'a esté à propos, il n'y a point de mal, et je retourne à mon chemin.

Plusieurs autres filles y a-il, lesquelles laissent passer cette grande tendreur et verdeur de leurs ans, et en attendent les plus grandes maturitez et seicheresses; soit ou qu'elles sont de leur nature très-froides à leur commencement et à leur avénement, car il y en a et s'en trouve; soit ou qu'elles soient tenues de court; comme il est bien nécessaire à aucunes; car, comme dit le refrain Espagnol : *Vignas, e hinnas son muy malas, a guardar;* c'est-à-dire : *Les vignes et les filles sont fort difficiles à garder*, que pour le moins quelque passant, paysan, ou séjournant, n'en taste aucunes. Il en y a aussi qui sont immobiles, que tous les aquilons et vents d'un hyver ne sauroient esmouvoir ny esbranler. Il y a d'autres si sottes, si simples, si grossieres, et si ignares, qu'elles ne voudroient pas ouyr nommer seulement ce nom d'amour. Comme j'ay ouy parler d'une femme, qui faisoit de l'austere et réformée, que quand elle entendoit parler d'une putain, elle en évanouissoit soudain : et ainsi qu'on faisoit ce conte à un grand Seigneur devant sa femme, il disoit : que cette femme ne vienne donc pas céans; car si elle évanoüit pour ouyr parler des putains, elle mourra tout à trac céans pour en voir.

Il y a pourtant des filles, que lors qu'elles commencent un peu à sentir leur cœur, elles s'y apprivoisent si bien, qu'elles viennent manger aussi-tost dans la main. D'autres sont si dévotes et consciencieuses, craignant tant les commandements de Dieu

nostre Souverain, qu'elles renvoyent bien loin celuy d'amour. Mais pourtant en ay-je veu force de ces dévotes et patenostrieres, mangeuses d'images, et citadines ordinaires d'églises, qui, sous cette hypocrisie, couvoient et cachoient leurs feux; afin que, par telles feintes et faux semblants, le monde ne s'en apperçeust, et les estimast très-prudes, voire à demy-saintes. Mais bien souvent elles ont trompé le monde et les hommes.

Ainsi que j'ay ouy raconter d'une grande Princesse, voire Reyne, qui est morte, laquelle, quand elle vouloit attaquer quelqu'un d'amour, (car elle y estoit fort sujette,) commençoit tousjours ses propos par l'amour de Dieu que nous luy devons, et soudain les faisoit tomber sur l'amour mondain, et sur son intention qu'elle en vouloit à celuy auquel elle parloit, dont par après elle en venoit au grand œuvre, ou pour le moins à la quintessence. Et voilà comme nos dévotes, ou plustost bigotes, nous trompent; je dis ceux-là qui, peu rusez, ne connoissent leur vie.

J'ay ouy faire un conte, je ne sçay s'il est vray, mais un de ces ans se faisant une procession générale à une ville de par le monde, se trouva une femme, soit grande ou petite, en pieds nuds et grande condition (*), faisant de la marmiteuse plus que dix, et c'estoit en caresme : au partir de-là, elle s'en alla disner avec son amant, d'un quartier de chevreau et d'un jambon : la senteur en vint jusqu'à la ruë; on monta en-haut, et on la trouva en telle magnificence, qu'elle fut prise et condamnée de la promener par la ville avec son quartier d'agneau à la broche sur l'espaule, et le jambon pendu au col.

(*) *Apparemment*, contrition.

N'estoit-ce pas bien employé, de la punir de cette façon?

D'autres Dames y en a, qui sont superbes, orgueilleuses, qui dédaignent et le ciel et la terre par maniere de dire, qui rabtoüent les hommes et leurs propos amoureux, et les rechassent loin; mais à telles, il faut user de temporisement seulement, et de patience, et de continuation : car avec tout cela, et le temps, vous les mettrez et avez sous vous à l'humilité; estant le propre et superbe de la gloire, après avoir fait assez des siennes et monté bien haut, de descendre et venir au rabais : et mesme de ces glorieuses en ay-je veu aucunes, lesquelles bien souvent, après avoir bien desdaigné l'amour, et ceux qui leur en parloient, s'y rangeoient, les aimoient jusqu'à espouser aucuns qui estoient de basse condition, et nullement à elles en rien pareils. Et ainsi se joue amour d'elles, et les punit de leur outrecuidance, et se plaist de s'attaquer à elles plustost qu'à d'autres; car la victoire en est plus glorieuse, puis qu'elles surmontent la gloire.

J'ay connu d'autrefois une fille à la Cour, si entiere et si desdaigneuse, que, quand quelque habile et galand homme la venoit accoster, et la taster d'amour, elle luy respondoit si orgeuilleusement, en si grand mespris de l'amour, par paroles si rebelles et arrogantes, (car elle disoit des mieux,) que plus il n'y retournoit : et si, par cas fortuit, quelquefois on la vouloit accoster, et s'y prendre, comment elle les renvoyoit et rabtoüoit, et de paroles, et de gestes, avec mines desdaigneuses; car elle estoit très-habile. Enfin, l'amour la punit, et se laissa si bien aller à un qui l'engrossa quelques vingt jours avant qu'elle se mariast; et si pourtant c'est un qui n'estoit nullement comparable à force

autres honnestes Gentils-Hommes qui l'avoient voulu servir. En cela, il faut dire avec Horace : *Sic placet Veneri* ; c'est-à-dire : *C'est ainsi qu'il plaist à Vénus ;* et ce sont de ses miracles.

Il me vint en fantaisie une fois à la comédie, d'y servir une belle et honneste fille, habile, s'il en fut oncques, de fort bonne maison, mais glorieuse et fort haute à la main, dont j'estois amoureux extrémement. Je m'advisois de la servir et arraisonner aussi arrogamment comme elle me pouvoit parler et respondre ; car à brave, brave et demy. Elle ne s'en sentit pour cela nullement intéressée ; car en la menant de telle façon, je la loüois extresmement, d'autant qu'il n'y a rien qui amolisse plus un cœur dur d'une Dame, que la louange, autant de ses beautez et perfections, que de sa superbité : voire, luy disant, qu'elle luy séoit très-bien, veu qu'elle ne tenoit rien du commun ; et qu'une fille ou Dame, se rendant par trop privée et commune, ne se tenant sur un port altier, et sur une réputation hautaine, n'estoit bien digne d'estre ferme (*) ; et pour ce, que je l'en honorois davantage, et que je ne la voulois jamais appeller autrement que ma *gloire*. En quoy elle se pleut tant, qu'elle me voulut appeller son *arrogant.* Continuant ainsi tousjours, je la servis longuement ; et si me peut vanter, que j'eus part en ses bonnes graces autant ou plus que grand Seigneur de la Cour, qui la voulut servir. Mais un très-grand favory du Roy, brave certes et vaillant Gentil-Homme, me la ravit, et, par la faveur de son Roy, l'espousa. Et pourtant, tant qu'elle a vescu, telles alliances ont tousjours duré entre nous deux, et l'ay tousjours très-honorée. Je

(*) Servie.

ne sçay si je seray repris d'avoir fait ce conte ; car on dit volontiers, que tout conte fait de soy n'est pas bon : mais je me suis esgaré à ce coup, encore que dans ce livre j'en aye fait plusieurs de moy-mesme en toutes façons ; mais je tais le nom.

Il y a encore d'autres filles, qui sont de si joyeuse complexion, et qui sont si folastres, si endemenées, et si enjoüées, qui ne se mettent autres sujets en leurs pensées, qu'à songer à rire, à passer leur temps, et à folastrer, qu'elles n'ont pas l'arrest d'ouyr ny songer à autre chose, si-non à leurs petits esbattements. J'en ay connues plusieurs qui eussent mieux aymé ouyr un violon, ou danser, ou sauter, ou courir, que tous les propos d'amour : aucunes la chasse, si-bien qu'elles se pouvoient plustost nommer sœurs servantes de Diane, que de Vénus. J'ay connu un brave et galant seigneur, mais il est mort, qui devint si fort perdu de l'amour d'une fille et puis Dame, qu'il en mouroit : *Car*, disoit-il, *lors que je lui veux remonstrer mes passions, elle ne me parle que de ses chiens et de sa chasse ; si-bien que je voudrois de bon cœur estre métamorphosé en quelque beau chien ou levrier, ou que mon ame fust entrée dans leur corps, selon l'opinion de Pythagore, afin qu'elle se pust arrester à mon amour, et mon ame guérir de ma playe.* Mais après, il la laissa, car il n'estoit pas bon laquais, et ne la pouvoit suivre ny accompagner partout, où ses humeurs gaillardes, ses plaisirs et ses esbattements la conduisoient.

Si faut-il noter une chose, que telles filles, après avoir laissé leur poulinage, et jetté leur gourme (comme l'on dit) des poulains, et après s'estre ainsi esbattues au petit jeu, veulent essayer le grand, quoy qu'il tarde : et telle jeunesse ressem-

ble à celle de petits jeunes loups, lesquels sont tout jolis, gentils, et enjoüez en leur poil follet; mais venant sur l'age, ils se convertissent en malice, et à mal faire. Telles filles, que je viens de dire, font de mesme, lesquelles, après s'estre bien joüées et passé leurs fantaisies en leurs plaisirs et jeunesses, en chasses, en bals, en voltes, en courantes et en danses, ma foy, après, elles se veulent mettre à la grande danse, et à la douce carolle de la déesse d'amour. Bref, pour faire fin finale, il ne se voit gueres de filles, femmes, ou veufves, qui tost ou tard ne bruslent, ou en leurs saisons, ou hors de leurs saisons, comme tous bois, fors un qu'on nomme larix, duquel elles ne tiennent nullement.

Ce larix donc est un bois qui ne brusle jamais; et ne fait feu, ny flamme, ny charbon, ainsi que Jules César en fit l'expérience, retournant de la Gaule. Il avoit mandé à ceux du Piedmont de lui fournir vivres, et dresser estappes sur son grand chemin du camp. Ils luy obéyrent, fors ceux d'un chasteau appellé Larignum, où s'estoient retirez quelques méchants garnements qui firent des refusants et rebelles, si bien qu'il fallut à César rebrousser, et les aller assiéger. Approchant de la forteresse, il vit qu'elle n'estoit fortifiée que de bois, dont il s'en moqua; disant que soudain il l'auroit. Par-quoy commanda aussitost d'apporter force fagots et paille, pour y mettre le feu, qui fut si grand et fit si grande flamme, que bientost on en espéroit voir la ruine et destruction : mais après que le feu fut consommé, et la flamme disparue, tous furent bien estonnez; car ils virent la forteresse en mesme estat qu'auparavant, et en son entier, et point bruslée ny ruinée : dont il fallut à César qu'il s'aidast d'autre remede, qui

fut par sappe; ce qui fut cause que ceux de dedans parlementerent et se rendirent : et d'eux apprit César la vertu de ce bois larix, duquel portoit nom ce chasteau Larignum, par ce qu'il en estoit basti et fortifié.

Il y a plusieurs peres, meres, parents et marys, qui voudroient que leurs filles et femmes participassent du naturel de ce bois; ils en auroient leur esprit plus content, et n'auroient si souvent la puce en l'oreille, et n'y auroit tant de putains, ny de cocus. Mais il n'en est pas besoin : car le monde en demeureroit plus despeuplé, et y vivroit-on comme marbres, sans aucuns plaisirs ny sentiments, ce disoit quelqu'un et quelqu'une que je sçay; et nature demeureroit imparfaite, au-lieu qu'elle est très-parfaite, laquelle si nous suivons comme un bon capitaine, nous ne sortirons jamais du bon chemin.

Article III.

De l'Amour des Veufves.

Or, c'est assez parlé des filles; il est raison, maintenant que nous parlions de Mesdames les Veufves à leur tour. L'amour des veufves est bon, aisé et profitable; d'autant qu'elles sont en leur pleine liberté, et nullement esclaves des peres, meres, freres, parents et marys, ny d'aucune justice, qui plus est. On a beau faire l'amour à une veufve, et coucher avec elle, on n'en est point puny, comme l'on est des filles et des femmes. Mesme les Romains, qui nous ont donné la pluspart des loix que nous avons, ne les ont jamais

fait punir pour ce fait, ny en leur corps, ny en leurs biens : ainsi que je tiens d'un grand jurisconsulte, qui m'alléguoit là-dessus Papinian, ce grand jurisconsulte aussi ; lequel traitant de la matiere des adulterès, dit que si quelquefois par mesgarde on avoit compris sous ce nom d'adultere la honte de la fille ou de la veufve, c'estoit abusivement parler: et en un autre passage, il dit, que l'héritier n'a nulle reprimande ou esgard sur les mœurs de la veufve du deffunt, n'estoit que le mary en son vivant eust fait appeller sa femme en justice pour cela; car lors ledit héritier en pouvoit prendre arrements de la poursuite, et non autrement. Et de fait, on ne trouve point en tout le droit des Romains aucune peine ordonnée à la veufve, si-non à celle qui se remariroit dans l'an de son deuil, ou qui, ne se remariant, avoit fait enfant après l'onsiesme mois d'un mesme an, estimant le premier an de son veufvage estre affecté à l'honneur de son premier lit. Et, quant à son douaire, l'héritier ne luy eust sçeu faire perdre, quand bien elle eust fait toutes les folies du monde de son corps : et en alléguoit une belle raison, (celuy de qui je tiens cecy :) car si l'héritier, qui n'a aucun pensement que le bien, en luy ouvrant la porte pour accuser la veufve de ce forfait, et la priver de son dot, on l'ouvriroit tout d'une main à la calomnie; et n'y auroit veufve, si femme-de-bien fust-elle, qui pust se sauver des calomnieuses poursuites de ces galants héritiers, selon ces dires.

Comme je voy, les veufves Romaines avoient bon temps, et bons sujets, de s'esbattre : et ne se faut estonner, si une du temps de monsieur Aurele, ainsi qu'il se trouve en sa vie, comme elle alloit au convoy des funérailles de son mary, parmy ses

plus grands cris, sanglots, soupirs, pleurs, et lamentations, serroit la main si estroittement à celuy qui la tenoit et conduisoit, faisant signal par-là que c'estoit en nom d'amour et de mariage, qu'au bout de l'an, ne le pouvant espouser que par dispense, (ainsi que fut dispensé Pompée, quand il espousa la fille de César; mais elle ne se donnoit gueres qu'aux plus grands, comme j'ay ouy dire à un grand personnage:) il l'espousa, et cependant en tiroit toujours de bons brins, et empruntoit forces pains sur la fournée, comme l'on dit. Cette Dame ne vouloit rien perdre, mais se pourvoyoit de bonne heure; et pour cela, ne perdoit rien de son bien ny de son doüaire.

Voilà comme les veufves Romaines estoient heureuses, comme sont bien encore nos veufves Françoises, lesquelles, pour se donner à leur cœur et gentil corps joye, ne perdent rien de leurs droits, bien que, par les Parlements, il y en ait eu plusieurs causes desbattues. Ainsi que je sçay un grand et riche Seigneur de France, qui fit long-temps plaider sa belle-sœur sur son dot, luy imposant sa vie estre un peu lubrique, et quelque autre crime plus grief que celuy meslé parmy; mais nonobstant elle gagna son procès, et fallut que le beau-frere la dotast très-bien, et luy donnast ce qui luy appartenoit : mais pourtant l'administration de son fils et fille luy fut ostée, d'autant qu'elle se remaria; à quoy les Juges et grands Sénateurs des Parlements ont esgard, ne permettant aux veufves, qui convolent au second mariage, la tutelle de leurs enfants. Et encore il n'y a pas long-temps, que je sçay deux veufves d'assez bonne qualité, qui ont emporté leurs filles mineures, s'estant remariées, par-dessus leurs beaux-freres, et autres de leurs parents; mais aussi elles furent grande-

ment secourues des faveurs du Prince, qui les entretenoit. Mais de ces sujets meshuy je m'en desparts d'en parler, d'autant que ce n'est pas ma profession; et que pensant dire quelque chose de bon, possible ne dirois-je rien qui vaille : je m'en remets à nos grands législateurs.

Or, de nos veufves, les unes se plaisent à tourner encore en mariage, et en resonder encore le guay, comme les mariniers, qui sauvez de deux, trois, ou quatre naufrages, retournent encore à la mer : et comme font encore les femmes mariées, qui, en leur mal d'enfant, jurent, protestent, de n'y retourner jamais, et que jamais homme ne leur fera rien; mais elles ne sont pas plustost purifiées, les voilà encore au premier branle. Ainsi qu'une Dame Espagnolle, laquelle, estant en mal d'enfant, se fit allumer une chandelle de Nostre-Dame de Montferrat, qui aide fort à enfanter, pour la vertu de la dite Nostre-Dame. Toutefois ne laissa d'avoir de grandes douleurs, et à jurer que plus jamais elle n'y retourneroit. Elle ne fut pas plustost accouchée, qu'elle dit à la femme, qui la luy donnoit allumée : *Serra esto cabillo de candela para otra vez*; c'est-à-dire : *Serrez ce bout de chandelle pour une autre fois.*

D'autres Dames ne se veulent marier; et de celles qui n'en veulent point, plusieurs y en a, et y en a eu, lesquelles, venues en viduïté sur le beau de leur age, s'y sont contenues. Nous avons veu la Reyne-mere, en l'age de trente-sept à trente-huit ans, estant tombée veufve, qui s'est toujours contenue veufve : et bien qu'elle fust belle, bien agréable et très-aimable, ne songea pas tant seulement à un seul pour l'espouser. Mais l'on me dira aussi, qui eust-elle sçeu espouser, qui eust esté sortable à sa grandeur, et pareil à ce grand Roy Henry, son feu Seigneur et

et mary, et qu'elle eust perdu le gouvernement du royaume, qui valoit mieux que cent marys, et dont l'entretien en estoit bien meilleur et plus plaisant. Toutefois il n'y a rien que l'amour ne fasse oublier; et d'autant est-elle à loüer, et à estre recoudée au temple de la gloire et immortalité, de s'estre vaincue et commandée : et n'avoir fait comme une Reyne blanche (1), laquelle, ne se pouvant contenir, vint à espouser son maistre-d'hostel, qui s'appelloit le sieur de Rabaudange; ce que le Roy son fils pour le commencement trouva fort estrange et amer : mais pourtant, parce qu'elle estoit sa mere, il excusa et pardonna audit Rabaudange (2) pour l'avoir espousée, en ce que, le jour, devant le monde, il la servoit tousjours de maistre-d'hostel, pour ne priver sa mere de sa grandeur et majesté; et la nuict, elle en feroit ce qu'elle voudroit, s'en serviroit, ou de valet, ou de maistre, remettant cela à leurs discrétions et volontez et de l'un et de l'autre : mais

(1) C'est-à-dire, *Doüairiere*, apparemment la même sur laquelle on a, du poëte *Jean Secundus*, l'épigramme insérée dans la Rem. A. Δ. du *Dictionnaire critique de Bayle*, Art. Buridan. On a appellé en France *Reyne blanche*, la Reyne veuve du Roy dernier mort; et cela parce qu'elle portoit le deuil en habit *blanc*, ou du moins bordé de *blanc*, et en coëffure *blanche*. Voyez *H. Etienne*, p. 246 et suiv. de ses *Dialogues du Nouv. Lang. Fr. Ital.* *Paquier*, L. 2. ch. 18 de ses *Recherches*, prétend que c'est en mémoire de la Reyne *Blanche*, mere de S. Loüis. Celle dont *Brantome* parle ici, pourroit aussi-bien être la Duchesse Doüairiere d'Orléans, mere du Roy *Louis XII*, laquelle, veuve, avoit effectivement épousé un de ses domestiques.

(2) *Guichardin*, L. 18 sur l'an 1537, parle d'un *Rabaudanges*, envoyé au Pape par *François I.* Si c'est celui de *Brantome*, la *Reyne blanche* sera la mere de ce Prince, *Loüise de Savoye*, laquelle ne fut pourtant jamais Reyne.

pensez qu'il commandoit; car quelque grande qu'elle soit, venant-là, elle est tousjours subjuguée par le supérieur, selon le droit de la nature, et de l'argent en cela. Je tiens ce conte du feu grand Cardinal de Lorraine dernier, lequel le faisoit à Poissy au Roy François second, lorsqu'il fit les dix-huit Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel, nombre très-grand, non encore veu, ny jamais ouy jusqu'alors : et, entre autres, il y eut le Seigneur de Rabaudange, fort vieux, lequel on n'avoit veu de long-temps à la Cour, si-non à aucuns voyages de nos autres guerres, s'estant retiré dès la mort de monsieur de Lautrec, de tristesse et de despit, comme l'on voit souvent, pour avoir perdu son bon maistre, duquel il estoit capitaine de sa garde, au voyage du royaume de Naples, où il mourut : et disoit encore monsieur le Cardinal, qu'il pensoit que ce monsieur de Rabaudange estoit venu et descendu de ce mariage. Il y a quelque temps qu'une Dame de France espousa son page, aussi-tost qu'elle l'eut jetté hors de page, et qui s'estoit assez contenue en viduïté (*).

Or, c'est assez parlé de ces veufves. Parlons maintenant d'autres, qui sont celles qui, abhorrans les vœux et réformations des secondes nopces, s'en accommodent, et réclament encore le doux et plaisant Dieu Hymenée. Il y en a les unes, qui, par trop amoureuses de leurs serviteurs, durant la vie de leurs marys, y songent desja avant qu'ils soient morts, et projettent entre elles et leurs serviteurs, comment ils s'y comporteroient. *Ha !* disent-elles, *si mon*

(*) Il y avoit ici les éloges de plusieurs veuves de très-haut rang, et entre autres de cinq Princesses respectables de la maison d'Autriche. On les a transportés à la fin du volume des *Dames Illustres*, comme en un lieu plus convenable.

mary estoit mort, nous ferions cecy, nous ferions cela; nous vivrions de cette façon; nous nous accommoderions de cette autre; et ainsi si accortement, que l'on ne se douteroit jamais de nos amours passez : nous ferions une vie si plaisante; après nous irions à Paris, à la Cour; nous nous entretiendrions si bien, que rien ne nous sçauroit nuire. Vous feriés la cour à une telle, et moy à un tel : nous aurions cecy du Roy, nous aurions cela. Nous ferions pourvoir nos enfants de tuteurs et curateurs : nous n'aurions à faire de leurs biens ny affaires, et ferions les nostres; ou bien nous jouïrions de leurs biens, attendant leur majorité. Nous aurions les meubles et ceux de mon mary. Pour le moins, cela ne sçauroit manquer; car je sçay où sont les titres et escrits, et force autres paroles. Bref, qui seroit plus heureux que nous?

Voilà les beaux desseins que font ces femmes mariées à leurs serviteurs avant le temps, dont aucunes y en a, qui ne les font mourir que par souhaits, par paroles, que par espérance et attentes : et autres y en a qui les advancent de gagner le logis mortuaire, s'ils tardent trop; de quoy nos Cours de Parlements en ont eu, et en ont tous les jours, tant de causes par-devant elles, qu'on ne sçauroit dire. Mais le meilleur et le plus est, qu'elles ne font pas comme une Dame d'Espagne, laquelle, estant très-mal traitée de son mary, elle le tua, et puis après elle se tua, ayant fait avant cette épitaphe, qu'elle laissa sur la table de son cabinet, escrite de sa main.

A qui jaze qui hà buscádo una muger,
Y con ella casado, no l'ha pódido hazer muger.
A las otras, no a my, cerca my, dona contentamiento,
Y por este, y su flaquezza y atrevimiento,
Yo lo he matado,

Por le dar pena de su pecado:
Y a my tan bien, por falta de my juyzio,
Y por dar fin a la mal-advantura qu'io avio.

C'est-a-dire:

» Icy gist, qui a cherché une femme, et ne l'a » pu faire femme : aux autres, et non à moy, » près de moy, donnoit contentement : et pour » cela, et pour sa lascheté et outre-cuidance, je » l'ay tué, pour luy donner la peine de son péché : » et à moy aussi je me suis donné la mort, par » faute d'entendement, et pour donner fin à la mal- » adventure que j'avois. »

Cette Dame se nommoit Dona Magdalena de Soria, laquelle, selon aucuns, fit un beau coup de tuer son mary, pour le sujet qu'il luy avoit donné; mais elle fit aussi bien de la sotte de se faire mourir : aussi l'advoue-elle bien, que pour faute de jugement elle se tua. Elle eust mieux fait de se donner du bon temps par après, si ce n'estoit qu'elle eust possible craint la justice, et avoit-elle peur d'en estre resprise, et pour ce aima mieux triompher de soy-mesme, que d'en bailler la gloire à l'authorité des Juges. Je vous asseure qu'il y en a eu, et y en a qui sont plus accortes que cela; car elles joüent leur jeu si finement, que voilà les marys trespassez, et elles très-bien vivantes, et fort accordantes avec leurs galants serviteurs, pour faire avec eux non pas *Gode mihi*, mais *Gode chere*.

Il y a d'autres veufves qui sont plus sages, vertueuses, et plus aimantes leurs marys, et point envers eux cruelles; car elles les regrettent, les pleurent, les plaignent à telle extrémité, qu'à les voir,

on ne les jugeroit pas vivre une heure après. *Ha ! ne suis-je pas* (disent-elles) *la plus malheureuse du monde, la plus infortunée, d'avoir perdue chose si précieuse ? Dieu ! pourquoy ne m'envoyes-tu la mort à cette heure, pour le suivre de près ? Non, je ne veux plus vivre après luy ; car et que me peut-il jamais rester et advenir au monde qui me puisse donner allégement ? Si ce n'estoient ses petits enfants qu'il m'a laissés pour gages, et qui ont besoin encore de quelque soutien, non je me tueray toute à cette heure. Que maudite soit l'heure que je fus jamais née ! Au moins, si je le pouvois voir en phantosme, ou par visions, ou par songes, encore aurois-je trop d'heur. Ah, mon cœur ! Ah, mon ame ! n'est-il pas possible que je te suive ? Ouy, je te suivray quand à part de tout le monde je me deffairois toute seule. Hé ! qui seroit la chose qui me pourroit soutenir la vie, ayant fait la perte inestimable de toy ; que toy vivant, je n'aurois d'autre sujet que de vivre, et toy mourant, de mourir ? Et moy, ne vaut-il pas mieux que je meure maintenant en ton amour, en ta grace, et en ma gloire, et en mon contentement, que de traisner une vie si fascheuse, et malheureuse, et nullement loüable ? Ha, Dieu ! que j'endure de maux et tourments pour une absence : et que j'en seray délivrée, si je te vais voir bien tost, et comblée de grands plaisirs ! Hélas ! il estoit si beau, il estoit si aimable, il estoit si parfait en tout, il estoit si brave, si vaillant. C'estoit un second Mars, un second Adonis : qui plus est, il m'estoit si bon, il m'aimoit tant, il me traitoit si bien. Bref, le perdant, j'ay perdu tout mon heur !*

Ainsi vont disant nos veufves desplorées, telles et une infinité d'autres paroles après la mort de leurs marys. Les unes d'une façon, les autres d'une

autre : les unes desguisées d'une sorte, les autres de l'autre; mais pourtant toujours approchantes de celles que je viens de produire : les unes despitent le ciel, les autres maugréent la terre : les unes blasphement contre Dieu, les autres maudissent le monde; les unes font des évanoüissements, les autres contrefont les mortes : les unes font des transies, les autres les folles, les forcenées, et hors de leurs sens, qui ne connoissent personne, qui ne veulent manger, qui ne veulent parler. Bref, je n'aurois jamais fait, si je voulois spécifier toutes leurs méthodes hypocrites et dissimulées, dont elles usent pour monstrer leur deuil et ennuy au monde. Je ne parle pas de toutes, mais d'aucunes, voire de plusieurs en pleurier et en nombre.

Leurs consolants et consolantes, qui n'y pensent point en mal, et y vont à la bonne routine, y perdent leur escrime, et ne gagnent rien d'aucuns : et d'aucuns de ceux-là, quand ils voyent que leur patiente et leur dolente ne fait pas bien son jeu, ny la grimacée, les instruisent : Comme une Dame de par le monde que je sçay, qui disoit à une autre, qui estoit sa fille : *Faites l'esvanouye, m'amie; vous ne vous contraignez pas assez.*

Or, après tous ces grands mysteres joüez, et ainsi qu'un grand torrent après avoir fait son cours et violent effort, se vient à remettre, et retourner à son berceau, comme une riviere, qui aussi a esté desbordée; ainsi aussi voyez-vous ces veufves se remettre et retourner à leur premiere nature, reprendre leurs esprits, peu-à-peu se hausser en joye, songer au monde. Au-lieu de testes de mort qu'elles portoient, ou peintes, ou gravées, et eslevées; au-lieu d'os de trespassez mis en croix, ou en lacs mortuaires; au-lieu de larmes, ou de jayet ou d'or

maillé, ou en peinture, vous les voyez convertir en peintures de leurs marys, portées au col, accommodées pourtant de testes de mort, et larmes peintes en chiffres, en petits lacs, bref, en petites gentillesses, desguisées pourtant gentiment, que les contemplants pensent qu'elles les portent, et prennent plus pour le deuil des marys, que pour la mondanité. Puis, après tout, ainsi qu'on void les petits oiseaux, quand ils sortent du nid, ne se mettre du premier coup à la grande volée, mais voletans de branche en branche, apprennent peu-à-peu l'usage de bien voler : ainsi les veufves, sortans de leur grand deuil desespéré, ne le monstrent au monde si-tost qu'elles l'ont laissé, mais peu-à-peu s'émancipent, et puis tout-à-coup jettent, et le deuil, et le froc de leur grand voile, sur les orties, comme on dit ; et mieux que devant reprennent l'amour en leur teste, et ne songent à rien tant qu'à un second mariage, ou autre lasciveté : et voilà comment leurs grandes violences n'ont point de durées. Il vaudroit mieux qu'elles fussent plus posées en leurs tristesses.

J'ay connu une très-belle Dame, laquelle, après la mort de son mary, vint à estre si esplorée et desespérée, qu'elle s'arrachoit les cheveux, se tiroit la peau du visage et de la gorge, l'allongeant tant qu'elle pouvoit ; et quand on luy remonstroit le tort qu'elle faisoit à son beau visage : *Ha, Dieu! que me dites-vous ?* (disoit-elle) *Que voulez-vous que je fasse de ce visage ?* Au bout de huit mois après, ce fut-elle qui s'accommoda de blanc et de rouge d'Espagne, les cheveux bien poudrez ; qui fut un grand changement.

J'allegueray là-dessus un bel exemple, qui pourra servir à semblable, d'une belle et honneste Dame

d'Ephese, laquelle ayant perdu son mary, il fut impossible à ses parents et amys de luy trouver aucune consolation, si-bien que, accompagnant son mary à ses funérailles, avec une infinité de regrets, de sanglots, de cris, de plaintes, et de larmes, après qu'il fut mis et colloqué dans le charnier où il devoit reposer, elle, en despit de tout le monde, s'y jetta, jurant et protestant de n'en partir jamais, et que là elle se vouloit laisser aller à la faim, et là finir ses jours auprès du corps de son mary : et de fait, fit cette vie l'espace de deux ou trois jours. La fortune sur ce voulut, qu'il fut exécuté un homme de là, et pendu pour quelque forfait dans la ville, et après fut porté hors de la ville au gibet accoustumé, où il falloit que tels corps pendus et exécutez fussent gardez quelques jours soigneusement pour servir d'exemple, afin qu'ils ne fussent de-là enlevés. Ainsi donc qu'un soldat estoit à garde de ce corps, et estoit en sentinelle et escoute, il ouyt là-près une voix desplorame, et s'en approchant vid que c'estoit dans le charnier, où estant descendu, il y apperçeut cette Dame belle comme le jour, toute esplorée et lamentante; et advançant à elle, se mit à l'interroger de la cause de sa désolation, qu'elle luy déclara benignement : se mettant à la consoler là-dessus, n'y pouvant rien gagner pour la premiere fois, y retourna pour la deuxiesme et troisiesme, et fit si bien, qu'il la gagna, la remit peu à peu, luy fit essuyer ses larmes, et entendant la raison, se laissa si bien aller, qu'il en jouyt par deux fois, la tenant couchée sur le cercueil mesme du mary; puis après se jurerent mariage : ce qu'ayant accomply très-heureusement, le soldat s'en retourna par son congé à la garde de son pendu; car il y alloit de la vie. Mais tout ainsi

qu'il avoit esté bien heureux en cette belle entreprise et exécution, le malheur fut tel pour luy, que, cependant qu'il s'y amusoit par trop, voicy venir les parents de ce pauvre corps au hazard, pour le despendre, s'ils n'y eussent trouvé des gardes; et n'y en ayant point trouvé, le despendirent aussitost et emporterent de vistesse pour l'enterrer où ils pourroient, afin d'estre privez d'un tel deshonneur et spectacle, ord et sale à leur parenté. Le soldat, ne voyant ny ne trouvant plus le corps, s'en vint courant desesperé à sa Dame, luy annoncer son infortune, et comment il estoit perdu, d'autant que la loy de-là portoit, que quiconque soldat s'endormoit en garde, et qui laissoit emporter le corps, devoit estre mis en sa place et estre pendu, et que pour ce il couroit cette fortune. La Dame, qui auparavant avoit esté consolée de luy, et avoit besoin de consolation pour elle, s'en trouva garnie à propos pour luy, et pour ce luy dit : *Ostez-vous de peine, et venez-moy seulement aider, pour oster mon mary de son tombeau, et nous le mettrons et pendrons au lieu de l'autre, et par ainsi le prendra-on pour l'autre.* Tout ainsi qu'il fut dit, tout ainsi fut-il fait : encore dit-on que le pendu ne devant avoir eu une oreille coupée ; elle en fit de mesme, pour représenter mieux l'autre. La Justice vint le lendemain, qui n'y trouva rien à dire, et par ainsi sauva son galand par un acte et opprobre fort vilain à son mary : elle, dis-je, qui l'avoit tant pleuré et regretté, qu'on n'eust jamais espéré si ignominieuse issuë.

La premiere fois que j'ouys cette histoire, ce fut de monsieur d'Aurat, qui la conta au brave monsieur du Gua, et à quelques-uns qui disnoient avec luy, laquelle monsieur du Gua sçeut très-bien relever et

remarquer; car c'estoit l'homme du monde qui aimoit mieux un bon conte, et le sçavoit mieux faire valoir. Et sur ce point, estant allé à la chambre de la Reyne-mere, il vid une belle jeune veufve, qui ne venoit que d'estre faite, et de frais esmoulue, et fort esplorée; son voile bas jusqu'au bout du nez, piteuse, marmiteuse, avare de paroles à un chacun. Soudain monsieur me dit : *Voy celle-là. Avant qu'il soit un an, elle fera un jour de la Dame d'Ephese.* Ce qu'elle fit, non pas si ignominieusement du tout ; mais elle espousa un homme de peu, et comme monsieur du Gua le prophétisa. Et me dit de mesme monsieur de Beaujayeux (*), valet-de-chambre de la Reyne-mere, et le meilleur violon de la chrestienté. Il n'estoit pas parfait seulement en son art, et en la musique; mais il estoit de fort gentil esprit, et sçavoit beaucoup, et surtout de fort belles histoires et beaux contes, et point communs, mais très-rares; et n'en estoit point chiche à ses plus privez amis : et en contoit quelques-uns des siens; car en son temps, il avoit veu et eu de bonnes adventures d'amour. Car avec son art excellent, et son esprit bon et audacieux, deux instruments bons pour l'amour, il pouvoit faire beaucoup. Monsieur le Mareschal de Brissac l'avoit donné à la Reyne-mere, estant Reyne Régente, et luy avoit envoyé de Piedmont avec sa bande de violons très-exquise, toute complette; et luy s'appelloit Baltazatin : depuis il changea de nom. C'est luy qui composoit ces beaux ballets, qui ont esté toujours dansez à la Cour. Il

(*) Balthasar de Beaujoïeux, surnommé *Balthasarin*, chargé de l'exécution de la plupart des ballets de la Cour sous Henri III. La Croix du Maine lui attribue la composition de celui des noces du Duc de Joyeuse, imprimé *à Paris, chez le Roy et Ballard*, en 1582, *in-4°*.

estoit fort amy de monsieur du Gua et de moy, et souvent causions ensemble, et tousjours nous faisoit quelque beau conte, mesme de l'amour et des ruses des Dames, dont il nous fit celuy-là de cette Dame Ephesienne, que nous avons (*) desja sçeu par monsieur d'Aurat, comme j'ay dit, qui disoit le tenir de Lamoridius ; et depuis je l'ay leu dans le livre des funérailles, très-beau certes, dédié à feu monsieur de Savoye.

Je me fusse passé, ce dira quelqu'un, d'avoir fait cette digression. Ouy ; mais je voulois parler de mon amy en cela, lequel souvent me faisoit souvenir, quand il voyoit quelques-unes de nos veufves esplorées : *Voilà* (disoit-il) *qui joüera un jour le rolle de nostre Dame d'Ephese, ou bien elle l'a desja joüé* : et certes ce fut une estrange tragi-comédie, pleine de grande inhumanité, d'offenser si cruellement son mary.

Elle ne fit pas comme une Dame de nostre temps, que j'ay ouy dire, laquelle, son mary mort, elle luy coupa ses parties du devant ou du mitan, jadis d'elle tant aimées, et les embauma, aromatisa, et odorifera de parfums et poudres musquées et très-odoriférantes, et puis, les enchassa dans une boëte d'argent doré, qu'elle garda, et conserva comme une chose très-prétieuse. Pensez qu'elle les visitoit quelquefois en commémoration éternelle. Je ne sçay s'il est vray ; mais le conte en fut fait au Roy, qui le refit à plusieurs autres de ses plus privez : et j'ay ouy dire à luy, qu'au massacre de la Saint Barthelemy, fut tué le Seigneur de Pleuvian, qui en son temps avoit esté brave soldat, et en la guerre de Toscane sous monsieur de Soubise, et en la guerre

(1) Ayions.

civile, comme il le fit bien paroistre en la bataille de Jarnac, commandant à un régiment, et dans le siege de Niort. Quelque temps après, le soldat qui le tua, dit et remonstra à sa femme, toute esperdue de pleurs et d'ennuys, qui estoit riche et belle, que s'il ne l'espousoit, qu'il la tueroit, et luy feroit passer le pas de son mary, car en cette feste, tout estoit de guerre et cousteau. La pauvre femme, qui estoit encore belle et jeune, pour se sauver la vie, fut contrainte de faire, et nopces, et funérailles, tout ensemble. Encore estoit-elle excusable; car qu'eust peu faire moins une pauvre femme fragile et foible, si ce n'eust esté de se tuer elle-mesme, ou tendre sa belle poictrine à l'espée du meurtrier? Mais le temps n'est plus, belle bergeronnette; il ne se trouve plus de ces folles et sottes de jadis. Aussi que nostre saint Christianisme nous le deffend; ce qui sert beaucoup aujourd'huy à nos veufves d'excuse, qui disent, que s'il n'estoit deffendu de Dieu, elles se tueroient, et par ainsi couvrent leur mommon.

Au-dit massacre de la Saint Barthelemy fut faite une veufve par la mort de son mary, tué comme les autres. Elle en eut un tel extrême regret, que, quand elle voyoit un pauvre catholique, encore qu'il n'eust esté de la feste, elle se pasmoit quelquefois, ou le regardoit en horreur et haine comme la peste. D'entrer dans Paris, voire de deux lieues à la ronde, il n'en falloit point parler; car ses yeux ny son cœur ne le pouvoient souffrir: que dis-je de la voir? Non pas d'en ouyr parler. Au bout de deux ans, elle s'y résoud, vint saluer la bonne ville, et s'y pourmener et visiter le palais dans son coche; mais de passer par la ruë de Huchette, où son mary avoit esté tué, plustost la mort ou le feu, dans lequel elle se fust plustost jettée et précipitée, que dans cette ruë:

comme fait le serpent, qui abhorre si fort l'ombre d'un fresne, qu'il aime mieux se hazarder dans un feu bien ardent (comme dit Pline) que dans cette ombre tant odieuse à luy. Si bien que le feu Roy, y estant, disoit à Monsieur, qu'il n'avoit veu femme si hagarde en sa perte et en sa douleur, que celle-là; et enfin, il la faudroit abattre, pour la chapperonner, comme les oiseaux hagards. Mais au bout de quelque temps, il dit, que d'elle-mesme elle s'estoit assez gentiment apprivoisée; de sorte que d'elle-mesme elle se laissa fort bien et privément chapperonner, sans l'abattre que de soy-mesme. Que fit-elle dans un peu de temps après? Ce fut-elle qui voit Paris de très-bon œil, qui l'embrasse, qui s'y pourmeine, qui l'arpente et deçà et delà, et de longueur et de largeur, et de droit et de travers, sans respect d'aucun serment: et puis fiés-vous en elles! Un jour moy tournant d'un voyage absent de la Cour de huit mois, ayant fait la révérence au Roy, je vis entrer dans la salle du Louvre cette veufve, tant parée, tant attifée, accompagnée de ses parentes et amyes, comparoistre devant le Roy, les Reynes, et toute la Cour, et là recevoir les premiers ordres de mariage, qui sont les fiançailles, des mains d'un Evesque de Digne, grand-aumosnier de la Reyne de Navarre. Qui fut esbahy? ce fut moy: mais, à ce qu'elle me dit après, elle fut esbahye davantage, quand, sans y penser, elle me vid en cette noble assistance des fiançailles, la regardant et roulant de mes yeux finement, me souvenant de ses serments et mines que je luy avois veu faire. Et elle de mesme me regarda fort; car je luy avois esté serviteur, et pour mariage: pensant, ce luy sembloit, que j'estois là arrivé à propos, et avoit pris la poste exprès, pour me produire à jour nommé là, pour luy servir de tesmoin et juge, et la condamner

en cette cause. Et me dit et jura, qu'elle eust voulu avoir baillé dix mil escus de son bien, et que je ne fusse comparu-là, qui luy aidois à juger sa conscience.

J'ay connu une grande Dame Comtesse et veufve, de très-haut lieu, laquelle en fit de mesme; car estant huguenotte fort et ferme, accorda mariage avec un fort honneste Gentil-Homme catholique; mais le malheur fut, qu'avant l'accomplissement, une fievre pestilente la saisit à Paris si contagieusement, qu'elle luy causa la mort. Et estant sur ses arteres (*), se perdit fort en grands regrets, jusqu'à dire: *Hélas! faut-il qu'en une si grande ville, où toute science abonde, ne se puisse trouver un médecin qui me guérisse? Hé! qu'il ne tienne point à argent; car je luy en donneray prou. Au moins, si ma mort se fust ensuivie après mon mariage accomp'y, et que mon mary m'eust connue avant, combien je l'aimois et honorois!* Sofonisbe dit autrement; car elle se repentit d'avoir fiancé avant de boire le poison. Et ainsi disant (cette Comtesse) et plusieurs autres semblables paroles, se tourna de l'autre costé du lit, et mourut. Que c'est de la ferveur d'amour! d'aller se ressouvenir, en un passage stygien et oublieux, des plaisirs et fruits amoureux, dont elle en eust bien voulu taster encore, avant que de sortir du jardin.

Or, si ces Dames huguenottes ont fait tels traits, j'ay bien connu des Dames catholiques qui en ont fait de pareils, et ont espousé des huguenots, après en avoir dit pis que pendre, et d eux, et de leur religion. Si je les voulois mettre en place, je n'aurois jamais fait. Voilà pourquoy les veufves doivent estre sages, et ne braire tant au commencement de leur

(*) Alteres.

veufvage, de crier, de tourmenter, de faire tant d'éclairs, de tonnerres, pluyes de leurs larmes, pour après faire ces belles levées de bouclier, et s'en faire moquer : il vaut mieux en dire moins, et en faire plus. Mais elles disent là-dessus : *Et bien, pour le commencement, il faut faire de la resoluë comme un meurtrier, de l'effrontée, de l'assurée, à boire toute honte. Cela dure quelque peu ; mais cela passe : après qu'on m'a mis sur le bureau, on me laisse, et en prend-on une autre.*

J'ai leu dans un petit livre Espagnol, de Victoria Colonne, fille de ce grand Fabrice Colonne, et femme de ce grand marquis de Pescayre, le nonpair de son tems. Après qu'elle eut perdu son mary, Dieu sçait qu'elle entra dans un tel desespoir de douleur, qu'il fut impossible de luy donner ny invoquer aucune consolation ; et quand on luy en vouloit à sa douleur appliquer quelqu'une, ou vieille ou nouvelle, elle leur disoit : *Et sur quoy me voulez-vous consoler ? Sur mon mary mort ? Vous vous trompez : il n'est pas mort ; car il est encore tout vivant et tout grouillant dans mon ame. Je l'y sens tous les jours, et toutes les nuicts revivre, remuer, et renaistre.* Ces paroles certes eussent esté belles, si, au bout de quelque temps, ayant pris congé de luy, et l'ayant envoyé pourmener par de-là l'Acheron, elle ne se fust remariée avec l'abbé de Farfe, certes fort dissemblable à son grand Pescayre. Je ne veux point dire en race, car il étoit de la noble maison des Ursins, laquelle vaut bien autant, et est autant ancienne ou plus, que celle d'Avalos. Mais les effets de l'un à l'autre n'alloient à la balance ; car ceux de Pescayre estoient incomparables, et sa valeur inestimable : encore que le dit abbé fist de grandes preuves de sa personne, en s'employant fort fidelement et

vaillamment pour le service du Roi François; mais c'estoit en forme de petites, couvertes, et légeres deffaites, et contraires à celles de l'autre ; puisqu'il les avoit faites grandes, descouvertes, avec des victoires très-signalées. Aussi la profession des armes de l'autre, accommencée et accoutumée dès le jeune age, et continuée ordinairement, devoit bien surpasser de bien loin celle d'un homme d'église, qui tard s'estoit mis au mestier : non que je veuille pour cela mal-dire d'aucuns voüez à Dieu et à son église, qu'ils ont rompu le vœu, et quitté la profession, pour empoigner les armes; car je ferois tort à tant de braves capitaines qui l'ont esté, et ont passé par-là.

César Borgia, duc de Valentinois, n'a-il pas esté auparavant cardinal ? qui a esté un si grand capitaine que Machiavel, le vénérable précepteur des princes et des grands, le met pour exemple, et pour rare miroir à tous les autres pareils, de l'ensuivre et s'y mirer. Nous avons eu monsieur le Mareschal de Foix, qui a esté d'église, et se nommoit avant le protonotaire de Foix, qui a esté un très-grand capitaine. Monsieur le mareschal Strozzy estoit voüé à l'église : et pour un chapeau rouge qui luy fut desnié, quitta la robbe, et se mit aux armes. Monsieur de Salvoison, dont j'ay parlé, (qui l'a suivy de près, voire en titre de grand capitaine, eust marché avec luy, s'il eust esté d'aussi grande maison, et parent de la Reyne,) fut en sa premiere profession traisnant la robbe longue; et pourtant quel capitaine a-il esté ? Ce fust esté l'incomparable, s'il eust plus vescu. Le mareschal de Bellegarde, n'a-il pas porté le bonnet quarré, qu'un longtemps on appelloit le Prévost d'Ours? Feu monsieur Danguien (1), qui mourut en la bataille de Saint-

(1) D'Enguïen.

Quentin,

avoit esté évesque. Monsieur le chevalier de Bonnivet de mesme. Et ce galant homme, monsieur de Martigues, avoit esté aussi d'église. Bref, une infinité d'autres, desquels je ne pourrois emplir ce papier. Si faut-il que je loue les miens, et non sans un très-grand sujet. Le capitaine Bourdeille, mon frere, le Rodomont jadis du Piedmont, en tout fut dédié à l'église aussi; mais n'y connoissant son naturel propre, changea sa grande robbe à une courte, et en un tourne-main se rendit un des bons capitaines et des vaillants du Piedmont; et s'en alloit très-grand et en une très-belle vogue, sans qu'il mourut, hélas! en l'age de vingt-cinq ans. De nostre temps en nostre Cour, nous en avons tant veus, et mesme le petit monsieur de Clermont-Tallard, lequel j'ay veu abbé de Bon-Port, et depuis ayant quitté l'abbaye, a esté veu parmy nos armées et en nostre Cour, un des braves, vaillants et honnestes hommes que nous eussions; ainsi qu'il le monstra très-bien à sa mort, qu'il acquit si glorieusement à la Rochelle, la premiere fois que nous entrasmes dans le fossé. J'en nommerois une milliasse; mais je n'aurois jamais fait. Monsieur de Souillelas (*), dit le jeune Otaison, avoit esté évesque de Rieux, et depuis eut un régiment, servant le Roy fort fidelement et vaillamment en Guyenne, sous le mareschal de Matignon.

(*) *André de Soleillas*, Evêque, non pas de *Rieux* en Gascogne, mais de *Riez* en Provence, en 1576. Il n'eut jamais de Bulles, et il se maria environ le mois de Juillet 1585. Messieurs de *S. Marthe*, au mot *Reienses*, dans leur *Gallia Christiana*, le traitent sans façon d'*Hérétique*. Il avoit une maîtresse, qui contrefaisoit la bigotte, mais dont l'hypocrisie ne trompa pas le Roi Henri IV. Ce Prince reprochoit plaisamment à cette Dame ses amours, en lui disant qu'elle ne se plaisoit qu'au *jeûne* et à l'*oraison*.

Bref, je n'aurois jamais fait si je voulois nombrer tous ces gens : parquoy je me tais, pour la briefveté; et de peur aussi qu'on ne m'impute, que je suis trop grand faiseur de digressions. Pourtant, j'ay fait cellecy à propos, en parlant de cette Victoria Colonna, qui espousa cet abbé. Si elle ne se fust remariée avec luy, elle eust mieux porté le titre et nom de Victoria, pour avoir esté victorieuse sur soy-mesme; et que, puisqu'elle ne pouvoit rencontrer un second pareil au premier, se devoit contenir.

J'ay connu force Dames, qui ont imité cette précédente. J'en ay veu une qui avoit espousé un de mes oncles, le plus brave, le plus vaillant, le plus parfait qui fust de son temps. Après qu'il fut mort, elle en espousa un autre, qui le ressembloit autant qu'un asne à un cheval d'Espagne : mais mon oncle estoit le cheval d'Espagne. Une autre Dame ay-je connue, qui avoit espousé un Mareschal de France, beau, honneste gentil-homme, et vaillant : en secondes nopces, elle en alla prendre un tout contraire à celuy-là, et avoit esté aussi d'église. Une veufve ay-je connue, venant à mourir son mary, elle fit l'espace d'un an des lamentations si désespérées, qu'on la pensoit voir morte à toute heure de champ. Au bout de l'an qu'il falloit laisser son grand deuil, et prendre le petit, elle dit à une de ses femmes : *Serrez-moy bien ce crespe ; car possible en auray-je affaire un autre coup* ; et puis tout à coup se reprit : *Mais qu'ay-je ?* (dit-elle) *Je resve. Plustost mourir, que d'en avoir jamais affaire.* Au bout de son deuil, elle se remaria à un second, fort inesgal au premier. *Mais*, disent-elles, ces femmes, *il estoit d'aussi bonne maison que le premier.* Ouy, je le confesse; mais aussi, où est la vertu et la valeur, ne sont-elles pas plus à priser que tout? Et le meilleur que je trouve en cela, c'est que le coup

fait, elles ne l'emportent gueres loin; car Dieu permet qu'elles sont tant maltraitées et rossées comme il faut : après, les voilà aux repentailles; mais il n'est plus temps.

Ces Dames ainsi convolantes ont quelque opinion et humeur en leur teste, que nous ne savons pas bien : comme j'ay ouy parler d'une Dame Espagnole, qui se voulant remarier, et qu'on luy remonstroit, que deviendroit l'amitié grande que son mary luy avoit porté, elle respondit : *La meurte del marido, y nuevo casamiento, no han de romper el amor d'una casta muger.* C'est-à-dire : *La mort du mary et un nouveau mariage, ne doivent point rompre l'amour d une femme chaste.* Or, accordez-moy ces deux contraires, s'il vous plaist. Une autre Dame Espagnole dit bien mieux, qu'on vouloit remarier : *Si hallo un marido bueno, no quiero tener el temor de perderlo; y si malo, que necessidad ay del?* C'est-à-dire : « Si je trouve un » bon mary, je ne veux point être en la crainte de le » perdre; si un mauvais, quelle nécessité ay-je de » l'avoir ? »

Valeria, Dame Romaine, ayant perdu son mary, et ainsi que la reconfortoient aucunes de ses compagnes, sur sa perte et sa mort, elle leur dit : *Il est mort certes pour vous autres, mais il vit en moy éternellement.* Cette marquise que je viens de dire, avoit emprunté d'elle pareil mot. Ces dires de ces honnestes Dames, sont bien contraires à un qui me dit, en parlant espagnol : *Que la jornada de la biudez d'una muger es d'una dia.* C'est-à-dire : « Que la » journée du veufvage d'une femme se fait tout en » un jour. » Aucunes sont-là logées, d'autres non.

Mais que dirons-nous des femmes veufves, qui cachent leur mariage, et ne veulent qu'il soit publié?

J'en ay connue une (1), qui tint le sien sous la presse plus de sept ou huit ans, sans le vouloir jamais faire imprimer, ny le publier : et disoit-on qu'elle le faisoit, de crainte qu'elle avoit de son jeune fils, qui estoit un des vaillants et honnestes hommes du monde ; et qu'il ne fist du Diable, et sur elle, et sur l'homme, encore qu'il fust bien grand. Mais aussitost qu'il vint à mourir à une rencontre de guerre, qui le couronna de beaucoup de gloire, aussi-tost elle le fit imprimer, et mettre en lumiere.

J'ay ouy parler d'une grande Dame veufve, qui est mariée à un très-grand Prince et seigneur veuf, il y a plus de quinze ans, mais le monde n'en sçait n'y n'en connoist rien, tant cela est secret et discret : et disoit-on que le Seigneur craignoit sa belle-mere, qui luy estoit fort impérieuse, et ne vouloit qu'il se remariast, à cause de ses petits-enfants.

J'ay ouy raconter à une Dame de grande qualité et ancienne, que feu monsieur le cardinal du Bellay avoit espousé, estant évesque et cardinal, madame de Chastillon, et est mort marié : et le disoit sur un propos qu'elle tenoit à monsieur de Manne, Provençal, de la maison de Seulal (2) et évesque de Frejus, lequel avoit suivy l'espace de quinze ans en la Cour de Rome ledit cardinal, et avoit esté de ses privez Protonotaires : et venant à parler dudit cardinal, elle luy demanda, s'il ne lui avoit jamais dit et confessé qu'il

(1) Ce pourroit bien être ici *Jeanne Chabot*, laquelle étant veuve de M. d'Anglures, épousa M. de la Chatre, Maréchal de France. Elle étoit mere du brave Givri, tué au siege de Laon, en 1594. Voyez les *Add. aux Mém. de Castelnau*, tom. 2. p. 102.

(2) Lisez *Cental*. Le nom de ce M. de Manne, étoit *François de Boulliers*. Il fut fait évêque en 1580.

eust esté marié ? Qui fut estonné, ce fut monsieur de Manne de telle demande. Il est encore vivant, qui pourra dire si je ments ; car j'y estois. Il respondit que jamais il n'en avoit ouy parler, ny à luy, ny à d'autres. *Or, je vous l'apprens donc*, dit-elle ; *car il n'y a rien de si vray qu'il a esté marié*, et est mort marié réellement avec la dite dame de Chastillon. Je vous asseure que j'en ris bien, contemplant la contenance estonnée dudit monsieur de Manne, qui estoit fort conscientieux et religieux, qui pensoit savoir tous les secrets de son feu maistre ; mais il estoit de Gallice pour celuy-là : aussi estoit-il scandaleux, pour le rang saint qu'il tenoit.

Cette madame de Chastillon estoit la veufve de feu monsieur de Chastillon, qu'on disoit qui gouvernoit le petit Roy Charles huitiesme, avec Bourdillon et Bonneval, qui gouvernoient le sang royal. Il mourut à Ferrare, ayant esté blessé au siege de Ravenne, et là fut porté pour se faire panser. Ceste Dame demeura veufve fort jeune et belle, sage et vertueuse, et pour cela fut esleue pour Dame d'honneur de la feue Reyne de Navarre. Ce fut celle-là qui bailla ce beau conseil à cette Dame et grande Princesse, qui est escrit dans les *Cent Nouvelles de ladite Reyne*, d'elle et d'un gentil-homme, qui avoit coulé la nuict dans son lit par une trapelle dans la ruelle, et en vouloit joüir ; mais il n'y gagna que de belles esgratignures dans son beau visage : et elle s'en voulant plaindre à son frere, elle luy fit cette belle remonstrance, qu'on verra dans cette nouvelle, et luy donna ce beau conseil, qui est un des beaux, et des plus sages, et des plus propres pour fuyr scandale, qu'on eust sceu donner, et fust-ce esté un premier président de Paris ; et qui monstroit bien pourtant, que la Dame estoit bien autant rusée et fine en tela

mysteres, que sage et advisée : et pour ce, ne faut douter si elle tint son cas secret avec son cardinal. Ma grand'-mere, madame la sénéchalle de Poictou, eut sa place après sa mort, par l'élection du Roy François, qui la nomma et l'esleut, et l'envoya quérir jusques en sa maison, et la donna de sa main à la Reyne sa sœur, pour la connoistre très-sage et très-vertueuse Dame; mais non si fine, ny rusée, ny accorte en telle chose, que sa précédente, ny convolée en secondes nopces. Et si voulez sçavoir de qui la nouvelle s'entend? c'estoit de la Reyne mesme de Navarre, et de l'admiral de Bonnivet, ainsi que je tiens de ma feue grand'-mere : dont pourtant me semble que ladite Reyne n'en devoit céler son nom, puisque l'autre ne peut rien gagner sur sa chasteté, et s'en alla en confusion, et qui vouloit divulguer le fait, sans sa belle et sage remonstrance, que luy fit cette dite Dame d'honneur madame de Chastillon; et quiconque l'a leue, la trouvera telle : et je croy que monsieur le cardinal, son dit mary, qui estoit l'un des mieux disants, sçavants, éloquents, sages, et advises de son temps, luy avoit mis cette science dans le corps, pour dire et remonstrer si bien. Ce conte pourroit estre un peu scandaleux, à cause de la sainte et religieuse profession de l'autre; mais qui le voudra faire, il faut qu'il desguise le nom.

Et si ce trait a esté tenu secret touchant ce mariage, celuy de monsieur le cardinal de Chastillon dernier n'a pas esté de mesme; car il le divulgua et publia luy-mesme assez, sans emprunter de trompette, et est mort marié, sans laisser sa grande robbe et bonnet rouge. D'un costé, il s'excusoit sur la religion réformée, qu'il tenoit fermement : et de l'autre, sur ce qu'il vouloit tenir son rang toujours, et ne le quitter, (ce qu'il n'eust fait autrement,) et

entrer au conseil, là où entrant, il pouvoit beaucoup servir à la religion, et à son party ; ainsi que certes il estoit très-capable, très-suffisant, et très grand personnage. Je pense que mon dit sieur cardinal du Bellay en a peu faire de mesme; car de ce temps-là, il penchoit fort à la religion et doctrine de Luther, ainsi que la Cour de France en estoit un peu abbreuvée : car toutes choses nouvelles plaisent, et aussi que la dite dame doctrine licentioit assez gentiment les personnes, et mesme les ecclésiastiques, au mariage. Or, ne parlons plus de ces gens d'honneur, pour la révérence grande que nous devons à leur ordre, et à leurs saints grades.

Il faut un peu mettre sur les rangs nos vieilles veufves, qui n'ont pas six dents en gueule, et qui se remarient. Il n'y a pas long-temps qu'une Dame, veufve de trois marys, espousa en Guyenne, pour le quatriesme, un gentil-homme, qui tient assez quelque grade, elle estant de l'age de quatre-vingt ans. Je ne sçay pas pourquoy elle le faisoit ; car elle estoit très-riche et avoit force escus, dont pour ce le gentil-homme la pourchassa : si ce n'estoit qu'elle ne se vouloit encore rendre, et vouloit encore fringuer sur les lauriers (*), comme disoit mademoiselle Sevin, la folle de la Reyne de Navarre.

J'ay connu aussi une grande Dame, qui, en l'age de soixante et seize ans, se remaria, et espousa un gentil-homme, qui n'estoit pas de la qualité de son premier, et vesquit cent ans, et pourtant s'y entretint

(*) *Fringuer* dans *Oudin*, c'est ici *far l'atto venereo.* Cette veuve, non contente d'avoir triomphé de trois maris, vouloit encore combattre sur cette même couche, déja jonchée des lauriers qu'elle avoit remportés de ses victoires passées.

belle; car elle avoit esté des belles femmes en son temps, et avoit bien fait valoir son jeune et gentil corps en toutes façons, et à marier et mariée, et veufve, ce disoit-on. Voilà deux terribles humeurs de femmes! Il falloit bien qu'elles eussent de la chaleur : aussi ay-je ouy dire aux bons et experts fourniers, qu'un vieux four est plus aisé à s'eschauffer beaucoup qu'un neuf; et quand il est une fois eschauffé, il en garde mieux sa chaleur, et fait meilleur pain.

Je ne sçay quels appétits savoureux y peuvent prendre leurs chalands et amoureux; mais j'ay veu beaucoup de galants et braves et gentils hommes, aussi affectionnez à l'amour des vieilles, voire plus que des jeunes, et si me disoit on que c'estoit pour en tirer des commoditez. Aucuns en ay-je veu aussi, qui les aimoient d'une très-ardente amour, sans en tirer rien de leur bourse, sinon de leur corps : ainsi que nous avons veu autrefois un très-grand Prince souverain (*), qui aimoit si ardemment une grande Dame veufve agée, qu'il quittoit sa femme et toutes autres, tant belles fussent-elles, et jeunes, pour coucher avec elle. Mais en cela, il avoit raison : car c'estoit une des belles et aimables Dames que l'on eust sceu voir; et son hyver valoit plus certes, que les printemps, estez et automnes des autres. Ceux qui ont pratiqué les courtisannes d'Italie, aucuns a-t-on veu, et voit-on, choisir tousjours les plus fameuses et antiques, et qui ont plus traisné le ballet, pour y trouver quelque chose de plus gentil, tant au corps qu'en l'esprit. Voilà pourquoy cette gentille

(*) *Henri II*, qui préféroit à la Reine sa femme, qui étoit jeune, la Duchesse de Valentinois déja vieille, et qui avoit été la maîtresse du Roi son pere.

Cléopatre ayant esté mandée par Marc-Antoine de le venir trouver, ne s'en esmeut autrement, s'asseurant bien, que, puisqu'elle avoit sçeu attrapper Jule César, et Cnejus Pompejus, fils du grand Pompée, lors quelle estoit encore jeunette fillette, et ne sçavoit encore bien que c'estoit de son monde, ny de son mestier, qu'elle n'aimeroit (1) bien autrement son homme, qui estoit fort grossier, et sentant son gros gendarme, elle estant en la vigueur de son entendement et de son age : comme elle fit. Aussi, pour en parler au vray, si la jeunesse est propre pour l'amour à aucuns, à d'autres la maturité d'un age, d'un bon esprit, et longue expérience, et d'un beau parler, de longue main pratiqués, servent beaucoup pour les suborner.

Un doute y a-il, que j'ay demandé autrefois à des médecins, d'un qui disoit pourquoy il ne vivoit plus longuement, puis qu'en sa vie il n'avoit tenu ny touché vieille, sur cet aphorisme des médecins, qui disent : *Vetulam non cognovi* (2), avec d'autres quolibets ? Certes, ces médecins m'ont dit un proverbe ancien, qui disoit, qu'*en vieille grange l'on bat bien; mais de vieux fléaux on n'en fait rien de bon.* Aussi un autre : *Il n'en chaut quel age la beste ait, mais qu'elle porte ;* et aussi que par expérience ils ont connu des vieilles si ardentes et chaudasses, que, venant à habiter avec un jeune homme, elles en tirent ce qu'elles en peuvent, et l'alambiquent tant qu'il a de substance ou de suc dans le corps, afin de se humecter mieux : je dis celles qui, pour l'amour de l'age, sont asseichées, et ont faute d'humeurs. Les dits médecins me disoient autres raisons ;

(1) Meneroit.

(2) C'est-à-dire. *Je n'ai point connu la vieille.*

mais aux plus curieux je les laisse à leur demander.

J'ay veu une vieille veufve, Dame grande, qui mit sur les dents en moins de quatre ans, et son troisiesme mary, et un jeune gentil-homme qu'elle avoit pris pour son amy; et les renvoya dans la terre, non par assassinat ny poison, mais par atténuation et alambiquement de leur substance. Et à voir cette Dame, on n'eust jamais pensé qu'elle eust fait le coup : car elle faisoit devant les gens plus de la dévote, de la marmiteuse, et de l'hypocrite; jusques-là qu'elle ne vouloit pas prendre sa chemise devant ses femmes, de peur de la voir nue, ny pisser devant elles : mais comme disoit quelque Dame de ses parentes, qu'elle faisoit ces difficultez à ses femmes, et point à ses galands.

Mais quoy, est-il plus deffensible et aussi plus loisible à une femme, d'avoir eu plusieurs marys en sa vie, comme il y en a eu prou, qui en ont eu trois, quatre et cinq; ou bien à une autre, qui en sa vie n'aura eu que son mary, et un amy, ou deux ou trois? Comme certes j'en ay connu aucunes continentes et loyales jusques-là. Et en cela, j'ay ouy dire à une grande Dame de par le monde, qu'elle ne mettoit aucune différence entre une Dame qui avoit eu plusieurs marys, et une qui n'avoit qu'un amy ou deux avec son mary, si ce n'est que ce voile marital cache tout; mais quant à la sensualité et lasciveté, il n'y a pas différence d'un double, et en cela pratiquent le refrain Espagnol qui dit, que *algunas mugeres son de natura de anguillas en retener y de lobas en excoger*; c'est-à-dire, *de nature des anguilles à retenir, et des louves à choisir*; car l'anguille est fort glissante et mal tenable, et la louve choisit tousjours le loup le plus laid.

Il m'advint une fois à la Cour, qu'une Dame assez

grande, qui avoit esté mariée quatre fois, me vint dire qu'elle venoit de disner avec son beau-frere, et que je devinasse avec qui, et me disoit naivement sans y songer malice; et moy un peu malicieusement, et riant pourtant, je luy repondis : *Et qui Diable seroit le devin qui le pourroit deviner? vous avez esté mariée quatre fois : je laisse à penser au monde la quantité de beaux-freres que vous pouvez avoir.* Alors elle me respondit, et repliqua : *Vous y songez en mal;* et me nomma le beau-frere. *C'est bien parlé*, luy repliquay-je, *cela; mais non comme vous parliés.*

Il y eut jadis à Rome (*) une Dame, qui avoit eu vingt-deux marys l'un après l'autre, et pareillement un homme qui avoit eu vingt-une femmes; dont ils adviserent tous deux, pour faire un bon concert, de se remarier ensemble. Le mary à la fin survesquit sa femme : en quoy le mary fut tellement estimé et honoré dans Rome de tout le peuple, d'une si belle victoire, que, comme victorieux, il fut mené et pourmené en un char triomphant, couronné de lauriers, et la palme en main. Quelle victoire et quel triomphe!

Du temps du Roy Henry, en sa Cour fut le Seigneur de Barbazan, dit S. Anian, qui se maria par trois fois l'une après l'autre. Sa troisiesme femme estoit fille de madame de Mouchy, gouvernante de madame de Lorraine, qui, plus brave que les deux premieres, eut raison d'elles; car il mourut sous elle : ainsi qu'on le plaignoit à la Cour, et qu'elle de mesme se desconfortoit outrageusement de sa perte,

(*) Environ l'an 400 de l'Ere Chrétienne. *S. Jérôme* vit les funérailles de la femme, et c'est lui qui rapporte le fait en question. *Epist. XCI. ad Ageruchiam, de Monogamiâ.*

monsieur de Montpesat, qui disoit très-bien le mot, alla rencontrer, qu'au-lieu de la plaindre, on la devoit exalter et loüer beaucoup de sa victoire qu'elle avoit eu sur son homme, qu'on disoit qu'il estoit si vigoureux, et si fort envitaillé, qu'il avoit fait mourir ses deux premieres femmes de force de leur faire; et cette-cy ne s'estre rendue au combat, mais demeurée victorieuse, devoit estre loüée et admirée par la Cour, pour si belle victoire d'un si vaillant et robuste champion, et pour ce elle-mesme s'en devoit tenir très-glorieuse. Quelle gloire!

J'ay ouy tenir cette mesme maxime de cy-devant d'un Seigneur de France, qu'il ne mettoit pas plus de différence entre une femme qui avoit eu quatre ou cinq marys, et une putain qui a eu trois ou quatre serviteurs l'un après l'autre; si-non que l'une se colore par le mariage, et l'autre point. Aussi un galant homme, que je sçay, ayant espousé une femme qui avoit esté mariée trois fois, il y eut quelqu'un, que je sçay, qui disoit bien: *Il a espousé*, dit-il, *enfin une putain sortant du bordel de réputation.* Ma foy, telles femmes, qui se remarient, ressemblent les chirurgiens avares, lesquels ne veulent tout-à-coup resserrer les playes d'un pauvre blessé, afin d'allonger la guérison, et en gagner tousjours mieux la petite piece d'argent. Aussi, ce disoit une: *Il n'est beau de s'arrester au beau mitan de la carriere; mais il la faut achever, et aller jusques au bout.*

Je m'estonne que ces femmes, qui sont si chaudes et promptes à se remarier, et mesme si surannées, n'usent pour leur honneur de quelques remedes refrigératifs et potions tempérées, pour expeller toutes ces chaleurs: mais tant s'en faut qu'elles en veulent user, qu'elles s'en aident du tout de leur contraire. J'ay veu et leu un petit livret d'autrefois

en Italien, sot pourtant, qui s'est voulu mesler de donner des receptes contre la luxure, et en met trente-deux; mais elles sont si sottes, que je ne conseille point aux femmes d'en user, pour ne mettre leur corps à trop fascheuse subjection. Voilà pourquoy je ne les ay mises icy par escrit. Pline en en allegue une, de laquelle usoient le temps passé les Vestales : et les Dames d'Athenes s'en servoient aussi durant les festes de la Déesse Cérès, dites *Themophoria* (1), pour se refroidir, et oster tout appétit chaud de l'amour; et par ce vouloient célébrer cette feste en plus grande chasteté, qu'estoit des paillasses de feuille d'arbre dit *Agnus castus* (2). Mais pensez que, durant la feste, elles se chastroient de cette façon; et puis après, elles jettoient bien la paillasse au vent.

J'ay veu un pareil arbre en une maison en Guyenne, d'une grande honneste et très-belle Dame, et qui le monstroit souvent aux estrangers qui la venoient voir, par grande spéciauté, et leur en disoient la propriété: mais au diable, si j'ay jamais veu ny ouy dire, que femme ou Dame en ait encore osé cueillir une seule branche, ny fait pas seulement un petit recoin de paillasse, non pas mesme la Dame propriétaire de l'arbre et du lieu, qui en eust peu disposer, comme il luy eust pleu. Ce fust esté aussi dommage; car son mary ne s'en fust pas mieux trouvé : aussi qu'elle valoit bien qu'on la laissast régler au cours de sa nature, tant elle estoit belle et agréable; et aussi qu'elle a fait une très-belle lignée.

(1) *Tesmophoria.*

(2) *Brantome* a en vue un passage de Pline, L. 24. C. 9; mais on n'y lit rien de semblable : et ce qui s'y trouve d'approchant, regarde les femmes Athéniennes, pendant la fête des Tesmophories, laquelle ne se célébroit pas parmi les Romains.

Et pour dire vray, il faut laisser et ordonner telles recepies austeres et froides aux pauvres religieuses, lesquelles, encore qu'elles jeusnent et macerent leur corps, si sont-elles souvent assaillies, les pauvrettes, des tentations de la chair : et si elles avoient liberté, au moins aucunes, elles se voudroient rafraischir, comme les mondaines; et bien souvent, pour s'estre repenties se repentent, ainsi qu'on voit les courtisannes de Rome, dont j'en allégueray un plaisant conte d'une, laquelle s'estant voüée au voile avant qu'aller au monastere, un sien amy, gentil-homme François, la vint voir pour luy dire adieu, puisqu'elle s'en alloit estre recluse, et avant que s'en aller la pria d'amour et la prenant, elle luy dit : *Fate dunque presto; ch'adesso mi verranno cercar per far mi Monaca, e menare al monasterio* (*). Pensez qu'elle voulut faire ce coup, pour prendre sa derniere main, et dire : *Tandem hæc olim meminisse juvabit*; c'est-à-dire : *Encore me fait il grand bien de m'en ressouvenir pour la derniere fois.* Quelle repentance, et quelle intrade de religion! Et quand une fois elles y ont esté professes, au moins les belles, je dis aucunes, je croy qu'elles vivent plus de repentance, que de viandes corporelles, ny spirituelles. Dont aucunes y a, qui sçavent y remédier, ou par dispenses et par pleines libertez qu'elles prennent d'elles-mesmes : car on ne les traite icy comme les Romains le temps passé traitoient cruellement leurs Vestales, quand elles avoient forfait; ce qui étoit une chose horrible et abominable : aussi estoient-ils payens, et pleins d'horreur et de cruautez :

(*) C'est-à-dire. *Dépêchez-vous donc; car ils vont me venir chercher pour me faire religieuse, et m'emmener au couvent.*

et nous autres chrestiens, qui ensuivons la douceur de nostre Christ, devons estre benins comme luy; et comme il nous pardonne, il faut que nous pardonnions. Je mettrois icy par escrit la façon de laquelle ils les traitoient; mais je la laisse au bout de la plume. Or, laissons ces pauvres ames, que ma foy quand elles sont-là une fois renfermées, elles endurent assez de mal : ainsi que dit une fois une Dame d'Espagne, voyant mettre en religion une fort belle et honneste damoiselle : *O tristezilla, y en que pecaste que tam presto vienes à penitentia, y seys metida en sepultura viva !* c'est-à-dire : *O pauvre misérable, en quoy avez-vous tant péché que si prestement vous venez à pénitence, et estes mise toute vive en sépulture !* Et voyant que les religieuses luy faisoient toutes les bonnes cheres, recueils et honneurs du monde, elle dit : *Que todo le hedia, hasta el encienso de la yglesia ;* c'est-à-dire : *Que tout luy puoit, jusques à l'encens de l'église.*

Une question y a-il, que je voudrois qui me fust dissolue en toute vérité et sans dissimulation, par aucunes Dames qui ont fait le voyage; à sçavoir, quand elles sont remariées, comment elles se comportent à l'endroit de la mémoire des premiers marys ? En cela il y a une maxime, que les dernieres amitiez et inimitiez font oublier les premieres; aussi les secondes nopces ensevelissent les premieres. Sur quoy j'allégueray un exemple plaisant, non pourtant qu'il doive estre fort authorisable; si est-ce qu'on dit, que sous un lieu obscur et vil, encore la sapience et science s'y cache. Une grande Dame de Poictou, demandant une fois à une paysanne, sienne tenanciere, combien de marys elle avoit eu, et comment elle s'en estoit trouvée ? Elle faisant sa petite révérence à la pitaude, luy respondit de sang froid : *Je vous diray,*

Madame, j'ay eu deux marys, grace à Dieu. L'un s'appeloit Guillaume, qui estoit le premier; et le second s'appelloit Colas. Guillaume estoit bon homme, aisé de moyens, et me traitoit fort bien: mais Dieu pardonne à Colas; car Colas me le faisoit bien. Mais elle disoit tout à trac ce qui se commence par f., sans le desguiser ou farder, comme je le desguise. Voyez s'il vous plaist, comme cette maraude prioit Dieu pour l'ame du trespassé bon compagnon, et, s'il vous plaist, sur quel sujet, et du premier mérite. Je penserois que de mesme en font plusieurs Dames convolantes et revolantes: car puis qu'elles en viennent-là, c'est pour ce grand point; et pour ce, qui le joüe le mieux, est le plus aimé. Et volontiers croyent que le second doive faire rage: mais bien souvent aucunes sont trompées: car elles ne trouvent en leurs boutiques l'assortiment qu'elles y pensoient trouver; ou bien à d'aucunes, s'il y en a, il est si chetif, et usé, et gasté, flasque, et foulé, et lasche, qu'on se repent d'y avoir mis son denier, comme j'en ay veu force exemples, que je ne veux alléguer; car il est temps, ce me semble, de faire fin, ou jamais non.

D'autres Dames y a-il, qui disent qu'elles aiment mieux leurs derniers marys de beaucoup que les premiers: *D'autant*, m'ont-elles dit aucunes, *que les premiers que nous espousons, le plus souvent nous les prenons par le commandement de nos Roys et Reynes maistresses; par la contrainte de nos peres et meres, parents, tuteurs, non par la volonté pure de nous autres: au-lieu qu'en nos viduitez, comme très-bien émancipées, nous en faisons telles election qu'il nous plaist, et ne les prenons que pour nos beaux et bons plaisirs, et par amourettes, et à notre gentil contentement.* Certainement, il peut y avoir de la raison, si

si ce n'estoit que bien souvent *les amours qui s'accommencent par anneaux, se finissent par couteaux*, ce dit un vieux proverbe : ainsi que tous les jours nous en voyons des expériences et exemples d'aucunes, qui, pensans estre bien traittées de leurs hommes, qu'elles avoient tirez de la justice et du gibet, de la pauvreté, de la chetiverie du bordel, et eslevez, les battoient, rossoient, les traitoient fort mal, et bien souvent leur ostoient la vie ; dont en cela c'estoit juste punition divine, pour avoir esté par trop ingrates à leurs premiers marys, qui leur estoient par trop bons, et en disoient pis que pendre : et ne ressembloient pas une que j'ay ouy raconter, laquelle, la premiere nuict de ses nopces, ainsi que son mary la commençoit à assaillir, elle se mit à pleurer et souspirer bien fort, si bien que tout à un coup elle faisoit deux choses fort contraires. Son mary luy demandoit ce qu'elle avoit à s'attrister, et s'il ne s'acquittoit pas bien de son devoir ? Elle luy respondit : *Hélas prou ! Mais je me ressouviens de mon mary, qui m'avoit tant prié et reprié de ne me remarier jamais après sa mort, et que j'eusse souvenance et pitié de ses petits enfants. Hélas ! je voy bien que j'en auray encore tant de vous. Hé, que feray-je ! Je croy que s'il me peut voir du lieu où il est maintenant, il me maudit bien.* Quelle humeur, de n'avoir point songé à telles considérations, ny avoir esté sage, si-non après le coup ! Mais le mary l'ayant appaisée, et fait souvent passer cette fantaisie par le trou du milieu, le lendemain matin, ouvrant la fenestre de la chambre, envoya dehors toute la mémoire du mary premier : car se disoit un grand proverbe ancien, que *femme qui enterre un mary, ne se soucie plus d'en enterrer un autre :* et aussi un autre, qui dit : *Plus*

de mine en une femme perdant son mary, que de mélancolie.

J'ay connu une autre veufve, grande Dame, bien contraire à cette-cy, qui ne pleura ainsi : car la premiere nuict et seconde de ses nopces, elle se conjoignit tellement avec son mary second, qu'ils enfoncerent et rompirent le chaslis, encore qu'elle eust une espece de cancre à un tetin; et nonobstant son mal, ne laissa d'un seul point son amoureux plaisir, l'entretenant par après souvent de la sottise et inhabilité de son premier mary. Aussi, à ce que j'ay ouy dire à aucuns et aucunes, c'est la chose que les seconds marys veulent le moins de leurs femmes, qu'elles les entretiennent de la vertu et valeur de leurs premiers marys; comme estant jaloux des pauvres trespassez, qui y songent autant comme de revenir en ce monde, d'en dire mal tant que l'on voudra. Si en a-il force pourtant, qui leur en demandent des nouvelles; mais comme se sentant fort vigoureux et forts, et faisant comparaisons, les interrogent de leurs forces et vigueurs en ces douces charges : comme j'ay ouy dire à aucuns et aucunes, lesquelles, pour leur faire trouver meilleur, leur font à croire que les autres n'estoient qu'apprentifs, dont bien souvent elles s'en trouvent mieux. Autres disoient le contraire, et que les premiers faisoient rage, afin de faire efforcer les derniers à faire les asnes desbatez.

Telles femmes veufves seroient bonnes à l'isle de Chio, la plus belle isle et gentille et plaisante du Levant, jadis possédée des Gennois, et depuis trente-cinq ans (*) usurpée par les Turcs, dont c'est un

(*) L'isle de *Chio* fut conquise par les Turcs l'an 1566. Ainsi *Brantome* écrivoit ceci en 1601.

grand dommage et perte pour la Chrestienté. En ceste isle donc, comme je tiens d'aucuns marchands Gennois, la coustume est que si une femme veut rester en viduïté, sans aucun propos de se remarier, le Seigneur là contraint de payer un certain prix d'argent, qu'ils appellent *argomoniatique*, qui vaut autant à dire, (sauf l'honneur des Dames,) C. *reposé et inutile.* Je leur ay demandé sur quoy cette coustume pouvoit estre fondée ? Ils me respondirent, pour tousjours mieux repeupler l'isle. Je vous asseure que nostre France ne demeurera donc indeserte, ny infertile, par faute de nos veufves qui ne se remarient point; car je pense qu'il y en a plus qui se remarient, que d'autres, et par ce ne payeront de tribut du C. inutile et reposé. Que si ce n'est par le mariage, pour le moins autrement, qu'ils le font travailler et fructifier, comme j'espere de dire. Non plus ne payeront aussi aucunes de nos filles de France, que celles de Chio, lesquelles, soit des champs, ou de ville, si elles laissent perdre leur pucelage avant que d'estre mariées, et qu'elles veulent continuer le mestier, sont tenues de bailler pour une fois un ducat (dont c'est un très-bon marché, pour faire cela toute leur vie,) au capitaine de la nuict, afin de le pouvoir faire à leur plaisir sans aucune crainte et danger : et en cela gist le plus grand et asseuré gain qu'ait le gentil capitaine en son estat.

Il ne fut jamais que les Grecs n'eussent toujours quelques inventions tendantes à la paillardise, comme le temps passé nous lisons de la coustume de l'isle de Cypre, qu'on dit que la bonne Dame Vénus, patrone de-là, introduisit une loy, que les filles de-là falloit qu'elles allassent se pourmenants le long des rivages, costes et orées de la mer, pour gagner leur mariage, par la libéralité de leurs corps aux mariniers, passants

et navigeants, qui descendoient exprès, voire bien souvent se destournoient de leur chemin droit de la boussole, pour prendre la terre, et là prenants leurs petits rafraischissements avec elles, les payoient très-bien, puis s'en alloient les uns à regret, pour laisser telles beautez : et, par ainsi, ces belles filles gagnoient leurs mariages, qui plus qui moins, qui bas qui haut, qui grand qui petit, selon les beautez, qualitez et tentations des fillaudes.

Aujourd'huy aucunes de nos filles de nos nations chrestiennes ne vont point se pourmener, s'exposer ainsi aux vents, aux pluyes, aux froids, au soleil, aux chaleurs; car la peine est trop laborieuse et trop dure, pour leurs tendres et délicates peaux, et blanches charnures : mais elles se font venir trouver sous de riches pavillons, et dans de pompeuses courtines, et là tirent leur solde amoureuse et maritale de leurs amoureux, sans payer aucun tribut. Je ne parle pas des courtisannes de Rome, qui en payent; mais de plus grandes qu'elles : si bien qu'à aucunes, la plus part du temps, leurs peres, meres et freres n'ont pas grande peine de chercher argent, ny leur en donner, pour les marier; ains, au contraire, bien souvent aucunes y a-il, qui en baillent aux leurs, et les advancent en biens et charges, en grades et dignitez, ainsi que j'en ay veu plusieurs. Aussi Lycurgus ordonna que les filles vierges fussent mariées sans doüaire d'argent, à ce que les hommes les espousassent pour leurs vertus, non pour l'avarice. Mais quelle vertu estoit-ce, qu'aux bonnes festes solemnelles, elles chantoient, dansoient publiquement, toutes nuës, avec les garçons, voire luitoient en belle place marchande; ce qui se faisoit pourtant avec toute honnesteté, dit l'histoire, c'est à sçavoir : et quelle honnesteté en tel estat estoit-ce,

les belles filles voir publiquement? D'honnesteté n'y en avoit-il point; mais ouy bien un plaisir pour la veuë, et mesme en leur mouvement de corps, à danser, et encore plus à luiter. Et puis quand ils venoient à tomber l'un sur l'autre, et, comme dit le latin : *Illa sub, ille super*, et *ille sub, illa super*; c'est-à-dire : *Elle dessous, luy dessus*; *et elle dessus, luy dessous*. Et comment me pourroit-on desguiser cela, qu'il y eust-là toute honnesteté? Je croy qu'il n'y a chasteté qui (*) s'en esbranlast; et que, ce faisant-là en public, et de jour, les petites attaques, qu'à couvert et de nuict, et du rendez-vous, les grands combats et camisades s'en ensuivissent. Tout cela se pourroit faire sans aucun doute, veu que ledit Lycurgus permit à ceux qui estoient beaux et dispos, d'emprunter des femmes des autres, pour y labourer comme en terre grasse : et si n'estoit chose reprochable à un vieil et lassé, de prester sa femme belle et jeune à un galant jeune homme qu'il choisissoit; mais il vouloit qu'il fust permis à la femme de choisir pour secours le plus proche parent de son mary, tel qu'il luy plairoit, pour se coupler avec luy, à ce que les enfants qu'ils pourroient engendrer, fussent au moins du sang et de la race mesme du mary. Les Juifs avoient cette loy de la belle-sœur au beau-frere : mais nostre loy chrestienne a tout rabillé cela; encore que nostre Saint Pere en aye baillé plusieurs dispenses, fondées sur plusieurs raisons.

Or, parlons un peu, et le plus sobrement que nous pourrons, d'aucunes autres veufves, et puis nous fairons la fin. Il y a une autre espece de veufves, dont il y en a qui ne se remarient point, mais

(*) Ne.

fuyent le mariage comme peste : ainsi que me dit une, et de grande maison, et bien spirituelle, à laquelle ayant demandé, si elle offriroit encore son vœu au Dieu Hymenée ? Elle me respondit : *Par vostre foy, seroit-il pas fat et mal-habile le forçat ou l'esclave, après avoir longuement tiré à la rame, attaché à la cadene, s'il venoit à recouvrer sa liberté, s'il s'en alloit de son bon gré encore s'assujettir sous les loix d'un outrageux corsaire ? Pareillement moy, après avoir assez esté sous l'esclavage d'un mary, et en reprendre un autre, que mériterois-je, puis que d'ailleurs, sans aucun hazard, je me puis donner du bon temps ?* Et une autre Dame grande, et ma parente, (car je ne veux pas prendre le Turc,) luy ayant demandé, si elle n'avoit point envie de convoler ? *Nenny*, me respondit-elle, *mon cousin ; mais bien de conjoüir :* faisant une allusion sur ce mot de *conjoüir ;* comme voulant dire, qu'elle vouloit bien faire à son C. joüir d'autre chose qu'à un second mary, suivant le proverbe ancien, qui dit, qu'*il vaut mieux voler en amours qu'en mariage :* aussi que les femmes sont sottes par-tout.

J'ay ouy parler d'une autre, à qui il fut demandé par un Gentil-Homme, qui vouloit tenter le guay pour la pourchasser, et luy demandant si elle ne vouloit point un mary ? *Ha !* dit-elle, *ne me parlez point de mary ; je n'en auray jamais plus : mais avoir un amy, c'est une autre affaire. — Permettez donc, Madame, que je sois cet amy, puisque mary je ne puis estre.* Elle luy repliqua : *Servez bien, et persévérez ; possible le serez-vous.*

J'ay connu une grande Dame, qui, durant qu'elle estoit fille, et mariée, on ne parloit que de son embonpoint. Elle vint à perdre son mary, et en faire un regret si extresme, qu'elle en devint seiche comme

bois (*) : pourtant ne délaissa de se donner au cœur joye d'ailleurs, jusqu'à emprunter l'aide d'un sien secretaire, voire de son cuisinier, ce disoit-on; mais pour cela ne recouvroit son embonpoint, encore que le dit cuisinier, qui estoit tout gresseux et gras, ce me semble, la devoit rendre grasse. Et ainsi en prenoit, et de l'un et de l'autre, de ses valets, faisant avec cela la plus prude et chaste femme de la Cour, n'ayant que la vertu en la bouche, et maldisante de toutes les autres femmes, et y trouvant à toutes à redire. Telle estoit cette grande Dame de Dauphiné, dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, qui fut trouvée couchée sur belle herbe avec son palfrenier ou muletier dessus elle, par un Gentil-Homme qui en estoit amoureux à se perdre; mais par ainsi guérit aisément son mal d'amour.

J'ay leu dans un vieux roman de Jean de Saintré, qui est imprimé en lettres gothiques, que le feu Roy Jean le nourrit page. Par l'usance du temps passé, les Grands envoyoient leurs pages en message, comme on fait bien aujourd'huy; mais alors alloient par-tout et par pays à cheval; mesme que j'ay ouy dire à nos peres, qu'on les envoyoit bien souvent en petites ambassades; car en despechant un page avec un cheval et une piece d'argent, on en estoit quitte, et autant espargné. Ce petit Jean de Saintré, (car ainsi l'appelloit-on long-temps) estoit fort aimé de son maistre le Roy Jean, car il estoit tout plein d'esprit, fut envoyé souvent porter de petits mes-

(*) La même *Jeanne Chabot*, dont il est parlé ailleurs. Ce fut à elle qu'Henri IV dit au bal, qu'elle avoit employé le verd et le sec pour divertir la compagnie. Il lui fit cette raillerie, dit le Laboureur, parce que cette femme n'épargnoit la réputation d'aucune Dame.

sages à sa sœur, qui estoit pour lors veufve (le livre ne dit pas de qui.) Cette Dame en devint amoureuse, après plusieurs messages par luy faits; et un jour, le trouvant à propos, et hors de compagnie, elle l'attraisonna, et se mit à demander s'il aimoit point aucune Dame de la Cour, et laquelle luy revenoit le mieux? Ainsi qu'est la coustume de plusieurs Dames d'user de ces propos, quand elles veulent donner à aucuns la premiere pointe ou attaque d'amour; comme j'ay veu pratiquer. Ce petit Jean de Saintré, qui n'avoit jamais songé rien moins qu'à l'amour, luy dit, que non encore; et luy en alla descouvrir plusieurs, et ce qui luy en sembloit? *Encore moins*, respondit-il, après luy avoir presché des vertus et loüanges de l'amour. Car aussi-bien de ce temps vieux comme aujourd'hui, aucunes grandes Dames y estoient sujettes: car le monde n'étoit pas fin comme il est; et les plus fines tant mieux pour elles, qui en faisoient passer de belles aux marys, mais avec leurs hypocrisies et naïvetez. Cette Dame donc, voyant ce jeune garçon, qui estoit de bonne prise, luy va dire, qu'elle luy vouloit donner une maistresse, qui l'aymeroit bien, mais qu'il la servist bien; et luy fit promettre avec toutes les hontes du monde, qu'il eust sur ce coup, et sur tout qu'il fust secret: enfin, elle se déclara à luy, qu'elle se vouloit estre sa Dame et amoureuse; car de ce temps, ce mot de *maistresse* ne s'usoit. Ce jeune page fut fort estonné, pensant qu'elle se moquast, ou le voulust faire attraper, ou le faire foüetter. Toutesfois elle luy monstra aussi-tost tant de signes de feu et d'embrasement d'amour, qu'il connut que ce n'estoit pas moquerie; luy disant tousjours, qu'elle le vouloit dresser de sa main, et le faire grand. Tant y a que leurs amours et jouissances durerent longuement,

et estant page, et hors de page, jusques à ce qu'il luy fallust aller à un lointain voyage, qu'elle le changea en un gros gras abbé : et c'est le conte que vous voyez en les *Nouvelles du Monde advantureux*, d'un valet-de-chambre de la Reyne de Navarre (*), là où vous voyez l'abbé faire un affront au dit Jean de Saintré, qui estoit si brave et si vaillant. Aussi bien-tost après le rendit-il à monsieur l'abbé par son bon eschange, et au triple. Ce conte est très-beau, et est pris de-là où je vous dis.

Voilà comme ce n'est d'aujourd'huy que les Dames aiment les pages, et mesme quand ils sont maillés comme perdreaux. Quelles humeurs de femmes, qui veulent avoir des amys prou, mais des marys point! Elle font cela pour l'amour de la liberté, qui est une si douce chose : et leur semble que quand elles sont hors de la domination de leurs marys, qu'elles sont en paradis; car elles ont leur doüaire très-beau, et le mesnagent; ou les affaires de la maison en maniment; elles couchent les dernieres; tout passe par leurs mains : au-lieu qu'elles estoient servantes, elles sont maistresses; font eslection de leurs plaisirs, et de ceux qui leur en donnent à leur souhait.

Aucunes il y a qui se faschent certes de ne rentrer en second mariage, soit pour les grandeurs, dignitez, biens et richesses, grades, bons et doux traitements, comme elles faisoient aux autres, ou pensant y trouver du pire, et par ce se contiennent : ainsi que j'ay connu et ouy parler de plusieurs grandes Dames

(*) Le titre de ce livre est les *Comptes* (ou *Contes*) *du Monde adventureux*, *par* A. D. S. D. Il a été imprimée *à Paris*, *chez Etienne Groulleau*, *en* 1555, *in*-8°, et diverses autres fois depuis, tant à Paris qu'à Lyon.

et Princesses, lesquelles, de peur de ne rencontrer à leur souhait de la grandeur, et de perdre leurs rangs, n'ont jamais voulu se marier; mais ne laissent pour cela à faire bien l'amour, et le mettre et convertir en jouissance; et n'en perdoient pour cela, ny leurs rangs, ny leurs tabourets, ny leurs sieges et séances. N'estoient-elles pas bienheureuses celles-là, jouyr de la grandeur, et de monter haut et s'abbaisser bas tout ensemble? De leur en dire mot, ou leur en faire la remonstrance, n'en falloit point parler autrement. Il y avoit plus de despits, plus de desmentis, de négatives, de contradictions et de vengeances.

J'ay ouy raconter d'une Dame veufve, et l'ay connue, qui s'estoit fait longuement servir à un honneste Gentil-Homme, sous prétexte de mariage; mais il ne se mettoit nullement en évidence. Une grande Princesse, sa maistrese, luy en voulut faire la réprimande. Elle, rusée et corrompue, luy respondit: *Et quoy, Madame, seroit-il deffendu de n'aimer d'amour honneste? Ce seroit par trop grande cruauté.* Et on sçait que cette amour honneste s'appeloit un amour bien lascif, et composé de confitures spermatiques. Comme certes sont toutes amours qui naissent toutes pures, chastes et honnestes; mais après se dépucellent, et par quelque certain attouchement d'une pierre philosophale, se convertissent et se rendent deshonnestes et lubriques.

Feu monsieur de Bussy, qui estoit l'homme de son temps qui disoit des mieux, et racontoit aussi plaisamment, un jour à la Cour, voyant une Dame veufve grande, qui continuoit tousjours le mestier d'amour: *Et quoy*, dit-il, *cette jument va-elle encore à l'estallon?* Cela fut rapporté à la Dame, qui luy en voulut mal mortel. Ce que monsieur de

Bussy sçeut : *Et bien*, dit-il, *je sçai comme je feray mon accord, et rabilleray cela. Dites-luy, je vous prie, que je n'ay pas parlé ainsi; mais bien j'ay dit : Cette poultre* (*) *va-elle encore au cheval? Car je sçay bien qu'elle n'est pas marrie de quoy je la tiens pour Dame de joye, mais pour vieille : et lors qu'elle sçaura que je l'ay nommée* Poultre, *qui est une jeune cavalle, elle pensera que je l'ay encore en estime d'une jeune Dame.* Par ainsi, la Dame ayant sçeu cette satisfaction et rabillement de paroles, s'appaisa, et se remit en amitié avec monsieur de Bussy, dont nous en rismes bien. Toutesfois elle avoit beau faire; car on la tenoit tousjours pour une jument vieille et réparée, qui, toute sutagée qu'elle estoit, hannissoit encore aux chevaux.

Cette Dame ne ressembloit pas à une autre, dont j'ay ouy parler, laquelle, ayant esté bonne compagne en son premier temps, et se jettant fort sur l'age, se mit à servir Dieu en jeusnes et oraisons. Un Gentil-Homme honneste lui remonstrant pourquoy elle faisoit tant de veilles à l'église, et tant de jeusnes à la table, et si c'estoit pour vaincre et matter les aiguillons de la chair? *Hélas!* dit-elle, *ils me sont tous passez*; proférant ces mots aussi piteusement, que jamais fit Milo Crotoniates, ce fort et puissant luiteur : lequel un jour estant descendu dans l'arene, ou le champ des luiteurs, pour y voir l'esbat seulement, car il estoit devenu fort vieux, il y en eut un de la troupe qui luy vient dire, s'il ne vouloit point faire encore un coup du vieux temps. Luy, se rebrassant et retroussant ses bras fort piteusement, regardant ses nerfs et muscles, il dit seulement : *Hélas!*

(*) Suivant *Rabelais*, on appelle *Poultre* une jument non encore saillie. Ainsi Bussy parloit incongruement.

ils sont morts. Si cette femme en eust fait de mesme ; et se fust retroussée, le trait estoit pareil à celuy de Milo : mais on n'y eust veu grand cas qui valust, ny qui tentast.

Un autre pareil trait et mot au précédent monsieur de Bussy, fit un Gentil-Homme que je sçay. Venant à la Cour, d'où il avoit esté absent six mois, il vid une Dame qui alloit à l'académie, qui estoit lors introduite à la Cour par le feu Roy : *Comment*, dit-il, *l'académie dure encore? On m'avoit dit qu'elle estoit abolie. En doutez-vous*, luy respondit un, *si elle y va ? Son Magister lui apprend la philosophie qui parle et traite du mouvement perpétuel.*

Une Dame de par le monde rencontra bien mieux d'une autre, à laquelle on loüoit fort ses beautez, fors qu'elle avoit ses yeux immobiles, qu'elle ne remuoit nullement. *Pensez*, dit-elle, *que toute sa curiosité est à mettre son mouvement au reste de son corps, et mesme à celuy du mitan, sans le renvoyer à ses yeux.*

Or, si je voulois mettre par escrit, et tous les bons mots, et bons contes que je sçay, pour bien amplifier ce sujet, je n'aurois jamais fait : et d'autant que j'ay d'autres pas à faire, je m'en désiste, et concluray avec Bocace cy-dessus allégué, que, et filles, et mariées, et veufves, au moins la plus grande part, tendent toutes à l'amour.

Je ne veux point parler des personnes viles, ny des champs, ny de ville, car telle n'a point esté mon intention d'en escrire, mais des grandes, pour lesquelles ma plume vole. Toutesfois, si au vray on me demandoit mon opinion, je dirois volontiers qu'il n'y a que les mariées, tout hazard et danger des marys à part, pour estre propres à l'amour, et en tirer prestement l'essence, car les marys les

eschauffent tant, que, comme une fournaise qui est souvent bien embrasée, elles ne demandent que de la matiere et du bois, pour entretenir tousjours leur chaleur : et aussi qui se veut bien servir de la lampe, il y faut mettre souvent de l'huile : mais aussi, gare le jarret et les embusches de ces marys jaloux où les plus habiles bien souvent y sont attrapez.

Toutesfois, il faut y aller le plus sagement que l'on peut, et le plus hardiment; et faire comme un Roy, lequel, comme il estoit fort sujet à l'amour, et fort aussi respectueux aux Dames et discret, et par conséquent bien-aimé et receu d'elles; quand quelquefois il changeoit de lit, et s'alloit coucher en celuy d'une autre Dame qui l'attendoit, ainsi que je tiens de bon lieu, jamais il n'y alloit, et fust-ce en ses galleries cachées de Saint-Germain, Bloys et Fontainebleau, et petits degrés eschapatoires, et recoins et galletas de ses chasteaux, qu'il n'eust son valet-de-chambre favory, dit Griffon, qui portoit son espieu devant luy, avec le flambeau, et luy après, son grand manteau devant les yeux, ou sa robbe de nuict, et son espée sous le bras, et estant couché avec la Dame, se faisoit mettre son espieu et son espée auprès de son chevet, et Griffon à la porte bien fermée, qui quelquefois faisoit le guet, et quelquefois dormoit. Je vous laisse à penser si un grand Roy prenoit si bien garde à soy, (car il y en a eu d'attrapez, et des Roys, et de grands Princes,) ce que les petits compagnons auprès de ce Grand doivent faire. Mais il y a de certains présomptueux, qui desdaignent tout; aussi sont-ils bien attrapez souvent.

J'ay ouy conter que le Roy François, ayant en main une fort belle Dame, qui luy a long-temps duré, allant un jour inopiné à la dite Dame, et en

heure inopinée, avec elle, vint à frapper à la porte rudement, ainsi qu'il devoit et avoit pouvoir; car il estoit maistre. Elle, qui estoit pour lors accompagnée du sieur de Bonnivet, n'osa pas dire le mot des courtisannes de Rome : *Non si parla; la Signora è accompagnata* (*). Ce fut à s'adviser là où son galand se cacheroit, pour plus grande seureté. Par cas, c'estoit en esté, où l'on avoit mis des branches et feuilles en la cheminée, ainsi qu'est la coustume de France. Par-quoy, elle luy conseilla et l'advisa aussi-tost de se jetter dans la cheminée, et se cacher dans ces feuillages tout en chemise, que bien lui servit de quoy ce n'estoit en hyver. Après que le Roi eut fait sa besogne avec la Dame, il voulut faire de l'eau; et se levant, la vint faire dans la cheminée, par faute d'autre commodité : dont il eut si grande envie, qu'il en arrousa le pauvre amoureux, plus que si l'on luy eust jetté un seau d'eau; car il l'en arrousa en forme de chantepleure de jardin, de tous costez, voire, et sur le visage, par les yeux, par le nez, la bouche, et par-tout : possible en eschappa-il quelque goutte dans la bouche. Je vous laisse à penser en quelle peine estoit ce Gentil-Homme; car il n'osoit se remuer : et quelle patience et constance tout ensemble ! Le Roy ayant fait, s'en alla, prit congé de la Dame, et sortit de la chambre. La Dame fit fermer par derriere, et appella son serviteur dans son lit, l'eschauffa de son feu, et luy fit prendre chemise blanche. Ce ne fut sans rire, après la grande appréhension; car s'il eust esté descouvert, et luy, et elle, estoient en très-grand danger. Cette Dame est celle-là mesme,

(*) C'est-à-dire. *On ne parle point; Madame est en compagnie.*

laquelle, estant fort amoureuse de monsieur d Bonnivet et en voulant monstrer au Roy le contraire, qui en concevoit quelque petite jalousie, elle luy disoit : *Mais il est bon, Sire, de Bonnivet, qui pense estre beau ; et tant plus je luy dis qu'il l'est, tant plus il se voit : et je me moque de luy, et par ainsi j'en passe mon temps ; car il est fort plaisant, et dit de très-bons mots : si bien qu'on ne sçauroit s'en garder de rire, quand on est près de luy, tant il rencontre bien.* Elle vouloit par là monstrer au Roy, que sa conversation ordinaire, qu'elle avoit avec luy, n'estoit point pour l'aimer et en joüir, ny pour fausser compagnie au Roy. Ha! qu'il y a plusieurs Dames qui usent de ces ruses, pour couvrir leurs amours qu'elles ont avec quelques-uns! elles en disent du mal, s'en moquent devant le monde, et derriere n'en font pas ce beau semblant ; et cela s'appelle ruses et astuces d'amour.

J'ay connu une très-grande Dame, laquelle ayant veu un jour sa fille, qui estoit l'une des belles du monde, estre en peine à cause de l'amour d'un Gentil-Homme, dont son frere estoit estomaqué, entre autres discours que la mere luy dit : *Hé! ma fille, n'aimez plus cet homme-là : il a si mauvaise grace et façon ; il est si laid : il ressemble à un vray pastissier de village.* La fille s'en mit à rire, et moquer, et applaudir au dire de sa mere, et l'advoüer pour semblance de pastissier de village ; mais qu'il eust un bonnet rouge : toutesfois elle l'aimoit. Mais quelque temps après, qui fut environ six mois, elle le quitta pour en avoir un autre. J'ay connu plusieurs Dames qui ont dit pis que pendre des femmes qui aimoient en lieux bas, comme leurs secretaires, valets-de-chambre, et autres personnes basses, et détestoient devant le monde cet amour plus que poison, et

toutesfois elles s'y abandonnoient autant, ou plus, qu'à d'autres; et ce sont les finesses des Dames: jusques-là que, devant le monde, elles se courroucent contre eux, les menacent, les injurient; mais derriere, elle s'en accommodent gallamment. Ces femmes ont tant de ruses! car comme dit l'Espagnol: *Mucho sabe la zorra; perro sabe mas la Dama enamorada :* c'est-à-dire : *Le renard sçait beaucoup; mais une Dame amoureuse sçait bien davantage.*

Quoique fist cette Dame précédente, pour oster martel au Roy François, si ne peut-elle tant faire, qu'il ne luy en restast quelque grain en teste : car comme j'ai sceu, et sur quoy il me souvient, qu'une fois m'estant aller pourmener à Chambord, un vieux concierge, qui estoit céans, et avoit esté valet-de-chambre du Roy François, m'y receut fort honnestement; car il avoit dès ce temps-là connu les miens à la Cour et aux guerres, et luy-mesme me voulut monstrer tout; et m'ayant mené à la chambre du Roy, il me monstra un escrit au costé de la fenestre: *Tenez*, dit-il, *lisez cela*, *Monsieur. Si vous n'avez veu de l'escriture du Roy, mon maistre, en voilà :* et l'ayant leu en grande lettre, il y avoit ce mot : *Toute femme varie.* J'avois avec moy un fort honneste Gentil-Homme de Périgord, mon amy, qui s'appelloit Monsieur de Roche, qui me dit soudain : « Pensez » que quelques-unes de ces Dames qu'il aimoit le » plus, et de la fidélité desquelles il s'assuroit le » plus, il les avoit trouvées varier, et luy faire faux-» bons, et en elles avoit descouvert quelque change-» ment, dont il n'estoit gueres content; et de despit, » en avoit escrit ce mot ». Le concierge qui nous ouyt, dit : *C'est mon, vrayment; ne vous en pensez pas moquer : car de toutes celles que je luy ay jamais veues et connues, je n'en ay veue aucune qui n'allast au change*

change plus que ses chiens de la meute à la chasse du cerf, mais c'estoit avec une voix fort basse; car s'il s'en fust apperceu, il les eust bien relevées. Voyez, s'il vous plaist, de ces femmes qui ne se contentenr, ny de leurs marys, ny de leurs serviteurs, grands Roys, et Princes, et grands Seigneurs; mais il faut qu'elles aillent au change: et que ce grand Roy les avoit bien connues et expérimentées pour telles, et pour les avoir desbauchées et tirées des mains de leurs marys, de leurs meres, et de leurs libertez et viduïtez.

J'ay connu une bien grande Dame veufve, qui en a fait de mesme: car encore qu'elle fust quasi adorée d'un très-Grand, si falloit-il avoir quelques menus autres serviteurs, afin de ne pas perdre toutes les heures du temps, et demeurer en oisiveté; car un seul ne peut pas en ces choses y vaquer ny fournir tousjours: aussi que telle est la regle de l'amour, que la Dame d'amour n'est pas pour un temps préfixe, ny aussi pour une personne préfixe, ny seule arrestée. Je m'en rapporte à cette Dame des *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, qui avoit trois serviteurs au coup, et estoit si habile, qu'elle les sçavoit tous trois fort accortement entretenir.

J'ay connu une Dame, laquelle ayant esté servie d'un fort honnesre Gentil-Homme, et puis en ayant esté quittée au bout de quelque temps, se vinrent à raconter de leurs amours passez. Le Genril-Homme, qui voulut faire du galant, luy dit: *Et quoy? penseriez vous que vous seule fussiés de ce temps ma maistresse? Vous seriés bien estonnée, si, avec vous, j'en avois eu deux autres.* Elle luy respondit aussi tost: *Vous seriés bien plus estonné, si vous eussiez pensé estre le seul mon serviteur; car j'en avois bien trois autres pour réserve.* Voilà comment un bon navire veut avoir tousjours deux ou trois ancres, pour bien s'affermir.

Pour faire fin, vive l'amour pour les femmes; et comme j'ay trouvé une fois dans les tablettes d'une très-belle et honneste Dame, qui habloit un peu l'Espagnol, et l'entendoit très-bien, ce petit refrain escrit de sa propre main; car je la connois très-bien: *Hembra o Dama sin campagnero, esperança sin trabajo, y navio sin timon, nunca pueden haser cosa que sea buena.* C'est-à-dire : *Jamais femme, ou Dame, sans compagnon, ny espérance sans travail, ny navire sans gouvernail, ne pourroient faire chose qui vaille.* Ce refrain peut estre bon, et pour la femme, et pour la veufve, et pour la fille : car l'une et l'autre ne peuvent rien faire de bon sans la compagnie de l'homme; ny l'espérance que l'on a de les avoir, n'est point tant agréable à les attraper aisément, comme avec un peu de peine et travail, rudesse et rigueur. Toutesfois la femme et la veufve n'en donnent pas tant que la fille, d'autant que l'on dit, qu'il est plus aisé et facile de vaincre et abattre une personne, qui a esté vaincue, abattue, et renversée, que celle qui ne le fut jamais, et qu'on ne prend point tant de travail et peine à marcher par un chemin desjà bien frayé et battu, que par celuy qui n'a jamais esté fait ny tracé : et de ces deux comparaisons, je m'en rapporte aux voyageurs et guerriers. Ainsi est-il des filles; car mesme il y en a aucunes si capricieuses, qui jamais n'ont voulu se marier, ainsi vivre tousjours en condition filiale : et si on leur demandoit pourquoy? *C'est ainsi et telle est mon humeur*, disent-elles. Aussi que Cybele, Junon, Vénus, Thétis, Cerès, et autres Déesses du ciel, ont toutes mesprisé ce nom de vierge; fors Pallas, qui prit du cerveau de Jupiter sa naissance : faisant voir par-là que la virginité n'est qu'une opinion conceue en la cervelle. Aussi demandez à nos filles,

qui ne se marient jamais, ou si elles se marient, c'est le plus tard qu'elles peuvent, et fort surannées, pourquoy elles ne se marient? *Parce*, disent-elles, *que je ne le veux, et telle est mon humeur et mon opinion.*

Nous en avons veu aux Cours de nos Roys aucunes du temps du Roy François. Madame la Régente avoit une fille, belle et honneste, qui s'appelloit Poupincourt, qui ne se maria jamais, et mourut vierge de l'age de soixante-ans, comme elle nasquit; car elle fut très-sage. La Brelaudiere est morte fille et pucelle, en l'age de quatre-vingt ans, laquelle on a veu gouvernante de madame d'Angoulesme, estant fille. Mademoiselle de Charansonne de Savoye mourut à Tours derniérement fille, et fut enterrée avec son chapeau et son habit blanc virginal, très-sollemnellement, en grande pompe, solemnité et compagnie, en l'age de quarante-cinq ans, ou plus: et ne faut point mettre en doute si c'estoit à faute de party; car estant l'une des belles et honnestes filles, et sages de la Cour, je luy en ay veu refuser de très-bons et très-grands. Ma sœur de Bourdeille, qui est à la Cour fille de la Reyne, a refusé de mesme de fort bons partis, et jamais n'a voulu se marier, ny ne le fera, tant elle est résolue et opiniastre de vivre et mourir fille et bien agée, et s'est jusques icy laissé vaincre à cette opinion, et à un bon age.

J'ay veu l'Infante de Portugal, fille de la feue Reyne Eléonor, en mesme résolution, et est morte fille et vierge en l'age de soixante ans ou plus. Ce n'est pas faute de grandeur; car elle estoit grande en tout: ny par faute de biens, car elle en avoit force, et mesme en France, où monsieur le Général Gourgues a bien fait ses affaires: ny pour faute de dons de nature; car je l'ay veuë à Lisbonne en l'age

de quarante-cinq ans, une très-belle et agréable fille; de bonne grace, de belle apparence, douce, agréable, et qui méritoit bien un mary pareil à elle en tout; courtoise, et mesme à nous autres François. Je le peux dire, pour avoir eu cet honneur d'avoir parlé à elle souvent et privément. Feu monsieur le Grand-Prieur de Lorraine, lorsqu'il mena ses galeres du Levant en Ponant, pour aller en Escosse, du temps du petit Roy François, passant et séjournant à Lisbonne quelques jours, la visita, et vid tous les jours : elle le reçeut fort courtoisement, et se pleust fort en sa compagnie, et luy fit tout plein de beaux présents : entre autres, elle luy bailla une chaisne pour pendre sa croix, toute de diamants et rubis, et perles grosses, proprement et richement élabourées, et pouvoient valoir de quatre à cinq mille escus, et luy faisoient trois tours : car je croy qu'elles pouvoient bien valoir cela : aussi l'engageoit-il toujours pour trois mille escus; ainsi qu'il fit une fois à Londres, lorsque nous tournions d'Escosse; mais aussi-tost en France, il l'envoya desengager; car il l'aimoit pour l'amour de la Dame, de laquelle il estoit encapricé et fort pris : et croy qu'elle ne l'aimoit point moins, et que volontiers elle eust rompu son nœud virginal pour luy, cela s'appelle par mariage, car c'estoit une très-sage et vertueuse Princesse : et si diray-je bien plus, que, sans les troubles qui commencerent en France, messieurs ses freres l'attiroient, et luy tenoient. Il voulut luy-mesme retourner avec ses galeres, et reprendre mesme route, et revoir cette Princesse, et luy parler de nopces : et croy qu'il n'en fust point esté esconduit; car il estoit d'aussi bonne maison qu'elle, et extrait de grands Roys comme elle, et sur-tout l'un des beaux, des agréables, des honnestes, et des meilleurs Princes de la

chrestienté. Messieurs ses freres, principalement les deux aisnez, car ils estoient les oracles de tous, et conduisoient la barque, je vis un jour qu'il leur en parloit, leur racontant son voyage, et les plaisirs qu'il avoit reçeus-là, et les faveurs. Ils vouloient fort qu'il refist encore le voyage, et y retournast encore, et luy conseilloient de donner-là; car le Pape en eust aussi-tost donné la dispense de la croix : et sans ces maudits troubles, il y alloit, et en fust sorty, à mon advis, à son honneur et contentement. La dite Princesse l'aimoit fort, et m'en parla en très bonne part, et le regretta beaucoup, m'interrogeant de sa mort, et comme esprise, ainsi qu'il est aisé, en telle chose, à un homme un peu clairvoyant, le connoistre.

J'ay ouy dire une autre raison encore à une personne fort habile, je ne dis fille ou femme, et possible avoit-elle expérimenté, pourquoy aucunes filles sont si tardives de se marier. Elles disent, que c'est *propter mollitiem* ; et ce mot *mollities* s'interprete qu'elles sont si molles, c'est-à-dire, tant amatrices d'elles-mesmes, tant soucieuses de se délicater, et se plaire seules en elles-mesmes, ou bien avec d'aucunes de leur compagnie, à la mode Lesbienne, et y prennent tel plaisir à part elles, qu'elles pensent et croyent fermement qu'avec les hommes elles n'en sçauroient jamais tant tirer de plaisir : et pour ce, se contentent-elles en leur joye et savoureux plaisirs, sans se soucier des hommes, ny de leurs accointances, ny du mariage.

Ces filles ainsi vierges et pucelles eussent esté à Rome fort honorées et fort privilégiées, jusques là que la Justice n'avoit pouvoir sur elles à les sentencier à la mort : si-bien que nous lisons, que du temps du Triumvirat, il y eut un Sénateur Romain parmy les

proscripts, qui fut condamné à mourir, non luy seulement, mais toute sa lignée de luy procréée; et estant sur l'eschaffaut représentée une sienne fille fort belle et d'age pourtant gentille, non meure, et encore trouvée pucelle, il fallut que le bourreau la dépucelast et la dévirginast luy mesme sur l'eschaffaut, et puis ainsi pollue la repassa par le cousteau : cruauté certes fort vilaine.

Les Vestales de mesme estoient très-honorées et respectées, autant pour leur virginité, que pour leur religion : car si elles venoient le moins du monde à faillir de leur corps, elles estoient cent fois plus punies rigoureusement, que quand elles n'avoient pas bien gardé le feu sacré; car on les enterroit toutes vives avec des pitiés effroyables. Il se lit d'un Albinus Romain, qui, ayant rencontré hors de Rome quelques Vestales, qui s'en alloient à pied en quelque part, il commanda à sa femme de descendre avec ses enfants de son chariot, pour les y monter à parfaire leur chemin. Elles avoient aussi telle authorité, que bien souvent ont-elles esté creues, et moyenneresses à faire l'accord entre le peuple de Rome et les chevaliers, quand quelquefois ils avoient rumeur ensemble. L'Empereur Théodose les chassa de Rome, par le conseil des chrestiens, envers lequel Empereur les Romains députerent un Symmachus, pour le prier de les remettre avec leurs biens, rentes et facultez, qu'elles avoient grandes et telles, que tous les jours elles donnoient si grande quantité d'aumosnes, qu'elles n'ont jamais permis à nul Romain, ny estranger passant ou venant, de demander l'aumosne; tant leur pie charité s'estendoit sur les pauvres : et toutesfois, Théodose ne les y voulut jamais remettre. Elles s'appelloient Vestales de ce mot de Vesta, qui signifie feu; lequel a beau tourner, virer, mouvoir, flamber, jamais ne jette semence, ny n'en reçoit : de mesme

la vierge. Elles duroient trente ans ainsi vierges, au bout desquels se pouvoient marier, desquelles peu sortant de-là se trouvoient plus heureuses, ny plus ny moins que nos religieuses, qui se sont dévoilées, et ont quitté leurs habits. Elles estoient fort pompeuses, et superbement habillées, lesquelles le poëte Prudence descrit gentiment telles comme peuvent estre les chanoinesses d'aujourd'huy de Mons en Hainaut, et de Remiremont en Lorraine, qui se marient. Aussi ce poëte Prudence les blasme fort, qu'elles alloient parmy la ville dans des coches fort superbes, et ainsi si bien vestues aux amphitéâtres, voir les jeux des gladiateurs et combattants à outrance entre eux et des bestes sauvages, comme prenant grand plaisir à voir ainsi les hommes s'entretuer et répandre le sang; et pour ce, il supplie l'Empereur d'abolir ces sanguinaires combats, et si pitoyables spectacles. Ces Vestales certes ne devoient voir tels jeux. Mais pouvoient-elles dire aussi : *Par faute d'autres jeux plus plaisants, que les autres Dames voyent et pratiquent, nous pouvons nous contenter en ceux-cy.*

Quant à la condition de plusieurs veufves, il y en a aussi plusieurs qui font l'amour de mesme que ces filles; ainsi que j'en ay connu aucunes et autres, qui aiment mieux s'esbattre avec les hommes en cachette, et en toute leur pleiniere volonté, que leur estant sujettes par mariage : pour ce, quand on en voit aucunes garder longuement leurs viduïtez, il ne les en faut pas tant loüer, comme l'on diroit, jusqu'à ce que l'on sçache leur vie. C'est après, selon que l'on la descouvre, qu'il les en faut loüer ou mespriser; car une femme, quand elle veut desplier ses esprits, comme on dit, est terriblement fine, et mene l'homme vendre au marché, sans qu'il s'en prenne garde : et estant ainsi fine, elle sçait si bien ensor-

celler et esbloüier les yeux et les pensées des hommes, qu'ils ne peuvent jamais gueres bien connoistre leur bien; car telle prendra-on pour une prude femme, et confite en sapience, qui sera une bonne putain, et joüera son jeu si bien à point, et si à couvert, qu'on n'y connoistra rien. Je sçay bien que plusieurs me pourroient dire, que j'ay obmis plusieurs bons mots et contes, qui eussent mieux encore embelly et annobly ce sujet. Je le vois; mais d'icy au bout du monde, je n'en eusse veu la fin : et qui en voudra prendre la peine de faire mieux, l'on luy aura grande obligation.

Or, mes Dames, je fais fin, et m'excusez si j'ay dit quelque chose qui vous offense. Je ne fus jamais né ny dressé pour vous offenser, ny desplaire. Si je parle d'aucunes, je ne parle pas de toutes; et de ces aucunes, je n'en parle que par noms couverts, et point divulgués. Je les cache si bien, qu'on ne s'en peut appercevoir; et le scandale n'en peut tomber sur elles, que par doutes et soupçons, et non par vraie apparence.

DISCOURS CINQUIESME,

Sur aucunes Dames vieilles, qui aiment autant à faire l'amour comme les jeunes.

PUISQUE j'ay parlé cy-devant des vieilles Dames qui aiment à roussiner, je me suis mis à faire ce Discours : par quoy je commence, et dis, que moy, estant un jour à la Cour d'Espagne, devisant avec une fort honneste et belle Dame, mais pourtant un peu agée, elle me dit ces mots : *Que ningunas Damas lindas, o a lo menos pocas, se hasen viejas de la cinta hasta a baxo;* c'est-à-dire : *Que nulles Dames belles, ou au moins peu, sont vieilles de la ceinture jusques au bas.* Sur quoy je luy demanday comment elle l'entendoit, si c'estoit au regard de la beauté du corps depuis cette ceinture jusques en bas, qu'elle n'en diminuast par la vieillesse, ou pour l'envie et l'appétit de la concupiscence, qui ne vinssent à ne s'esteindre, ny à se refroidir aucunement par le bas? Elle respondit, qu'elle l'entendoit, et pour l'un, et pour l'autre ; car pour ce qui est de la picqueure de la chair, disoit-elle, ne faut pas penser qu'on s'en guérisse jusques à la mort, quoyque l'age y veuille répugner ; d'autant que toute belle femme s'aime extresmement, et s'aimant, ce n'est point pour elle, mais pour autruy : et nullement ressemble à Narcisse, qui estoit aimé de soy, et de soy-mesme amoureux, et abhorroit toutes autres amours; la belle femme ne tient rien de cette humeur.

Ainsi que j'ay ouy raconter d'une belle Dame, laquelle, s'aimant et se plaisant bien souvent en elle seule, et par soy, dans son lit se mettoit toute nue,

et en toute posture se contemploit, s'admiroit, et se regardoit lascivement, se maudissant d'estre voüée à un seul qui n'estoit digne d'un si beau corps, entendant parler de son mary, nullement ésgal à elle. Enfin, elle s'enflamma tellement par telles contemplations et visions, qu'elle dit adieu à sa chasteté, et à son sot vœu marital, (comme elle le croyoit), et fit amour et serviteur nouveau.

Voilà donc comme la beauté allume le feu et la flamme d'une Dame, qui la transporte à ceux qu'elle veut puis après, soit aux marys, ou aux serviteurs, pour le mettre en usage; aussi qu'un amour amene un autre. De plus, estant ainsi belle et recherchée de quelqu'un, et qu'elle daigne d'y respondre, la voilà troussée; ainsi que toute femme qui ouvre la bouche pour dire quelque response douce à son amy, le cœur s'y en va, et s'y ouvre de mesme.

Davantage, toute belle et bonne femme ne refuse jamais la loüange qu'on luy donne : et si une fois elle se plaist, ou permet d'estre louée en sa beauté, bonnes graces, et gentilles façons, ainsi que nous autres Courtisans avons accoustumez de faire pour premier assaut de l'amour, quoyqu'il tarde, en y continuant, nous l'emportons.

Or est-il que toute belle Dame, s'estant une fois essayée au jeu d'amour, ne le desapprend jamais, et la continuation luy en est tousjours très-douce et agréable : ny plus ny moins, que quand l'on a accoustumé une bonne viande, l'on se fasche fort de la quitter; et tant plus on va sur l'age, tant elle est meilleure pour la personne, ce disent les médecins : aussi tant plus la femme va sur l'age, tant plus elle est friande d'une bonne chair qu'elle a accoustumé; et si sa bouche d'en-haut y prend de la faveur, sa bouche d'en-bas aussi en prend bien autant, et la friandise ne s'en

oublie jamais, ny ne se lasse par la charge des ans, mais bien plustost par une longue maladie, ce disent les médecins, ou par autres accidents; et que si l'on s'en passe pour quelque temps, pourtant on la reprend bien.

L'on dit aussi que tous exercices décroissent et diminuent par l'age, qui oste la force aux personnes pour les faire valoir, fors celuy de Vénus, qui se pratique très-doucement, sans peine et sans travail, dans un mol et beau lit, et très-bien à l'aise. Je parle pour la femme, et non pour l'homme, à qui pour cela tout le travail et courvée eschet en partage. Luy donc, privé de ce plaisir, s'en abstient de bonne-heure, encore que ce soit en despit de luy; mais la femme, en quelque age que ce soit, reçoit en soy, comme une fournaise, tout feu et toute matiere; j'entends si on luy en veut donner : mais il n'y a si vieille monture, si elle a desir d'aller, et qu'elle veuille estre picquée, qu'elle ne trouvast quelque chevaucheur malotru; et quand bien une Dame agée n'en sçauroit chevir bonnement, et n'en trouveroit à point, comme en ses jeunes ans, elle a de l'argent et des moyens pour en avoir au prix du marché, et des bons.

J'ay ouy dire que toute marchandise qui couste, fasche fort à la bourse, contre l'opinion d'Heliogabale, qui, tant plus il acheptoit les viandes cheres, tant plus meilleures les trouvoit-il; fors la marchandise de Vénus, laquelle, tant plus elle couste, et tant plus elle plaist, pour le grand desir que l'on a de faire bien valoir la besogne et dentée que l'on aura bien acheptée; et le talent que l'on a en main, on le fait valoir, et au triple, voire au centuple, si l'on peut.

Ce fut ce que dit une brave Courtisanne Espagnole

à deux braves Courtisans Espagnols, qui printrent querelle pour elle, sortans de son logis, mirent l'espée à la main, et se commencerent à battre : elle, mettant aussi-tost la teste à la fenestre, s'escria à eux : *Segnores, mis amores se gagnan con oro y Plata, non con hierro* ; c'est-à-dire : *Messieurs, mes amours se gagnent avec l'or et l'argent, et non avec le fer.*

Voilà comme tout amour bien achepté est bon. Force Dames et cavaliers, qui ont trafiqué tels marchés, en savent bien que dire. Et d'alléguer des exemples de plusieurs Dames, qui ont bruslé dans leur vieillesse aussi-bien qu'en leur jeunesse, et qui ont passé, ou pour mieux dire, entretenu leurs feux par nouveaux marys et serviteurs, ce seroit à moy maintenant une chose superflue, puis que j'en ay allégué plusieurs : et si en rapporteray-je icy aucunes ; car la chose le requiert, et sert à cette cause.

J'ay ouy parler d'une grande Dame, qui rencontroit le mot aussi-bien comme Dame de son temps, laquelle, voyant un jour un jeune Gentil-Homme, qui avoit les mains très-blanches, elle luy demanda ce qu'il faisoit pour les avoir telles : il respondit, en se riant et gaussant, *que le plus souvent qu'il pouvoit, il se les frottoit de sperme. Voilà*, dit-elle, *un malheur pour moy : car il y a plus de soixante ans que j'en lave mon cas*, le nommant tout à trac ; *et il est aussi noir que le premier jour, et si je l'en lave encore tous les jours.*

J'ay ouy parler d'une Dame d'assez bonnes années, qui en demanda un jour l'advis à un médecin, fondant ses raisons sur ce qu'elle estoit trop humide, et remplie de mauvaises humeurs, qui luy estoient venues et l'avoient entretenue jusques alors qu'elle estoit veufve, et qui ne luy estoient arrivées du temps de son mary, d'autant que, par les assidus exercices qu'ils faisoient ensemble, ses humeurs se séchoient et

consommoient. Le médecin, qui estoit bon compagnon, et qui luy voulut à cela complaire, luy conseilla de se remarier, et de chasser les humeurs de son corps de cette façon, et qu'il valoit mieux estre seche que humide. La Dame en pratiqua le conseil, et l'approuva très-bien toute surannée qu'elle estoit; mais je dis avec un mary, et un amoureux nouveau, qui l'aimoit bien autant pour l'amour de son argent, que du plaisir qu'il tiroit d'elle : encore qu'il y ait plusieurs Dames agées, avec lesquelles on prend bien autant de plaisir, et y fait bien aussi bon et meilleur, qu'avec les plus jeunes, pour en sçavoir mieux l'art et la façon, et en donner le goust aux amants. Les courtisannes de Rome et d'Italie, quand elles sont sur l'age, tiennent cette maxime, que *una gallina vecchia fà miglior bredo che un' altra* (1).

Horace fait mention d'une vieille, laquelle s'agissoit (2) et se mouvoit, quand elle en venoit-là, de telle façon et si rudement, qu'elle faisoit trembler, non-seulement le lit, mais encore toute la maison. Voilà une gentille vieille ! Les Latins appellent ainsi s'agiter et s'esmouvoir, *subare*, *à sue*, qui est à dire, un porc ou truye.

Nous lisons de l'Empereur Caligula, de toutes les femmes qu'il eut, il aima Cesonia; non tant pour la beauté qu'elle eut, ny l'age florissant, car elle y estoit desja fort advancée; mais à cause de la grande lasciveté et paillardise qui estoit en elle, et la grande industrie qu'elle avoit pour l'exercer, que la vieille saison et pratique luy avoit apportée : laissant toutes les autres femmes, encore qu'elles fussent plus belles et jeunes que celle-là; et la menoit ordinaire-

(1) C'est-à-dire. *Que d'une vieille poule, l'on fait un meilleur bouillon que d'une autre.*
(2) S'agitoit.

ment aux armées avec luy, habillée et armée en garçon, et chevauchant de mesme à costé de luy, jusques à la monstrer quelque fois à ses amis toute nue, et luy (*) voir faire ses tours de souplesse et de paillardise.

Il falloit bien dire que l'age n'eust rien diminué de beau et de lascif, puis qu'il l'aimoit tant : néantmoins, avec tout ce grand amour qu'il luy portoit, bien souvent, quand il l'embrassoit et touchoit, il luy disoit : *Voilà une belle gorge, mais aussi est-il bien en mon pouvoir de la faire couper.* Fiez-vous à ces gens, tant il estoit sanglant. Hélas ! la pauvre femme fut de mesme avec luy occise d'un coup d'espée à travers le corps, par son centenier ; et la fille brisée et accraventée contre une muraille, qui ne pouvoit mais de la méchanceté de sa mere.

Il se lit encore de Julia, marastre de l'empereur Caracalla, estant un jour quasi par négligence nuo de la moitié de son corps, et Caracalla la voyant, il ne dit que ces mots : *Ha ! que j'en voudrois bien, s'il m'estoit permis !* Elle soudain respondit : *Il vous est permis, s'il vous plaist. Ne sçavez-vous pas que vous estes Empereur, et que vous donnez les Loix, et non pas les recevez ?* Sur ce bon mot et bonne volonté, il l'espousa, et se coupla avec elle.

Pareilles paroles quasi furent données à l'un de nos trois Roys derniers, que je ne nommeray point, estant espris et devenu amoureux d'une fort belle et honneste Damoiselle. Après luy avoir jetté les premieres pointes d'amour, luy en fit un jour entendre sa volonté plus au long, par un honneste et très habile Gentil-Homme que je sçay, qui, luy portant le petit poullet, se mit à son mieux dire, pour la persuader d'en venir-là. Elle,

(*) Leur.

qui n'estoit point sotte, se deffendit le mieux qu'elle peut, par force belles raisons qu'elle sçeut bien alléguer, sans oublier sur-tout le grand, ou, pour mieux dire, le petit point d'honneur. Somme, le Gentil-Homme, après force contestations, luy demanda pour fin, ce qu'elle vouloit qu'il dist au Roy? Elle, ayant un peu songé, tout-à-coup, comme d'une désespérade, proféra ces mots: *Que vous luy direz? dit-elle: autre chose, si non que je sçay bien qu'un refus ne fut jamais profitable à celuy ou à celle qui le fait à son Roy ou à son Souverain; et que bien souvent usant de sa puissance, il sçait plustost prendre et commander, que requérir et prier.* Le Gentil-Homme, se contentant de cette response, la porte aussi-tost au Roi, qui prit l'occasion par le poing, va trouver la Dame en sa chambre, laquelle, sans trop grand effort de luite, fut abattue. Cette response fut d'esprit et d'envie d'avoir à faire à son Roy, encore qu'on die, qu'il ne fait pas bon se joüer ny avoir à faire à son Roy: il s'en faut ce point, dont l'on ne s'en trouve jamais mal, si la femme s'y conduit sagement et constamment.

Pour reprendre cette Julia, marastre de cet Empereur, il falloit bien qu'elle fust putain, d'aimer, et prendre à mary, celuy sur le sein de laquelle quelque temps avant il avoit tué son propre fils. Elle estoit bien putain, et d'un cœur bien bas celle-là. Toutesfois c'estoit une grande chose, que d'estre Impératrice, et pour tel honneur tout s'oublie. Cette Julia fut fort aimée de son mary, encore qu'elle fust bien fort en age, n'ayant pourtant rien abattu de sa beauté; car elle estoit très-belle et très-accorte, témoins ses paroles qui luy hausserent bien le chevet de sa grandeur.

Philippes-Maria, troisiesme du nom, Duc de Milan, espousa, en secondes nopces, Beatricine,

veufve de feu Facin Cane, estant fort vieille: mais elle luy porta en mariage quatre cent mille escus, sans les autres meubles, bagues et joyaux, qui montoient à un haut prix, et qui effaçoient sa vieillesse; nonobstant laquelle fut soupçonnée par son mary d'aller ribauder ailleurs, et pour tel soupçon la fit mourir. Vous voyez si la vieillesse luy fit perdre le goust du fruit d'amour. Pensez que le grand usage qu'elle en avoit eu, luy donnoit encore l'envie.

Constance, Reyne de Sicile, qui, dès sa jeunesse, et toute sa vie, n'avoit bougé Vestale du cloistre en chasteté, venant à s'émanciper au monde en l'age de cinquante ans, qui n'estoit pas belle pourtant, toute décrépitée, voulut taster de la douceur de la chair, et se maria et engrossa d'un enfant en l'age de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les plaines et prairies de Palerme, y ayant fait dresser une tente et un pavillon exprès, afin que le monde n'entrast en doute que son fruit estoit apposté; qui fut un des grands miracles que l'on ait jamais veu du depuis Sainte Elisabeth. L'histoire de Naples dit pourtant qu'on le réputa supposé, et fut-il pourtant un grand personnage: mais ce sont la pluspart des braves que les bastards, ainsi que me dit un jour un Grand.

J'ay connu une Abbesse de Tarascon, sœur de Madame d'Usez, de la Maison de Tallard, qui se deffroqua, et sortit de Religion en l'age de plus de cinquante ans, et se maria avec le grand Chanay, qu'on a veu grand joüeur à la Cour.

Force autres Religieuses ont fait de mesme, soit en mariage ou autrement, pour taster de la chair en leur age très-meur. Si telles font cela, que doivent faire nos Dames qui y sont accoustumées dès leurs jeunes ans? La vieillesse les en doit-elle empescher qu'elles

qu'elles ne tastent ou mangent quelquefois de bons morceaux, dont elles ont pratiqué l'usance de si longtemps? Et que deviendroient tant de bons potages restaurants, bouillons composez, tant d'ambre-gris, et autres drogues escaldatives et confortatives, pour eschauffer et conforter leur estomach vieil et froid? Et il ne se peut moins, que ces drogues ne fassent encore autre seconde opération sous bourre, qui les eschauffe dans le corps, et leur cause quelque chaleur vénérienne, qu'il faut par après expulser par la cohabitation et copulation, qui est le plus souverain remede qui soit, et le plus ordinaire, sans y appeller autrement l'advis des médecins, dont je m'en rapporte à eux: et ce qui est meilleur pour elles, est, qu'estant agées, et venues sur les cinquante ans, n'ont plus de crainte d'engrosser, et lors ont pleiniere et toute ample liberté de se joüer, et recueillir les arriérages des plaisirs, que possible aucunes n'ont osé prendre, de peur de l'enfleure de leur traistre de ventre; de sorte que plusieurs y en a-il, qui se donnent plus de bon temps en leurs amours depuis cinquante ans enbas, que de cinquante ans en avant. De plusieurs grandes et moyennes Dames en ay-je ouy parler en telles complexions, jusques-là que plusieurs en ay-je connues et ouy parler, qui ont souhaité plusieurs fois les cinquante ans chargés sur elles, pour les empescher de la grossesse, et pour le faire mieux, sans aucune crainte ny scandale.

Mais pourquoi s'en engarderoient-elles sur l'age? Vous diriés qu'après la mort aucunes ont quelque mouvement et sentiment de chair: si faut-il que je fasse un conte que j'ay ouy faire.

J'ay eu d'autres fois un frere puisné, qu'on appelloit le Capitaine Bourdeille, l'un des braves et vaillants Capitaines de son temps. Il faut que je die cela de

luy, encore qu'il fust mon frere, sans offenser la louange que je luy donne : les combats qu'il a faits aux guerres et aux attaques, en font foy; car c'estoit le Gentil-Homme de France qui avoit le mieux les armes à sa main : aussi l'appelloit-on en Piedmont l'un des Rodomonts de là. Il fut tué à l'assaut de Hesdin, à la derniere reprise..

Il fut dédié par son pere et mere aux Lettres, et pour ce il fut envoyé en l'age de dix-huit ans en Italie pour estudier, et s'arresta à Ferrare, parce que madame Renée de France, Duchesse de Ferrare, aimoit fort ma mere, et pour ce le retint-là pour vaquer aux estudes; car il y avoit Université. Or, d'autant qu'il n'y estoit né, ny propre, il n'y vaquoit gueres, ains plustost s'amusa à faire la cour et l'amour : si-bien qu'il s'amouracha fort d'une Damoiselle Françoise veufve, qui estoit à Madame de Ferrare, qu'on appelloit Mademoiselle de (*) la Roche, et en tira de la joüissance, s'entr'aimant si fort l'un et l'autre, que mon frere, ayant esté rappellé de son pere, le voyant mal-propre pour les Lettres, il fallut qu'il s'en retournast.

Elle, qui l'aimoit, et qui craignoit qu'il ne luy mesadvinst, parce qu'elle sentoit fort de la Religion de Luther, qui régnoit pour lors, pria mon frere de l'emmener avec luy en France, et en la Cour de la Reyne de Navarre Marguerite, à qui elle avoit esté, et l'avoit donnée à Madame Renée, lors qu'elle fut mariée, et s'en alla en Italie.

Mon frere, qui estoit jeune, sans aucune considération, estant bien-aise de cette bonne compagnie, la conduisit jusques à Pau, où estoit pour lors la Reyne, qui fut fort aise de la voir; car c'estoit la

(*) *La Mothe.*

femme qui avoit le plus d'esprit, et qui disoit des mieux, et estoit une veufve belle et bien accomplie en tout.

Mon frere, après avoir demeuré quelques jours avec ma grand'mere et ma mere, qui estoient lors à la Cour, s'en retourna voir son pere. Au bout de quelque temps, se dégoustant fort des Lettres, et ne s'y voyant propre, les quitte tout à plat, et s'en va aux guerres du Piedmont et de Parme, où il acquit beaucoup d'honneur, et les pratiqua l'espace de cinq à six ans, sans venir en sa maison; au bout desquels il vint voir sa mere, qui estoit lors à la Cour avec la Reyne de Navarre, qui se tenoit lors à Pau, à laquelle il fit la révérence ainsi qu'elle retournoit des Vespres. Elle, qui estoit la meilleure Princesse du monde, luy fit une fort bonne chere, et le prit par la main, le pourmena par l'Eglise environ une heure ou deux, luy demandant force nouvelles des guerres du Piedmont et d'Italie, et plusieurs autres particularitez, ausquelles mon frere respondit si bien, qu'elle en fut satisfaite; car il disoit des mieux, tant de son esprit que de son corps : car il estoit très-beau Gentil-Homme, et de l'age de vingt-quatre ans. Enfin, après l'avoir entretenu assez de temps, et ainsi que la nature et complexion de cette honorable Princesse estoit de ne dédaigner les belles conversations et entretiens des honnestes gens, de propos en propos, tousjours en se pourmenant, vint précisément arrester coy mon frere sur la tombe de mademoiselle de la Roche, qui estoit morte il y avoit trois mois; puis le prit par la main, et luy dit : *Mon cousin*, (car ainsi l'appelloit-elle, d'autant qu'une fille d'Albret avoit esté mariée en nostre maison de Bourdeille; mais pour cela, je n'en mets pas plus grand pot au feu, ny n'en augmente davantage mon ambition), *ne sentez-vous*

point rien mouvoir sous vous, et sous vos pieds? Non, madame, respondit-il. *Mais songez-y bien, mon cousin*, luy répliqua-elle. Mon frere luy respondit: *Madame, j'y ay bien songé; mais je ne sens rien mouvoir; car je marche sur une pierre bien ferme. Or, je vous advise*, dit lors la Reyne, sans le tenir plus en suspens, *que vous estes sur la tombe et le corps de la pauvre mademoiselle de la Roche, qui est ici dessous vous enterree, que vous avez tant aimée: et, puis que les ames ont du sentiment après nostre mort, il ne faut pas douter que cette honneste créature, morte de frais, ne se soit esmeue aussi-tost que vous avez esté sur elle; et si vous ne l'avez senty, à cause de l'espaisseur de la tombe, il ne faut pas douter qu'en soy ne se soit esmeue et ressentie: et d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trespassés, et mesme de ceux que l'on a aimez, je vous prie luy donner un* Pater Noster, *et un* Ave Maria, *et un* De profundis, *et l'arrouser d'eau bénite; et vous acquerrez le nom de très fidele amant, et d'un bon Chrestien. Je vous lairoy donc pour cela à part*: et s'en va. Feu mon frere ne faillit à ce qu'elle avoit dit, et puis l'alla trouver, qui luy en fit un peu la guerre; car elle estoit commune en tous bons propos, et y avoit bonne grace.

Voilà l'opinion de cette bonne Princesse, laquelle la tenoit plus par gentillesse et par forme de devis, que par créance, à mon advis.

Ces propos gentils me font souvenir d'un épitaphe d'une courtisanne qui est enterrée à Rome à Nostre-Dame *del Populo*, où il y a ces mots: *Queso, viator, ne me, diutiùs calcatam, ampliùs calces*; qui est: *Passant, m'ayant tant de fois foulée et trépée, je te prie ne me tréper ny me fouler plus.* Le mot latin a

plus de grace. Je mets tout cecy plus pour risée que pour autre chose.

Or, pour faire fin, il ne se faut esbahir si cette Dame Espagnole tenoit cette maxime des belles Dames qui se sont fort aimées, et ont aimé et aiment, et se plaisent à estre loüées, bien qu'elles ne tiennent gueres du passé; mais pourtant, c'est le plus grand plaisir et gloire que vous leur pouvez donner, et qu'elles aiment plus, quand vous leur dites, que ce sont tousjours elles, et qu'elles ne sont nullement changées ny envieillies, et sur-tout qui ne deviennent plus vieilles de la ceinture jusques au bas.

J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste Dame, qui disoit un jour à son serviteur : *Je ne sçay si désormais la vieillesse m'apportera plus grande incommodité;* car elle avoit cinquante-cinq ans : *mais je ne le fis jamais si bien comme je le fais, et n'y pris jamais tant de plaisir. Que si cecy dure et continue jusques à mon extresme vieillesse, je ne m'en soucie d'elle aucunement, ny ne plains point le temps passé.*

Or, touchant l'amour et la concupiscence, j'ay allégué icy et ailleurs assez d'exemples, sans en tirer davantage sur ce sujet. Venons maintenant à l'autre maxime, touchant ces beautez des belles femmes, qui ne se diminuent point par vieillesse de la ceinture jusques au bas.

Certes sur cela, cette Dame Espagnole allégua plusieurs belles raisons et gentilles comparaisons, accomparant ces belles Dames à ces beaux vieux et superbes édifices qui ont esté, desquels la ruine en demeure encore belle; ainsi que l'on voit à Rome, en ses orgueilleuses antiquitez, les ruines de ces beaux palais, ces superbes Collisées, et grands Thermes, qui monstrent bien encore qu'ils ont esté, donnent

encore admiration et terreur à tout le monde, et la ruine en demeure admirable et espouvantable; si-bien que sur ces ruines on y bastit encore de très-beaux édifices, monstrant que les fondements en sont meilleurs et plus beaux que sur d'autres nouveaux; ainsi que l'on voit souvent aux massonneries, que nos bons Architectes et Massons entreprennent, que s'ils trouvent quelques vieilles ruines et fondements, ils bastissent aussi-tost dessus, et plustost que sur de nouveaux.

J'ay bien veu aussi souvent de belles galeres et navires se bastir et se refaire sur de vieux corps et vieilles carennes, et qu'elles avoient demeuré longtemps dans un port sans rien faire, qui valoient bien autant que celles qu'on bastissoit et charpentoit tout à neuf, et de bois neuf venant de la forest.

Davantage, disoit cette Dame Espagnole, ne voiëen (*) pas souvent les sommets des hautes tours, par les vents, les orages, les tonnerres, estre emportez, défraudez et gastez, et le bas en demeurer sain et entier? car tousjours à telles hauteurs, telles tempestes s'adressent; mesme les vents marins minent et mangent les pierres d'en-haut, et les concavent plustost que celles du bas, pour n'y estre si exposées que celles d'en-haut.

De mesme, plusieurs belles Dames perdent le lustre et la beauté de leurs beaux visages par plusieurs beaux accidents, ou de froid, ou de chaud, ou de soleil, ou de lune, et autres; et qui pis est, de plusieurs fards qu'elles y appliquent, pensans se rendre plus belles, et gastent tout : au-lieu qu'aux parties d'en-bas n'y appliquent autre fard que le naturel spermatiq, n'y sentent ny froid, ny pluye, ny vent, ny soleil, ny lune, qui n'y touchent point.

(*) Voit-on.

Si la chaleur les importune, elles s'en sçavent bien garantir, et se rafraischir; de mesme remédiant au froid en plusieurs façons; tant d'incommoditez et peines y a-il à garder la beauté d'en-haut, et peu à garder celle d'en-bas: si-bien qu'encore qu'on aye veu une belle femme se perdre par le visage, il ne faut présumer qu'elle soit perdue par le bas, et qu'il n'y reste encore quelque chose de beau et de bon, et qu'il n'y fait point mauvais bastir.

J'ay ouy conter d'une grande Dame, qui avoit esté très-belle, et bien adonnée à l'amour. Un de ses serviteurs anciens l'ayant perdue de veüe l'espace de quatre ans, pour quelque voyage qu'il entreprit, duquel retournant, et la trouvant fort changée de ce beau visage qu'il luy avoit veu d'autres fois, et pour ce en devint fort dégousté et refroidy, qu'il ne la voulut plus attaquer ny renouveller avec elle le plaisir passé. Elle le reconnut bien, et fit tant qu'elle trouva moyen qu'il la vint voir dans son lit; et pour ce, un jour elle contrefit de la malade, et luy l'estant venu voir sur le jour, elle luy dit: *Je sçay bien, monsieur, que vous me desdaignez, à cause de mon visage changé par mon age; mais tenez, voyez* (et sur ce elle luy descouvrit toute la moitié du corps nud en-bas) *s'il y a rien de changé-là; si mon visage vous a trompé, cela ne vous trompe pas.* Le Gentil-Homme, la contemplant, et la trouvant par-là aussi belle et nette que jamais, entra aussi-tost en appetit: et mangea de la chair qu'il pensoit estre pourrie et gastée: *Et voilà*, dit la Dame, *monsieur, voilà comme vous autres estes trompez. Une autre fois, n'adjoustez plus foy aux menteries de nos faux visages; car le reste de nos corps ne les ressemble pas tousjours: je vous apprens cela.*

Une Dame comme celle-là estant ainsi devenue changée de beau visage, fut en si grande colere et

despit contre son miroir, qu'elle ne s'y voulut oncques plus jamais mirer, disant qu'il en estoit indigne, et se faisoit coëffer à ses femmes: et pour récompense, se miroit et se regardoit par les parties d'en-bas, y prenant autant de délectation comme elle avoit fait par le visage autrefois.

J'ay ouy parler d'une autre Dame, qui, tant qu'elle conchoit sur le jour avec son amy, elle couvroit son visage d'un beau mouchoir blanc, et de fine toile d'Hollande, de peur que, la voyant au visage, le haut ne refroidist et n'empeschast la batterie du bas, et ne s'en dégoustast; car il n'y avoit rien à dire au bas du beau passé. Sur quoy il y eut une fort honneste Dame, dont j'ay ouy parler, qui rencontra plaisamment, à laquelle un jour son mary luy demandant : *Pourquoy son poil d'en-bas n'estoit devenu blanc et chenu comme celui de sa teste? Ha!* dit-elle, *le meschant traistre qu'il est, qui a fait la folie ne s'en ressent point, ny ne la boit point. Il l'a fait sentir et boire à autres de mes membres, et à ma teste; d'autant qu'il demeure tousjours, sans changer, en mesme estat et en mesme vigueur, et mesme disposition, et sur-tout en mesme chaud naturel, et mesme appétit et santé, et non des autres membres, qui en ont pour luy des maux et des douleurs, et mes cheveux qui en sont devenus blancs et chenus.*

Elle avoit raison de parler ainsi; car cette partie leur engendre bien des douleurs, des gouttes et des maux, sans que leur galant du mitan s'en sente; et par estre trop chaudes à cela, se disent les médecins, deviennent ainsi chenues. Voilà pourquoy les belles Dames ne vieillissent jamais par-là en toutes les deux façons.

J'ay ouy raconter à aucuns qui les ont pratiquées, jusques aux courtisannes, qui m'ont asseuré n'en

avoit veu guetes de belles estte venues vieilles par-là ; car tout le bas et le mitan, et cuisses et jambes avoient le tout beau, et la volonté et la disposition pareille au passé. Mesme j'en ay ouy parler à plusieurs marys, qui trouvoient leurs vieilles (ainsi les appelloient-ils) aussi belles par le bas comme jamais, en vouloir, en gaillardise, en beauté, et aussi volontaire, et n'y trouvoient rien de changé que le visage, aimoient autant coucher avec elles, qu'en leurs beaux jeunes ans.

Au reste, combien y a-il d'hommes qui aiment des vieilles Dames, pour monter dessus plustost que sur des jeunes ; tout ainsi comme plusieurs, qui aiment mieux des vieux chevaux, soit pour le jour d'une bonne affaire, soit pour le manege et pour le plaisir, qui ont esté si bien appris en leur jeunesse, qu'en la vieillesse vous n'y trouverez rien à dire, tant ils ont esté bien dressés, et ont continué leur gentille adresse.

J'ay veu, à l'escurie de nos Roys, le cheval qu'on appelloit *le Quadrageant*, dressé du temps du Roy Henry. Il avoit plus de trente-deux ans : mais encore tout vieux qu'il estoit, il faisoit encore très-bien, et n'avoit rien oublié ; si bien qu'il donnoit à son Roy, et à tous ceux qui le voyoient manier, du plaisir bien grand.

J'en ay veu faire de mesme à un grand coursier que l'on appelloit *le Gonzague* du haras de Mantoue, et estoit contemporain du Quadrageant.

J'ay veu le *Moreau superbe*, qui avoit esté mis pour estalon. Le Seigneur M. Antonio, qui avoit la charge du haras du Roy, me le monstra à Mehun, (un jour que je passay par-là) aller à deux pas et un saut, et à volte, aussi-bien que lorsque monsieur de Carnavalet l'eut dressé ; car il estoit à

luy : et feu monsieur de Longueville luy en voulut donner trois mille livres de rente : mais le Roy Charles ne le voulut pas, qui le prit pour luy, et le récompensa d'ailleurs.

Une infinité d'autres en nommerois-je ; mais je n'aurois jamais fait, m'en remettant aux braves escuyers, qui en ont prou veu.

Le feu Roy Henry, au camp d'Amiens, avoit choisi, pour son jour de bataille, *le Bay de la Paix*, un très-beau et fort coursier et vieux : et mourut de la fievre, par le dire des plus experts mareschaux au camp d'Amiens ; ce qu'on trouva estrange.

Feu monsieur de Guise envoya querir en son haras de Clairon, *le Bay Sanson*, qui servoit-là d'estalon, pour s'en servir à la bataille de Dreux, où il le servit très-bien.

Aux premieres guerres, feu monsieur le Prince prit dans Mehun vingt-deux chevaux, qui servoient d'estalons, pour s'en servir en ses guerres, et les départit aux uns et aux autres des seigneurs qui estoient avec luy, s'en estant reservé sa part, dont le brave Avaret eut un coursier, que monsieur le Connestable avoit donné au Roy Henry, et l'appelloit-on *le Compere*, tout vieux qu'il estoit ; jamais n'en fut veu un meilleur; son maistre le fit trouver en de bons combats, qui luy servit très-bien. Le capitaine Bourdeille eut le Turc, sur le quel le feu Roy Henry fut blessé et tué, que feu monsieur de Savoye luy avoit donné, et l'appelloit-on *le Malheureux :* et s'appelloit ainsi, quand il fut donné au feu Roy ; ce qui fut un très-mauvais présage pour le Roy. Jamais il ne fut si bon en sa jeunesse, comme il fut en sa vieillesse : aussi son maistre, qui estoit un des vaillants Gentils-Hommes de France, le faisoit bien

valoir. Bref, pour autant qu'il y en eut de ces estalons, jamais l'age n'empescha qu'ils ne servissent bien à leurs maistres, à leurs Princes, à leur cause. Ainsi sont plusieurs chevaux vieux qui ne se rendent jamais : aussi dit-on que jamais bon cheval ne devint rosse.

De mesme sont plusieurs Dames, qui, en leur vieillesse, valent autant que d'autres en leur jeunesse, et donnent bien autant de plaisir, pour avoir esté en leur temps très-bien apprises et dressées ; et volontiers telles leçons mal-aisément s'apprennent et s'oublient : et ce qui est le meilleur, c'est qu'elles sont fort libérales et larges à donner, pour entretenir leurs chevaliers et cavalcadeurs, qui prennent plus d'argent, et veulent plus grand entretien, pour monter sur une vieille monture que sur une jeune ; qui est au contraire des escuyers, qui ne prennent tant de chevaux dressés, que des jeunes et à dresser, ainsi que la raison en cela le veut.

Une question sur le sujet des Dames agées ai-je veu faire, à sçavoir, quelle gloire plus grande y a-il de desbaucher une Dame agée et en jouir, ou une jeune ? A aucuns ay-je ouy dire, que c'est pour la vieille ; et disoient que la folie et la chaleur qui est en la jeunesse, sont de soy assez desbauchées, et aisées à perdre ; mais la sagesse et la froideur, qui semble estre en la vieillesse, mal-aisément se peuvent-elles corrompre ; et qui les corrompt, en est en plus belle réputation.

Aussi cette fameuse courtisanne Lays se vantoit et se glorifioit trop fort, de quoy les Philosophes alloient si souvent la voir, et apprendre à son escole, plus que de tous autres jeunes gens et fols

qui allassent de mesme. De mesme Flora se glorifioit de voir venir à sa porte de grands Sénateurs Romains, plustost que des jeunes fols Chevaliers. Ainsi me semble-il, que c'est gloire bien grande de vaincre la sagesse, qui paroît estre aux vieilles personnes pour le plaisir et contentement.

Je m'en rapporte à ceux qui l'ont expérimenté, dont aucuns ont dit, qu'une monture dressée est plus plaisante qu'une farouche, et qui ne sçait pas seulement trotter. Davantage, quel plaisir et quel plus grand aise peut-on avoir en l'ame, quand on voit entrer en une salle du bal, dans une des chambres de la Reyne, ou dans une Eglise, ou autre grande assemblée, une Dame agée et de grande qualité, et *d'alta guisa* (*), comme dit l'Espagnol, et mesme une Dame d'honneur d'une Reyne ou d'une Princesse, ou une gouvernante d'une fille d'un Roy, Reyne, ou grande Princesse, ou gouvernante des Damoiselles ou filles de la Cour, que l'on prend et l'on met en cette digne charge pour la tenir sage ? On la verra qui fait la mine de la prude, de la chaste, et de la vertueuse, et que tout le monde la tient aussi pour telle, à cause de son age: et, quand on songe en soy, et qu'on le dit à quelque fidele compagnon et confident : *La voyez-vous-là en sa façon grave, sa mine sage, dédaigneuse et froide, qu'on diroit qu'elle ne feroit pas mouvoir une seule goutte d'eau? Hélas! quand je la tiens couchée en son lit, il n'y a g'roüette au monde qui se remue et se vire si souvent et agilement que font ses reins et ses fosses.*

Quant à moy, je croy que celuy qui a passé par-là, le peut dire, qu'il est très-content en soy.

(*) C'est-à-dire. *De haute apparence.*

Ha! que j'en ay connu plusieurs de ces Dames en ce monde, qui contrefaisoient leurs Dames sages, prudes, et censoriennes, qui estoient très-débordées et vénériennes, quand elles venoient-là, et que bien souvent en abattoient plustost qu'aucunes jeunes, qui, par trop peu rusées, craignent la luite! Aussi dit-on, qu'il n'y a chasse que de vieille renarde, pour chasser et porter à manger à ses petits.

Nous lisons que jadis plusieurs Empereurs Romains se sont fort délectez à desbaucher et repasser ainsi ces grandes Dames d'honneur et de réputation, autant pour le plaisir et le contentement, comme certes il y en a plus qu'en des inférieures, que pour la gloire et honneur qu'ils s'attribuoient de les avoir desbauchées et suppéditées: ainsi que j'en ay connu de mon temps plusieurs Seigneurs, Princes et Gentils Hommes, qui s'en sont sentis très-glorieux et très-contents dans leur ame, pour avoir fait de mesme.

Jule César, et Octave son successeur, ont esté fort ardents à telles conquestes, ainsi que j'ay dit cy-devant: et après eux, Caligula, lequel, conviant à ses festins les plus illustres Dames Romaines avec leurs marys, les contemploit et considéroit fort fixement, mesme avec la main leur lavoit (*) la face, si aucunes de honte la baissoient, pour se sentir Dames d'honneur et de réputation, ou bien d'autres qui voulussent les contrefaire, et des fort prudes et chastes, comme certainement il y pouvoit peu avoir ès temps de ces Empereurs dissolus; mais il falloit faire la mine, et en estre quittes pour cela: autrement le jeu ne fust esté

(*) Levoit.

bon, comme j'en ay veu faire de mesme à plusieurs Dames.

Celles après qui plaisoient à ce monsieur l'Empereur, il les prenoit privément et publiquement près de leurs marys, les sortant de la salle, et les menoit dans une chambre, où il tiroit d'elles son plaisir, ainsi qu'il lui plaisoit: et puis les retournoit en leurs places se rasseoir, et devant toute l'assemblée loüoit leurs beautez et singularitez qui estoient en elles cachées, les spécifiant de part en part; et celles qui avoient quelques tares, laideurs et défectuositez, ne les celoit nullement, ains les descrioit et les déclaroit, sans rien desguiser ny cacher.

Néron fut aussi curieux, qui pis est, de voir sa mere morte, la contempler fixement, et manier tous ses membres, loüant les uns, et vitupérant les autres. J'en ay ouy conter de mesme d'aucuns grands Seigneurs chrestiens, qui ont bien eu cette mesme curiosité envers leurs meres mortes.

Ce n'estoit pas tout de ce Caligula: car il racontoit leurs mouvements, leurs façons lubriques, leurs maniments, et leurs airs qu'elles observoient en leur manege, et sur-tout de celles qui auparavant avoient esté sages et modestes, ou qui les contrefaisoient ainsi à table; car si à la couche elles en vouloient faire de mesme, il ne faut point douter si le cruel ne les menaçoit de mort, si elles ne faisoient ce qu'il vouloit pour le contenter, et craindre de mourir, et puis après les scandalisoit ainsi qu'il luy plaisoit, aux despens et risées communes de ces pauvres Dames, qui, pensant estre tenues fort chastes et sages, comme il y en pouvoit avoir, et faire des hypocrites, et contrefaire les Dames de-bien, estoient tout à trac divulguées

et réputées bonnes vesses et ribaudes; ce qui n'estoit pas mal employé, de les descouvrir pour telles qu'elles ne vouloient qu'on les connust. Et qui estoit le meilleur, c'estoient, comme j'ay dit, toutes grandes Dames, comme femmes de Consuls, Dictateurs, Préteurs, Questeurs, Sénateurs, Censeurs, Chevaliers, et d'autres de très-grands estats et dignitez.

Aussi que nous pouvons dire aujourd'huy en nostre chrestienté, les Reynes, qui se peuvent accomparer aux femmes des Consuls, puis qu'ils commandoient à tout le monde; les Princesses grandes et moyennes, les Duchesses grandes et petites, les Marquises, les Marquisottes, les Comtesses, les Continnes, les Baronnesses, les Chevaleresses et d'antres Dames de grand rang et de grande estoffe et riches: sur quoy il ne faut douter que si plusieurs Empereurs et Roys en pouvoient faire de mesme envers telles et grandes Dames, comme cet Empereur Caligula, qu'ils ne le fissent; mais ils sont chrestiens, qui ont la crainte de Dieu devant les yeux, ses saints commandements, leur conscience, leur honneur, le diffame des hommes, et les marys des Dames; car la tyrannie seroit insupportable à des cœurs généreux. En quoy certes les Roys chrestiens sont fort à estimer et loüer, de gagner l'amour des belles Dames plus par douceur et amitié, que par force et rigueur; et la conqueste en est beaucoup plus belle.

J'ay ouy parler de deux grands Princes qui se sont fort pleus à descouvrir ainsi les beautez, gentillesses et singularitez de leurs Dames, aussi leurs difformitez, tares et deffauts, ensemble leur manege, mouvements et lascivetez, non en publiq, comme ce Caligula, mais en privé, avec leurs

plus grands amys particuliers. Et voilà le gentil corps de ces pauvres Dames bien employé, qui, pensant bien faire, et se joüer pour complaire à leurs amants, sont descriées et brocardées.

Or, afin de reprendre encore nostre comparaison, tout ainsi que l'on voit des beaux édifices, bastis sur meilleurs fondements et de meilleures pierres et matieres les uns que les autres, et pour ce durer plus longuement en leur beauté et gloire, aussi y a-il des corps de Dames si bien complexionnez, et composez, et empreints en beautez, qu'on voit volontiers le temps n'y gagner tant comme sur d'autres, ny le miner aucunement.

Il se lit, qu'Artaxerxes, entre toutes les femmes qu'il eut, celle qu'il aima le plus, fut Aspasia, qui estoit fort agée, et toutes-fois très-belle, qui avoit esté putain de son feu frere Darius. Son fils en devint si fort amoureux, tant elle estoit belle, nonobstant l'age, qu'il la demanda à son pere en partage, aussi-bien que la part du Royaume. Le pere, pour la jalousie qu'il en eut, et qu'il participast avec luy de ce bon boucon, la fit prestresse du Soleil; d'autant qu'en Perse, celles qui ont tel estat, se voüent du tout à la chasteté.

Nous lisons dans l'histoire, que Ladislaüs de Hongrie, et Roy de Naples, assiégea dans Tarente la Duchesse Marie, femme de feu Rammondelo de Balzo; et après plusieurs assauts faits, la prit par composition avec ses enfants, et l'espousa, bien qu'elle fust agée, et luy jeune et très-beau; et l'emmena avec soy à Naples, et fut appellée la Reyne Marie, fort aimée de luy et chérie.

J'ai veu madame la Duchesse de Valentinois, en l'age de soixante et dix ans, aussi belle de face, aussi

aussi fraische et aussi aimable comme en l'age de trente ans. Aussi fut-elle fort aimée et servie d'un des grands Roys et valeureux du monde. Je le puis dire franchement, sans faire tort à la beauté de cette Dame; car toute Dame aimée d'un grand Roy, c'est signe que la perfection habite et abonde en elle, qui la fait aimer : aussi la beauté donnée des cieux, ne doit estre espargnée aux demy-Dieux.

Je vis cette Dame six mois avant qu'elle mourust, si belle encore, que je ne sçache cœur de rocher qui ne s'en fust emeu, encore qu'auparavant elle se fust rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement, comme elle avoit jamais fait; mais le cheval tomba et glissa sous elle. Et pour telle rupture et maux de douleurs qu'elle endura, il eut semblé que sa belle face s'en fust changée : mais rien moins que cela; car sa beauté, sa grace, sa majesté, sa belle apparence, estoient toutes pareilles qu'elle avoit tousjours eu; et surtout elle avoit une très-grande blancheur, et sans se farder aucunement : mais on dit bien que tous les matins elle usoit de quelques bouillons composez d'or porable, et autres drogues que je ne sçay pas, comme les bons médecins et doctes apoticaires. Je croy que si cette Dame eust encore vescu cent ans, qu'elle n'eust jamais vieilly, fust de visage, tant il estoit bien composé; fust de corps caché et couvert, tant il estoit de bonne trempe et belle habitude. C'est dommage que la terre couvre ce beau corps.

J'ay veu madame la Marquise de Rothelin, mere de madame la Doüairiere Princesse de Condé, et de feu monsieur de Longueville, nulle-

ment offensée en sa beauté, ny du temps, ny de l'age, et s'y entretenir en aussi belle fleur qu'en la premiere, fors que le visage luy rougissoit un peu sur la fin; mais pourtant ses beaux yeux, qui estoient des non-pareils du monde, dont madame sa fille en a hérité, ne changerent oncques, et aussi prests à blesser que jamais.

J'ay veu madame de la Bourdeziere, depuis en secondes nopces Mateschalle d'Aumont, aussi belle en ses vieux jours, que l'on eust dit qu'elle eust esté en ses jeunes ans; si bien que ses cinq filles, qui ont esté des belles, ne l'effaçoient en rien: et volontiers, si le choix eust esté à faire, eust-on laissé les filles pour prendre la mere, et si avoit-elle eu plusieurs enfants: aussi estoit-ce la Dame qui se contregardoit le mieux; car elle estoit ennemie mortelle du serain et de la lune, et les fuyoit le plus qu'elle pouvoit: le fard commun, pratiqué de plusieurs Dames, luy estoit inconnu.

J'ay veu, qui est bien plus, madame de Marevil, mere de mademoiselle la Marquise de Mezieres, et grand'mere de la Princesse Dauphine, en l'age de cent ans, auquel elle mourut, aussi fraische, aussi belle, aussi droite, aussi dispose et saine, qu'en l'age de cinquante ans. Elle avoit esté une très-belle femme en sa jeune saison.

Sa fille, madame la dite Marquise, avoit esté telle, et mourut ainsi, mais non si agée, de quatre-vingt ans, et la taille luy appetissa un peu.

Elle estoit tante de madame de Bourdeille, femme de mon frere aisné, qui luy portoit pareille vertu; car encore qu'elle aye passé cinquante-trois ans, et ait eu quatorze enfants, on diroit, comme

ceux qui la voyent, sont de meilleur jugement que moy, et asseurent que ses quatre filles, qu'elle a auprès d'elle, se monstrent ses sœurs : aussi voit-on souvent plusieurs fruits d'hyver, et de la derniere saison, se parangonner à ceux d'esté, et se garder, et estre aussi beaux et savoureux, voire plus.

Madame l'Admiralle de Brion, et sa fille madame de Barbezieux, ont esté aussi très-belles en vieillesse.

L'on me dit dernièrement que la belle Paule de Thoulouse, tant renommée de jadis, est aussi belle que jamais, bien qu'elle ait quatre vingt ans, et n'y trouve-on rien changé, ny à sa haute taille, ny à son beau visage.

J'ay veu madame la Présidente le Comte, de Bourdeaux, tout de mesme et en pareil age, et très aimable et désirable. Aussi avoit-elle beaucoup de perfections. J'en nommerois tant d'autres, mais je n'en pourrois faire la fin.

Un jeune cavalier Espagnol, parlant d'amour à une Dame agée, mais pourtant encore belle, elle luy respondit : *A mis completas desta manera me habla V. M :* c. à d. *Comment! à mes complies me parlez-vous ainsi?* Voulant signifier par ses complies, son age et déclin de son beau jour, et l'approche de la nuict. Le cavalier lui respondit : *Sus completas valen mas, y son mas gratiosas, que las horas de prima de qualquier otra dama ;* c'est-à-dire : *Vos complies valent plus, et sont plus belles et gracieuses, que les heures de prime de quelqu'autre Dame qui soit.* Cette allusion est gentille.

Une autre parlant de mesme d'amour à une Dame agée, et elle luy remonstrant sa beauté

flestrie, qui pourtant ne l'estoit pas trop, il luy respondit : *A las visperas se cognosce la fiesta;* qui est : *Aux vespres on conno'st la feste.*

On voit encore aujourd'huy madame de Nemours, jadis en son avril la beauté du monde, faire affront au temps, encore qu'il efface tout. Je la puis dire telle, et ceux qui l'ont veue avec moy, que ç'a esté la plus belle femme en ses jours verdoyants de la chrestienté. Je la vis un jour danser, comme j'ay dit ailleurs, avec la Reyne d'Escosse, elles deux toutes seules ensemble, et sans autre Dame de compagnie, et ce par caprice, que tous ceux et celles qui les advisoient danser, ne seurent juger qui l'emportoit en beauté; et ension dir, ce dit quelqu'un, que c'estoient les deux soleils assemblez, qu'on lit dans Pline avoir paru autrefois, pour faire estonner le monde. Madame de Nemours, pour lors Madame de Guise, monstroit la taille plus riche : et s'il m'est loisible de le dire ainsi sans offenser la Reyne d'Escosse, elle avoit sa majesté plus grave et apparente ; encore qu'elle ne fust Reyne comme l'autre : mais elle estoit petite-fille de ce grand Roy Loüis Douziesme, surnommé Pere du Peuple, auquel elle ressembloit en beaucoup de traits du visage, comme j'ay veu son portrait dans le cabinet de la Reyne de Navarre, qui monstroit bien en tout quel Roy il estoit.

Je pense avoir esté le premier qui l'ay appellée du nom de petite-fille du dit Roy Loüis, et ce fut à Lyon, quand le Roy tourna de Pologne, et bien souvent luy appellois-je: aussi me faisoit-elle cet honneur de le trouver bon, et l'aimer de moy. Elle estoit certes vraye petite-fille de ce grand Roy, et sur-tout en bonté et beauté; car elle a esté très-

bonne, et peu ou nul se trouve à qui elle aye fait mal ni desplaisir, et si en a eu de grands moyens du temps de sa faveur, c'est-à-dire, de celle de feu monsieur de Guise son mary qui a eu grand crédit en France. Ce sont deux très grandes perfections, qui ont esté en cette Dame, que bonté et beauté, et que toutes deux elle a très bien entretenues jusques icy, pour lesquelles elle a espousé deux honnestes marys, et deux que peu ou point en eust-on trouvé de pareils: et s'il s'en trouvoit encore un pareil et digne d'elle, et qu'elle le voulust pour le tiers, elle le pourroit encore user, tant elle est encore belle. Aussi en Italie, l'on tient les Dames Ferraroises pour de bons et friands morceaux, dont est venu le proverbe, *pota Ferraresa*, comme l'on dit, *C. Mantuano*.

Sur-quoy un grand Seigneur de ce pays-là, pourchassant une fois une grande et belle princesse de nostre France, ainsi qu'on le loüoit à la Cour de ses belles vertus et perfections, pour la mériter, il y eut feu monsieur Dau, capitaine des gardes Escossoises, qui rencontra mieux que tout, en disant: « Vous oubliez le meilleur, *C. Mantuano*. »

J'ay ouy dire un pareil mot une fois; c'est que le Duc de Mantoue, qu'on appelloit le Gobbin (1), par ce qu'il estoit fort bossu, voulant espouser la sœur de l'Empereur Maximilian, il fut dit à elle, qu'il estoit fort bossu. Elle respondit: *Non importa che la campana habbia qualche diffetto, perch'il sonaglio si buono* (2) Voulant dire: *C. Man-*

(1) De *Cubinus*, diminutif de *Culus*, comme qui diroit *à quatre pointes*, ou *bosses*.

(2) C'est-à-dire. *Il n'importe pas que la cloche ait quelque défaut, pourvu que son battant soit bon.*

tuano. D'autres disent, qu'elle ne proféra le mot; car elle estoit trop sage et bien apprise; mais d'autres le dirent pour elle.

Pour retourner encore à cette princesse Ferraroise, je la vis aux nopces de feu monsieur de Joyeuse, paroistre vestue d'une mante à la mode d'Italie, et retroussée à demy sur le bras à la mode Siennoise; mais il n'y eut point encore de Dame qui l'effaçast, et n'y eut aucun qui ne dit : *Cette belle Princesse ne se peut rendre encore, tant elle est belle : et il est bien aisé à juger que ce beau visage couvre et cache d'autres grandes beautez et parties en elle, que nous ne voyons point toutes ; ainsi qu'à voir le beau et superbe front d'un beau bastiment, il est aisé à juger qu'au-dedans il y a de belles salles, chambres, antichambres, garderobes, beaux recoins et cabinets.* En tant de lieux encore a elle fait paroistre sa vertu et sa beauté depuis peu, et en son arriere-saison, et mesme en Espagne aux nopces de monsieur et madame de Savoye que l'admiration d'elle, de sa beauté et de ses vertus y en demeura gravée pour tout jamais. Si les aisles de ma plume estoient assez fortes pour l'emporter dans le ciel, je le ferois; mais elles sont trop foibles; si en parleray-je encore ailleurs : tant y a que ç'a esté une très-belle femme en son printemps, son esté, son automne et son hyver, encore qu'elle a eu grande quantité d'enfants et d'ennuys.

Qui pis est, cependant, les Italiens, mesprisans une femme qui a eu plusieurs enfants, l'appellent *scropha*, qui est à dire *une truye ;* mais celles qui en produisent de beaux, braves et généreux, comme cette Princesse a fait, sont à loüer, et ne sont dignes de ce nom, mais de celuy des bénites de Dieu.

Je puis faire cette exclamation : quelle mondaine

et merveilleuse inconstance, que la chose, qui est la plus légere et inconstante, fait la résistance autant comme la belle femme!

Ce n'est pas moy qui le dis; car j'en serois bien marry: j'estime trop la constance d'aucunes femmes; et toutes ne sont pas inconstantes: c'est d'un autre que je le tiens, qui faisoit cette exclamation.

J'alléguerois encore volontiers des Dames estrangeres, aussi-bien que de nos Françoises, belles en leur automne et hyver; mais pour ce coup, je n'en mettray en ce rang que deux.

L'une, la Reyne Elisabeth d'Angleterre, qui regne aujourd'hui, qu'on m'a dit estre encore aussi belle que jamais: que si elle est telle, je la tiens pour une belle Princesse; car je l'ay veue en son esté et à son automne: quant à son hyver, elle en approche fort, si elle n'y est; car il y a long-temps que je ne l'ay veue. La premiere fois que je la vis, je sçay l'age qu'on luy donnoit alors; je croy que ce qui l'a maintenue si long-temps en sa beauté, c'est qu'elle n'a jamais esté mariée, ny a supporté le faix du mariage, qui est fort onéreux, et mesme quand l'on porte plusieurs enfants. Cette Reyne est à loüer en toutes sortes de loüanges, n'estoit la mort de cette brave, belle et rare Reyne d'Escosse, qui a fort soüillé ses vertus.

L'autre Princesse et Dame estrangere est madame la Marquise du Guast, Donne Marie d'Arragon, laquelle j'ay veue une très belle Dame sur sa derniere saison; et je vous le vais dire par un discours que j'abrégeray le plus que je pourray.

Lors que le Roy Henry Second vivoit, mourut le Pape Paul Quatriesme, de la maison de Caraffe, et pour l'eslection d'un nouveau, il fallut que tous les Cardinaux s'assemblassent.

Entr'autres partit de France le Cardinal de Guise, et alla à Rome par mer avec les galeres du Roy, desquelles estoit Général monsieur le Grand-Prieur de France, frere dudit Cardinal, lequel, comme bon frere, le conduisit avec seize galeres, et firent si bonne diligence, et avec si bon vent en poupe, qu'ils arriverent en deux jours et deux nuicts à Civita Vecchia, et de là à Rome, où estant, monsieur le Grand-Prieur, voyant qu'on n'estoit pas encore prest de faire eslection nouvelle, (comme de vray elle demeura trois mois à se faire), et par conséquent son frere ne pouvoit retourner, et que ses galeres ne faisoient rien au port, il s'advise d'aller jusques à Naples voir la ville, et y passer son temps.

A son arrivée, donc, le Vice-Roy, qui estoit lors le Duc d'Alcala, le reçeut comme si ce fust esté un Roy; mais avant que d'y arriver, il salua la ville d'une fort belle saluë qui dura long-temps, et la mesme luy fut rendue de la ville et des chasteaux, qu'on eust dit que le ciel tonnoit estrangement durant cette saluë, et tenant ses galeres en bataille, et en loly et assez long: il envoya dans un esquif monsieur de l'Estrange de Languedoc, fort habile et honneste Gentil-Homme, qui parloit fort bien, vers le Vice Roy, pour ne luy donner l'allarme, et luy demander permission, (encore que nous fussions en bonne paix, mais pourtant nous ne venions que de frais (*) la guerre,) d'entrer dans le port, pour voir la ville et visiter les sépulchres de ses prédécesseurs, qui estoient-là enterrez, et leur jetter de l'eau bénite, et prier Dieu pour eux.

Le Vice-Roy l'acorda très-librement. Monsieur le Grand-Prieur donc s'advança et recommença sa

(1) De, *ou* d'avoir.

salué aussi belle et furieuse que devant, tant des canons de courcie de seize galeres, et des autres pieces et d'harquebusades, tellement que tout estoit en feu, et puis entra dans le mole fort superbement avec plus d'estendarts, de banderolles et de flambants de taffetas cramoisi, et la sienne de damas, et tous ses forçats vestus de beau velours cramoisi, et les soldats de sa garde de mesme, avec mandilles couvertes de passement d'argent, desquels estoit le chef le capitaine Geoffroy, Provençal, brave et vaillant capitaine; si-bien que l'on trouva nos galeres Françoises très-belles et lestes et bien espaluerades, et sur-tout la Réale, à laquelle il n'y avoit rien à redire; car ce Prince estoit en tout très-magnifique et libéral.

Estant donc entré dans le mole en un si bel arroy, il prit terre, et tous nous autres avec luy, où le Vice-Roy avoit commandé de tenir prests des chevaux et des coches pour nous recueillir, et conduire en la ville, comme de vray nous y trouvasmes cent chevaux coursiers, genets, chevaux d'Espagne, Barges, et autres, les uns plus beaux que les autres, avec des housses de velours toutes en broderie, les unes d'or, et les autres d'argent. Qui vouloit montoit à cheval, qui en coche; car il y en avoit une vingtaine des plus belles et riches, et des mieux attelées et traisnées par des coursiers, les plus beaux qu'on eust sçeu voir. Là se trouverent aussi force grands Princes et Seigneurs, tant du royaume qu'Espagnols, qui receurent monsieur le Grand-Prieur de la part du Vice-Roy très-honorablement. Il monta sur un cheval d'Espagne, le plus beau que j'aye veu de long-temps, que depuis le Vice-Roy luy donna, et se manioit très-bien, et faisoit de très-belles courbettes, ainsi qu'on parloit de ce temps. Luy, qui

estoit un très bon homme de cheval, et aussi bon que de mer, il le fit très-beau voir là-dessus : et il le faisoit très-bien valoir et aller, et de fort bonne grace; car il estoit l'un des beaux Princes qui fut de ce temps-là et des plus agréables, des plus accomplis, et de fort haute et belle taille, et bien dénouée; ce qui n'advient gueres à ces grands hommes. Ainsi il fut conduit par tous ces Seigneurs et tant d'autres Gentils-Hommes chés le Vice-Roy, lequel l'attendoit, et luy fit tous les honneurs du monde, et logea en son palais, et le festoya fort somptueusement, et luy et sa troupe. Il le pouvoit bien faire; car il luy gagna vingt mille escus à ce voyage.

Nous pouvions bien estre avec luy deux cent tant Gentils-Hommes que Capitaines des galeres et autres : nous fusmes logez chez la pluspart des grands Seigneurs de la ville, et très-magnifiquement.

Dès le matin, sortant de nos chambres, nous rencontrions des estafiers, qui se venoient présenter aussi-tost, et nous demander ce que nous voulions faire, et où nous voulions aller et pourmener, et si nous voulions chevaux ou coches? Soudain aussi-tost nostre volonté dite, si-tost accomplie, et alloient querir les montures que nous voulions, si belles, si riches et si superbes, qu'un Roy s'en seroit contenté; et puis nous commencions et accomplissions nostre journée, ainsi qu'il plaisoit à chacun. Enfin, nous n'estions gueres gastez d'avoir faute de plaisirs et de délices en cette ville : il ne faut dire qu'il n'y en eust; car je n'ay jamais veu ville qui en fust plus remplie en toutes choses et sortes.

Il n'y manque que la familiere, libre et franche conversation avec les Dames d'honneur et de réputation; car d'autres, il y en a assez : à quoy pour ce

coup sçeut très-bien remédier Madame la Marquise du Guast, pour l'amour de laquelle ce discours se fait. Car toute courtoise et pleine de toute honnesteté, et pour la grandeur de sa maison, ayant ouy renommer monsieur le Grand-Prieur, des perfections qui estoient en luy, et l'ayant veu passer par la ville à cheval, et connu comme de Grand à Grand cela est deu communément, elle, qui estoit toute Grande, l'envoya visiter un jour par un Gentil-Homme fort honneste et bien nay, et luy manda que si son sexe et la coustume du pays luy eussent permis de le visiter, volontiers elle y fust venue fort librement, pour luy offrir sa puissance, comme avoient fait tous les grands Seigneurs du Royaume; mais le pria de prendre ses excuses en gré, en luy offrant, et ses maisons, et ses chasteaux, et sa puissance.

Monsieur le Grand-Prieur qui estoit la courtoisie mesme, la remercia fort comme il devoit, et luy manda qu'il luy iroit baiser les mains incontinent après disner; à quoy il ne faillit, avec toute sa suite de tous nous autres qui estions avec luy. Nous trouvasmes la Marquise en sa salle avec ses deux filles, l'une Donne Antonine, et l'autre Donne Hieronyme, ou Donne Jeanne, (je ne sçaurois bien le dire, il ne m'en souvient plus), avec force belles Dames et Damoiselles, tant en point, et de si belle et bonne grace, que horsmis nos Cours de France et d'Espagne, volontiers ailleurs n'ay-je point veu plus belles troupes de Dames.

Madame la Marquise salua à la Françoise, et reçeut monsieur le Grand-Prieur avec un très-grand honneur; et luy en fit de mesme encore plus humble, *con mas gran Sossiego*, comme dit l'Espagnol. Leurs devis furent pour ce coup de propos communs.

Aucuns de nous autres, qui sçavions parler Espagnol et Italien, accostasmes les autres Dames, que nous trouvasmes fort honnestes et galantes, et de fort bon entretien.

Au départir, Madame la Marquise ayant sçeu de monsieur le Grand-Prieur le séjour de quinze jours qu'il vouloit faire-là, luy dit : *Monsieur, quand vous ne sçaurez que faire, et qu'aurez faute de passetemps, lorsqu'il vous plaira venir céans, vous me ferez beaucoup d'honneur, et y serez le très-bien venu, comme en la maison de Madame vostre mere ; vous priant de disposer de cette-cy de mesme, et ainsi que de la sienne, et y faire ny plus ny moins. J'ay ce bonheur d'estre aymée et visitée des honnestes et belles Dames de ce Royaume et de cette ville, autant que Dame qui soit ; et d'autant que vostre jeunesse et vertu porte, que vous aymez la conversation des honnestes Dames, je les prieray de se rendre icy plus souvent que de coustume, pour vous tenir compagnie, et à toute cette belle noblesse qui est avec vous. Voilà mes deux filles, auxquelles je commanderay, encore qu'elles ne soient si accomplies qu'on diroit bien, de vous tenir compagnie à la Françoise, comme de dire, danser, joüer, causer librement, et honnestement, comme vous faites à la Cour de France ; à quoy je m'offrirois volontiers : mais il fascheroit à un Prince jeune, beau et honneste, comme vous estes, d'entretenir une vieille surannée, fascheuse, et peu aimable, comme moy ; car volontiers vieillesse et jeunesse ne s'accordent gueres bien ensemble.*

Monsieur le Grand-Prieur luy releva aussi-tost ces mots, et luy faisoit entendre, que la vieillesse n'avoit rien gagné sur elle, et que mal-aisément il ne passeroit pas celuy-là ; et que son automne sur-

passoit tous les printemps et estez qui estoient en cette salle. Comme de vray, elle se monstroit encore une très belle Dame et fort aimable, voire plus que ses deux filles, toutes belles et jeunes qu'elles estoient; si avoit-elle bien alors près de soixante bonnes années.

Ces deux petits mots que monsieur le Grand-Prieur donna à madame la Marquise, luy pleurent fort, selon que nous peusmes reconnoistre à son visage riant, à sa parole, et sa façon.

Nous partismes de-là extresmement bien édifiés de cette belle Dame, et sur-tout monsieur le Grand-Prieur, qui, pour estre d'amoureuse complexion, en fut aussi-tost espris, ainsi qu'il nous le dit.

Il ne faut donc douter si cette belle Dame et honneste, et sa belle trouppe de Dames, convia monsieur le Grand-Prieur d'aller souvent dans son logis, qu'il y alloit tousjours l'après disnée, ou le soir.

Monsieur le Grand Prieur prit pour sa maistresse la fille aisnée, encore qu'il aimast fort la mere: mais ce fut *por adombrar la cosa* (*).

Il se fit force courrements de bague, où monsieur le Grand-Prieur emporta le prix, force ballets et danses. Bref, cette belle compagnie fut cause que luy, ne pensant y séjourner que quinze jours, nous en fusmes pour nos six sepmaines, sans nous y fascher nullement; car nous y avions nous autres aussi bien fait des maistresses, comme nostre général. Encore y eussions-nous demeuré davantage, sans qu'un courrier vint du Roy son maistre, qui luy porta nouvelle de la guerre eslevée en Escosse; et pour ce, falloit mener et faire passer ses galeres du

(*) C'est-à-dire. *Pour voiler la chose.*

Levant en Ponant, qui pourtant ne passerent de huit mois après.

Ce fut à se départir de ces plaisirs délicieux, et de laisser la bonne et gentille ville de Naples : et ne fut à monsieur nostre général, et à tous nous autres, sans grande tristesse et regrets ; mais nous faschant fort de laisser un lieu où nous nous trouvions si bien.

Au bout de six ans ou plus, nous allasmes au secours de Malthe. Moy, estant à Naples, je m'enquis si Madame la Marquise estoit encore vivante ; on me dit qu'ouy, et qu'elle estoit en la ville. Soudain je ne failly de l'aller voir, et fus aussi-tost reconnu d'un vieil maistre d'hostel, qui l'alla dire à ma dite Dame que je luy voulois baiser les mains. Elle, qui se ressouvint de mon nom de Bourdeille, me fit monter en sa chambre. Je la trouvai qu'elle gardoit le lit, à cause d'un petit feu volage qu'elle avoit d'un costé de la jouë. Elle me fit, je vous jure, une très-bonne chere : je ne la trouvay que fort peu changée, et encore aussi belle qu'elle eust bien fait commettre un péché mortel, ou de fait, ou de volonté.

Elle s'enquit fort à moy des nouvelles de feu monsieur le Grand-Prieur, et d'affection, et comme il estoit mort, et qu'on luy avoit dit, qu'il avoit esté empoisonné, maudissant cent fois le malheureux qui avoit fait le coup. Je luy dis qu'elle ostast cela de sa fantaisie, et qu'il estoit mort d'une fausse pleurésie, qu'il avoit gagnée à la bataille de Dreux, où il avoit combattu comme un César tout le jour, et le soir à la derniere charge, s'estant fort eschauffé au combat, et suant, se retirant le soir qu'il geloit à pierre fendre, se morfondit, et se couva la

maladie dont il mourut un mois ou cinq sepmaines après.

Elle monstroit par sa parole et sa façon, de le regretter fort : et notez que deux ou trois ans auparavant il avoit envoyé deux galeres en course sous la charge du capitaine Beaulieu, l'un de ses Lieutenants de galeres. Il avoit pris la banderie de la Reyne d'Escosse, qu'on n'avoit jamais veue vers les mers de Levant, ny connue, dont on estoit fort esbahy; car de prendre celle de France ne falloit point parler, pour l'alliance entre le Turc.

Monsieur le Grand-Prieur avoit donné charge au dit Capitaine Beaulieu de prendre terre à Naples, et de visiter de sa part madame la Marquise et ses filles, auxquelles toutes trois il envoyoit force présents de toutes les petites singularitez qui estoient lors à la Cour et aux palais, à Paris et en France; car le dit sieur Grand-Prieur estoit la libéralité et magnificence mesme : à quoy ne faillit le Capitaine Beaulieu, et de présenter le tout, qui fut très-bien reçeu, et pour ce fut récompensé d'un très-beau présent.

Madame la Marquise se ressentoit si fort obligée de ce présent, et de la souvenance qu'il avoit encore d'elle, qu'elle me le réïtéra plusieurs fois, dont elle l'en aimoit encore plus. Pour l'amour de luy, elle fit encore une courtoisie à un Gentil-Homme Gascon, qui estoit lors aux galeres de monsieur le Grand-Prieur, lequel, quand nous partismes, demeura dans la ville malade jusques à la mort. La fortune fut si bonne pour luy, que s'adressant à la dite Dame en son adversité, elle le fit si bien secourir qu'il eschappa, et le prit en sa maison, et s'en servit; de sorte que venant à vaquer une capitainerie

en un de ses chasteaux, elle la luy donna, et luy fit espouser une femme riche.

Aucuns de nous autres ne sçeusmes qu'estoit devenu le Gentil-Homme, et le pensions mort, sinon lors que nous fismes ce voyage de Malthe, il se trouva un Gentil-Homme qui estoit cadet de celuy dont j'ay parlé, qui, un jour sans y penser, parlant à moy de la principale occasion de ce voyage, qui estoit pour chercher un sien frere, qui avoit esté à monsieur le Grand-Prieur, et estoit resté malade à Naples, il y avoit plus de six ans, et que depuis il n'en avoit jamais sçeu de nouvelles, il m'en alla souvenir, et m'en enquis de ses nouvelles aux gens de madame la Marquise, qui m'en conterent, et de sa bonne fortune : soudain je le rapporte à son cadet, qui m'en remercia fort, et vint avec moy chez ma dite Dame qui en prit encore plus de langue, et l'alla trouver où il estoit.

Voilà une belle obligation pour une souvenance d'amitié qu'elle avoit encore; car elle m'en fit encore meilleure chere, et m'entretint fort du bon temps passé, et de force autres choses qui faisoient trouver sa compagnie très-belle et très-aimable; car elle estoit de très-bon et beau devis, et très bien parlante.

Elle me pria cent fois ne prendre ny logis, ny repas que le sien; mais je ne le voulus jamais, n'ayant esté mon naturel d'estre importun, ny coquin. Je l'allois voir tous les jours, pour sept ou huit jours que nous y demeurasmes, et y estois très-bien venu, et sa chambre m'estoit tousjours ouverte sans difficulté.

Quand je luy dis adieu, elle me donna des lettres de faveur à son fils monsieur le Marquis de Pescaire, Général pour lors en l'armée Espagnole : outre ce, elle

elle me fit promettre qu'au retour je passerois pour la revoir, et de ne prendre autre logis que le sien.

Le malheur fut tant pour moy, que les galeres qui nous tournerent, ne nous mirent à terre qu'à Terracine, d'où nous allasmes à Rome, et ne pus tourner arriere, et aussi que je m'en voulois aller à la guerre d'Hongrie; mais estant à Venise, nous sçeusmes la mort du grand Sultan Soliman. Ce fut là où je maudys cent fois mon malheur, que je ne fusse retourné aussi bien à Naples, où j'eusse bien passé mon temps: et possible, par le moyen de ma dite Dame la Marquise, j'y eusse rencontré une bonne fortune, fust par mariage ou autrement; car elle me faisoit ce bien de m'aimer.

Je croy que ma malheureuse destinée ne le voulut, et me voulut encore ramener en France, pour y estre à jamais malheureux, et où jamais la bonne fortune ne m'a monstré bon visage, si-non par apparence et beau-semblant d'estre estimé galant homme de bien et honneur prou, mais de moyens et de grades point, comme aucuns de mes compagnons, voire autres plus bas, lesquels j'ay veu qu'ils se fussent estimé heureux que j'eusse parlé à eux dans une cour, dans une chambre de Roy ou de Reyne, ou une salle, encore à costé ou sur l'espaule, qu'aujourd'huy je les vois advancés comme potirons, et fort aggrandis, bien que je n'aye affaire d'eux, et ne les tienne plus grands que moy, ny que je leur voulusse déférer en rien de la longueur d'un ongle.

Or bien, pour moy, je peux en cela pratiquer le proverbe que nostre Rédempteur Jesus-Christ a proféré de sa propre bouche, que *nul n'est prophete en son pays*. Possible si j'eusse servy des Princes

estrangers, aussi bien que les miens, et cherché l'adventure parmy eux, comme j'ay fait parmy les nostres, je serois maintenant chargé de biens et dignitez, plus que je ne suis de douleurs et d'années. Patience : si ma parque m'a ainsi filé, je la maudis; s'il tient à mes Princes, je les donne tous aux diables, s'ils n'y sont.

Voilà mon conte achevé de cette honorable Dame-là. Elle est morte en une très-grande réputation d'avoir esté une très-belle et honneste Dame, et d'avoir laissé après elle une belle et généreuse lignée, comme monsieur le Marquis, son aisné, Don Juan, Don Carlos, Don César d'Avalos, que j'ay tous veus, et desquels j'ay parlé ailleurs : les filles de mesme ont ensuivy leurs freres.

Or, je fais fin à mon principal Discours.

DISCOURS SIXIESME,

Sur ce que les belles et honnestes Dames aiment les vaillants Hommes, et les braves Hommes aiment les Dames courageuses.

IL ne fut jamais que les belles et honnestes Dames n'aimassent les gens braves et vaillants, encore que de leur nature elles soyent poltronnes et timides : mais la vaillance a telle vertu à l'endroit d'elles, qu'elles l'aiment. Que c'est que de se faire aimer de son contraire, maugré son naturel ! Et qu'il ne soit vray, Vénus, qui fut jadis la Déesse de beauté, de toute gentillesse et honnesteté, estant à mesme dans les cieux, et en la cour de Jupiter, pour choisir quelque amoureux, gentil et beau, et pour faire cocu son bon homme et mary Vulcain, n'en alla pas choisir un des plus mignons, des plus pimpants, ny des plus frisés, de tant qu'il y en avoit, mais choisit et s'amouracha du Dieu Mars, Dieu des Armes et des Vaillances, encore qu'il fust tout sallaud, tout suant de la guerre d'où il venoit, et tout noircy de poussiere, et mal-propre ce qu'il se peut, sentant mieux son soldat de guerre, que son mignon de cour ; et qui pis est encore, bien souvent possible tout sanglant, revenant des batailles, couchoit-elle avec luy, sans autrement se nettoyer et parfumer.

La généreuse et belle Reyne Penthesilée, la renommée luy ayant fait savoir les valeurs et vaillances du preux Hector, et ses merveilleux faits d'armes, qu'il faisoit devant Troye sur les Grecs, au seul bruit s'amouracha de luy tant, que par un desir d'avoir de si vaillant Chevalier enfants, c'est-

à-dire, filles qui succédassent à son Royaume, s'en alla le trouver à Troye; et le voyant, le contemplant et l'admirant, fit tout ce qu'elle peût, pour se mettre en grace avec luy, non moins par les armes qu'elle faisoit, que par proüessse et par sa beauté, qui estoit très-rare: et jamais Hector ne faisoit saillie sur les ennemis, qu'elle ne l'y accompagnast, et ne s'y advançast aussi avant que Hector, où il faisoit le plus chaud; si bien qu'on dit que plusieurs fois, faisant de si grandes proüesses, elle en faisoit émerveiller Hector tellement, qu'il s'arrestoit tout comme ravy souvent au milieu des combats les plus forts, et se mettoit un peu à l'escart, pour voir et contempler mieux à son aise cette belle Reyne à faire de si beaux coups.

De-là en-avant, il est à penser au monde ce qu'ils firent de leurs amours, et s'ils les mirent à exécution. Le jugement en peut estre bientost donné: mais tant y a que leur plaisir ne peut pas durer longuement; car elle, pour mieux complaire à son amoureux, se précipitoit si ordinairement aux hazards, qu'elle fut tuée à la fin parmy une des plus fortes et cruelles meslées.

Aucuns disent pourtant, qu'elle ne vid pas Hector, et qu'il estoit mort devant qu'elle arrivast, dont arrivant, et sçachant sa mort, elle entra en un si grand dépit et tristesse, pour avoir perdu le bien de sa veüe, qu'elle avoit tant desiré et pourchassé de si lointain pays, qu'elle s'alla perdre volontairement dans les plus sanglantes batailles, et mourut ne voulant plus vivre, puis qu'elle n'avoit peu voir l'objet valeureux qu'elle avoit le mieux choisi, et plus aimé.

De mesme en fit Tallestride, autre Reyne des Amazonnes, laquelle traversa un grand pays, et fit

je ne sçay combien de lieuës, pour aller trouver Alexandre-le-Grand, luy demandant par mercy, ou à la pareille, de ce bon temps que l'on faisoit, et la donnoit-on pour la pareille; coucha avec luy, pour avoir de la lignée d'un si grand et généreux sang, l'ayant ouy tant estimer; ce que volontiers Alexandre luy accorda : mais bien gasté et desgousté, s'il eust fait autrement; car ladite Reyne estoit bien aussi belle que vaillante. Quinte-Curce, Oroze et Justin l'asseurent, et qu'elle vint trouver Alexandre avec trois cent Dames de sa suite, tant bien en point, et de si bonne grace portant leurs armes, que rien plus; et fit ainsi la révérence à Alexandre, qui la recueillit avec très-grand honneur, et demeura l'espace de treize jours et treize nuicts avec luy, s'accommoda du tout à ses volontez et plaisirs, luy disant pourtant tousjours que si elle en auroit une fille, elle la garderoit comme un très-précieux thresor; si elle en auroit un fils, qu'elle le luy envoyeroit, pour la haine mortelle qu'elle portoit au sexe masculin, en matiere de regner, et avoir aucun commandement parmy elles, selon les loix introduites en leurs compagnies depuis qu'elles tuerent leurs marys.

Ne faut douter là-dessus, que les autres Dames et sous-Dames n'en firent de mesme, et ne se firent couvrir aux autres Capitaines et Gendarmes d'Alexandre; car en cela, il falloit faire comme sa Dame.

La belle vierge Camille, belle et généreuse, et qui servoit si fidellement Diane, sa maistresse, parmy les forests et les bois, en ses chasses, ayant senty le vent de la vaillance de Turnus, et qu'il avoit à faire avec un vaillant homme aussi, qui estoit Enée, et qui luy donnoit de la peine, choisit

son parti, et le vint trouver seulement avec trois fort honnestes et belles Dames de ses compagnes, qu'elle avoit esleues pour ses grandes amies et fidelles confidentes, et tribades, pensez, et pour fricarelle; et pour l'honneur en tout lieu s'en servoit, comme dit Virgile en ses *Æneïdes*, et s'appelloit l'une Armeille la Vierge, et l'autre Tulle, et la troisiesme Tarpée, qui sçavoit bien branler la pique ou le dard, en deux diverses façons, pensez, et toutes trois filles d'Italie.

Camille vint donc ainsi avec sa belle petite bande (aussi dit-on petit, et beau et bon) trouver Turnus, avec lequel elle fit de très-belles armes, et s'advança si souvent, et se mesla parmy les vaillants Troyens, qu'elle fut tuée avec très-grand regret de Turnus, qui l'honoroit beaucoup, tant pour sa beauté, que pour son bon secours.

Aussi ces Dames belles et courageuses alloient chercher les braves et vaillants, les secourant en leurs guerres et combats.

Qui mit le feu d'amour si ardent dans la poictrine de la pauvre veufve Didon, si-non la vaillance qu'elle sentit dans Enée, si nous voulons croire Virgile? Car après qu'elle l'eut prié de luy raconter les guerres, désolations et la destruction de Troye, et qu'il en eut contenté, à son grand regret pourtant, pour renouveller telles douleurs, et qu'en son discours il n'oublioit pas ses vaillantises; et les ayant Didon très-bien remarquées et considérées en soy, lors qu'elle commença à déclarer à sa sœur Anne son amour, les plus pregnantes et principales paroles qu'elle luy dit, furent: *Ha! ma sœur, quel hoste est cettui-cy, qui est venu chez moy! La belle façon qu'il a, et combien se montre-il en grace d'estre brave et vaillant, soit en armes et en courage! Et*

croy fermement qu'il est extraict de quelque race des Dieux; car les cœurs vilains sont coüards de nature. Telles furent ses paroles. Et je croy qu'elle se mit à l'aimer, tant elle estoit brave et généreuse, et que son instinct la poussoit d'aimer son semblable, qu'aussi pour s'en aider et servir en cas de necessité. Mais le malheureux la trompa, et l'abandonna misérablement : ce qu'il ne devoit faire à cette honneste Dame, qui luy avoit donné son cœur et son amour; à luy, dis-je, qui estoit un estranger, et un fort banny (1).

Bocace, en son livre des *Illustres malheureux* (2), fait un conte d'une Duchesse de Furly, nommée Romilde, laquelle, ayant perdu son mary, ses terres et son bien, que Caucan, Roy des Avarrois, luy avoit tout pris, et réduite à se retirer avec ses enfants dans son chasteau de Furly, là où il l'assiégea : mais un jour qu'il s'en approchoit pour le reconnoistre, Romilde, qui estoit sur le haut d'une tour, le vid, et se mit fort à le contempler et longuement; et le voyant si beau, estant en la fleur de son age, monté sur un beau cheval, et armé d'un harnois très-superbe, et qu'il faisoit tant de beaux exploits d'armes, et ne s'espargnoit non plus que le moindre soldat des siens, en devint incontinent passionnément amoureuse; et laissant arriere le deuil de son mary, et les affaires de son chasteau et de son siege, luy

(1) Forbany.

(2) Ouvrage composé en latin, divisé en IX livres, et dont on a deux différentes traductions, l'une, fort ancienne, sous le titre de *Bocace, du Dechiet des nobles Hommes, et cleres Femmes*; imprimée *à Bruges*, *chez Colard Mansion*, dès 1476, *in-folio* : et l'autre, intitulée *Traité des Mesadventures des Personnes signalées*, *par Claude Vittart*, et imprimée *à Paris*, *chez Nic. Eve*, *en* 1578, *in-8°*.

mande par un messager, que, s'il la vouloit prendre en mariage, qu'elle luy rendroit la place dès le jour que les nopces seroient célébrées. Le Roy Caucan la prit au mot. Le jour donc compromis venu, elle s'habille pompeusement de ses plus beaux et superbes habits de Duchesse, qui la rendirent d'autant plus belle; car elle l'estoit très-fort : et estant venue au camp du Roy pour consommer le mariage, afin qu'on ne le pust blasmer qu'il n'eust tenu sa foy, il se mit toute la nuict à contenter la Duchesse eschauffée. Puis le lendemain au matin, estant levé, fit appeller douze soldats Avarrois des siens, qu'il estimoit les plus forts et roides compagnons, et mit Romilde entre leurs mains, pour en faire leur plaisir l'un après l'autre; laquelle ils repasserent toute une nuict, tant qu'ils peurent : et le jour venu, Caucan l'ayant fait appeller, et luy ayant fait plusieurs reproches de sa lubricité, et dit force injures, la fit empaler par sa nature, dont elle en mourut. Acte cruel et barbare certes, de traiter une si belle et honneste Dame si cruellement; au-lieu de la reconnoistre, la récompenser, et traiter en toute sorte de courtoisie, pour la bonne opinion qu'elle avoit eue de sa générosité, de sa valeur, et de son noble courage, et l'avoir pour cela aimé. A quoy les Dames doivent bien regarder; car il y a de ces vaillants qui ont tout accoustumé à tuer, à manier et à battre le fer si rudement, que quelquefois il leur prend des humeurs d'en faire de mesme autant sur les Dames. Mais tous ne sont pas de ces complexions; car quand quelques honnestes Dames leur font cet honneur de les aimer, et avoir bonne opinion de leur valeur, d'aucuns il y a qui laissent dans le camp leurs furies et leurs rages; et dans des cours et dans des

chambres, s'accommodent aux douceurs et toutes honnestetez et courtoisies.

Bandel, dans ses *histoires tragiques* (*) en raconte une, qui est la plus belle que j'aye jamais leue, d'une Duchesse de Savoye, laquelle, un jour, en sortant de sa ville de Turin, et ayant ouy une pélerine Espagnole, qui alloit à Lorette pour certain vœu, s'escrier et admirer sa beauté, et dire tout haut, que si une si belle et parfaite Dame estoit mariée avec son frere le Seigneur de Mendozze, qui estoit si beau, si brave et si vaillant, qu'il se pourroit bien dire par-tout, que les deux plus beaux pairs du monde estoient couplez ensemble. La Duchesse, qui entendoit très-bien la langue Espagnole, ayant en soy très-bien engravé et remarqué ces mots, se mit aussi à graver l'amour dans son ame, si bien que par un tel bruit, elle devint tant passionnée du Seigneur de Mendozze, qu'elle ne cessa jamais qu'elle n'eust projecté un feint pélerinage à S. Jacques, pour voir son amoureux si-tost conçeu : et s'estant acheminée par la maison du Seigneur de Mendozze, elle eut temps et loisir de contenter et rassasier sa veuë de l'object beau qu'elle avoit esleu. Car la sœur du Seigneur de Mendozze, qui accompagnoit la Duchesse, avoit adverty son frere d'une telle et si noble venuë : à quoy il ne faillit d'aller au-devant d'elle bien en

(*) Ces *Histoires*, intitulées en Italien : *Novelle*, et imprimées, les trois premiers volumes, *à Luques*, *en* 1554, et le quatrieme *à Lyon*, *en* 1574, *in*-4°., ont été traduites en François, les 6 premieres, par Pierre Boaistuau, et le reste fort mal-à-propos *enrichi outre l'invention de l'auteur*, par François de Belle-Forrest, et imprimées *à Paris*, *chez Jac. Macé et autres*, *en* 1568, 1582, *en 7 volumes in*-16.

point, monté sur un beau cheval d'Espagne, avec une si belle grace que la Duchesse eut occasion de se contenter de la renommée qui luy avoit esté rapportée, et l'admira fort, tant pour sa beauté, que pour sa belle façon, qui monstroit à plein la vaillance qui estoit en luy, qu'elle estimoit bien autant que ses autres vertus, accomplissements et perfections; présageant dès lors, qu'un jour elle en auroit bien affaire, ainsi que par après il luy servit grandement en l'accusation fausse que le Comte de Pancallier fit contre sa chasteté. Toutesfois, encore qu'elle le tinst brave et courageux pour les armes, si fut-il pour ce coup coüard en amour : car il se monstra si froid et respectueux envers elle, qu'il ne luy fit nul assaut de paroles amoureuses; ce qu'elle aimoit le plus, et pourquoy elle avoit entrepris son voyage : et pour ce, despitée d'un tel froid respect, ou plustost de telles coüardises d'amour, s'en partit le lendemain d'avec luy, non si contente qu'elle eust voulu.

Voilà comment les Dames quelquefois aiment bien autant les hommes hardis pour l'amour, comme pour les armes; non qu'elles veuillent qu'ils soyent effrontez et hardis, impudents et sots, comme j'en ai connu; mais il faut qu'ils tiennent en cela le *medium*, ou le milieu.

J'ay connu plusieurs qui ont perdu beaucoup de bonnes fortunes pour tels respects, dont je ferois de bons contes, si je ne craignois m'esgarer trop de mon discours; mais j'espere les faire à part : néanmoins, je diray cettuy cy.

J'ay ouy conter d'autres fois d'une Dame, et des plus belles du monde, laquelle, ayant de mesme ouy renommer un Prince pour brave et vaillant, et qu'il avoit en son jeune age fait et parfait de grands exploicts d'armes, et sur-tout gagné deux grandes et

signalées batailles contre ses ennemis (*), elle eut un grand desir de le voir, et pour ce fit un voyage en la Province où pour lors il faisoit séjour, sous quelque autre prétexte que je ne diray point. Enfin, elle s'achemina; mais qu'est-il impossible à un cœur amoureux? Elle le voit et contemple à son aise; car il vint fort loin au devant d'elle, et la receut avec tous les honneurs et respect du monde, ainsi qu'il devoit à une si grande, belle et magnanime Princesse, et mesme trop, comme dit l'autre: car il luy en arriva de mesme qu'au Seigneur de Mendozze, et à la Duchesse de Savoye; et tels respects engendrent un mescontentement et despit: si bien qu'elle partit d'avec luy, non si-bien satisfaite comme elle y estoit venue. Possible qu'il y eust perdu son temps, et qu'elle n'eust obéy à ses volontez, mais pourtant l'essay n'en eust esté mauvais, ains fort honorable, et l'en eust-on estimé davantage.

De quoi sert donc un courage hardi et généreux, s'il ne se monstre en toutes choses, et mesme en amour, comme aux armes? puis que les armes et l'amour sont compagnes, marchent ensemble, et ont une mesme sympathie, ainsi que dit le Poëte, tout amant est gendarme; et Cupidon a son camp et ses armes aussi-bien que Mars. Monsieur de Ronsard en a fait un beau sonnet dans ses premiers amours.

Or, pour tourner encore aux curiositez qu'ont les Dames de voir et aimer les gens généreux et vaillants, j'ay ouy raconter à la Reyne d'Angleterre Elisabeth, qui regne aujourd'huy, qu'un jour elle estant à table, faisant souper avec elle monsieur le Grand Prieur de France, de la maison de Lorraine, et monsieur d'An-

(*) Le Duc d'Anjou, depuis Henri III.

ville, aujourd'huy monsieur de Montmorency, Connestable ; parmy les devis de table, et s'estant mis sur les loüanges du feu Roy Henry deuxiesme, elle le loüa fort de ce qu'il estoit brave, vaillant et généreux, en usant de ce mot, fort martial, et qu'il l'avoit bien monstré en toutes ses actions ; et que, pour ce, s'il ne fust mort si-tost, elle avoit résolu de l'aller voir en son Royaume (*), et avoit fait accommoder et apprester ses galeres pour passer en France, et toucher entre leurs deux mains la foy et leur paix. *Enfin, c'estoit une de mes envies*, disoit-elle, *de le voir : je crois qu'il ne m'en eust refusée ; car mon humeur est d'aimer les gens vaillants ; et veux mal à la mort d'avoir ravy un si brave Roy, au moins avant que je l'aye veu.*

Cette mesme Reyne, quelque temps après, ayant ouy tant renommer monsieur de Nemours, de tant de perfections et vaillances qui estoient en luy, fut curieuse d'en demander des nouvelles à feu monsieur de Randan, lors que le Roy François Second l'envoya en Escosse faire la paix devant le petit Leit qui estoit assiégé : et aussi qu'il lui en eust conté bien au long, et toutes les especes de ses grandes et belles vertus et vaillantises, monsieur de Randan, qui s'entendoit en amours aussi-bien qu'en armes, connut en elle et son visage quelque estincelle d'amour et d'affection, et puis, en ses paroles, une grande envie de le voir. Par-quoy, ne se voulant arrester en si beau chemin, il fit tant envers elle, de sçavoir s'il la venoit voir, s'il seroit bien venu et receu ; ce qu'elle l'en

(*) C'est apparemment ce qui a donné lieu à ce que quelques-uns ont dit, que cette Reine avoit proposé une entrevue au Roi Henri IV, dont elle admiroit la valeur. Ils ont donné pour celui-ci à Elisabeth une curiosité, qu'elle n'eut que pour Henri II.

asseura, et par-là présuma qu'il pourroit venir en mariage.

Estant donc de retour de son voyage et ambassade à la Cour, il en fit au Roy et à monsieur de Nemours tout le discours; à quoy le Roy commanda et persuada à monsieur de Nemours d'y entendre: ce qu'il fit avec une très-grande joye s'il pouvoit parvenir à un si grand Royaume par le moyen d'une si belle, vertueuse et honneste Reyne.

Pour fin, les fers se mirent au feu; et par les beaux moyens que le Roy luy donna, il fit de fort grands préparatifs, et très-superbes et beaux appareils, tant d'habillements, chevaux, armes, que de toutes choses exquises, sans y rien obmettre, (car je vis tout cela) pour aller paroistre devant cette belle Princesse; n'oubliant sur-tout d'y inciter toute la fleur de la jeunesse de la Cour: si-bien que le fol Greffier, rencontrant là-dessus, disoit que c'estoit la fleur des febves, par-là brocardant la folastre jeunesse de la Cour.

Cependant monsieur de Lignerolles, très-habile et accord Gentil-Homme, et lors fort favory de monsieur de Nemours, son maistre, fut despesché vers la dite Reyne, qui s'en retourna avec une response belle et très-digne de s'en contenter, et de presser et advancer son voyage; et me souvient qu'à la Cour on tenoit ce mariage quasi pour fait: mais nous vismes après, non sans un grand estonnement, que tout à-coup le voyage se rompit et demeura court, avec une grande despense très-vaine et inutile.

Pourtant je dirois, aussi-bien qu'homme de France, à quoy il tint que cette rupture se fit, si-non qu'en passant ce seul mot, que d'autres amours, possible, lui serroient plus le cœur, et le tenoient plus captif et arresté: car il estoit si accomply en toutes choses,

et si adroit aux armes et autres vertus, que les Dames à l'envy volontiers l'eussent couru à force; ainsi que j'en ay veu de plus fringantes et plus chastes, qui rompoient bien leurs jeusnes de chasteté pour luy.

Nous avons dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre Marguerite*, une très-belle histoire de cette Dame de Milan, qui, ayant donné assignation à monsieur de Bonnivet, depuis Admiral de France, une nuict attira (*) ses femmes-de-chambre avec des espées nues pour faire bruit sur le degté, ainsi qu'il seroit prest à se coucher: ce qu'elles firent très-bien, suivant en cela le commandement de leur maistresse, qui, de son costé, fit l'effrayée et craintive; disant que c'estoient ses deux freres, qui s'estoient apperceus de quelque chose, et qu'elle estoit perdue, et qu'il se cachast sous le lit, ou derriere la tapisserie. Mais monsieur de Bonnivet, sans s'effrayer, prenant sa cape à l'entour du bras, et son espée en l'autre, il dit: *Où sont-ils ces braves freres, qui me voudroient faire peur, ou mal? Quand ils me verront, ils n'oseront seulement regarder la pointe de mon espée.* Et ouvrant la porte, et sortant ainsi, vouloit commencer à charger sur ce degré, là où il trouva ces femmes avec leurs tintamarres, qui eurent peur, et se mirent à crier et confesser le tout. Monsieur de Bonnivet voyant que ce n'estoit que cela, les laissa et les recommanda au Diable, et rentre en la chambre, et ferme la porte sur luy, et vint trouver sa Dame, qui se mit à rire, l'embrasser, et luy confesser que c'estoit un jeu aposté par elle; et l'asseurer que s'il eust fait du poltron, et n'eust monstré en cela sa vaillance, de laquelle il avoit le bruit, que jamais il n'eust couché avec elle; mais pour s'estre monstré

(*) Attitra.

ainsi généreux et asseuré, elle l'embrassa, et luy coucha auprès d'elle ; et toute la nuict il ne faut pas demander ce qu'ils firent, car c'estoit l'une de belles femmes de Milan, et après laquelle il avoit eu beaucoup de peine à la gagner,

J'ai connu un brave Gentil-Homme, qui un jour estant à Rome, couchant avec une gentille Dame Romaine, son mary absent, elle lui donna une pareille allarme, et fit venir une de ses femmes en sursaut l'advertir que le mary retournoit des champs. La femme, faisant l'estonnée, pria le Gentil-Homme de se cacher dans un cabinet, qu'autrement elle seroit perdue. *Non, non*, dit le Gentil-Homme, *pour tout le monde je ne ferois pas cela ; mais s'il vient, je le tueray.* Ainsi qu'il avoit sauté à son espée, la Dame se mit à rire, et confesser avoit fait cela et aposté, pour esprouver si son mary luy eust voulu faire mal, ce qu'il feroit, s'il la deffendroit bien.

J'ay connu une très-belle Dame qui quitta tout à trac un serviteur qu'elle avoit, pour ne le tenir pour vaillant, et le changea en un autre, qui ne le ressembloit, mais estoit craint et redouté de son espée, et qui estoit des meilleurs qui se trouvast pour lors.

J'ay ouy faire un conte à la Cour aux Anciens ; d'une Dame qui estoit à la Cour, maistresse de feu monsieur de Lorge, le bon-homme, en ses jeunes ans l'un des vaillants et renommez Capitaines de gens de pied de son temps. Elle, ayant ouy dire tant de bien de sa vaillance, un jour que le Roy François Premier faisoit combattre des lions en sa cour, voulut faire espreuve s'il estoit tel qu'on l'avoit dit ; et pour ce, laissa tomber un de ses gants dans le parc des lions, estant dans leur plus grande furie ; et là-dessus pria monsieur de Lorge de l'aller querir, s'il l'aimoit tant comme il disoit. Luy, sans s'estonner, la cappe au

point (*), et l'espée en l'autre main, s'en va asseurement parmy ces lions recouvrer le gant. En quoy la fortune luy fut si favorable, que, faisant tousjours bonne mine, et monstrant, d'une belle asseurance, la pointe de son espée aux lions, qu'ils ne l'oserent attaquer; dont ayant recouvré le gant, s'en retourna devers sa maistresse, et luy rendit. En quoy elle et tous les assistants l'en estimerent bien fort. Mais on dit que, de beau despit, monsieur de Lorge la quitta, pour avoir voulu tirer son passe-temps de luy et de sa valeur en cette façon. Encore dit on qu'il luy jetta par beau despit le gant au nez, car il eust mieux voulu qu'elle lui eust commandé cent fois d'aller enfoncer un bataillon de gens de pied, où il estoit bien appris d'y aller, que non de combattre des bestes, dont le combat n'en est gueres glorieux. Certes tels essais ne sont ny beaux, ny honnestes; et les personnes qui s'en aident, sont fort à reprouver.

J'aimerois autant un tour que fit une Dame à son serviteur, lequel, ainsi qu'il luy présentoit son service, et l'asseuroit qu'il n'y auroit chose, tant hazardeuse fust-elle, qu'il ne la fist, elle le voulant prendre au mot, luy dit: *Si vous m'aimez tant, et que vous soyez si courageux que vous dites, donnez vous de vostre dague dans le bras pour l'amour de moy.* L'autre, qui mouroit pour l'amour d'elle, la tira soudain, s'en voulant donner. Je luy tins le bras, et luy ostay la dague; luy remonstrant que ce seroit un grand fol d'aller faire ainsi, et de telle façon donner preuve de son amour et de sa valeur. Je ne nommeray point la Dame; mais le Gentil-Homme estoit feu monsieur de Clermont-Tallard l'aisné, qui mourut à la bataille de Montcontour, un des braves et vaillants Gentils-

(*) Poing.

Hommes

Hommes de la France, ainsi qu'il le monstra à sa mort, commandant une compagnie de Gens-d'armes, que j'aimois et honorois fort.

J'ay ouy dire qu'il en arriva tout de mesme à monsieur de Genlis, qui mourut en Allemagne, menant des troupes Huguenotes aux troisiesmes troubles : car passant un jour la riviere devant le Louvre avec sa maistresse, elle laissa tomber son mouchoir dans l'eau, qui estoit beau et riche, exprès, et luy dit qu'il se jettast dedans pour le luy recouvrer. Luy, qui ne sçavoit nager que comme une pierre, se voulut excuser; mais elle luy reprochant que c'estoit un coüard amy, et nullement hardy, luy lors, sans dire gar, se jetta à corps perdu dedans, et pensant avoir le mouchoir, se fust noyé, s'il n'eust esté aussi-tost secouru d'un autre bateau.

Je croy que telles femmes se veulent desfaire par tels essays aussi gentiment de leurs serviteurs, qui possible les ennuyent. Il vaudroit mieux qu'elle leur donnassent de belles faveurs, et les prier pour l'amour d'elles, de les porter aux lieux honorables de la guerre, et y faire preuve de leur valeur, ou les y pousser davantage, que non pas faire des sottises telles que je viens de dire, et que j'en dirois une infinité.

Il me souvient que lors que nous allasmes assiéger Roüen aux premiers troubles, mademoiselle de Pienne, l'une des honnestes filles de la Cour, estant en doute si feu monsieur de Georgeay ne fust esté assez vaillant pour avoir tué luy seul, et d'homme à homme, le feu Baron d'Ingrande, qui estoit un des vaillants Gentils-Hommes de la Cour; pour esprouver sa valeur, elle luy donna une faveur d'une escharpe, qu'il mit à son habillement de teste: et ainsi qu'on vint pour reconnoistre le fort de Ste. Catherine, il donna si généreusement et vaillamment dans une

troupe de chevaux, qui estoient sortis hors de la Ville; qu'en bien combattant il eut un coup de pistolet dans la teste, dont il mourut roide mort sur la place; en quoy la dite demoiselle fut satisfaite de sa valeur; et s'il ne fust mort ayant à ce coup si bien fait, elle l'eust espousé: mais doutant un peu de son courage, e qu'il avoit mal tué ledit Baron, ce luy sembloit, el voulut voir cette expérience, ce disoit-elle. Et cer encore qu'il y ait beaucoup d'hommes vaillants de leur naturel, les Dames les y poussent encore davantage; ou s'ils sont lasches et froids, elles les emeuvent et eschauffent.

Nous avons un très-bel exemple de la belle Agnès, laquelle voyant le Roy Charles VII amouraché d'elle, et qu'il ne se soucioit qu'à luy faire l'amour, et mol et lasche, et ne tenir compte de son Royaume, elle luy dit un jour, que, lors qu'elle estoit encore fille, un Astrologue luy avoit prédit qu'elle seroit aimée et servie d'un des plus vaillants et courageux Roys de la Chrestienté; que quand le Roy lui fit cet honneur de l'aimer, elle pensoit que ce fust ce Roy valeureux qui luy avoit esté prédit; mais le voyant si mol avec si peu de soin de ses affaires, elle voyoit bien qu'elle estoit trompée, et que ce Roy si courageux n'estoit pas luy, mais le Roy d'Angleterre, qui faisoit de si belles armes, et luy prenoit tant de belles Villes à sa barbe; dont dit-elle au Roy, je m'en vais le trouver, car c'est celuy duquel entendoit et parloit l'Astrologue. Ces paroles picquerent si fort le cœur du Roy, qu'il se mit à pleurer: et de-là en avant, prenant courage, et quittant sa chasse et ses jardins, prit le frein aux dents si bien, que, par son bonheur et vaillance, il chassa les Anglois de son Royaume.

Bertrand du Guesclin, ayant espousé sa femme madame Thiphaine, se mit du tout à la contenter, et

laisser le train de la guerre, lui qui l'avoit tant pratiquée auparavant, et qui avoit tant acquis de gloire et loüange : mais elle luy en fit une réprimande et remonstrance, qu'avant leur mariage on ne parloit que de luy et de ses beaux faits ; au-lieu que désormais on pourroit reprocher à elle-mesme une telle discontinuation de son mary, qui portoit un très-grand préjudice à elle et à son mary, d'estre devenu un si grand cazanier ; dont elle ne cessa jamais, jusques à ce qu'elle luy eust remis son premier courage, et renvoyé à la guerre, où il fit encore mieux qu'auparavant.

Voilà comment cette honneste Dame n'aima point tant son plaisir de nuict, comme elle faisoit l'honneur de son mary ; et certes nos femmes mesmes, encore qu'elles nous trouvent près de leur costez, si nous ne sommes braves et vaillants, elles ne nous sçauroient tenir auprès d'elles de bon cœur : mais quand nous retournons des armées, et que nous avons fait quelque chose de bien et de beau, c'est alors qu'elles nous aiment et nous embrassent de bon cœur, et qu'elles le trouvent meilleur.

La quatriesme fille du Comte de Provence, beaupere de St. Loüis, et femme de Charles, Comte d'Anjou, frere dudit Roy, magnanime et ambitieuse qu'elle estoit, se faschant de n'estre que simple Comtesse de Provence et d'Anjou, et qu'elle seule de ses trois sœurs (dont les deux estoient Reynes, et l'autre Impératrice) ne portoit autre titre que de Dame et Comtesse, ne cessa jamais jusques à ce qu'elle eut prié, pressé et importuné son mary, d'avoir et de conquester quelque Royaume ; et firent si bien, qu'ils furent esleus par le Pape Urbain, Roy et Reyne des deux Siciles, et allerent tous deux à Rome avec trente galeres se faire couronner par sa Sainteté, en grande magnificence, Roy et Reyne de Jérusalem et de

Naples qu'il conquesta après, tant par ses armes valeureuses, que par les moyens que sa femme luy donna, vendant toutes ses bagues et joyaux pour fournir au frais de la guerre, et puis après regnerent assez paisiblement et longuement en leurs Royaumes conquis.

Long-temps après, une de leurs petites filles, descendue d'eux et des leurs, Isabeau de Lorraine, fit sans son mary René semblable trait : car luy estant prisonnier entre les mains de Charles, Duc de Bourgogne, elle estant Princesse sage et de grande magnanimité et courage, le Royaume de Sicile et de Naples leur estant escheu par succession, assembla une armée de trente mille hommes; et elle mesme la mena, et conquesta le Royaume, et se saisit de Naples.

Je nommerois une infinité de Dames qui ont servi de telle façon beaucoup à leurs marys, qu'elles estant hautes de cœur et d'ambition, ont poussé et encouragé leurs marys à se faire grands, et à s'acquerir des biens et des grandeurs, et des richesses. Aussi est-ce le plus beau et le plus honorable d'en avoir par la pointe de l'espée.

J'en ay connu beaucoup en nostre France, et en nos Cours, qui plus poussez de leurs femmes quasi que de leurs volontez, ont entrepris et parfait de belles choses.

Force femmes ay-je connues aussi, qui, ne songeant qu'à leurs bons plaisirs, les ont empeschez, et tenus tousjours auprès d'elles, les empeschant de faire de beaux faits, et ne voulant qu'ils s'amusassent si-non à les contenter du jeu de Vénus, tant elles y estoient aspres. J'en ferois force contes, mais je m'extravaguerois trop de mon subjet, qui est plus beau, certes, que l'autre; car l'un touche la vertu, et l'autre touche le vice : et l'on se contente plus d'ouyr parler de ces Dames, qui ont poussé les hommes à de beaux faits.

Je ne parle pas seulement des femmes mariées; mais de plusieurs autres qui, pour une seule petite faveur, ont fait faire à leurs serviteurs beaucoup de choses qu'ils n'eussent pas faites. Car quel contentement leur est-ce, quelle ambition, et quel eschauffement de cœur est-il plus grand, que quand on est en guerre, que l'on songe qu'on est bien aimé de sa maistresse, et que si l'on fait quelque belle chose pour l'amour d'elle, combien de bons visages, de beaux attraits, de belles œillades, que d'embrassades, de plaisirs, de faveurs qu'on espere après recevoir d'elle?

Scipion, entr'autres réprimendes qu'il fit à Massinissa, lorsque, quasi tout sanglant, il espousa Sophonisbe, luy dit, qu'il n'estoit bien séant de songer aux Dames et à l'amour lorsqu'on est à la guerre. Il me pardonnera, s'il luy plaist; mais quant à moy, je pense qu'il n'y a point si grand contentement, ny qui donne plus de courage, ny d'ambition pour bien faire, qu'elles. J'en ay esté logé-là autrefois. Quant à moy, je croy que tous ceux qui se trouvent aux combats en sont de mesme: je m'en rapporte à eux. Je croy qu'ils sont tous de mon opinion, autant qu'il y en a; et que, lorsqu'ils sont en quelque beau combat, et qu'ils se trouvent parmy les plus chaudes presses de l'ennemy, le cœur leur double et accroist quand ils songent à leurs Dames, et à leurs faveurs qu'ils portent sur eux, ou à leurs caresses et beaux accueils qu'ils recevront d'elles au partir de-là, s'ils en eschappent; et s'ils viennent à mourir, quels regrets elles feront pour l'amour de leur trespas. Enfin, pour l'amour de leurs Dames, et pour songer en elles, toutes entreprises leur sont faciles et aisées; tous combats leur sont des tournois, et toute mort leur est un triomphe.

Je me souviens qu'à la bataille de Dreux, feu monsieur des Bordes, brave et vaillant Chevalier s'il en fut de son temps, estant Lieutenant de monsieur de Nevers, dit avant le Comte d'Eu, Prince aussi très-accomply, ainsi qu'il fallut aller à la charge pour enfoncer un bataillon de gens de pied, qui marchoit droit à l'avant-garde, où commandoit feu monsieur de Guise le Grand, et que le signal de la charge fut donné; le dit des Bordes, monté sur un Turc gris, part tout aussi-tost, enrichy et garny d'une fort belle faveur que sa maistresse luy avoit donnée, (je ne la nommeray point, mais c'estoit une des belles et honnestes filles, et des grandes de la Cour), et en partant, il dit : *Ha! je m'en vais combattre vaillamment pour l'amour de ma maistresse, ou mourir glorieusement.* A ce il ne faillit : car ayant percé les six premiers rangs, il mourut au septiesme, porté par terre. A vostre advis, si cette Dame n'avoit pas bien employé sa belle faveur, et si elle s'en devoit desdire pour la luy avoir donnée?

Monsieur de Bussi a esté le jeune homme qui a aussi bien fait valoir les faveurs de ses maistresses, autant que jeune homme de son temps; et mesme de quelques-unes que je sçay, qui méritoient plus de combats, d'exploits de guerre, de coups d'espées, que ne fit jamais la belle Angelique des Paladins et Chevaliers de jadis, tant Chrestiens que Sarasins : mais je luy ay ouy dire souvent, qu'en temps de guerre, comme en une rencontre générale, et ès combats singuliers (car il en a fait prou) où il s'est jamais trouvé, et qu'il a jamais entrepris, ce n'estoit point tant pour le service de son Prince, ny pour ambition, que pour la seule gloire de complaire à sa Dame. Il avoit certes raison : toutes les ambitions

du monde ne valent pas tant que l'amour et la bienveuillance d'une belle et honneste Dame et maistresse.

Et pourquoy tant de braves Chevaliers errants de la table ronde, et tant de valeureux Paladins de France du temps passé, ont-ils entrepris tant de guerres et tant de voyages lointains, tant fait de belles expéditions, si-non pour l'amour des belles Dames qu'ils servoient, ou vouloient servir ? Je m'en rapporte à nos Paladins de France, nos Rollands, nos Renauds, nos Ogiers, nos Oliviers, nos Yvons, nos Richards, et une infinité d'autres. Aussi c'estoit un bon temps et bien fortuné; car s'ils faisoient quelque chose de beau pour l'amour de leurs Dames, elles réciproquement, nullement ingrates, les en sçavoient bien récompenser, quand ils se venoient à remontrer, ou à donner le rendez-vous dans des forests, dans des bois, auprès des fontaines, ou en quelque belle prairie. Et voilà le guerdon des vaillantises que l'on desire des Dames.

Or, il y a une demande : pourquoy ces femmes aiment tant ces vaillants hommes, comme j'ay dit au commencement, que la vaillance a cette vertu et force de se faire aimer à son contraire ?

Davantage, c'est une certaine inclination naturelle qui pousse les Dames, pour aimer la générosité, qui est certainement cent fois plus aimable que la coüardise : aussi toute vertu se fait plus aimer que le vice.

Il y a aucunes Dames qui aiment ces gens ainsi pourveus de valeur, d'autant qu'il leur semble que tout ainsi qu'ils sont braves et adroits aux armes et au mestier de Mars, ils le doivent estre de mesme à celuy de Vénus.

Cette regle ne fait rien en aucuns : mais de fait

ils le sont, comme fut jadis Cæsar, le plus vaillant du monde, et force autres braves que j'ay connus, que je tais : et tels y ont bien toute autre force et grace, que des ruraux et autres gens d'autre profession ; si-bien qu'un coup de ces gens là en vaut quatre des autres : je dis envers les Dames, qui sont modestement lubriques ; mais non pas envers celles qui le sont sans mesure ; car le nombre leur plaist : et si cette regle est bonne quelques fois en aucuns de ces gens, et selon l'humeur d'aucunes femmes, elle ne fait rien en d'autres ; car il se trouve de ces vaillants, qui sont tant rompus du harnois et des grandes courvées de la guerre, qu'ils n'en peuvent plus, quand il faut venir à ce doux jeu, de sorte qu'ils ne peuvent contenter leurs Dames ; dont aucunes, et plusieurs il y en a, qui aimeroient mieux un bon artisan de Vénus, frais et bien émoulu, que quatre de ceux de Mars, ainsi allebrenez.

J'en ay connu force de ce sexe féminin et de cette humeur ; car enfin, disent-elles, il n'y a que de bien passer son temps, et en tirer la quintessence, sans avoir acception de personne. Un bon homme de guerre est bon, et le fait beau voir à la guerre ; mais s'il ne sçait rien faire au lit, (disent-elles) un bon gros valet, bien à séjour, vaut bien autant qu'un beau et vaillant Gentil-Homme lasche et lassé.

Je m'en rapporte à celles qui en ont fait l'essay, et le font tous les jours ; car les reins du Gentil-Homme, tant galant et brave soit-il, estant rompus et froissés de l'harnois qu'ils ont tant porté sur eux, ne peuvent fournir à l'appointement, comme les autres qui n'ont jamais porté peine ny fatigue.

D'autres Dames y a-il qui aiment les vaillants, soit pour marys, soit pour serviteurs, afin qu'ils débattent et soustiennent mieux leur honneur et

leurs chastetez, si aucuns médisants les veulent souiller de paroles : ainsi que j'en ay veu plusieurs à la Cour, où j'ay connu d'autresfois une fort belle et grande Dame que je ne nommeray point, laquelle estant fort subjette aux médisances, quitta un serviteur fort favory qu'elle avoit, le voyant mol à despartir de la main, et ne braver et ne quereller pour en prendre un autre, qui estoit une scalabreux, brave et vaillant, qui portoit sur la pointe de son espée l'honneur de sa Dame, sans qu'on y osast aucunement toucher.

Force Dames ay-je connues de cette humeur, qui ont tousjours voulu avoir un vaillant, pour leur escorte et deffense ; ce qui leur est très-bon et très-utile bien souvent : mais il faut bien qu'elles se donnent garde de broncher devant eux, si elles se sont une fois soumises sous leur domination ; car s'ils s'appercevoient le moins du monde de leurs fredaines et mutations, ils les menent beau, et les gourmandent terriblement, et elles et leurs galands, si elles changent : ainsi que j'en ay veu plusieurs exemples en ma vie.

Voilà donc telles femmes qui se voudront mettre en possession de tels braves escalabreux, il faut qu'elles soient fermes et très-constantes envers eux ; ou-bien qu'elles soient si fort secrettes en leurs affaires, qu'elles ne se puissent éventer : si ce n'est qu'elles voulussent le faire en composant, comme les courtisannes d'Italie et de Rome, qui veulent avoir tousjours un brave, (ainsi le nomment-elles) pour les défendre et maintenir ; mais elles mettent tousjours par le marché, qu'elles auront d'autres concurrants, et le brave n'en sonnera mot.

Cela est fort bien pour les courtisannes de Rome et pour leurs braves, non pour les galants Gentils-

Hommes de nostre France, ou d'ailleurs : mais si une honneste Dame se veut maintenir en sa fermeté et constance, il faut que son serviteur n'espargne nullement sa vie, pour la maintenir et défendre, si elle court la moindre fortune du monde, soit ou de sa vie, ou de son honneur, ou de quelque meschante parole: ainsi que j'en ay veu en nostre Cour plusieurs qui ont fait taire les médisants tout court, quand ils sont venus à détracter de leurs maistresses et Dames, auxquelles, par devoir de Chevallerie et par ses loix, nous sommes tenus de servir de champions à leurs afflictions : ainsi que fit ce brave Regnaud à la belle Genevre en Escosse ; le Seigneur de Mendozze, à cette belle Duchesse que j'ay dit ; et le Seigneur de Carouge à sa propre femme, du temps du Roy Charles VI, comme nous lisons en nos chroniques. J'en alléguerois une infinité d'autres, et du vieux et du nouveau temps, ainsi que j'en ay veu en nostre Cour ; mais je n'aurois jamais fait.

D'autres Dames ay-je veues, qui ont quitté des hommes pusillanimes, encore qu'ils fussent bien riches, pour aimer et espouser des Gentils-Hommes qui n'avoient que l'espée et la cappe, par maniere de dire : mais ils estoient valeureux et généreux, et avoient espérance, par leurs valeurs et générositez, de parvenir aux grandeurs et aux estats ; encore certes que ce ne soient pas les plus vaillants qui le plus souvent y parviennent, en quoy on leur fait tort pourtant, et bien souvent voit-on les coüards et pusillanimes y parvenir : mais quoy qu'il en soit, telle marchandise ne paroist point sur eux, comme quand elle est sur les vaillants.

Or je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter les diverses causes et raisons pourquoy les Dames aiment ainsi les hommes remplis de générosité. Je sçay bien

que si je voulois amplifier ce Discours d'une infinité de raisons et d'exemples, j'en pourrois faire un Livre entier; mais ne me voulant amuser sur un seul subjet, ains en varier de plusieurs et divers, je me contenteray d'en avoir dit ce que j'ay dit; encore que plusieurs me pourront reprendre, que cestuy-cy estoit bien assez digne pour estre remply et enrichy de plusieurs exemples et prolixes raisons, qu'eux-mesmes pourront bien dire: *Il a oublié cettuy-cy; il a oublié cettuy-là.* Je le sçay bien, et en sçay possible, plus qu'ils ne pourront alléguer, et de plus sublimes et secrets, mais je ne les veux tout publier et nommer.

Voilà pourquoy je me tais. Toutesfois, avant que faire pose, je diray ce mot en passant, que, tout ainsi que les Dames aiment les hommes vaillants et hardis aux armes, elles aiment aussi ceux qui le sont en amours; et jamais homme coüard et par trop respectueux en icelles, n'aura bonne fortune: non qu'elles les veulent si outrecuidez, hardis et présomptueux, que de haute lutte les vinssent porter par terre; mais elles desirent en eux une certaine modestie hardie, ou une certaine hardiesse modeste: car d'elles-mesmes, si ce ne sont des louves, ne vont pas requerir ny se laisser aller; mais elles sçavent si bien en donner les appetits, les envies, et les attirent si gentiment à l'escarmouche, que qui ne prend le temps à point, et ne vient aux prises, sans aucun respect de majesté et de grandeur, ou de scrupule, ou de conscience, ou de crainte, ou de quelque autre subjet, celuy là vrayment est un sot, et sans cœur, et qui mérite à jamais d'estre abandonné de la bonne fortune.

Je sçay deux honnestes Gentils-Hommes compagnons, pour lesquels deux fort honnestes Dames, et non certes de petite qualité, ayant fait pour eux une

partie un jour à Paris, à s'aller pourmener dans un jardin, chacune y estant, se sépara à l'escart l'une de l'autre, avec son serviteur en chacune allée, qui estoit si couverte de si belles treilles, que le jour quasi ne s'y pouvoit voir, et la fraischeur y estoit gracieuse.

Il y eut un des deux plus hardy, qui, connoissant cette partie n'avoit esté faite pour se pourmener et prendre le fraix, et selon la contenance de sa Dame qu'il voyoit brusler en feu, et avoir d'autre envie que de manger des muscats qui estoient en la treille ; et aussi selon ses paroles eschauffées, affectées et folastres, ne perdit si belle occasion ; mais la prenant sans aucun respect, la mit sur un petit lit qui estoit fait de gazons et mottes de terre ; il en joüit fort doucement, sans qu'elle dit autre chose, si-non : *Mon Dieu, que voulez vous faire ? N'estes-vous pas le plus grand fou et estrange du monde ? Et si quelqu'un vient, que dira-on ? Mon Dieu, ostez-vous.* Mais le Gentil-Homme, sans se tourner, continua si bien, qu'elle en partit si contente, et luy aussi, qu'ayant fait encore trois ou quatre tours d'allée, ils recommencerent encore une seconde charge. Puis sortant de-là en une autre allée ouverte, ils virent d'autre costé l'autre Gentil-Homme et l'autre Dame qui se pourmenoient ainsi qu'ils les y avoient laissez auparavant. A quoy la Dame contente dit au Gentil-homme content : *Je croy qu'un tel aura fait du sot, et qu'il n'aura fait à sa Dame autre entretien que de paroles, de discours et de pourmenades.* Dont toutes quatre s'assemblans, les deux Dames se vindrent à demander de leur fortune. La contente respondit, qu'elle se portoit fort bien elle, et que pour le coup elle ne se sçauroit pas mieux porter. La mescontente de son costé dit, qu'elle avoit eu affaire avec le plus grand sot et le coüard amant qui se soit jamais veu. Et sur-tout les deux Gentils-

Hommes les virent rire et crier entre elles deux en se pourmenant : *O le sot* ! *O le coüard! O monsieur le respectueux !* Sur quoy le Gentil-Homme content dit à son compagnon : *Voilà nos Dames qui parlent bien à vous ; elles vous foüettent : vous trouverez que vous avez fait trop du respectueux et du badin.* Ce qu'il advoüa : mais il n'estoit plus temps; car l'occasion n'avoit plus de poil pour la prendre. Toutesfois ayant reconnu sa faute, au bout de quelque temps, il la répara par quelque certain autre moyen, que je dirois bien.

J'ay connu deux grands Seigneurs, freres, et tous deux bien parfaits et accomplis, qui aimoient deux Dames ; mais il y en avoit une bien plus grande que l'autre en tout : et estant entrez en la chambre de cette Grande, qui gardoit pour lors le lit, chacun se mit à part pour entretenir sa Dame. L'un entretenoit la Grande avec tous les respects et des très-humbles baise-mains, et avec des paroles toutes pleines d'honneur, sans faire jamais aucun semblant de s'approcher de près, ny vouloir forcer la rocque. L'autre frere, sans cérémonie d'honneur ny de paroles, prit sa Dame à un coin de fenestres, et luy ayant tout d'un coup esserré ses calleçons, qui estoient bridez, (car il estoit bien fort) il luy fit sentir qu'il n'aimoit point à l'Espagnole, par les yeux ny par les gestes de visage, ny par paroles, mais par le vray et propre point, et par effect qu'un vray amant doit souhaiter : et ayant achevé son prix-fait, part de la chambre ; et en partant dit à son frere assez haut, que sa Dame l'ouyst : *Mon frere, si vous ne faites comme moy, vous ne faites rien ; et vous dis que vous pouvez estre tant brave et hardy ailleurs que vous voudrez : mais si en ce lieu vous ne monstrez vostre hardiesse, vous estes deshonoré ; car vous n'estes icy en lieu de respect, mais en lieu où vous voyez vostre Dame qui vous attend* : et par

ainsi laissa son frere, qui pourtant pour l'heure retint son coup, et le remit à une autre fois. Ce ne fut pourtant que la Dame l'en estimast davantage, ou qu'elle luy attribuast une trop grande froideur d'amour et de courage, ou inhabileté de corps : si l'avoit-il pourtant monstré assez ailleurs, soit en guerre, soit en amours.

La feue Reyne-Mere fit une fois jouer une fort belle comédie en Italien, pour un Mardy gras, à Paris, à l'hostel de Rheims, que Cornelio Fiasco, Capitaine des galeres, avoit inventé. Toute la Cour s'y trouva, tant d'hommes que de femmes, et force autres de la ville. Entre autres choses y fut représenté un jeune homme qui avoit esté caché toute la nuict dans la chambre d'une très belle Dame, et l'avoit nullement touchée ; et ayant raconté cette fortune à son compagnon, il luy demanda : *Che havete fatto* (1) ? L'autre respondit, *niente* (2). Son compagnon luy dit sur cela : *Ah, poltronazzo, senza cuore ! Non havete fatto niente ! Che maledita sia la tua poltroneria* (3) !

Après que la dite comédie fut joüée, le soir, ainsi que nous estions en la chambre de la Reyne, et que nous discourions de cette belle comédie, je demanday à une fort belle et honneste Dame, que je ne nommeray point, quels plus beaux traits elle avoit remarqué en la comédie qui luy eussent pleus davantage ? Elle me dit tout naïvement : *Le plus beau trait que j'ay trouvé, c'est que l'autre a respondu au jeune homme, qui s'appelloit* Lucio, *qui*

(1) C'est-à-dire. *Qu'avez-vous fait?*
(2) C'est-à-dire *Rien.*
(3) C'est-à-dire. *Ah, poltron, sans cœur! vous n'avez rien fait! Que maudite soit votre poltronerie!*

luy avoit dit : « Che non havete fatto niente ! Ah, » poltronazzo ! non havete fatto niente. Che maledita » sia la tua poltroneria ! »

Voilà comment cette Dame, qui me parloit, estoit de consentement avec l'autre, qui luy reprochoit sa poltronerie, et qu'elle ne l'estimoit nullement d'avoir esté si mol et lasche ; ainsi comme plus à plein elle et moy nous en discourusmes des fautes que l'on fait sur le subjet de ne prendre le temps et le vent quand il vient à point, comme fait le bon marinier.

Si faut-il que je fasse encore ce conte, et le mesle, tout plaisant qu'il est et bouffon, parmy les autres sérieux.

J'ay ouy conter à un honneste Gentil-Homme, mon amy, qu'une Dame de son pays ayant plusieurs fois monstré de grandes familiaritez et privautez à un sien valet-de-chambre, qui ne tendoient toutes qu'à venir à ce point, le-dit valet, point fat et sot, un jour d'esté trouvant sa maistresse par un matin à demy endormye dans son lit toute nue, tournée de l'austre costé de la ruëlle, tenté d'une si belle beauté, et d'une fort propre posture, et aisée pour s'en investir et accommoder, estant elle sur le bord du lit, vint doucement et investit la Dame, qui, se tournant, vid que c'estoit son valet qu'elle desiroit ; et toute investie qu'elle estoit, sans autrement se desinvestir, ny remüer, ny se deffaire, ny depestter de sa prise tant soit peu, ne fit que luy dire, tournant la teste, et se tenant ferme, de peur de ne rien perdre : *Monsieur le sot, qui est-ce qui vous a fait si hardy de le mettre-là ?* Le valet luy respondit, en toute révérence : *Madame l'osteray-je ? Ce n'est pas ce que je vous dis, monsieur le sot,* luy repliqua la Dame. *Je vous dis qui vous a fait si hardy*

de le mettre-là? L'autre retournoit tousjours à dire : *Madame, l'osteray-je? et si vous voulez, je l'osteray:* Et elle à redire : *Ce n'est pas ce que je vous dis; monsieur le sot.* Enfin et l'un et l'autre firent ces menues repliques par trois ou quatre fois, sans se débaucher autrement de leur besogne, jusques à ce qu'elle fut achevée; dont la Dame s'en trouva mieux, que si elle eust commandé à son galand de l'oster, ainsi qu'il luy demanda. Et bien servit à elle de persister en sa premiere demande sans varier; et au galand en sa replique et duplique : et par ainsi, continuerent leurs coups et cette rubrique long-temps après ensemble; car il n'y a que la premiere fournée ou la premiere pinte chere, ce dit-on.

Voilà un beau valet et hardy : et à tels hardis, comme dit l'Italien, il faut dire : *A bravo cazzo mai non manqua favor.*

Or, par ainsi vous voyez qu'il y en a plusieurs qui sont braves, hardis et vaillants, aussi-bien pour les armes que pour l'amour; d'autres qui le sont en armes, et non en amours; d'autres qui le sont en amours, et non en armes; comme estoit ce maraud de Paris, qui eut bien la hardiesse et vaillance de ravir Heleine à son pauvre cocu de mary Menelaüs, et coucher avec elle, et non de se battre avec luy devant Troyes.

Voilà pourquoy les Dames n'aiment les vieillards, ny ceux qui sont trop advancés sur l'age, d'autant qu'ils sont fort timides en amours, et vergogneux à demander : non qu'ils n'ayent des concupiscences aussi grandes que les jeunes, voire plus; mais ils n'ont pas les puissances : et c'est ce que dit une fois une Dame Espagnole, que les vieillards ressembloient à beaucoup de personnes, qui, quand ils voyoient

voyoient les Roys en leurs grandeurs, dominations et authoritez, souhaitoient fort d'estre comme eux, non pas qu'ils osassent rien attenter contr'eux pour les dépossséder de leurs Royaumes, et prendre leur place: et disoit-elle: *Y a penas es nacido el desseo, quando se muere luego*; c'est-à-dire, *qu'à peine le desir est né, qu'il meurt aussi-tost.* Aussi les vieillards, quand ils voyent de beaux objects, ils les desirent fort, mais ils ne les osent attaquer, *por que los viejos naturalmente son temerosos; y el amor y el temor no se caben en un sacco*; qui vaut autant à dire: *car les vieillards sont fort craintifs naturellement; et l'amour et la crainte ne se trouvent jamais bien dans un sac.* Aussi ont-ils raison; car ils n'ont armes, ny pour offenser, ny pour deffendre, comme des jeunes gens qui ont la jeunesse et beauté: et aussi, comme dit le poëte, rien n'est mal séant à la jeunesse quoy qu'elle fasse; aussi dit un autre, il n'est point beau de voir un vieil Gendarme, ny un vieil amoureux.

Or, c'est assez parlé sur ce subjet: par-quoy je fais fin, et n'en dis plus; si-non que j'adjousteray un autre nouveau sujet, faisant et approchant quasi à cettuy-cy, qui est que tout ainsi que les Dames aiment les hommes braves, vaillants et courageux, les hommes aiment pareillement les Dames braves de cœur et généreuses. Et comme tout homme généreux et courageux est plus aimable et admirable qu'un autre, aussi tout de mesme en est toute Dame illustre, généreuse et courageuse: non que je veuille que cette Dame fasse les actes d'un homme, n'y qu'elle s'agendarme comme un homme, ainsi que j'en ay veu, connu, et ouy parler d'aucunes, qui montoient à cheval comme un homme,

portoient le pistolet à l'arçon de la selle, et le tiroient, et faisoient la guerre comme un homme.

J'en nommerois bien une, laquelle, durant ces guerres de la ligue, en a fait de mesme. Ce desguisement est dementir le sexe, outre qu'il n'est beau, ny bien séant, il n'est permis, et porte plus grand préjudice qu'on ne pense: ainsi que mal en prit à cette gente Pucelle d'Orléans, laquelle, en son procès, fut fort calomniée de cela, et en partie cause de son sort et de sa mort.

Voilà pourquoy je ne veux ny estime trop ce garçonnement; mais je veux et aime une Dame, qui monstre son brave et valeureux courage, estant en adversité, et en un bon besoin, par de beaux actes féminins, qui approchent fort d'un cœur masle. Sans emprunter les exemples des généreuses Dames de Rome et de Sparte de jadis qui ont en cela excédé toutes les autres, (lesquels, au reste, sont assez manifestes et exposez à nos yeux); j'en veux escrire de nouveaux, et de nos temps.

Pour le premier, et à mon gré le plus beau que je sçache, fut celuy de ces belles, honnestes et courageuses Dames de Sienue, lors de la révolte de leur ville contre le joug insupportable des Impériaux: car après que l'ordre y fut estably pour garder la ville, les Dames, en estant mises à part, pour n'estre propres à la guerre comme les hommes, voulurent monstrer un par-dessus, et qu'elles sçavoient faire autre chose que besogner à leur ouvrage de jour et de nuict; et, pour porter leur part du travail, se partirent d'elles-mesmes en trois bandes: et un jour de S. Anthoine, au mois de Janvier, comparurent en public trois des plus belles, grandes et principales de la ville en la grande place, (qui est

certes très-belle), avec leurs tambours et enseignes.

La premiere estoit la Signora Forteguerra, vestue de violet, son enseigne et sa bande de mesme parure, avec une devise, et ces mots : *Pur che sia il vero.* Et estoient ces Dames toutes vestues à la Nymphale, d'un court accoustrement, qui en demonstroit et monstroit mieux la belle greve.

La seconde Dame estoit la Signora Piccolomini, vestue d'incarnat, avec sa bande et enseigne de mesme, et avec la croix blanche, et la devise en ces mots : *Pur che non l'habbia tutto.*

La troisiesme estoit la Signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, avec sa bande et enseigne blanche, en laquelle estoit une palme, et la devise en ces mots : *Pur che l'habbia.*

A l'entour et à la suite de ces trois Dames, qui sembloient trois Déesses, il y avoit bien trois mille Dames, que gentilles femmes, bourgeoises, qu'autres, d'apparence toutes belles, et ainsi bien parées de leurs robbes et livrées, toutes ou de satin, ou de taffetas, de damas, ou autres draps de soye, et toutes résolues de vivre ou mourir pour la liberté ; et chacune portoit une fascine sur l'espaule à un fort que l'on faisoit, crians : *France*, *France !* dont monsieur le Cardinal de Ferrare et monsieur de Termes, Lieutenant du Roy, furent si ravis d'une chose si rare et belle, qu'ils ne s'amuserent à autre chose, si-non qu'à voir, admirer, contempler et loüer ces belles et honnestes Dames : comme de vray j'ay ouy dire à aucuns qui y estoient, que jamais rien ne fut veu de si beau ; et Dieu sçait si les belles femmes manquent en cette ville, et en abondance sans espéciauté.

Les hommes qui, de leur bonne volonté, estoient

fort enclins à leur liberté, en furent davantage poussez par ce beau trait, ne voulans en rien céder à leurs Dames pour cela; tellement que tous, à l'envy les uns des autres, tant Gentils-Hommes, Seigneurs, bourgeois, marchands, artisans, riches, pauvres, tous accoururent au fort à en faire de mesme que ces belles, vertueuses et honnestes Dames; et en grande émulation, non-seulement les séculiers, mais les gens d'Eglise, pousserent tous à cet œuvre; et au retour du fort, les hommes à part, et les femmes aussi rangées en bataille, en la place auprès du palais de la seigneurie, allerent l'un après l'autre, de main en main, saluer l'image de la Vierge Marie, patrone de la ville, en chantans quelques hymnes et cantiques à son honneur, par un si doux air et agréable harmonie, que, partie d'aise, partie de pitié, les larmes tomboient des yeux à tout le peuple; lequel, après avoir reçeu la bénédiction de monsieur le révérendissime Cardinal de Ferrare, chacun se retira en son logis, tous et toutes en résolution de faire mieux à l'advenir.

Cette cérémonie saincte des Dames me fait ressouvenir (sans comparaison) d'une profane, mais belle pourtant, qui fut faite à Rome du temps de la guerre Punique, qu'on trouve dans Tite-Live. Ce fut une pompe et une procession qui s'y fit de trois fois neuf, qui sont vingt-sept, jeunes et belles filles Romaines, et toutes pucelles, vestues de robbettes assez longuettes; (l'histoire n'en dit point les couleurs), lesquelles, après leur pompe et procession achevée, s'arresterent en une place où elles danserent devant le peuple une danse, s'entredonnant une cordelette rangée l'une après l'autre, faisant un tour de danse, et accommodant le mouvement et fretillement de leurs pieds à la cadence de l'air et de

la chanson qu'elles disoient : ce qui fut une chose très-belle à voir, autant pour la beauté de ces belles filles, que leur bonne grace, leur belle façon à la danse, et pour leur affectez mouvements de pieds, qui certes l'est d'une belle pucelle, quand elle les sçait gentiment et mignardement conduire et mener.

Je me suis imaginé en moy cette forme de danse, qui m'a fait souvenir d'une que j'ay veu de mon jeune temps danser aux filles de mon pays, qu'on appelloit la jarretiere; lesquelles, prenant et s'entredonnant leurs jarretieres par la main, les passoient et repassoient par-dessus leurs testes, puis les mesloient et entrelassoient entre leurs jambes en sautant dispostement par-dessus, et puis s'en developpoient et s'en desgageoient si gentiment par de petits sauts, tousjours s'entresuivantes les unes après les autres, sans jamais perdre la cadence de la chanson, ou de l'instrument qui les guidoit; si que la chose estoit très-plaisante à voir: car les sauts, les entrelasseures, les desengagements, le port, et la jarretiere, et la grace des filles, portoient je ne sçay quelque petite lasciveté mignarde, que je m'estonne que cette danse n'a esté pratiquée en nos Cours de nostre temps, puis que les calleçons y sont fort propres, et qu'on y peut voir aisément la belle jambe, et qui a la chausse mieux tirée, et qui a la plus belle disposition. Mais cette danse se peut mieux représenter par la veuë que par l'escriture.

Pour retourner à nos Dames Siennoises: *Ha! belles et braves Dames Siennoises, vous ne deviés jamais mourir, non plus que vostre los, qui à jamais ira de conserve avec l'immortalité: non plus aussi que cette belle et gentille fille de vostre ville, laquelle, en vostre siege, voyant son frere un soir detenu malade en son lit, et fort mal disposé pour aller en garde, le laissant*

dans le lit, tout coyment se desrobe de luy, prend ses armes et habillements, et comme la vraye effigie de son frere, paroist ainsi en garde pour son frere, inconnue pourtant par la faveur de la nuit. Gentil trait, certes, car bien qu'elle se fust garconnée et engendarmée, ce n'estoit pourtant pour en faire une nouvelle et continuelle habitude, mais seulement pour cette fois faire un bon office à son frere. Aussi dit-on que nul amour est égal au fraternel; et qu'aussi pour un bon besoin il ne faut rien espargner, pour monstrer une gente générosité de cœur, en quelque endroit que ce soit.

Je croy que le Corporal, qui lors commandoit à l'esquadre (*) où estoit cette belle fille, quand il sceut ce trait, fut bien mary qu'il ne l'eust mieux reconnue, pour mieux publier sa loüange sur le coup; ou bien pour l'exempter de sentinelle; ou du tout, pour s'amuser d'en contempler sa beauté, sa grace, et sa façon militaire: car il ne faut point douter qu'elle ne s'estudiast en tout de la bien contrefaire.

Certes on ne sçauroit trop loüer ce beau trait, et mesme sur un si juste subjet pour le frere. Tel en fit ce gentil Richardet, mais pour divers subjets, quand après avoir ouy le soir sa sœur Bradamante discourir des beautez de cette belle Princesse d'Espagne, et de ses amours et desirs vains, après qu'elle fut couchée, il prit ses armes et sa belle cotte, et s'en déguisa pour paroistre sa sœur; tant ils estoient semblables de visage et de beauté: et après, sous telle forme, tira de cette belle Princesse ce qu'à sa sœur pour son frere elle luy avoit denié; dont mal pourtant très-grand luy en fut arrivé, sans la faveur de Roger, qui, le prenant pour sa maistresse Bradamante, le garantit de mort.

Or, j'ay ouy dire à monsieur de la Chapelle des

(*) Escouade.

Ursins, qui lors estoit en Italie, et qui fit le rapport de ce beau trait de ces Dames Siennoises au feu Roy Henry, qu'il le trouva si beau, que la larme à l'œil il jura que si Dieu luy donneroit un jour la paix ou la treve avec l'Empereur, qu'il iroit par ses galeres en la mer de Toscane, et de-là à Sienne, pour voir cette Ville si affectionnée à soy et à son party, et la remercier de cette brave et bonne volonté; et sur-tout pour voir ces belles et honnestes Dames, et leur en rendre grace particuliere.

Je croy qu'il n'y eust pas failly; car il honoroit fort les belles et honnestes Dames, et il leur escrivit, et particuliérement aux trois principales, des lettres les plus honnestes du monde de remerciements et d'offres, qui les contenterent, et animerent davantage.

Hélas! il eut bien quelque temps après la treve; mais s'attendant à venir, la ville fut prise, comme j'ay dit ailleurs, qui fut une perte inestimable pour la France, d'avoir perdu une si noble et chere alliance, laquelle se ressouvenant et se ressentant de son ancienne origine, se vouloit rejoindre et remettre parmy nous: car on dit que ces braves Siennois sont venus des peuples de France, qu'en la Gaule on appelloit jadis Senones, que nous tenons aujourd'huy ceux de Sens; aussi en tiennent-ils encore de l'humeur de nous autres François; car ils ont la teste près du bonnet, et sont vifs soudains, et prompts comme nous. Les Dames pareillement aussi se ressentent de ces gentillesses, gracieuses façons et familiaritez Françoises.

J'ay leu dans une vieille chronique, que j'ay alléguée ailleurs, que le Roy Charles Huitiesme, en son voyage de Naples, lorsqu'il passa à Sienne, il y fut receu avec une entrée si triomphante et superbe, qu'elle passa toutes les autres qu'il fit en Italie; jusques-là

que pour plus grand respect et signe d'humilité, toutes les portes de la Ville furent ostées de leurs gonds, et portées par terre, et tant qu'il y demeura furent ainsi ouvertes et abandonnées à tous allants et venants, et puis après son départ, remises.

Je vous laisse à penser si le Roy, toute sa Cour et son armée n'eurent pas grand subject d'honorer et aimer cette ville, (comme de vray il fit tousjours) et en dire tous les biens du monde : aussi la demeure à luy et à tous en fut très-agréable ; et sur la vie fut défendu de n'y faire aucune insolence ; comme certes la moindre du monde ne s'en suivit. *Ha! braves Siennois, vivez pour jamais! Que plust à Dieu que vous fussiés encore les nostres en tout, comme possible vous l'estes en cœur et en ame! Car la domination d'un Roy de France est bien plus douce que celle d'un Duc de Florence : et puis le sang ne peut mentir. Que si nous estions aussi voisins que nous sommes reculez, possible tous ensemble serions-nous conformes de volonté.*

Les principales Dames de Pavie, en leur siege du Roy François, sous la conduite et l'exemple de la Signora Comtesse Hippolyta de Malespina, leur Général, se mirent de mesme à porter la hotte, remuer la terre, et remparer leurs bresches, faisant à l'envy des soldats.

Un trait pareil à celuy de ces Dames Siennoises, que je viens de raconter, vis-je faire à aucunes Dames Rochelloises au siege de leur Ville, dont il me souvient, que le premier Dimanche du Caresme que le siege estoit, monsieur nostre Général manda sommer monsieur de la Nouë de sa parole, et venir parler à luy, et rendre compte de sa négociation, qui luy avoit chargé pour cette Ville dont le discours est long et fort bizarre, que j'espere ailleurs escrire.

Monsieur de la Noüe n'y faillit pas, et pour ce monsieur Strozzy fut donné en ostage dans la Ville, et treves furent faites pour ce jour et pour le lendemain.

Ces treves ainsi faites, parurent aussi-tost, comme nous, hors des tranchées, force gens de la Ville sur les ramparts et sur les murailles: et sur-tout il y parut une centaine de Dames et Bourgeoises des plus grandes, plus riches, et des plus belles, toutes vestues de blanc, tant de la teste que du corps, toutes de fine toile d'Hollande, qu'il fit très-beau à voir: et ainsi s'estoient-elles vestues, à cause des fortifications des ramparts où elles travailloient, fust ou à porter la hotte, ou à remuer la terre; et d'autres habillements se fussent salis, mais ces blancs en estoient quittes pour les mettre à la lessive, et aussi qu'avec cet habit blanc se fissent mieux remarquer parmy les autres. Nous autres fusmes fort ravis à voir ces belles Dames; et je vous asseure que plusieurs s'y amuserent plus qu'à autre chose: aussi voulurent-elles bien se monstrer à nous, et ne furent à nous gueres chiches de leur veüe; car elles se plantoient sur le bord du rampart d'une fort belle grace et desmarche, qu'elles valoient bien les regarder et desirer.

Nous fusmes curieux de demander quelles Dames c'estoient? Ils nous respondirent que c'estoit une bande de Dames ainsi jurées, associées, et ainsi parées pour le travail des fortifications, et pour faire de tels services à leur Ville; comme de vray elles en firent de bons, jusques là que les plus viriles et robustes menoient les armes: de sorte que j'ay ouy conter d'une, que, pour avoir souvent repoussé ses ennemis d'une pique, elle la garde encore si soigneusement comme une sacrée relique, qu'elle ne la donneroit ny ven-

droit pour beaucoup d'argent, tant elle la tient chere chez soy.

J'ay ouy raconter à aucuns vieux Commandeurs de Rhodes, et mesme je l'ay leu en un vieux Livre, que lors que Rhodes fut assiégée par Sultan Solyman, les belles filles et Dames de la Ville ne pardonnerent à leurs beaux visages, et tendres et délicats corps, pour porter leur part de peines et fatigues du siege; jusques-là que bien souvent se présentoient aux plus pressés et dangereux assauts, et courageusement secondoient les Chevaliers et Soldats à les soustenir. *Ah! belles Rhodienes! vostre nom et vostre los a valu de tout temps; et ne mériteriés d'estre sous la domination dès Barbares!*

Du temps du Roy François Premier, la Ville de S. Riquier en Picardie fut entreprise et assaillie par un Gentil-Homme Flamand, nommé Dorin, Enseigne de monsieur de Reux, accompagné de cent hommes d'armes et de deux mille hommes de pied, et quelque artillerie. Dedans il n'y avoit seulement que cent hommes de pied, ce qui estoit fort peu, et estoit prise, ne fust que les Dames de la Ville se présenterent à la muraille avec des armes, de l'eau et de l'huile bouillante, et des pierres, et repousserent bravement les ennemis, bien qu'ils fissent tous les efforts pour entrer. Encore deux desdites Dames enleverent deux enseignes des mains desdits ennemis, et les tirerent de la muraille dans la Ville; si-bien que les assiégeants furent contraints d'abandonner la bresche qu'ils avoient faite, et les murailles, et de se retirer et s'en aller: dont la renommée en fut par toute la France, la Flandre, et la Bourgogne. Au bout de quelque temps, le Roy François, passant par-là, en voulut voir les femmes, les loüa, et les remercia.

Les Dames de Péronne en firent de mesme, quand

la ville fut assiégée du Comte de Nassau, et assisterent aux braves gens de guerre qui estoient dedans. Tout de mesme façon en furent-elles estimées, loüées et remerciées de leur Roy. Les femmes de Sancerre, en ces guerres civiles et leur siege, furent fort recommandées et loüées des beaux effets qu'elles y firent en toute sorte.

Durant cette guerre de la Ligue, les Dames de Vitré s'acquitterent de mesme en leur ville, assiégée par monsieur de Merçœur. Elles y sont très-belles, et tousjours proprement habillées de tout temps; et pour ce, n'espargnoient leurs beautez, à se monstrer viriles et courageuses : comme certes tous actes virils et généreux à un tel besoin sont autant à estimer en les femmes, qu'en les hommes.

Ainsi que de mesme furent jadis les gentilles Dames de Carthage, lesquelles, quand elles virent leurs marys, leurs freres, leurs peres, leurs parents et leurs soldats cesser de tirer à leurs ennemis, par faute de cordes en leur arc, qui estoient toutes usées de tirer par une si grande longueur du siege, et par ce ne pouvant plus chevir de chanvre, de lin, ny de soye, ny d'autres choses pour faire cordes, s'adviserent de couper leurs belles tresses et longs cheveux, et ne pardonner à ce bel honneur de leurs testes et paremens de leurs beautez; si-bien qu'elles-mesmes, de leurs blanches et délicates mains, en retorcerent, et en fournirent de corde à leurs gens de guerre : dont je vous laisse à penser de quel courage et de quels nerfs ils pouvoient tendre et bander leurs arcs, en tirer et en combattre, portans de si belles faveurs des Dames.

Nous lisons dans l'histoire de Naples, que ce grand Capitaine Sforce, sous la charge de la Reyne Jeanne seconde, ayant esté pris par le mary de

la Reyne, et mis en estroite prison, sans doute il auroit eu la teste tranchée, sans que sa sœur Marguerite se mist en armes et aux champs, et fit si bien, elle en personne, qu'elle prit quatre Gentils-Hommes Napolitains des principaux, et manda au Roy que tel traitement qu'il feroit à son frere, tel le feroit-elle à ses gens; si-bien qu'il fut contraint de faire accord, et le lascher sain et sauf. Ah! bráve et généreuse sœur! ne tenant gueres en cela de son sexe.

Je sçay aucunes sœurs et parentes, que, si elles eussent fait pareil trait il y a quelque temps, possible eussent-elles sauvé un brave frere qu'elles avoient, qui fut perdu pour faute de secours et d'assistance pareille.

Maintenant je veux laisser ces Dames en général guerrieres et généreuses. Parlons d'aucunes particulieres; et pour la plus belle monstre de l'antiquité, je n'alléguerày que cette seule Zénobie pour toutes, laquelle, après la mort de son mary, ne s'amusa comme plusieurs à perdre le temps à le pleurer et regretter; mais de s'emparer de l'Empire, au nom de ses enfants, à faire la guerre aux Romains, et à l'Empereur Aurelian, qui estoit lors Empereur, en leur donnant beaucoup de peine l'espace de huit ans, jusques à ce qu'estant descendue en champ de bataille contre luy, elle fut vaincue et prise prisonniere, et menée devant l'Empereur. Après luy avoir demandé comme elle avoit eu la hardiesse de faire la guerre aux Empereurs? Elle luy respondit seulement : *Vrayment, je connois bien que vous estes Empereur, puisque vous m'avez vaincue.* Il eut si grand aise de l'avoir vaincue, et en tira si grande ambition, qu'il en voulut triompher : et avec une très-grande pompe et magnificence, elle marchoit

devant son char, fort superbement habillée, et accommodée d'une grande richesse de perles et pierreries, et grands joyaux, et de chaisnes d'or, dont elle estoit enchaisnée au corps et aux pieds, et aux mains, en signe de captive et d'esclave; si bien que, par la pesanteur de ses joyaux et chaisnes, elle fut contrainte de faire plusieurs poses, et se reposer souvent en ce triomphe. Grand cas certes, et admirable, que, toute vaincue et prisonniere qu'elle estoit, encore donnoit-elle loy au vainqueur, et le faisoit attendre jusques à ce qu'elle eust repris son haleine! Grande aussi et honneste courtoisie estoit-ce à l'Empereur, de luy permettre son aise et repos, et endurer sa débilité, et ne la contraindre, ny presser, ny faire haster plus qu'elle ne pouvoit. De sorte que l'on ne sçait, qui plus loüer, ou l'honnesteté de l'Empereur, ou la façon de faire de la Reyne, qui possible pouvoit joüer ce jeu exprès, non tant pour son imbécillité ou lassitude, que pour quelque ostentation de gloire, et monstrer au monde qu'elle en vouloit recueillir ce petit brin sur le soir de sa belle fortune, comme elle avoit fait sur le matin; et que l'Empereur luy çédoit ce coup-là, pour l'attendre en ses pas lents et graves marches. Elle se faisoit trop regarder et admirer, autant des hommes que des Dames, desquelles aucunes eussent fort voulu ressembler cette belle image; car elle estoit des plus belles selon qu'en disent ceux qui en ont escrit. Elle estoit d'une fort belle, haute et riche taille, son port très-beau, sa grace et sa majesté de mesme: par conséquent, son visage très-beau et agréable, les yeux noirs et fort brillants. Entr'autres beautez, ils luy donnoient les dents très belles et très-blanches, l'esprit vif; fort modeste, et clémente au besoin; la parole fort belle, et prononcée d'une voix fort

claire : aussi elle-mesme faisoit entendre toutes ses conceptions et volontez à ses gens de guerre, et les haranguoit souvent.

Je pense certes qu'il la faisoit aussi beau voir ainsi vestue si superbement et gentiment en habit de femme, que quand elle estoit toute à blanc armée; car tousjours le sexe l'emporte : aussi est-il à présumer que l'Empereur ne la voulut exhiber en son triomphe qu'en son beau sexe féminin, qui la représenteroit mieux, et la rendroit au peuple plus agréable en ses perfections de beauté. De plus, il est à présumer aussi, qu'estant si belle, l'Empereur en avoit tasté, joüi, et joüissoit encore, et que s'il l'avoit vaincue d'une façon, il ou elle (les deux se peuvent entendre) l'avoit vaincu aussi de l'autre.

Je m'estonne que, puisque cette Zénobie estoit si belle, l'Empereur ne la prit et entretint pour l'une de ses garces; ou bien qu'elle n'ouvrist et dressast par sa permission, ou du Sénat, boutique d'amour, ou de putanisme, comme fit Flora, afin de s'enrichir et accumuler force biens et bons moyens au travail de son corps, et branslement de son lit : à laquelle boutique eussent peu venir tous les plus grands de Rome à l'envy les uns des autres; car enfin, il n'y a tel contentement au monde, ce semble, que de se rüer sur la royauté et principauté, et de joüir d'une belle Reyne, Princesse et grande Dame. Je m'en rapporte à ceux qui ont esté en ces voyages, et y ont fait si belles fonctions. Et par ainsi, cette Reyne Zénobie se fust faite tost riche par la bourse de ces Grands, ainsi que fit Flora, qui n'en recevoit point d'autres en sa boutique. N'eust-il pas mieux valu pour elle de traitter cette vie en bombance, magnificences, chevances et honneurs, que de tomber en la nécessité et extrémité qu'elle tomba

à gagner sa vie à filer parmy des femmes communes, et mourir de faim? Sans que le Sénat, ayant pitié d'elle, veu sa grandeur passée, luy ordonna, pour son vivre, quelques pensions et quelques petites terres et possessions, que l'on appella long-temps les possessions Zénobiennes : car enfin, c'est un grand mal que la pauvreté; et qui la peut éviter, en quelque forme qu'on se puisse transmuer, fait bien, ce disoit quelqu'un que je sçay.

Voilà pourquoy Zénobie ne mena son grand courage au bout de la carriere, comme elle devoit, et qu'il faut qu'on persiste tousjours en toutes actions. On dit qu'elle avoit fait faire un chariot triomphant, le plus superbe qui fut jamais dans Rome, et par ce, disoit-elle souvent durant ses grandes prospéritez et vanteries, pour triompher dans Rome, tant elle estoit présomptueuse de conquérir l'Empire Romain; mais tout alla au rebours : car l'Empire l'ayant vaincue, le prit pour luy, et en triompha, et elle alla à pied, en faisant d'elle plus grand triomphe et pompe, que s'il eust vaincu un plus puissant Roy. Et dites que la victoire qu'on emporte sur une Dame, en quelque façon que ce soit, n'est pas grande ny très-illustre!

Ainsi desira Auguste de triompher de Cléopatre; mais il n'y procéda pas bien. Elle y pourveut de bonne heure, et de la façon que Paulus Æmilius le dit à Perséus, qui, le priant en sa captivité d'avoir pitié de luy, il luy respondit, que c'estoit à luy à y mettre ordre auparavant, voulant entendre qu'il se devoit avoir tué.

J'ay ouy dire que le feu Roy Henry second ne desiroit rien tant que de pouvoir prendre prisonniere la Reyne d'Hongrie; non pour la traiter mal, encore qu'elle luy en eust donné plusieurs sujets par

ses bruslements; mais pour avoir cette gloire de tenir cette Reyne prisonniere, et voir quelle mine et constance elle tiendroit en sa prison, et si elle seroit si brave et orgueilleuse qu'en ses armes : car enfin, il n'y a rien si superbe et brave qu'une grande Dame, quand elle veut et qu'elle a du courage, comme avoit celle là, et qui se plaisoit fort au nom que luy avoient donné les soldats Espagnols, qui, comme ils appelloient l'Empereur, son frere, *el Padre de los soldados* (1), eux l'appelloient *la Madre* (2) : ainsi que Victoria, ou Victorina, jadis du temps des Romains, fut appellée en ses armées la mere du camp. Certes, si une Dame grande et belle entreprend une charge de guerre, elle y sert de beaucoup, et anime fort ses gens. Comme j'ay veu en nos guerres civiles de la Reyne-mere, qui bien souvent venoit en nos armées et les asseuroit et encourageoit fort; et comme fait aujourd'huy l'Infante Isabelle, sa petite-fille, en Flandres, qui préside en son armée, et se fait paroistre à ses gens de guerre toute valeureuse, si que sans elle, et sa belle et agréable présence, la Flandre n'auroit moyen de tenir, ce disent tous. Et jamais la Reyne d'Hongrie, sa grande tante, ne parut telle en beauté, valeur, générosité, et belle grace.

Dans nos histoires de France, nous lisons combien servit la présence de cette généreuse Princesse de Montfort, estant assiégée dans Annebon; car encore que ses gens de guerre fussent braves et vaillants, et qu'ils eussent combattu et soustenu des assauts, et fait aussi-bien que gens du monde, ils

(1) C'est-à-dire. *Le pere des soldats.*
(2) C'est-à-dire. *La mere.*

commencerent

commencerent à perdre cœur, et vouloir se rendre. Mais elle les harangua si bien, et anima de si belles et courageuses paroles, et les amusa si beau et si bien, qu'ils attendirent le secours qui leur vint à propos, tant desiré, et le siege fut levé : et fit bien mieux ; car ainsi que les ennemis estoient amusez à l'assaut, et que tous y estoient, voyant les tentes qui en estoient toutes vuides, elle montée sur un bon cheval, et avec cinquante bons chevaux, fit une saillie, donne l'allarme, met le feu dans le camp, si-bien que Charles de Blois, cuidant estre trahy, fit aussi-tost cesser l'assaut. Sur ce subjet, je feray ce petit conte.

Durant ces dernieres guerres de la Ligue, feu Monsieur le Prince de Condé, dernier mort, estant à S. Jean, envoya demander à Madame de Bourdeille, agée de quarante ans, veufve et très-belle, six ou sept des gens de sa terre des plus riches, et qui s'estoient retirez en son chasteau de Mathas près elle. Elle les luy refusa tout à trac, et que jamais elle ne trahiroit ny livreroit ces pauvres gens, qui s'estoient allez couvrir et sauver sous sa foy. Il luy manda pour la derniere fois, que, si elle ne les luy envoyoit, qu'il luy apprendroit de luy obéyr. Elle luy fit response, (j'estois lors avec elle pour l'assister) que puisqu'il ne sçavoit obéyr, elle trouvoit fort estrange qu'il vouloit faire obéyr les autres ; et lorsqu'il auroit obéy à son Roy, elle luy obéyroit. Au reste, que, pour toutes ses menaces, elle ne craignoit ny son canon ny son siege ; et qu'elle estoit descendue de la Comtesse de Montfort, de laquelle les siens avoient hérité de cette place, et elle de son courage ; et qu'elle estoit résolue de la garder si bien, qu'il ne la prendroit point, et qu'elle feroit autant parler d'elle céans ;

que son ayeule, et ladite Comtesse, dans Annebon. Monsieur le Prince songea long-temps sur cette response, et temporisa quelques jours sans la plus menacer. Pourtant, s'il ne fust mort, il l'eust assiégée : mais elle s'estoit bien préparée de cœur, de résolution, d'hommes, et de tout, pour le bien recevoir; et croy qu'il y eust reçeu de la honte.

Machiavel en son livre *de la guerre*, raconte que Catherine, Comtesse de Furly, fut assiégée dans sa dite place par César Borgia, assisté de l'armée de France, qui luy résista fort valeureusement; mais enfin fut prise. La cause de sa prise fut, que cette place estoit trop pleine de forteresses et lieux forts, pour se retirer d'un lieu à l'autre : si-bien que César, ayant fait ses approches, et fait bresche, le Seigneur Jean de Casalle (que la dite Comtesse avoit pris pour sa garde et assistance), abandonna la bresche, pour se retirer en ses forts, et par cette faute, Borgia faussa et prit la place; si-bien, dit l'auteur, que ces fautes firent tort au courage généreux et à la réputation de cette brave Comtesse, laquelle avoit attendu une armée, que le Roy de Naples et le Duc de Milan n'avoient osé attendre. Et bien que son issue en fust malheureuse, elle en porta l'honneur que sa vertu méritoit; et pour ce, en Italie se firent force vers et rimes à sa loüange. Ce passage est digne de lire pour ceux qui se meslent de fortifier des places, et y bastir grande quantité de forts, chasteaux, rocques et citadelles.

Pour retourner à nostre propos, nous avons eu en nostre temps force Princesses et grandes Dames en nostre Royaume de France, qui ont fait de belles marques de leurs proüesses : comme fit Paule, fille du Comte de Pontieure, laquelle fut assiégée dans

Roye, par le Comte de Charolois, et s'y monstra si brave et généreuse, que la ville estant prise, le Comte luy fit si bonne guerre, et la fit conduire à Compiegne seurement, ne permettant qu'il luy fust fait aucun tort, l'honora fort pour sa vertu; encore qu'il voulust grand mal à son mary, qu'il chargeoit de l'avoir voulu faire mourir par sortilege et charmes d'aucunes images et chandelles.

Richilde, fille unique et héritiere de Mons en Hainault, femme de Baudoüin VI, Comte de Flandres, pour luy en oster la connoissance et l'administration, et se l'attribuer, quoy poursuivant à l'aide de Philippes, Roy de France, luy hazarda deux batailles: en la premiere elle fut prise, ce que fut aussi Robert son ennemy; et après furent rendus par eschange: luy en livra la seconde, laquelle elle perdit, et y perdit son fils Arnulphe, et fut chassée jusques à Mons.

Isabelle de France, fille du Roy Philippes-le-Bel, et femme du Roy Edouard II d'Angleterre, Duc de Guyenne, fut en male-grace du Roy son mary, par de meschants rapports de Hugues Despencer, dont elle fut contrainte de se retirer en France avec son fils Edouard. Puis s'en retourna en Angleterre avec le Chevalier de Hainault, son parent, et une armée qu'elle y mena, au moyen de laquelle elle prit son mary prisonnier, lequel elle délivra entre les mains de ceux avec lesquels il luy convint finir ses jours. Ainsi qu'à elle-mesme il luy en prit mal, pour traiter l'amour avec un Seigneur de Mortimer; mais elle fut par son fils confinée en un chasteau à finir ses jours.

C'est elle qui a baillé sujet aux Anglois de quereller à tort la France. Mais voilà une mauvaise reconnoissance pourtant, et grande ingratitude de

fils, qu'oubliant un grand bien-fait, il traita ainsi sa mere pour un si petit forfait : petit l'appelle-je, puisqu'il est naturel, et que mal-aisément, ayant pratiqué les gens de guerre, et qu'elle s'estoit tant accoustumée à garçonner avec eux parmy les armes, tentes et pavillons, elle se pouvoit contenir qu'elle ne garçonnast aussi entre les courtines, comme cela se voit souvent.

Je m'en rapporte à nostre Reyne Léonor, Duchesse de Guyenne, qui accompagna le Roy son mary outre mer et en la guerre saincte. Pour pratiquer si souvent la gendarmerie et la soldatesque, elle se laissa fort aller à son honneur, jusques-là qu'elle eut affaire avec les Sarazins, dont pour ce le Roy la répudia, ce qui nous cousta bon. Pensez qu'elle voulut esprouver si ces bons compagnons estoient aussi braves champions à couvert comme en pleine campagne; et que possible son humeur estoit d'aimer les gens vaillants, et qu'une vaillance attire l'autre, ainsi que la vertu : car jamais celuy ne dit mal, qui dit que la vertu ressembloit le foudre, qui perce tout.

Cette Reyne Léonor ne fut pas la seule qui accompagna en cette guerre saincte le Roy son mary : mais avant elle, et avec elle, et après, plusieurs grandes Princesses et Dames, avec leurs marys, se croiserent, mais non leurs jambes, qu'elles ouvrirent et eslargirent à bon escient, si qu'aucunes y demeurerent, et les autres en retournerent de très-bonnes vesses; et sous la couverture de visiter le Saint-Sépulchre parmy tant d'armes, faisoient à bon escient l'amour: aussi, comme j'ay dit, les armes et l'amour conviennent bien ensemble, tant la sympathie en est bonne et bien conjointe.

Encore telles Dames sont-elles à estimer, d'aimer

et traiter ainsi les hommes, non comme firent jadis les Amazones, lesquelles, encore qu'elles se disent filles de Mars, se défirent de leurs marys; disant que ce mariage estoit une vraye servitude : mais prou d'ambition avoient-elles avec d'autres hommes, pour en avoir des filles, et faire mourir les enfants masles.

Nauclerus, en sa cosmographie, récite que l'an de Jésus-Christ 1123, après la mort de Thibussa, Reyne de Boheme, qui fit renfermer la ville de Pragues, et qui abhorroit fort la domination des hommes, il y eut une de ses Damoiselles de grand courage, nommée Valasca, qui gagna si bien et filles et dames du pays, qu'elles tuerent chacune son mary, qui son frere, qui son parent, qui son voisin, qu'en moins de rien elles furent maistresses; et ayant pris les armes de leurs hommes, s'en aiderent si bien, et s'y rendirent si braves et adroites, à la mode des Amazones, qu'elles eurent plusieurs victoires : mais après, par les menées et finesses d'un Primislaüs, mary de Thibussa, homme qu'elle avoit pris de vile et basse condition, furent défaites et mises à mort. Ce fut par permission divine de l'acte énorme perpétré, pour faire ainsi perdre le genre humain.

Ces Dames pouvoient bien monstrer leurs beaux courages par d'autres belles actions courageuses et viriles, que par telles cruautez; ainsi que nous avons veu tant d'Impératrices, de Reynes, de Princesses, de grandes Dames, par actes nobles, et aux gouvernements et maniments de leurs estats, et autres subjets, dont les histoires en sont assez pleines, sans que je les raconte. Car l'ambition de dominer, régner et commander, loge dans leurs

ames, aussi-bien que des hommes, et elles en sont aussi friandes.

Si en vay-je nommer une, qui n'en fut tant atteinte, qui est Victoria Colonne, femme du Marquis de Pescaire, de laquelle j'ay leu dans un livre Espagnol, que, lors que le dit Marquis entendit aux belles offres que luy fit Jerosme Mouron de la part du Pape (comme j'ay dit cy-devant), du Royaume de Naples, s'il vouloit entrer en ligue avec luy; elle, en estant advertie par son mary mesme, qui ne luy céloit rien de ses plus privées affaires, ny grandes ny petites, elle luy escrivit (car elle disoit des mieux) et luy manda, qu'il se souvinst de son ancienne valeur et vertu, qui luy avoit donné telle loüange et réputation, qu'elle excédoit la gloire et la fortune des plus grands Roys; disant : *Que no con grandeza, sino con fé illustre y clara virtud, se alcançava la honra, la qual con loor siempre vivo, llegava à los descendientes; y que no havia ningun grado tan alto, que no fuesse vencido de una trahicion, y mala fé; que no solamente en guerra con valerosa mano, mas en pas con gran honra de animo no vencido, avia subido vencer Reyes y grandissimos Principes, y Capitanes, y darlos a triumphos, y imperarlos.* C'est-à-dire, « que non avec » la grandeur des Royaumes, des grands estats, » ny hauts et beaux titres, si-non avec une foy » illustre et claire vertu, l'honneur s'acqueroit, » laquelle avec une loüange tousjours vive alloit à » nos descendants, et qu'il n'y avoit nul grade si » haut qui ne fut vaincu ny gasté par une trahison » commise, et foy rompue; et que, pour l'amour » de cela, elle n'avoit nul desir d'estre femme de » Roy, mais d'un tel Capitaine, lequel non-seule-

» ment avec sa main valeureuse, mais en paix, » avec un grand honneur d'un esprit non vaincu, » avoit sçeu vaincre les grands Roys et Capitaines, » et les donner aux triomphes, et les impérier. » Cette femme parloit d'un grand courage, d'une grande vertu et vérité à tout : car de regner par un vice, est fort vilain; mais de commander aux Royaumes et aux Roys par la vertu, est très-beau.

Fulvia, femme de P. Claudius, et en secondes nopces de Marc-Antoine, ne s'amusant gueres aux affaires de sa maison, se mit aux choses grandes, à traiter les affaires de l'estat, jusques-là qu'on luy donna la réputation de commander aux Empereurs. Aussi Cléopatre l'en sçeut très-bien remercier, et luy en avoir cette obligation, que d'avoir si bien instruit et discipliné Marc-Antoine à obéyr et ployer sous les loix de soumission et d'obéyssance.

Nous lisons de ce grand Prince François, Charles Martel, qui oncques ne voulut prendre ny porter le titre de Roy, qui estoit en sa puissance, mais aima mieux régenter les Roys, et leur commander.

Parlons un peu de nos Dames. Nous avons eu en nostre guerre de la Ligue, Madame de Montpensier, sœur de feu monsieur de Guise, qui a esté une grande femme d'estat, et qui a porté sa bonne part de matiere, d'inventions de son gentil esprit, et du travail de son corps, à bastir ladite ligue; si qu'après avoir esté bien bastie, joüant aux cartes un jour à la prime, (car elle aimoit fort le jeu) ainsi qu'on luy disoit qu'elle meslast bien les cartes, elle respondit devant beaucoup de gens : *Je les ay si bien meslées, qu'elles ne se sçauroient mieux mesler ny demesler.* Cela eust esté bon, si les siens n'eussent esté morts, desquels sans perdre cœur d'une telle perte, elle en entreprit la vengeance : et en ayant

sçeu les nouvelles dans Paris, sans se tenir recluse en sa chambre, à en faire les regrets à la mode d'autres femmes, elle sort de son hostel avec les enfants de monsieur son frere, les tenant par les mains, les pourmene par la ville, fait sa déploration devant le peuple, l'animant de pleurs, de cris, de pitié et paroles, qu'elle fit à tous de prendre les armes, de s'élever en furie, et faire les insolences sur la maison et le tableau du Roy : comme l'on a veu, et que j'espere dire en sa vie, et à luy desnier toute sa fidélité, et au contraire de luy jurer toute rébellion, dont puis après aussi son meurtre s'en ensuivit : duquel est à sçavoir qui sont coupables. Certainement, le cœur d'une sœur, perdant un tel frere, ne pouvoit pas digérer tel venin sans venger ce meurtre.

J'ay ouy conter qu'après qu'elle eut bien mis le peuple de Paris en besogne de telles animositez et insolences, elle partit vers le Prince de Parme à luy demander secours de vengeance, et y alla à si grandes et longues traites, qu'il fallut un jour à ses chevaux de coches demeurer au beau milieu de la Picardie dans les fanges, estant si las et fatigués qu'ils ne pouvoient aller, ny en avant, ny arriere, ny mettre un pied l'un devant l'autre. Par cas passa un fort honneste Gentil-Homme du pays, qui estoit de la Religion, qui, encore qu'elle se fust déguisée et de nom et d'habit, la connut ; et ostant de devant ses yeux les menées qu'elle avoit faites contre ceux de la Religion et l'animosité qu'elle leur portoit, luy tout plein de courtoisie, il luy dit : *Madame, je vous connois bien ; je vous suis serviteur. Je vous vois en mauvais estat : vous viendrez, s'il vous plaist, en ma maison, que voilà près, pour vous seicher et vous reposer. Je vous accommoderay de tout ce que*

je pourray au mieux qu'il me sera possible. Ne craignez point ; car encore que je sois de la Religion que vous haïssez fort , je ne voudrois me départir d'avec vous , sans vous offrir une courtoisie qui est très-nécessaire. A telle offre elle se laissa aller, et l'accepta fort librement : et après l'avoir accommodée de ce qu'il luy estoit nécessaire , elle reprit son chemin , et luy la conduisit deux lieuës , elle pourtant luy celant son voyage, dont depuis de cette courtoisie , à ce que j'ay ouy dire en cette guerre , elle s'en acquitta à l'endroit dudit Gentil-Homme par force autres courtoisies.

Plusieurs se sont estonnez comment elle se fia à luy, estant huguenot. Mais quoy! La nécessité fait faire beaucoup de choses ; et aussi qu'elle le vit si honneste , et parler si honnestement et franchement, qu'elle jugea qu'il estoit enclin à faire un trait honneste.

Madame de Nemours , sa mere , ayant esté prisonniere après la mort de Messieurs ses enfants , ne faut point douter si elle demeura désolée , par une telle perte insupportable , jusques-là que son naturel estant Dame de fort douce humeur et froide , et qui ne s'esmeut que bien à propos , elle vint à débagoler mille injures contre le Roy , et luy jetter autant de malédictions et d'exécrations ; (car , et qui n'est la chose et la parole qu'on ne fait et ne dit , pour une telle véhémence de perte et de douleur,) jusques à ne nommer le Roy autrement que ce *Tyran.* Puis après estant à soy revenue , elle dit : *Las ! que dis-je*, Tyran ! *Non ! je ne le veux plus appeller tel , mais Roy très-bon et clément s'il me donne la mort comme à mes enfants , pour m'oster de la misere où je suis , et me colloquer en la béatitude de Dieu.* Puis après appaisant ses paroles et cris, et y faisant quel-

que surséance, elle ne disoit, si-non : *Ah! mes enfants! Ah, mes enfants!* réitérant ordinairement ces paroles avec ses belles larmes, qui eussent amolly un cœur de rocher. Hélas ! elle les pouvoit ainsi pleurer et regretter, estant si bons, si généreux, si vertueux et valeureux ; mais sur-tout, ce grand Duc de Guise, vray aisné et vray paragon de toute valeur et générosité. Aussi elle aimoit si naturellement ses enfants, qu'un jour moy discourant avec une grande Dame de la cour de Madame de Nemours, elle me dit qu'elle estoit la plus heureuse Princesse du monde, pour plusieurs raisons qu'elle m'alléguoit, fors en une chose, qui estoit qu'elle aimoit Messieurs ses enfants par trop ; car elle les aimoit si fort, que l'appréhension ordinaire qu'elle en avoit d'eux, qu'il ne leur arrivast du mal, troubloit toute sa félicité, vivant ordinairement pour eux en inquiétude et allarme. Je vous laisse donc à penser, combien elle sentit de maux, d'amertumes et peines, par la mort de ces deux et par l'appréhension de l'autre, qui estoit vers Lyon, et de monsieur de Nemours, prisonnier : car de sa prison mesme, disoit-elle, ne s'en soucier point, ny de sa mort non plus, ainsi que je viens de dire.

Lors qu'on la sortit du chasteau de Blois pour la mener à celuy d'Amboise en plus estroite prison, ainsi qu'elle eut passé, elle haussa et tourna la teste en-haut vers le pourtrait du Roy Loüis XII, son grand-pere, qui est là gravé en pierre au-dessus sur un cheval avec une fort belle grace et guerriere façon. Elle s'arrestant-là un peu, et le contemplant, dit tout haut, devant force monde là-accouru, d'une belle et asseurée contenance, dont jamais n'en fut despourvue : *Si celuy qui est là représenté estoit en vie, il ne permettroit pas qu'on emmenast sa petite-*

fille ainsi prisonniere, et qu'on la traitast de cette sorte ; et puis suivit son chemin sans plus rien dire. Pensez que dans son ame elle imploroit et invoquoit les manes de ce généreux ayeul, pour estre justes vengeurs de sa prison, ny plus ny moins que firent jadis aucuns des conjurateurs de la mort de César, lesquels, ainsi qu'ils alloient faire leur coup, se tournerent vers la statuë de Pompée, et sourdement implorerent et invoquerent l'ombre de sa main, jadis si valeureuse, pour conduire leur entreprise à faire le coup qu'ils firent. Possible que l'invocation de cette Princesse put servir à avancer la mort du Roy, qui l'avoit ainsi oustragée. Une Dame de grand cœur, qui couvre (*) une vindication, est fort à craindre.

Je me souviens que quand feu son mary monsieur de Guise eut son coup, dont il mourut, elle estoit pour lors au camp, et estoit venue-là pour le voir quelques jours auparavant. Ainsi qu'il entra en son logis blessé, elle vint au-devant de luy jusques à la porte de son logis, toute esperdue et espleurée, et l'ayant salué, s'écria soudain : *Est-il possible que le malheureux qui a fait le coup et le malheureux qui l'a fait faire*, (se doutant de monsieur l'Admiral) *en demeurent impunis ? Dieu ! si tu es juste comme tu le dois estre, venge cecy ; autrement....* et n'achevant le mot, monsieur son mary la reprit, et luy dit : *Madame, n'offensez point Dieu en vos paroles. Si c'est luy qui m'a envoyé cecy pour mes fautes, sa volonté soit faite, et loüange luy en soit donnée. S'il vient d'ailleurs, puis que les vengeances luy sont réservées, il fera bien cette-cy sans vous.* Mais luy mort, elle la poursuivit si-bien, que le meurtrier

(*) Couve.

fut tiré à quatre chevaux : et l'autheur, prétendu d'elle, fut massacré au bout de quelques années, comme j'espere dire en son lieu, par les instructions qu'elle donna à monsieur son fils, comme j'ay veu, et les conseils et les persuasions dont elle le nourrit dès sa tendre jeunesse, jusques après que la vengeance en fut faite totale.

Les advis et exhortations des femmes et meres généreuses peuvent beaucoup en cela : dont je me souviens que le Roy Charles IX, faisant le tour de son Royaume, estant à Bourdeaux, fit mettre en prison le Baron de Bournazel, un fort brave et honneste Gentil-Homme de Gascogne, pour avoir tué un autre Gentil-Homme de son pays mesme, qui s'appelloit la Tour : on disoit que c'estoit par grande supercherie. La veufve en poursuivit si vivement la punition, qu'on reconnut que les nouvelles vindrent en la chambre du Roy et de la Reyne, qu'on alloit trancher la teste audit Baron. Les Gentils-Hommes et les Dames s'esmeurent soudain, et travailla-on fort pour luy sauver la vie. On en pria par deux fois le Roy et la Reyne de luy donner grace. Monsieur le chancelier s'y opposa fort, disant qu'il falloit que la justice s'en fist.

Le Roy, qui estoit jeune, aimoit ce criminel, et ne demandoit pas mieux qu'à le sauver, car il estoit des galants de la Cour, et monsieur de Cypierre l'y poussoit aussi fort. Cependant l'heure de l'exécution s'approchoit, et qui estonnoit tout le monde. Sur-quoy survient monsieur de Nemours, (qui aimoit ce pauvre Baron, lequel l'avoit suivy en de bons lieux aux guerres) qui s'alla jetter ès genoux aux pieds de la Reyne, et la supplier de donner la vie au pauvre Gentil-Homme, et la pria et pressa tant de parole, qu'elle luy fut octroyée ; dont sur le

champ fut envoyé un Capitaine des Gardes, qui l'alla querir et prendre sur l'heure à la prison, ainsi qu'il en sortoit pour estre mené au supplice. Par ainsi fut-il sauvé, mais avec une telle peur, qu'à jamais elle luy demeura empreinte sur le visage, et oncques puis ne put recouvrir la couleur, comme j'ay veu et comme j'ay ouy dire de monsieur S. Vallier, qui l'eschappa belle, à cause de monsieur de Bourbon.

Cependant la veufve ne chomma pas, et vint trouver le Roy le lendemain, ainsi qu'il alloit à la Messe, et se jetta à ses pieds. Elle luy présenta son fils qui pouvoit avoir trois ou quatre ans, et luy dit : *Sire, au moins, puis que vous avez donné la grace au meurtrier du pere de cet enfant, je vous supplie de la luy donner aussi dès cette heure, pour quand il sera grand, et qu'il aura eu sa revanche et tué ce malheureux.* Du depuis, à ce que j'ay ouy dire, la mere tous les matins venoit éveiller son enfant ; et en luy monstrant la chemise sanglante qu'avoit son pere lors qu'il fut tué, elle luy disoit par trois fois : *Advise-là bien ; et souvienne-toy bien, quand tu seras grand, de venger cecy ; autrement, je te deshérite.* Quelle animosité !

Moy estant en Espagne, j'ouy conter d'Antonio Rocques, l'un des plus braves, vaillants, fins, habiles, fameux, et des plus courtois Bandoliers avec cela qui fut jamais en Espagne (ce tient-on), ayant eu envie de se faire prestre de sa premiere profession, le jour venu qu'il falloit chanter sa premiere messe, s'en alloit avec grande cérémonie au grand autel de la Paroisse, bien revestu et accommodé, à faire son office, le calice en la main ; il ouyt sa mere, qui luy dit ainsi qu'il passoit : *Ah ! vellaco, vellaco ; mejor seria de vengar la muerte de tu padre, que de cantar Missa* : qui vaut autant à dire : *Ah !*

malheureux, et meschant que tu es ! il vaudroit mieux de venger la mort de ton pere, que de chanter la Messe. Cette voix luy toucha si fort au cœur, qu'il retourne froidement demy-chemin, et s'en va au revestoire, là se devestit, faisant accroire que le cœur luy faisoit mal, et que ce seroit pour une autre fois, et s'en va aux montagnes parmy les Bandoliers; s'y fit si fort estimer et renommer, qu'il en fut esleu chef, fait force maux et voleries, venge la mort de son pere, qu'on disoit avoir esté tué d'un autre; d'autres, qu'il avoit esté exécuté par justice. Ce conte me fit un Bandolier mesme, qui avoit esté autrefois sous sa charge, et me le loüa jusques au ciel, si-bien que l'Empereur Charles ne luy put jamais faire mal.

Pour retourner encore à Madame de Nemours, le Roy ne la retint gueres en prison, et monsieur d'Escars en fut cause en partie; car il la fit sortir pour l'envoyer à Paris vers monsieur du Mayne, monsieur de Nemours, et autres Princes ligués, et leur porter à tous paroles de paix et oubliance de tout le passé; et qui estoit mort, estoit mort, et amys comme devant. De fait, le Roy tira serment d'elle, que volontiers elle feroit cette ambassade. Estant donc arrivée, au premier abord ce ne furent que pleurs, lamentations et regrets de leurs pertes; et puis fit le rapport de sa charge. Monsieur du Mayne luy fit response, en luy demandant, si elle luy conseilloit cela ? Elle luy respondit seulement: *Mon fils, je ne suis pas venue ici pour vous conseiller; si-non pour vous dire ce qu'on m'a dit et chargé. C'est à vous à songer si vous avez subjet, et si vous devez faire ce que je vous dis. Vostre cœur et vostre conscience vous en doivent donner bon conseil. Quant à moy, je me descharge de ce que j'ay promis.* Mais

sous main, elle en sçeut très-bien attiser le feu, qui a duré long-temps.

Il y a eu plusieurs personnes qui se sont fort estonnez comment le Roy, qui estoit si sage, et des habiles de son Royaume, s'aidoit de cette Dame pour un tel ministere, l'ayant ainsi offensée, qu'elle n'eust eu, ny cœur, ny ressentiment, si elle s'y fust employée le moins du monde. Aussi se mocqua-elle de luy. On disoit que c'estoit le beau conseil du Mareschal de Retz, qui en donna un pareil au Roy Charles, pour envoyer monsieur de la Nouë dans la Rochelle à persuader les habitans à la paix et à leur obéyssance et devoir: jusques-là que, pour entrer en créance avec eux il lui permit de faire de l'eschauffé et l'animé pour eux, et pour son party, à faire la guerre à oustrance, et leur bailler advis et conseil contre le Roy; mais pourtant sous conditions, que quand il seroit commandé ou sommé par le Roy, ou monsieur son Lieutenant Général, de sortir, qu'il le feroit. Il fit l'un et l'autre, et la guerre, et sortit: mais cependant il asseura si bien ses gens, et les aguerrit, et leur fit de si bonnes leçons, et les anima tellement, qu'ils nous firent ce coup à la barbe. Force gens trouvoient qu'il n'y avoit-là nulle finesse: j'ay veu tout cela. J'espere en faire tout le discours ailleurs; mais ce Mareschal valut cela à son Roy et à la France: et le tenoit-on mieux pour charlatan et cajoleur, que pour un bon Conseiller et Mareschal de France.

Je diray encore ce petit mot de ma susdite Dame de Nemours. J'ay ouy dire qu'ainsi qu'on bastissoit la Ligue, et qu'elle voyoit les cahiers et les listes des villes qui adhéroient, et n'y voyant point encore Paris, elle disoit tousjours à monsieur son fils: *Mon fils, cela n'est rien. Il faut avoir Paris; et si vous ne*

l'avez, vous n'aurez rien fait : pourquoy s ayez Paris. Et rien que Paris ne lui sonnoit à la bouche : si-bien que les Baricades par après s'en ensuivirent.

Voilà comment un cœur généreux tend toujours au plus haut : ce qui me fait souvenir d'un petit conte que j'ay leu dans un Roman Espagnol, qui s'intitule : *La Conquista di Navara.* Ce Royaume ayant esté pris et usurpé sur le Roy Jean par le Roy d'Arragon, le Roy Loüis Douziesme y envoya une armée sous monsieur de la Pallice, pour le reconquérir. Le Roy manda à la Reyne Catherine par monsieur de la Pallice, qui luy en porta la nouvelle, qu'elle s'en vinst à la Cour de France, et y demeurer avec la Reyne Anne sa femme, cependant que le Roy son mary avec monsieur de la Pallice attenteroient de recouvrer le Royaume. La Reine lui respondit généreusement : *Et comment, monsieur? Je pensois que le Roi vostre maistre vous eust icy envoyé pour m'amener avec vous en mon Royaume, et me remettre dans Pampelonne ; et moy vous y accompagner, ainsi que je m'y estois résolue et préparée : et maintenant, vous me conviez de m'aller tenir en la Cour de France ? Voilà un mauvais espoir et sinistre augure pour moy ! Je vois bien que je n'y entreray jamais.* Et ainsi qu'elle le présagea, ainsi il arriva.

Il fut dit et commandé à madame la Duchesse de Valentinois, sur l'approchement de la mort du Roy Henry Second, et le peu d'espoir de sa santé, de se retirer en son hostel de Paris, et n'entrer plus en sa chambre, autant pour ne perturber en ses cogitations à Dieu, que pour inimitié qu'aucuns luy portoient. Estant donc retirée, on luy envoya demander quelques bagues et joyaux qui appartenoient à la Couronne, et eust à les rendre, Elle demanda soudain à monsieur l'haraugeur : *Comment ! le Roy est-il mort ? Non, Madame,*

Madame, respondit l'autre; *mais il ne peut gueres tarder.* « Tant qu'il luy restera un doigt de vie donc, » dit-elle, je veux que mes ennemis sçachent que » je ne les crains point, et que je ne leur obéyray tant » qu'il sera vivant. Je suis encore invincible de cou- » rage: mais lorsqu'il sera mort, je ne veux plus » vivre après luy; et toutes les amertumes qu'on me » sçauroit donner, ne me seront que douceurs au » prix de ma perte: et par ainsi, mon Roy vif ou » mort, je ne crains point mes ennemis. »

Cette Dame monstra-là une grande générosité de cœur. Mais elle ne mourut pas, ce dira quelqu'un, comme elle avoit dit. Elle ne laissa pourtant à sentir plusieurs approches de la mort. Et aussi, plustost que mourir, elle fit mieux de vouloir vivre, pour monstrer à ses ennemis qu'elle ne les craignoit point; et que les ayant veus d'autres fois trembler et s'humilier devant elle, elle n'en vouloit faire de mesme en son endroit: et leur monstra si bien tête et visage, qu'ils ne sceurent jamais luy faire desplaisir; mais bien mieux, dans deux ans, ils la rechercherent plus que jamais, et rentrerent en amitié, comme je vis: ainsi qu'est la coustume des Grands et Grandes, qui ont peu de tenues en leurs amitiés et inimitiés, et s'accordent aisément en leurs différends, comme larrons en foires, s'aiment et hayssent de mesme: ce que nous autres petits ne faisons pas: car ou il se faut battre, venger et mourir, ou en sortir par des accords bien pointillez, bien tamisez, et bien solemnisez: et si ne nous entr'aimons nous mieux.

Il faut certes admirer cette Dame de ce trait, comme coustumiérement ces Grandes qui traitent les affaires d'Estat, font tousjours quelque chose de plus que l'ordinaire des autres. Voilà pourquoy le feu Roy Henry Troisiesme, et la Reyne sa mere, n'ai-

moient nullement les Dames de leur Cour, qui missent tant leur esprit et leur nez sur les affaires d'Estat, ou qui se meslassent tant d'en parler, ny de ce qui touchoit de près en fait du Royaume; comme (disoient Leurs Majestez) si elles y avoient grande part, et qu'elles en deussent estre héritieres; ou du tout pour mieux, qu'elles y rapportassent la sueur de leur corps, ou y menassent les mains, comme les hommes, à le maintenir : mais elles, se donnant du bon temps, causans sous la cheminée, bien assises en leurs chaises, ou sur leurs oreillers, ou sur leurs couchettes, devisoient bien à leur aise du monde et de l'Estat de la France, comme si elles faisoient tout. Sur quoy repartit une de par le monde, que je ne nommeray point, qui, s'en meslant d'en dire sa ratelée aux premiers Estats à Blois, Leurs Majestez luy en firent faire une petite réprimende, et qu'elle se meslast des affaires de sa maison, et à prier Dieu. Elle, qui estoit un peu trop libre en paroles, respondit : *Du temps que les Roys, Princes et Grands se croisoient pour aller outre mer, et faire de si beaux exploits en la Terre-Saincte, certainement il n'estoit permis à nous autres femmes que de prier, faire des vœux et des jeusnes, afin que Dieu leur donnast bon voyage et bon retour. Mais puisque nous les voyons aujourd'hui ne faire pas plus que nous, il nous est permis de parler de tout : car prier Dieu pour eux, à cause de quoy, puis qu'il ne font pas mieux que nous?*

Cette parole certes fut par trop audacieuse; aussi luy cuida-elle couster bon, et une grande peine d'obtenir reconciliation et pardon, qu'il fallut qu'elle demandast; et sans un subjet que je dirois bien, elle recevoit l'affliction et punition toute entiere, et bien oustrageuse.

Il ne fait pas bon quelquefois de dire un bon mot,

comme cettuy-cy, quand il vient à la bouche; ainsi que j'ay veu plusieurs personnes, qui ne s'y sçauroient commander : car elles font plus de ruades qu'un cheval de Barbarie; et trouvant un bon brocard dans leur bouche, il faut qu'elles le crachent, sans espargner ny parents, ny amys, ny grands. J'en ay connu force à nostre Cour de cette humeur, et les appelloit-on Marquis et Marquises de Male-Bouche; mais aussi bien souvent s'en trouvoient du guet.

Or, comme j'ay dit et déduit la générosité d'aucunes Dames en aucuns beaux faits de leur vie, j'en veux descrire aucuns, qu'elles ont monstré en leur mort. Et sans emprunter aucun exemple de l'antiquité, je ne veux alléguer que cettuy-cy de feue madame la Régente, mere du grand Roy François premier. Ce fut en son temps, ainsi que j'ay ouy dire à aucuns et aucunes qui l'ont veue et connue, une très-belle Dame, et fort mondaine aussi, et fut la mesme en son age décroissant; et pour ce, quand on luy parloit de la mort, elle haïssoit fort le discours, jusques aux prescheurs qui en parloient en leurs sermons : *Comme* (ce disoit-elle) *si on ne sçeust pas assez qu'on devoit tous mourir un jour et que tels prescheurs, quand ils ne sçavoient dire autre chose en leurs sermons, et qu'ils estoient au bout de leurs leçons, comme gens ignares, se mettoient sur cette mort.* La feue Reyne de Navarre, sa fille n'aimoit non plus ces chansons et prédications mortuaires, que sa mere.

Estant doncques venue la fin de sa destinée, et gisant dans son lit trois jours avant que mourir, elle vit la nuict sa chambre toute en clarté, qui estoit transpercée par la vitre. Elle se courrouça à ses femmes-de-chambre qui la veilloient, pourquoy elles faisoient un feu si ardent et esclairant. Elles

luy respondirent qu'il n'y avoit qu'un peu de feu; et que c'estoit la lune qui ainsi esclairoit, et donnoit telle lueur. *Comment*, dit-elle, *nous en sommes cu bas? elle n'a garde d'esclairer à cette heure.* Et soudain faisant tirer son rideau, elle vit une comete qui esclairoit ainsi droit sur son lit. *Ha!* dit-elle, *voilà un signe qui ne paroist pas pour une personne de basse qualité. Dieu le fait paroistre pour nous autres Grands et Grandes. Refermez la fenestre. C'est une comete qui m'annonce la mort : il s'y faut donc préparer.* Et le lendemain matin, ayant envoyé querir son confesseur, fit tout le devoir de bonne chrestienne, encore que les médecins l'asseurassent qu'elle n'estoit pas-là. *Si je n'avois veu* (dit-elle) *le signe de ma mort, je le croirois; car je ne me sens point si bas;* et leur conta à tous l'apparition de sa comete: et puis au bout de trois jours, quittant les songes du monde, elle trespassa.

Je ne sçaurois croire autrement, que les grandes Dames, et celles qui sont belles, jeunes et honnestes, n'ayent plus de grands regrets de laisser le monde que les autres : et, toutesfois, j'en vais nommer aucunes qui ne s'en sont point souciées, et volontairement ont receu la mort, bien que sur le coup l'annonciation leur soit fort amere et odieuse.

La feue Comtesse de la Rochefoucaut, de la maison de Roye, à mon gré, et à d'autres, une des belles et agréables femmes de France, ainsi que son ministre, (car elle estoit de la religion, comme chacun sçait,) luy annonça qu'il ne falloit plus songer au monde, et que son heure estoit venue, et qu'il s'en falloit aller à Dieu, qui l'appelloit, et qu'il falloit quitter les mondanitez, qui n'estoient rien au prix de la béatitude du ciel; elle luy dit:

Cela est bon, monsieur le ministre, à dire à celles qui n'ont pas grand contentement et plaisir en cettuy-cy, et qui sont sur le bord de leur fosse ; mais à moy, qui ne suis que sur la verdeur de mon age, de mon plaisir, de ma beauté, vostre sentence m'est fort amere : d'autant que j'ay plus de subjet de m'aimer en ce monde, qu'en tout autre, et regretter à mourir, je vous veux monstrer en cela ma générosité, et vous asseurer que je prends la mort à gré, comme la plus vile, abjecte, basse, laide, et vieille qui fut au monde : et puis s'estant mise à chanter des pseaumes de grande dévotion, elle mourut.

Madame d'Espernon, de la maison de Candale, fut assaillie d'une maladie si soudaine, qu'en moins de six ou sept jours elle fut emportée. Avant que mourir, elle tenta tous les moyens qu'elle put pour se guérir, implorant le secours de Dieu et des hommes, par ses prieres très-dévotes, et de tous ses amis et amies, serviteurs et servantes ; luy faschant fort qu'elle vinst à mourir en si jeune age : mais après qu'on luy eut remonstré qu'il falloit à bon escient s'en aller à Dieu, et qu'il n'y avoit plus aucun remede : *Est-il vray*, dit elle ? *Laissez-moy faire. Je vais doncques bravement me résoudre ;* et usa de ces mesmes et propres mots : et en haussant ses beaux bras blancs, et en touchant ses deux mains l'une contre l'autre ; et puis, d'un visage franc, et d'un cœur asseuré, se présenta à prendre la mort en patience, et de quitter le monde, qu'elle commença fort à abhorrer par des paroles très-chrestiennes : et puis mourut en très-dévote et bonne chrestienne en l'age de vingt-six ans, et l'une des belles et agréables Dames de son temps.

On dit qu'il n'est pas beau de loüer les siens ; mais aussi une belle vérité ne se doit pas céler : et

c'est pourquoy je veux ici loüer madame d'Auberterre, ma niepce, fille de mon frere aisné, laquelle ceux qui l'ont veuë à la Cour ou ailleurs, diront bien, avec moy, avoir esté l'une des belles et accomplies Dames qu'on eust sçeu voir, autant pour le corps que pour l'ame. Le corps se monstroit fort à plein, et extérieurement, ce qu'il estoit, par son beau et agréable visage, sa taille, sa façon et sa grace : pour l'esprit, il estoit fort divin, et n'ignoroit rien, sa parole fort propre et naïfve, sans fard, et qui couloit de sa bouche fort agréablement, fust pour la chose sérieuse, fust pour la rencontre joyeuse. Je n'ay jamais veu femme, selon mon opinion, plus ressemblante à nostre Reyne de France Marguerite, et de ses perfections, qu'elle; aussi l'ay-je ouy dire une fois à la Reyne-mere. C'est un mot assez suffisant pour ne la loüer davantage; aussi je n'en diray plus rien : ceux qui l'ont veue ne me donneront, je m'asseure, nul dementy sur cette loüange. Elle vint à estre tout-à-coup assaillie d'une maladie qui ne se put point bien connoistre des médecins, qui y perdirent leur latin; mais pourtant, elle avoit opinion d'estre empoisonnée : je ne diray point de quel endroit; mais Dieu vengera tout, et possible les hommes. Elle fit tout ce qu'elle put pour se faire secourir : non qu'elle se souciast, disoit-elle, de mourir; car dès la perte de son mary, elle en avoit perdu toute crainte : encore qu'il ne fust certes nullement esgal à elle, ou qu'il la méritast, ny les belles larmes non plus qu'elle jettoit pour luy de ses beaux yeux après sa mort; mais elle eut desiré de vivre encore un peu, pour l'amour de sa fille qu'elle laissoit tendrette : tant cette occasion estoit belle et bonne; et les regrets d'un mary sot et fascheux sont fort vains et légers.

Elle, voyant donc qu'il n'y avoit plus de remede, et sentant son poux, qu'elle-mesme tastoit, et connoissoit fringant ; (car elle s'entendoit en tout) deux jours avant que mourir, elle envoya querir sa fille, et luy fit une exhortation très-belle et saincte, et telle que possible ne sçay-je mere qui la pust faire plus belle et mieux représentée, autant pour l'instruire à bien vivre au monde, que pour acquérir la grace de Dieu, et puis luy donna sa bénédiction, luy commandant de ne troubler plus par ses larmes son aise et repos, qu'elle alloit prendre avec Dieu : puis elle demanda son miroir, et s'y regardant très-fixement : *Ah !* dit-elle, *traistre visage à ma maladie, pour laquelle tu n'as changé*, (car elle monstroit aussi beau que jamais) ; *mais bien-tost la mort qui s'approche en aura sa raison, qui te rendra pourry et mangé des vers.* Elle avoit aussi mis la pluspart de ses bagues en ses doigts : et les regardant, et sa main qui estoit très-belle : *Voilà*, dit-elle, *une mondanité que j'ay bien aimée autrefois ; mais à cette heure, de bon cœur je la laisse, pour me parer en l'autre monde d'une plus belle parure.* Et voyant ses sœurs qui pleuroient à toute oustrance auprès d'elle, elle les consola, et pria de vouloir prendre en gré avec elle ce qu'il plaisoit à Dieu luy envoyer ; et que, s'estant tousjours si fort aimées, elles n'eussent regret à ce qui luy apportoit de la joye et du contentement ; et que l'amitié qu'elle leur avoit portée tousjours, dureroit éternellement avec elles ; les priant d'en faire le semblable, et mesme à l'endroit de sa fille : et les voyant renforcer leurs pleurs, elle leur dit encore : *Mes sœurs, si vous m'aimez, pourquoy ne vous réjoüissez-vous encore avec moy, de l'eschange que je fais d'une vie misérable avec une très-heureuse ? Mon ame, lassée de tant de travaux, desire en estre*

desliée, et estre en ce lieu de repos avec Jesus-Christ mon Sauveur : et vous la souhaitez encore attachée à ce chetif corps, qui n'est que sa prison, et non son domicile. Je vous supplie doncques, mes sœurs, ne vous affligez pas davantage.

Tant d'autres pareils propos beaux et chrestiens, dit-elle, qu'il n'y a si grand docteur qui en eust peû proférer de plus beaux, lesquels je coule. Surtout elle demandoit fort à voir Madame de Bourdeille, sa mere, qu'elle avoit prié ses sœurs d'envoyer querir : et souvent leur disoit : *Mon Dieu ! mes sœurs, Madame de Bourdeille ne vient-elle point? Ah ! que vos çouriers sont longs ! Ils ne sont pas gueres bons pour faire diligences grandes et postes.* Elle y alla : mais ne la peut voir en vie ; car elle estoit morte une heure devant.

Elle me demanda fort aussi, qu'elle appelloit tousjours son cher oncle, et nous envoya le dernier adieu. Elle pria de faire ouvrir son corps après sa mort, ce qu'elle avoit tousjours fort détesté ; afin, dit-elle à ses sœurs, que la cause leur estant plus à plein descouverte, cela leur fust une occasion, et à sa fille, de se conserver, et prendre garde à leur vie : car, dit-elle, *il faut que j'advouë que je soupçonne d'avoir esté empoisonnée depuis cinq mois avec mon oncle de Brantome, et ma sœur la Comtesse de Burtal ; mais je pris le plus gros morceau : non toutesfois que je veuille charger personne, craignant que ce soit à faux, et que mon ame en demeure chargée, laquelle je desire estre vuide de tout blasme, rancune, inimitié et péché, pour voler droit à Dieu son créateur.*

Je n'aurois jamais fait, si je disois tout ; car ses devis furent grands et longs, et point se ressentant d'un corps fany, ny esprit foible et décadant. Sur ce, il y eut un Gentil-Homme, son voisin, qui

disoit bien le mot, et avoit aimé à causer, et bouffonner avec elle, qui se présenta. Elle luy dit : *Ah! mon amy! il se faut rendre à ce coup, et langue, et dague, et tout à Dieu!*

Son médecin et ses sœurs luy vouloient faire prendre quelque remede cordial. Elle les pria de ne luy en donner point : *car il ne serviroit rien plus* (dit-elle) *qu'à prolonger ma peine et retarder mon repos*; et pria qu'on la laissast : et souvent l'oyoit-on dire : *Mon Dieu! que la mort est douce! et qui l'eust jamais pensé!* Et puis, peu-à-peu fermant les yeux, rendant ses esprits fort doucement, sans faire aucun signe hideux et affreux, que la mort produit sur ce point en plusieurs (1).

Madame de Bourdeille, sa mere, ne tarda gueres à la suivre ; car la mélancolie qu'elle conçeut de cette honneste fille, l'emporta dans dix-huict mois, ayant esté malade sept mois, ores bien en espoir de guérir, et ores en desespoir : et dès le commencement, elle dit qu'elle n'en rechapperoit jamais, n'appréhendant nullement la mort, ne priant jamais Dieu de luy donner la vie, ny santé, mais patience en son mal; et sur-tout qu'il luy envoyast une mort douce, et point aspre et langoureuse : ce qui fut; car ainsi que nous ne la pensions qu'esvanoüie, elle rendit l'ame si doucement, qu'on ne luy vit jamais remüer ny pieds, ny bras, ny jambes, ny faire aucun regard affreux, ny hideux; mais tournant ses yeux aussi beaux que jamais, trespassa, et resta morte aussi belle qu'elle avoit esté vivante en sa perfection (2).

(1) Brantome a fait le tombeau de cette Dame d'Aubeterre; et il se trouvera ci-dessus dans le IIe tome de ce recueil.

(2) On peut voir son éloge, article IX du Discours IX des *Dames Illustres*.

Grand dommage, certes, d'elle et de ces belles Dames qui meurent ainsi en leurs beaux ans, si ce n'est que je croÿ que le ciel ne se contentant de ses beaux flambeaux, qui, dès la création du monde, ornent sa vouste, veut par elles avoir outre plus des astres nouveaux pour nous illuminer, comme elles ont fait, estant en vie, de leurs beaux yeux.

Vous avez eu ces jours passez Madame de Balagny, vraye sœur en tout de ce brave Bussy. Quand Cambray fut assiégé, elle y fit tout ce qu'elle put d'un cœur brave et généreux, pour en deffendre la prise: mais après s'estre en vain évertuée par tant de sortes de deffense qu'elle y peut apporter; voyant que c'estoit fait, et que la ville estoit à l'ennemy et en sa puissance, et la citadelle s'en alloit de mesme; ne pouvant supporter ce grand crevecœur de desloger de sa principauté, (car son mary et elle se faisoient appeller Prince et Princesse de Cambray et Cambresis, titre qu'on trouvoit parmy plusieurs nations odieux, et trop audacieux, veu leurs qualitez de simples Gentils-Hommes), mourut et creva de despit et tristesse dans sa place d'honneur. Aucuns disent qu'elle-mesme se donna la mort, qu'on trouvoit pourtant estre plustost acte payen que chrestien. Tant y a qu'il la faut loüer de sa grande générosité et remonstrance qu'elle fit à son mary à l'heure de sa mort, quand elle luy dit: *Que te reste-il, Balagny, de plus vivre après ta désolée infortune, pour servir de risée et de spectacle au monde, qui te monstrera au doigt, sortant d'une si grande gloire où tu t'es veu haut eslevé, en une basse fortune où tu t'es préparé, si tu ne fais comme moy? Apprends donc de moy à bien mourir, et ne suivre ton malheur et ta dérision.* C'est un grand cas, quand une femme nous apprend à vivre et mourir! A quoy pourtant il ne voulut

obtempérer ny croire : car au bout de sept ou huit mois, oubliant la mémoire prestement de cette brave femme, il se remaria avec la sœur de Madame de Manceau, belle certes et honneste Damoiselle ; monstrant à plusieurs, qu'enfin il n'y a que vivre, en quelque maniere que ce soit.

Certes, la vie est bonne et douce, mais aussi une mort généreuse est fort à loüer, comme celle de cette Dame : laquelle, si elle est morte de tristesse, c'est bien contre le naturel des autres Dames, qu'on dit estre contraires au naturel des hommes ; car elles meurent de joye et en joye.

Je n'en alléguer ay que ce seul conte de Mademoiselle de Limeuil l'aisnée, qui mourut à la Cour, estant l'une des filles de la Reyne. Durant sa maladie, dont elle trespassa, jamais elle ne cessa, ains causa tousjours ; car elle estoit fort grande parleuse, brocardeuse, et très-bien et fort à propos, et très-belle avec cela. Quand l'heure de sa fin fut venue, elle fit venir à soy son valet, (ainsi que les filles de la Cour en ont chacune un) qui s'appelloit Julien, et sçavoit très-bien joüer du violon. *Julien*, luy dit-elle, *prenez vostre violon et sonnez moy tousjours jusques à ce que me voyez morte (car je m'y en vais), la défaite des Suisses, et le mieux que vous pourrez; et quand vous serez sur le mot* : Tout est perdu, *sonnez-le par quatre ou cinq fois, le plus piteusement que vous pourrez* ; ce que fit l'autre, et elle-mesme luy aidoit de la voix, et quand ce vint, *tout est perdu*, elle le réïtera par deux fois ; et se tournant de l'autre costé du chevet, elle dit à ses compagnes : *Tout est perdu à ce coup, et à bon escient* ; et ainsi décéda. Voilà une mort joyeuse et plaisante. Je tiens ce conte de deux de ses compagnes, dignes de foi, qui virent joüer le mystere.

S'il y a ainsi aucunes femmes qui meurent de joye, ou joyeusement, il se trouve bien des hommes qui en ont fait de mesme ; comme nous lisons de ce grand Pape Léon X, qui mourut de joye et liesse, quand il vid nous autres François chassés du tout hors de l'Estat de Milan, tant il nous portoit de haine.

Feu monsieur le Grand-Prieur de Lorraine prit une fois fantaisie d'envoyer en course vers le Levant deux de ses galeres, sous la charge du Capitaine Beaulieu, l'un de ses Lieutenants, dont je parle ailleurs. Ce Beaulieu y alla fort bien ; car il estoit brave et vaillant : quand il fut vers l'Archipelague, il rencontra un grand vaisseau Vénitien, bien armé et bien riche. Il le commença à cannoner : mais il luy rendit bien le saluë ; car de la premiere volée, il luy emporta deux de ses bancs avec leurs forçats tout net, et son Lieutenant, qui s'appelloit le Capitaine Panier, bon compagnon, qui pourtant eut le loisir de dire ce seul mot, et puis mourut : *adieu Panier, vandages sont faites.* Sa mort fut plaisante par ce bon mot. Ce fut à monsieur de Beaulieu à se retirer ; car ce vaisseau estoit pour luy invincible.

La premiere année que le Roy Charles IX fut Roy, lors de l'édit de Juillet, qui se tenoit au Fauxbourg S. Germain, nous vismes prendre un enfant de la Mathe, le mesme qui avoit desrobé de la vaisselle d'argent de la cuisine de monsieur le Prince de la Roche-sur-Yon. Quand il fut sur l'eschelle, il pria le bourreau de luy donner un peu de temps de parler, et se mit sur le devis, en remonstrant au peuple, qu'on le faisoit mourir à tort : *Car* (disoit-il) *je n'ay jamais exercé mes larcins sur des pauvres gens, gueux et malotrus, mais sur les Princes et les Grands, qui sont plus grands larrons que nous, et qui nous*

pillent tous les jours ; et n'est que bien fait de répéter d'eux ce qu'ils nous desrobent et nous prennent. Tant d'autres sornettes plaisantes dit-il, qui seroient superflues de raconter, si-non que le prestre, qui estoit monté sur le haut de l'eschelle avec luy, et s'estoit tourné vers le peuple, comme on voit : *Messieurs*, s'escria-il, *ce pauvre patient se recommande à vos bonnes prieres ; nous dirons tous pour luy et son ame un* Pater noster *et un* Ave Maria, *et chanterons* Salve, et que le peuple luy responde : ledit patient baissa la teste ; et regardant ledit prestre, commença à brailler comme un veau, et se mocquer du prestre fort plaisamment, et puis luy donna du pied, et l'envoya du haut de l'eschelle en-bas, d'un si grand sault, qu'il s'en rompit une jambe. *Ah ! mon bon homme, monsieur le prestre*, dit-il, *je sçavois bien que je vous deslogerois de-là. Il en a, le galand*, l'oyant plaindre ; et se mit à rire à belle gorge desployée ; et puis luy-mesme se jetta au vent. Je vous jure que la Cour en rit bien de ce trait ; bien que le pauvre prestre se fust fait grand mal. Voilà une mort certes non gueres triste.

Feu monsieur d'Estampes avoit un fou, qui s'appelloit Collin, fort plaisant. Quand sa mort s'approcha, monsieur d'Estampes demanda comment se portoit Collin ? On luy dit : *pauvrement, monsieur : il s'en va mourir ; car il ne veut rien prendre. Tenez*, dit monsieur d'Estampes, qui lors estoit à table, *portez-luy ce potage ; et dites-luy que, s'il ne prend ce potage, que je ne l'aimeray jamais ; car on m'a dit qu'il ne veut rien prendre.* L'on fit l'ambassade à Collin, qui, ayant la mort entre les dents, fit response ! *Et qui sont ceux-là qui ont dit à monsieur d'Estampes que je ne voulois rien prendre ?* Et estant entouré d'un million de mousches, (car c'estoit en

esté) il se mit à joüer de la main avec elles, comme l'on voit les pages, les laquais, et autres jeunes enfants après elles; et en ayant pris deux au coup, en faisant le petit tour de la main, qu'on se peut mieux représenter qu'escrire : *dites à monsieur*, dit-il, *voilà que j'ay pris pour l'amour de luy, et que je m'en vais au Royaume des mousches* : et se tournant de l'autre costé, le galant trespassa.

Sur ce j'ay ouy dire à aucuns philosophes, que volontiers aucunes personnes se souviennent à leur trespas des choses qu'ils ont plus aimées, et les recordent; comme les Gentils-Hommes, les gens de guerre, les chasseurs, les artisans, bref tous quasi en leur profession, mourants, ils en causent quelque mot : cela s'est veu et se voit souvent.

Les femmes de mesme en disent aussi quelque ratelée, jusques aux putains; ainsi que j'ay ouy parler d'une Dame d'assez bonne qualité, qui, à sa mort, triompha de débagouler de ses amours, paillardises et gentillesses passées : si-bien qu'elle en dit plus que le monde n'en sçavoit, bien qu'on la soupçonnast fort putain. Possible pouvoit-elle faire cette descouverte, en rêvant, ou que la vérité, qui ne peut céler, l'y contraignist, ou qu'elle voulust en descharger sa conscience en repentance. Elle en confessa aucuns, en demandant pardon, et les spécifioit et costoit en marge, qu'on y voyoit tout à clair. Vrayment, ce dit quelqu'un, elle estoit bien à loisir d'aller sur cette heure nettoyer sa conscience d'un tel ballay de scandale, par si grande spéciauté.

J'ay ouy parler d'une Dame, fort subjette à songer et resver toutes les nuicts, qu'elle disoit la nuict tout ce qu'elle faisoit le jour; si-bien qu'elle-mesme se scandalisa à l'endroit de son mary, qui se mit à

l'ouyr parler, gasouiller, et prendre pied à ses songes et rêveries, dont après mal en prit à elle.

Il n'y a pas long-temps qu'un Gentil-Homme de par le monde, en une province que je ne nommeray point, en mourant, en fit de mesme, et publia ses paillardises et amours, et spécifia les Dames et Damoiselles avec lesquelles il avoit eu affaire, et en quels lieux et rendez-vous, et de quelle façon, dont il s'en confessoit tout haut, et en demandoit pardon à Dieu devant tout le monde. Cettuy-là faisoit pis que la Dame; car elle ne faisoit que se scandaliser; et ledit Gentil-Homme scandalisoit plusieurs femmes. Voilà de bons galants et galantes!

On dit que les avaricieux et avaricieuses ont aussi cette humeur de songer fort à leur mort en leurs trésors d'escus, les ayant tousjours en la bouche. Il y a environ quarante ans qu'une Dame de Mortemar, l'une des plus riches Dames de Poictou, et des plus pécunieuses, venant à mourir, ne songeoit qu'à ses escus qui estoient en son cabinet; et tant qu'elle fut malade, se levoit vingt fois le jour, et alloit voir son trésor. Enfin, s'approchant fort de la mort, et que le prestre l'exhortoit fort à la vie éternelle, elle ne disoit autre chose, ou ne respondoit: *Donnez-moy ma cotte, donnez-moy ma cotte, les meschants me desrobent*: ne songeant qu'à se lever pour aller voir son cabinet, comme elle faisoit les efforts, si elle eust peu, la bonne Dame; et ainsi elle mourut.

Je me suis sur la fin un peu entrelassé de mon premier discours: mais prenez le cas, qu'après la mortalité et la tragédie, vient la farce. Sur ce je fais.

DISCOURS SEPTIESME,

Sur ce qu'il ne faut jamais parler mal des Dames ; et la conséquence qui en vient.

UN point y a-il à noter en ces belles et honnestes Dames qui font l'amour, c'est que, quelque esbat qu'elles se donnent, elles ne veulent estre offensées, ny scandalisées, de paroles, de personne ; et qui les offense, s'en sçavent bien revancher, ou tost ou tard : bref, elles le veulent bien faire, mais non pas qu'on en parle. Aussi certes n'est-il pas beau de scandaliser une honneste Dame, ny la divulguer ; car qu'en ont affaire plusieurs personnes, si elles se contentent et leurs amoureux ?

Aussi nos Cours de France, aucunes, et mesme les dernieres, ont esté fort sujettes à blasonner de ces honnestes Dames ; et ay veu le temps qu'il n'estoit pas galant homme, qui ne trouvast quelque faux dire contre ces Dames, ou bien qu'il n'en rapportast quelque vray : à quoy il y a un très-grand blasme ; car on ne doit jamais offenser l'honneur des Dames, et sur-tout des grandes. Je parle autant de ceux qui en reçoivent des jouissances, comme de ceux qui ne peuvent taster de la venaison, et la descrient.

Nos Cours dernieres de nos Roys, comme j'ay dit, ont esté fort sujettes à ces médisances et pasquins, bien différentes à celles de nos autres Roys, leurs prédécesseurs, fors celle du Roy Louis XI, ce bon rompu, duquel on dit, que la pluspart du temps il mangeoit en commun à pleine salle, avec force Gentils-Hommes de ses plus privez, et autres et tout ;

tout; et celuy qui luy faisoit le meilleur et plus lascif conte des Dames de joye, il estoit le mieux venu et festoyé : et luy-mesme ne s'espargnoit à en faire; car il s'en enqueroit fort, et en vouloit souvent sçavoir, et puis en faisoit part aux autres, et publiquement (*). C'estoit bien un grand scandale que celuy-là. Il avoit très-mauvaise opinion des femmes, et ne les croyoit toutes chastes. Quand il convia le Roy d'Angleterre de venir à Paris faire bonne chere, et qu'il fut pris au mot, il s'en repentit tout aussitost, et trouva un *alibi* pour rompre le coup. *Ah! Pasque-Dieu!* (ce dit-il) *je ne veux pas qu'il y vienne : il y trouveroit quelque petite affectée et saf-*.

(*) Louis XI passe généralement, non-seulement pour avoir raconté beaucoup de contes *avec tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs à la Cour de* Philippe-le-Bon, *Duc de Bourgogne*, où il s'étoit réfugié étant Dauphin, mais même pour avoir *pris soin de faire recueillir*, *et de publier ensuite*, *dans le même ordre* où nous l'avons, le recueil intitulé : *Cent Nouvelles nouvelles*, *lequel en soy contient cent chapitres ou histoires*, *composées ou récitées par nouvelles Gens depuis n'aguéres ;* et cela se trouve confirmé par ces mots de l'ancienne *Préface* ou *Avertissement*, qui paroît avoir été fait de son temps : *Et notez que*, *par toutes les* Nouvelles, *où il est dit* par Monseigneur, *il est entendu Monseigneur le Dauphin*, *lequel depuis a succédé à la Couronne*, *et est le Roy Louis Onzieme ; car il estoit lors ès pays du Duc de Bourgogne.* Mais comme il est bien certain que ce Prince ne se retira en Brabant qu'à la fin de l'année 1456, et ne rentra en France qu'en Août 1461, il est absolument impossible que ce recueil ait *paru en France vers l'an* 1455, comme on le débite inconsidérément dans la *Préface* de ses nouvelles éditions. On en a deux anciennes; l'une de *Paris*, *en* 1486, *in-folio ;* l'autre encore de *Paris*, *chez la Veuve de Johan Treperel*, *sans date*, *aussi in-folio ;* et deux nouvelles, accompagnées de mauvaises figures, et imprimées *à Cologne*, *chez Pierre Gaillard*, *en* 1701 *et* 1736, *en deux volumes in-8°.*

frerie, de laquelle il s'amouracheroit, et elle luy feroit venir le goust d'y demeurer plus long-temps, et d'y venir plus souvent que je ne voudrois.

Il eut pourtant très-bonne opinion de sa femme, qui estoit sage et vertueuse : aussi la luy falloit-il telle; car estant ombrageux et soupçonneux Prince, s'il en fut oncques, il luy eust bien-tost fait passer le pas des autres : et quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer et honorer fort sa mere, mais non de se gouverner par elle : *non qu'elle ne fust fort sage et chaste*, dit-il; *mais qu'elle estoit plus Bourguignonne que Françoise.* Aussi ne l'aima-il jamais que pour en avoir lignée; et quand il en eut, il n'en faisoit gueres de cas : il la tenoit au chasteau d'Amboise comme une simple Dame, portant fort petit estat, et estant fort mal-habillée, comme une simple Demoiselle, et la laissoit-là avec petite cour à faire ses prieres; et luy s'alloit pourmener, et donner du bon temps. D'ailleurs, je vous laisse à penser, puis que le Roy avoit opinion telle des Dames, et s'en plaisoit à mal dire, comment elles estoient repassées par les bouches de toute la Cour; non qu'il leur eust voulu ainsi du mal, mais seulement s'esbattre, ny qu'il les voulust réprimer de leurs jeux, comme j'ay veu aucuns : mais son plus grand plaisir estoit de les gaudir; si-bien que ces pauvres femmes, pressées de tels bas de médisance, ne pouvoient bien souvent hausser la croupiere si librement comme elles eussent voulu : et toutesfois le putanisme regna fort de son temps; car le Roy luy-mesme aidoit fort à le faire, et le maintenir avec les Gentils-Hommes de sa Cour; et puis c'estoit à qui mieux en riroit, fust en public ou en cachette, et qui en feroit de meilleurs contes de leurs lascivetez de leurs tordions, (ainsi par-

loit-il,) et de leur gaillardise. Il est vray qu'on couvroit le nom des grandes, qu'on ne jugeoit que par apparence et conjectures. Je croy qu'elles avoient meilleur temps, que plusieurs que j'ay veu du regne du feu Roy, qui les tançoit, censuroit, et réprimoit estrangement. Voilà ce que j'ay ouy dire de ce bon Roy à aucuns anciens.

Or, le Roy Charles VIII son fils, qui luy succéda, ne fut de cette complexion : car on dit de luy que ç'a esté le plus sobre et honneste Roy en paroles, que l'on vit jamais ; et n'a jamais offensé ny fille, ny femme, ny homme, de la moindre parole du monde. Je vous laisse donc à penser si les belles femmes de son regne, et qui se resjoüissoient, n'avoient pas bon temps. Aussi les aima-il fort, et les servit bien ; voire trop : car tournant de son voyage de Naples très-victorieux et glorieux, il s'amusa si fort à les servir, caresser, et donner tant de plaisirs à Lyon par les beaux combats et tournois qu'il y fit pour l'amour d'elles, que, ne se souvenant point des siens qu'il avoit laissés en ce royaume, les laissa perdre, et royaume et villes et chasteaux, qui tenoient encore, et luy tendoient les bras pour avoir secours. On dit aussi que les Dames furent cause de sa mort, ausquelles, pour s'estre trop abandonné, luy qui estoit de fort débile complexion, s'y énerva et débilita tant, que cela luy aida à mourir.

Le Roy Loüis XII fut fort respectueux aux Dames : car, comme j'ay dit ailleurs, il pardonnoit aux comédiens de son royaume, comme escoliers et clercs de Palais en leurs Basoches, de quiconque ils parleroient, fors de la Reyne sa femme, et de ses Dames et Demoiselles, encore qu'il fust bon compagnon en son temps, et qu'il aimast bien les Dames autant qu'un autre : tenant en cela, mais non de la

Kk 2

mauvaise langue, ny de la grande présomption, ny vanterie, du Duc Loüis d'Orléans, son ayeul; aussi cela luy cousta la vie. Car s'estant une fois vanté tout haut en un banquet où estoit le Duc Jean de Bourgogne, son cousin, qu'il avoit en son cabinet le pourtrait des plus belles Dames dont il avoit joüi; par cas fortuit, un jour le Duc Jean entrant dans ce cabinet, la premiere Dame qu'il vit pourtraite, et se présenta du premier aspect devant ses yeux, ce fut sa noble Dame et espouse, qu'on tenoit de ce temps très-belle : elle s'appelloit Marguerite, fille d'Albert de Baviere, Comte de Haynault, Hollande et Zélande. Qui fut esbahy? ce fut le bon espoux! Pensez que tout bon il dit: *Ah! j'en ay!* Et ne faisant cas de la puce qui le piquoit autrement, dissimula tout, et en couvant la vengeance, le querella pour la régence et administration du royaume; et colorant son mal sur ce subjet, et non sur sa femme, le fit assassiner à la porte Baudet à Paris, sa femme estant morte auparavant, pensez de poison : et après la vache morte, il espousa en secondes nopces la fille de Loüis III, Duc du Bourbon. Possible qu'il n'empira le marché; car à tels gens subjects aux cornes, ils ont beau changer de chambres et de repaires, ils y en trouvent tousjours.

Ce Duc en cela fit très-sagement, de se venger de son adultere, sans scandaliser, ny luy ny sa femme, qui fut à luy une très-sage dissimulation. Aussi ay-je ouy dire à un très-grand capitaine, qu'il y a trois choses, lesquelles l'homme sage ne doit jamais publier : s'il en est offensé, il en doit taire le subjet, et plustost en inventer un autre nouveau, pour en avoir le combat et la vengeance, si ce n'est

que la chose fust si évidente et claire devant plusieurs, qu'autrement il ne s'en peust dédire.

L'une est, quand on reproche à un homme que sa femme est publique, et qu'il est cocu. L'autre, quand on le taxe de bougrerie et sodomie. La troisiesme, quand on luy met à sus qu'il est un poltron, et qu'il a fuy vilainement d'un combat et d'une bataille. Ces trois choses, disoit ce grand capitaine, sont fort scandaleuses, quand on en publie le subjet pour lequel on combat; et pense-on quelques fois s'en bien nettoyer, que l'on s'en salit vilainement: et le subjet estant publié, scandalise fort, et tant plus il est remué, tant plus mal il sent, ny plus ny moins qu'une grande puanteur, quand plus on la remue. Voilà pourquoy, qui peut, et avec son honneur, celer, c'est le meilleur, et excogiter et tenter un nouveau subjet, pour avoir raison du vieux; et telles offenses le plus tard qu'on peut ne se doivent jamais mettre en cause, contestation, ny combat: force exemples alléguerois-je pour ce subjet; mais ils m'incommoderoient, et allongeroient par trop mon discours.

Pour ces raisons, ce Duc Jean fut très-sage de dissimuler et cacher ses cornes, et se revancher d'ailleurs sur son cousin qui l'avoit honny; encore s'en mocquoit-il, et le faisoit entendre: dont ne faut point douter, que telle dérision et scandale ne luy touchast autant au cœur que son ambition, et luy fit faire ce coup en fort habile et très-sage mondain.

Or, pour retourner de-là où j'étois demeuré, le Roy François, qui a bien aimé les Dames, et encore qu'il eust opinion qu'elles fussent fort inconstantes et variables, comme j'ay dit ailleurs, ne voulut point qu'on en médist en sa Cour; et voulut

Kk 3

fort qu'on leur portast un grand honneur et respect. J'ay ouy raconter, qu'une fois, luy passant son caresme à Meudon près de Paris, il eut un sien Gentil-Homme servant, qui s'appelloit le sieur Prisambourg de Xaintonge, lequel, servant le Roy de la viande dont il avoit dispense, le Roy luy commanda de porter le reste, comme l'on voit quelquefois à la Cour, aux Dames de la petite bande, que je ne veux nommer, de peur de scandale. Ce Gentil-Homme se mit à dire parmy ses compagnons et autres de la Cour, que ces Dames ne se contentoient pas de manger de la chair crue en caresme, mais en mangeoient de la cuite, et tout leur saoul. Les Dames le sçeurent, qui s'en furent plaindre au Roy aussi-tost. Il entra en si grande colere, qu'à l'instant il commanda aux archers de la garde de son hostel, de l'aller prendre, et pendre sans aucun délay. Par cas, ce pauvre Gentil-Homme en eut le vent par quelqu'un de ses amis, qui en évada et se sauva bravement : que s'il eust esté pris, pour le seur il eust esté pendu, encore qu'il fust Gentil-Homme de bonne part; tant on vit le Roy cette fois-là en colere, ny faire plus de juremens. Je tiens ce conte d'une personne d'honneur, qui y estoit, et asseuroit que le Roy avoit alors dit tout haut, que quiconque toucheroit à l'honneur des Dames, sans rémission il seroit pendu.

Un peu auparavant, le Pape Paul III, et de la maison de Farneze, estant venu à Nice, le Roy le visitant et toute sa Cour, et de Seigneurs et Dames, il y en eut quelques-unes, qui n'estoient pas des plus laides, qui luy allerent baiser la pantoufle : sur quoy un Gentil-Homme se mit à dire, qu'elles estoient allées demander à sa Sainteté dispense de taster de la chair crue sans scandale, toutesfois et quantes qu'elles

voudroient. Le Roy le sçeut, et bien servit au Gentil-Homme de se sauver; car il eust esté pendu, tant pour la révérence du Pape, que du respect des Dames.

Ces Gentils-Hommes ne furent si heureux en leurs rencontres et causeries comme feu monsieur d'Albanie. Lors que le Pape Clément VII vint à Marseille faire les nopces de sa niepce avec monsieur d'Orléans, il y eust trois Dames, belles et honnestes veufves, lesquelles, pour les douleurs, ennuys, et tristesses qu'elles avoient de l'absence et des plaisirs passez de leurs marys, vindrent si bas et si fort attenuées, débiles, et maladives, qu'elles prierent monsieur d'Albanie, son parent, qui avoit bonne part aux graces du Pape, de luy demander dispense pour les trois de manger de la chair les jours deffendus. Le Duc d'Albanie le leur accorda, et les fit venir un jour fort familiérement au logis du Pape, et pour ce en advertit le Roy, et qu'il luy en donneroit du passe-temps; et luy ayant descouvert la baye, estant toutes trois à genoux devant sa Sainteté, monsieur d'Albanie commença le premier, et dit assez bas en Italien, que les Dames ne l'entendoient point: « Pere saint, voilà trois Dames veufves, belles, et » bien honnestes, comme vous voyez, lesquelles, » pour la révérence qu'elles portent à leurs marys » trespassez, et à l'amitié des enfans qu'elles ont » eu d'eux, ne veulent pour rien du monde aller » en secondes nopces, pour faire tort à leurs marys » et enfants; et parce que quelques-fois elles sont » tentées des aiguillons de la chair, elles supplient » très-humblement Vostre Sainteté de pouvoir avoir » approches des hommes hors mariage, si et quante » fois qu'elles seront en cette tentation. » *Comment*, dit le Pape, *mon cousin! Ce seroit contre les com-*

mandements de Dieu, dont je n'en puis dispenser. Les voilà, Pere Saint, disoit le Duc, *s'il vous plaist les ouyr parler.* Alors, l'une des trois prit la parole, et dit : « Pere Saint, nous avons prié monsieur » d'Albanie de vous faire une requeste très-humble » pour nous autres trois, et vous remonstrer nos » fragilitez et debiles complexions. » *Mes filles*, dit le Pape, *la requeste n'est nullement raisonnable ; car ce seroit contre les Commandements de Dieu.* Les dites veufves, ignorantes de ce que luy avoit dit monsieur d'Albanie, luy repliquerent : *Pere Saint, au moins qu'il vous plaise nous en donner congé trois fois de la sepmaine. Comment !* (dit le Pape) *de vous permettre il Peccato di lussuria* (*) *? Je me damnerois ; aussi je ne le puis faire.* Les dites Dames, connoissant alors qu'il y avoit de la fourbe et raillerie, et que monsieur d'Albanie leur en avoit donné d'une, dirent : *Nous ne parlons pas de cela, Pere Saint : nous demandons de manger de la chair les jours prohibez.* Là-dessus, le Duc d'Albanie leur dit : *Je pensois, mes Dames, que ce fust de la chair vive.* Le Pape aussi-tost entendit la raillerie, et se prit à soûrire, en disant : *Mon cousin, vous avez fait rougir ces honnestes Dames. La Reyne s'en faschera, quand elle le sçaura ;* laquelle le sçeut, et n'en fit autre semblant ; mais trouva le conte bon : et le Roy, puis après aussi en rit bien fort avec le Pape ; lequel, après leur avoir donné sa bénédiction, leur octroya le congé qu'elles demandoient, et s'en allerent très-contentes.

L'on m'a nommé les trois Dames : Madame de Chasteau-Briant, Madame de Chastillon, et Madame la Baillive de Caen, toutes très-honnestes

(*) C'est-à-dire, *Le péché de luxure.*

Dames. Je tiens ce conte des anciens de la Cour (*).

Madame d'Usez fit bien mieux, du temps que le Pape Paul III vint à Nice voir le Roy François I. Elle estant Madame de Bellay, et qui de sa jeunesse a fait tousjours des plaisants traits, et dit de bons mots : un jour se prosternant devant Sa Sainteté, le supplia de trois choses. La premiere, qu'il luy donnast l'absolution, d'autant que petite-fille à Madame la Régente, et qu'on la nommoit Tallard, elle perdit ses ciseaux en faisant son ouvrage, elle fit vœu à S. Alivergot, de le luy accomplir si elle les trouvoit, ce qu'elle fit ; mais elle ne l'accomplit, ne sçachant où gisoit son corps sainct. La deuxiesme requeste fut, qu'il luy donnast pardon, de quoy, quand le Pape Clément vint à Marseille, elle estant fille Tallard encore, elle prit un de ses oreillers en sa ruelle de lit, et s'en torcha le devant et le derriere, dont après Sa Sainteté reposa dessus son digne chef, et visage, et bouche qui le baisa. La troisiesme, qu'il excommuniast le sieur de Tayefars, par ce qu'elle l'aimoit, et luy ne l'aimoit point ; et qu'il est maudit, et est excommunié, celuy qui est aimé et n'aime point.

Le Pape, estonné de ses demandes, et s'estant enquis au Roy qui elle estoit, il sçeut ses causeries, et en rit son saoul avec le Roy.

Je ne m'estonne pas si depuis elle a esté huguenotte, et s'est bien mocquée des Papes ; puis que de si bonne heure elle commença : et de ce temps,

(*) Ce conte que *Brantôme* dit tenir des anciens de la Cour, est pris mot pour mot de *J. Bouchet*, dans ses *Annales d'Aquitaine*, édit. de 1644, p. 473, au nom des trois Dames près, qui est apparemment ce qu'il veut dire qu'il tenoit de bon lieu.

toutesfois tout a esté trouvé bon d'elle, tant elle avoit bonne grace en ses traits et bons mots.

Or, ne pensez pas que ce grand Roy fust si abstraint et si réformé au respect des Dames, qu'il n'en aimast de bons contes qu'on luy en faisoit, sans aucun scandale pourtant, ny descriement, et qu'il n'en fist aussi; mais comme grand Roy qu'il estoit, et bien privilégié, il ne vouloit pas qu'un chacun, ny le commun, usast de pareil privilege que luy.

J'ay ouy conter à aucunes, qu'il vouloit fort que les honnestes Gentils-Hommes de sa Cour fissent des maistresses; et s'ils n'en faisoient, il les estimoit des fats et des sots: et bien souvent aux uns ou aux autres leur en demandoit les noms, et promettoit les y servir, et leur en dire du bien; tant il estoit bon et familier: et souvent aussi, quand il les voyoit en grand raisonnement avec leurs maistresses, il les venoit accoster, et demandoit quels bons propos ils avoient avec elles; et s'il ne les trouvoit bons, il les corrigeoit, et leur en apprenoit d'autres. A ses plus familiers, il n'estoit point avare, ny chiche de leur en dire, ny départir de ses contes, dont j'en ay ouy faire un plaisant qui luy advint, et puis après le récita, d'une belle jeune Dame venue à la Cour, laquelle, pour n'y estre bien rusée, s'y laissa aller fort doucement aux persuasions de l'amour des Grands, et surtout de ce grand Roy; lequel un jour, ainsi qu'il voulut planter son estendart bien arboré dans son fort, elle, qui avoit ouy dire, et qui commençoit desjà à le voir, que quand on donnoit quelque chose au Roy, ou qu'on le prenoit de luy, et qu'on le touchoit, il le falloit premiérement baiser, ou bien la main pour le prendre et toucher; elle-mesme, sans autre cérémonie, n'y faillit pas, et baisant très-humblement la main, prit l'estendart, et le planta dans le fort

avec une très-grande humilité: et puis luy demanda de sang froid, comment il vouloit qu'elle le servist, ou en femme de bien et chaste, ou en desbauchée? Il ne faut point douter qu'il luy en demandast la desbauchée; puis qu'en cela elle luy estoit plus agréable qu'en la modeste: en quoy elle trouva qu'elle n'y avoit perdu son temps, et après le coup et avant; puis luy faisoit une grande révérence, le remerciant bien humblement de l'honneur qu'il luy avoit fait, dont elle n'estoit pas digne, en luy recommandant souvent quelque avancement pour son mary. J'ay ouy nommer la Dame, laquelle depuis n'a esté si sotte comme alors, mais bien rusée et habile.

Ce Roy n'en espargna pas le conte, qui courut à plusieurs oreilles. Il estoit fort curieux de sçavoir l'amour des uns et des autres, et sur-tout des combats amoureux, et mesme de quels beaux airs se manioient les Dames quand elles estoient en leur manege, et quelle contenance et posture elles y tenoient, et de quelles paroles elles usoient: et puis en rioit à pleine gorge; et après en défendoit la publication et le scandale, et recommandoit le secret et l'honneur.

Il avoit, pour son second, ce très-grand, très-magnifique et très-libéral Cardinal de Lorraine: très-libéral le puis-je appeller, puis qu'il n'eut son pareil de son temps: ses despenses, ses dons, ses gracieusetez, en ont fait foy, et sur-tout la charité envers les pauvres. Il portoit ordinairement une grande gibeciere, que son valet-de-chambre, qui luy manioit son argent des menus plaisirs, ne failloit d'emplir tous les matins de trois ou quatre cent escus; et tant de pauvres qu'il rencontroit, il mettoit la main à la gibeciere, et ce qu'il en tiroit, sans considération, le donnoit, sans y rien trier. Ce fut de luy que dit un pauvre aveugle, ainsi qu'il passoit

dans Rome, et que l'aumosne luy fut demandée de luy, il jetta, à son accoustumée, une grande poignée d'or, et s'escriant tout haut : *O tu sei Christo, ò veramente il Cardinal di Lorrena ;* c'est-à-dire : *Ou tu es Christ, ou le Cardinal de Lorraine.* S'il estoit aumosnier et charitable en cela, il estoit bien autant libéral ès autres personnes, et principalement à l'endroit des Dames, lesquelles il attrappoit aisément par cet appas : car l'argent n'estoit en si grande abondance de ce temps, comme il est aujourd'huy ; et pour ce en estoient-elles plus friandes, et des bombances aussi et pareures.

J'ay ouy conter, que quand il arrivoit à la Cour quelque fille ou Dame nouvelle, qui fust belle, il la venoit aussi-tost accoster, et l'arraisonnant, il luy disoit qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur ! Je croy que la peine n'y estoit pas si grande, comme à dresser quelque poulain sauvage. Aussi pour lors, disoit-on, qu'il n'y avoit gueres de Dames ou filles résidentes à la Cour, ou fraischement venues, qui ne fussent desbauchées ou attrappées par la largesse dudit monsieur le Cardinal ; et peu ou nulles sont elles sorties de cette Cour femmes et filles de bien. Aussi voyoit-on pour lors leurs coffres et grandes garderobes plus pleines de robes, de cottes, et d'or, et d'argent, et de soye, que ne sont aujourd'huy celles de nos Reynes et grandes Princesses de ce temps. J'en ay fait l'expérience, pour l'avoir veu en deux ou trois, qui avoient gagné tout cela par leur devant : car leurs peres, meres et marys, ne leur eussent peu donner en si grande quantité.

Je me fusse bien passé, ce dira quelqu'un, de dire cecy de ce grand Cardinal, veu son honorable habit et révérendissime estat. Mais son Roy le vouloit ainsi, et y prenoit plaisir : et pour complaire à

son Roy, l'on est dispensé de tout, et pour faire l'amour et autres choses ; mais qu'elles ne soient point meschantes, comme alors d'aller à la guerre, à la danse, aux mascarades, et autres exercices : aussi qu'il estoit un homme de chair comme un autre, et qu'il avoit plusieurs grandes vertus et perfections qui offusquoient cette petite imperfection, si imperfection se doit appeller faire l'amour.

J'ay ouy faire un conte de luy, à propos du respect deu aux Dames : il leur en portoit de son naturel beaucoup ; mais il l'oublia, et non sans subjet, à l'endroit de Madame la Duchesse de Savoye, Donne Béatrix de Portugal. Luy, passant une fois par le Piedmont, allant à Rome pour le service du Roy son maistre, visita le Duc et la Duchesse. Après avoir assez entretenu monsieur le Duc, il s'en alla trouver Madame la Duchesse en sa chambre, pour la saluer, et s'approchant d'elle, elle qui estoit la mesme arrogance du monde, luy présenta la main pour la baiser. Monsieur le Cardinal, impatient de cet affront, s'approcha pour la baiser à la bouche, et elle de se reculer. Luy, perdant patience, et s'approchant de plus près encore d'elle, la prend par la teste, et en dépit d'elle, la baisa deux ou trois fois. Et quoy qu'elle en fist ses cris et exclamations à la Portugaise et Espagnole, si fallut-il qu'elle passast par-là. *Comment !* dit-il, *est-ce à moy à qui il faut user de cette mine et façon ? Je baise bien la Reyne ma maistresse, qui est la plus grande Reyne du monde : et vous, je ne vous baiserois pas, qui n'estes qu'une petite Duchesse crottée ! Et si veux que vous sçachiés, que j'ay couché avec des Dames aussi belles et d'aussi ou plus grande maison que vous.* Cette Princesse eut tort de tenir cette grandeur à l'endroit d'un tel Prince de si grande maison, et mesme Car-

dinal, veu ce grand rang d'Eglise qu'il tient, qui ne s'accompare qu'aux plus grands Princes de la chrestienté. Monsieur le Cardinal aussi eut tort d'user de revanche si dure : mais il est bien fascheux à un noble et généreux cœur, de quelque profession qu'il soit, d'endurer un affront.

Le Cardinal de Granvelle le sçeut bien faire sentir au Comte d'Egmont et d'autres que je laisse au bout de ma plume : car je broüillerois par trop mon discours, auquel je retourne, et le reprens au feu Roy Henry II, qui a esté fort respectueux aux Dames, et fort conservateur de leur honneur. Aussi avoit-il une grande Dame, qu'il servoit avec de grands respects, qui détestoit fort les calomniateurs de l'honneur des Dames : et lors qu'un Roy sert de telles Dames, de tel poids et telle complexion, malaisément la suite de la Cour ose ouvrir la bouche pour en parler mal. De plus, la Reyne-Mere y tenoit fort la main, pour soustenir ses Dames et filles, et le bien faire sentir à ces détracteurs et pasquineurs, quand ils estoient une fois descouverts ; encore qu'elle-mesme n'y ait esté espargnée, non plus que ses Dames : mais ne s'en soucioit pas tant d'elle comme des autres ; d'autant, disoit-elle, qu'elle sentoit son ame et sa conscience pure et nette, qui parloit assez pour soy : et la pluspart du temps se rioit et se mocquoit de ces mesdisants escrivains et pasquineurs. *Laissez-les tourmenter*, disoit-elle, *et prendre de la peine pour rien :* mais quand elles les descouvroit, elle le leur faisoit bien sentir.

Il escheut à l'aisnée Limeuil, à son commencement qu'elle vint à la Cout, de faire un pasquin, (car elle disoit et escrivoit bien) de toute la Cour, mais non point scandaleux pourtant, si-non plaisant : mais asseurez-vous qu'elle la repassa par le foüet à bon

escient, avec deux de ses compagnes, qui en estoient du consentement : et sans qu'elle avoit cet honneur de luy appartenir, à cause de la Maison de Touraine, alliée de celle de Boulogne, elle l'eust chastiée ignominieusement par le commandement exprès du Roy, qui détestoit tels écrits.

Je me souviens qu'une fois le sieur de Mathas, qui estoit un brave et vaillant Gentil-Homme, et que le Roy aimoit, et estoit parent de Madame de Valentinois, et avoit ordinairement quelque plaisante querelle avec les Dames et les filles, tant il estoit fol. Un jour, s'estant attaqué à une de la Reyne, il y en eut une qu'on nommoit la grande Meray, qui s'en voulut prendre pour sa compagne ; luy ne fit que simplement reprendre : *Ha ! je ne m'attaque pas à vous, Meray ; car vous estes une grande coursiere bardable ;* comme de vray c'estoit la plus grande fille et femme que je vis jamais. Elle s'en plaignit à la Reyne, que l'autre l'avoit appellée jument et coursiere bardable. La Reyne en fut en telle colere, qu'il fallut que Mathas vuidast de la Cour pour aucuns jours, quelque faveur qu'il eust de Madame de Valentinois sa parente ; et d'un mois après son retour n'entra en la chambre de la Reyne, ny de ses filles.

Le sieur de Gersay fit bien pis à l'endroit d'une des filles de la Reyne, à qui il vouloit mal, pour s'en venger, encore que la parole ne luy manquast nullement; car il disoit et rencontroit des mieux, mais sur-tout quand il mesdisoit, dont il estoit le maistre ; mais la mesdisance estoit lors fort deffendue. Un jour qu'elle estoit l'après-disnée en la chambre de la Reyne avec ses compagnes et Gentils-Hommes, comme alors la coustume estoit qu'on ne s'asséoit autrement qu'en terre, quand la Reyne y estoit,

Le dit sieur ayant pris entre les mains des pages une couille de bellier, dont ils s'en joüoient à la basse-cour, elle estoit fort grosse et enflée, tout bellement, estant couché près d'elle, la coula entre la robbe et la juppe de cette fille, et si doucement qu'elle ne s'en advisa pas, si-non que lors que la Reyne se vint à se lever de sa chaise, pour aller en son cabinet. Cette fille, que je ne nommeray point, se vint à lever aussi-tost, et en se levant tout devant la Reyne, pousse si fort cette balle belliniere, pelue, velue, qu'elle fit six ou sept bonds joyeux, que vous eussiez dit qu'elle vouloit donner de soy mesme du passe-temps à la compagnie, sans qu'il luy coustast rien : qui fut estonnée ? ce fut la fille et la Reyne aussi; car c'estoit en belle place visible sans aucun obstacle. *Nostre-Dame !* s'escria la Reyne : *et qu'est cela, m'amie ? et que voulez-vous faire de cela ?* La pauvre fille, rougissant, à demy-esplorée, se mit à dire qu'elle ne sçavoit que c'estoit, et que c'estoit quelqu'un qui luy vouloit mal, qui luy avoit fait ce meschant trait, et qu'elle pensoit que ce ne fust autre que Gersay. Luy, qui en avoit veu le jeu et le commencement des bonds, avoit passé la porte. On l'envoya querir : mais il ne voulut jamais venir, voyant la Reyne si en colere, et niant pourtant le tout fort et ferme. Si fallut-il que, pour quelques jours, il fuyst la colere du Roy et de la Reyne : et sans qu'il estoit des plus grands favoris du Roy-Dauphin avec Fontaine-Guerin, il eust esté en peine; encore que rien ne se prouvast contre luy, que par conjecture, nonobstant que le Roy et ses courtisans et plusieurs Dames ne s'en peussent engarder de rire, ne l'osant pourtant manifester, voyant la colere de la Reyne : car c'estoit la Dame du monde qui sçavoit le mieux rabroüer et rebrousser les personnes.

Un

Un honneste Gentil-Homme et Damoiselle de la Cour vindrent une fois, de bonne amitié qu'ils avoient ensemble, à tomber en haine et querelle, si-bien que la Damoiselle luy dit tout haut dans la chambre de la Reyne, estant sur ce different : *laissez-moy, autrement je diray ce que m'avez dit.* Le Gentil-Homme, qui luy avoit rapporté quelque chose en fidélité d'une très-grande Dame, craignant que mal ne luy en advinst, que pour le moins il ne fust banny de la Cour ; sans s'estonner, il respondit : (car il disoit très-bien le mot) *Si vous dites ce que je vous ay dit, je diray ce que je vous ay fait.* Qui fut estonnée? ce fut la fille. Toutesfois elle respondit : *Que m'avez vous fait?* L'autre respondit : *Que vous ay-je dit?* La fille par après repliqua : *Je sçay bien ce que vous m'avez dit.* L'autre, *je sçay bien ce que je vous ay fait :* La fille dupliqua, *je prouveray fort bien ce que vous m'avez dit. Je prouveray encore mieux ce que je vous ay fait.* Enfin, après avoir demeuré quelque temps en telles contestations par dialogues et repliques et dupliques, et pareils et semblables mots, s'en separerent par ceux et celles qui se trouverent-là, encore qu'ils en tirassent du plaisir.

Tel débat parvint aux oreilles de la Reyne, qui en fut fort en colere, et en voulut aussi-tost sçavoir le subjet, les paroles de l'un, et les faits de l'autre, et les envoya querir : mais l'un et l'autre voyant que cela tireroit à conséquence, adviserent à s'accorder aussi-tost ensemble, et comparoissant devant la Reyne, de dire que ce n'estoit qu'en jeu qu'ils se contestoient ainsi ; et que le Gentil-Homme ne luy avoit rien dit, ny luy rien fait à elle. Ainsi ils payerent la Reyne ; laquelle pourtant tança et blasma le Gentil-Homme, d'autant que ses paroles estoient par trop scandaleuses. Le Gentil-Homme me jura vingt

fois, que s'ils ne se fussent repatriés et concertés ensemble, et que la Damoiselle eust descouvert les paroles qu'il luy avoit dites, qui luy tiroient à grande conséquence, que résolument il eust maintenu son dire, qu'il luy avoit fait, à peine qu'on la visitast, et qu'on ne la trouveroit point pucelle, et que c'estoit luy qui l'avoit dépucellée. *Ouy*, luy respondis-je : *mais si on l'eust visitée, et qu'on l'eust trouvée pucelle, car elle estoit fille, vous eussiez esté perdu, et vous y fust allé de la vie. Ha ! je vous jure*, me respondit-il : *c'est ce que j'eusse voulu le plus, qu'on l'eust visitée. Je n'avois peur que la vie y eust couru : j'estois bien asseuré de mon baston ; car je sçavois bien qui l'avoit dépucellée, et qu'un autre y avoit très-bien passé, mais non pas moy, dont je suis bien marry :* et la trouvant entamée et tracée, elle estoit perdue, et moy vengé, et elle scandalisée. J'en eusse esté quitte pour l'espouser, et puis m'en défaire comme j'eusse peu. Voilà comment les pauvres filles et femmes courent fortune, aussi-bien à droit, comme à tort.

J'en ay connu une de très-grande part, laquelle vint à estre grosse du fait d'un très-brave et galant Prince (*) : on disoit pourtant que c'estoit en nom de mariage, mais par après on en sçeut le contraire. Le Roy Henry le sçeut le premier, qui en fut extré-

(*) *Françoise de Rohan*, Dame *de la Garnache*, si nous en croyons Bayle, *Dict. crit.* p. 1317 de la 2[e]. édit. Mais je doute que lui-même en fût bien persuadé, puis que dans la citation de ce passage de Brantome, il n'a jugé à propos de marquer que par des points certaines paroles, qui ne conviennent nullement à la Dame de la Garnache ; savoir que d'abord on disoit que cette Dame ne s'étoit laissée engrosser qu'en nom de mariage, et qu'après on sçeut le contraire.

mement fasché; car elle luy appartenoit un peu: toutesfois sans faire plus grand bruit ny scandale, le soir au bal, il la voulut mener danser le bransle de la torche (*), et puis la fit danser à un autre le bransle de la gaillarde, et les autres bransles, là où elle monstra sa disposition et sa dextérité mieux que jamais avec sa taille qui estoit très-belle, et qu'elle accommodoit si bien ce jour-là, qu'il n'y avoit aucune apparence de grossesse: de sorte que le Roy, qui avoit ses yeux tousjours fort fixement sur elle, ne s'en apperçeut non plus que si elle ne fust esté grosse, et vint dire à un très-grand de ses plus familiers: *Ceux là sont bien meschants et malheureux d'estre allé inventer que cette pauvre fille estoit grosse; jamais je ne luy ay veu meilleure grace. Ces meschants détracteurs, qui en ont parlé, ont menty, et ont très-grand tort.* Ainsi, ce bon Prince excusa cette belle et honneste Damoiselle, et en dit de mesme à la Reyne le soir estant couché avec elle. Mais la Reyne, ne se fiant en cela, la fit visiter le lendemain au matin, elle estant présente, et se trouva grosse de six mois; laquelle luy advoüa et confessa le tout sous la courtine de mariage. Pourtant le Roy, qui estoit tout bon, fit tenir le mysrere le plus secret qu'il put, et sans scandaliser la fille, encore que la Reyne en fust fort en colere: toutesfois ils l'envoyerent tout coy chez ses plus proches parents, où elle accoucha d'un beau fils, qui pourtant fut si malheureux, qu'il ne put jamais estre advoüé

(*) Cette danse est encore en usage en Allemagne; et on la dansa à Berlin en Mai 1729, aux noces de la seconde fille du Roi de Prusse avec le Margrave d'*Anspach*. Les Allemands appellent ce branle, *Fackel-Dantz*.

du pere putatif : et la cause en traisna longuement ; mais la mere n'y put jamais rien gagner.

Or, le Roy Henry aimoit aussi-bien les bons contes comme les Roys ses prédécesseurs ; mais il ne vouloit point que les femmes en fussent scandalisées, ny divulguées : si bien que luy, qui estoit d'assez amoureuse complexion, quand il alloit voir les Dames, il alloit le plus caché et le plus couvert qu'il pouvoit, afin qu'elles fussent hors de soupçon et d'infamie ; et s'il en avoit aucunes qui fussent descouvertes, ce n'estoit pas sa faute, ny de son consentement, mais plustost de la Dame : comme une que j'ay ouy dire de bonne Maison, nommée Madame Flamin d'Escosse, laquelle, ayant esté enceinte du fait du Roy, elle n'en faisoit point la petite bouche, mais tout hardiment disoit, en son escossement François : *J'ay fait tant que j'ay peu, que, à la bonne heure, je suis enceinte du Roy, dont je me sens très-honorée et très-heureuse ; et si je veux dire que le sang Royal a je ne sçay quoy de plus suave et friande liqueur que l'autre, tant je m'en trouve bien, sans compter les bons brins de présents que l'on en tire.*

Son fils, qu'elle en eut alors, fut le feu Grand-Prieur en France, qui fut tué dernierement à Marseille : ce qui fut un très-grand dommage ; car il estoit très-honneste, brave et vaillant Seigneur. Il le monstra bien à sa mort, et si estoit homme-de-bien, et le moins tyran Gouverneur de son temps, ny depuis. La Provence en sçauroit bien que dire, et encore que ce fust un Seigneur fort splendide et de grande despense ; mais il estoit homme-de-bien, et se contentoit de raison.

Cette Dame, avec d'autres que j'ay ouy dire,

estoit en cette opinion, que, pour coucher avec un Roy, ce n'estoit point infamie; et que putains sont celles qui s'addonnent aux petits, mais non pas aux grands Roys et galants Gentils-Hommes; comme cette Reyne Amazonne, que j'ay dit, qui vint de trois cent lieues pour se faire engrosser à Alexandre, pour en avoir de la race; toutesfois on dit qu'autant vaut l'un que l'autre.

Après ledit Roy Henry, vint le Roy François II, duquel le regne fut si court, que les mesdisants n'eurent loisir de se mettre en place pour mesdire des Dames: encore que s'il eust régné long-temps, il ne faut point croire qu'il les eust permis en sa Cour. Car c'estoit un Roy de très-bon et très-franc naturel, et qui ne se plaisoit point en mesdisance; outre qu'il estoit fort respectueux à l'endroit des Dames, et honoroit fort: aussi avoit-il la Reyne sa femme, et la Reyne sa mere, et messieurs ses oncles, qui rabroüoient fort ses causeurs et picqueurs de la langue. Il me souvient qu'une fois lui estant à Saint-Germain-en-Laye, sur le mois d'Aoust et de Septembre, il luy prit fantaisie d'aller voir les cerfs en leurs ruts en cette belle forest de Saint-Germain, et y menoit des Princes ses plus grands familiers et aucunes grandes Dames et filles, que je dirois bien. Il y en eut quelqu'un qui en voulut causer, et dire que cela ne sentoit point sa femme-de-bien, ny chaste, d'aller voir telles amours et tels ruts des bestes: d'autant que l'appetit de Vénus les en eschauffoit davantage, à telle imitation et telle veuë; si-bien que quand elles s'en voudroient desgouter, l'eau ou la salive leur en viendroit à la bouche du mitan, et que par après il n'y auroit autre remede de l'en oster, si-non que par autre eau ou salive de sperme. Le Roy le sçeut, et les Princes et les Dames qui l'y

avoient accompagné. Asseurez-vous que si le Gentil-Homme n'eust aussi-tost escampé, il eust esté très-mal et ne parut à la Cour qu'après la mort du Roy et son regne.

Il y eut force libelles diffamatoires contre ceux qui gouvernoient alors le Royaume ; mais il n'y eut aucun qui picquast et offensast plus, qu'une invective intitulée *Le Tigre* (1), (sur l'imitation de la premiere invective de Cicéron contre Catilina,) d'autant qu'elle parloit des amours d'une très-grande et belle Dame, et d'un Grand son proche. Si le galant auteur eust esté appréhendé, quand il eust eu cent mille vies, il les eust toutes perdues : car et le Grand et la Grande en furent si estomaqués, qu'ils en cuiderent desespérer (2).

Ce Roy François ne fut point subjet à l'amour, comme ses prédécesseurs ; aussi eust-il eu grand tort ; car il avoit pour espouse la plus belle femme du monde, et la plus aimable : et qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il est bien misérable ; et qui n'y va, peu se soucie il de dire mal des Dames, ny bien et tout, si-non que de la sienne. C'est une maxime que j'ay ouy tenir à une honneste personne : toutesfois je l'ay veu faillir plusieurs fois.

Le Roy Charles IX vint par après, lequel, par sa tendresse d'age, ne se soucioit du commencement des Dames, ains se soucioit plustost à passer son

(1) M. de *Thou*, qui parle de ce libelle sur l'année 1560, dit qu'il fut intitulé de la sorte, à cause qu'on y reprochoit à ceux de Guise leurs cruautés.

(2) François Baudoüin accusoit François Hotman d'être l'auteur de cette invective ; et Bayle a remarqué qu'on a cru qu'il l'étoit effectivement.

temps en exercices de jeunesse : toutesfois feu monsieur de Sipierre, son Gouverneur, et qui estoit, à mon gré, et d'un chacun aussi, le plus honneste et le plus gentil Cavalier de son temps, et le plus courtois et révérentieux aux Dames, en apprit si bien la leçon au Roy son maistre et disciple, qu'il a esté autant à l'endroit des Dames qu'aucuns des Roys ses prédécesseurs : car jamais, et petit et grand, il n'a veu Dames, fust-il le plus empesché du monde ailleurs, ou qu'il courust, ou qu'il s'arrestast, ou à pied ou à cheval, qu'aussi-tost il ne la saluast et lui ostast son bonnet fort révérentieusement. Quand il vint sur l'age d'amour, il servit quelques honnestes Dames et filles que je sçay, mais avec si grand honneur et respect, que le moindre Gentil-Homme de sa Cour eust sçeu faire.

De son regne, les grands pasquineurs commencerent pourtant à avoir vogue, et mesme aucuns Gentils-Hommes bien galands de la Cour, lesquels je ne nommeray point, qui détractoient estrangement des Dames, et en général et en particulier, voire des plus grandes, dont aucuns en ont eu des querelles à bon escient, et s'en sont très-mal trouvez : non pourtant qu'ils advoüassent le fait; car ils nioient tout : aussi s'en fussent-ils trouvez de l'escot, s'ils l'eussent advoüé, et le Roy le leur eust bien fait sentir ; car ils s'attaquoient à de trop grandes. D'autres faisoient bonne mine, et enduroient à leur barbe mille démentis, et qu'on disoit conditionnez et en l'air, et mille injures qu'ils beuvoient doux comme laict et n'osoient nullement repartir ; autrement, il leur alloit de la vie : en quoy bien souvent me suis-je estonné de telles gens, qui se mettoient ainsi à mesdire d'autruy, et permettre qu'on mesdist à leur nez tant d'eux. Si avoient-ils pourtant la réputation d'estre vaillants ;

Ll 4

mais en cela ils enduroient ce petit affront galamment, sans sonner mot.

Je me souviens d'un pasquin qui fut fait contre une très-grande Dame veufve, belle et bien honneste, qui vouloit convoler avec un très-grand Prince jeune et beau. Il y eut quelques-uns que je sçay bien, qui, ne voulant ce mariage, pour en destourner ce Prince, firent un pasquin d'elle le plus scandaleux que j'aye point veu; là où ils l'accomparoient à quatre ou cinq grandes putains anciennes et fameuses et fort lubriques, et qu'elle les surpassoit toutes quatre. Ceux mesmes qui avoient fait le pasquin, le luy présenterent, disant pourtant qu'il venoit d'autres, et qu'on le leur avoit baillé. Ce Prince l'ayant veu, donna des desmentis, et dit mille injures à leurs nez à ceux qui l'avoient fait: eux passerent tout sous silence, encore qu'ils fussent de braves et vaillants. Cela pourtant donna sur le coup à songer au Prince; car le pasquin portoit et monstroit au doigt plusieurs particularitez: mais au bout de deux ans, le mariage s'accomplit.

Le Roy estoit si généreux et bon, que nullement il favorisoit tels Grands d'avoir de petits mots joyeux avec eux à part. Bien les aimoit-il; mais ne vouloit que le vulgaire en fust abreuvé: disant que la Cour qui estoit la plus noble et la plus illustre, et où il y avoit des plus grandes et nobles Dames de tout le monde, et pour telle réputée, ne vouloit qu'elle fust vilipendée et mesestimée par la bouche de tels galands et causeurs; et c'estoit à parler ainsi des courtisannes de Rome, de Venise, et d'autres lieux, et non de la Cour de France; et que s'il estoit permis de le faire, ne falloit qu'il fust permis de le dire.

Voilà comment ce Roy estoit respectueux aux Dames, voire tellement, qu'en ses derniers jours

je sçay qu'on luy voulut donner quelque mauvaise impression de quelques très-grandes, très-belles et honnestes Dames, pour estre broüillées en quelques grandes affaires qui le touchoient; il n'en voulut jamais rien croire, et leur fit aussi bonne chere que jamais, et mourut avec leurs bonnes graces, et grande quantité de leurs larmes, qu'elles répandirent sur son corps. Et le trouverent à dire puis après bien fort, quand le Roy Henry III vint à luy succéder : lequel, pour aucuns mauvais rapports qu'on luy avoit fait en Pologne d'elles, n'en fit à son retour si grand conte, comme il en avoit fait auparavant; et d'icelles, et d'autres, que je sçay, se fit un très-rigoureux censeur, dont pour cela il n'en fut pas plus aimé : si que je croy qu'en partie elles luy ont nuy, tant à sa mauvaise fortune, qu'à sa ruine. J'en dirois bien quelques particularitez; mais je m'en passeray bien : si-non qu'il faut considérer que la femme est fort encline à la vengeance; car quoy qu'elle tarde, elle l'exécute : au contraire, du naturel de la vengeance d'aucuns, laquelle, du commencement, est fort ardente, chaude de s'en faire accroire; mais par le temporisement et longueur, elle s'attiédit et vient à néant. Voilà pourquoy il s'en faut garder du premier abord, et par le temps parer aux coups : mais la furie, l'abord et le temporisement durent tousjours à la femme, jusques à sa fin, dont j'excepte aucunes, mais peu.

Aucuns ont voulu excuser le Roy de la guerre qu'il faisoit aux Dames par descriments, que c'estoit pour refréner et corriger le vice : comme si la correction en cela y servoit; veu que la femme est de tel naturel, que, tant plus on luy deffend cela, tant plus y est-elle ardente, et on a beau luy faire le guet.

Aussi, par expérience, ay-je veu, que, pour luy, on ne se destournoit de son grand chemin.

Aucunes Dames a-il aimé, que je sçay bien, avec de très-grands respects, et servy avec de très-grand honneur, et mesme une très-grande et belle Princesse, dont il devint si amoureux avant qu'aller en Pologne, qu'après estre Roy, il se résolut de l'espouser, encore qu'elle fust mariée à un grand et brave Prince, mais il estoit à luy rebelle et réfugié en pays estranger, pour amasser gens, et luy faire la guerre; mais à son retour en France, la dame mourut en ses couches. La mort seule empescha ce mariage; car il estoit résolu par la faveur et dispense du Pape, qu'il l'espouseroit, qui ne la luy eust refusée, estant un si grand Roy, et pour plusieurs autres raisons que l'on peut penser. A d'autres aussi il a fait l'amour, pour les descrier.

J'en connois une Grande, qui, pour les desplaisirs que son mary luy avoit faits, et ne le pouvant attrapper, s'en vengea sur sa femme, qu'il divulgua en la présence de plusieurs: encore cette vengeance estoit-elle douce; car au-lieu de la faire mourir, il la faisoit vivre.

J'en sçay une qui, faisant trop de la galante, et pour un desplaisir qu'elle luy fit, après luy fit l'amour; et sans grande peine de persuasion, luy donna un rendez-vous dans un jardin, où ne faillit de se trouver, mais ne la voulut toucher autrement, (ce disent aucuns); mais il la toucha fort bien, et la fit voir en place de marché, et puis la bannit de la Cour avec opprobres.

Il desiroit et estoit fort curieux de sçavoir la vie des unes et des autres, sçavoir sonder leur vouloir. On dit qu'il faisoit quelques fois part de ses bonnes

fortunes à aucuns de ses plus privez. Bienheureux estoient-ils ceux-là; car les restes de ces grands Roys ne sçauroient estre que très-bons.

Les Dames le craignoient fort, comme j'ay veu, et leur faisoit luy-mesme des reprimendes; ou en prioit la Reyne sa mere, qui, de soy, en estoit assez prompte, mais non pour aimer les mesdisants, ainsi que j'ay monstré cy-devant par ces petits exemples que j'ay allégués; auxquels y prenant pied et altération, que pouvoit-elle faire aux autres, quand ils touchoient au vif à l'honneur des Dames?

Ce Roy avoit tant accoustumé dès son jeune age, comme j'ay veu, de sçavoir des contes des Dames, voire moy-mesme luy en ay-je fait aussi quelqu'un: et en disoit aussi, mais fort secrettement, de peur que la Reyne sa mere le sçeust; car elle ne vouloit qu'il les dist à autres qu'à elle, pour en faire la correction: tellement que venant en age et en liberté, n'en perdit la possession; et pour ce, sçavoit aussibien comme elles vivoient en sa Cour, et en son Royaume au moins aucunes, et mesme les Grandes, que s'il les eust toutes pratiquées: et si aucunes y en avoit qui vinssent à la Cour nouvellement, en les accostant fort courtoisement, et honnestement pourtant, leur en contoit en telle façon, qu'elles en demeuroient estonnées en leurs ames, d'où il avoit appris toutes ces nouvelles; luy niant et desadvoüant pourtant le tout: et s'il s'amusoit en cela, il ne laissoit pourtant point d'appliquer son esprit à autres et plus grandes choses, si hautement, qu'on l'a tenu pour le plus grand Roy que de cent ans il y a eu en France, ainsi que j'en ay escrit ailleurs en un Chapitre fait de luy à part (*).

(*) On n'a point ce Chapitre ou Discours.

Je n'en parle donc plus, encore qu'on me peut dire que je n'ay esté assez copieux d'exemples de luy sur ce sujet, et que j'en devois dire davantage, si j'en sçavois. Ouy, j'en sçay prou, et des sublimes : mais je ne veux pas tout-à-coup dire les nouvelles de la Cour, ny du reste du monde ; et aussi que je ne pouvois si bien pallier et polir, et couvrir mes contes, que l'on ne s'en apperçeust sans scandale.

Or, il y a de ces détracteurs des Dames de diverses sortes. Les uns mesdisent d'aucunes, pour quelque desplaisir qu'elles leur auront fait, encore qu'elles soient des plus chastes du monde ; et les font, d'un ange beau et pur qu'elles sont, un diable tout infect de meschanceté : comme un honneste Gentil-Homme, que j'ay veu et connu, lequel pour un léger desplaisir qu'une très-honneste et sage Dame luy avoit fait, la descria fort vilainement, dont il en eut fort bonne querelle. Et disoit : *Je sçay bien que j'ay tort, et je ne nie point que cette Dame ne soit très-chaste et très-vertueuse : mais quiconque sera telle, celle-là qui m'aura le moins du monde offensé, quand elle seroit aussi chaste et pudique que la Vierge-Marie, puis qu'autrement il ne m'est permis d'en avoir raison, comme d'un homme, j'en diray pis que pendre.* Mais Dieu pourtant s'en peut irriter.

D'autres détracteurs y a-il, qui, aimant les Dames, ne pouvant rien tirer de leur chasteté, de despit en causent comme de publiques, et si ils publient et disent qu'ils en ont tiré ce qu'ils vouloient, mais les ayant connues et apperçues par trop lubriques, les ont quittées. J'en ay connu force en nos Cours, qui font de mesme.

D'autres qui à bon escient quittent leurs mignons et favoris de couchettes, et puis, suivant leur légéretez et inconstances, s'en sont desgoustées, et repris

d'autres en leurs places. Sur ce, ces mignons despitez et desespérez vous peignent et descrient ces pauvres femmes, il ne faut point dire comment, jusques à raconter particuliérement leurs lascivetez et paillardises qu'ils ont ensemble exercées, et à descouvrir leurs Sis, qu'elles portent sur le corps nud, afin que mieux on les croye.

D'autres y a-il qui, despitez qu'elles en donnent aux autres, et non à eux, en mesdisent à toute oustrance, et les font guetter, espier, et veiller, afin qu'au monde ils donnent plus grande conjecture de leurs véritez.

D'autres qui, espris de belle jalousie, sans aucun subjet que celuy-là, mesdisent de ceux qu'elles aiment le plus, et qu'eux-mesmes aiment tant qu'ils ne les voyent pas à demy. Voilà l'un des grands effects de la jalousie : et tels détracteurs ne sont tant à blasmer, que l'on diroit bien; car il faut imputer cela à l'amour et à la jalousie, deux freres et sœurs d'une mesme naissance.

D'autres détracteurs y a-il, qui sont si fort nez et accoustumez à la mesdisance, que plustost qu'ils ne mesdisent de quelque personne, ils mesdiroient d'eux-mesmes. A vostre advis, si l'honneur des Dames est espargné en la bouche de telles gens? Plusieurs en nos Cours ay-je veu tels, qui, craignant de parler des hommes, de peur de la touche, se mettoient sur la drapperie des pauvres Dames, qui n'ont autre revanche que les larmes, regrets et paroles. Toutesfois en ay-je connu plusieurs qui s'en sont très-mal trouvez : car il y a eu des parents, des freres, des amis de leurs serviteurs, voire des marys, qui en ont fait repentir plusieurs, et remascher et avaller leurs paroles. Enfin, si je voulois raconter toutes les

diversitez de détracteurs des Dames qui se trouvent, je n'aurois jamais fait.

Une opinion en amour des Dames ay-je veu tenir à plusieurs, qu'un amour secret ne vaut rien, s'il n'est un peu manifeste, si-non à tous, pour le moins à ses plus privez amis : et si à tous il ne se peut dire, pour le moins que le manifeste s'en fasse, ou par monstre, ou par faveurs, ou par livrées et couleurs et actes chevaleresques, comme courements de bague, tournois, masquerades, combats à la barriere, voire par ceux de bon escient quand on est à la guerre; certes le contentement en est très-grand en soy.

Comme de vray, de quoy serviroit à un grand Capitaine d'avoir fait un beau et signalé exploit de guerre, et qu'il fust teu, et nullement sçeu ? Je croy que ce luy seroit un despit mortel. De mesme en doivent estre les amoureux, qui aiment en bon lieu, ce disent aucuns : et de cette opinion en a esté le principal chef monsieur de Nemours, le Paragon de toute Chevalerie ; car si jamais Prince, Seigneur, ou Gentil-Homme a esté heureux en amours, ce fut celuy-là. Il ne prenoit pas plaisir à les cacher à ses plus privez amis ; si est-ce qu'à plusieurs il les a tenues si secrettes, qu'on ne les jugeoit que malaisément.

Certes, pour les Dames mariées, la descouverte en est fort dangereuse : mais pour les filles et veufves qui sont à marier, n'importe ; car la couleur et prétexte d'un mariage couvre tout.

J'ay connu un Gentil-Homme très-honneste à la Cour, qui, servant une très grande Dame, estant parmy ses compagnons un jour en devis de leurs maistresses, et se conjurants tous de les descouvrir

entr'eux de leur faveur, ce Gentil-Homme ne voulut jamais déceler la sienne, ains en alla controuver une autre d'autre part, et leur donna ainsi le bigu; encore qu'il y eust un grand Prince à la troupe, qui l'en conjurast, et se doutast pourtant de cet amour secret: mais luy et ses compagnons n'en tirerent que cela de luy; et pourtant, à part soy, ce Gentil-Homme maudit cent fois sa destinée, qui l'avoit contraint de ne raconter là, comme les autres, sa bonne fortune, qui est plus gracieuse à dire que mauvaise.

Un autre ay-je connu, bien galant Cavalier; lequel, par sa présomption trop libre qu'il prit de se descouvrir sa maistresse, qu'il devoit taire, tant par signes, que paroles et effects, en cuida estre tué par un assassinat qui faillit: mais pour un autre subjet, il n'en faillit un autre, dont la mort s'ensuivit.

J'estois à la Cour du temps du Roy François II, que le Comte de S. Agnan espousa à Fontainebleau la jeune Bourdeziere. Le lendemain, le nouveau marié estant venu en la chambre du Roy, un chacun luy commença à faire la guerre, selon la coustume; dont il y eut un grand Seigneur très-brave, qui luy demanda combien de postes il avoit couru? Le marié respondit, cinq. Par cas, il y eut présent un honneste Gentil-Homme, Secretaire, qui estoit-là fort favory d'une très-grande Princesse, que je ne nommeray point, qui dit que ce n'estoit gueres pour le beau chemin qu'il avoit frayé, et pour le beau temps qu'il faisoit, car c'estoit en esté. Ce grand Seigneur luy dit: *Ha, mordieu! il vous faudroit des perdreaux à vous!* Le Secretaire repliqua: *Pourquoy non? Par-dieu, j'en ay pris une douzaine en vingt-quatre heures sur la plus belle motte qui soit icy à l'entour, ny qui soit possible en France.* Qui

fut esbahy ? ce fut ce Seigneur ; car par-là il apprit ce dont il se doutoit il y avoit long-temps : et d'autant qu'il estoit fort amoureux de cette Princesse, il fut fort marry de ce qu'il avoit si longuement chassé en cet endroit, et n'avoit jamais rien pris ; et l'autre avoit esté si heureux en sa rencontre et en sa prise. Ce que le Seigneur dissimula pour ce coup ; mais depuis, en temporisant son martel, le luy cuida rendre chaud et couvert, sans une considération que je ne diray point : mais pourtant, il luy porta tousjours quelque haine sourde ; et si le Secretaire eust esté bien advisé, il n'eust vanté ainsi sa chasse, mais l'eust tenu très-secrete, et mesme en une si heureuse adventure, dont il en cuida arriver de la broüillerie et du scandale.

Quand le Roy Henry III fit son entrée à Paris, comme Roy de Pologne, il y eut monsieur de Bussy, lequel ce matin venant à la chambre du Roy pour se trouver à l'entrée, il y eut un Gentil-Homme, que je ne nommeray point, de peur de descrier les Dames dont est question, qui luy dit : *Vous estes tout endormy à ce matin, Bussy. Vous avez la mine d'avoir couché cette nuict avec une Dame.* Bussy respondit : *Vous pourriés bien dire vray ; et possible encore mieux, si vous disiez que ce fust avec une de vos parentes.* L'autre, sans s'estonner, luy respliqua : *Ah, mon Dieu ! ne le prenez pas-là. Je ne veux pas prendre le Turc, non plus que vous ; car il n'y a pas deux nuicts que j'ay couché de mesme avec une des vostres, qui me donna bien du plaisir.*

Sur cette petite guerre, qui se faisoit devant tous, ils se cuiderent picquer fort avant, encore qu'ils fussent bons amys. Et sans Hautefort, qui estoit présent, ils ne s'en fussent point picqués autrement ; mais oyant la response prompte de l'autre, il dit

en

en riant : *Ah ! par-dieu , Bussy , il a bien parlé à toy ; il te la donne bonne.* Et c'est ce qui le plus picqua Bussy ; mais aussi-tost prindrent le tout en jeu.

Les Dames pourtant ne laisserent à estre descouvertes et descriées , pour le soupçon qu'un chacun en avoit d'elles et d'eux. Et avoient raison l'un et l'autre de penser qu'ils ne prendroient jamais le Turc. C'estoit un petit quolibet , qui se disoit de jadis , que qui n'avoit aucune putain en sa race , pourroit prendre le Turc : de sorte qu'il est encore à prendre , parce que nul, quel qu'il soit, ne peut estre qu'il n'y en trouve.

Que diroit-on d'un Gentil-Homme de par le monde , qui , pour quelque desplaisir que luy avoit fait sa maistresse , fut si imprudent , qu'il alla monstrer à son mary sa peinture qu'elle luy avoit donnée , qu'il portoit au col ; dont le mary fut fort estonné , et moins aimant sa femme , qui en sçeut colorer le fait ainsi qu'elle put ?

Celuy eut bien plus grand tort , que je sçay , grand Seigneur , qui , despité de quelque tour que luy avoit fait sa maistresse , alla jouer et perdre son portrait aux dez contre un de ses soldats , car il avoit grande charge en l'infanterie ; ce qu'elle sçeut , et en cuida crever de despit , et s'en fascha fort. La Reyne-mere le sçeut qui luy en fit la resprimande , sur ce que le desdain en estoit par trop grand , que d'aller ainsi abandonner au sort de dez le portrait d'une belle et honneste Dame. Mais ce Seigneur en rabilla le fait, disant que de sa couche il avoit réservé le parchemin du dedans , et n'avoit que couché la boëte qui l'enserroit , et estoit d'or enrichie de pierreries. J'en ay veu souvent donner le

conte entre la Dame et le Seigneur bien plaisamment, et en ay ry d'autrefois mon saoul.

Si diray-je une chose, qu'il y a des Dames dont j'en ay veu aucunes, qui veulent estre en leurs amours bravées, menacées, voire gourmandées: et les a-on plustost de telle sorte que par composition; ny plus ny moins qu'aucunes forteresses qu'on a par force, et d'autres par douceur; mais pourtant elles ne veulent estre injuriées ny descriées pour putains; car bien souvent les paroles offensent plus que les effects.

Sylla ne voulut jamais pardonner à la ville d'Athenes, qu'il ne la ruinast de fond en comble; non pour opiniastreté d'avoir tenu contre luy, mais seulement parce que dessus les murailles ceux de dedans en parlerent mal, et toucherent l'honneur bien au vif de Métella sa femme.

En quelques lieux de par le monde, que je ne nommeray point, les soldats, aux escarmouches et aux sieges des places, se reprochoient les uns aux autres l'honneur de deux de leurs Princesses Souveraines, jusques-là à s'entredire : *La tienne joüe bien aux quilles; la tienne rempelle aussi bien* (*). Par ces brocards et sobriquets, les Princesses animoient bien autant les leurs à faire du mal et des cruautez, que d'autres subjets, ainsi que je l'ay veu.

J'ay ouy raconter que la principale occasion qui anima plus la Reyne d'Hongrie à allumer ses beaux

(*) *Rempelle*, c'est-à-dire, *joue au Rapeau :* Jeu ainsi nommé dans Rabelais, Liv. I. C. 24, par corruption pour *rempeau.* De *reimpellare*, dit par Métaplasme, pour *reimpellere.*

feux vers la Picardie et autres parts de France, ce fut à l'appetit de quelques insolents bavards et causeurs, qui parloient ordinairement de ses amours, et chantoient tout haut et par-tout, *au Barbanson de la Reyne d'Hongrie;* chanson grossiere pourtant, et sentant à pleine gorge son avanturier ou villageois.

Caton ne put jamais aimer César, depuis qu'estant au Sénat, quand on parloit de Catilina et sa conjuration, et qu'on en déliberoit, César estant au conseil, fut apporté audit César en cachette un petit billet, ou, pour mieux dire, un poullet, que Servilla, sœur de Caton, luy envoyoit, qui portoit assignation ou rendez-vous pour coucher ensemble. Caton, ne s'en doutant point, ains de quelque intelligence dudit César avec Catilina, cria tout haut, que le Sénat luy fist commandement d'exhiber ce dont estoit question. César, à ce contraint, le monstra, où l'honneur de sa sœur fut fort scandalisé et divulgué. Je vous laisse à penser donc si Caton, quelque bonne mine qu'il fist d'aimer César, à cause de la République, s'il le put jamais aimer, veu ce trait scandaleux? Ce n'estoit pas pourtant la faute de César, car il falloit nécessairement qu'il manifestast ce brevet: autrement il luy alloit de la vie. Et croy que Servilia ne luy en voulut point de mal autrement pour cela: comme de vray ils ne laisserent à continuer leurs amours, desquelles vint Brutus, dont on disoit César estre pere; mais il luy rendit mal, pour l'avoir mis au monde.

Or, les Dames, pour s'abandonner aux Grands, courent beaucoup de fortune; et si elles en tirent des faveurs, des grandeurs et des moyens, elles les achetent bien cher.

J'ay ouy raconter d'une Dame, belle et honneste,

et de bonne maison, mais non de si grande comme un grand Seigneur qui en estoit très-amoureux: et l'ayant trouvée un jour en sa chambre seule avec ses femmes, assise sur son lit, après quelques propos et devis tenus d'amour, ce Seigneur vint à l'embrasser, et par douce force la coucha sur son lit. Puis venant aux assauts, et elle l'endurant avec une petite et civile opiniastreté, elle luy dit : *C'est un grand cas, que vous autres grands Seigneurs ne vous pouvez engarder d'user de vos autoritez et libertez à l'endroit de nous autres inférieures. Au moins, si le silence vous estoit aussi commun comme la liberté de parler, vous seriés par trop desirables et pardonnables. Je vous prie donc, monsieur, tenir secret cecy que vous faites, et de garder mon honneur.*

Ce sont les propos coustumiers dont usent les Dames inférieures à leurs supérieurs : *Ha ! monsieur*, disent-elles, *advisez au moins à mon honneur!* D'autres disent : *Ah ! monsieur, si vous dites cecy, je suis perdue : gardez, pour Dieu, mon honneur.* D'autres disent : *Monsieur, mais que vous n'en sonniez mot, et mon honneur soit sauvé, je ne m'en soucie point.* Comme voulant arguer par-là, qu'on en peut faire tant qu'on voudra en cachette, mais que le monde n'en sçache rien, elles ne pensent point estre deshonorées.

Les plus grandes et superbes Dames disent à leurs galands inférieurs: *Donnez-vous bien de garde d'en dire mot tant seulement : autrement il y va de vostre vie ; je vous feray jetter dans un sac dans l'eau*, ou *je vous feray tuer* ou *je vous feray couper les jarrets*; et autres tels et semblables propos prononcent-elles ; si bien qu'il n'y a Dame de quelque qualité qu'elle soit, qui veuille estre scandalisée, ny pourmenée par le palais

tant soit peu de la bouche des hommes. Si en a-il aucunes qui sont si mal advisées, ou plustost forcenées ou transportées d'amour, que, sans que les hommes les accusent, d'elles-mesmes se descrient : comme il n'y a pas long-temps, une très-belle et honneste Dame, et de bonne part, de laquelle un grand Seigneur estant devenu fort amoureux, et puis après en joüissant, et luy ayant donné un très-beau et riche bracelet, où luy et elle estoient très-bien porrraits, elle fut si mal-advisée de le porter ordinairement sur son bras tout nud par-dessus le coude; mais un jour son mary estant couché avec elle, par cas il le trouva et le visita, et là-dessus trouva subjet de s'en défaire par la violence de la mort. Quelle mal-advisée femme !

J'ay connu d'autres fois un très-grand Prince Souverain, lequel ayant gardé une maistresse des plus belles de la Cour, l'espace de trois ans, au bout desquels il luy fallut faire un voyage pour quelque conqueste; avant qu'y aller, il vint tout-à-coup très-amoureux d'une très-belle Princesse s'il en fut oncques : et pour luy monstrer qu'il avoit quitté son ancienne maistresse pour elle, et la vouloit du tout honorer et servir, sans plus se soucier de la mémoire de l'autre, il luy donna avant partir toutes les faveurs, joyaux, bagues, portraits, bracelets, et toutes gentillesses que l'ancienne luy avoit données, dont aucunes estant veues et apperceues d'elle, elle en cuida crever de despit, non pourtant sans le taire; mais en se scandalisant, fut contente de scandaliser l'autre. Je croy que si cette Princesse ne fust morte par après, le Prince au retour de son voyage l'eust espousée.

J'ay connu un autre Prince, mais non si grand (*),

(*) Bayle, p. 1824 de son *Dict. critiq.*, trouve ici l'histoire des amours du Prince de Condé et de la belle Limeuil.

lequel, durant ses premieres nopces et sa viduïté, vint à aimer une fort belle et honneste Damoiselle de par le monde, à qui il fit, durant leurs amours et soulas, de fort beaux présents de carcans, de bagues et pierreries, et force autres belles hardes, dont entr'autres il y avoit un fort beau et riche miroir où estoit sa peinture. Or, le Prince vint à espouser une fort belle et honneste Princesse de par le monde, qui luy fit perdre le goust de sa premiere maistresse, encore qu'elles ne deussent rien l'une à l'autre de la beauté. Cette Princesse sollicita et persuada tant monsieur son mary, qu'il envoya demander à sa premiere maistresse tout ce qu'il luy avoit jamais donné de plus exquis et de plus beau. Cette Dame en eut un grand creveccœur; mais pourtant, elle avoit le cœur si grand et si haut, encore qu'elle ne fust point Princesse, mais pourtant d'une des meilleures maisons de France, qu'elle luy renvoya tout le plus beau et plus exquis, où estoit un beau miroir avec la peinture dudit Prince; mais avant, pour le mieux décorer, elle prit une plume et de l'encre, et luy ficha dedans des cornes au beau mitan du front; et délivrant le tout au Gentil-Homme, luy dit: *Tenez, mon amy, portez cela à vostre maistre, et que je luy envoye tout ainsi qu'il me le donna; et que je ne luy ay rien osté ny adjousté, si ce n'est que de luy-mesme il y ait adjousté quelque chose du depuis: et dites à cette belle Princesse sa femme, qui l'a tant sollicité à me demander ce qu'il m'a donné, que si un Seigneur de par le monde,* (le nommant par son nom, comme je sçay) *en eust fait de mesme à sa mere, et luy eust répété et osté ce qu'il luy avoit donné pour coucher souvent avec elle, par son pardon d'amourettes et joüissance, qu'elle seroit aussi pauvre d'affiquets et pierreries, que Damoiselle de la Cour;*

et que sa teste, qui en est si fort chargée, aux despens d'un tel Seigneur, et du devant de sa mere, que maintenant elle seroit dans les jardins à cueillir des fleurs pour s'en accommoder, au-lieu de ces pierreries : or, qu'elle en fasse des pastez et des chevilles, je les lui quitte. Qui a connu cette Damoiselle-là, jugeroit bien qu'elle avoit fait ce coup, et ainsi elle-mesme me l'a raconté; car elle estoit très-libre en paroles : mais pourtant elle s'en cuida trouver mal, tant du mary que de la femme, pour se sentir ainsi descriée; à quoy on luy donna blasme, disant que c'estoit sa faute, pour voir ainsi despité et désespéré cette pauvre Dame, qui avoit fort bien gagné tels présents par la sueur de son corps.

Cette Damoiselle, pour estre l'une des belles et agréables de son temps, nonobstant l'abandon qu'elle avoit fait de son corps à ce Prince, ne laissa à trouver un party d'un très-riche homme, mais non semblable de maison; si-bien que se venant à reprocher l'un à l'autre les honneurs qu'ils s'étoient faits de s'estre entre-mariez, elle, qui estoit d'un si grand lieu, de l'avoir espousé, il luy fit response : *Et moy, j'ay fait plus pour vous, que vous pour moy; car je me suis deshonnoré pour vous remettre vostre honneur;* voulant inférer par-là que, puis qu'elle l'avoit perdu estant fille, il le luy avoit remis, l'ayant prise pour femme.

J'ay ouy conter, et le tiens de bon lieu, que lors que le Roy François Prémier eut laissé madame de Chasteau-Briand, sa maistresse fort favorite, pour prendre madame d'Estampes, estant fille appellée Helly, que madame la Régente avoit prise avec elle pour l'une de ses filles, et la produisit au Roy François à son retour d'Espagne à Bourdeaux, laquelle il prit pour sa maistresse, et laissa madame

de Chasteau Briand, ainsi qu'un cloud chasse l'autre, madame d'Estampes pria le Roy de retirer de la-dite Dame de Chasteau-Briand tous les plus beaux joyaux qu'il luy avoit donnez; non pour le prix et la valeur, car pour lors les pierreries n'avoient la vogue qu'elles ont eu depuis; mais pour l'amour des belles devises qui estoient mises, engravées et empreintes, lesquelles la Reyne de Navarre sa sœur avoit faites et composées : car elle estoit très-bonne maistresse.

Le Roy François luy accorda sa priere, et luy promit qu'il le feroit; ce qu'il fit : et pour ce, ayant envoyé un Gentil-Homme vers elle pour les luy demander, elle fit de la malade sur le coup, et remit le Gentil-Homme dans trois jours à venir, et qu'il auroit ce qu'il demandoit. Cependant de despit, elle envoya querir un orfevre, et luy fit fondre tous les joyaux, sans avoir respect ny acception des belles devises qui y estoient engravées : et après le Gentil-Homme tourné, elle luy donna tous les joyaux convertis et contournez en lingots d'or. *Allez*, dit-elle, *portez cela au Roy, et dites-luy que puis qu'il luy a pleu me révoquer ce qu'il m'avoit donné si libéralement, que je le luy rends et renvoye en lingots d'or. Quant aux devises, je les ay si-bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les y tiens si cheres, que je n'ay peu permettre que personne en disposast et joüist, et en eust du plaisir que moy mesme.*

Quand le Roy eut receu le tout, et lingots et propos de cette Dame, il ne dit autre chose, si-non : *Retournez, et rendez-luy le tout. Ce que j'en faisois, ce n'estoit point pour la valeur, (car je luy eusse rendu deux fois plus;) mais pour l'amour des devises, et puis qu'elle les a fait ainsi perdre, je ne veux point de l'or, et le luy renvoye. Elle a monstré en cela plus de courage et générositée que je n'eusse pensé*

provenir d'une femme. Un cœur de femme généreuse, dépité et ainsi desdaigné, fait de grandes choses.

Ces Princes, qui font ces révocations de présents, ne font pas comme fit une fois Madame de Nevers, de la Maison de Bourbon, fille de monsieur de Montpensier qui a esté en son temps une très-sage, très-vertueuse et belle Princesse, et pour telle tenue en France et en Espagne, où elle avoit esté nourrie quelque temps avec la Reyne Elisabeth de France, estant sa coupiere, luy donnant à boire, d'autant que la Reyne estoit servie de ses Dames et filles; et chacune avoit son estat, comme nous autres Gentils-Hommes à l'entour de nos Roys. Cette Princesse fut mariée avec le Comte d'Eu, fils ainé de monsieur de Nevers, elle digne de luy, et luy très-digne d'elle: car c'estoit un des beaux et agréables Princes de son temps; et pour ce, il fut aimé et recherché des belles et honnestes de la Cour, et entr'autres d'une qui estoit telle, et avec ce très-accorte et très-habile. Il advint qu'il prit un jour à sa femme une bague à son doigt, d'un diamant de quinze cent à deux mille escus, que la Reyne d'Espagne luy avoit donné à son départ. Ce Prince, voyant que sa maistresse la luy loüoit fort, et monstroit envie de la vouloir, luy, qui estoit très-magnanime et libéral, la luy donna librement, luy faisant accroire qu'il l'avoit gagné à la paulme: elle ne la refusa point, et la prit fort privément, et, pour l'amour de luy, la portoit tousjours au doigt. Si-bien que Madame de Nevers, (à qui monsieur son mary avoit fait accroire qu'il l'avoit perdue à la paulme, ou bien qu'elle demeuroit en gage), vint à voir la bague entre les mains de cette Damoiselle, qu'elle sçavoit bien estre maistresse de son mary. Elle fut si sage et si fort commandante à soy, que, changeant

tout doucement de couleur, et rougeant de despit, sans faire autre semblant, tourna la teste de l'autre costé, et jamais n'en sonna mot à son mary, ny à sa maistresse. En quoy elle fut fort à loüer, pour ne contrefaire de l'accariastre, et se courroucer, et scandaliser la Damoiselle; comme plusieurs autres que je sçay, qui en eussent donné plaisir à la compagnie, et occasion d'en causer et en mesdire.

Voilà comment la modestie en telles choses est fort nécessaire et très-bonne, et aussi qu'il y a là de l'heur et du malheur, aussi-bien qu'ailleurs : car telles Dames y a-il qui ne sçauroient marcher, ny broncher le moins du monde sur leur honneur, et en taster seulement d'un petit bout de doigt, que les voilà aussi-tost descriées, divulguées, et pasquinées par-tout.

D'autres y a-il, qui à pleines voiles voguent dans la mer et douces eaux de Vénus, à corps nuds et estendus, y nagent à nages estendues, et y folastrent leurs corps, et voyagent vers Cypre au Temple de Vénus et ses jardins, et s'y délectent comme il leur plaist: au diable si l'on parle d'elles, ny plus ny moins que si jamais elles n'eussent esté nées. Ainsi la fortune favorise les unes, et défavorise les autres en mesdisance; comme j'en ay veu plusieurs en mon temps, et y en a encore.

Du temps du feu Roy Charles IX, fut fait un pasquin à Fontainebleau, fort vilain et scandaleux, où il n'espargnoit pas les Princesses et les plus grandes Dames, ny autres. Que si l'on eust sçeu au vray l'auteur, il s'en fust trouvé très-mal.

A Blois, lors que le mariage de la Reyne de Navarre fut accordé avec le Roy son mary, il s'en fit un autre, aussi fort scandaleux, contre une très-grande Dame, dont on ne peut sçavoir l'auteur : mais bien

y eut-il de braves et galants Gentils-Hommes, qui y estoient compris, qui braverent fort; et donnerent force démentis en l'air. Tant d'autres se sont faits, qu'on ne voyoit autre chose, ny de ce regne, ny de celuy du Roy Henry III, dont entr'autres fut fait un fort scandaleux, en forme d'une chanson, et sur le chant d'une courante, qui se dansoit pour lors à la Cour, et pour ce se chanta entre les pages et laquais en basse et haute note.

De ce temps du Roy Henry III fut bien pis fait; car un Gentil-Homme, que j'ay ouy nommer et connu, fit un jour présent à sa maistresse d'un livre de peintures, où il y avoit trente-deux Dames, grandes et moyennes de la Cour, peintes au naturel, couchées et se joüans avec leurs serviteurs peints de mesme et au naïf. Telle y avoit-il, qui avoit deux ou trois serviteurs, telle plus, telle moins: et ces trente-deux Dames représentoient plus de sept-vingt figures de celles de l'Aretin toutes diverses. Les personnages estoient si-bien représentez, et au naturel, qu'il sembloit qu'ils parlassent et le fissent les unes deshabillées et nues; les autres vestues, avec mesmes robbes, coëffures, parements et habillements qu'elles portoient, et qu'on les voyoit quelquefois. Les hommes tout de mesme. Bref, ce livre fut si curieusement peint et fait, qu'il n'y avoit rien que dire: aussi avoit-il cousté huit à neuf cent escus, et estoit tout enluminé.

Cette Dame le presta et monstra un jour à une autre Dame, sienne compagne et grande amie, laquelle estoit fort aimée et fort familiere d'une grande Dame qui estoit dans le livre des plus avant et au plus haut degré, ainsi que bien luy appartenoit, luy en fit cas. Elle, qui estoit curieuse du tour, voulut voir, avec une grande Dame sa cousine,

qu'elle aimoit fort, laquelle l'avoit conviée au festin de cette veuë, et qui estoit aussi de la peinture du livre comme d'autres.

La visite en fut faite curieusement, et avec grande peine, de feuillet à feuillet, sans en passer un à la légere. Si-bien qu'elles y consumerent deux bonnes heures de l'après-disnée. Elles, au-lieu de s'en estomaquer et de s'en fascher, ce fut à elles à en rire, et de les admirer, et de les fixement considérer, et se ravir tellement en leurs sens sensuels et lubriques, qu'elles s'entremirent à s'entre-baiser à la colombine, et à s'entre-embrasser, et passer plus outre; car elles avoient entr'elles deux accoustumé ce jeu très-bien.

Ces deux Dames furent plus hardies et vaillantes et constantes qu'une qu'on m'a dit, qui, voyant un jour ce mesme livre avec deux autres de ses amyes, elle fut si ravie, et entra en tel extase d'amour et d'ardent desir, à l'imitation de ces lascives peintures, qu'elle ne peut voir qu'au quatriesme feuillet, et au cinquiesme elle tomba esvanoüie. Voilà un terrible esvanoüissement, bien contraire à celuy d'Octavia, sœur de César Auguste, laquelle, oyant un jour réciter à Virgile les trois vers qu'il avoit fait de son fils Marcellus mort, dont elle luy en donna trois mille escus pour les trois seulement, s'esvanoüit incontinent. Que c'est que d'amour, et d'une autre sorte!

J'ay ouy conter, et lors j'estois à la Cour, qu'un grand Prince de par le monde, vieux et fort agé, et qui, depuis sa femme perdue, s'estoit fort continemment porté en veufvage, comme sa grande profession de sainteté le portoit; il voulut revoler en secondes nopces avec une très-belle, vertueuse et jeune Princesse. Et d'autant que depuis dix ans qu'il avoit esté veuf, n'avoit touché à femme, et craignant d'en

avoir oublié l'usage, (comme si c'estoit un art qui s'oublié) et de recevoir un affront la premiere nuit de ses nopces, et ne faire rien qui valust, pour ce il se voulut essayer, et par argent fit gagner une belle jeune fille pucelle, comme la femme qu'il devoit espouser : encore dit-on qu'il la fit choisir, qu'elle ressemblast un peu des traits du visage de sa femme future. La fortune fut si bonne pour luy, qu'il monstra n'avoir point oublié encore ses vieilles leçons, et son essay luy fut si heureux, que, hardi et joyeux, il alla à l'assault du fort de sa femme, dont il en rapporta bonne victoire et réputation. Cet essay fut plus heureux que celuy d'un Gentil-Homme, que j'ay ouy nommer, lequel estant fort jeune et nigault, pourtant son pere le voulut marier. Il voulut premiérement faire l'essay, pour sçavoir s'il seroit gentil compagnon avec sa femme ; et pour ce, quelques mois avant, il recouvra quelque fille de joye belle, qu'il faisoit venir toutes les après-disnées dans la garesne de son pere, car c'estoit en esté, et là il s'esbaudissoit et se rigouloit sous la fraischeur des arbres verds et d'une fontaine, avec sa Damoiselle, qu'il faisoit rage : de façon qu'il ne craignoit nul homme pour faire cette diantrerie à sa femme. Mais le pis fut, que le soir des nopces, venant à joindre sa femme, il ne put rien faire. Qui fut esbahy ? ce fut luy, et maugréer sa maudite piece traistresse, qui luy avoit failly feu, ensemble le lieu où il estoit ; puis, prenant courage, il dit à sa femme : *Mamye, je ne sçay ce que veut dire cecy ; car tous ces jours j'ay fait rage à la garesne à mon pere*; et luy compta ses vaillances. *Dormons, et j'en suis d'avis ; demain après disner je vous y meneray, et vous verrez autre jeu.* Ce qu'il fit, et sa femme s'en trouva bien, dont depuis à la Cour courut le proverbe : *Si je vous*

tenois à la garesne à mon pere, vous verriez ce que je sçaurois faire. Pensez que le Dieu des jardins, Messer Priapus, les Faunes et les Satyres paillards qui président aux bois, assistent - là aux bons compagnons, et leur favorisent leurs faits et exécutions. Tous essais pourtant ne sont pas pareils, ny ne portent pas coup tousjours; car pour l'amour, j'y en ay veu et ouy dire plusieurs bons champions s'estre faillis à recorder leurs leçons, et recoller leurs tesmoins quand ils venoient à la grande escole. Car les uns, ou sont trop ardents et froids; ainsi que telles humeurs de glace et de chaud, les y surprend tout à-coup: les autres, ou sont perdus en extases d'un si souverain bien entre leurs bras. Autres viennent appréhensifs: les autres tout à trac viennent flacqs, qu'ils ne sçauroient qu'en dire la cause. Autres tout de vray ont l'esguillette noüée. Bref, il y a tant d'inconvénients inopinés, qui là-dessus arrivent à l'improviste, que si je les voulois raconter, je n'aurois fait de long-temps; je m'en rapporte à plusieurs gens mariés et autres advanturiers d'amour, qui en sçauroient plus dire cent fois que moy. Tels essais sont bons pour les hommes, mais non pour les femmes; ainsi que j'ay ouy conter d'une mere et Dame de qualité, laquelle tenant une fille très-chere qu'elle avoit et unique, l'ayant compromise à un honneste Gentil-Homme en mariage; avant que de l'y faire entrer, et craignant qu'elle ne peust souffrir ce premier et dur effort, à quoy on disoit le Gentil-Homme estre très-rude et fort proportionné, elle la fit essayer premiérement par un jeune page, qu'elle avoit assez grandet, une douzaine de fois: disant qu'il n'y avoit que la premiere ouverture fascheuse à faire, et que, se faisant un peu douce et petite au commencement, qu'elle endureroit la grande plus aisément; comme

il advint, et qu'il y peut avoir de l'apparence. Cet essay est encore plus honneste et moins scandaleux, qu'un qui me fut dit une fois en Italie, d'un pere qui avoit marié son fils, qui estoit encore un jeune sot, avec une fort belle fille, à laquelle, tant fat qu'il estoit, il n'avoit rien pu faire, ny la premiere, ny la seconde nuit de ses nopces; et comme il eut demandé et au fils et à la nore, comme ils se trouvoient en mariage, et s'ils avoient triomphé? Ils respondirent l'un et l'autre, *Niente. A quoy a-il tenu*, demanda à son fils? Il respondit tout follement, qu'il ne sçavoit comment il falloit faire. Sur quoy il prit son fils par une main, et la nore par une autre, et les mena tous deux en une chambre, et leur dit: *Or, je vous veux donc monstrer comme il faut faire.* Et fit coucher sa nore sur un bout de lit, et luy fait bien eslargir les jambes, et puis dit à son fils: *Or voy comment je fais:* et dit à sa nore: *Ne bougez; non importe, il n'y a point de mal.* Et en mettant son membre bien arboré dedans, dit: *Advise bien comme je fais, et comme je dis. Dentro fuero, dentro fuero*; et répliqua souvent ces deux mots, en s'advançant dedans, et reculant, non pourtant tout dehors. Et ainsi, après ces fréquentes agitations et paroles, *Dentro* et *fuero*, quand ce vint à la consommation, il se mit à dire brusquement et viste: *Dentro, dentro, dentro, dentro*; jusqu'à ce qu'il eust fait. Au diable le mot de *fuero!* Et par ainsi, pensant faire du magister, il fut tout à plat adultere de sa nore; laquelle, ou qu'elle fist de la niaise, ou, pour mieux dire, de la fine, s'en trouva très-bien pour ce coup, voire pour d'autres que luy donna le fils et le pere et tout, possible pour luy mieux apprendre sa leçon, laquelle il ne luy voulut pas apprendre à demy, ny à moitié, mais à perfection. Ausssi toute leçon ne vaut rien autrement.

J'ay ouy dire et conter à plusieurs amants advanturiers et bien fortunez, qu'ils ont veu plusieurs Dames demeurées ainsi esvanouyes et pasmées estans en ces doux alteres de plaisir ; mais assez aisément pourtant retournoient à soy-mesmes ; que plusieurs, quand elles sont-là, elles s'escrient : *Hélas ! je me meurs !* Je croy que cette mort leur est très-douce.

Il y en a d'autres qui contournent les yeux en la teste, pour telle délectation, comme si elles devoient mourir de la grande mort, et se laissent aller comme du tout immobiles et insensibles.

D'autres ay-je ouy dire, qui roidissent et tendent si violemment leurs nerfs, arteres et membres, qu'ils en engendrent la goute-crampe; comme d'une que j'ay ouy dire, qu'elle y estoit si sujette, qu'elle n'y pouvoit remédier.

D'autres font peter leurs os, comme si on leur rehabilloit de quelque rompure. J'ay ouy parler d'une, à propos de ces esvanouissements, qu'ainsi que son amoureux la manioit dessus un coffre, que quand ce fut à la douce fin, elle se pasma de telle façon, qu'elle se laissa tomber derriere le coffre, à jambes ribaudaines, et s'engagea tellement entre le coffre et la tapisserie de la muraille, qu'ainsi qu'elle s'efforçoit à s'en dégager, et que son amy luy aidoit, entra quelque compagnie, qui la surprit faisant ainsi l'arbre fourchu, qui eut loisir de voir un peu de ce qu'elle portoit, qui estoit tout très-beau pourtant ; et fut à elle à couvrir le fait, en disant qu'un tel l'avoit poussée en se joüant ainsi, derriere le coffre, et dire par beau semblant que jamais ne l'aymeroit.

Cette Dame courut bien plus grande fortune qu'une que j'ay ouy dire, laquelle, ainsi, que son amy la tenoit embrassée et investie sur le bord du lit, quand ce vint sur la douce fin qu'il eut achevé,

et

et que par trop il s'estendoit, il avoit par cas des escarpins neufs, qui avoient la semelle glissante, et s'appuyant sur des quarreaux plombez dont la chambre estoit pavée, qui sont fort subjects à faire glisser, il vint à se couler et glisser si-bien, saus se pouvoir arrester, que du pour-point qu'il avoit tout recouvert de clinquant, il en écorcha de telle façon le ventre, la motte, le cas et les cuisses de sa maistresse, que vous eussiés dit que les griffes d'un chat y avoient passé; ce qui cuisoit si fort à la Dame, qu'elle en fit un grand cri, et ne s'en peut engarder: mais le meilleur fut que la Dame, parce que c'estoit en esté et faisoit grand chaud, s'estoit mise en appareil un peu plus lubrique que les autres fois; car elle n'avoit que sa chemise bien blanche, et un manteau de satin blanc dessus, et les caleçons à part; si-bien que le Gentil-Homme, après avoir fait sa glissade, fit précisément l'arrest du nez, de la bouche et du menton, sur le cas de sa maistresse, qui venoit fraischement d'estre barbouïllé de son bouillon, que par deux fois desja il luy avoit versé dedans, et emply si fort, qu'il en estoit sorty et regorgé la moitié sur les bords, dont par ainsi se barbouilla et nez, et bouche, et moustaches, que vous eussiés dit qu'il venoit de frais de sçavoner sa barbe; dont la Dame, oubliant son mal et son esgratigneure, s'en mit si fort à rire, qu'elle luy dit: *Vous estes un beau fils; car vous avez bien lavé et nettoyé vostre barbe, d'autre chose pourtant que de savon de Naples.* La Dame en fit le conte à une sienne compagne, et le Gentil-Homme, à un sien compagnon. Voilà comment on l'a sçeu, pour avoir esté redit à d'autres; car le conte estoit bon, et propre à faire rire.

Et ne faut point douter que ces Dames, quand elles sont à part, parmy leurs amies plus privées,

qu'elles ne s'en fassent des contes aussi bons que nous autres, et ne s'entre-disent leurs amours et leurs tours les plus secrets, et puis en rient à pleine bouche, et se mocquent de leurs galands, quand ils font quelque faute, ou quelque action de risée et mocquerie.

Et si font bien mieux ; car elles se dérobent les unes les autres leurs serviteurs : non tant quelquefois pour l'amour ; mais pour en tirer d'eux tous les secrets, menées et folies qu'ils ont faites avec elles : et en font leur profit, soit pour en attiser davantage leurs feux, soit pour vengeance, soit pour s'entrefaire la guerre les unes aux autres en leurs privez devis, quand elles sont ensemble.

Un pareil livre de figures à ce précédent, que je viens de dire, fut fait à Rome du temps du Pape VI dernier mort, ainsi que j'ay dit ailleurs (1).

Or, c'est assez sur ce subjet parlé. Je voudrois volontiers de bon cœur, que plusieurs langues de nostre France se fussent corrigées de ces mal-dires, et se comportassent comme celles d'Espagne ; lesquelles, sur la vie, n'oseroient toucher tant soit peu l'honneur des Dames de grandeur et réputation. Voire ils les honorent de telle façon, que, si on les rencontre en quelque lieu que ce soit, que l'on crie tant soit peu : *Lugar à las Damas* (2), tout le monde s'encline à leur porter tout honneur et révérence ; et devant elles toutes insolences sont deffendues, à peine de la vie.

Quand l'Impératrice, femme de l'Empereur Charles V, fit son entrée à Tolede, j'ay ouy dire que le Marquis de Villane, l'un des grands Seigneurs

(1) Ci-dessus, Discours I.
(2) C'est-à-dire, *Place aux Dames*.

d'Espagne, pour avoir menacé un Arguisil, qui l'avoit pressé de marcher et s'advancer, il cuida estre en grande peine, parce que cette menace se fit en la présence de ladite Impératrice; et si ç'eust esté en celle de l'Empereur, n'en fust esté si grand bruit.

Le Duc Féria estant en Flandres, et les Reynes Eléonor et Marie marchans par pays, et leurs Dames et filles après, et luy estant près de sa maistresse, et venant à prendre question contre un autre Cavalier Espagnol : tous deux cuiderent perdre leurs vies, plus pour avoir fait tel scandale devant les Reynes et Impératrices, que pour tout autre subjet.

De mesme, Dom Carlos d'Avalos à Madrid, ainsi que la Reyne Isabelle de France marchoit par la ville, s'il ne se fust soudain jetté dans une Eglise, qui sert là de refuge aux pauvres malheureux, il eust aussi-tost esté exécuté à la mort; et il luy fallut eschapper desguisé, et s'enfuir d'Espagne, dont il en a esté toute sa vie banny et confiné en la plus misérable Isle de toute l'Italie, qui est Lipary.

Les boufons mesmes, qui ont tout privilege de parler, s'ils touchent les Dames, en pastissent; ainsi qu'il arriva une fois à un qui s'appelloit Legat, que j'ay connu. Un jour, nostre Reyne Elisabeth de France, en devisant des demeures de Madrid et Valladolid, combien elles estoient plaisantes et délectables, elle dit, que de bon cœur elle voudroit que ces deux places fussent si proches, qu'elle en pust toucher l'une d'un pied, et l'autre de l'autre; et ce disoit en eslargissant fort les jambes. Le dit boufon, qui ouyt cela, dit : « Et moy, je voudrois » estre au beau mitan, *connu Carraco* (*) *de Bour-* » *rico, para encargar y plantar la Roya.* » Il fut

(*) Carajo.

bien foüetté à la cuisine pour ces paroles, dont pourtant il n'avoit tort de faire ce souhait : car cette Reyne estoit l'une des belles, agréables et honnestes qui fust jamais en Espagne, et valoit bien estre desirée de cette façon, non pas de luy, mais de plus honnestes gens que luy cent mille fois.

Je pense que ces messieurs les mesdisants et causants des Dames, voudroient bien avoir et jouir du privilege et de la liberté qu'ont les vendangeurs de la campagne de Naples, aux temps de vendange, ausquels il est permis, tant qu'ils vendangent, de dire tous les maux, pouilles et injures à tous les passants qui vont et viennent sur les chemins ; si-bien que vous les verriés crier et hurler après eux, sans en espargner aucuns, et moyens et petits, de quelque estat qu'ils soyent ; et qui est le plaisir, n'en espargnent aussi les grandes Dames et Princesses, qui qu'elles soyent ; si-bien que de mon temps, j'ay ouy dire que plusieurs d'entre elles, pour en avoir le plaisir, se donnoient des affaires, et alloient exprès aux champs, et passoient par les chemins pour les ouyr gasouiller, et entendre d'eux mille sallauderies et paroles lubriques, qu'ils leur disoient et débagouloient ; leur faisant la guerre de leurs paillardises et lubricitez, qu'elles exerçoient envers leurs marys et leurs serviteurs, jusques à leur reprocher leurs amours et habitations avec leurs cochers, pages, laquais et estaffiers, qui les conduisoient : et qui plus est, leur demandoient librement la courtoisie de leur compagnie, qu'ils les assailleroient et traiteroient bien mieux que tous autres, et ce disoient, en franchissant naïfvement et naturellement le mot, sans autrement le desguiser. Elles en estoient quittes pour en rire leur saoul, et en passer leur temps, et leur en faire rendre response à leurs gens qui les

accompagnoient, ainsi qu'il est permis d'en rendre le change. Les vendanges faites, ils se font treves de tels mots jusques à l'autre année, autrement en seroient recherchés et punis.

On m'a dit que cette coustume dure encore, que beaucoup de gens en France voudroient bien qu'elle fust observée en toute saison de l'année, pour avoir le plaisir de leurs mesdisances en toute seureté, qu'ils aiment tant.

Or, pour faire fin, les Dames doivent estre respectées par tout le monde; leurs amours et leurs faveurs tenues secretes. C'est pourquoy l'Aretin disoit, que quand on estoit à ce point, les langues que ces amants et amantes s'entredonnent les uns aux autres, n'estoient desdiées tant pour se délecter, ny pour le plaisir qu'on y prenoit, que pour s'entrelier de langues ensemble, et s'entre-faire le signal que l'on tienne caché le secret de leurs amours: mesme qu'aucuns lubriques et paillards marys imprudents se trouvent si libres et débordez en paroles, que, ne se contentant de paillardises et lascivetez qu'ils commettent avec leurs femmes, les déclarent et publient à leurs compagnons, et en font leurs contes; si bien que j'ay connu aucunes femmes en haïr leurs marys de mal mortel, et se retirer bien souvent des plaisirs qu'elles leur donnoient pour ce subjet, ne voulant estre scandalisées, encore que ce fust un fait de femme à mary.

Monsieur du Bellay, le poëte, en ses tombeaux latins qu'il a composez, qui sont très-beaux, en a fait un d'un chien, qui me semble qu'il est digne d'estre mis icy; car il est fait à nostre matiere, qui dit ainsi:

Latratu fures excepti, mutus amantes.
Sic placui Domino, sic placui Dominæ.

C'est-à-dire : *Par mon japper, j'ay chassé les larrons ; et pour me tenir muet, j'ay accueilly les amants : ainsi j'ay pleu à mon maistre et à ma maistresse.*

Si donc on doit aimer les animaux pour estre secrets, que doit-on faire des hommes, pour se taire ? Et s'il faut prendre advis pour ce subjet d'une courtisanne, qui a esté des plus fameuses du temps passé, et grande clergesse en son mestier, qui estoit Lamia, faire le peut-on ; qui disoit, de quoy une femme se contentoit le plus de son amant, c'estoit quand il estoit discret en propos, et secret en ce qu'il faisoit : et sur-tout qu'elle hayssoit un vanteur, qui se vantoit de ce qu'il ne faisoit pas, et n'accomplissoit ce qu'il promettoit : ce dernier s'entend en deux choses. De plus, elle disoit que la femme, bien qu'elle le fist, ne vouloit jamais estre appellée putain, ny pour telle divulguée. Aussi dit-on d'elle, que jamais elle ne se mocqua d'homme, ny aussi homme oncques ne se mocqua d'elle, ny en mesdit. Telle Dame sçavante en amour, en peut bien donner leçons aux autres.

Or, c'est assez parlé de ce subjet. Un autre, mieux disant que moy, l'eust peu mieux aggrandir et embellir. C'est pourquoy je luy en quitte les armes et la plume.

Fin du Tome troisieme.

TABLE
DES DISCOURS
CONTENUS DANS CE IIIe. VOLUME.

DISCOURS I.

DISCOURS II.

DISCOURS III.

DISCOURS IV.

TABLE.

DISCOURS V.

DISCOURS VI.

DISCOURS VII.

Fin de la Table des Discours du Tome III.



